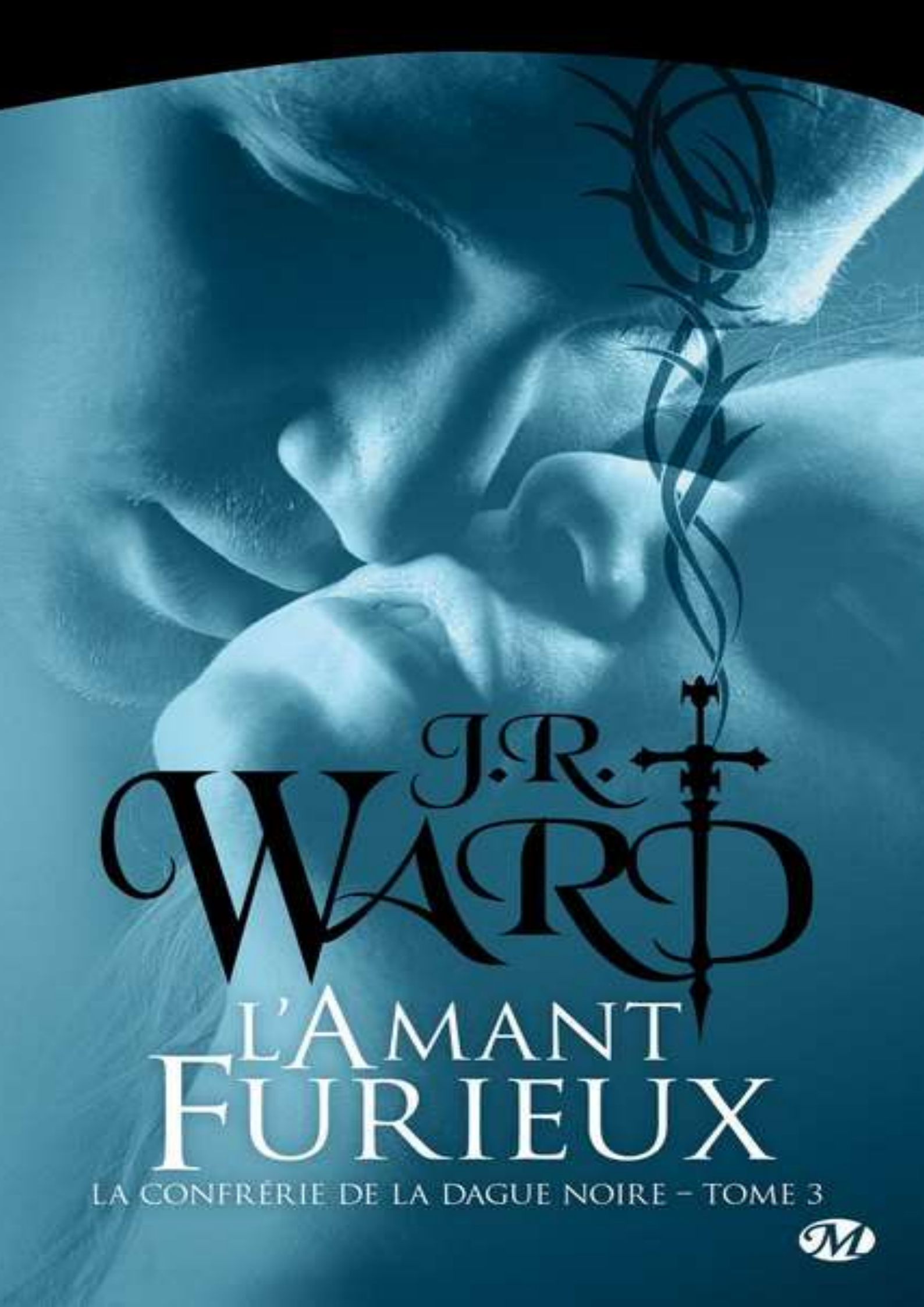

J.R. WARD

L'AMANT FURIEUX

LA CONFRÉRIE DE LA DAGUE NOIRE – TOME 3

J.R. Ward

La confrérie de la dague noire 3

L'amant Furieux

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Richard

Milady

Du même auteur chez *Milady* :

La confrérie de la dague noire :

1. *L'Amant ténébreux*
2. *L'Amant éternel*
3. *L'Amant furieux*

CHAPITRE PREMIER

— Putain, Zadiste ! Saute pas…

La voix de Fhurie était à peine audible dans le vacarme de l'accident qui se produisait devant eux. Elle n'empêcha pas son frère jumeau de bondir hors de l'Escalade lancée à plus de quatre-vingts à l'heure.

— V., il a sauté ! Fais demi-tour !

L'épaule de Fhurie vint s'écraser contre la vitre quand Viszs projeta le 4 x 4 dans un dérapage contrôlé. La lumière des phares balaya l'espace et saisit l'image de Z. roulant en boule sur l'asphalte couvert de neige. Une fraction de seconde plus tard, il avait bondi sur ses pieds et se précipitait vers sa cible : la berline fumante, toute froissée et qui était dotée désormais d'un pin en guise de bouchon de radiateur.

Fhurie gardait un œil sur son jumeau tout en essayant de déboucler sa ceinture. Les éradiqueurs qu'ils avaient poursuivis jusqu'à la campagne située en bordure de Caldwell venaient peut-être de voir leur course stoppée net par les lois de la physique, mais ça ne signifiait pas pour autant qu'ils avaient été mis hors d'état de nuire. Ces saletés de morts-vivants étaient coriaces.

Tandis que l'Escalade s'arrêtait dans un soupir, Fhurie ouvrit sa portière et sortit son Beretta. Inutile de connaître le nombre exact d'éradiqueurs qu'il y avait dans cette voiture, ou de savoir de quelles armes ils disposaient. Ceux qui en avaient après l'espèce des vampires se déplaçaient toujours en groupe et armés.

Merde alors !

Trois des tueurs aux cheveux pâles sortirent de la voiture, mais seul le conducteur semblait chanceler.

Même si ses chances étaient des plus minces, Z. n'hésita pas une seconde. Comme le maniaque suicidaire qu'il était, il fonça

droit sur le trio de morts-vivants avec rien de plus qu'une simple dague noire à la main.

Fhurie traversa la rue à toute allure, suivi par le martèlement des pas de Viszs. Mais leur aide était inutile.

Tandis que les flocons tourbillonnaient dans l'air et que le doux parfum des pins se mêlait à l'odeur de l'essence qui s'écoulait de la voiture détruite, Z. se débarrassa des trois éradiqueurs à l'aide de son seul couteau. Il leur trancha les tendons derrière les genoux pour les empêcher de courir, leur brisa les bras pour qu'ils ne puissent se défendre puis les traîna sur le sol jusqu'à les aligner comme autant de poupées obscènes.

Le tout ne lui prit pas plus de quatre minutes trente, subtilisation des papiers d'identité comprise. Les yeux posés sur la traînée de sang sombre qui maculait la blancheur de la neige, il sentit une légère vapeur s'élever de ses épaules, une brume étrangement douce, attisée par la fraîcheur du vent.

Fhurie rangea le Beretta dans son étui qu'il portait à la hanche et sentit la nausée le gagner, comme s'il s'était enfilé deux litres de graisse de porc. Se frottant le sternum, il regarda à gauche, puis à droite. La route 22 était parfaitement déserte à cette heure de la nuit, si loin du centre de Caldwell. Peu de chances qu'il y ait eu des témoins. Les cerfs ne comptaient pas.

Il savait ce qui allait suivre. Il se garda bien d'essayer de l'empêcher.

Zadiste se pencha sur l'un des éradiqueurs. Son visage balafré était déformé par la haine, les vestiges de sa lèvre supérieure retroussée et ses crocs aussi longs que ceux d'un tigre. Avec ses cheveux ras et ses pommettes creusées, il rappelait la Grande Faucheuse ; et, comme la mort, travailler dans le froid ne lui posait aucun problème. Habillé seulement d'un col roulé et d'un large pantalon noirs, il portait plus d'armes que de vêtements : le fourreau, signe distinctif de la Confrérie de la dague noire, formait une croix sur sa poitrine, et deux autres couteaux reposaient contre ses cuisses. Il laissait pendre par ailleurs deux SIG Sauer à la ceinture. Même s'il n'utilisait jamais les neuf millimètres. Car quand il s'agissait de

tuer, il aimait s'en occuper au corps à corps. C'était d'ailleurs en ces seules occasions qu'il s'approchait de quelqu'un.

Z. saisit l'éradiqueur par les revers de son blouson de cuir et le souleva du sol jusqu'à ce que leurs bouches se touchent presque.

— Où est la fille ?

Ne recevant pour toute réponse qu'un rire mauvais, Z. décocha un direct au tueur. Les arbres renvoyèrent le craquement, un bruit sourd comme celui d'une branche qui rompt.

— *Où est la fille ?*

Le rictus moqueur affiché par le tueur provoqua une rage d'une telle intensité chez Z., que celui-ci se mua en un véritable cercle polaire. Autour de son corps, l'air se chargea magnétiquement et devint plus froid que la nuit. Les flocons cessèrent de tomber à proximité, comme désintégrés par la puissance de sa colère.

Fhurie entendit un léger crissement et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Viszs s'allumait une roulée. Ses tatouages à la tempe gauche et son bouc se découpaient dans la lueur orange.

Alors qu'un nouveau coup de poing était assené, V. tira une profonde bouffée et porta au loin son regard de diamant.

— Ça va, Fhurie ?

Non, ça n'allait pas. Il avait toujours attribué la nature sauvage de Z. à son passé mais, depuis peu, son jumeau était devenu si violent qu'il était difficile de le regarder quand il entrait en action. Il s'était transformé en puits de fureur, sans fond ni âme, depuis que des éradiqueurs avaient enlevé Bella.

Et ils ne l'avaient toujours pas retrouvée. La Confrérie n'avait aucune piste, aucune info, rien. Et ce malgré les interrogatoires radicaux de Z.

Fhurie était ravagé par cet enlèvement. Il ne connaissait pas Bella depuis longtemps, mais elle s'était montrée tellement adorable, une femme de valeur, issue de la plus haute aristocratie de l'espèce. Toutefois, à ses yeux, elle était bien plus que sa simple hérédité. Tellement plus. Elle avait touché l'homme au-delà de son vœu d'abstinence, par-delà sa

discipline, parvenant à réveiller en lui quelque chose d'enfoui. Il avait tout autant envie que Zadiste de la retrouver mais, après six semaines, il avait cessé de croire qu'elle puisse être encore en vie. Les éradiqueurs torturaient les vampires pour leur extorquer des informations ; or, à l'instar des autres civils, Bella en savait bien peu sur les membres de la Confrérie. Elle était certainement morte à l'heure qu'il était.

Il espérait seulement qu'elle n'avait pas eu à endurer des jours et des jours d'enfer avant de s'abandonner à l'Estompe.

— Qu'est-ce que vous avez fait de la fille ? grogna Zadiste en s'adressant au deuxième tueur.

Au « Va te faire foutre » qui lui fut répondu, Z. assena un crochet magistral à l'éradiqueur.

Personne à la Confrérie ne comprenait pourquoi Zadiste s'intéressait à une civile disparue. Il était réputé pour sa misogynie… Bon sang, il était craint, même, pour sa misogynie. Personne ne voyait d'explication au fait que Bella compte pour lui. Encore une fois, personne, pas même Fhurie, son propre frère, n'était capable d'anticiper ses réactions.

Tandis que les échos du travail brutal de Z. résonnaient par-delà la forêt, Fhurie était près de craquer, alors que les éradiqueurs se montraient forts et ne livraient aucune information.

— Je sais pas combien de temps je vais encore pouvoir endurer ça, dit-il dans un souffle.

Zadiste était tout ce qu'il avait au monde à part les missions que leur confiait la Confrérie pour défendre leur race contre les éradiqueurs. Chaque jour, Fhurie dormait seul, si tant est qu'il parvenait à dormir. La nourriture ne lui procurait que peu de plaisir. Les femmes étaient exclues à cause de son vœu d'abstinence. Et à chaque instant, il s'inquiétait de ce qu'allait trouver Zadiste et de qui aurait à en souffrir. Il avait l'impression de mourir, de se vider lentement de son sang par une centaine d'entailles ; cible par procuration des intentions meurtrières de son jumeau.

V. tendit une main gantée et saisit Fhurie à la gorge.

— Regarde-moi, mon frère.

Fhurie leva les yeux tout en se recroquevillant. L'œil gauche de son frère, cerclé de tatouages, se dilata, pour se fondre en un vide noir.

— Viszs, non… Je… *Merde*.

Il n'avait pas besoin d'entendre parler de l'avenir maintenant. Il ne savait pas comment il prendrait le fait que les choses n'allaient faire qu'empirer.

— La neige tombe lentement, ce soir, dit V. en caressant du pouce la large jugulaire de son frère.

Fhurie cligna des yeux en laissant un calme étrange le gagner et son cœur ralentir au rythme du pouce de V.

— Quoi ?

— La neige… elle tombe lentement.

— Oui… oui, en effet.

— Et nous avons eu beaucoup de neige cet hiver, n'est-ce pas ?

— Euh… oui.

— Ouais… beaucoup de neige, et nous allons en avoir plus encore. Ce soir. Demain. Le mois prochain. L'année prochaine. La chose vient quand elle vient et tombe où elle veut.

— C'est exact, dit doucement Fhurie. On peut pas l'arrêter.

— Non, seul le sol y arrive. (Le pouce s'immobilisa.) Mon frère, tu ressembles pas au sol à mes yeux. Lui, tu l'arrêteras pas. Jamais.

Une série de claquements et de flashs se produisirent à mesure que Z. poignardait les éradiqueurs en pleine poitrine et que leurs corps se volatilisaient. Puis on n'entendit plus rien que le sifflement du radiateur de la voiture défoncée et la respiration bruyante de Z. Tel un spectre, il s'éleva du sol noirci. Le sang des éradiqueurs lui striait le visage et les avant-bras. Son aura était un nuage de violence aveuglant qui déformait tout le paysage derrière lui, rendant la forêt tremblante et floue sur les contours de son corps.

— Je vais dans le centre-ville en chercher d'autres, dit-il en essuyant sa lame contre sa cuisse.

Juste avant de repartir chasser des vampires, M. O sortit le chargeur de son neuf millimètres Smith & Wesson et inspecta le

canon de l'arme. Il était bon pour un récurage, au même titre que son Glock. Il y avait d'autres trucs dont il voulait s'occuper, mais seul un imbécile laisserait sa quincaillerie s'abîmer. Les éradiqueurs se devaient d'être au top en matière d'armes. La Confrérie de la dague noire n'était pas le genre de cible face à laquelle on pouvait se permettre d'être négligent.

Il traversa le centre de persuasion en contournant la table d'autopsie dont ils se servaient pour leurs travaux. La configuration de cette pièce unique n'offrait aucune isolation sur un sol en terre battue mais, en raison de l'absence de fenêtres, le vent ne pénétrait presque pas. Il y avait un lit de camp, sur lequel il dormait. Une douche. Pas de toilettes ni de cuisine car les éradiqueurs ne mangeaient pas. L'odeur des planches fraîchement débitées régnait encore dans cette salle qu'ils avaient construite à peine un mois et demi plus tôt. Ça sentait aussi le pétrole, à cause du radiateur qu'ils utilisaient pour chauffer la pièce.

La seule installation achevée était une rangée d'étagères qui courait sur plus de dix mètres et occupait la totalité du mur, du sol à la charpente. Leurs instruments y étaient disposés, bien rangés sur les différents niveaux ; couteaux, étaux, pinces, marteaux, scies. Si un outil pouvait extirper un cri d'une gorge, ils l'avaient.

Mais l'endroit n'était pas uniquement destiné à la torture ; il servait aussi de lieu de détention. Garder des vampires pendant longtemps relevait du défi, car ils pouvaient se volatiliser d'un coup s'ils parvenaient à se calmer et à se concentrer. L'acier les empêchait de jouer au petit jeu de la disparition, mais une cellule avec des barreaux ne les aurait pas protégés de la lumière du soleil et la construction d'une pièce intégralement en acier n'était pas envisageable. Aussi, ce qui faisait très bien l'affaire, c'était une portion de conduite d'égout en tôle ondulée plantée verticalement dans le sol. Ou plutôt trois, dans le cas présent.

O avait terriblement envie de marcher jusqu'aux unités de détention, mais il savait pertinemment qu'en le faisant il ne reviendrait pas sur le terrain ; or il avait des quotas à respecter. En tant que second du grand éradiqueur, il jouissait de quelques faveurs, comme la gestion de cet endroit, par exemple. Mais s'il

voulait préserver son intimité, il allait devoir jouer son rôle de façon convaincante.

Et cela impliquait de prendre soin de ses armes, même lorsqu'il aurait préféré s'adonner à une autre activité. Il se ménagea un espace en repoussant une trousse de premiers soins, saisit son nécessaire à récurage et approcha un tabouret de la table d'autopsie.

L'unique porte s'ouvrit sans qu'on ait pris la peine de frapper. O jeta un regard mauvais par-dessus son épaule mais, en voyant de qui il s'agissait, il s'efforça de faire disparaître l'expression de colère qui lui tordait la bouche. M. X n'était pas le bienvenu, mais difficile de refouler le gros dur en chef de la Société des éradiqueurs. Ne serait-ce que par instinct de survie.

Immobile sous une ampoule nue, le grand éradiqueur n'était pas l'adversaire rêvé si on escomptait s'en sortir en un seul morceau. Du haut de ses presque deux mètres, il était bâti comme une voiture : carré et solide. Comme tous les membres de la Société pour qui l'initiation commençait à dater, il était devenu blafard. Sa peau blanche ne rougissait ni ne s'empourprait jamais, pas même sous la brûlure du vent. Ses cheveux étaient de la couleur d'une toile d'araignée. Son regard était du gris léger du ciel couvert et tout aussi morne et terne.

Tout en déambulant avec décontraction, M. X parcourait les lieux du regard ; il ne jaugeait pas la disposition des objets, il cherchait quelque chose.

— On m'a dit que vous en aviez un nouveau.

O reposa son goupillon et passa en revue les armes qu'il portait sur lui. Couteau de lancer contre sa cuisse droite. Glock dans le bas du dos. Il regrettait de ne pas en avoir davantage.

— Je l'ai ramassé dans le centre-ville il y a environ trois quarts d'heure, à l'extérieur du *Zero Sum*. Il est dans un des puits en train de reprendre connaissance.

— Beau travail.

— J'ai prévu de ressortir. Maintenant.

— Vraiment ? (M. X s'immobilisa face au rayonnage, où il ramassa un couteau de chasse dentelé.) Vous savez, j'ai entendu quelque chose d'assez préoccupant.

O ne moufta pas mais fit glisser sa main droite le long de sa cuisse, à proximité du manche de son couteau.

— Vous ne me demandez pas ce que c'est ? dit le grand éradiqueur en avançant vers les trois unités de détention fichées dans le sol. Sans doute connaissez-vous déjà le secret.

O empoigna son couteau tandis que M. X s'attardait devant les plaques de grillage qui obstruaient l'extrémité des conduites d'égout. Il se foutait éperdument des deux premiers prisonniers. Mais le troisième n'était l'affaire de personne d'autre que lui.

— Plus de places libres, M. O ?

M. X poussait doucement de la pointe de sa ranger un des tas de cordes qui disparaissaient dans chacun des puits.

— Je croyais que vous en aviez tué deux qui n'avaient rien d'intéressant à nous apprendre.

— En effet.

— Et donc, avec le civil que vous avez attrapé ce soir, vous devriez avoir une unité de vide. Au lieu de quoi, vous affichez complet.

— J'en ai attrapé un autre.

— Quand ?

— La nuit dernière.

— Vous mentez.

M. X donna un coup de pied dans le couvercle grillagé de la troisième unité.

La première envie de O fut de bondir sur ses pieds, de faire deux rapides enjambées et de planter son couteau dans la gorge de M. X. Mais il ne parviendrait jamais jusque-là. Le grand éradiqueur avait la capacité de figer instantanément ses subordonnés. Il lui suffisait pour cela de poser les yeux sur eux.

O resta donc stoïque, tremblant sous l'effort qu'il faisait pour garder ses fesses sur le tabouret.

M. X sortit une petite lampe de sa poche, l'alluma d'un « clic » et orienta le faisceau dans le puits. Lorsqu'il entendit le couinement étouffé qui en sortit, il écarquilla les yeux.

— *Bon sang,* mais c'est bien une femelle ! Pourquoi n'en ai-je pas été informé ?

O se leva lentement, le couteau toujours collé contre sa cuisse, dans les replis de son pantalon de chantier. Sa main refermée sur le manche était stable, sûre.

— C'est une nouvelle, dit-il.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.

En quelques pas rapides, M. X gagna la salle de bains et ouvrit le rideau de douche en plastique. Avec un juron, il donna un coup de pied dans les flacons de shampooing pour femme et de lotions alignés dans un coin. Il se dirigea ensuite vers le placard à munitions et extirpa la glacière dissimulée derrière. Il la retourna de sorte que la nourriture qu'elle contenait se déverse sur le sol. Étant donné que les éradiqueurs ne mangeaient pas, cela constituait un aveu comme un autre.

Le visage blafard de M. X était furieux.

— Vous avez gardé un *animal,* je me trompe ?

O évalua les différents démentis possibles tout en mesurant la distance qui le séparait de M. X.

— Elle est précieuse. Je l'utilise pour mes interrogatoires.

— Comment ça ?

— Les mâles de sa race n'aiment pas voir une de leurs femelles souffrir. Elle les incite à parler.

M. X plissa les yeux.

— Pourquoi ne pas m'avoir parlé d'elle ?

— C'est mon centre. Vous me l'avez confié pour que je le gère à ma façon.

Et lorsqu'il mettrait la main sur l'enfoiré qui avait bavé, il lui arracherait la peau par lambeaux entiers.

— Je fais tourner les choses, ici, et vous le savez. Comment je m'y prends ne devrait pas vous préoccuper.

— J'aurais dû être tenu au courant. (M. X se figea soudain.) Vous espérez vous servir de ce couteau, fiston ? *Ouais, papa, c'est précisément ce que je compte faire.*

— Suis-je aux commandes de ce centre, oui ou non ? En voyant M. X porter son poids sur la pointe de ses pieds, O se prépara à l'impact.

Mais son portable se manifesta. La première sonnerie parut aiguë dans l'air électrique, semblable à un cri. La deuxième était

déjà moins une intrusion. Quant à la troisième, il n'y avait plus de quoi fouetter un chat.

Ayant évité la collision de peu, O comprit qu'il pensait de travers. Il était certes costaud et excellent combattant mais, face aux capacités de M. X, il ne faisait pas le poids. Et s'il se blessait ou se faisait tuer, qui s'occuperait de la fille ?

— Décrochez, lui intima M. X. Et mettez le haut-parleur.

L'info venait d'un autre Alpha. Trois éradiqueurs avaient été éliminés sur le bord de la route à seulement quelques kilomètres de là. On avait retrouvé leur voiture encastrée dans un arbre et les traces de brûlure dues à leur désintégration avaient fait fondre la neige.

Fils de putes. La Confrérie de la dague noire. *Encore*. Alors que O raccrochait, M. X lui dit :

— Alors, vous préférez vous battre contre moi ou retourner travailler ? L'un des deux vous tuera à coup sûr et sur-le-champ. C'est à vous de voir.

— Suis-je aux commandes de ce centre ?

— Aussi longtemps que vous me fournirez ce que je demande.

— J'ai rapporté des tas de civils ici.

— Certes, mais pas les plus bavards.

O s'approcha du troisième puits et replaça le couvercle grillagé en gardant un œil sur M. X pendant la manœuvre. Il posa ensuite une ranger sur la grille et regarda le grand éradiqueur droit dans les yeux.

— C'est pas ma faute si la Confrérie reste un secret pour sa propre espèce.

— Peut-être faut-il simplement que vous vous montriez un peu plus appliqué.

Ne lui dis pas d'aller se faire foutre, pensa O. *Perds cet affrontement et ta femelle sera réduite en pâtée pour chien.*

Tandis que O tentait de refréner ses ardeurs, M. X sourit.

— Votre self-control serait plus admirable si ce n'était pas la seule attitude possible. Maintenant parlons de ce soir. Les membres de la Confrérie vont se mettre en quête des jarres des tueurs qu'ils ont effacés. Foncez chez M. H au plus vite et

récupérez la sienne. J'enverrai quelqu'un chez A et m'occuperai de celle de D moi-même.

M. X s'arrêta devant la porte.

— Au sujet de la femelle. Si elle vous sert d'instrument, pas de souci. Mais si vous la gardez pour une autre raison, quelle qu'elle soit, alors nous avons un problème. Faites preuve de faiblesse et l'Oméga se fera un plaisir de vous dévorer morceau par morceau.

O ne frissonna même pas. Il avait déjà survécu une fois aux tortures de l'Oméga et pensait pouvoir les endurer de nouveau. Pour la fille, il était prêt à tout subir.

— Alors, qu'en dites-vous ? demanda le grand éradiqueur.

— Entendu, *sensei*.

O attendait que la voiture de M. X démarre, le cœur battant tel un marteau-piqueur. Il désirait sortir la fille de là et la sentir contre lui, mais alors il ne repartirait plus jamais. Pour essayer de retrouver son calme, il récura rapidement son Smith & Wesson et le chargea. Ce n'était pas vraiment efficace mais, au moins, ses mains avaient cessé de trembler une fois sa tâche achevée.

Tout en se dirigeant vers la porte, il récupéra les clés de son pick-up et activa le détecteur de mouvement situé au-dessus du troisième puits. Ce gadget pouvait vraiment lui sauver la peau. En cas d'interruption du faisceau infrarouge, un système triangulaire de canons se déclenchait et qui que soit le curieux, il serait transformé en passoire.

O hésita avant de quitter la pièce. Bon sang qu'il avait envie de la serrer contre lui ! La simple idée de la perdre, même hypothétique, le rendait fou. Cette femelle vampire… elle était à présent sa raison de vivre. Pas la Société. Pas même les meurtres.

— Je sors, chérie, sois bien sage. (Il attendit.) Je reviens vite et on fera ta toilette. (Ne recevant toujours aucune réponse, il dit :) Chérie ?

O se sentit obligé de déglutir. Même s'il se répétait qu'il devait se comporter en homme, il ne pouvait se résoudre à partir sans entendre le son de sa voix.

— Ne me laisse pas partir sans même un « au revoir ».

Silence.

La douleur s'insinua dans son cœur, venant renforcer l'amour qu'il éprouvait pour elle. Il prit une profonde inspiration ; la délicieuse pesanteur du désespoir trouvant sa place dans sa poitrine. Il pensait avoir connu l'amour avant de devenir un éradiqueur. Il avait pensé que Jennifer, la femme avec qui il avait couché et s'était disputé pendant des années avait quelque chose de spécial. Quel naïf il avait été ! Il savait désormais ce qu'était la passion. Sa captive attisait en lui une telle douleur qu'il se sentait homme de nouveau. Elle était l'âme qui remplaçait celle qu'il avait abandonnée à l'Oméga. Bien que mort-vivant, il vivait à travers elle.

— Je reviens dès que possible, chérie.

Bella s'affaissa dans le puits en entendant la porte se refermer. Le fait que l'éradiqueur sorte déstabilisé parce qu'elle n'avait daigné lui répondre lui faisait plaisir et venait renforcer l'absurdité de la situation.

Amusant que la mort qui l'attendait soit aussi absurde. Depuis qu'elle s'était réveillée dans ce tuyau, Dieu seul savait combien de semaines auparavant, elle avait imaginé que son trépas relèverait d'une variante classique du corps démantelé. Mais non, il consisterait en une mort du soi. Tandis que son enveloppe demeurait en relativement bon état, son moi avait cessé de vivre.

La psychose avait pris son temps avant de s'emparer d'elle et, comme pour les maladies corporelles, elle avait connu trois stades. Tout d'abord, Bella avait été si pétrifiée qu'elle ne pouvait penser à autre chose qu'aux douleurs que causerait la torture. Mais les jours passèrent et rien de tel ne se produisit. Certes l'éradiqueur la frappait et le regard qu'il posait sur elle était répugnant, mais il ne lui faisait rien subir du sort qu'il réservait aux autres représentants de son espèce. Il ne l'avait pas violée non plus.

En conséquence, ses pensées changèrent progressivement ; elles retrouvèrent de la vivacité à mesure que l'espoir d'être secourue la gagnait. Cette phase de « phénix » avait duré plus

longtemps. Une semaine entière peut-être, bien qu'il ait été difficile de mesurer le passage des jours.

Ensuite avait commencé l'irréversible glissement, et ce qui l'avait aspirée n'était autre que l'éradiqueur lui-même. Il lui avait fallu un moment avant de s'en rendre compte, mais elle exerçait un étrange pouvoir sur son geôlier et, après quelque temps, elle avait commencé à l'utiliser. Au début, elle l'avait poussé pour tester ses limites mais, par la suite, elle s'était mise à le tourmenter simplement parce qu'elle le détestait et qu'elle voulait le faire souffrir.

Pour une raison ou pour une autre, l'éradiqueur qui l'avait enlevée était… amoureux d'elle. De tout son cœur. Il hurlait parfois et la terrifiait quand il avait ses accès d'humeur, mais plus dure elle était avec lui, mieux il la traitait. Quand elle évitait de poser les yeux sur lui, il sombrait dans une crise d'angoisse. Quand elle refusait ses cadeaux, il pleurait. Avec une intensité toujours croissante, il s'inquiétait pour elle, réclamait son attention et se blottissait contre elle et, quand elle l'ignorait, il se décomposait.

Jouer avec les émotions de l'éradiqueur était tout ce qui peuplait son monde devenu haine, et cette cruauté dont elle se repaissait la détruisait. Autrefois, elle avait été vivante, une fille, une sœur… *quelqu'un*… Désormais, elle se durcissait, comme du béton au cœur de son cauchemar. Momifiée.

Sainte Vierge de l'Estompe, elle savait qu'il ne la laisserait jamais repartir. Et tout aussi certainement que s'il l'avait tuée sur le coup, il lui avait volé son avenir. Tout ce qui lui restait était cet ignoble présent infini. Avec lui.

La panique, une émotion qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps, déferla dans sa poitrine.

Cherchant à tout prix à sombrer de nouveau dans l'engourdissement, elle se concentra sur la température glaciale qui régnait sous terre. L'éradiqueur l'obligeait à porter des vêtements qu'il avait prélevés dans ses tiroirs et placards ; elle était protégée du froid par un caleçon long, un gros pull de laine, des chaussettes chaudes et des bottes. Mais, malgré tout cela, la fraîcheur n'abdiquait pas, elle s'insinuait entre les

couches de vêtements, lui pénétrait les os pour en transformer la moelle en une bouillie glacée.

Ses pensées la transportèrent dans sa maison, où elle avait vécu si peu de temps. Elle se souvenait du réconfort des feux qu'elle se préparait dans la cheminée du salon, de la joie de se retrouver seule… C'étaient des visions néfastes, des souvenirs nuisibles. Ils lui rappelaient son ancienne vie, sa mère… son frère.

Bon sang, Vhengeance. Vhen la rendait folle avec son comportement autoritaire, mais il avait raison. Si elle était restée avec sa famille, elle n'aurait jamais rencontré Mary, sa voisine humaine. Elle n'aurait jamais non plus traversé la prairie cette nuit-là pour s'assurer que tout allait bien. Elle n'aurait jamais croisé la route de l'éradiqueur… et ne se serait jamais retrouvée à la fois morte et vivante.

Elle se demanda pendant combien de temps son frère l'avait recherchée. Avait-il renoncé à présent ? Sans doute. Même pour Vhen il était impossible de continuer si longtemps sans le moindre espoir.

Elle aurait parié qu'il l'avait recherchée mais, dans un sens, elle était heureuse qu'il ne l'ait pas retrouvée. Bien qu'il soit particulièrement agressif, c'était un civil, susceptible donc d'être blessé en venant la secourir. Ces éradiqueurs étaient forts. Cruels et puissants. En réalité, pour la sortir de là, il faudrait quelque chose d'équivalent au monstre qui la retenait.

L'image de Zadiste lui vint à l'esprit, aussi nette qu'une photographie. Elle voyait ses yeux noirs et sauvages. La cicatrice qui lui traversait le visage et distordait sa lèvre supérieure. Ses bandes d'esclave de sang tatouées autour du cou et des poignets. Elle se souvenait des marques de fouet sur son dos, comme des piercings qu'il portait aux tétons. Et de son corps à la fois musclé et si mince.

Elle pensait à sa volonté farouche, inébranlable, et à son incommensurable haine. Il était terrifiant, une aberration pour sa race. Non pas brisé, d'après son frère, détruit. Mais c'était précisément cela qui aurait fait de lui le sauveur idéal. Lui seul pourrait rivaliser avec son ravisseur éradiqueur. Sa brutalité hors du commun était probablement la seule chose qui pourrait

la sortir de là, même si elle se refusait à penser que Zadiste essaierait jamais de la retrouver. Elle n'était rien qu'une simple civile qu'il avait croisée à deux reprises.

La seconde fois, il lui avait même fait jurer de ne plus jamais s'approcher de lui.

La peur se referma sur elle et elle tenta de la juguler en se disant que Vhengeance était toujours à sa recherche. Et qu'il ferait appel à la Confrérie si jamais il trouvait le moindre indice sur son lieu de détention. Peut-être alors Zadiste viendrait-il la secourir, parce qu'il y serait tenu de par son engagement.

— Hé ho ! Y a quelqu'un ?

La voix masculine et chevrotante était assourdie, son ton métallique.

Ce devait être le plus récent des prisonniers, pensa-t-elle. Ils essaient toujours d'établir le contact au début.

Bella se racla la gorge.

— Je suis… ici.

Il y eut un moment de silence.

— Oh, mon Dieu… vous êtes la fille qu'ils ont capturée ? Bella… c'est ça ?

Entendre son nom lui provoqua comme un choc. Bon sang, l'éradiqueur l'avait appelée « femme » pendant si longtemps, qu'elle avait presque oublié s'être appelée autrement.

— Oui… Oui, c'est ça.

— Vous êtes toujours en vie.

Du moins, son cœur battait toujours.

— Je vous connais ?

— J'ai assisté à votre enterrement. Avec mes parents, Ralstam et Jilling.

Bella se mit à trembler. Sa mère et son frère l'avaient… mise en terre. Oui, bien sûr que c'était ce qu'ils avaient fait. Sa mère était très croyante, une grande fidèle des anciennes traditions. Une fois convaincue que sa fille était morte, elle avait dû insister pour qu'on observe la cérémonie à la lettre afin que Bella puisse accéder à l'Estompe.

Oh… bon sang. Imaginer qu'ils aient pu abandonner et savoir qu'ils l'avaient fait était deux choses très différentes. Personne ne partirait plus à sa recherche. Jamais.

Elle entendit un bruit bizarre. Et comprit qu'elle sanglotait.

— Je vais m'échapper, dit la voix masculine résolument. Je vous emmènerai avec moi.

Bella laissa ses jambes l'abandonner et glissa le long de la paroi ondulée de la conduite jusqu'à se couler dans le fond. N'était-elle pas morte pour de bon, à présent ? Morte et enterrée.

Quelle terrible ironie que celle de se retrouver enfermé sous terre.

CHAPITRE 2

Chaussé de ses rangers, Zadiste remonta une ruelle qui partait de Trade Street, piétinant de ses lourdes semelles les flaques de neige fondue et écrasant les stries glacées laissées par les pneus des voitures. Il évoluait dans une obscurité totale ; les bâtiments de brique qui bordaient la ruelle étaient dépourvus de fenêtre et les nuages masquaient la lune. Pourtant, au cours de sa marche solitaire, sa vision nocturne était parfaite, rien ne la stoppait. Pas plus que sa colère.

Du sang noir. C'est de plus de sang noir qu'il avait besoin. Il avait besoin d'en avoir sur les mains, du sang qui lui giclerait au visage et éclabousserait ses vêtements. Il avait besoin qu'un océan de sang noir se déverse sur le sol et imbibe la terre. Pour honorer la mémoire de Bella, il saignerait les tueurs, ferait de chaque mort une offrande.

Il savait qu'elle avait cessé de vivre, savait au fond de son cœur qu'elle avait subi une mort atroce. Pourquoi alors s'employer chaque fois à demander à ces crevures où elle se trouvait ? Merde, il n'en savait rien. Il avait beau se répéter encore et encore qu'elle n'était plus, c'était toujours les mêmes premiers mots qui lui venaient à la bouche.

Il continuerait à leur poser des questions, à ces enfoirés. Il voulait savoir pourquoi, comment et avec quoi ils l'avaient capturée. Les réponses ne feraient que l'obséder, mais il avait besoin de savoir. *Il fallait* qu'il sache. L'un d'eux allait bien finir par parler.

Z. s'arrêta. Huma l'air. Espéra vivement que l'odeur du talc atteigne ses narines. Bon sang, il ne pouvait pas supporter ça… ne pas savoir.

Puis il lâcha un petit rire sinistre. Merde, comme s'il ne pouvait encaisser ! Après la centaine d'années passée à s'entraîner avec sa Maîtresse, il pouvait endurer toutes les saloperies. Douleur physique, détresse psychologique, abysses

insondables d'humiliation et d'avilissement, de désespoir, d'impuissance : *il était passé par là, il avait enduré tout ça.*

Alors il s'en remettrait.

Il leva les yeux vers le ciel et vacilla quand il pencha la tête en arrière. D'un geste alerte, il se stabilisa en prenant appui sur une benne à ordures, prit une profonde inspiration et attendit de voir si la sensation de vertige allait passer. Peine perdue.

L'heure de se nourrir. Encore.

Il jura. Il espérait pouvoir encore repousser ce moment d'une nuit ou deux. Sûr, ça faisait presque deux semaines qu'il traînait son corps par la seule force de sa volonté, mais cela n'avait rien d'inhabituel. Et ce soir, il n'avait simplement pas envie de satisfaire son appétit de sang.

Allez, allez… concentre-toi, crétin.

Il se força à poursuivre, à arpenter les ruelles du centre-ville, à parcourir en tous sens le labyrinthe urbain de Caldwell, lieu de règne de la drogue et des boîtes de nuit.

Vers 3 heures, il avait si faim de sang qu'il se sentit comme saoul. Il se résigna donc. Il ne pouvait encaisser la dissociation, cet engourdissement de son corps. Tout cela lui rappelait les périodes d'hébétude causées par l'opium qu'on l'obligeait à prendre lorsqu'il était esclave de sang.

Marchant aussi vite que possible, il se dirigea vers le *Zero Sum,* l'actuel repaire de la Confrérie dans le centre-ville. Les videurs lui permirent d'éviter la file d'attente ; l'accès rapide étant un des privilèges réservés aux types qui se délestaient d'autant de fric que les membres de la Confrérie. Merde quoi, la dépendance de Fhurie à l'herbe rouge coûtait à elle seule plusieurs milliers par mois et, V. et Butch aimaient l'ébriété que seuls les alcools de la meilleure qualité pouvaient offrir. Sans parler des dépenses régulières de Z.

Il faisait chaud et sombre dans le club, une espèce de caverne tropicale et humide où la musique techno semblait tournoyer. Les humains se bousculaient sur la piste de danse, tétaient des bagues-sucettes, buvaient des litres d'eau et transpiraient tout en remuant sous les pulsations de lasers pastel. Tout autour, des corps alignés contre les murs, par paires ou groupes de trois, se tortillaient, se touchaient.

Z. se dirigea vers le salon VIP et la nuée d'humains s'écarta sur son passage, comme un tissu de velours que l'on déchire. Bien que défoncés à la coke et aux ecstasys, ces corps surchauffés disposaient encore de suffisamment d'instinct de survie pour sentir en lui la mort prête à frapper.

À l'arrière, un videur au crâne rasé le laissa entrer dans la meilleure partie du club. Là, dans un calme relatif, une vingtaine de tables et leurs banquettes étaient disposées à distance les unes des autres. Seule leur surface de marbre noir était éclairée par des spots fixés au plafond. L'alcôve de la Confrérie se trouvait juste à côté de la sortie de secours et il ne fut pas surpris d'y voir Viszs et Butch, des shots posés devant eux. Le verre de Martini de Fhurie, quant à lui, était seul.

Les deux colocataires n'eurent pas l'air heureux de le voir. Non… ils semblaient s'être résignés à sa venue, comme s'ils avaient souhaité se décharger d'un poids et qu'il venait de leur lancer une enclume à chacun.

— Où il est ? demanda Z. en indiquant le verre de Fhurie du menton.

— Il est parti s'acheter de l'herbe rouge à l'arrière, dit Butch. Il est à sec.

Z. s'assit sur la gauche et se pencha en arrière, en retrait du faisceau de lumière qui tombait sur la table brillante. En parcourant la salle du regard, il identifia les visages d'inconnus sans importance. Le salon VIP était fréquenté par un noyau de clients réguliers, mais aucun de ces gros dépensiers n'interagissait beaucoup en dehors de son cercle fermé. En réalité, le mot d'ordre qui régnait dans le club était « ne pose pas de question, ne dis rien », et c'était précisément pour cette raison que les membres de la Confrérie y venaient. Même si le club était tenu par un vampire, ils devaient rester discrets sur leur identité.

Depuis environ un siècle, les membres de la Confrérie de la dague noire avaient fait de leur identité un secret, même au sein de leur propre espèce. Des rumeurs circulaient, bien sûr, et les civils connaissaient bien quelques-uns de leurs noms, mais tout était passé sous silence. Ce subterfuge avait commencé après la division qui avait frappé les vampires environ cent ans

auparavant, lorsque, malheureusement, la confiance ne fut plus de mise entre les espèces. Désormais, cependant, il y avait une autre raison. Les éradiqueurs torturaient des civils pour leur extirper des renseignements sur la Confrérie ; il était donc impératif de garder profil bas.

En conséquence, les quelques vampires qui faisaient tourner ce club ne pouvaient pas être certains que les imposants mâles vêtus de cuir qui s'enfilaient des cocktails en échange de gros billets appartenaient bien à la Confrérie de la dague noire. Et par chance, les usages, sinon l'apparence de ces membres, éloignaient les indiscrets.

Zadiste s'agita, impatient. Il détestait ce club, vraiment. Détestait être entouré par autant de corps. Détestait le bruit. Les odeurs.

Dans un babillage confus, trois femelles humaines s'approchèrent de la table. Toutes trois étaient de service ce soir-là, même si ce qu'elles avaient à offrir n'aurait su tenir dans un verre. Elles avaient tout de véritables putes de luxe : extensions capillaires, poitrines siliconées, visages retravaillés par des chirurgiens esthétiques, vêtements microscopiques. Il y avait de nombreuses réjouissances de ce genre dans le club, et particulièrement dans le salon VIP. Le Révérend, qui possédait et gérait le *Zero Sum,* faisait de la diversification des produits une stratégie commerciale. Il mettait donc des corps à disposition, au même titre que de l'alcool et des drogues. Il prêtait même de l'argent, dirigeait une équipe de bookmakers et offrait, depuis son bureau, Dieu seul savait quels autres services à une clientèle majoritairement humaine.

Tout en discutant et en souriant, les trois prostituées proposèrent leurs charmes. Mais aucune ne correspondait à ce que Z. recherchait, et ni V. ni Butch ne répondirent non plus à leurs avances. Deux minutes plus tard, les femmes s'approchaient de l'alcôve suivante.

Z. était affamé mais, quand il s'agissait de se nourrir, il était intraitable sur un point.

— Salut les gars, dit une autre femme. Besoin de compagnie ?

Il leva les yeux. Cette humaine avait un visage sévère qui collait parfaitement avec la dureté de son corps. Vêtements de cuir noir. Regard froid. Cheveux courts.

Tout simplement parfait.

Z. mit sa main sous le faisceau de lumière, leva deux doigts puis frappa la table à deux reprises avec ses phalanges. Butch et V. s'agitèrent sur la banquette ; leur tension le contrariait.

La femme sourit.

— OK. D'accord.

Zadiste se pencha en avant et se redressa de toute sa hauteur, la lumière du spot éclairant alors son visage. L'expression de la pute se figea soudain et elle fit un pas en arrière.

À cet instant, Fhurie apparut par une porte sur la gauche. Son impressionnante crinière réfléchissait la course des lumières. Juste derrière lui se tenait un vampire aux airs de dur avec une coupe iroquoise : le Révérend.

Tandis qu'ils s'approchaient tous deux de la table, le gérant du club afficha un mince sourire. Ses yeux couleur d'améthyste n'avaient rien raté de l'hésitation de la fille.

— Bonsoir, messieurs. Tu allais quelque part, Lisa ? L'aplomb de Lisa s'en trouva renforcé.

— Partout où il voudra, patron.

— Bonne réponse.

Assez joué, pensa Z.

— On sort. Maintenant.

Zadiste ouvrit la porte de secours et suivit la fille dans une ruelle derrière le club. Le vent de décembre s'engouffrait sous la veste large qu'il portait pour dissimuler ses armes, mais il ne se souciait pas du froid, pas plus que Lisa. En dépit des rafales glaciales qui jouaient avec sa coupe garçonne et du fait qu'elle soit presque nue, elle lui faisait face sans trembler, la tête haute.

Maintenant qu'elle s'était engagée, elle se tenait à sa disposition. Une vraie professionnelle.

— On fait ça là, dit-il en s'avançant dans l'ombre.

Il sortit de sa poche deux billets de 100 dollars qu'il lui tendit. Elle les froissa entre ses doigts avant de les faire disparaître dans sa jupe de cuir.

— Tu préfères faire ça comment ? demanda-t-elle en s'approchant doucement de lui pour le prendre par les épaules.

Il la fit virevolter contre le mur de brique, dos à lui.

— C'est moi qui touche, pas toi.

Le corps de la fille se raidit et sa peur lui picota le nez ; la piqûre du soufre. Mais sa voix était ferme.

— Fais gaffe, connard. Si je reviens avec des bleus, il te traquera comme un animal.

— T'inquiète pas. Tu repartiras d'ici comme tu es venue.

Elle était toujours effrayée. Heureusement pour lui, il était insensible aux émotions.

Habituellement, seule la peur chez une femelle parvenait à l'exciter, elle seule permettait à la *chose* dans son pantalon de durcir. Dernièrement pourtant, le déclic ne se produisait plus, ce qui lui convenait parfaitement. Il détestait la réaction de cette chose derrière sa braguette et, comme il inspirait une trouille bleue à la plupart des femelles, elle se dressait bien plus souvent qu'il l'aurait voulu. Plus du tout aurait été encore mieux. Merde, il était probablement le seul mâle sur la planète à souhaiter être impuissant.

— Penche la tête sur le côté, dit-il. L'oreille contre ton épaule.

Elle s'exécuta lentement, lui exposant son cou. C'est pour ça qu'il l'avait choisie. Avec ses cheveux courts, il n'aurait à toucher à rien pour se dégager un espace. Il détestait avoir à poser la main sur elles, où que ce soit.

En posant les yeux sur sa gorge, sa soif s'intensifia et ses crocs s'allongèrent. Bon sang, il était si sec qu'il aurait pu la vider complètement.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? Lâcha-t-elle. Me mordre ?

— Tout juste.

Il frappa rapidement et la maintint en place tandis qu'elle se débattait. Pour se rendre la tâche plus facile, il la calma avec son esprit, la détendit, lui procura une espèce d'euphorie dont elle avait très certainement l'habitude. Alors qu'elle se relaxait, il avala autant que possible sans s'étrangler, sentant la coke et l'alcool qui infusaient son sang tout autant que les antibiotiques qu'elle prenait.

Quand il eut fini, il passa sa langue sur les deux points de ponction de sorte que le processus de cicatrisation s'active et qu'elle ne saigne pas. Il remonta ensuite le col de la fille pour dissimuler la morsure, s'effaça de sa mémoire et la renvoya dans le club.

De nouveau seul, il s'affaissa contre le mur. Le sang humain était si pauvre, il lui apportait à peine ce dont il avait besoin, mais il n'était pas question qu'il se nourrisse encore de femelles de son espèce. Jamais. Plus jamais.

Il leva les yeux vers le ciel. Les nuages qui, plus tôt, avaient apporté des flocons n'étaient plus visibles et, entre les bâtiments, il pouvait apercevoir une tranche de la voûte céleste parsemée d'étoiles. Les constellations l'informèrent qu'il ne lui restait plus que deux heures avant de devoir rentrer.

Quand il se sentit assez fort, il ferma les yeux et se volatilisa vers le seul endroit où il avait envie d'être.

Grâce à Dieu, il disposait de suffisamment de temps pour aller là-bas. Pour être là-bas.

CHAPITRE 3

John Matthew gémit dans son lit et se retourna sur le dos. La femme suivait son rythme, sa poitrine nue pressée contre son large torse dénudé. Avec un sourire mutin, elle tendit la main vers l'entrejambe de John où elle trouva la source de l'intense douleur de ce dernier. Il rejeta la tête en arrière dans un gémissement alors qu'elle tenait son sexe en érection et s'asseyait dessus. Il lui attrapa les genoux tandis qu'elle se lançait dans un lent et agréable va-et-vient.

Oh, oui…

Elle se caressait d'une main et l'aguichait de l'autre, promenant sa paume sur ses seins, vers son cou et dans ses longs cheveux blond platine à mesure que le plaisir s'intensifiait. Elle la remonta encore sur son visage, puis jusqu'à ce que son bras dessine une arche gracieuse de chair et d'os au-dessus de sa tête. Elle se cambra, faisant ressortir ses seins, leur extrémité tendue, rosée. Sa peau était pâle comme la neige fraîche.

— Guerrier, dit-elle les dents serrées. Es-tu à la hauteur ?

S'il était à la hauteur ? Et comment ! Et pour lui montrer qui tenait vraiment les rênes, il lui attrapa les cuisses et poussa ses hanches vers le haut jusqu'à ce qu'elle crie.

Alors qu'il se laissait retomber sur le lit, elle lui sourit et accéléra encore son va-et-vient. Elle était étroite et humide, son érection était au septième ciel.

— Guerrier, es-tu à la hauteur ?

L'effort rendait sa voix plus grave.

— Oh que oui, grogna-t-il.

Au moment même où il allait jouir, il la retournerait et la prendrait de plus belle.

— Es-tu à la hauteur ?

Elle accéléra encore dans un mouvement tout mécanique. Avec son bras toujours au-dessus de sa tête, elle le montait comme un taureau, ruait contre lui.

Ça, c'était du vrai sexe… génial, incroyable, grand… Ses mots commencèrent à se déformer, à se distordre… à devenir trop graves pour être ceux d'une femme.

— Es-tu à la hauteur ?

John sentit un frisson le parcourir. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'allait pas du tout…

— Es-tu à la hauteur ? Es-tu à la hauteur ?

C'était soudain une voix masculine qui sortait de sa gorge. Une voix masculine qui se moquait de lui.

— *Es-tu à la hauteur ?*

John se débattit pour se défaire d'elle, mais elle était accrochée à lui et refusait de s'arrêter.

— Tu crois que tu es à la hauteur ? Tu-crois-que-tu-es-à-la-hauteur ? *Tucroiquetuesàlahauteur ?*

La voix masculine hurlait à présent, grondait dans la bouche de la femme.

La lame qui vint vers John apparut au-dessus de la tête qui lui faisait face, sauf que c'était celle d'un homme désormais, un homme à la peau claire, aux cheveux pâles et aux yeux couleur de brouillard. La lame renvoya des éclats argentés et John tendit le bras pour l'arrêter, mais son membre avait perdu toute sa musculature. Il était maigre, décharné.

— *Es-tu à la hauteur, guerrier ?*

Fendant l'air avec grâce, la dague vint se planter tout droit dans la poitrine de John. Un éclair de douleur aveuglant jaillit à l'endroit où la lame l'avait pénétré, puis la brûlure se mit à irradier dans tout son corps, à ricocher dans son crâne jusqu'à ce qu'il ne soit plus que douleur atroce. Le souffle coupé, il s'étouffe dans son propre sang, s'étouffait et s'étranglait ; l'air finissant par ne plus pouvoir atteindre ses poumons. Agitant les bras, il luttait contre la mort qui venait le chercher…

— John ! John ! Réveille-toi !

Il ouvrit les yeux d'un coup. Sa première pensée fut que son visage lui faisait mal, même s'il ne comprenait pas bien pourquoi, puisque c'était son torse qui avait été poignardé. Il se

rendit alors compte qu'il avait la bouche grande ouverte sur ce qui aurait pu être un cri s'il n'était pas né muet. En réalité, tout ce qu'il laissait échapper n'était rien de plus qu'un filet d'air régulier.

Puis il sentit des mains… des mains qui lui emprisonnaient les bras. La terreur le frappa de nouveau et, dans ce qui constituait pour lui un élan remarquable, il projeta son petit corps hors de son lit. Il atterrit la tête la première, sa joue dérapant sur le tapis à poils ras.

— John ! C'est moi, Wellsie.

En entendant ce nom, la réalité s'imposa à lui et le sortit de sa transe comme l'aurait fait une gifle.

Oh, bon Dieu… Tout allait bien. Il allait bien. Il était vivant.

Il bondit dans les bras de Wellsie et enfouit son visage dans les longs cheveux roux.

— Tout va bien. (Elle l'attira sur ses genoux et lui caressa le dos.) Tu es à la maison. Tu es en sécurité.

Maison. Sécurité. Oui, après seulement six semaines, c'était devenu sa maison… La première qu'il ait jamais eue après avoir grandi à l'orphelinat de Notre-Dame et vécu dans, des taudis depuis ses seize ans. La maison de Wellsie et de Tohrment était aussi la sienne.

De plus, il n'était pas simplement en sécurité ici ; il était aussi compris. Bon sang, il avait appris la vérité. Avant que Tohr vienne le trouver, il ne savait pas pourquoi il avait toujours été différent des autres, ni pourquoi il était si chétif, si faible. Mais tous les vampires mâles étaient comme lui avant leur transition. Même Tohr, un membre à part entière de la Confrérie de la dague noire, avait apparemment été menu.

Wellsie redressa la tête de John.

— Tu veux me dire ce que c'était ?

Il secoua la tête et se blottit contre elle de plus belle, la serrant si fort qu'elle fut surprise de pouvoir encore respirer.

Zadiste se matérialisa devant la maison de Bella et jura. Quelqu'un y était encore venu. Des pneus avaient laissé des traces dans la neige fraîche de l'allée et des empreintes de pas remontaient vers la porte d'entrée. Et merde… Il y avait de

multiples empreintes, indiquant de nombreux allers et retours entre la maison et le véhicule qui avait été garé là, laissant penser qu'on avait emporté des choses.

L'inquiétude le gagna, c'était comme si de petits morceaux d'elle disparaissaient.

Oh bon sang. Si sa famille choisissait de raser la maison, il ne saurait plus où aller pour être avec elle.

D'un regard froid, il parcourut la véranda et les longues fenêtres du salon. Peut-être devrait-il emporter des affaires à elle pour son compte personnel. Ce ne serait pas très réglo mais, au fond, il n'était pas au-dessus de la tentation.

Une fois encore, il pensa à la famille de Bella. Il savait que c'étaient des aristocrates du plus haut rang, mais rien d'autre, et il n'avait pas envie de les rencontrer pour en apprendre davantage. Même dans ses meilleurs jours, il était odieux avec les gens et la situation actuelle de Bella ne le rendait pas simplement infect, mais dangereux. C'était Tohrment qui s'occupait des relations avec les gens de son sang et Z. faisait toujours très attention de ne jamais croiser leur chemin.

Il fit le tour de la maison, entra par la cuisine et désactiva l'alarme. Comme il le faisait chaque nuit, il s'occupa en premier des poissons. De petits flocons de nourriture flottaient à la surface, signe que quelqu'un avait déjà pris soin d'eux. Il était énervé qu'on lui ait grillé la priorité.

En vérité, il pensait à cette maison comme à son propre espace. Il l'avait nettoyée après l'enlèvement de Bella. Il avait arrosé les plantes, s'était occupé des poissons. Il avait parcouru le rez-de-chaussée comme les étages, avait observé par les fenêtres, s'était assis sur chaque chaise, chaque canapé et chaque lit. Merde, il avait même déjà décidé de l'acheter lorsque la famille de Bella la mettrait en vente. Même s'il n'avait jamais possédé de maison, ni beaucoup d'effets personnels, ces murs, ce toit et tout le fourbi qu'ils abritaient, il les acquerrait tous. Un sanctuaire dédié à Bella.

Z. procéda à une rapide reconnaissance des lieux, il recensa les objets qu'on avait emportés. Pas grand-chose. Un tableau et des couverts en argent dans le salon, un miroir dans l'entrée

principale. Il se demandait pourquoi on avait spécifiquement choisi ces objets et voulait les voir reprendre leur place.

Alors qu'il entrait de nouveau dans la cuisine, il visualisa la pièce telle qu'elle était après l'enlèvement ; tout le sang, les éclats de verre, les chaises cassées et la porcelaine en morceaux. Il baissa les yeux vers une marque de gomme sombre étirée sur le parquet de pin. Il imaginait sans peine comment elle était apparue. Bella se débattant contre l'éradiqueur, traînée, la semelle de sa chaussure couinant à mesure qu'elle laissait la trace.

Une rage rampante lui enserra la poitrine ; l'affreuse et familière sensation le laissant pantelant. Sauf que… merde, tout ça n'avait aucun sens : qu'il la recherche, soit obsédé par ses affaires, qu'il arpente sa maison. Ils n'étaient pas amis. Ils n'étaient même pas des connaissances. Et les deux seules fois où ils s'étaient rencontrés, il s'était mal conduit.

Comme il le regrettait ! Il regrettait, pendant le peu de temps qu'ils avaient été ensemble, d'avoir été si… Bon, ne pas vomir après avoir constaté qu'il lui faisait de l'effet aurait été une sacrée bonne chose, pour commencer. Sauf qu'il était incapable de contenir sa réaction. Aucune autre femelle que sa détraquée de Maîtresse n'avait jamais été excitée par lui, il n'y avait donc pas la moindre chance qu'une chair féminine humide lui inspire confiance.

Au souvenir de Bella contre son corps, il ne comprenait toujours pas pourquoi elle avait voulu coucher avec lui. Son visage était un vrai chantier. Son corps ne valait pas mieux, son dos tout du moins. Et sa réputation faisait passer Jack l'Éventreur pour un enfant de chœur. Il était en permanence en colère contre tout et contre tous. Elle était belle, douce et attentionnée, une femelle royale, aristocratique, issue d'un milieu privilégié.

Oh, mais leurs différences en étaient précisément la raison, n'est-ce pas ? Il était le mâle du passage à la vitesse supérieure. Le petit tour du côté obscur. La créature sauvage qui la sortirait par la force de sa petite vie bien rangée pendant une heure ou deux. Et même si ça le blessait d'être réduit à ce qu'il était précisément, il continuait à penser qu'elle était… adorable.

Derrière lui, il entendit l'horloge ancienne se mettre à tinter. Cinq heures.

La porte de devant s'ouvrit dans un grincement.

En un éclair silencieux, Z. dégaina une des dagues noires qu'il portait sur le torse et se plaqua contre le mur. Il pencha la tête afin d'avoir une vue de l'entrée au vestibule. Butch leva les mains en entrant.

— Ce n'est que moi, Z.

Zadiste abaissa sa lame et la remit dans son étui.

L'ancien inspecteur de la brigade criminelle constituait une anomalie dans leur monde, le seul humain à avoir jamais été introduit dans le cercle intime de la Confrérie. Butch partageait une chambre avec V., soulevait des poids avec Rhage dans la salle de sport, et partageait la passion de Fhurie pour les fringues. Et pour des raisons qui lui étaient propres, il était obnubilé par l'enlèvement de Bella, il avait donc aussi des choses en commun avec Z.

— Quoi de neuf, flic ?

— Tu rentres au complexe.

Sa demande aurait pu être formulée comme une interrogation, mais c'était plutôt une suggestion.

— Pas maintenant.

— Il fait presque jour.

Et alors ?

— C'est Fhurie qui t'envoie ?

— C'est ma décision. En ne te voyant pas revenir de ta petite escapade tarifée, je me suis dit que je te trouverais ici. Z. croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu avais peur que je tue la femelle que j'ai emmenée dans la ruelle ?

— Non. Je l'ai revue dans le club avant de partir.

— Alors pourquoi t'es là ?

Tandis qu'il baissait les yeux comme s'il était en train d'assembler les mots dans sa tête, Butch se balançait d'avant en arrière dans ses mocassins hors de prix qu'il aimait tant. Puis il déboutonna son manteau de cachemire.

Ah… Butch était donc venu en messager.

— Crache le morceau, flic.

L'humain se passa le pouce sur le front.

— Tu sais que Tohr a parlé à la famille de Bella, non ? et que son frère est un peu nerveux ? Eh bien, il sait que quelqu'un vient ici. Il le sait grâce au système de sécurité. Chaque fois que quelqu'un l'allume ou l'éteint, il reçoit une alerte. Il veut que les visites cessent, Z.

Z. montra les crocs.

— Un dur.

— Il va faire venir des gardes.

— Mais qu'est-ce que ça peut lui foutre ?

— Merde mec, c'est la maison de sa sœur.

Le fils de pute.

— Je veux acheter cette maison.

— Impossible, Z. Tohr dit que la famille n'est pas près de la mettre sur le marché. Ils veulent la garder.

Z. rumina pendant un moment.

— Flic, fais pas le con et barre-toi d'ici.

— J'aimerais mieux te ramener à la maison. L'aube est sacrément proche.

— Comme si j'avais besoin qu'un humain me le rappelle.

Butch jura dans un soupir.

— Très bien. Fais-toi griller si tu veux. Mais ne reviens plus ici. Sa famille en a déjà vu assez comme ça.

À l'instant même où la porte d'entrée se referma, Z. sentit une vague de chaleur le submerger, comme si quelqu'un l'avait fermement enveloppé dans une couverture chauffante et avait poussé le thermostat au maximum. De la sueur perla sur son front et son torse, et son estomac se retourna. Il leva les mains. Ses paumes étaient moites et ses doigts agités d'un léger tremblement.

Manifestations physiologiques de stress, pensa-t-il.

Il était clairement en proie à une réaction émotionnelle, même s'il était parfaitement incapable d'en connaître la nature. Il remarquait seulement les signes secondaires. En lui, il n'y avait rien, aucun sentiment qu'il aurait pu identifier.

Il regarda autour de lui et fut pris de l'envie de mettre le feu à la maison, de la réduire en cendres pour que personne ne

puisse l'avoir. Mieux valait ça que de savoir qu'il ne pourrait plus y venir.

Le seul problème, c'était qu'incendier la maison de Bella revenait à lui faire du mal.

Aussi, puisqu'il ne pouvait pas laisser un tas de cendres derrière lui, il eut envie d'emporter quelque chose. En pensant à ce qu'il pourrait prendre sans que cela l'empêche de se dématérialiser, il posa la main sur la délicate chaîne qui courait le long de son cou, l'enserrant étroitement.

Le collier avec ses minuscules diamants sertis était à elle. Il l'avait trouvé parmi les débris la nuit de son enlèvement, sous la table de la cuisine, sur le sol en carreaux de terre cuite. Il l'avait nettoyé du sang de Bella, réparé le fermoir et ne l'avait jamais ôté depuis.

Les diamants étaient éternels, non ? Ils duraient à jamais. Tout comme les souvenirs qu'il gardait d'elle.

Avant de partir, Zadiste jeta un dernier coup d'œil à l'aquarium. La nourriture avait presque totalement disparu désormais, de petits morceaux prélevés par de minuscules bouches béantes, des bouches venues du dessous.

John ne savait pas combien de temps il était resté dans les bras de Wellsie, mais il lui fallut un petit moment avant de revenir à la réalité. Quand enfin il s'écarta, elle lui sourit.

— Tu es certain de ne pas vouloir me raconter ton cauchemar ?

John se mit à agiter les mains et elle le regarda avec attention car elle apprenait tout juste le langage des signes. Il se rendit compte qu'il allait trop vite, il se pencha donc vers la table de nuit pour y prendre un de ses calepins et un stylo.

« Ce n'était rien. Je vais bien maintenant. Merci quand même de m'avoir réveillé. »

— Tu veux te remettre au lit ?

Il acquiesça. Il avait l'impression de n'avoir fait que dormir et manger au cours des six dernières semaines, mais sa faim et son épuisement semblaient sans limites. Il devait en outre récupérer de vingt-trois années de famine et d'insomnie.

Il se glissa entre les draps et Wellsie s'assit à côté de lui. Sa grossesse se voyait à peine quand elle se tenait debout mais, une fois qu'elle était assise, on pouvait deviner un léger renflement sous son ample chemise.

— Tu veux que je t'allume la lumière de la salle de bains ?

Il secoua la tête. Cela ne ferait qu'accentuer son sentiment d'être une femmelette, et son ego était déjà assez ratatiné comme ça en ce moment.

— Je serai dans mon bureau, d'accord ?

En la voyant partir, il culpabilisait de se sentir d'une certaine façon soulagé, mais la panique l'ayant quitté, il avait honte de lui. Un homme n'agissait pas comme il venait de le faire. Un homme aurait combattu le démon aux cheveux pâles du rêve et l'aurait vaincu. Et même s'il avait été terrifié, un homme ne se serait pas recroquevillé en pleurant comme une fillette de cinq ans en se réveillant.

Mais John n'était pas un homme. Du moins pas encore. Tohr lui avait dit que le changement ne s'opérerait pas avant qu'il approche de ses vingt-cinq ans et l'attente lui semblait insupportable. Même s'il avait désormais compris pourquoi il mesurait à peine un mètre soixante-dix et pesait tout juste cinquante kilos, ça lui était difficile. Il détestait devoir faire face chaque jour à son corps squelettique devant le miroir. Détestait devoir porter des vêtements d'enfant alors qu'il était légalement en âge de conduire, de voter et de boire de l'alcool. L'idée qu'il n'avait jamais eu la moindre érection, pas même lorsqu'il se réveillait de ses rêves érotiques, lui donnait envie de se terrer. Il n'avait jamais non plus embrassé une fille.

Non, au fond, il n'avait pas vraiment l'impression d'appartenir à la gent masculine. Surtout à cause de ce qui lui était arrivé il y avait presque un an. Bon Dieu, l'anniversaire de l'agression approchait, non ? Il grimaça en essayant de ne pas repenser à cette cage d'escalier sordide, ni à l'homme qui lui avait mis un couteau sous la gorge, ni encore à ces instants effroyables où quelque chose d'irrécupérable lui avait été volé : son innocence, profanée, disparue à jamais.

Forçant son esprit à quitter cette spirale, il se dit qu'au moins il avait retrouvé l'espoir. Bientôt il se changerait en homme.

Ne tenant plus en place à la pensée de cet avenir, il repoussa ses couvertures et se dirigea vers sa penderie. Il ouvrit la double porte ; il n'arrivait toujours pas à se faire à cette vision. Il n'avait pas possédé autant de pantalons, de chemises ou de pulls de toute son existence et pourtant, ils étaient bien là, propres et neufs… les braguettes fonctionnaient, aucun bouton ne manquait, rien ne s'effilochait, pas de coutures craquées non plus. Il possédait même une paire de Nike Air Shox.

Il sortit un pull, l'enfila, puis glissa ses jambes grêles dans un treillis. Dans la salle de bains, il se lava les mains, le visage et peigna ses cheveux bruns. Il se dirigea ensuite vers la cuisine, traversant des pièces aux lignes pures et modernes, mais décorées de mobilier, de tentures et de toiles d'inspiration Renaissance. Il s'arrêta au son de la voix de Wellsie en provenance de son bureau.

— … une espèce de cauchemar. Écoute Tohr, il était terrifié… Non, il a refusé de me répondre quand je lui ai demandé ce que c'était et je n'ai pas insisté. Je crois qu'il est temps qu'il voie Havers. Oui… D'accord. Il devrait d'abord rencontrer Kolher. OK. Je t'aime, mon *hellren*. Quoi ? Mais oui, Tohr, je ressens la même chose. Je me demande comment on a fait pour vivre sans lui avant. C'est une véritable bénédiction.

John s'appuya contre le mur de l'entrée et ferma les yeux. Étrange, mais il ressentait la même chose à leur propos.

CHAPITRE 4

Ce n'est qu'après plusieurs heures, ou du moins ce qui paraissait être des heures, que Bella se réveilla au son du couvercle grillagé qui glissait de nouveau. L'odeur doucereuse de l'éradiqueur lui parvint, surpassant celle, plus âcre, de la terre humide.

— Bonjour, femme.

Le harnais se resserra autour de son buste à mesure qu'il la hissait.

Un simple regard dans ses yeux marron pâle et elle sut que ce n'était pas le moment de le chercher. Il était survolté, affichait un rictus de surexcitation. Et c'était rarement une bonne chose chez lui.

À peine toucha-t-elle le sol du bout des pieds qu'il tira sur le harnais pour qu'elle s'affale sur lui.

— J'ai dit bonjour, *femme*.

— Bonjour, David.

Il ferma les yeux. Il adorait qu'elle prononce son nom.

— J'ai quelque chose pour toi.

Sans la libérer de ses courroies, il la guida vers la table en inox au milieu de la salle. Lorsqu'il la menotta à la table, elle comprit qu'il devait encore faire nuit à l'extérieur. Il était moins regardant sur ses liens pendant la journée, quand elle était incapable de s'enfuir.

L'éradiqueur sortit en laissant la porte grande ouverte. Des froissements et des grognements se firent entendre avant qu'il revienne en tractant derrière lui un civil groggy. La tête du vampire roulait sur ses épaules, comme fixée à un ressort détendu, et ses pieds traînaient derrière lui sur les orteils. Il portait ce qui avait sans doute été un joli pantalon noir et un pull en cachemire, mais désormais ses vêtements étaient déchirés, mouillés et tachés de sang.

Gémissant et manquant de s'étrangler, Bella recula de quelques pas, mais ses entraves ne lui permirent pas d'aller plus loin. Elle était incapable de supporter la vue de la torture ; c'était tout simplement au-dessus de ses forces.

L'éradiqueur redoubla d'efforts pour traîner le mâle jusqu'à la table et l'allonger dessus. À l'aide de chaînes, il lui emprisonna les poignets et les chevilles avec une grande efficacité, puis il verrouilla les liens avec des attaches métalliques. À peine le civil riva-t-il ses yeux brumeux sur les étagères à outils qu'il se mit aussitôt à paniquer. Il tira sur les chaînes d'acier, les faisant cliqueter contre la table métallique.

Bella croisa le regard bleu du civil. Il était terrifié, elle voulait le rassurer, mais elle savait que ce ne serait pas malin. L'éradiqueur observait sa réaction, il attendait.

Puis il prit un couteau.

Le vampire hurla quand le tueur se pencha sur lui. Mais David se contenta de tirer d'un coup sec sur le pull du mâle pour le fendre en deux et exposer son torse et sa gorge.

Malgré sa volonté d'y résister, Bella sentit la soif de sang se réveiller au fond de ses tripes. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne s'était pas nourrie, des mois peut-être, et tout le stress subi avait fait naître en elle des besoins que seul le sang d'un être du sexe opposé pourrait satisfaire.

L'éradiqueur lui prit le bras et lui fit contourner la table, sa menotte coulissant sur le rebord.

— Je me suis dit que tu devais avoir soif à l'heure qu'il est. (Le tueur tendit le bras et frotta son pouce contre la bouche de Bella.) Alors je t'ai apporté ça pour que tu puisses te nourrir.

Elle écarquilla les yeux.

— C'est bon. Il est pour toi toute seule. C'est un cadeau. Il est frais, jeune. Meilleur que les deux que je garde dans les puits. Et on pourra le garder aussi longtemps qu'il te servira. (L'éradiqueur lui souleva la lèvre supérieure.) Bon sang… regarde-moi ces crocs qui s'allongent. Tu as faim, femme, n'est-ce pas ?

Il lui agrippa la nuque et l'embrassa, lui donna des coups de langue. Par miracle, elle réussit à contenir son haut-le-cœur jusqu'à ce qu'il relève la tête.

— Je me suis toujours demandé à quoi ça ressemblait, dit-il en parcourant son visage des yeux. Est-ce que ça va m'exciter ? Je ne suis pas certain d'en avoir envie. Je crois que je te préfère pure. Mais tu dois en passer par là, non ? Sinon, tu vas mourir.

Il força la tête de Bella vers le cou du mâle. Comme elle résistait, l'éradiqueur rit doucement et lui dit à l'oreille :

— C'est bien, ma fille. Si tu étais allée vers lui de plein gré, je crois que je t'aurais battue par jalousie. (Il lui caressa les cheveux de sa main libre.) Maintenant, bois.

Bella regarda croisa le regard du vampire. *Oh, mon Dieu…*

Le mâle ne se débattait plus, il l'observait fixement, ses yeux semblant sur le point de jaillir de leurs orbites. Si affamée soit-elle, elle ne pouvait pas se faire à l'idée de se nourrir de son sang.

L'éradiqueur la saisit fermement par la nuque et sa voix devint menaçante.

— Je te conseille de boire. J'ai eu pas mal d'emmerdes pour le ramener ici.

Elle ouvrit la bouche, la soif avait changé sa langue en papier de verre.

— Non…

L'éradiqueur lui mit sa lame devant les yeux.

— D'une façon ou d'une autre, il va saigner dans moins de deux minutes. Mais si je me mets au travail, il ne fera pas de vieux os. Tu ferais donc mieux d'essayer, *femme*.

Des larmes lui piquèrent les yeux à l'idée de la violation qu'elle s'apprêtait à commettre.

— Je suis tellement désolée, souffla-t-elle au mâle enchaîné.

Sa tête fut brutalement tirée en arrière et la paume de l'éradiqueur arriva sur sa gauche. La claque lui vrilla le haut du corps et le tueur l'empoigna par les cheveux pour l'empêcher de s'effondrer. Il tira violemment, la forçant à se cambrer contre lui. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il avait fait de son couteau.

— Je t'interdis de t'excuser pour ça. (Il lui enserra le menton avec sa main, ses doigts s'enfonçant sous ses pommettes creusées.) Je suis le seul pour qui tu t'inquiètes. C'est clair ? J'ai dit, *est-ce que c'est clair ?*

— Oui, haleta-t-elle.

— Oui, qui ?

— Oui, David.

Il prit le bras libre de Bella et le lui tordit derrière le dos. La douleur fusa dans son épaule.

— Dis-moi que tu m'aimes.

Sortie de nulle part, la colère provoqua une tempête de feu dans sa poitrine. Elle ne lui dirait *jamais* ce mot. *Jamais*.

— Dis-moi que tu m'aimes ! hurla-t-il à son visage.

Ses yeux s'enflammèrent et elle découvrit ses crocs. L'excitation de l'éradiqueur devint aussitôt incontrôlable, son corps se mit à trembler, sa respiration n'était plus qu'un halètement rapide. En un instant, il était prêt à la combattre, excité par la lutte, tendu comme avant une partie de jambes en l'air. Cela faisait partie de la relation pour laquelle il vivait. Il *adorait* la combattre. Il lui avait raconté que sa précédente partenaire n'était pas aussi forte qu'elle, qu'elle n'avait pas duré aussi longtemps avant de rendre les armes.

— *Dis-moi que tu m'aimes*.

— Je… te…méprise.

Tandis qu'il levait la main et la serrait en un poing, elle le regardait avec fureur, mais restait calme et posée, prête à recevoir le coup. Ils restèrent ainsi un long moment, leurs corps dessinant des arcs symétriques, comme un cœur, relié par les cordes de la violence qui couraient entre eux. En arrière-plan, le civil sur la table se mit à pleurnicher.

Soudain, l'éradiqueur la ceintura et il enfouit son visage dans le cou de Bella.

— Je t'aime, dit-il. Je t'aime tellement… Je ne pourrais vivre sans toi…

— Nom de Dieu, dit une voix.

L'éradiqueur et Bella se retournèrent tous deux. La porte du centre de persuasion était grande ouverte et un tueur aux cheveux pâles se tenait dans son embrasure.

Le type se mit à rire avant de prononcer les trois mots qui déclenchèrent tout :

— Ce sera rapporté.

David bondit et s'élança à la suite de l'autre éradiqueur au quart de tour, le poursuivant à l'extérieur.

En entendant les premiers échos du combat résonner, Bella n'hésita pas une seconde. Elle s'attaqua à la chaîne qui retenait le poignet droit du civil, retira les attaches, défit les liens. Aucun d'eux ne dit mot tandis qu'elle libérait sa main avant de s'occuper de sa cheville droite. Dès qu'il le put, le mâle se mit à la tâche, travaillant aussi vite que Bella, il dégagea la moitié gauche de son corps. À l'instant même où il fut libre, il bondit de la table et posa les yeux sur la menotte d'acier qui entravait Bella.

— Vous ne pouvez rien pour moi, lui dit-elle. Il a l'unique jeu de clés.

— Je n'arrive pas à croire que vous soyez encore en vie. J'ai entendu dire que vous…

— Partez, partez vite…

— Il va vous tuer.

— Non, il n'en fera rien.

Il allait juste lui faire regretter de ne pas être morte.

— *Partez !* Ce combat ne va pas durer des heures.

— Je reviendrai vous chercher.

— Barrez-vous.

Le voyant ouvrir la bouche, elle dit :

— Fermez-la et écoutez. Si vous le pouvez, dites à ma famille que je suis vivante. *Maintenant, partez !*

Le mâle avait les yeux pleins de larmes. Il les ferma, prit deux profondes inspirations… et se dématérialisa.

Bella se mit à trembler si violemment qu'elle s'effondra, son bras étiré au-dessus de sa tête, toujours relié à la table par la menotte.

Les bruits de lutte cessèrent soudain à l'extérieur. Il y eut un moment de silence suivit d'un éclair de lumière et d'un claquement. Elle sut sans le moindre doute que David l'avait emporté.

Oh, bon sang… Ç'allait être terrible. Ç'allait être une sale journée, une bien sale journée.

Zadiste resta sur la pelouse enneigée devant chez Bella jusqu'au tout dernier moment puis il se dématérialisa vers le sinistre monstre gothique où vivaient les membres de la

Confrérie. Le manoir semblait tout droit sorti d'un film d'horreur, tout en gargouilles, ombres et vitraux. Devant cette montagne de pierre se trouvaient une cour encombrée de voitures et une maison de gardien dont Butch et V. avaient fait leur piaule de dépannage. Une enceinte de six mètres de haut équipée d'un sas d'entrée entourait le complexe, et un certain nombre de mauvaises surprises attendaient les visiteurs indésirables.

Z. marcha jusqu'à la principale double porte de la demeure et ouvrit l'un des battants dont le cœur était fait d'acier. Entrant dans un vestibule, il composa un code sur un petit clavier et l'accès lui fut autorisé. Il grimaça en émergeant dans le hall d'entrée. Cet espace immense avec ses couleurs de joyaux, ses ornements recouverts de feuilles d'or et la mosaïque délirante au sol était comme ce club surpeuplé : un trop-plein d'animation.

Sur sa droite, il entendit les sons d'une salle à manger en pleine activité : le doux tintement de l'argent contre la porcelaine, des paroles incompréhensibles de Beth, un gloussement de Kolher… puis une intervention de Rhage, avec sa voix de basse. Il y eut une pause, Hollywood faisait probablement une grimace et les rires de chacun se mêlèrent, se déversant comme autant de billes chatoyantes sur un sol propre.

Il ne trouvait pas d'intérêt à se mêler à ses frères et encore moins à manger avec eux. À l'heure qu'il était, ils devaient tous savoir qu'il s'était fait jeter comme un malpropre hors de chez Bella, simplement parce qu'il y passait trop de temps. Peu de chose restait secrète au sein de la Confrérie.

Z. prit l'escalier principal, montant les marches deux à deux. Plus vite il avançait, plus les bruits du repas lui parvenaient assourdis, et il aimait le silence. Arrivé en haut, il tourna à gauche et remonta un long couloir jalonné de statues gréco-romaines. Les guerriers et autres athlètes de marbre étaient illuminés par un éclairage encastré, leurs bras, leurs jambes et leurs torses dessinaient des silhouettes contre le mur rouge sang. En marchant assez vite, on avait l'impression de dépasser

des piétons en voiture, le défilement des corps animant ce qui en réalité était immobile.

La pièce dans laquelle il dormait se trouvait au bout du couloir. En franchissant la porte, il se heurta à un mur de froid. Il n'allumait jamais le radiateur, pas plus que l'air conditionné, il ne dormait pas non plus dans le lit, n'utilisait pas le téléphone et ne mettait rien dans les antiques commodes. La penderie était la seule chose dont il avait besoin, et il s'y rendit pour se désarmer. Il gardait ses armes et ses munitions dans un petit placard ignifugé situé dans le fond, ses quatre chemises et ses trois pantalons de cuir étaient accrochés les uns contre les autres. Chaque fois que Z. entrait dans le dressing presque vide, il lui faisait penser à des os, tous ces cintres et ces crochets de cuivre nus paraissaient grêles, fragiles.

Il se déshabilla et se doucha. Il avait faim, mais aimait rester dans cet état. Les crampes d'estomac, l'aride désir de la soif … le fait qu'il parvienne à contrôler ces privations ne manquait jamais de l'apaiser. Putain, s'il parvenait à maîtriser l'absence de sommeil, il pourrait s'affranchir de ça aussi. Et cette maudite soif de sang…

Il voulait être propre. De l'intérieur.

En sortant de la douche, il se tondit les cheveux pour les garder ras sur son crâne puis se rasa rapidement. Nu, gelé, rendu léthargique par la soif, il se dirigea vers son grabat posé à même le sol. Se tenant au-dessus des deux couvertures pliées qui offraient autant de moelleux qu'une paire de pansements, il repensa au lit de Bella. Il était immense et tout blanc. Taies d'oreillers blanches, draps blancs, large et épaisse couette blanche matelassée et, au pied, un couvre-lit duveteux, blanc lui aussi.

Il s'était allongé sur ce lit. Souvent. Il avait aimé se dire que l'odeur qu'il sentait était la sienne. Parfois même, il s'était roulé dessus, le matelas moelleux s'enfonçant sous son corps dur. C'était alors presque comme si elle l'avait touché, et mieux que si elle l'avait vraiment fait. Il ne supportait pas que quiconque pose les mains sur lui… même s'il regrettait de ne pas avoir laissé Bella trouver sa peau juste une fois. Le geste venant d'elle, il aurait peut-être pu le supporter.

Il tourna les yeux vers le crâne posé par terre à côté de son grabat. Les orbites n'étaient plus que de sombres cavités, mais il visualisait la combinaison iris et pupille qui l'avaient jadis observé. Entre les deux se trouvait une bandelette de cuir noir d'environ cinq centimètres de large. On y inscrivait traditionnellement des messages à la mémoire des défunts, mais la bandelette coincée entre ces mâchoires-là était vierge.

En s'allongeant, il plaça sa tête à côté du crâne et le passé lui revint, l'an 1802…

L'esclave se réveilla partiellement. Il était allongé sur le dos et souffrait de partout, sans pour autant savoir pourquoi… jusqu'à ce qu'il se souvienne qu'il était entré en transition la nuit précédente. Pendant des heures, la douleur née de l'éclosion de ses muscles, de l'épaississement de ses os et de la transformation de son corps en une chose énorme l'avait paralysé.

Étrange… En réalité, son cou et ses poignets le faisaient souffrir, mais différemment.

Il ouvrit les yeux. Le plafond était loin au-dessus de lui et strié d'étroites barres noires fichées dans la roche. En tournant la tête, il aperçut une porte de chêne avec plus de barres encore qui couraient verticalement le long de planches épaisses. Au mur aussi, il y avait des barreaux d'acier… Le donjon. Il se trouvait dans le donjon, mais pourquoi ? Sans compter qu'il ferait mieux de retourner à ses corvées avant que…

Il tenta de s'asseoir, mais ses avant-bras et ses tibias étaient immobilisés. Il écarquilla les yeux, il tressaillit…

— Fais gaffe !

C'était le forgeron. Il était en train de tatouer des bandes noires au niveau des zones de ponction de l'esclave.

Oh, Sainte Vierge de l'Estompe, non. Pas ça…

L'esclave se débattit contre ses entraves et l'autre mâle leva les yeux, contrarié.

— Du calme ! Pas question que je me fasse fouetter pour une faute qu'est pas la mienne.

— Je vous en supplie. …

La voix de l'esclave ne sonnait pas juste. Elle était trop grave.

— Ayez pitié.

Il entendit le rire léger d'une femelle. La Maîtresse des lieux était entrée dans sa cellule, sa longue robe de soie blanche traînant sur le sol derrière elle. Ses cheveux blonds tombaient autour de ses épaules.

L'esclave baissa les yeux comme l'exigeait la coutume et se rendit alors compte qu'il était entièrement dévêtu. Il rougit, embarrassé, et regretta de ne pas être couvert.

— Tu es réveillé, dit-elle tout en s'approchant de lui.

Il était incapable d'imaginer pourquoi elle se déplacerait pour voir quelqu'un dont la condition était des plus modestes. Il était commis de cuisine, son statut était donc encore inférieur à celui des bonnes qui nettoyaient ses quartiers d'aisances.

— Regarde-moi, lui commanda la Maîtresse.

Il fit ce qu'on lui ordonnait, bien que cela aille à l'encontre de tout ce qu'on lui avait appris jusque-là. On ne lui avait jamais permis de croiser son regard auparavant.

Et ce fut un choc pour lui. Elle le contemplait comme aucune femelle ne l'avait jamais fait auparavant. L'avidité se lisait sur les traits fins de son visage et son regard sombre brillait d'un dessein qu'il ne pouvait identifier.

— Yeux jaunes, murmura-t-elle. C'est si rare ! Et si beau !

Sa main se posa sur la cuisse nue de l'esclave. Il sursauta à ce contact, mal à l'aise. Quelque chose n'allait pas, pensa-t-il. Elle n'était pas censée le toucher à cet endroit.

— Quelle magnifique surprise tu m'as apportée. Rassure-toi, j'ai veillé personnellement à ce que la personne qui a attiré mon attention sur toi soit nourrie comme il se doit.

— Maîtresse… Me permettrais-je de vous demander de me laisser retourner travailler ?

— Oh, mais tu vas travailler.

La main dériva jusqu'à son aine, à l'endroit où ses cuisses et ses hanches se rencontraient. Il sursauta et entendit le forgeron jurer.

— Quelle aubaine pour moi ! Juste le jour où mon esclave de sang a été victime d'un malencontreux accident. Dès que ses quartiers seront refaits à neuf tu pourras les intégrer.

L'esclave eut le souffle coupé. Il était au courant pour l'homme qu'elle retenait enfermé car il avait apporté à manger devant sa cellule. Parfois, alors qu'il laissait le plateau aux gardes, il entendait des sons étranges provenir de derrière la lourde porte…

La Maîtresse avait dû remarquer sa peur puisqu'elle se pencha sur lui, s'approchant tant qu'il pouvait sentir le parfum sur sa peau. Elle rit doucement, comme si elle avait goûté sa peur et que le mets lui plaisait.

— En réalité, je peux à peine attendre de t'avoir. (En se retournant pour partir, elle jeta un regard mauvais au forgeron.) Souviens-toi de ce que je t'ai dit, ou je te ferai envoyer dans l'aube. Pas le moindre dérapage avec cette aiguille. Sa peau est bien trop parfaite pour que tu la gâches.

La séance de tatouage prit fin peu après et le forgeron emporta avec lui la seule bougie, laissant l'esclave attaché à la table, seul dans l'obscurité.

Il trembla d'effroi et de désespoir en comprenant quelle était sa nouvelle position. Il était tombé plus bas que tout, uniquement maintenu en vie pour nourrir quelqu'un d'autre… et seule la Vierge savait quel sort l'attendait.

Il s'écoula un long moment avant que la porte s'ouvre de nouveau et ce fut à la lumière d'une bougie qu'il vit arriver son avenir : la Maîtresse dans une robe noire, accompagnée par deux hommes réputés par leur attirance pour le même sexe.

— Purifiez-le-moi, ordonna-t-elle.

Elle observa l'esclave se faire laver, enduire d'huile en se déplaçant autour de son corps à l'image de la flamme de la bougie, toujours changeante, jamais immobile. L'esclave tremblait, il détestait le contact des mains de ces mâles sur son visage, son torse, ses parties intimes. Il était pétrifié à l'idée que l'un voire les deux essaient de le prendre d'une façon impie.

Lorsqu'ils eurent fini, le plus grand demanda :

— Désirez-vous que nous l'essayons pour vous, Maîtresse ?

— Je préfère le garder pour moi seule, ce soir.

Elle laissa tomber sa robe et se hissa délicatement sur la table, enjamba l'esclave. Elle dirigea ses mains vers l'intimité de l'esclave et, alors qu'elle le caressait, il s'aperçut que les autres mâles avaient leur sexe à la main. Comme il restait mou, elle le prit entre ses lèvres. Les sons dans la pièce étaient atroces ; râles des mâles et bruits de succion qui s'échappaient de la bouche de la Maîtresse.

L'humiliation fut complète lorsque l'esclave se mit à pleurer, des larmes s'écoulaient de ses yeux, glissaient le long de ses tempes, pour atterrir dans ses oreilles. Personne n'avait jamais touché son intimité auparavant. Avant sa transition, son corps de mâle n'était pas prêt pour l'accouplement, pas apte, mais ça ne l'avait jamais empêché d'être impatient à l'idée du jour où il rencontrerait une femelle. Il avait toujours pensé que l'union serait merveilleuse ; il avait en effet vu l'acte de plaisir se dérouler dans le quartier des esclaves en quelques occasions.

Mais désormais… alors que la liaison intime se produisait de cette façon, il avait honte d'avoir osé nourrir un quelconque espoir. Brutalement, la Maîtresse le relâcha et le gifla. L'empreinte de sa paume lui piquait encore la joue lorsqu'elle descendit de la table.

— Apportez-moi l'onguent, lâcha-t-elle. Sa chose refuse de fonctionner.

L'un des mâles s'approcha de la table, un petit pot à la main. L'esclave sentit quelqu'un passer une main glissante sur lui, sans vraiment savoir qui, puis une sensation de brûlure se déclara. Tandis qu'une masse étrange prenait place du niveau de son aine, Il sentit quelque chose bouger contre sa cuisse puis remonter sur son ventre.

— Oh… Sainte Vierge de l'Estompe, dit un des mâles.

— Regardez sa taille, souffla l'autre. Il ferait déborder n'importe quel vase.

La voix de la Maîtresse était tout aussi émerveillée.

— Elle est énorme.

L'esclave leva la tête. Il y avait une imposante chose boursouflée posée sur son ventre, telle qu'il n'en avait jamais vu auparavant.

Il se rallongea sur la table tandis que la Maîtresse enjambait ses hanches. Cette fois, il sentit quelque chose l'engloutir, quelque chose d'humide. Il leva encore la tête. Elle était à cheval sur lui et lui était… en elle. Elle bougeait contre lui, dans un mouvement de va-et-vient, haletante. Il n'avait que faiblement conscience que les autres mâles avaient repris leurs grognements, les sons gutturaux gagnant en intensité à mesure qu'elle accélérait son rythme. Puis il y eut des cris, ceux de la Maîtresse, des mâles.

Elle s'effondra contre le torse de l'esclave. Alors qu'elle respirait encore bruyamment, elle dit :

— Maintenez-lui la tête.

Un des mâles plaqua sa paume sur le front de l'esclave, puis lui caressa les cheveux de sa main libre.

— Tellement beau. Tellement doux. Et regardez toutes ces couleurs.

Le visage de la Maîtresse plongea dans le cou de l'esclave et elle le mordit. La piqûre et la ponction le firent hurler. Il avait déjà vu mâles et femelles boire l'un de l'autre, et cela lui avait toujours paru… normal. Mais là, cela lui faisait mal et lui donnait le vertige, et plus elle s'abreuvait à son artère, plus la tête lui tournait.

Il avait certainement perdu connaissance car, quand il revint à lui, elle relevait la tête et se pourléchait les lèvres. Elle descendit, enfila sa robe, et tous trois quittèrent la pièce, le laissant seul dans le noir. Un peu plus tard, des gardes de sa connaissance entrèrent.

Les autres mâles refusaient de croiser son regard, bien qu'ils aient été en bons termes du temps où il leur servait leur bière. Ils évitaient désormais de le regarder et ne parlaient pas. En jetant un coup d'œil sur son corps, il eut honte de voir que l'onguent dont on l'avait enduit, quel qu'il soit, faisait toujours effet et que son membre était encore rigide et gonflé.

Son aspect luisant lui donnait la nausée.

Il avait désespérément envie d'expliquer aux mâles qu'il n'y était pour rien, qu'il faisait tout pour intimer à sa chair de redescendre, mais il se sentait trop humilié pour parler tandis que les gardes lui détachaient les bras et les chevilles. En

descendant de la table, il s'effondra, il avait passé des heures plaqué sur le dos et sa transition ne datait que de la veille. Personne ne lui prêta main-forte dans sa lutte pour se maintenir debout, il savait qu'ils ne voulaient pas le toucher, pas même l'approcher. Il voulut se couvrir, mais ils l'avaient entravé avec art de sorte qu'il n'avait plus aucune main de libre.

Sa honte s'intensifia encore lorsqu'il fut forcé de traverser le couloir. Il sentait la lourde masse au niveau de ses hanches rebondir à chaque pas dans une ondulation obscène. Les larmes affluèrent et lui roulèrent sur les joues, l'un des gardes renifla avec dégoût.

On entraînait l'esclave dans une autre partie du château, dans une autre cellule aux murs épais renforcés de barres d'acier. Celle-ci était équipée d'un lit suspendu, d'un pot de chambre, d'un tapis et de torches fixées en hauteur sur les murs. On l'y fit entrer en même temps qu'eau et nourriture. Les victuailles étaient apportées par un compère commis de cuisine qu'il connaissait depuis toujours. Le jeune mâle refusa lui aussi de regarder l'esclave.

On lui détacha les mains et on l'enferma.

Désespéré et tremblant, il se dirigea vers un coin de la cellule et s'assit à même le sol. Il palpa délicatement son corps, puisque personne d'autre ne s'en chargeait, et essaya d'être aussi doux que possible avec sa nouvelle forme d'après-transition… une forme qui venait d'être utilisée de la plus horrible des façons.

En se balançant d'avant en arrière, il s'inquiétait de son avenir. Il n'avait jamais eu aucun droit, aucune éducation, aucune identité. Mais au moins, avant, il était libre de ses mouvements. Et son corps comme son sang n'appartenaient qu'à lui.

Le souvenir de ces mains sur sa peau lui donna la nausée. Il baissa les yeux sur son intimité et s'aperçut qu'il pouvait encore sentir sur lui l'odeur de la Maîtresse. Il se demanda combien de temps durerait encore le renflement.

Et ce qui se passerait quand elle viendrait de nouveau le trouver.

Zadiste se passa la main sur le visage et se retourna. Elle était bel et bien revenue le trouver. Et elle ne venait jamais seule.

Il ferma les yeux pour chasser ces souvenirs et tenta de se forcer à dormir. La dernière image qui lui traversa l'esprit fut celle de la maison de Bella au milieu de la plaine couverte de neige.

Bon sang, l'endroit était tellement vide, tellement désert en dépit de toutes les choses qu'il contenait. Avec la disparition de Bella, il avait été dépourvu de sa fonction principale : bien qu'étant toujours une structure saine, capable de protéger du vent, de la pluie et des intrus, ce n'était plus un foyer.

Privé de son âme.

En quelque sorte, cette maison était un peu comme lui.

CHAPITRE 5

C'était déjà l'aube quand Butch O'Neal gara l'Escalade dans la cour. À peine sorti, il entendit G-Unit résonner dans le Trou, ce qui signifiait que son compagnon de chambrée s'y trouvait. V. ne pouvait se passer de son rap ; ce truc était son oxygène. Il expliquait que ces battements de basse lui permettaient de maintenir les intrusions des pensées des autres à un niveau supportable.

Butch avança jusqu'à la porte et tapa un code. Un verrou sauta et il entra dans un vestibule où il dut se prêter à une nouvelle vérification. Les vampires étaient particulièrement friands de systèmes à doubles portes. Comme ça, aucun risque que quelqu'un inonde la maison de lumière du soleil, puisque au moins un de ces machins restait toujours fermé. La maison de gardien, alias « le Trou », n'avait rien d'extravagant ; un salon, une cuisinette et deux chambres avec salle de bains. Mais il l'aimait bien, de même que le vampire avec qui il y vivait. Lui et son compère étaient aussi proches que… des frères.

En entrant dans la pièce principale, il remarqua les canapés de cuir noir sans personne dessus, la télévision plasma qui diffusait SportsCenter et l'odeur chocolatée de l'herbe rouge qui embaumait tout l'espace. Fhurie était donc dans la maison, ou l'avait quittée depuis peu.

— Salut, lança Butch.

Les deux frères apparurent dans son dos. Tous deux toujours vêtus de leur tenue de combat, leurs pantalons de cuir et leurs rangers renvoyaient exactement l'image des tueurs qu'ils étaient.

— Tu as l'air fatigué, flic, dit Viszs.

— En fait, je suis au bout du rouleau.

Butch jeta un coup d'œil au joint que Fhurie avait à la bouche. Même s'il avait laissé loin derrière lui sa vie de junkie, ce soir-là, il était à deux doigts de céder et de demander à

Fhurie s'il pouvait tirer une bouffée de son herbe rouge. Le fait était qu'avec ses deux dépendances il avait déjà suffisamment à faire.

Ouais, s'envoyer du scotch et se consumer pour une femelle vampire qui ne voulait pas de lui étaient à peu près les deux seules choses pour lesquelles il avait du temps. Par ailleurs, il n'avait aucune raison de foutre en l'air une routine qui fonctionnait. Son mal d'amour lui donnait envie de picoler et, chaque fois qu'il était saoul, il pensait à Marissa, ce qui lui donnait encore plus envie de picoler… et ainsi de suite. Quel foutu manège ! À tel point que la pièce elle-même se mettait aussi à tourner.

— T'as parlé à Z. ? demanda Fhurie.

Butch ôta son manteau de cachemire et l'accrocha dans la penderie.

— Ouais. Ça ne lui a pas fait plaisir.

— Il va rester à l'écart de cet endroit, maintenant ?

— Je crois. Enfin, s'il y a pas mis le feu après m'en avoir chassé. Il avait cette petite étincelle typique dans l'œil quand je suis parti. Tu sais, celle qui fait que tu as les noix qui se rétractent quand tu te tiens à côté de lui.

Fhurie passa une main dans son extravagante chevelure. Elle lui tombait en deçà des épaules, un mélange de vagues blondes, brunes et rousses. Il était pas mal sans sa crinière, mais avec, il était… OK, bon, il était beau, le frangin. Non pas que Butch soit de ce bord, mais ce type était plus joli que bien des femmes. Mieux vêtu aussi que la plupart de ces dames, quand il n'était pas habillé pour aller à la baston.

Heureusement d'ailleurs qu'il se battait comme un beau diable parce que autrement il aurait pu passer pour une tante.

Fhurie prit une longue inspiration.

— Merci de t'être occupé de…

Un téléphone sonna sur un bureau encombré de matériel électronique.

— Ligne extérieure, murmura V. tout en se dirigeant vers son centre de commande informatique.

Viszs était le génie en électronique attitré de la Confrérie ; en fait, c'était le génie en tout, et il était en charge des

communications comme de la sécurité du complexe. Il contrôlait tout depuis ses quatre joujoux ; c'est comme ça qu'il appelait son quartette de PC.

Des joujoux… s'il le dit. Butch n'y connaissait rien en ordinateurs mais, si ces saletés étaient des jouets, alors on devait se trouver dans la salle de jeux du Pentagone.

Tandis que V. attendait que l'appel aboutisse sur un répondeur, Butch jeta un regard à Fhurie.

— Dis-moi, je t'ai pas montré mon nouveau costume Marc Jacobs.

— Il est déjà arrivé ?

— Ouais, Fritz l'a apporté et rangé tout à l'heure.

— Cool.

Alors qu'ils repartaient vers les chambres, Butch ne put s'empêcher de rire. Il était aussi coupable que Fhurie quand il s'agissait de jouer les fashion victimes métrosexuelles. Marrant qu'il se soit toujours foutu de ses fringues du temps où il était flic. Maintenant qu'il vivait avec les frères, il ne portait que de la haute couture et il aimait ça. Heureusement que, comme Fhurie, il était une bête de combat.

Celui-ci caressait des mètres de laine noire délicate passés sur un cintre en faisant des « ahin » appréciatifs quand V. entra dans la pièce.

— Bella est vivante.

Butch et Fhurie tournèrent la tête en un éclair, laissant costume tomber en tas sur le sol.

— Un civil a été enlevé dans la ruelle derrière le *Zero Sum* cette nuit et emmené dans un endroit reculé en pleine forêt pour permettre à Bella de se nourrir. Il l'a vue. Lui a parlé. Et elle l'a aidé à s'enfuir.

— Dis-moi qu'il est capable de retrouver l'endroit, souffla Butch, conscient de l'étouffant climat d'urgence.

Il n'était pas seul sur le qui-vive. Fhurie était si soucieux qu'il semblait avoir perdu sa langue.

— Ouais, il a laissé des marques à son retour en se dématérialisant tous les deux cents mètres jusqu'à la route 22. Il m'envoie l'itinéraire par e-mail. Plutôt futé pour un civil.

Butch sortit du salon en courant, direction son manteau puis les clés de l'Escalade. Il n'avait pas ôté son holster, si bien qu'il avait toujours son Glock sous le bras.

Sauf que V. s'interposa entre lui et la porte.

— Où tu vas, mec ?

— T'as reçu l'itinéraire ?

— Stop.

Butch jeta un regard mauvais à son coloc'.

— Tu peux pas sortir pendant la journée. Moi si. Alors pourquoi on devrait attendre, putain ?

— Flic, dit V. d'une voix plus douce, ça concerne la Confrérie. Tu n'interviens pas sur ce coup-là.

Butch s'immobilisa. *Ah, d'accord, sur la touche une fois de plus.*

Ça, il pouvait travailler auprès d'eux, analyser les scènes de crime, mettre sa matière grise en ébullition sur des problèmes de tactique. Mais dès que le combat commençait, les frères le laissaient systématiquement sur la touche.

— Merde, V…

— Non. T'es pas de ce coup-là. Laisse tomber.

Il fallut deux heures de plus à Fhurie pour recueillir suffisamment d'informations avant de se rendre dans la chambre de son jumeau. Il savait qu'il serait inutile d'exciter Zadiste avec une histoire incomplète et le plan avait mis un certain temps avant de prendre forme.

Ne recevant pas de réponse après avoir frappé à la porte, il entra dans la pièce et grimaça. La température y était celle d'une chambre froide.

— Zadiste ?

Z. était allongé sur une paire de couvertures repliées dans le coin opposé de la pièce, son corps recroquevillé pour lutter contre l'air glacial. Il y avait un lit somptueux à moins de trois mètres de lui, mais il ne l'utilisait jamais. Z. avait toujours dormi sur le sol, quel que soit l'endroit où il avait vécu.

Fhurie s'avança vers son jumeau puis s'agenouilla à côté de lui. Il n'avait pas l'intention de le toucher, encore moins en le prenant au dépourvu. Z. l'attaquerait sûrement.

Mon Dieu, pensa Fhurie. Endormi comme il l'était, toute sa colère éteinte, Z. avait l'air presque fragile.

Au diable le « presque ». Zadiste avait toujours été sacrément fin, terriblement mince. Mais désormais, il n'était plus qu'os et veines. Quand était-ce arrivé ? *Bon sang,* pendant *l'honoris* de Rhage, ils étaient tous nus dans le Tombeau, et Z. ne ressemblait alors certainement pas à un squelette. Et ça ne remontait qu'à six semaines.

Juste avant l'enlèvement de Bella…

— Zadiste ! Réveille-toi, mon frère.

Z. remua, ouvrant doucement ses yeux noirs. Il se réveillait habituellement d'un seul coup et au moindre bruit, mais il s'était nourri et était donc un peu léthargique.

— On l'a retrouvée, dit Fhurie. On a retrouvé Bella. Elle était encore en vie, tôt ce matin.

Z. cligna des yeux à plusieurs reprises, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Puis il se redressa lentement sur son grabat. Ses piercings de tétons réfléchissaient la lumière du couloir tandis qu'il se passait la main sur le visage.

— Quoi ? demanda-t-il d'une voix rocailleuse.

— On a une piste sur l'endroit où se trouve Bella. Et la confirmation qu'elle est en vie.

Z. redevint plus alerte, sa conscience évoluait à la manière d'un train, accumulant de la vitesse, tirant de la puissance de sa force d'inertie. Chaque seconde qui passait voyait sa force lui revenir, cette vitalité sauvage s'accumulant jusqu'à ce qu'il n'ait plus du tout l'air faible.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Dans une espèce de cabane au milieu des bois. Un civil a réussi à s'en évader grâce à elle.

Z. bondit lestement sur ses pieds.

— Comment je la retrouve ?

— Le mâle qui s'est enfui a envoyé les indications à V. par e-mail. Mais…

Z. se dirigea vers sa penderie.

— Trouve-moi une carte.

— Il est midi, mon frère.

Z. s'immobilisa. Son corps expulsa une rafale glaciale qui fit passer la température de la pièce pour douce en comparaison. Et ses yeux étaient aussi menaçants que des pistolets à clous quand il foudroya son frère du regard par-dessus son épaule.

— Alors, envoie le flic. Envoie Butch.

— Tohr ne le laissera pas…

— *Rien à foutre !* L'humain y va.

— Zadiste… arrête. Réfléchis. Butch n'aurait aucun renfort, et il pourrait y avoir de nombreux éradiqueurs sur place. Tu veux prendre le risque qu'elle se fasse tuer dans une tentative de sauvetage bâclée ?

— Le flic peut s'en occuper seul.

— Il est bon, mais ce n'est qu'un humain. On ne peut pas l'envoyer là-bas.

Z. montra les crocs.

— Tohr a peut-être peur que Butch se fasse épingler et qu'il crache le morceau en couinant sur une de leurs tables.

— Écoute, Z., Butch sait des trucs. Il sait même un tas de trucs sur nous. Donc, évidemment, c'est à prendre en compte.

— Mais putain, si elle a aidé un civil à s'évader, qu'est-ce que tu crois que ces éradiqueurs sont en train de lui faire en ce moment ?

— Si un groupe d'entre nous y va à la tombée de la nuit, nous avons plus de chances de la sortir de là vivante. Tu le sais parfaitement. Nous devons attendre.

Z. se tenait immobile, nu, il respirait profondément, ses yeux réduits à deux fentes de haine pure. Lorsqu'il parla enfin, sa voix n'était qu'un grognement mauvais.

— Tohr a plutôt intérêt à prier pour qu'elle soit encore en vie quand j'irai la trouver ce soir. Autrement, je lui arrache la tête, frère ou pas frère.

Fhurie regarda le crâne posé sur le sol, tout en pensant que Z. avait déjà prouvé à quel point il était doué pour la décapitation.

— Tu m'as bien entendu ? lâcha Z.

Fhurie acquiesça. Bon sang, il avait un mauvais pressentiment sur l'issue de cette affaire. Vraiment mauvais.

CHAPITRE 6

Tandis que O conduisait son pick-up F-150 sur la route 22, le soleil décroissant de 16 heures lui piquait les yeux et lui donnait l'impression d'avoir une gueule de bois. Ouais… en plus du mal de tête, il avait les mêmes symptômes physiques qu'après une nuit de picole, ces petits tressautements qui ondulaient par moments sous sa peau, comme des vers.

La longue litanie de regrets qu'il traînait derrière lui lui rappelait aussi son passé d'alcoolique. Comme quand il se réveillait à côté d'une femme laide qu'il méprisait, mais avec qui il avait quand même couché. Toute cette histoire était pareille… mais en pire, en bien pire.

Il changea la position de ses mains sur le volant. Ses phalanges étaient à vif et il était conscient d'avoir des marques de griffures dans le cou. Alors que les images du jour, l'aveuglaient, son estomac se souleva. Il était écœuré par les choses qu'il avait fait subir à cette femme.

Enfin, *maintenant,* il était écœuré. Mais au moment où les avait faites… il s'était senti dans son droit.

Bon sang, il aurait dû faire plus attention. Elle était un être vivant après tout… Merde, et s'il était allé trop loin ? *Oh merde…* Il n'aurait jamais dû s'adonner à ce genre de choses. Mais quand il s'était rendu compte qu'elle avait libéré le mâle qu'il lui avait apporté, il avait pété les plombs. Il avait explosé comme un obus dont les éclats l'avaient transpercée.

Il leva le pied. Il voulait faire demi-tour pour la sortir de sa conduite d'égout et s'assurer qu'elle respirait encore. Sauf qu'il n'avait plus assez de temps avant le début de la réunion des Alphas.

En écrasant l'accélérateur, il sut que, de toute façon, il aurait été incapable de la quitter après l'avoir revue, et que le grand éradiqueur viendrait le trouver. Et alors les ennuis

commenceraient. Le centre de persuasion était un vrai chantier. *Bordel…*

O ralentit et tourna à droite, la camionnette quitta la route 22 en cahotant pour emprunter un chemin de terre à une seule voie.

Le chalet de M. X, qui était aussi le QG. de la Société des éradiqueurs, se trouvait au beau milieu d'une forêt d'une trentaine d'hectares, complètement isolé. Ce n'était qu'une petite construction de rondins au toit de bardeaux vert sombre jouxté à l'arrière par une dépendance deux fois plus petite. Quand O s'arrêta, il y avait déjà sept véhicules, voitures ou pick-ups, garés en vrac, tous américains et la plupart vieux d'au moins quatre ans.

O entra dans le chalet et comprit qu'il était le dernier à se présenter. Dix autres Alphas étaient entassés dans la pièce basse de plafond, leurs visages étaient graves, leurs corps larges et lourds de muscles. C'étaient les hommes forts de la Société des éradiqueurs, ceux qui en faisaient partie depuis le plus longtemps. O seul faisait exception en termes d'ancienneté. Son initiation ne datait que de trois ans, et personne ne l'aimait parce qu'il était nouveau.

Non pas que leur avis revête une quelconque importance. Il était aussi coriace que n'importe quel Alpha et l'avait déjà prouvé. *Jaloux de merde…* Ça, pas question qu'il finisse comme eux, en bétail pour l'Oméga. Il avait du mal à croire que ces crétins soient fiers de pâlir au fil du temps et de perdre leur identité. Il luttait contre le palissement. Il se teignait les cheveux pour maintenir leur brun sombre d'origine et redoutait que ses iris deviennent de plus en plus clairs. Il ne voulait pas leur ressembler.

— Vous êtes en retard, dit M. X.

Le grand éradiqueur s'adossa contre un réfrigérateur qui n'était pas branché, ses yeux pâles rivés sur les griffures qui striaient le cou de O.

— Vous vous êtes battu ?

— Vous savez comment sont ces frères.

O se trouva une place au fond de la salle. Il adressa bien un signe de tête à son partenaire, U, mais ne salua personne d'autre.

Le grand éradiqueur continuait à le regarder.

— Quelqu'un a-t-il vu M. M ?

Et merde, pensa O. Il allait falloir rendre des comptes au sujet de cet éradiqueur qui les avait surpris, lui et sa femme, et qu'en conséquence il avait descendu.

— O ? Vous avez quelque chose à dire ?

À sa gauche, U prit la parole.

— J'ai vu M, juste avant l'aube. Il se battait avec un frère dans le centre-ville.

Tandis que M. X tournait son regard vers la gauche, le choc du mensonge pétrifia O.

— Vous l'avez vu de vos propres yeux ?

La voix de l'autre éradiqueur était posée.

— Oui, de mes propres yeux.

— Vous ne protégeriez pas O, par hasard ?

C'était la question parfaite. Les éradiqueurs constituaient un vrai panier de crabes, toujours à magouiller pour obtenir la place d'un autre. Même entre partenaires, la loyauté se faisait rare.

— U ?

Il hocha sa tête pâle d'avant en arrière.

— Le protéger ? Pourquoi est-ce que je risquerais ma peau pour lui ?

Visiblement, M. X y trouva une certaine logique qui dut lui inspirer confiance, car il reprit le cours de la réunion. Une fois les quotas de capture et de meurtres attribués, le groupe se sépara.

O vint trouver son partenaire.

— Je dois repasser au centre avant qu'on sorte. J'aimerais que tu me suives.

Il voulait comprendre pourquoi U lui avait sauvé la mise et le fait que l'éradiqueur voie dans quel état il avait laissé le centre ne l'inquiétait pas. U ne ferait pas d'histoires. Il n'était pas particulièrement agressif, pas plus qu'il pensait par lui-même, c'était plus un exécutant qu'un novateur.

Ce qui rendait d'autant plus étrange l'initiative qu'il venait de prendre.

Zadiste contempla la vieille horloge dans le hall du manoir. Il déduisit de la position des aiguilles qu'il restait encore huit minutes avant que le soleil soit officiellement couché. Grâce à Dieu on était en hiver et les nuits étaient longues.

Il regarda la double porte et sut exactement où il allait se rendre dès qu'il pourrait la franchir. Il avait mémorisé l'endroit que leur avait indiqué le civil. Il allait se dématérialiser et se trouver là-bas en un clin d'œil.

Sept minutes.

Il serait préférable d'attendre que le ciel soit complètement sombre, mais tant pis. À l'instant même où cette maudite boule de feu franchirait l'horizon, il serait dehors. Rien à foutre s'il écopait d'un méchant bronzage.

Six minutes.

Il vérifia une fois de plus les dagues accrochées sur sa poitrine. Il sortit le SIG Sauer de l'étui qu'il portait à la hanche droite, le contrôla en détail, puis fit la même chose avec celui de gauche. Il passa la main sur le couteau de lancer fixé dans le bas de son dos, puis sur la lame de vingt centimètres plaquée contre sa cuisse.

Cinq minutes.

Z. pencha la tête sur le côté, faisant craquer ses cervicales pour se détendre la nuque.

Quatre minutes.

Assez attendu. Il y allait maintenant…

— Tu vas griller, lui dit Fhurie derrière lui.

Z. ferma les yeux. Son premier réflexe fut de frapper, et l'envie ne fit que s'intensifier à mesure que Fhurie parlait.

— Z., mec, dis-moi comment tu vas faire pour l'aider si tu te retrouves le nez par terre et que tu te mets à frire ?

— Tu t'entraînes pour être à ce point rabat-joie ? Ou c'est naturel ?

Tandis que Z. lui jetait un regard mauvais par-dessus son épaule, le souvenir de la nuit où Bella était venue au manoir lui revint soudain en mémoire. Fhurie avait semblé complètement

absorbé par elle, Z. les revoyait tous les deux discutant à l'endroit exact où ses chaussures étaient plantées à ce moment même. Il les avait observés caché dans l'ombre, l'avait désirée alors qu'elle parlait et riait avec son frère jumeau.

La voix de Z. se fit plus tranchante.

— J'aurais pensé que tu voudrais la récupérer, vu qu'elle en avait après toi, qu'elle te trouvait beau gosse. Ou alors… peut-être veux-tu qu'elle reste au loin pour cette raison. Ton vœu d'abstinence a dû en prendre un coup, non ?

À la vue de la grimace de Fhurie, l'instinct de Z. nourri par la faiblesse, s'engouffra dans la brèche.

— On a tous vu que tu la reluquais, la nuit où elle est venue ici. Tu matais, pas vrai ? Ouais, tu matais, et pas que son visage. Tu t'es demandé ce que ça ferait de l'avoir sous toi. T'as eu peur de briser ta promesse d'abstinence, pas vrai ?

La bouche de Fhurie se mua en un trait fin, et Z. se prit à espérer que la réponse du mâle serait virulente. Il voulait que quelque chose de violent lui revienne à la face. Peut-être même cela aurait pu les occuper pendant les trois minutes restantes.

Mais il n'obtint qu'un silence.

— Rien à me dire ? (Z. jeta un regard sur l'horloge.) Très bien. Il est temps d'y aller…

— Sa situation me brise le cœur. Autant qu'à toi.

Z. regarda son frère par-dessus son épaule, constatant comme de très loin la douleur sur son visage, comme s'il la voyait à travers des jumelles. Il lui vint à l'esprit qu'il aurait dû ressentir quelque chose, une forme de honte ou de chagrin, pour avoir forcé Fhurie à révéler son intime tristesse.

Sans dire un mot, Zadiste se dématérialisa.

Il fit en sorte de réapparaître dans une zone boisée, à un peu moins de cent mètres de l'endroit d'où le civil avait dit s'être échappé. Alors que Z. prenait forme, la lumière du soleil couchant l'aveugla et lui fit penser qu'il s'était porté volontaire pour recevoir un jet d'acide en plein visage. Faisant abstraction de la brûlure, il se dirigea vers le nord-est, trottinant sur le sol couvert de neige.

Et soudain il la vit, au milieu des bois. À environ trente mètres du ruisseau, se trouvait une espèce de maison de plain-

pied. Un Ford F-150 noir et une Taurus argent qui ne payait pas de mine étaient garés sur le côté. Z. s'avança furtivement vers la structure, restant caché derrière les troncs des pins, marchant en silence dans la neige tout en observant les environs du bâtiment. Celui-ci n'avait qu'une porte et pas de fenêtres. À travers la mince paroi, il entendait du mouvement, des mots.

Il dégaina un de ses SIG, ôta le cran de sûreté, et passa en revue les options qui s'offraient à lui. Se matérialiser à l'intérieur serait stupide car il ne connaissait pas l'agencement des lieux. Sa seule autre possibilité, bien que satisfaisante, n'était pas non plus des plus stratégiques : défoncer la porte et entrer en faisant feu était certes foutrement attirant, mais si suicidaire qu'il soit, il ne risquerait pas la vie de Bella en mettant l'endroit à feu et à sang.

C'est alors que, miracle des miracles, un éradiqueur sortit du bâtiment, laissant claquer la porte derrière lui. Quelques instants plus tard, il fut suivi par un second, puis le « bip-bip » d'activation d'un système d'alarme retentit.

La première envie de Z. fut de leur mettre à tous les deux une balle dans le crâne, mais il garda le doigt à côté de la détente. Puisque les tueurs avaient réactivé l'alarme, il y avait de bonnes chances que personne d'autre ne se trouve à l'intérieur et la probabilité qu'il parvienne à tirer Bella de là s'en trouvait augmentée. Et si c'était simplement une procédure de sécurité normale, qu'il y ait ou non encore quelqu'un à l'intérieur ? Alors il ne ferait qu'annoncer sa présence et déclencher un enfer de violence.

Il observa les deux éradiqueurs qui montaient dans le pick-up. L'un deux avait les cheveux bruns, ce qui indiquait généralement une recrue récente, mais ce type n'agissait pas comme une foutue bleusaille : il avait l'air sûr de lui et c'était lui qui parlait. Son collègue aux cheveux pâles se contentait de hocher la tête.

Le moteur démarra et le pick-up contourna le bâtiment en marche arrière, accumulant de la neige sous ses pneus. Tous phares éteints, le F-150 s'engagea sur une piste à peine visible entre les arbres.

Laisser ces deux enfoirés s'en aller dans le crépuscule constituait une épreuve de retenue. Les solides muscles de Z. enserrèrent ses os tels des câbles métalliques. C'était ça ou sauter sur le capot du pick-up, défoncer le pare-brise à coups de poing et attraper ces bâtards par les cheveux pour les mordre.

Dans le silence qui suivit la disparition du pick-up, Z. tendit intensément l'oreille. Ne décelant rien, il eut de nouveau envie de faire voler la porte en éclats, mais repensa à l'alarme et regarda sa montre. V. arriverait sur place dans environ une minute trente.

Ça le tuait. Mais il allait attendre.

Alors qu'il piaffait dans ses rangers, une odeur attira son attention, quelque chose… Il huma l'air. Il y avait du propane quelque part, à proximité. Sûrement pour alimenter le générateur à l'arrière. Et du pétrole, un chauffage à pétrole. Mais il y avait autre chose, une odeur de fumée, de brûlé… Il regarda ses mains au cas où il serait entré en combustion sans qu'il s'en aperçoive. Non.

Mais alors quoi ?

Ses os se glacèrent quand il comprit ce que c'était. Il était planté au beau milieu d'une zone de terre calcinée de la taille d'un corps. Quelque chose avait été incinéré pile à l'endroit où il se trouvait, moins de douze heures auparavant d'après l'odeur.

Oh… mon Dieu. L'avaient-ils laissée dehors en plein soleil ?

Z. se pencha en avant, une main sur la hanche et l'autre posée sur le sol desséché. Il imagina Bella allongée là au lever du soleil, endurant dix mille fois plus de douleur que ce qu'il avait ressenti en se matérialisant.

La zone noircie devint floue.

Il se passa la main sur le visage et contempla sa paume. Elle était humide. Des larmes ?

Il analysa la sensation pour comprendre ce qu'il ressentait, mais il trouva seulement des informations sur son organisme. Son torse vacillait car ses muscles étaient faibles. Il était étourdi et vaguement nauséeux. Mais rien d'autre. Aucune émotion.

Il se frotta le sternum et s'apprêtait de nouveau à balayer le sol de sa main lorsqu'une paire de rangers apparut dans mon champ de vision.

Il leva les yeux vers le visage de Fhurie. Sa face était un masque, figée, terreuse.

— C'était elle ? Croassa-t-il en s'agenouillant.

Z. fit un bond en arrière, parvenant à peine à maintenir son arme hors de la neige. Il était incapable de se tenir à proximité de quelqu'un en cet instant, et particulièrement de Fhurie. Il se remit tant bien que mal sur ses pieds.

— Viszs est arrivé ?

— Juste derrière toi, mon frère, souffla V.

— Il y a… (Il se racla la gorge et s'essuya le visage sur son avant-bras.) Il y a une alarme de sécurité. Je pense que l'endroit est désert, je viens de voir les deux tueurs partir, mais impossible d'en être certain.

— Je m'occupe de l'alarme.

Z. perçut soudain de nombreuses odeurs et jeta un coup d'œil derrière lui. Tous les membres de la Confrérie étaient là, même Kolher qui, en tant que roi, n'était pas censé se trouver sur le terrain. Tous étaient armés. Tous étaient venus pour la sortir de là.

Ils s'alignèrent contre le mur de la structure tandis que V. crochetait la serrure. Il passa son Glock par la porte entrouverte. Comme il n'y eut aucune réaction, il se glissa à l'intérieur et referma derrière lui. Quelques instants plus tard, un long « bip » se fit entendre. La porte se rouvrit.

— La voie est libre.

Z. déboula en trombe, fauchant presque V. sur son passage.

Il parcourut du regard les coins sombres de l'unique pièce. Cet endroit était un vrai chantier, il y avait un tas de trucs éparpillés par terre. Des vêtements… des couteaux, des menottes et des… bouteilles de shampooing ? Et qu'est-ce que c'était que ce truc ? Bon sang, une trousse de soins éventrée, la gaze et le sparadrap se dévidant du couvercle défoncé. Elle donnait l'impression d'avoir été piétinée jusqu'à ce qu'elle finisse par s'ouvrir.

Le cœur battant à tout rompre, couvert de sueur, il était à la recherche de Bella et ne tombait que sur des objets inanimés : un mur d'étagères chargées d'instruments de cauchemar. Un lit de camp. Une armoire à l'épreuve du feu de la taille d'une

voiture. Une table d'autopsie aux coins de laquelle pendaient quatre jeux de chaînes… et du sang qui maculait sa surface lisse.

Un flot de pensées incontrôlable traversa l'esprit de Z. Elle était morte. La marque ovale de brûlure en attestait. Et si ça n'avait été qu'un autre prisonnier ? Et si elle avait été emmenée ailleurs ?

Alors que ses frères restaient en retrait, sachant qu'il valait mieux éviter de se trouver sur sa route, Z. se dirigea vers l'armoire, son arme toujours à la main. Il en força les portes, se contentant de saisir les panneaux métalliques et de les tordre jusqu'à ce que les gonds cèdent. Il jeta de côté les morceaux de métal qui s'entrechoquèrent avec fracas.

Des armes. Des munitions. Du plastique.

L'arsenal de leurs ennemis.

Il se rendit dans la salle de bains. Rien de plus qu'une cabine de douche et un seau surmonté d'une lunette de toilettes.

— Elle n'est pas là, mon frère, dit Fhurie.

Dans un accès de rage, Z. se rua vers la table d'autopsie, qu'il saisit d'une main et envoya contre un mur. L'extrémité d'une des chaînes le fouetta à l'épaule, le blessant jusqu'à l'os.

Et puis il l'entendit. Un gémissement étouffé.

Il tourna la tête sur sa gauche en un clin d'œil.

Dans un angle, par terre, le haut de trois cylindres métalliques dépassait du sol. Ils étaient obstrués par des couvercles grillagés de la même couleur brune que la terre battue. C'était pourquoi il ne les avait pas remarqués.

Il s'avança et donna un coup de pied dans l'un des couvercles. Les gémissements s'intensifièrent.

Soudain pris de vertige, il tomba à genoux.

— Bella ?

Un charabia s'éleva de sous terre en guise de réponse.

Il laissa tomber son arme. Comment allait-il pouvoir… ? Des cordes… il y avait des cordes qui sortaient de ce qui ressemblait à une conduite d'égout. Il les saisit et tira délicatement.

Il en sortit un mâle sale, ensanglanté, qui avait visiblement traversé sa transition environ dix ans auparavant. Le civil était nu, il frissonnait, avait les lèvres bleues et roulait des yeux.

Z. le tira hors du conduit et Rhage l'enveloppa dans son cache-poussière de cuir.

— Qu'on le sorte de là, dit quelqu'un tandis que Hollywood tranchait les cordes.

— Vous pouvez-vous dématérialiser ? demanda un autre frère au mâle.

Z. ne prêtait aucune attention à la conversation. Il s'approcha du deuxième trou, mais aucune corde n'y descendait, et il n'y détectait pas la moindre odeur. Il était vide.

Il s'avançait vers le troisième quand le captif hurla :

— Non ! Ce… Celui-là est piégé !

Z. se figea.

— Quoi ?

— Je… j'en sais rien. J'ai juste entendu l'ér… l'éradiqueur mettre un de ses co… collègues en garde à ce sujet, répondit le civil en claquant des dents.

Avant que Z. ait eu le temps de poser sa question, Rhage s'était mis à arpenter la pièce.

— Il y a une arme là. Le canon pointe dans cette direction.

On entendit des cliquetis métalliques et des mouvements.

— Elle n'est plus chargée maintenant.

Z. regarda au-dessus du trou. Monté sur les chevrons apparents de la charpente, à environ quatre mètres du sol, se trouvait un petit appareil.

— V., c'est quoi ce truc, là-haut ?

— Un pointeur laser. Si tu romps le faisceau, ça déclenche probablement le…

— Stop, intervint Rhage. Il y a une autre arme à neutraliser ici.

V. caressa son bouc.

— Il doit y avoir une commande d'activation à distance, même s'il est probable que le type l'ait emportée avec lui. C'est en tout cas ce que j'aurais fait. (Il plissa les yeux en regardant vers le plafond.) Ce modèle fonctionne avec des batteries au lithium. Ce n'est donc pas en coupant le générateur qu'on parviendra à le désactiver. Et ces engins sont plutôt délicats à désamorcer.

Z. regarda autour de lui à la recherche d'un objet avec lequel il pourrait déloger le couvercle et pensa à la salle de bains. Il y entra, arracha le rideau d'un coup sec, et rapporta la tringle.

— Que tout le monde dégage.

Rhage dit d'une voix tranchante :

— Z., écoute, je ne suis pas sûr d'avoir trouvé toutes les…

— Prenez le civil avec vous. (Voyant que personne ne bougeait, il jura.) On n'a pas de temps à perdre à tergiverser et, si quelqu'un doit se prendre une putain de balle, ce sera moi. Putain, vous allez vous barrer, oui ou non ?

Lorsque l'endroit fut désert, Z. s'approcha du trou. Dos à l'une des armes neutralisées, de sorte qu'il se serait retrouvé en plein dans sa ligne de mire, il poussa le couvercle avec la tringle. Un coup de feu retentit.

Z. reçu la balle dans le mollet gauche. La brûlure de l'impact lui fit poser un genou à terre, mais il ne lui prêta aucune attention et se traîna jusqu'à la conduite. Il s'empara des cordes qui descendaient sous terre et tira dessus.

Il vit d'abord ses cheveux. Les longs et beaux cheveux acajou de Bella tout autour de sa tête, un voile posé sur son visage et ses épaules.

Il s'effondra et ne vit plus rien, perdant partiellement connaissance, mais, même si son corps fut pris de tremblements, il continua à tirer. Soudain, la tâche devint moins ardue… des mains l'aidaient… d'autres mains sur la corde, d'autres mains la posant délicatement sur le sol.

Vêtue d'une fine nuisette tachée de son sang, elle était inanimée, mais elle respirait. Il repoussa délicatement ses cheveux…

La pression de Z. tomba en chute libre.

— Oh, merde… oh, merde… oh, merde…

— Que lui ont-ils… ?

Celui qui avait parlé fut incapable de finir sa phrase. Certains se raclèrent la gorge. D'autres étouffèrent des toussotements. Peut-être des haut-le-cœur.

Z. la prit dans ses bras et la… serra simplement. Il lui fallait la sortir de là, mais ce qu'elle avait subi le paralysait. Clignant des yeux, la tête lui tournant, hurlant intérieurement, il la

berçait doucement d'avant en arrière. Des mots sortirent de sa bouche, une lamentation en langue ancienne.

Fhurie se mit à genoux.

— Zadiste ! Nous devons l'emmener loin d'ici.

Z. retrouva sa concentration en un instant et fut soudain obnubilé par le besoin de la ramener au manoir. Il trancha le harnais passé autour du buste de Bella, puis lutta pour se remettre debout tout en la tenant dans ses bras. Lorsqu'il essaya de marcher, sa jambe gauche se déroba, le faisant trébucher. Pendant une fraction de seconde, il fut incapable de comprendre pourquoi.

— Laisse-moi la porter, dit Fhurie en tendant les bras. Tu t'es pris une balle.

Zadiste secoua la tête et dépassa son jumeau en boitant.

Il emmena Bella jusqu'à la Taurus toujours garée devant le bâtiment. La maintenant contre sa poitrine, il brisa la vitre côté conducteur d'un coup de poing, puis glissa son bras dans l'habitacle de la voiture et la déverrouilla tandis que l'alarme rugissait. Il ouvrit la portière arrière, se pencha et déposa Bella sur la banquette. Alors qu'il lui pliait les jambes pour refermer la porte, la nuisette remonta légèrement et il grimaça. Elle avait des bleus. Beaucoup de bleus.

L'alarme arrivant à bout de souffle, il dit :

— Passez-moi une veste.

À l'instant même où il tendit la main derrière lui, un vêtement de cuir lui atterrit dans la paume. Il enveloppa délicatement Bella dans ce qu'il identifia comme étant le manteau de Fhurie avant de fermer la portière et de se mettre au volant.

La dernière chose qu'il entendit fut un ordre de Kolher.

— V., sors les mains de tes poches. Il faut mettre le feu à ce bâtiment.

Z. trifouilla les fils sous le tableau de bord, démarra la berline et quitta les lieux en quatrième vitesse.

O gara son pick-up sur le trottoir, dans une partie sombre de la 10e Rue.

— Je comprends toujours pas pourquoi tu as menti.

— Si t'avais été renvoyé auprès de l'Oméga, ça nous aurait menés à quoi ? T'es l'un des meilleurs d'entre nous.

O le dévisagea avec dégoût.

— T'es plutôt du genre bon camarade, apparemment.

— Je suis fier de notre travail.

— À t'écouter, on dirait Oui-Oui au pays des fleurs.

— Ouais mais Oui-Oui vient de te sauver la peau, alors un peu de reconnaissance.

Cause toujours. Il avait d'autres inquiétudes que la niaise propagande de U.

Tous deux descendirent du pick-up. Le *Zero Sum,* le S*creamer's* et le *Snuff se* trouvaient à quelques rues de là et, malgré le froid, des gens faisaient la queue pour accéder à ces boîtes. Certains, au sein de ses foules frissonnantes, étaient indubitablement des vampires et, même si ce n'était pas le cas, la nuit serait de toute façon chargée. Il y avait toujours les membres de la Confrérie à combattre.

O activa l'alarme, fourra les clés dans sa poche… et se figea au beau milieu de la 10e Rue. Il ne pouvait littéralement plus bouger.

Sa femme… Seigneur, sa femme était vraiment en piteux état lorsqu'il était parti avec U.

O tira sur son col roulé, sentant qu'il n'arrivait plus à respirer. Il se moquait de la douleur qu'elle endurait ; elle l'avait bien cherché. Mais il ne supporterait pas qu'elle meure, qu'elle l'abandonne… Et si elle était en train de mourir en ce moment même ?

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda U.

O repêcha les clés dans sa poche, l'inquiétude pulsant dans ses veines.

— Je dois y aller.

— Tu te barres ? On n'a pas fait nos quotas hier soir…

— Il faut que je repasse au centre vite fait. L doit être dans la 5e Rue en train de chasser. Va avec lui. Je vous retrouve dans une demi-heure.

O n'attendit pas la réponse de U. Il sauta dans le pick-up et sortit de la ville en trombe, puis il emprunta la route 22 pour traverser la campagne qui bordait Caldwell. Il était à environ un

quart d'heure du centre de persuasion quand il aperçut l'éclat des gyrophares d'un regroupement de voitures de flics devant lui. Il jura en pilant et espéra qu'il ne s'agissait que d'un accident.

Mais non, entre le moment où il était parti et maintenant, cette foutue police avait mis en place un point de contrôle de l'alcoolémie. Deux véhicules de patrouille étaient garés de part et d'autre de la route 22, et une série de cônes clignotants était alignée au milieu de la chaussée. Sur la droite, un panneau réfléchissant annonçait : « Police de Caldwell : la sécurité avant tout ».

Et merde, comme s'ils avaient besoin de faire ça ici. Au beau milieu de nulle part. Pourquoi n'étaient-ils pas dans le centre-ville, là où se trouvaient les bars ? Évidemment les gens des bleds paumés en périphérie de Caldwell devaient bien rentrer chez eux après avoir fait la fiesta en ville…

Il y avait une voiture devant lui, un monospace, et O tapota le haut de son volant. Il était à deux doigts de dégainer son Smith & Wesson et d'offrir au flic comme au conducteur la récompense suprême. Simplement parce qu'ils l'avaient ralenti.

Une voiture arriva sur la voie d'en face et O la regarda approcher. L'insignifiante Ford Taurus s'immobilisa dans un léger grincement de freins, ses phares étaient voilés et faiblards.

On en trouvait à la pelle de ce modèle, mais c'était précisément la raison pour laquelle U l'avait choisi comme véhicule personnel. Se fondre dans le décor était essentiel. Il fallait garder cette guerre contre les vampires secrète.

Alors que le flic s'avançait vers l'épave sur roues, O le dit qu'il était étrange que la vitre du conducteur soit déjà baissée par une nuit si glaciale. Puis il jeta un coup d'œil au type derrière le volant. *Et Merde.* Ce mec avait une cicatrice de la largeur d'un doigt qui lui traversait toute la lice. Il portait un élargisseur à l'oreille. La voiture était certainement volée.

Le flic pensait sans doute la même chose car il garda la main posée sur la crosse de son arme quand il se pencha pour s'adresser à l'automobiliste. Le pire se produisit quand l'agent balaya la banquette arrière avec sa lampe torche. Son corps rua soudain comme s'il avait reçu une balle entre les deux yeux et il

tendit la main vers son épaule, vers ce qui devait être son transmetteur radio. Mais au même moment, le conducteur passa la tête par la fenêtre et regarda le flic droit dans les yeux. Pendant un moment, le temps fut comme suspendu entre eux.

Puis le flic laissa retomber son bras et, comme si de rien n'était, fit signe à la Taurus de circuler sans même avoir contrôlé les papiers du conducteur.

O jeta un regard furieux en direction du flic qui officiait de son côté. Cet enfoiré retenait toujours la mère de famille modèle immobilisée devant lui, comme si elle transportait tout un chargement de dealers dans son monospace. Alors titis, dans le même temps, son collègue sur l'autre voie laissait passer un potentiel tueur en série avec rien de plus qu'un simple « bonjour chez vous ». C'était comme de prendre la mauvaise file au péage.

Ce fut enfin le tour de O. Il se montra aussi courtois que possible et, quelques instants plus tard, il fonçait de nouveau. Il avait à peine parcouru dix kilomètres qu'un vif éclair de lumière explosa au loin sur sa droite. À peu près à l'endroit où se trouvait le centre de persuasion.

Il pensa au chauffage à pétrole. Celui qui fuyait.

O écrasa l'accélérateur. Sa femme était enfermée sous terre… Si le feu se déclarait…

Il coupa par la forêt, fonça entre les pins, se cognant la tête au plafond tout en essayant de ne pas lâcher le volant, ballotté comme il l'était par les soubresauts du pick-up. Il était soulagé de ne rien voir devant lui qui ressemble à la lueur orange d'un brasier. Si une explosion s'était produite, alors il y aurait eu des flammes, de la fumée…

Ses phares balayèrent l'espace. Le centre de persuasion avait disparu. Rasé. Un tas de cendres.

O écrasa la pédale de frein pour éviter de finir encastré dans un arbre. Puis il parcourut la forêt du regard pour s'assurer qu'il était bien au bon endroit. Quand il fut clair que c'était effectivement le cas, il bondit hors de son véhicule et se jeta au sol.

Ramassant de pleines poignées de cendres, il déambula dans les décombres jusqu'à ce que la poussière s'infiltre dans son nez

et sa bouche et recouvre son corps de la tête aux pieds. Il trouva bien des morceaux de métal fondu, mais aucun plus large que la paume de sa main.

Malgré la furie qui se déchaînait dans son crâne, il se souvint avoir déjà vu cette étrange et sordide poussière.

O pencha la tête en arrière et hurla de toutes ses forces vers le ciel. Il n'eut aucune idée de ce qu'il avait pu dire. Mais tout ce qu'il savait, c'était que la Confrérie était derrière tout ça. En effet, l'académie des arts martiaux des éradiqueurs avait connu le même sort six mois plus tôt.

Poussière… cendres… néant. Ils lui avaient pris sa femme.

Oh, bon Dieu… Était-elle encore en vie quand ils l'avaient trouvée ? Avaient-ils simplement emporté son corps ? Était-elle morte ?

C'était sa faute ; tout cela était sa faute. Il avait été tellement concentré sur la punition à lui administrer qu'il ne c'était pas préoccupé de ce qu'impliquait l'évasion du civil. Le mâle était allé trouver la Confrérie pour leur indiquer où Bella était retenue et, dès les premières ombres du crépuscule, ils étaient venus et l'avaient emportée.

O chassa des larmes de désespoir de ses yeux. Puis il cessa de respirer. Il tourna la tête, balayant les alentours du regard. La Taurus argentée de U n'était plus là.

Le contrôle de police. Ce putain de contrôle de police. Le type effrayant qu'il avait vu derrière son volant n'était en fait pas humain. C'était sûrement un membre de la Confrérie de la dague noire. À tous les coups. Et la femme de O devait se trouver à l'arrière, respirant à peine ou morte. C'était pour ça que le flic avait paniqué. Il l'avait vue sur la banquette arrière de la Taurus, mais le vampire lui avait lavé le cerveau pour qu'il le laisse passer.

O se traîna jusqu'à son pick-up, écrasa l'accélérateur, direction l'est, la maison de U.

La Taurus était équipée d'un système antivol par GPS.

Ce qui signifiait qu'avec l'équipement informatique adéquat il pourrait retrouver cette saloperie de caisse n'importe où.

CHAPITRE 7

Bella avait vaguement conscience d'être dans une voiture. Mais comment était-ce possible ? Elle devait être victime d'hallucinations.

Non… ça faisait vraiment le même bruit qu'une voiture, avec le bourdonnement régulier d'un moteur. Les sensations aussi étaient les mêmes, une légère vibration se muant parfois en heurt lorsqu'une aspérité de la route passait sous les pneus.

Elle essaya d'ouvrir les yeux, constata qu'elle en était incapable et essaya de nouveau. Épuisée par l'effort, elle abandonna. Dieu qu'elle était fatiguée… autant que si elle avait la grippe. Elle avait mal partout aussi, surtout à la tête et au ventre. Et elle se sentait nauséeuse. Elle essaya de se souvenir de ce qu'il s'était passé, de la façon dont elle avait retrouvé sa liberté, si toutefois elle était bien libre. Mais la seule image qui lui venait était celle de cet éradiqueur amoureux d'elle qui franchissait la porte, couvert de sang noir. Le reste n'était que brouillard.

Tâtonnant autour d'elle, elle tomba sur ce qui lui couvrait les épaules, et se blottit dedans. Du cuir. Et ça sentait… tout sauf l'humidité mielleuse d'un éradiqueur. Cette odeur appartenait à un mâle de sa propre espèce. Elle inspira par le nez à plusieurs reprises. En distinguant la caractéristique odeur de talc des tueurs, elle fut quelque peu désorientée, jusqu'à ce qu'elle presse son nez contre la banquette. Oui, dans le tissu. Cette voiture appartenait à un éradiqueur. Mais alors, pourquoi décelait-elle la sueur d'un mâle vampire sur ce qu'elle portait ? Et il y avait autre chose, une autre odeur… Un musc sombre avec une pointe de conifère.

Bella se mit à trembler. Elle se rappelait parfaitement cette odeur, elle l'avait sentie pour la première quand elle était allée au complexe d'entraînement de la Confrérie, puis une seconde fois, plus tard, quand elle s'était rendue dans leur manoir.

Zadiste. Zadiste était dans la voiture avec elle.

Son cœur martelait. Elle lutta pour ouvrir les yeux, mais soit ses paupières refusaient de s'ouvrir, soit il faisait tout simplement trop sombre pour qu'elle puisse voir quoi que ce soit.

Ai-je été libérée ? demanda-t-elle. *Es-tu venu me chercher, Zadiste ?*

Sauf qu'aucun son ne sortit de sa bouche, alors même qu'elle remuait les lèvres. Elle se força à articuler, forçant l'air hors de son larynx. Elle ne produisit qu'un grognement rauque.

Pourquoi ses yeux refusaient-ils de s'ouvrir ?

Elle commençait à se débattre quand elle entendit le son le plus doux qui ait jamais atteint ses oreilles.

— Tu es avec moi, Bella.

La voix de Zadiste. Grave. Puissante.

— Tu es en sécurité. Tu es sortie de cet endroit. Et tu n'y retourneras jamais.

Il était venu la chercher. Il était venu la chercher…

Elle se mit à sangloter. La voiture sembla ralentir avant d'accélérer de plus belle.

Elle se sentit si soulagée qu'elle se laissa glisser dans les ténèbres.

Zadiste ouvrit la porte de sa chambre d'un coup de pied, défonçant les verrous. Le lourd craquement résonna et Bella s'anima dans ses bras, gémissante. Il s'immobilisa en voyant sa tête se tourner d'un côté à l'autre dans le creux de son bras. *C'est bien,* pensa-t-il. *C'est très bien.*

— Reviens, Bella, reviens-moi. Réveille-toi.

Mais elle ne reprit pas connaissance.

Il alla jusqu'à son grabat et y déposa Bella. En levant les yeux, il vit que Fhurie et Kolher se tenaient dans l'embrasure de la porte, les deux imposants mâles empêchaient quasiment la lumière du couloir de pénétrer dans la chambre.

— Il faut l'emmener voir Havers, dit Kolher. Elle a besoin d'être soignée.

— Que Havers fasse ce qu'il a à faire ici. Elle ne quitte pas cette pièce.

Z. ne prêta aucune attention au silence qui suivit, absorbé qu'il était à regarder Bella respirer. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement, mais avec bien peu d'amplitude. Le soupir que poussa Fhurie, il l'aurait reconnu entre tous.

— Zadiste…

— N'y pense même pas. Il l'auscultera ici. Et personne ne la touchera sans ma permission ou sans que je sois présent.

Quand il jeta un regard furieux à ses deux frères, Fhurie et Kolher eurent l'air totalement désemparés.

— Mais bordel, il faut que je vous le dise en langue ancienne ou quoi ? Elle ne va *nulle part*.

En lâchant un juron, Kolher ouvrit son téléphone portable. L'échange fut bref et sec.

Il le referma et dit :

— Fritz est déjà en ville, il va passer chercher le médecin. Ils seront là dans vingt minutes.

Z. hocha la tête puis il regarda les paupières de Bella. Il regrettait de ne pas pouvoir être celui qui allait s'en occuper. Il voulait qu'elle soit soulagée sur-le-champ. *Oh, bon Dieu…* Comme elle avait dû souffrir !

Il s'aperçut que Fhurie s'était approché, et n'apprécia pas le fait que son frère s'agenouille près de la couche. L'instinct de Z. lui commandait de faire rempart de son corps pour protéger celui de Bella afin que son jumeau, que Kolher, que le médecin ou *qu'aucun* mâle ne puisse la voir. Il ne connaissait pas le pourquoi de cette irrépressible envie, ni son origine, mais elle était si intense qu'il faillit bien sauter la gorge de Fhurie.

Et puis Fhurie tendit la main comme pour toucher la cheville de Bella. Les lèvres de Z. se retroussèrent, dénudant ses crocs et laissant échapper un grognement.

Fhurie tourna la tête en une fraction de seconde.

— Pourquoi tu réagis comme ça ?

Elle est à moi, pensa Z.

Mais à peine la conviction lui vint-elle qu'il la repoussa. Merde, qu'est-ce qui lui prenait ?

— Elle est blessée, marmonna-t-il. Vas-y doucement, d'accord ?

Havers arriva un quart d'heure plus tard. Le grand médecin filiforme portait une sacoche de cuir noir et semblait prêt à accomplir sa tâche. Mais, alors qu'il s'approchait, Z. bondit et cloua le mâle contre le mur. Havers écarquilla les yeux derrière ses lunettes en écaille de tortue et sa sacoche s'écrasa au sol.

Kolher jura.

— Putain…

Z. ne remarqua même pas les mains qui le tiraient en arrière, occupé qu'il était à transpercer le médecin d'un regard menaçant.

— Traite-la mieux que si elle était de ton sang. Qu'elle souffre inutilement, ne serait-ce qu'un tout petit peu et je veillerai personnellement à ce que tu t'en souviennes.

Le corps mince de Havers se mit à trembler, sa bouche à bouger en silence.

Fhurie tira d'un coup sec, mais sans succès.

— Z., doucement…

— Reste en dehors de ça, lâcha-t-il. C'est clair, docteur ?

— Oui… oui, monsieur.

Quand Z. le relâcha, Havers toussota en tirant sur son nœud de cravate. Puis il fronça les sourcils.

— Monsieur… ? Vous saignez. Votre jambe…

— T'occupe pas de moi. Occupe-toi d'elle. *Maintenant*.

Le médecin opina du chef, il ramassa sa sacoche tant bien que mal avant de s'approcher du grabat. Tandis que le mâle s'agenouillait au chevet de Bella, Z. força les lumières à s'allumer par la force de son esprit.

La profonde inspiration prise par Havers était vraisemblablement la manifestation d'un juron chez ce mâle distingué. Dans sa barbe, il murmura en langue ancienne :

— Faire ça à une femelle… douce Vierge de l'Estompe.

— Enlève ces sutures, ordonna Z. qui regardait par-dessus l'épaule du praticien.

— Je dois d'abord l'ausculter. Il faut que je voie si elle n'a pas d'autres lésions plus graves.

Havers ouvrit sa sacoche d'où il tira un stéthoscope, un tensiomètre et une petite lampe-stylo. Il contrôla le rythme cardiaque de Bella, sa respiration, ausculta ses oreilles, son nez

et prit sa tension. Elle grimaça légèrement lorsqu'il lui ouvrit la bouche, et elle se débattit pour de bon quand il lui souleva la tête.

À l'instant même où Zadiste allait bondir sur le médecin, Fhurie lui ceintura le torse de son bras puissant et le repoussa en arrière.

— Il ne lui fait aucun mal et tu le sais.

Z. lutta contre la prise, haïssant le contact du corps de Fhurie contre le sien. Mais tandis que son frère tenait bon, Zadiste se rendit compte que c'était mieux ainsi. Il se savait prêt à exploser, et sortir le médecin serait un acte stupide. Merde, il serait même préférable qu'il ne soit pas armé.

Fhurie suivait visiblement le même train de pensée. Il sortit de leurs étuis les dagues que Z. portait sur le torse pour les tendre à Kolher. Il lui ôta également ses pistolets.

Havers leva les yeux et parut grandement soulagé de voir que les armes n'étaient plus de la partie.

— Je… euh, je vais lui administrer un léger antalgique. Son pouls et sa respiration sont suffisamment forts ; elle le tolérera très bien. Et ça lui rendra le reste de l'examen beaucoup plus facile à supporter. Je peux ?

Le médecin attendit que Z. hoche la tête avant de procéder à l'injection. Lorsque le corps de Bella se relâcha, Havers se munit d'une paire de ciseaux et s'approcha du bas de la nuisette ensanglantée que portait Bella.

À peine en avait-il soulevé l'ourlet que Z. fut envahi d'une rage furieuse.

— Stop !

Le médecin se prépara à recevoir un coup sur la tête, mais Z. se contenta de regarder Fhurie dans les yeux, puis Kolher.

— Aucun de vous ne la verra nue. Fermez les yeux ou retournez-vous.

Tous deux le contemplèrent pendant un moment. Puis Kolher fit volte-face et Fhurie ferma les paupières, tout en maintenant aussi forte son étreinte sur le torse de son frère.

Zadiste considéra le médecin avec intensité.

— Si tu dois lui retirer ses vêtements, tu la couvres avec quelque chose.

— Que dois-je utiliser ?

— Prends une serviette dans la salle de bains.

— Je vais la chercher, dit Kolher.

Il la tendit au médecin et regagna sa place face à la porte.

Havers étala la serviette sur le ventre de Bella avant de découper la nuisette sur le côté. Il leva d'abord les yeux avant de soulever le moindre centimètre de tissu.

— Je vais devoir l'ausculter entièrement. Et aussi lui palper le ventre.

— Pour quoi faire ?

— Je dois m'assurer qu'aucun de ses organes internes n'est contusionné ou infecté.

— Fais vite.

Havers mit la serviette de côté…

Z. vacilla contre le solide corps de son frère jumeau.

— Oh… *nalla*. (Sa voix se brisa.) Oh, nom de Dieu… *nalla*.

La peau de son ventre était écorchée sur près de dix centimètres de haut, gravée de ce qui ressemblait à des lettres d'imprimerie. Étant illettré, il n'en comprenait pas la signification, mais fut pris d'un horrible pressentiment…

— Y a écrit quoi ? siffla-t-il.

Havers s'éclaircit la voix.

— C'est un nom. « David ». Il y a écrit « David ».

Kolher gronda.

— *Dans sa chair ?* L'animal…

Z. interrompit son roi.

— Je vais tuer cet éradiqueur. Je le jure, je vais lui broyer les os.

Havers examina les incisions d'une main agile et attentionnée.

— Vous devez veiller à ce qu'aucune forme de sel n'entre en contact avec ces marques. Autrement, elles cicatriseront en l'état.

— Sans blague ?

Comme s'il n'était pas le mieux placé pour savoir comment les blessures laissaient des marques indélébiles.

Havers recouvrit Bella avant d'aller examiner ses pieds et ses mollets. Il repoussa légèrement la nuisette pour observer ses

genoux. Puis il déplaça une de ses jambes sur le côté, ouvrant ses cuisses.

Z. bondit de nouveau en avant, entraînant Fhurie dans son élan.

— Putain, mais tu comptes faire quoi, là ?

Havers retira ses mains en un éclair, et les leva au-dessus sa tête.

— Je dois procéder à un examen interne. Au cas où elle aurait été… violée.

D'un mouvement vif, Kolher vint se placer face à Z. et lui enserra les hanches. Malgré les lunettes noires, le regard du roi se faisait brûlant.

— Laisse-le faire, Z. C'est pour son bien qu'il agit.

Zadiste était incapable de regarder. Il laissa tomber sa tête dans le cou de Kolher, se perdant dans la longue chevelure sombre du mâle. Bien qu'immobilisé entre les corps de ses frères, il était bien trop horrifié pour se laisser gagner par la panique du contact. Il ferma les yeux et respira profondément, les effluves de Fhurie et de Kolher lui envahissant les narines.

Il entendit un bruissement, comme si le médecin fouillait dans sa sacoche. Suivirent deux claquements qui lui firent penser que le médecin avait enfilé des gants. Un frottement métallique. Des chuchotements. Et puis… le silence. Non, pas exactement. De petits bruits. Puis quelques cliquetis.

Z. se souvint que tous les éradiqueurs étaient impuissants. Mais il imaginait parfaitement comment ils pouvaient pallier leur déficience.

Il tremblait pour elle jusqu'à en claquer des dents.

CHAPITRE 8

John Matthew regarda vers le siège conducteur de la Range Rover. Tohr semblait préoccupé alors qu'ils entraient dans la partie la plus rurale de Caldwell et, bien que la rencontre avec le roi Kolher inquiète John, le silence qui régnait dans la voiture l'inquiétait plus encore. Il ne comprenait pas ce qui n'allait pas. Bella avait été secourue. Elle était en sécurité à présent. Tout le monde devrait donc être content, non ? Mais quand Tohr était passé prendre John, il avait serré Wellsie de ses bras dans la cuisine et ils étaient restés comme ça un long moment. Ses mots, prononcés à voix basse et en langue ancienne, étaient sortis d'une gorge qu'on aurait dit encombrée.

John voulait savoir ce qui s'était passé en détail, mais difficile d'essayer d'en apprendre plus en voiture et dans l'obscurité, avec son obligation d'utiliser le langage des signes ou d'écrire. Et Tohr ne semblait pas être d'humeur à bavarder.

— Nous y sommes, dit Tohr.

D'une rapide embardée sur la droite, il les projeta sur un étroit chemin de terre et John se rendit soudain compte qu'il était incapable de voir quoi que ce soit à l'extérieur. Une étrange brume hivernale recouvrait la forêt, et ce filtre le rendait vaguement nauséeux.

Sorti de nulle part, un immense portail surgit du brouillard ; ils s'immobilisèrent dans un dérapage. Un autre portail se trouvait juste derrière le premier, ils pénétrèrent dans le sas et se retrouvèrent comme en cage, tel un taureau dans sa stalle. Tohr abaissa sa vitre, saisit une espèce de code sur un clavier, et ils furent libres d'accéder de l'autre côté, dans un…

Nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

Un tunnel. À mesure qu'ils progressaient sous terre en pente douce, ils franchirent plusieurs autres portails, tous plus fortifiés les uns que les autres, jusqu'au dernier. C'était le plus imposant de tous, un monstre d'acier rutilant orné d'un

panneau « HAUTE TENSION » en son milieu. Tohr leva les yeux vers une caméra de sécurité et on entendit un déclic. Les portes s'ouvrirent.

Avant de poursuivre leur route, John tapota sur l'avant-bras de Tohr pour attirer son attention.

— *C'est ici que vivent les membres de la Confrérie ? s*igna-t-il lentement.

— En quelque sorte. Je t'emmène d'abord au centre d'entraînement, on ira au manoir après. (Tohr accéléra.) Lorsque les cours commenceront, tu viendras ici du lundi du vendredi. Tu prendras le bus de ramassage devant chez nous à 4 heures. Mon frère Fhurie est sur place, il s'occupe des cours du matin. (En voyant le regard de John, Tohr expliqua :) Le complexe est équipé d'un réseau souterrain. Je te montrerai comment accéder aux tunnels qui relient les différents bâtiments entre eux, mais tu garderas ça pour toi. Quiconque pénétrerait dans cet endroit sans y avoir été invité passerait un sale quart d'heure. Tes camarades de classe ne sont pas les bienvenus, d'accord ?

John acquiesça tandis qu'ils se garaient dans ce parking dont il avait gardé le souvenir depuis cette nuit lointaine. Bon Dieu, il avait l'impression qu'un siècle s'était écoulé depuis qu'il était venu ici avec Mary et Bella.

Ils descendirent de la Range Rover.

— *Avec qui vais-je m'entraîner ?*

— Avec une dizaine d'autres mâles qui ont environ ton âge. Tous ont du sang de guerrier dans les veines, c'est pour ça qu'on les a choisis. L'entraînement durera jusqu'à votre transition, voire un peu après, jusqu'à ce que nous jugions que vous êtes prêts pour le terrain.

Ils s'avancèrent vers une double porte métallique que Tohr ouvrit en grand. Derrière celle-ci se trouvait un couloir qui semblait interminable. Alors qu'ils avançaient, Tohr lui indiqua une salle de classe, le gymnase, la salle de musculation et le vestiaire. Le mâle s'arrêta devant une porte de verre dépoli.

— C'est ici que je traîne quand je ne suis pas à la maison ou en mission.

John entra. La pièce était quasi vide et tout à fait banale. Il y avait sur le bureau métallique un ordinateur, des téléphones et de la paperasse. Des armoires de classement occupaient tout le mur du fond. On ne pouvait s'asseoir qu'à deux, en partant du principe que retourner la corbeille à papier pour s'en faire un siège n'était pas une possibilité. Un fauteuil de bureau typique se trouvait dans un coin. L'autre, derrière le bureau, était parfaitement immonde : une monstruosité de cuir élimé couleur avocat, aux coins avachis et dont les pieds donnaient un nouveau sens au mot « râblé ».

Tohr posa la main sur le dossier de la chose.

— Tu peux croire que Wellsie m'ait forcé à me débarrasser de ça ?

John hocha la tête et signa :

— *Oui, sans problème.*

Tohr sourit et s'approcha d'une armoire qui grimpait jusqu'au plafond. Lorsqu'il ouvrit la porte et tapa un code sur un clavier, le fond de l'armoire coulissa pour permettre d'accéder à une espèce de couloir.

— Nous y voilà.

John avança alors même qu'il n'y voyait pas grand-chose.

Un tunnel métallique. Suffisamment large pour trois personnes de front, et si haut que Tohr était loin de se cogner la tête. Des lampes étaient fixées au plafond tous les trois mètres environ, mais leur halo ne dissipait qu'à peine l'obscurité.

C'est la chose la plus cool que j'aie jamais vue, pensa John tandis qu'ils avançaient.

Le bruit des pas de Tohr et de ses rangers se répercutait sur la surface lisse des murs d'acier, tout comme sa voix grave.

— Écoute, à propos de l'entrevue avec Kolher. Tu n'as pas à t'inquiéter. Il est impressionnant, mais tu n'as rien à craindre de lui. Et ne fais pas attention à ses lunettes noires. Il est quasi aveugle et extrêmement sensible à la lumière, c'est pour ça qu'il les porte. Mais même s'il ne voit pas, il va lire en toi comme dans un livre ouvert. Il connaîtra tes émotions sans l'ombre d'un doute.

Un peu plus loin, ils passèrent devant une étroite cage d'escalier sur leur gauche, elle conduisait vers une nouvelle

porte équipée d'un clavier de sécurité. Tohr s'arrêta et désigna la suite du tunnel qui, d'après ce que John pouvait en voir, ne se terminait jamais.

— En continuant par-là, tu arrives à la maison de gardien dans environ cent cinquante mètres.

Tohr gravit l'escalier, tapa son code sur le clavier, et ouvrit la porte. Une lumière vive les environna aussitôt, se déversant sur eux comme une vague provoquée par la rupture d'un barrage.

John leva les yeux. Il éprouvait un étrange pressentiment. Il avait la très étrange impression d'évoluer dans un rêve.

— Tout va bien, fiston. (Tohr sourit, son visage dur se détendit quelque peu.) Personne ne te fera de mal, là-haut. Tu peux me croire.

— Voilà, j'ai fini, dit Havers.

Zadiste ouvrit les yeux. Il ne voyait rien d'autre que l'épaisse chevelure sombre de Kolher.

— Est-ce qu'elle a été… ?

— Elle va bien. Aucune trace de violence sexuelle ni traumatisme d'aucune sorte.

Un nouveau claquement se fit entendre, probablement le médecin qui ôtait ses gants.

Zadiste s'affaissa, laissant ses frères supporter son poids. Quand finalement il releva la tête, il vit que Havers avait retiré la nuisette ensanglantée, remis la serviette en place sur Bella et qu'il enfilait une nouvelle paire de gants. Le médecin se pencha ensuite sur sa sacoche d'où il tira une paire de ciseaux pointus et une pince à épiler avant de relever la tête.

— Je vais m'occuper de ses yeux à présent, d'accord ? (En voyant Z. acquiescer, Havers lui montra ses instruments.) Je vous prie de faire attention, monsieur. Un seul mouvement brusque de ma part, et elle pourrait perdre la vue. Vous comprenez ?

— Ouais. Fais en sorte qu'elle ne souffre pas…

— Elle ne sentira rien. Vous avez ma parole.

Z. observa la scène pendant ce qui lui parut durer une éternité. À un moment, il eut vaguement conscience de ne plus soutenir son propre poids. Fhurie et Kolher le maintenaient

debout tandis que sa tête pendante s'appuyait contre l'épaule massive de Kolher.

— Plus qu'une, murmura Havers. Voilà, j'ai retiré toutes les sutures.

Tous les mâles présents dans la pièce prirent de profondes inspirations, y compris le médecin, qui se dirigeait vers son matériel pour y prélever un tube. Il étala une espèce de pommade sur les paupières de Bella avant de ranger sa sacoche.

Tandis que Havers se relevait, Z. se libéra de l'étreinte de ses frères pour faire quelques pas. Kolher et Fhurie se dégourdirent les bras.

— Ses blessures sont certes douloureuses, mais elles ne mettent pas sa vie en danger, dit Havers. Elles seront guéries dans un ou deux jours, pour peu que personne n'y touche. Elle a besoin non seulement de manger, mais aussi de se nourrir de sang. Si elle reste dans cette chambre, vous devez monter le chauffage et la mettre au lit. Apportez également de quoi boire et manger pour son réveil. Il y a autre chose aussi. En procédant à l'examen interne, j'ai découvert… (Son regard cocha de Fhurie à Kolher avant de se fixer sur Zadiste.) quelque chose d'ordre plus personnel.

Zadiste s'approcha du médecin.

— Quoi ?

Havers recula vers le coin de la pièce et parla doucement.

Quand le médecin eut fini, Z. resta frappé de mutisme.

— T'en es sûr ?

— Certain.

— Quand ?

— Je ne peux pas le dire avec exactitude. Mais très bientôt.

Z. baissa les yeux sur Bella. *Oh, bon Dieu…*

— J'imagine que vous avez de l'aspirine ou de l'ibuprofène quelque part dans cette maison ?

Z. n'en savait rien ; il ne prenait jamais rien contre la douleur. Aussi jeta-t-il un regard en direction de Fhurie.

— Oui, nous en avons, dit son frère.

— Qu'elle en prenne. Je vais aussi vous donner quelque chose de plus fort au cas où ça ne suffirait pas.

Il sortit un petit flacon de verre, fermé par un bouchon de caoutchouc rouge, ainsi que deux seringues hypodermiques dans leurs emballages stériles. Il griffonna sur un petit calepin et tendit l'ensemble à Z.

— Si elle se réveille durant la journée et que la douleur lui est insupportable, vous pouvez lui administrer une injection selon mes recommandations. C'est un équivalent de la morphine que je lui donne, mais vous devez respecter le dosage. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez des questions ou si vous voulez que je vous guide pour la piqûre. Autrement, si le soleil est couché, je viendrai faire l'injection moi-même. (Havers posa les yeux sur la jambe de Z.) Voulez-vous que j'examine votre blessure ?

— Je peux lui donner un bain ?

— Oui, sans problème.

— Maintenant ?

— Comme vous voulez. (Havers fronça les sourcils.) Mais, monsieur, et votre jambe…

Z. se rendit dans sa salle de bains, ouvrit les robinets de la baignoire et plaça sa main sous le jet d'eau. Il attendit que l'eau soit assez chaude avant de retourner chercher Bella.

Le médecin était parti, mais Mary, la femelle de Rhage, se tenait dans l'embrasure de la porte, elle voulait voir Bella. Fhurie et Kolher lui parlèrent brièvement en lui faisant « non » de la tête. Elle partit, l'air abattu.

Tandis que la porte se refermait, Z. s'agenouilla près de sa couche et entreprit de soulever Bella.

— Attends, Z. (La voix de Kolher était dure.) C'est sa famille qui devrait s'occuper d'elle.

Z. s'immobilisa et pensa à celui qui avait nourri les poissons de Bella. Bon sang… ce n'était probablement pas bien. La garder ici, loin de ceux qui avaient tous les droits d'être à ses côtés pour partager sa douleur. Mais l'idée de la laisser partir lui était insupportable. Il venait à peine de la retrouver…

— Elle les retrouvera demain soir, dit-il. Elle reste ici cette nuit et demain.

Kolher secoua la tête.

— Ce n'est pas…

— Tu crois peut-être qu'elle peut voyager dans cet état ? Lâcha Z. Fous-lui la paix. Demande à Tohr d'appeler sa famille et de leur dire qu'on leur ramènera Bella demain à la tombée de la nuit. Mais pour le moment, elle a besoin d'un bain et de repos.

Kolher pinça les lèvres. Un long silence suivit.

— Dans ce cas, on va la mettre dans une autre chambre, Z. Elle ne reste pas avec toi.

Zadiste se redressa et marcha vers le roi, obstruant tout son champ de vision.

— Essaie un peu de la déplacer pour voir.

— Nom de Dieu, Z., aboya Fhurie. Recule…

Kolher se pencha en avant jusqu'à ce que leurs nez se touchent presque.

— Méfie-toi, Z. Tu sais très bien que, si tu me menaces, tu ne t'en sortiras pas avec seulement une mâchoire brisée.

Ouais, ils en avaient déjà parlé pendant l'été. Légalement, selon les anciennes règles de conduite, Z. pouvait parfaitement être exécuté s'il continuait dans cette voie. La vie du roi avait plus de prix que celle de n'importe qui d'autre.

Non pas que Z. s'en foute le moins du monde en cet instant.

— Tu crois qu'une peine de mort me fait peur ? *Sérieusement ?* (Il plissa les yeux.) Laisse-moi te rappeler une chose. Que tu la joues « Sa Majesté » avec moi ou pas, ça te prendra de toute façon au moins un jour pour me faire condamner par la Vierge scribe. Bella dort ici ce soir.

Il retourna auprès d'elle et la souleva aussi délicatement que possible, tout en veillant à ce que la serviette reste bien en place. Sans un regard pour Kolher ni pour son jumeau, il se glissa dans la salle de bains avec Bella et referma la porte du talon.

La baignoire était déjà à demi pleine, il garda donc la jeune femme dans ses bras tout en se penchant pour prendre la température de l'eau. Parfaite. Il la déposa en lui disposant les bras de part et d'autre de la baignoire afin qu'elle soit maintenue.

La serviette, bien vite imbibée, se colla au corps de Bella. Il distinguait la douce courbure de ses seins, son étroite cage thoracique et la surface lisse de son ventre. Avec l'eau qui

montait, le bord de la serviette se mit à flotter et à jouer avec le haut de ses cuisses.

Le cœur de Z. fit un bond dans sa poitrine, lui donnant l'impression d'être un pervers, à la contempler alors qu'elle était blessée et inconsciente. En espérant dissimuler son corps, et lui offrir l'intimité qu'elle méritait, il alla jusqu'à l'armoire pour y chercher du bain moussant. Il ne trouva rien d'autre que des sels de bain, qu'il n'utiliserait pas, non merci.

Il s'apprêtait à retourner auprès de Bella quand il constata combien le miroir au-dessus du lavabo était grand. Il ne voulait pas qu'elle puisse se voir telle qu'elle était ; moins elle en saurait sur ce qu'on lui avait fait et mieux ce serait. Il le fit disparaître sous deux draps de bain, coinçant l'épais tissu éponge derrière le cadre.

Quand il revint à ses côtés, elle avait légèrement glissé dans l'eau, mais le haut de la serviette était resté collé contre son épaule, maintenant quasiment l'ensemble en place. Il saisit Bella sous un bras et la redressa, avant de s'emparer d'un gant de toilette. À peine commença-t-il à lui frotter le cou, qu'elle se débattit, l'éclaboussant par la même occasion. De petits cris de panique sortirent de sa bouche, et continuèrent même après qu'il eut mis de côté le gant de toilette.

Parle-lui, imbécile.

— Bella… Bella, du calme. Tout va bien.

Elle s'immobilisa et fronça les sourcils. Elle entrouvrit les yeux et se mit à cligner frénétiquement. Quand elle essaya de se frotter les paupières, il lui ôta les mains du visage.

— Non. C'est de la pommade. Ne l'enlève pas.

Elle se figea. Puis elle se racla la gorge jusqu'à ce qu'elle puisse parler.

— Où… où suis-je ?

Sa voix, toute enrouée et rauque qu'elle soit, lui parut jolie.

— Tu es avec… *(moi).* Tu es avec la Confrérie. Tu ne crains rien.

Tandis qu'elle roulait des yeux vitreux sans rien voir, il bondit vers un interrupteur mural et tamisa les lumières. Même si elle était en plein délire et probablement aveuglée par la pommade, il ne voulait pas qu'elle le voie. La dernière chose

dont elle avait besoin c'était de s'inquiéter que ses cicatrices ne se résorbent pas complètement.

Quand elle plongea ses bras dans l'eau et prit appui sur le rebord avec ses pieds, il referma les robinets et s'accroupit. Il n'était pas doué pour les contacts physiques, pas étonnant donc qu'elle ne supporte pas qu'il pose la main sur elle. Mais bon sang, il ne savait absolument pas quoi faire pour la soulager. Elle faisait peine à voir – au-delà des larmes et de la douleur pure.

— Tu es en sécurité…, murmura-t-il, même s'il avait du mal à penser qu'elle le croie.

— Est-ce que Zadiste est là ?

Il fronça les sourcils, ne sachant pas quoi répondre.

— Oui, je suis là.

— Où ?

— Ici. Juste à côté de toi.

Il lui saisit maladroitement la main et la serra. Elle serra la sienne en retour.

Elle glissa ensuite dans une espèce de délire. Elle marmonnait, émettait de faibles sons qui auraient pu être des mots et s'agitait. Z. prit une nouvelle serviette qu'il roula en boule et plaça sous la tête de Bella afin qu'elle ne se cogne pas contre la surface dure de la baignoire.

Il se tritura les méninges pour trouver quoi faire pour la soulager et, parce que ce fut la seule chose qui lui vint à l'esprit, il fredonna quelques notes. Comme elle semblait se calmer, il se mit à chanter doucement une ode à la Vierge scribe en langue ancienne qui évoquait le ciel bleu, des chouettes blanches et de vertes pâtures.

Petit à petit, Bella se détendit et adopta une respiration profonde. En fermant les yeux, elle se laissa aller contre l'oreiller de fortune qu'il avait placé sous sa tête.

Son chant étant le seul réconfort qu'il pouvait lui offrir, il chanta.

Fhurie baissa les yeux sur le grabat où Bella était allongée quelques instants plus tôt. La pensée de la nuisette déchirée qu'elle portait le rendait malade. Son regard bascula ensuite sur

le crâne posé à même le sol, sur la gauche. Ce crâne qui avait appartenu à une femelle.

— Je ne peux pas laisser faire ça, dit Kolher tandis que le bruit de l'eau qui coulait cessa dans la salle de bains.

— Z. ne lui fera aucun mal, chuchota Fhurie. Regarde comme il prend soin d'elle. Merde, il agit comme un mâle lié.

— Et s'il change d'humeur ? Tu veux qu'on ajoute Bella à la liste des femelles qu'il a tuées ?

— Il va devenir fou, si on la lui enlève.

— Quel merdier…

Tous deux se figèrent soudain. Puis leurs regards se reportèrent lentement vers la porte de la salle de bains. Le son qui en provenait était doux, mélodieux. Comme si quelqu'un était en train de…

— Nom de Dieu, marmonna Kolher.

Fhurie non plus ne pouvait le croire.

— Il chante pour elle.

Bien qu'assourdie, la voix de Zadiste était frappante de beauté et de pureté. Il avait toujours eu ce type de tessiture. Les rares fois où il chantait, les sons qui sortaient de sa bouche étaient bouleversants, capables de suspendre le temps pour le faire glisser vers l'éternité.

— Nom de… Dieu. (Kolher remonta ses lunettes noires sur son front et se frotta les yeux.) Tu le surveilles, Fhurie. Tu le surveilles de près.

— Comme toujours. Mais je dois aller consulter Havers moi-même ce soir, le temps qu'il refixe ma prothèse. Je vais demander à Rhage de le surveiller jusqu'à mon retour.

— Très bien. Il n'est pas question que nous perdions cette femelle alors qu'elle était sous notre garde, c'est clair ? Nom de Dieu… ton frère jumeau ferait tourner chèvre n'importe qui, tu sais ?

Kolher sortit de la chambre à grands pas.

Fhurie posa de nouveau les yeux sur le lit de fortune à ici pieds et imagina Bella allongée là, à côté de Zadiste. Ça collait pas du tout. Z. n'y connaissait que dalle en termes de chaleur. Et cette pauvre femelle avait passé six semaines dans le froid, sous terre.

C'est moi qui devrais être avec elle là-dedans. Moi qui devrais la laver. La réconforter. M'occuper d'elle.

Mienne, pensa-t-il en jetant un regard mauvais en direction de la porte de la pièce d'où provenait le chant.

Fhurie se dirigea vers la salle de bains, soudain hors de lui. Cette lutte de territoire enflammait sa poitrine tel un feu de forêt, déclenchant un flot de puissance qui grondait en lui. Il empoigna le bouton de la porte et entendit la magnifique voix de ténor changer de mélodie.

Fhurie resta sur place, tremblant. Alors que sa colère se muait en un désir ardent qui l'effraya, il posa son front contre le montant de la porte. *Mon Dieu… non.*

Il ferma les yeux avec force, essayant de trouver une autre explication à son comportement. Il n'en trouva aucune. Après tout, lui et Zadiste étaient jumeaux.

Il était donc tout à fait logique qu'ils désirent la même femelle. Qu'ils cherchent à se… lier avec la même femelle.

Il jura.

Et merde, ça c'était un problème… du genre plutôt costaud. Pour commencer, deux mâles liés à la même femelle… voilà qui ne constituait pas une combinaison viable. Si on ajoutait à cela qu'il s'agissait de deux guerriers, alors on pouvait s'attendre à de sérieuses mutilations. Les vampires sont des animaux, après tout. Ils marchent, parlent et sont capables de raisonnements profonds mais, fondamentalement, ce sont des animaux. Et il y a des instincts que même le plus sophistiqué des cerveaux ne peut endiguer.

Une bonne chose qu'il n'en soit pas encore rendu à cette extrémité. Il était attiré par Bella et la désirait, mais le sentiment de possession n'était pas aussi profond qu'il l'est chez les mâles liés. Il n'avait pas non plus senti l'odeur typique du lien émaner de Z., il y avait peut-être encore un espoir.

Il leur faudrait sans doute s'éloigner tous les deux de Bella. Les guerriers, probablement en raison de leur nature agressive, se liaient vite et avec force. Avec un peu de chance, elle partirait rapidement retrouver les siens, là où était sa place.

Fhurie ôta sa main du bouton de la porte et sortit de la pièce. Tel un zombie, il descendit les escaliers et se dirigea vers la cour

extérieure. Il voulait que la gifle du froid lui redonne un peu de lucidité. Mais il eut seulement la chair de poule.

Il était sur le point de s'allumer un joint d'herbe rouge quand il remarqua la Ford Taurus – celle que Z. avait forcée et dans laquelle il avait ramené Bella –, qui était garée devant le manoir. Son moteur était encore allumé, oublié dans l'avalanche des événements.

Bon, ce n'était pas vraiment le genre de statue de jardin dont ils avaient besoin. Dieu seul savait quel système de pistage était embarqué à son bord.

Fhurie monta dans la berline, enclencha une vitesse et partit.

CHAPITRE 9

En quittant le tunnel, John fut momentanément aveuglé par la lumière éclatante avant que ses yeux s'adaptent.

Oh, mon Dieu. C'est magnifique.

Le vaste hall d'entrée était aussi coloré qu'un arc-en-ciel, à tel point que John ne pensait pas ses rétines capables de tout absorber. Des colonnes de marbre rouge et vert à la mosaïque multicolore qui couvrait le sol, en passant par les feuilles d'or omniprésentes et…

Par Michel-Ange, regardez-moi ce plafond.

Trois étages plus haut, des anges, des nuages et des guerriers montés sur des chevaux majestueux occupaient un espace aussi grand qu'un terrain de football. Et il y avait autre chose… Sur tout le pourtour du premier étage courait un balcon passé à la feuille d'or, sur lequel étaient sertis des panneaux offrant des scènes similaires. Puis il y avait l'escalier magistral et sa rampe richement décorée.

Les proportions de cet espace étaient parfaites. Les couleurs merveilleuses. Le tout décoré avec un art sublime. Tout cela n'avait rien de la poudre aux yeux façon Donald Trump. Même John, qui pourtant n'y connaissait rien en matière de style, avait, de façon étonnante, la certitude que tout ce qu'il contemplait était à sa place. La personne qui avait fait construire et décorer ce manoir savait ce qu'elle faisait et devait avoir suffisamment d'argent pour s'offrir le haut de gamme dans tous les domaines : un véritable aristocrate.

— Pas mal, hein ? Mon frère Audazs a fait construire cet endroit en 1914. (Tohr mit les mains sur les hanches en parcourant le lieu du regard, puis il s'éclaircit la voix :) Ouais, il avait un goût fabuleux. Seulement la crème de la crème pour lui.

John observa attentivement le visage de Tohr. Il ne l'avait jamais entendu parler sur ce ton auparavant. Tant à tristesse…

Tohr sourit et invita John à poursuivre la visite en lui posant une main sur l'épaule.

— Ne me regarde pas comme ça.

Ils se rendirent au premier étage, empruntant un tapis rouge sombre si épais qu'il donnait l'impression de marcher sur un matelas. Une fois arrivé en haut de l'escalier, John contempla le sol du hall d'entrée par-dessus le balcon. Les mosaïques fusionnaient pour donner naissance à un arbre fruitier en fleur.

— Les pommes jouent un grand rôle dans nos rituels, dit Tohr. Enfin, quand on observe ces rituels. Il n'y en a pas eu beaucoup ces derniers temps, mais Kolher est en train d'organiser la première célébration du solstice d'hiver depuis près d'un siècle.

— *C'est à cela que Wellsie travaille, non ?* Signa John.

— Exact. Elle s'occupe de la logistique. Notre race a faim d'un retour aux rituels et le moment est venu.

Voyant que le regard de John restait rivé sur tant de splendeur, Tohr dit :

— Fiston ! Kolher nous attend.

John acquiesça et lui emboîta le pas, traversant le palier jusqu'à un ensemble de doubles portes frappées d'une sorte de sceau. Tohr leva la main et s'apprêtait à frapper quand les poignées de cuivre tournèrent pour dévoiler l'intérieur. Sauf que personne ne se trouvait de l'autre côté. Comment ces choses avaient-elles pu s'ouvrir ?

John jeta un coup d'œil dans, la pièce. Sa couleur de bleuet lui rappela les images des manuels d'histoire. Ce style était français, n'est-ce pas ? Avec toutes ces fioritures et ces meubles raffinés…

John eut soudain du mal à déglutir.

— Majesté, dit Tohr en se courbant avant de faire quelques pas.

John restait planté dans l'embrasure de la porte. Derrière un magnifique bureau français qui semblait bien trop ouvragé et petit pour lui se tenait un homme massif au torse plus large encore que celui de Tohr. De longs cheveux noirs et raides, dont l'implantation lui dessinait un large V sur le front, cascadaient sur ses épaules, et ce visage… la dureté de ses traits était un

message du type « Déconnez pas avec moi ». Bon Dieu, avec ses lunettes de soleil panoramiques, il avait l'air vraiment cruel.

— John ? appela Tohr.

John vint à côté de Tohr, se dissimulant un peu. Certes, c'était agir comme une femmelette, mais il ne s'était jamais senti aussi petit ou inutile de toute sa vie. Merde, face à la puissance que dégageait ce type, il était presque convaincu de ne même pas exister.

Le roi changea de position sur son siège, puis il se pencha sur le bureau.

— Approche, petit.

La voix était grave et empreinte d'un accent, les « r » roulaient un moment avant que les mots s'achèvent.

— Vas-y. (Tohr le poussa doucement, voyant qu'il ne bougeait pas.) Tu n'as rien à craindre.

John faillit trébucher et traversa la pièce sans la moindre élégance. Il s'immobilisa devant le bureau, aussi gracieux qu'une pierre qui s'arrête de rouler.

Le roi se leva et se dressa jusqu'à paraître aussi grand qu'un gratte-ciel. Kolher devait mesurer au moins deux mètres et ses vêtements noirs lui donnaient l'air encore plus imposant.

— Viens ici.

John regarda derrière lui pour s'assurer que Tohr était toujours dans la pièce.

— N'aie pas peur, petit, dit le roi. Je ne te ferai aucun mal.

John contourna le bureau, son cœur battait aussi vite que s'il avait été une souris. Alors qu'il levait la tête pour regarder en l'air, le roi tendit le bras. Celui-ci était couvert du poignet jusqu'au coude de tatouages noirs. Leurs formes ressemblaient à celles que John avait vues dans ses rêves, à celles qu'il avait fait graver sur son bracelet…

— Je m'appelle Kolher, dit le roi.

Un moment de silence suivit.

— Tu ne veux pas me serrer la main, petit ?

Oh, bien sûr.

John tendit la main, s'attendant presque à ce que ses os se brisent. Au lieu de quoi, il ne sentit qu'une douce chaleur.

— Ce nom sur ton bracelet, dit Kolher. C'est Tehrreur. Tu veux que l'on t'appelle comme ça, John ?

John fut pris de panique et regarda en direction de Tohr car il n'avait aucune idée de ce qu'il voulait et ne savait pas comment le dire au roi.

— Du calme, petit, dit Kolher en riant doucement. Tu pourras te décider plus tard.

Le roi tourna brusquement la tête sur le côté, comme si son attention avait été attirée par quelque chose à l'extérieur, dans l'entrée. Tout aussi subitement, ses lèvres dures s'étirèrent en un sourire, une expression de respect inconditionnel.

— *Leelane,* souffla Kolher.

— Désolée, je suis en retard.

La femelle avait une belle voix suave.

— Mary et moi nous inquiétons tant pour Bella. Nous cherchons comment l'aider.

— Je suis sûr que vous trouverez. Viens rencontrer John.

John se retourna vers la porte et observa la femme…

Il fut soudain aveuglé par une vive lumière blanche, ne vit plus rien d'autre. Comme s'il avait regardé fixement un puissant halogène. Il cligna des yeux encore et encore… et, surgie du néant absolu, il distingua de nouveau cette femme. Elle avait les cheveux noirs et les yeux de quelqu'un qu'il se rappelait avoir aimé… Non, pas rappelait… ses yeux étaient ceux de sa… quoi ? De sa *quoi ?*

John vacilla. Il entendait les voix résonner au loin.

En lui, dans sa poitrine, tout au fond de ses cavités cardiaques, il sentit que quelque chose se brisait, comme s'il s'était fendu en deux. Il était en train de la perdre… il était en train de perdre la femme aux cheveux noirs… il était…

Il sentit sa bouche s'ouvrir, s'agiter comme pour parler, mais alors les spasmes le submergèrent, fusant dans son petit corps, le faisant chanceler puis s'écrouler.

Zadiste pensa qu'il était temps de sortir Bella de son bain ; elle y était depuis près de une heure et sa peau commençait à se rider. Mais il regarda dans l'eau en direction de la serviette qu'il s'évertuait à maintenir en place.

Merde… ça n'allait pas être simple de la sortir de là avec ce truc.

En grimaçant, il tendit la main et retira la serviette.

Il détourna le regard au plus vite et jeta la masse détrempée sur le sol pour en saisir une autre, sèche, qu'il posa juste à côté de la baignoire. En serrant les dents, il se pencha en avant, plongea les bras dans l'eau, vers le corps de Bella. Ses yeux se retrouvèrent juste en face de ses seins.

Oh, mon Dieu… Ils étaient parfaits. D'un blanc crème avec de petites pointes roses. L'eau semblait jouer avec ses tétons, elle envoyait de petites ondulations les embrasser, les faisant scintiller.

Il ferma les yeux avec force, sortit ses bras de la baignoire et s'assit sur ses talons. Quand il fut prêt pour un nouvel essai, il se concentra sur le mur d'en face et se courba… il sentit un vif élan de douleur au niveau de ses hanches. Il baissa les yeux, embarrassé.

Un renflement déformait son pantalon. Sa *chose* était si dure qu'on aurait dit qu'une tente avait été dressée dans ses sous-vêtements. Elle avait vraisemblablement heurté le bord à la baignoire quand il s'était penché, d'où la douleur.

En jurant, il repoussa la chose du revers de la main ; il détestait cette pesanteur, la façon dont cette chose dure s'empêtrait dans ses vêtements, le fait même qu'il doive s'en préoccuper. Mais il avait beau essayer, il ne parvenait pas à la disposer de manière satisfaisante, du moins, sans avoir à y plonger directement la main pour la manipuler, ce qu'il refusait obstinément de faire. Il finit par abandonner, laissant son érection décrire un angle étrange, tordue et douloureuse.

Voilà qui lui apprendrait.

Zadiste prit une profonde inspiration, plongea de nouveau ses bras dans l'eau, et les glissa sous le corps de Bella. Il la sortit du bain, choqué une fois de plus par sa légèreté, avant de lui faire prendre appui contre le mur de marbre en s'aidant de sa hanche et en posant une main sur la clavicule de Bella. Il ramassa la serviette qu'il avait posée par terre mais, au moment de l'en envelopper, son regard tomba sur la peau du ventre de Bella.

Il sentit un étrange bond dans sa poitrine, une lourde masse… Non, c'était comme s'il descendait, comme s'il était en train de tomber, même s'il ne bougeait pas. La surprise l'envahit. Cela faisait si longtemps que rien d'autre que la colère ou l'insensibilité ne s'était manifesté. Il avait l'impression de se sentir… triste ?

Qu'importe. Elle avait la chair de poule ; elle frissonnait. Ce n'était pas le meilleur moment pour une introspection.

Il l'enveloppa dans la serviette et la porta jusqu'au lit, Mettant la couette de côté, il l'allongea sur le dos et la débarrassa du linge humide. Alors qu'il la recouvrait des draps et couvertures, son œil fut de nouveau attiré vers son ventre.

L'étrange sensation de mouvement se produisit de nouveau, comme si son cœur dévalait dans ses entrailles, jusqu'entre ses cuisses.

Il la borda avant de se diriger vers le thermostat. Face au cadran, les yeux rivés sur des chiffres et des mots qu'il ne comprenait pas, Zadiste n'avait aucune idée de comment le régler. Il déplaça le petit indicateur qui se trouvait tout gauche vers la droite, un peu au-delà du centre, mais sans savoir exactement ce qu'il venait de faire.

Il regarda à l'autre bout de la pièce. Les deux seringues et le petit flacon de morphine se trouvaient toujours sur le bureau, à l'endroit où Havers les avait laissés. Z. gagna le bureau, y prit une aiguille, la fiole de verre et les instructions de dosage, puis il marqua une pause avant de quitter la pièce. Bella était inerte dans le lit, si frêle parmi tous ces coussins.

Il l'imagina dans la conduite enfoncée dans le sol. Apeurée. Souffrante. Gelée. Puis il visualisa l'éradiqueur en train de lui faire subir le sort qui avait été le sien, la maintenant alors qu'elle criait et se débattait.

Cette fois-ci, Z. sut ce qu'il ressentait.

Un besoin de vengeance. De vengeance cruelle et froide. Un besoin si intense qu'il paraissait insatiable.

CHAPITRE 10

Quand John revint à lui, il était allongé par terre ; Tohr se tenait à ses côtés et Kolher avait les yeux posés sur lui.

Où était passée la femme aux cheveux noirs ? Dans un élan, il essaya de s'asseoir mais des mains le clouaient au sol.

— Repose-toi encore un peu, dit Tohr.

John tourna la tête, pour voir qu'elle était encore là, près de *la* porte, visiblement inquiète. À l'instant même où il la vit, chaque neurone de son cerveau s'enflamma et la lumière blanche refit son apparition. Il se mit à trembler, pris de convulsions.

— Merde, ça le reprend, marmonna Tohr tout en se penchant pour essayer de contenir la crise.

Alors qu'il se sentait aspiré, John tendit subitement la main en direction de la femme aux cheveux noirs, essayant de l'attraper dans un dernier effort.

— De quoi est-ce que tu as besoin, fiston ? (La voix de Tohr au-dessus de lui était indistincte, comme émise par une radio saturée de parasites.) Qu'on aille te le chercher…

La femme…

— Approche-toi de lui, *Leelane,* dit Kolher. Prends-lui la main.

La femme aux cheveux noirs s'approcha et, à l'instant même où leurs mains entrèrent en contact, John fut submergé par les ténèbres.

Quand il reprit connaissance, Tohr était en train de parler.

— … l'emmener voir Havers de toute façon. Hé, fiston, t'es de nouveau parmi nous.

John s'assit, la tête branlante. Il posa une main sur son visage, comme pour s'aider à rester conscient, et regarda en direction de la porte. Où était-elle ? Il fallait qu'il… Que fallait-il qu'il fasse ? Quelque chose. Quelque chose qui l'impliquait, elle…

Il signa frénétiquement.

— Elle est partie, petit, dit Kolher. Vous resterez à l'écart l'un de l'autre tant que nous n'aurons pas compris ce qui s'est passé.

John regarda Tohr et signa lentement. Tohr, traduisit :

— Il dit qu'il doit la protéger.

Kolher rit doucement.

— Je pense tenir le bon bout dans ce domaine, petit. Elle est ma partenaire, ma *shellane,* ta reine.

Pour une raison ou pour une autre, John se détendit en apprenant la nouvelle, et recouvra petit à petit son état normal.

Un quart d'heure plus tard, il était de nouveau sur pied.

Kolher cloua Tohr d'un regard sévère.

— Il faut que nous parlions stratégie, j'ai besoin que tu restes ici. De toute façon, Fhurie doit se rendre à la clinique ce soir. Pourquoi est-ce qu'il n'emmènerait pas le garçon ?

Tohr hésita et regarda John.

— Ça te va, fiston ? Mon frère est un type bien. À tous les points de vue.

John acquiesça. Il avait déjà causé suffisamment de problèmes en s'évanouissant comme s'il avait eu ses vapeurs. Après ça, il était tout disposé à être aussi sympa que possible.

Bon Dieu, qu'est-ce qui s'était passé avec cette femme ? Maintenant qu'elle était partie, il était incapable de se souvenir quel avait été le problème. Il ne se rappelait même plus son visage. Comme s'il était victime d'une amnésie foudroyante.

— Je vais te conduire à la chambre de mon frère.

John posa sa main sur le bras de Tohr. Une fois qu'il eut fini de signer, il regarda Kolher.

Tohr sourit.

— John dit que ç'a été un honneur pour lui de te rencontrer.

— Le plaisir est partagé, petit. (Le roi retourna à son bureau où il s'assit.) Tohr ? Avant de revenir, passe prendre Viszs, OK ?

— Pas de problème.

O assena un tel coup de pied à la Taurus de U que sa chaussure laissa un creux sur l'aile arrière.

Ce foutu tas de ferraille était garé sur le bord de la route en pleine cambrousse. Le long de la route 14, à une quarantaine de kilomètres du centre-ville.

Il avait dû patienter près de une heure devant l'ordinateur de U avant de retrouver la trace de la voiture, le système d'antivol par GPS ayant été bloqué pour Dieu savait quelle raison. Quand le transmetteur apparut finalement à l'écran, la Taurus se déplaçait rapidement. Si O avait disposé de renfort, il aurait fait en sorte que quelqu'un reste scotché à l'écran pendant que lui-même serait parti à la poursuite de la berline dans son pick-up. Mais U était en chasse dans le centre-ville, et lui faire quitter la patrouille, lui ou n'importe qui d'autre, aurait bien trop attiré l'attention.

O avait déjà des problèmes… des problèmes qui se manifestaient de nouveau par le biais de son téléphone portable qui sonna pour la huit centième fois. L'appareil avait commencé à sonner vingt minutes plus tôt et, depuis lors, les appels n'avaient pas cessé. Il tira le Nokia de son blouson de cuir. Le cadran affichait « Numéro masqué ». C'était certainement U, ou pire, M. X.

Le bruit avait déjà dû courir à propos de l'incendie du centre.

Lorsque le portable se tut, O composa le numéro de U. À peine ce dernier répondit-il que O dit :

— Tu me cherchais ?

— *Putain, mais qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? M. X dit que le centre est parti en fumée !*

— Je n'en sais rien.

— *Mais tu y étais, non ? Tu m'as dit que tu y allais.*

— C'est ce que tu as dit à M. X ?

— *Ben ouais. Et tu ferais bien de faire gaffe à tes fesses. Le grand éradiqueur est furieux et il te cherche.*

O s'affaissa contre la carrosserie froide de la Taurus. *Putain de merde.* Il n'avait pas de temps pour ça. Sa femme se trouvait quelque part loin de lui, vivante ou enterrée, et qu'importait l'état dans lequel elle était, il devait la récupérer. Il fallait qu'il parte à la recherche de ce membre de la Confrérie balafré qui la lui avait volée, et qu'il envoie cet enfoiré six pieds sous terre. À la manière forte.

— O *? T'es là ?*

Et merde… Peut-être aurait-il dû s'arranger pour qu'on croie qu'il était mort dans l'explosion. Il aurait pu laisser le pick-up sur place et marcher à travers bois. Ouais, et puis quoi ? Il se serait retrouvé sans argent, sans véhicule, sans soutien face à la Confrérie alors qu'il poursuivrait le balafré. Il aurait été considéré comme un déserteur parmi les éradiqueurs, ce qui impliquait que, dès sa supercherie mise au jour, il aurait été traqué comme un animal par l'ensemble de la Société.

— O ?

— Je ne sais vraiment pas ce qui s'est passé. Quand je suis arrivé sur place, y avait plus qu'un tas de cendres.

— *M. X pense que c'est toi qu'as mis le feu.*

— Évidemment qu'il pense ça. C'est un scénario qui l'arrange, même si je n'avais aucune raison de faire ça. Bon, te rappelle plus tard.

Il referma son téléphone et le glissa dans son blouson. Puis il le ressortit pour l'éteindre.

Il se passa une main sur le visage, qui était complètement insensible, mais pas à cause du froid.

Bon sang, il était dans la merde jusqu'au cou. M. X allait devoir trouver un bouc émissaire pour expliquer ce tas de cendres et, à coup sûr, O serait l'élu. Même s'il n'était pas mis à mort sur-le-champ, son châtiment serait sévère. Dieu savait que la dernière fois qu'on l'avait puni, l'Oméga avait bien failli le tuer. *Merde…* Que pouvait-il faire ?

Lorsque la solution lui apparut, tout son corps fut parcouru d'un frisson. Mais le stratège en lui se réjouissait. En premier lieu, il devait accéder aux archives de la société avant que M. X le trouve. Il avait donc besoin d'une connexion Internet. Ce qui impliquait de revenir chez U.

John quitta le bureau de Kolher et remonta le couloir sur la gauche, restant tout près de Tohr. Face au balcon, se trouvait une porte tous les dix mètres environ, comme dans un hôtel. Combien de personnes vivaient ici ?

Tohr s'arrêta et frappa à l'une d'elles. Ne recevant pas de réponse, il frappa de nouveau et dit :

— Fhurie, t'as une minute ?

— Tu me cherchais ? dit une voix profonde derrière eux.

Un homme à la chevelure luxuriante s'avançait dans le couloir. Sa crinière se déclinait dans toutes les nuances et saccadait en vagues sur son dos. Il adressa un sourire à John, puis regarda Tohr.

— Hé, mon frère, dit Tohr.

Tous deux optèrent pour la langue ancienne tandis que Fhurie ouvrait la porte.

John jeta un coup d'œil à la pièce. Il y vit un antique et immense lit à baldaquin sur lequel étaient alignés des coussins contre la tête de lit sculptée. Tout un tas de trucs de décorateur. L'odeur rappelait celle d'un *Starbucks*.

L'homme à la crinière repassa à l'anglais et baissa les yeux en souriant.

— John, je m'appelle Fhurie. On dirait qu'on va tous les deux passer voir le doc' ce soir.

Tohr posa la main sur l'épaule de John.

— Bon, je te vois plus tard, OK ? T'as mon numéro de portable. Envoie un message si t'as besoin de quelque chose.

John acquiesça et regarda Tohr s'éloigner d'un pas vif. En voyant ses larges épaules disparaître, il se sentit bien seul.

Du moins jusqu'à ce que Fhurie dise doucement :

— Ne t'inquiète pas. Il n'est jamais très loin, et je vais prendre soin de toi.

John plongea son regard dans deux yeux jaunes à l'expression chaleureuse. Wouah… leur couleur faisait penser à celle des chardonnerets. Se relaxant un peu, il fit le rapprochement avec le nom. Fhurie… c'était le type qui allait assurer certains cours.

Tant mieux, pensa John.

— Entre. Je reviens tout juste d'une petite balade.

Lorsque John franchit le seuil de la chambre, l'odeur de fumée et de café se fit plus intense.

— T'es déjà allé chez Havers, avant ?

John secoua la tête et remarqua un fauteuil près de la fenêtre. Il s'avança et s'y assit.

— Bon, t'as pas à t'inquiéter. Tu seras bien traité. J'imagine qu'ils vont essayer d'en apprendre plus sur ta lignée.

John hocha la tête. Tohr lui avait dit qu'on lui ferait une prise de sang avant de lui faire passer un examen physique. C'était sûrement une bonne idée, vu le petit numéro de chute et convulsions qu'il leur avait joué dans le bureau de Kolher.

Il sortit son calepin et écrivit :

« Pourquoi est-ce que tu vas consulter le médecin ? »

Fhurie s'approcha et contempla les pattes de mouche.

D'un mouvement agile de son corps imposant, il posa une énorme ranger sur le bord du fauteuil. John se pencha en arrière tandis que Fhurie retroussait son pantalon de cuir.

Oh, mon Dieu… Le bas de sa jambe n'était qu'une série de tiges et de boulons.

John tendit la main pour toucher le métal étincelant avant de lever les yeux. Il ne se rendit compte qu'il avait porté la main à sa gorge qu'en voyant Fhurie sourire.

— Eh ouais, je sais ce que ça fait d'avoir un morceau en moins.

John reporta son regard sur le membre artificiel et pencha la tête sur le côté.

« Comment c'est arrivé ? »

Quand John l'encouragea d'un mouvement de tête, Fhurie hésita, puis finit par dire :

— Je me suis tiré dessus.

La porte s'ouvrit soudain avec fracas et une dure voix de fusa dans la pièce.

— J'ai besoin de savoir…

John tourna les yeux quand les mots moururent. Il se recroquevilla ensuite dans le fauteuil.

L'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte était balafré, son visage était déformé par une large cicatrice qui courait en son centre, sur toute sa longueur. Mais ce n'était à cause de ça que John s'était fait tout petit. La noirceur des yeux plantés dans ce visage ravagé rappelait les ombres d'une maison abandonnée, probablement pleines de choses toutes plus dangereuses les unes que les autres.

Et pour couronner le tout, du sang lui maculait la jambe et la ranger du côté gauche.

Le regard vicieux se fit plus perçant et frappa John comme une rafale d'air glacial.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Fhurie reposa son pied par terre.

— Je t'ai posé une question, *gamin*.

John tritura son calepin. Il écrivit aussi vite que possible et lui présenta la feuille, mais cela ne fit qu'empirer la situation.

La lèvre supérieure difforme se retroussa pour dévoiler d'interminables crocs.

— Bon… gamin.

— Du calme, Z., intervint Fhurie. Il est muet. Il ne petit pas parler. (Fhurie orienta le calepin vers lui.) Il s'excuse.

John résista à l'envie de se cacher derrière le fauteuil alors que Z. le passait sous le gril de son regard. Mais soudain, l'agressivité qui émanait de lui diminua.

— Tu peux pas parler du tout ?

John hocha la tête.

— Ben moi je sais pas lire. On est dans la même galère, toi et moi.

John fit courir son stylo avec rapidité. Alors qu'il montrait son calepin à Fhurie, l'homme aux yeux sombres fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il a écrit ?

— Il dit que c'est pas grave. Qu'il aime bien écouter. Que tu peux être celui qui parle.

Le regard sans âme se détourna.

— J'ai rien à dire. Bon et sur quoi je dois régler ce putain de thermostat ?

— Ah, sur dix-sept degrés. (Fhurie traversa la pièce.) Le pointeur doit être là. Tu vois ?

— Je l'ai pas monté assez.

— Tu dois aussi t'assurer que ce bouton sur le bas du boitier est poussé tout à droite. Autrement, qu'importe ton réglage, le chauffage ne se mettra pas en marche.

— Ouais… OK. Et tu peux me dire ce qu'il y a écrit, là-dessus ?

Fhurie posa les yeux sur le petit morceau de papier carré.

Ce sont les recommandations de dosage pour les injections.

— Sans déconner. Et donc, je fais quoi ?

— Elle souffre ?

— Non, pas pour le moment, mais je voudrais que tu me remplisses ça et que tu me dises ce que je dois faire. J'ai besoin d'avoir une dose de prête au cas où Havers débarquerait pas assez vite.

Fhurie prit la fiole et sortit l'aiguille de son emballage.

— D'accord.

— Fais ça bien.

Quand Fhurie eut fini avec la seringue, il remit le capuchon en place et parla avec son frère en langue ancienne. Puis type effrayant demanda :

— Tu pars combien de temps ?

— Peut-être une heure.

— Fais-moi une faveur, avant. Débarrasse-toi de la berline dans laquelle je l'ai ramenée.

— C'est déjà fait.

Le balafré approuva d'un signe de tête avant de quitter la pièce en claquant légèrement la porte.

Fhurie posa les mains sur ses hanches et contempla le sol. Puis il se dirigea vers une boîte en acajou posée sur le bureau d'où il tira ce qui ressemblait à un joint. Tenant la roulée entre le pouce et l'index, il l'alluma et inspira une profonde bouffée qu'il retint dans ses poumons en fermant les yeux. Quand il recracha la fumée, une odeur de grain de café que l'on torréfie mélangée à celle du chocolat chaud se répandit. Délicieux.

Sentant ses muscles se détendre, John se demanda ce que c'était. Certainement pas de la marijuana. Mais pas non plus une simple cigarette.

« C'était qui ? » écrivit John avant de montrer son calepin.

— Zadiste. Mon frère jumeau. (Fhurie lâcha un petit rire en voyant la mâchoire inférieure de John tomber.) Oui, je sais, on se ressemble pas beaucoup. Enfin, plus maintenant. Écoute, il est un peu susceptible, il vaut mieux éviter d'être dans ses pattes.

Sans blague, pensa John.

Fhurie mit un holster dans lequel il glissa un pistolet d'un côté et une dague noire de l'autre. Il entra dans le dressing et en ressortit avec un caban de cuir sur les épaules.

Il écrasa le joint, ou quoi que ce soit, dans un cendrier en argent posé à côté du lit.

— Bon, allons-y.

CHAPITRE 11

De retour dans sa chambre, Zadiste garda le silence. Après avoir réglé le thermostat et posé la morphine sur le bureau, il s'était approché du lit et adossé contre le mur, dissimulé dans l'ombre. Il perdit la notion du temps alors qu'il contemplait Bella et mesurait les mouvements des couvertures qui marquaient sa respiration. Il sentit les minutes se changer en heures, mais il était incapable de bouger, malgré l'engourdissement de ses jambes.

Dans la lumière des bougies, il observa la peau de Bella se régénérer juste sous ses yeux. C'était miraculeux ; les bleus s'effaçaient de son visage, le renflement autour de ses orbites se dissipait, les coupures disparaissaient. Grâce au profond sommeil dans lequel elle était plongée, son corps rejetait les blessures et, alors que la beauté de Bella refaisait surface, il se sentit terriblement soulagé. Une femelle avec la moindre imperfection serait à coup sûr bannie des hautes sphères dans lesquelles elle évoluait. Les aristocrates étaient comme ça.

Il visualisa le beau visage exempt de cicatrice de son jumeau et sut que celui qui devait prendre soin de Bella n'était autre que Fhurie. Fhurie serait parfait dans le rôle du sauveur et il était clair qu'il l'avait dans la peau. De plus, elle aimerait certainement se réveiller au côté d'un mâle comme lui. N'importe quelle femelle en rêverait.

Alors, putain, pourquoi ne la transportait-il pas directement dans le lit de Fhurie ? Sur-le-champ.

Il était incapable de faire le moindre geste. Et, tandis qu'il la contemplait, allongée sur un matelas qu'il n'avait jamais utilisé, entre des draps qu'il n'avait jamais froissés, le passé lui revint en mémoire…

Des mois s'étaient écoulés depuis que l'esclave s'était réveillé pour la première fois en captivité. À présent, il n'existait pas

une seule chose qu'on ne lui ait fait subir, à laquelle on ne l'ait forcé ou soumis, et le rythme des maltraitantes était prévisible.

La Maîtresse était fascinée par son intimité et se sentait obligée de la montrer à ses mâles favoris. Elle amenait ces étrangers dans la cellule, sortait l'onguent, et exhibait le captif comme un cheval de concours. Il savait qu'elle faisait cela pour miner leur assurance ; il lisait le délice dans ses yeux quand les mâles secouaient la tête dans une crainte mêlée d'admiration.

Lorsque les inévitables violations commencèrent, l'esclave faisait de son mieux pour se désolidariser de son enveloppe charnelle. C'était bien plus supportable quand il parvenait à s'élever dans les airs, à s'élever toujours plus haut jusqu'à rebondir contre le plafond, transformé en nuage de lui-même. Avec un peu de chance, il réussissait à se transformer complètement et ne faisait plus que flotter, à les contempler d'au-dessus, témoin de l'humiliation, de la douleur et de l'avilissement de quelqu'un d'autre. Mais cela ne fonctionnait pas chaque fois. Il ne parvenait pas toujours à se libérer, et alors il était condamné à endurer.

La Maîtresse devait systématiquement l'enduire d'onguent et, dernièrement, il avait remarqué une chose étrange : même lorsqu'il restait enfermé dans son corps et qu'il lui fallait subir tout ce qui lui était fait, même lorsque les bruits et les odeurs creusaient leurs galeries dans son cerveau tels des rats, un certain décalage persistait au niveau de ses hanches. Tout ce qui venait de cette zone lui parvenait comme en écho, comme s'il s'agissait d'une partie détachée de lui. C'était étrange, mais il en était soulagé. Toute forme d'engourdissement était bonne à prendre.

Dès qu'il se retrouvait seul, il apprenait à maîtriser son imposante stature d'après transition. Il y était parvenu et avait attaqué les gardes à plusieurs reprises sans se sentir le moins du monde coupable de ses actes d'agression. En vérité, il finissait par ne plus avoir l'impression de connaître ces mâles qui le surveillaient et semblaient éprouver un dégoût infini à l'égard de leur tâche : leurs visages lui étaient familiers à la manière de figures croisées dans ses rêves, rien que les restes flous d'une vie ruinée dont il aurait dû profiter davantage.

Chaque fois qu'il se rebellait, il était battu pendant des heures mais uniquement sur la paume des mains et la plante des pieds, car la Maîtresse voulait qu'il reste agréable à regarder. En conséquence de ses attaques, il était à présent gardé par toute une escouade de guerriers qui se relayaient devant sa porte et ne pénétraient dans sa cellule que vêtus de cotte de mailles. Sa couche était de plus équipée d'entraves que l'on pouvait manipuler de l'extérieur, de sorte que les gardes n'avaient plus à mettre leur vie en danger pour le détacher une fois qu'il avait été utilisé. Par ailleurs, chaque fois que la Maîtresse voulait l'approcher, on lui administrait une drogue de soumission, soit par le biais de sa pitance, soit grâce à des fléchettes tirées par de petites fentes aménagées dans la porte.

Les jours s'écoulaient lentement. Il passait le plus clair de son temps à chercher une faille chez les gardes, et à se désolidariser autant que possible des actes de débauche… tant et si bien qu'il finit par mourir. Mourir si complètement que, même libéré des assauts de la Maîtresse, il ne parviendrait jamais plus à vivre vraiment.

L'esclave mangeait dans sa cellule, essayant de se maintenir suffisamment en forme en vue de la prochaine ouverture que laisseraient les gardes, quand il vit la petite trappe de la porte coulisser pour laisser apparaître un tube creux. Il se leva d'un bond, bien qu'il n'y ait rien dans sa cellule pour le protéger, et sentit une première piqûre dans son cou. Il ôta la fléchette aussi vite qu'il le put, mais on sentit une autre l'atteindre et encore une autre, avant que son corps devienne lourd.

Il se réveilla sur la couchette, entravé.

La Maîtresse se tenait juste à côté de lui, la tête penchée, les cheveux devant le visage. Comme si elle savait qu'il avait repris connaissance, elle planta ses yeux dans ceux de l'esclave.

— Je suis prête pour mon Union.

Oh, douce Vierge de l'Estompe… *Ces mots qu'il avait tant attendus, Il allait être libre dorénavant ; elle n'aurait plus besoin d'un esclave de sang à présent qu'elle avait son* hellren. *Il allait pouvoir retourner à ses travaux en cuisine. …*

L'esclave s'efforça de s'adresser à elle avec respect, bien qu'il n'ait aucune estime pour cette femelle.

— Maîtresse, allez-vous me laisser partir ?

Seul le silence lui répondit.

— Je vous en supplie, laissez-moi partir, dit-il, pitoyable. (Après tout ce qu'il avait subi, offrir sa dignité en pâture en échange de la possibilité d'être libéré était un sacrifice facile à consentir.) Je vous en conjure, Maîtresse. Laissez-moi quitter cet enfermement.

Quand elle le regarda enfin, ses yeux étaient emplis de larmes.

— Je me rends compte que je ne peux pas… Je dois te garder. J'ai besoin de te garder.

Il commença à se débattre et, plus il luttait contre ses liens, plus l'amour se lisait sur les traits de la Maîtresse.

— Tu es tellement magnifique, dit-elle en se penchant pour lui toucher l'entrejambe. (Son visage était mélancolique, presque empreint d'adoration.) Je n'ai jamais vu de mâle tel que toi. Si tu ne m'avais pas été si inférieur, je t'aurais exhibé à la cour comme mon prince consort.

Il vit son bras bouger de bas en haut et sut qu'elle devait être en train de s'occuper de cette portion de chair qui l'intéressait tant. Grâce à Dieu, il ne ressentait rien.

— Laissez-moi partir…

— Tu ne durcis jamais sans l'onguent, murmura-t-elle d'une voix triste. Et tu ne jouis jamais. Pourquoi ?

Elle le caressait avec plus d'entrain, jusqu'à ce qu'il sente une brûlure monter de là où elle le touchait. La frustration envahit ses yeux, les rendant plus sombres.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu ne veux pas de moi ? (Alors qu'il gardait le silence, elle tira d'un coup sec sur son membre.) Je suis belle.

— Uniquement aux yeux des autres, dit-il sans pouvoir retenir ses mots.

Elle cessa de respirer, aussi sûrement que s'il lui avait plaqué la main sur la bouche. Ses yeux remontèrent de son ventre à son torse puis à son visage. Ils étaient brillants de larmes mais aussi emplis de rage…

La Maîtresse se releva de la couche et posa le regard sur l'esclave. Puis elle le gifla si fort qu'elle dut en avoir la paume douloureuse. Tout en crachant du sang, il se demanda s'il n'avait pas perdu une dent.

Tandis qu'elle continuait à le regarder droit dans les yeux, il eut la certitude qu'elle le ferait exécuter et se laissa envahir par un sentiment de sérénité. Les souffrances au moins allaient prendre fin. La mort… la mort serait merveilleuse.

Elle lui sourit soudain, comme si elle avait lu dans ses pensées, comme si elle avait farfouillé en lui et les lui avait extirpées, comme si elle les lui avait volées comme elle lui avait dérobé le reste de son corps.

— Non, je ne te confierai pas à l'Estompe.

Elle se pencha pour embrasser un de ses tétons avant de le suçoter. Elle laissa glisser sa main sur les côtes de l'esclave, sur son ventre. Elle jouait avec sa langue sur sa peau.

— Tu deviens maigre. Tu as besoin de te nourrir, n'est-ce pas ?

Elle descendit le long de son ventre à grand renfort de baisers et de succion. Et puis tout se produisit rapidement. L'onguent. Elle sur lui cette ignoble fusion de leurs corps.

Quand il ferma les yeux et détourna la tête, elle le gifla une fois… deux fois… encore et encore. Mais il refusait de la regarder et elle n'était pas assez forte pour lui maintenir la tête, même alors qu'elle lui avait empoigné l'oreille.

Tandis qu'il refusait toujours de la regarder, les sanglots de la Maîtresse rivalisèrent en intensité avec le claquement de sa chair sur les hanches de l'esclave. Quand ce fut fini, elle le quitta dans un tourbillon de soie et, peu de temps après, on le détachait.

L'esclave se redressa sur son avant-bras et s'essuya la bouche. En posant les yeux sur le sang qui lui maculait la main, il fut surpris de le voir rouge. Il se sentait tellement souillé qu'il s'attendait presque à ce que son sang ait pris une teinte rouille.

Il roula hors de la couche, toujours engourdi par les fléchettes, et gagna le coin dans lequel il se rendait chaque fois. Il s'assit dos à l'angle du mur et remonta ses jambes contre sa poitrine, ses talons collés à ses parties intimes.

Un peu plus tard, il entendit des bruits de lutte à l'extérieur de sa cellule, avant que les gardes forcent une femelle de petite taille à entrer. Elle s'effondra en un petit tas, mais bondit vers la porte dès que celle-ci se referma.

— Pourquoi ? hurla-t-elle. Pourquoi est-ce que je suis punie ?

L'esclave se leva, ne sachant que faire. Il n'avait pas vu de femelle autre que la Maîtresse depuis son premier réveil en captivité. Celle-ci devait être une simple bonne. Il se la rappelait d'avant…

La soif de sang monta en lui dès qu'il flaira son odeur. Après tout ce que la Maîtresse lui avait fait, il était incapable de la voir comme quelqu'un sur qui se nourrir mais, avec cette minuscule femelle, c'était différent. Il fut soudain pris d'une soif irrépressible, les besoins de son corps explosèrent en un chœur de cris et de doléances. Il fit quelques pas chancelants vers la bonne, guidé par son seul instinct.

La femelle martelait la porte de la cellule, puis elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule à l'intérieur. Quand elle se retourna et vit avec qui elle avait été enfermée, elle poussa des hurlements.

L'esclave, presque totalement dominé par son besoin de boire, parvint tout de même à se détourner d'elle et regagna son coin en trébuchant. Il s'accroupit, enveloppant de ses bras son corps nu et agité de tremblements afin de le maintenir en place. Face au mur, il essayait de reprendre son souffle… et se surprit au bord des larmes en constatant qu'on l'avait réduit à l'état d'animal.

Après plusieurs minutes, la femelle cessa de hurler et, un peu plus tard encore, elle dit :

— C'est vraiment toi, pas vrai ? Le petit commis de cuisine. Celui qui transportait la bière.

Il acquiesça sans la regarder.

— J'ai entendu certaines rumeurs disant qu'on t'avait amené ici, mais je… j'ai cru les autres, celles qui prétendaient que tu n'avais pas survécu à ta transition. (Elle marqua une pause.) T'es tellement costaud. On dirait un guerrier. Comment ça se fait ?

Il n'en avait pas la moindre idée. Il ne savait même pas à quoi il pouvait bien ressembler puisque sa cellule n'était équipée d'aucun miroir.

La femelle s'approcha de lui avec précaution. Lorsqu'il leva les yeux sur elle, il vit qu'elle était en train de contempler ses bandes tatouées.

— Qu'est-ce qu'ils te font ici, en fait ? chuchota-t-elle. On dit que… des choses terribles sont faites au mâle qui occupe ces lieux.

Comme il ne disait rien, elle s'assit à côté de lui et lui passa doucement la main sur le bras. Il se recroquevilla à ce contact avant de s'apercevoir qu'il l'apaisait.

— Je suis ici pour te nourrir, pas vrai ? C'est pour ça qu'ils m'ont amenée. (Après un instant, elle décrocha la main avec laquelle l'esclave agrippait sa cuisse pour y poser son propre poignet.) Tu dois boire.

Il se mit alors à pleurer, à cause de la générosité de cette fille, de sa gentillesse, du doux contact de la main qu'elle lui passait sur l'épaule… seul contact qu'il avait accueilli avec bienveillance depuis… toujours.

Pour finir, elle pressa son poignet contre la bouche de l'esclave. Même si ses crocs étaient à nu et qu'il la désirait ardemment, il ne fit rien d'autre qu'embrasser sa tendre peau et refuser. Comment pouvait-il exiger d'elle ce que l'on exigeait si souvent de lui ? Certes, elle s'offrait, mais elle y avait été contrainte, tout aussi prisonnière de la Maîtresse que lui.

Plus tard, les gardes entrèrent dans la pièce. Quand ils virent qu'elle le réconfortait tendrement, ils parurent choqués, mais la traitèrent toutefois sans brutalité. En partant, elle posa les yeux sur l'esclave ; l'inquiétude se lisait sur son visage.

Un peu plus tard, il fut frappé par des fléchettes, en si grand nombre qu'il eut l'impression qu'on le bombardait de graviers. Alors qu'il sombrait dans l'oubli, il se dit que la violence de l'attaque ne présageait rien de bon.

Quand il se réveilla, la Maîtresse se tenait au-dessus de lui, furieuse. Elle tenait quelque chose à la main, mais il était incapable de distinguer ce que c'était.

— Tu te crois au-dessus des cadeaux que je t'offre ?

La porte s'ouvrit et on apporta le corps avachi de la jeune femelle. Lorsque les gardes la lâchèrent, elle s'affaissa sur le sol en un tas de guenilles. Morte.

L'esclave poussa des hurlements de fureur, ses cris ricochaient sur les parois de pierre de la cellule, qui les amplifièrent en un tonnerre assourdissant. Il se débattit contre ses entraves d'acier, tant et si bien qu'il s'entailla jusqu'à l'os et qu'un des montants finit par céder dans un grincement.

Les gardes battirent en retraite. Même la Maîtresse paraissait inquiète de la fureur qu'elle avait déchaînée. Mais comme chaque fois, il ne lui fallut que peu de temps avant de retrouver son aplomb.

— Laissez-nous, cria-t-elle aux gardes.

Elle attendit que l'esclave ait fini de s'épuiser. Puis elle se pencha sur lui, mais ne fit que devenir blême.

— Tes yeux, souffla-t-elle, le regard posé sur lui. Tes yeux. … (Elle parut avoir peur de lui pendant un instant mais, aussitôt, elle s'enveloppa d'une indulgence toute régalienne.) Les femelles que je te présente. Tu vas te nourrir sur elles. (Elle jeta un coup d'œil au corps sans vie de la petite bonne.) Et tu ferais mieux de ne pas les laisser te réconforter, ou je serai obligée de recommencer. Tu m'appartiens et à personne d'autre.

— Je ne boirai pas, lui hurla-t-il. Jamais !

Elle recula d'un pas.

— Ne sois pas ridicule, esclave.

Il dénuda ses crocs et siffla :

— Regardez-moi bien, Maîtresse. Observez-moi dépérir !

Il lui cracha le dernier mot au visage, sa voix tonitruante remplissant la pièce. Alors qu'elle se raidissait sous l'effet de la colère, la porte s'ouvrit d'un coup et les gardes pénétrèrent, l'épée au clair.

— Laissez-nous, leur gronda-t-elle avec férocité.

Son visage était écarlate, son corps tremblant.

Elle leva la main, exhibant un fouet. Abaissant le bras avec violence, elle frappa le torse de l'esclave avec son arme. Sa peau se fendit et se mit à saigner, mais il lui rit à la face.

— Encore ! beugla-t-il. Encore une fois. Je n'ai rien senti, tu es si faible !

La retenue avait cédé en lui et le flux de mots refusait de se tarir… Il la railla sans cesse tandis qu'elle le fouettait de plus belle, inondant la couche de ce qui avait coulé dans ses veines. Quand finalement elle fut incapable de soulever le bras une fois de plus, elle était à bout de souffle, en sueur et tout éclaboussée de sang. Lui, était concentré, glacial, calme en dépit de la douleur. Bien qu'il soit celui qui recevait des coups, elle avait flanché la première.

Sa tête bascula en avant comme en signe de soumission tandis qu'elle tentait de reprendre son souffle entre ses lèvres exsangues.

— Gardes, appela-t-elle de sa voix cassée. Gardes !

La porte s'ouvrit. Le mâle en uniforme qui entra dans la pièce marqua une hésitation en constatant ce qui s'y était déroulé. Il devint livide et vacilla dans ses bottes.

— Tiens-lui la tête.

La voix de la Maîtresse était nasillarde. Elle laissa retomber le fouet.

— J'ai dit tiens-lui la tête. Exécution.

Le soldat trébucha en avant, glissant sur le sol humide. Puis l'esclave sentit une large main se poser sur son front.

La Maîtresse, toujours hors d'haleine, se pencha sur le corps de l'esclave.

— Tu n'as pas… le droit… de mourir.

Elle tendit la main vers sa chair masculine, puis la déplaça vers les deux masses jumelles juste en dessous. Elle les serra et tourna la main ; le corps de l'esclave tout entier fut parcouru de spasmes. Tandis qu'il poussait des hurlements, elle se mordit le poignet, le plaça au-dessus de la bouche de l'esclave pour que son sang s'y déverse.

Z. s'éloigna du lit. Il refusait de penser à la Maîtresse en la présence de Bella… comme si le mal pouvait s'évader de son esprit et la mettre en danger pendant qu'elle sommeillait, qu'elle guérissait.

Il marcha jusqu'à son grabat et s'aperçut qu'il était étrangement fatigué. Il était épuisé, à vrai dire.

Alors qu'il s'allongeait par terre, sa jambe lui fit un mal de chien.

Merde, il avait oublié qu'il s'était fait tirer dessus. Il délaça ses rangers, retira son pantalon et alluma une bougie à côté de lui par la force de la pensée. Tournant sa jambe, il examina la blessure qu'il avait reçue au mollet. Il y avait deux trous, un pour l'entrée et l'autre pour la sortie de la balle ; il sut qu'elle n'était plus à l'intérieur. Il survivrait.

Il éteignit la bougie d'un souffle, se servit de son pantalon comme d'une couverture et s'allongea sur le dos. S'ouvrant à la douleur de son corps, il se mua en un réceptacle de souffrances, saisissant chaque nuance de ses maux et autres élancements…

Il entendit un bruit étrange, comme un faible cri. Le son se fit de nouveau entendre, puis Bella commença à se débattre sur le lit dans un froissement de draps.

Il se leva d'un bond et s'approcha d'elle juste au moment où elle tournait la tête dans sa direction et ouvrait les yeux. Elle cligna, leva le regard vers son visage… et hurla.

CHAPITRE 12

— Tu veux manger un morceau ? demanda Fhurie à John alors qu'ils marchaient dans le manoir.

Le garçon avait l'air lessivé, n'importe qui l'aurait été. Se faire tâter, palper, triturer, n'était pas une mince affaire. Fhurie lui-même se sentait rincé.

Tandis que John refusait d'un signe de tête et que la porte du vestibule se refermait dans un claquement, Tohr déboucha de l'escalier au pas de course comme l'aurait fait un père anxieux. Et cela, malgré le rapport complet que lui avait fait Fhurie au téléphone sur le chemin du retour.

La visite chez Havers s'était bien passée, dans sa majeure partie. En dépit de son attaque, John était en bonne santé et les résultats de ses examens sanguins seraient bientôt disponibles. Avec un peu de chance, ils en sauraient plus sur sa lignée, ce qui permettrait à John de retrouver sa famille. Il n'y avait donc aucune raison de s'inquiéter.

Et pourtant, quand Tohr passa son bras autour des épaules de John, le garçon s'affaissa. Un échange non verbal, les yeux dans les yeux, se produisit avant que Tohr dise :

— Il vaut mieux que je te ramène à la maison, je pense.

John acquiesça et répondit en quelques signes. Tohr leva les yeux.

— Il dit qu'il a oublié de te demander comment allait sa jambe.

Fhurie leva le genou et cogna contre son mollet.

— Mieux, merci. Prends soin de toi, John, d'accord ?

Il les observa alors qu'ils disparaissaient par la porte qui se trouvait sous la cage d'escalier.

Quel gentil garçon, pensa-t-il. Et grâce à Dieu, ils l'avaient recueilli avant sa transition…

Un hurlement de femelle transperça le hall d'entrée comme si le son avait été vivant et qu'il avait fait un saut de l'ange depuis le balcon.

La moelle de Fhurie se changea en glace. *Bella*.

Il gravit l'escalier en un éclair et dévala le couloir aux statues. Lorsqu'il ouvrit violemment la porte de Zadiste, la lumière se déversa dans la pièce et la scène qu'il vit se grava instantanément dans sa mémoire : Bella sur le lit, recroquevillée contre la tête sculptée, les draps remontés sur sa gorge. Zadiste accroupi devant elle, les mains en avant, et nu de la tête aux pieds.

Fhurie, hors de lui, se jeta sur Zadiste, l'attrapa à la gorge et le projeta contre le mur.

— C'est quoi ton problème ? hurla-t-il en envoyant Z. s'écraser contre le plâtre. *T'es qu'un putain d'animal !*

Z. ne se défendit pas tandis qu'il encaissait un nouveau choc. Et tout ce qu'il dit fut :

— Emmène-la. Emmène-la ailleurs.

Rhage et Kolher déboulèrent dans la chambre. Tous deux se mirent à parler, mais Fhurie n'entendit rien à cause du grondement qui résonnait entre ses oreilles. Il n'avait jamais détesté Z. auparavant. Il se montrait indulgent avec son frère en raison de ce qu'il avait subi. Mais s'en prendre à Bella…

— T'es vraiment malade, siffla Fhurie. (Il plaqua une fois de plus le corps dur de son frère contre le mur.) T'es vraiment malade… Putain, tu me *dégoûtes*.

Z. lui rendit à peine son regard, ses yeux noirs avaient la couleur de l'asphalte ; opaques et sans vie.

Soudain, les bras massifs de Rhage se refermèrent autour deux, les réunissant dans une étreinte d'ours à leur briser les os.

— Bella n'a pas besoin de ça en ce moment, les gars, dit-il en chuchotant.

Fhurie lâcha prise et se libéra des bras de Rhage. Remettant sèchement son manteau en place, il ordonna :

— Sortez-le d'ici jusqu'à ce qu'on ait déplacé Bella.

Merde, il tremblait si violemment qu'il frôlait l'hyperventilation. Et la colère ne le quittait pas, même après que Z. fut sorti de son propre chef, Rhage sur ses talons.

Fhurie se racla la gorge et jeta un regard à Kolher.

— Majesté, est-ce que tu m'accorderais un instant seul avec elle ?

— Ouais, bien sûr, répondit Kolher d'un grognement rauque tout en se dirigeant vers la porte. Nous allons également veiller à ce que Z. ne revienne pas avant un moment.

Fhurie reporta son regard sur Bella. Elle tremblait tout en clignant des yeux et se frottant le visage. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'enfonça un peu plus dans les coussins.

— Bella, c'est Fhurie.

Le corps de la jeune femme se détendit légèrement.

— Fhurie ?

— Ouais, c'est moi.

— Je ne vois rien, dit-elle d'une voix toute chevrotante. Je n'arrive pas à…

— Je sais, c'est juste la pommade. Attends une seconde, on va essuyer ça.

Il se rendit dans la salle de bains et revint avec un gant de toilette humide, se disant qu'elle avait plus besoin de voir ce qui l'entourait que du traitement.

Elle tressaillit quand il lui prit le menton dans la main.

— Du calme, Bella… (Lorsqu'il porta le gant à ses yeux, elle se débattit, puis planta ses doigts dans son bras.) Non, non… enlève tes mains. Je vais t'essuyer tout ça.

— Fhurie, demanda-t-elle d'une voix cassée. C'est bien toi ?

— Oui, c'est moi. (Il s'assit sur le bord du lit.) T'es au complexe de la Confrérie. On t'y a amenée il y a environ sept heures. Nous avons informé ta famille que tu es en sécurité et, dès que tu le voudras, tu pourras les appeler.

Lorsqu'elle posa la main sur son bras, il se figea. En tâtonnant, elle remonta le long de son épaule jusqu'à son cou avant de lui toucher le visage et les cheveux. Elle afficha un sourire délicat au toucher des épaisses vagues qu'elle porta à son nez. Elle inspira profondément et posa son autre main sur la jambe de Fhurie.

— C'est bien toi. Je me rappelle l'odeur de ton shampooing.

La proximité et le contact transpercèrent les vêtements et la peau de Fhurie pour atteindre directement son sang. Il se fit

l'effet d'être un parfait enfoiré de ressentir quoi que ce soit de sexuel, mais il ne pouvait rien contre son corps. Surtout lorsqu'elle descendit le long de ses cheveux et tâta ses pectoraux.

Il entrouvrit les lèvres, le souffle court. Il voulait l'attirer contre son torse et la serrer fort. Rien de sexuel, même s'il était vrai que c'était ce que son corps réclamait d'elle. Non, pour le moment, il avait seulement besoin de sentir sa chaleur et de savourer le fait qu'elle était en vie.

— Laisse-moi m'occuper de tes yeux, dit-il.

Dieu, que sa voix était gave.

Lorsqu'elle lui fit un signe de tête, il lui essuya les yeux avec précaution.

— Alors, c'est mieux ?

Elle cligna. Sourit légèrement. Posa sa main sur le visage de Fhurie.

— Je te vois mieux maintenant. (Puis elle fronça les sourcils.) Comment est-ce que je suis sortie de cet endroit ? Je me souviens de rien sauf… que j'ai aidé ce civil à s'enfuir et que David est revenu. Puis il y a eu un trajet en voiture. Ou alors c'était un rêve ? J'ai rêvé que Zadiste me sauvait. C'était lui ?

Fhurie n'était pas d'humeur à parler de son jumeau, même indirectement. Il se leva et posa le gant sur la table de nuit.

— Viens, je vais te montrer ta chambre.

— Où sommes-nous ? (Elle regarda autour d'elle avant d'entrouvrir la bouche.) C'est la chambre de Zadiste.

Comment est-ce qu'elle savait ça ?

— Allons-y.

— Où est-il ? Où est Zadiste ? (L'urgence transparaissait dans sa voix.) Il faut que je le voie. Il faut que…

— Je vais te conduire dans ta chambre…

— Non ! Je veux rester ici…

Elle était si agitée qu'il arrêta d'essayer de la raisonner. Il tira les draps afin de l'aider à se lever…

Merde, elle était nue. Il remit rapidement les couvertures en place.

— Euh, désolé…

Il se passa une main dans les cheveux. *Bon Dieu…* La grâce de ce corps, il n'était pas près de l'oublier.

— Je vais… euh, je vais te trouver quelque chose à te mettre.

Il ouvrit la penderie de Z. et fut frappé de constater à quel point elle était vide. Il n'y avait pas la moindre robe de chambre pour la couvrir, et qu'il soit damné plutôt que de lui faire porter une des tenues de combat de son frère. Il ôta son propre caban et revint près d'elle.

— Je vais me retourner pendant que tu enfiles ça. On te trouvera une robe…

— Ne m'emmène pas loin de lui. (Sa voix se brisa sur la supplique.) S'il te plaît. C'était sûrement lui au-dessus du lit. Mais je le savais pas, j'étais aveugle. C'était sûrement lui.

Un peu que c'était lui. Et cet enfoiré était nu comme un ver et prêt à lui sauter dessus. Sachant tout ce qu'elle avait enduré, ce à quoi elle venait d'échapper faisait froid dans le dos. *Merde, quoi…* des années plus tôt, Fhurie avait surpris Z. en train de baiser une prostituée dans une ruelle. Cela n'avait pas été beau à voir et imaginer que Bella aurait pu subir le même sort le rendait malade.

— Enfile ce manteau, dit Fhurie en se retournant. Tu restes pas ici. (Quand finalement il entendit des mouvements dans le lit, accompagnés du craquement du cuir, il prit une profonde inspiration.) Je peux me retourner ?

— Oui, mais je veux pas partir.

Il regarda par-dessus son épaule. Elle avait l'air minuscule dans ce manteau qu'il portait tout le temps, avec ses longs cheveux acajou qui lui cascadaient sur les épaules et dont les pointes frisaient comme s'ils avaient été mouillés puis avaient séché sans être brossés. Il l'imagina sous la douche, de l'eau pure ruisselant sur sa peau blanche.

Et puis il visualisa Zadiste rôdant autour d'elle, l'observant de ses yeux noirs sans âme, voulant la baiser, probablement uniquement parce qu'elle avait peur. Oui, sa peur serait le déclic chez Z. Ils savaient tous que la terreur d'une femelle l'excitait bien plus que la beauté, la douceur ou la gentillesse.

Sors-la d'ici, pensa Fhurie. *Tout de suite.*

Sa voix perdit de son aplomb.

— Tu peux marcher ?

— Je suis un peu étourdie.

— Je vais te porter.

Il s'approcha d'elle, incapable de croire qu'il allait vraiment mettre ses bras autour de son corps. Mais il le fit… Il glissa une main sous la taille de Bella et se pencha pour lui passer l'autre sous les genoux. Son poids était négligeable, ses muscles l'accueillirent sans la moindre difficulté.

Alors qu'il marchait vers la porte, elle se détendit contre lui, reposant sa tête sur son épaule, agrippant sa chemise.

Oh… douce Vierge. C'était tellement parfait.

Fhurie la porta dans le couloir et jusqu'à l'autre aile du Manoir, dans la chambre voisine de la sienne.

John était en mode pilotage automatique lorsque avec Tohr ils quittèrent le centre d'entraînement pour traverser le parking dans lequel était garée la Range Rover. Le bruit da leurs pas se répercutait contre le bas plafond de béton, ricochant tout le long de l'espace vide.

— Je sais que tu dois y retourner pour chercher tes résultats, dit Tohr alors qu'ils montaient dans le 4 x 4. Je viendrai avec toi cette fois, quoi qu'il arrive.

En réalité, John espérait pouvoir y aller seul.

— Qu'est-ce qui va pas, fiston ? Tu m'en veux de pas être venu avec toi ce soir ?

John posa la main sur le bras de Tohr et secoua la tête avec vigueur.

— D'accord, je voulais juste en être sûr.

John détourna les yeux. Il regrettait d'avoir mis les pieds chez le médecin. Ou du moins, une fois là-bas, de ne pas avoir su garder le silence. *Nom de Dieu*. Il n'aurait jamais dû raconter ce qui lui était arrivé près d'un an plus tôt. Le souci, c'est qu'après toute la batterie de questions sur son état de santé il avait basculé en mode réponse automatique. Et quand le médecin l'avait interrogé sur sa vie sexuelle, il avait fait allusion aux événements de janvier dernier. Une question. Une réponse. Comme les autres… ou presque.

Au début, il s'était senti soulagé. Il n'avait jamais consulté de médecin ni personne depuis ce jour-là, et il se demandait toujours s'il n'aurait pas mieux fait de voir quelqu'un. Au moins, en faisant cette démarche, il s'imaginait repartir avec un diagnostic complet qui l'aiderait à en finir avec son agression. Au lieu de quoi, le médecin s'était mis lui parler de thérapie et de la nécessité de « parler » de son expérience.

Comme s'il avait envie de la revivre ! Il avait passé des moi à essayer d'enterrer l'agression, il n'était donc pas question qu'il en exhume le cadavre en putréfaction. Il avait dû fournit suffisamment d'efforts pour la mettre sous terre.

— Fiston ? Ça va ?

Plutôt mourir que d'aller voir un psy. Thérapie posttraumatique. *Sans moi.*

John sortit son calepin et écrivit : « Oui, juste un peu fatigué ».

— T'es sûr ?

Il acquiesça et regarda Tohr pour le convaincre qu'il ne mentait pas. Mais dans le même temps, il se flétrissait de l'intérieur. Bon sang, mais que penserait Tohr s'il apprenait ce qu'il s'était passé ? Les vrais hommes ne laissaient pas ce genre de chose leur arriver, qu'importe l'arme qu'on leur mettait sous la gorge.

John écrivit : « La prochaine fois, je veux aller voir Havers tout seul, d'accord ? »

Tohr se renfrogna.

— Ah… Ce n'est pas la meilleure solution, fiston. T'as besoin d'un garde.

« Alors il faut que ce soit quelqu'un d'autre. Pas toi. » John était incapable de regarder Tohr quand il lui montra le papier. Un long silence suivit.

Tohr répondit d'une voix à peine audible :

— D'accord. Si… hum, si tu veux. Butch pourra peut-être t'accompagner.

John ferma les yeux et expira. Qui que soit ce Butch, ça lui convenait.

Tohr démarra.

— C'est toi qui décides, John.

« John. Pas fiston. »

Alors qu'ils quittaient le parking, John ne cessait de penser : *Bon Dieu, faites que Tohr ne découvre jamais la vérité.*

CHAPITRE 13

En raccrochant le téléphone, Bella se dit que ce qu'elle avait dans la poitrine était si explosif qu'elle pouvait à tout moment voler en éclats. Il était tout bonnement impossible que ses os fragiles et sa peau fine parviennent à contenir le type d'émotion qu'elle ressentait.

Gagnée par le désespoir, elle parcourut la chambre du regard, apercevant vaguement les contours flous de tableaux peints à l'huile, des meubles anciens, des lampes faites à partir de vases orientaux, et… Fhurie qui la regardait, assis sur une chaise longue.

Elle se souvint que, comme sa mère, elle était une dame. Il lui fallait donc au moins feindre d'avoir du sang-froid. Elle s'éclaircit la voix.

— Merci d'être resté pendant que j'appelais ma famille.

— C'est tout naturel.

— Ma mère a été… extrêmement soulagée d'entendre ma voix.

— Je veux bien te croire.

Du moins, ses propos avaient-ils été ceux d'une personne soulagée. Pour le reste, elle était restée aussi calme et posée qu'à l'habitude. *Bon sang…* cette femme était en permanence de marbre, insensible à ce qui se passait sur cette terre, quelle que soit la gravité des événements. Et tout ça à cause de sa dévotion à la Vierge scribe. Pour *mahmen,* rien ne se produisait sans raison… et rien n'était vraiment important.

— Ma mère… est extrêmement soulagée. Elle…

Bella s'interrompit. Elle avait déjà prononcé ces paroles, non ?

— *Mahmen* était… elle était vraiment… elle était soulagée.

Mais ça n'aurait pas fait de mal qu'elle sanglote un peu. Ou qu'elle montre n'importe quoi d'autre que cette acceptation typique de ceux qui sont spirituellement éclairés. Nom de Dieu,

elle avait enterré sa fille avant d'être témoin d'une résurrection. On serait en droit de s'attendre que cela provoque une quelconque forme d'émotion. Au lieu de quoi, s'était juste comme si elles avaient papoté ensemble la veille et qu'aucun des événements de ces six dernières semaines ne s'était produit.

Bella posa de nouveau les yeux sur le téléphone. Puis elle croisa les bras.

Sans avertissement d'aucune forme, elle craqua. Les sanglots lui venaient comme des éternuements : rapides, violents, choquants par leur intensité.

Elle sentit un poids sur le lit, puis de larges bras l'enlacèrent. Elle lutta contre la pression, persuadée que ce n'était pas le rôle d'un guerrier de gérer un tel étalage de faiblesse émotionnelle.

— Pardonne-moi…

— C'est pas grave, Bella. Appuie-toi contre moi.

Oh, et puis merde… Elle s'effondra contre Fhurie, enroulant ses bras autour de sa taille. Ses longs et beaux cheveux venaient lui chatouiller le nez, ils sentaient bon et leur contact sur sa joue était merveilleux. Elle y plongea le visage en inspirant profondément.

Quand soudain elle se calma, elle se sentit plus légère, mais d'une façon désagréable. La colère qui l'avait emplie lui donnait une consistance, un poids. Maintenant que sa peau n'était plus qu'un tamis, elle se vidait de sa substance, se volatilisait pour n'être plus… rien.

Elle ne voulait pas s'évaporer.

Elle prit une nouvelle inspiration et se dégagea l'étreinte de Fhurie. Clignant rapidement des yeux, elle essayait de forcer la mise au point, mais le voile flou dû à la pommade persistait. Bon Dieu, mais que lui avait dont fait cet éradiqueur ? Son intuition lui disait de se préparer au pire…

Elle porta la main à ses paupières.

— Qu'est-ce qu'il m'a fait ?

Fhurie se contenta de secouer la tête.

— C'était si horrible que ça ?

— C'est terminé. Tu es en sécurité. C'est tout ce qui compte.

Je n'ai pas l'impression que tout ça soit terminé, pensa-t-elle. Mais alors Fhurie lui sourit, avec son regard jaune incroyablement tendre qui lui mit du baume au cœur.

— Tu préférerais être chez toi ? Parce que, si c'est le cas, nous pouvons trouver un moyen de t'y conduire, même si l'aube sera là bientôt.

Bella visualisa sa mère et ne put imaginer se retrouves dans la même maison que cette femme. Pas pour le moment. Sans parler de Vhengeance. Si son frère voyait la moindre blessure sur elle, il deviendrait fou, et la dernière chose dont elle avait besoin c'était de le voir partir en guerre contre les éradiqueurs. Elle voulait que cette violence cesse. En ce qui la concernait, David pouvait aller en enfer sur-le-champ, mais elle ne voulait pas que quelqu'un qu'elle aime risque sa vie pour l'y expédier.

— Non, je veux pas rentrer chez moi. Pas tant que je ne serai pas complètement guérie. Et je suis si fatiguée…

Sa voix s'éteignit tandis qu'elle posait les yeux sur les oreillers.

Après un instant, Fhurie se leva.

— Je suis juste à côté si tu as besoin de moi.

— Tu veux récupérer ton manteau ?

— Ah oui… attends, je vais voir si je peux te trouver une robe de chambre. (Il disparut dans un dressing avant de revenir avec une robe de satin noir sur les bras.) Fritz réserve les chambres d'invités pour les mâles, elle risque donc d'être un peu grande.

Elle prit la robe de chambre et il se retourna. Quand elle dégagea ses épaules de l'épais manteau de cuir, l'air frais la glaça et elle s'empressa de se draper dans le satin.

— C'est bon, dit-elle, reconnaissante pour sa discrétion.

Quand il se retourna vers elle, elle lui posa le cuir dans mains.

— Je n'arrête pas de te remercier, on dirait, murmura-t-elle.

Il la regarda pendant un long moment. Puis, au ralenti, il leva le manteau vers son visage et inspira profondément.

— Tu es…

Sa voix dérailla. Il laissa le manteau pendre contre sa hanche et une drôle d'expression s'inscrivit sur son visage.

En fait, non, ce n'était pas une expression. C'était un masque. Il se dissimulait.

— Fhurie ?

— Je suis heureux que tu sois parmi nous. Essaie de dormir un peu. Et mange ce que je t'ai apporté, si tu peux.

La porte se referma derrière lui sans un bruit.

La route du retour jusque chez Tohr fut bizarre et John passa tout le trajet à regarder par sa vitre. Le téléphone de Tohr sonna deux fois. Chaque fois, il répondit en langue ancienne, mais le nom de Zadiste revenait sans cesse dans conversation.

Lorsqu'ils s'avancèrent dans l'allée, une voiture inconnue y était déjà stationnée. Une Volkswagen Jetta rouge. Pourtant Tohr n'eut pas l'air surpris en la dépassant pour entrer dans le garage.

Il coupa le moteur de la Range Rover et ouvrit sa portière.

— Au fait, les cours commencent après-demain. John, qui était en train de déboucler sa ceinture, leva les yeux.

— *Déjà ?* signa-t-il.

— Notre dernière recrue s'est engagée cette nuit. On peut commencer.

Ils traversèrent tous deux le garage en silence. Tohr ouvrait la marche, ses larges épaules ondulant au rythme de ses longues foulées. Il avait la tête baissée, comme s'il observait le sol à la recherche de fissures dans le béton.

John s'immobilisa et siffla.

Tohr ralentit puis s'arrêta.

— Ouais ? dit-il doucement.

John sortit son calepin, y griffonna quelque chose avant de le tendre.

Tohr fronça les sourcils à mesure qu'il déchiffrait.

— T'as pas à être désolé. C'est vraiment comme ça t'arrange.

John tendit la main et serra le biceps de Tohr qui répondit d'un hochement de tête.

— T'en fais pas. Allez, on y va, j'ai pas envie que tu prennes froid à rester planté ici.

Il posa son regard sur John voyant que celui-ci ne bougeait pas.

— Ah, bon sang… Je suis juste… Tu peux compter sur moi. C'est tout.

John posa son stylo sur la feuille. « J'en ai pas douté une seconde. Jamais. »

— Bien. Tu fais bien. Pour être honnête, j'ai l'impression d'être ton…

Tohr marqua une pause tout en promenant un pouce sur front de droite à gauche.

— Écoute, je ne veux pas t'étouffer. On entre ?

Avant que John ait pu lui demander de finir sa phrase, Thor avait ouvert la porte donnant dans la maison. La voix Wellsie se tut… tout comme celle de l'autre femme. John fronça les sourcils en entrant dans la cuisine. Avant de se figer quand une femelle blonde lui adressa un regard par-dessus épaule.

Oh… Wouah.

Elle avait des cheveux coupés au carré et des yeux de la couleur de feuilles tendres. Elle portait un jean moulant taille basse… si basse qu'on apercevait son nombril et près trois centimètres de peau en dessous. Son col roulé noir était… Disons que grâce à lui, on pouvait voir à quel point elle avait un corps parfait.

Wellsie leur sourit.

— Vous arrivez juste à temps. John, je te présente ma cousine Sarelle. Sarelle, voici John.

— Salut John, dit la femelle avec un sourire.

Des canines. Oh, oui. Regardez-moi ces crocs… Quelque chose proche d'un souffle brûlant parcourut sa peau laissant son passage des picotements de la tête aux pieds. La confusion lui fit ouvrir la bouche. Puis il pensa : *Hin-hin, c'est vrai.* Comme si quelque chose allait pouvoir sortir de ce clapet inutile…

Alors qu'il rougissait comme une tomate, il leva la main une espèce de salut.

— Sarelle me donne un coup de main pour le festival de l'hiver, dit Wellsie. Elle va rester manger un morceau avant que l'aube se lève. Mettez donc la table, tous les deux, d'accord ?

Alors que Sarelle affichait un nouveau sourire, les picotements le reprirent avec une telle intensité qu'il eut l'impression de léviter.

— John ? Tu veux bien aider à mettre la table ? le relança telle.

Il acquiesça. Et essaya de se souvenir où se trouvaient les couteaux et les fourchettes.

Les phares de O balayèrent la façade du chalet de M. X, L'insignifiant monospace du grand éradiqueur était garé juste à côté de la porte. O arrêta son pick-up derrière le Town Country, lui bloquant la sortie.

Quand il descendit de son véhicule et qu'il sentit l'air frais entrer dans ses poumons, il sut qu'il était prêt. En dépit de ce qu'il s'apprêtait à faire, ses émotions reposaient contre sa poitrine comme autant de plumes disciplinées, rangées, chacune à sa place. Son corps était tout aussi imperturbable, progressant, certain de sa puissance, une arme sur le point de faire feu.

Il lui avait fallu un long moment pour parcourir les archives, mais il avait fini par trouver ce qu'il cherchait. Il savait ce qui devait se produire.

Il ouvrit la porte du chalet sans même frapper.

M. X leva les yeux de sa table de cuisine. Son visage était impassible, aucun froncement de sourcils, pas de sourire méprisant, pas la moindre trace d'agressivité. Aucune surprise non plus.

Ils étaient donc deux à être prêts.

Sans un mot, le grand éradiqueur se leva et glissa une main dans son dos. O savait ce qui s'y trouvait et il sourit en dégainant son propre couteau.

— Quoi de neuf, M. O ?

— Je viens chercher ma promotion.

— Pardon ?

O retourna son arme vers lui et en posa la pointe contre sternum. D'un geste brusque des deux mains, il se poignarda dans la poitrine.

La dernière chose qu'il vit avant que l'intense enfer blanc se referme sur lui fut le choc qui déformait les traits de M. X. choc qui se mua bien vite en terreur quand il comprit où se rendait O. Et ce qu'il ferait une fois là-bas.

CHAPITRE 14

Allongée sur son lit, Bella écoutait les légers sons qui l'entouraient : des voix de mâles, graves, mélodieuses… le vent à l'extérieur qui soufflait sur le manoir… le craquement d'une latte de plancher, bref, aigu.

Elle se força à fermer les yeux.

À peine une minute plus tard, elle était debout à faire les cent pas, les pieds nus sur le moelleux tapis oriental posé au sol. Aucun élément de l'élégant décor ne semblait avoir de sens et elle sentait qu'elle devait bizarrement retranscrire ce qu'elle voyait. La normalité, la sécurité dans lesquelles elle évoluait lui faisaient l'effet d'une langue étrangère, un langage qu'elle ne savait plus ni lire ni parler. Ou bien n'était-ce qu'un rêve ?

Dans un coin de la pièce, le carillon d'une l'horloge marqua 5 heures. Depuis combien de temps avait-elle été libérée, exactement ? Combien de temps s'était écoulé depuis que les membres de la Confrérie étaient venus la tirer de terre, pour la ramener à l'air libre ? huit heures ? Peut-être, sauf que ces heures lui paraissaient avoir été des minutes, Ou des années ?

Cet aspect fluctuant du temps, combiné à sa vision brouillée, l'isolait et l'effrayait.

Elle serra sa robe de chambre en satin plus étroitement, C'était anormal. Elle aurait dû se réjouir. Après Dieu seul savait combien de semaines passées dans cette conduite d'égout sous terre, surveillée par cet éradiqueur, Bella aurait dû verser des larmes de soulagement. Au lieu de quoi, tout ce qui l'entourait lui semblait faux, irréel, comme dans une maison de poupée grandeur nature, peuplée de mannequins en papier mâché.

Elle s'immobilisa devant une fenêtre et s'aperçut alors que seule une chose lui paraissait réelle. Et elle voulut être à ses côtés.

C'était sûrement Zadiste qui se tenait au bord du lit lorsqu'elle s'était réveillée. Elle rêvait alors qu'elle était de

retour dans le puits, de nouveau avec l'éradiqueur. Quand elle avait ouvert les yeux, tout ce qu'elle avait discerné n'était qu'une imposante forme noire au-dessus d'elle, et pendant un instant elle fut incapable de savoir ce qui tenait du cauchemar ou de la réalité.

Elle avait encore du mal à faire le distinguo.

Bon sang, elle voulait aller trouver Zadiste sur-le-champ, revenir dans sa chambre. Mais au milieu de toute la confusion qui avait suivi ses cris, il n'avait rien fait pour l'empêcher de le quitter. Peut-être préférait-il rester seul ?

Bella ordonna à ses pieds de reprendre leur mouvement et se mit à suivre un petit parcours : du pied de l'immense lit jusqu'à la chaise, puis un crochet vers la fenêtre avant un large détour par la commode haute, la porte donnant sur le couloir, et le secrétaire antique. Le chemin du retour la faisait poser devant la cheminée et la bibliothèque.

Elle déambula. En long. En large. Et en travers. Finalement, elle se rendit dans la salle de bains, mais s'arrêta pas devant le miroir ; elle ne voulait pas savoir à quoi ressemblait son visage. Elle avait envie d'eau chaude. Elle voulait prendre une centaine de douches, un millier de bains. Elle aurait voulu se défaire de la couche superficielle sa peau, raser ses cheveux que l'éradiqueur aimait tant, se couper les ongles, se nettoyer les oreilles et se racler la plante des pieds.

Elle fit couler la douche. Quand l'eau fut assez chaude, elle laissa tomber la robe de chambre et se glissa sous le pommeau. À peine le jet lui toucha-t-il le dos, que son instinct lui commanda de se protéger ; un bras sur ses seins et son autre main pour couvrir son entrejambe… jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'elle n'avait pas besoin de se cacher. Elle était seule. En toute intimité.

Elle se redressa, força ses bras à retomber sur les côtés, avec l'impression de ne pas avoir pu se doucher en privé depuis une éternité. L'éradiqueur avait toujours été là, à regarder, ou pire, à participer.

Grâce à Dieu, il n'avait jamais rien tenté de sexuel avec elle. Le viol était ce qu'elle redoutait le plus au début. Elle avait été terrifiée, persuadée qu'il allait la forcer, et puis elle avait

découvert qu'il était impuissant. Il avait beau la dévorer des yeux, il restait toujours flasque.

Avec un frisson, elle tendit le bras pour attraper le savon, le fit mousser entre ses mains qu'elle remonta jusqu'à ses épaules. Elle se frotta la nuque puis le dos avant de redescendre…

Bella fronça les sourcils et se pencha en avant. Elle avait quelque chose sur le ventre… des griffures effacées. Des griffures qui… *Oh, mon Dieu*. C'était bien un « D », ça ? Et la suivante… c'était un « A ». Puis un « V », un « I » et un autre « D ».

Bella laissa tomber le savon et se couvrit le ventre avec les mains en s'effondrant contre le mur carrelé. Il avait inscrit son nom sur son corps. Dans sa chair. Comme dans une parodie grotesque du sacro-saint rite d'Union de son espèce. Elle était vraiment sa femme…

Elle sortit de la douche en trébuchant, glissa sur le sol de marbre, attrapa une serviette et s'y blottit. Puis elle en attrapa une seconde, dans laquelle elle s'enroula aussi. Elle en aurait pris trois, quatre… cinq, si elle en avait trouvé plus.

Tremblante, nauséeuse, elle se dirigea vers le miroir couvert de buée. Inspirant profondément, elle effaça la condensation de son avant-bras. Et contempla son reflet.

John s'essuya la bouche et se débrouilla pour faire tomber la serviette. Lâchant un juron silencieux, il se pencha pour la récupérer… ce que fit également Sarelle ; au premier qui l'attraperait. Il mima « merci » avec ses lèvres quand elle la lui tendit.

— De rien, dit-elle.

Mince alors, il adorait sa voix. Il adorait aussi son odeur de gel douche à la lavande. Et il adorait ses longues mains fines.

Mais il avait détesté le dîner. Wellsie et Tohr n'avaient pas arrêté de parler pour lui, livrant à Sarelle une version enjolivée de sa vie. Tout ce qu'il avait pu écrire sur son calepin était passé pour des broutilles stupides.

Lorsqu'il releva la tête, Wellsie lui souriait. Et puis elle s'éclaircit la voix, comme si de rien n'était.

— Je disais donc, des femelles aristocrates s'occupaient de la cérémonie du solstice d'hiver du temps de l'Ancienne Contrée. D'ailleurs, l'une d'elles était la mère de Bella. Il faut que je les consulte pour m'assurer qu'on n'a rien oublié.

John laissa la conversation se poursuivre sans y prêter vraiment attention jusqu'à ce que Sarelle dise :

— Bon, je ferais mieux d'y aller. Il reste trente-cinq Minutes avant l'aube. Mes parents vont avoir une attaque.

Elle recula sa chaise, et John se leva en même temps que les autres. Tandis qu'on échangeait les saluts, il resta à l'arrière-plan. Du moins jusqu'à ce que Sarelle le regarde droit dans les yeux.

— Tu veux bien me raccompagner ? demanda-t-elle. Ses yeux bondirent en direction de la porte d'entrée. La raccompagner ? à sa voiture ?

Soudain, en un flot brutal, une espèce d'instinct mâle brut inonda sa poitrine, si puissant que John fut pris d'un léger tremblement. Sa paume se mit aussitôt à le démanger, il posa les yeux dessus, persuadé que quelque chose s'y trouvait qu'il tenait de quoi… la protéger.

Sarelle se racla la gorge.

— OK… bon…

John comprit alors qu'elle l'attendait et sortit immédiatement de sa petite transe. Il fit un pas en avant et désigna la porte.

Tandis qu'ils sortaient, elle demanda :

— T'es prêt pour ton entraînement ?

John acquiesça et se surprit à épier les environs, à scruter les coins sombres. Il sentit son corps se tendre un peu et sa paume droite se mit à vibrer de nouveau. Il ne savait pas exactement ce qu'il cherchait. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il devait la protéger à tout prix.

Des clés tintèrent quand elle sortit la main de sa poche.

— Je pense que mon copain sera dans la même classe que toi. Il était censé s'engager cette nuit. (Elle ouvrit la porte de sa voiture.) Bon, mais tu sais pourquoi je suis ici en réalité, pas vrai ?

Il secoua la tête.

— Je crois qu'ils veulent que tu te nourrisses sur moi. Quand ta transition débutera.

John s'étrangla en entendant ces mots, persuadé que le choc lui avait fait sortir les yeux de la tête et qu'ils dévalaient l'allée.

— Désolée, lui dit-elle en souriant. J'imagine qu'ils ne t'avaient rien dit.

Ça, non ! Il se serait souvenu de cette conversation.

— Ça me pose pas de problème, dit-elle. Et à toi ?

Oh. Mon. Dieu.

— John ? (Elle s'éclaircit la voix.) Écoute, t'as quelque chose sur quoi je puisse écrire ?

Comme engourdi, il secoua la tête. Il avait laissé son calepin à l'intérieur. *Imbécile.*

— Donne-moi ta main.

Quand il la lui tendit, elle sortit un stylo et se pencha sur sa paume. La pointe glissa sur sa peau en douceur.

— Voilà mon adresse e-mail et mon pseudo. Je serai connectée d'ici à une heure. Envoie-moi un message, d'accord ? On pourra discuter.

Il posa les yeux sur ce qu'elle avait inscrit. Le considéra longuement.

Elle eut un petit haussement d'épaules.

— T'es pas obligé, je veux dire. C'est juste… tu vois. Je me disais qu'on pourrait apprendre à mieux se connaître comme ça. (Elle se tut, comme si elle attendait une réponse.) Bon … C'est comme tu le sens. Y a pas de problème. Je veux dire…

Il lui saisit la main, lui arracha le stylo et disposa sa paume à plat.

« Je veux te parler », écrivit-il.

Puis il la regarda droit dans les yeux et fit la chose la plus étonnamment osée qui soit.

Il lui sourit.

CHAPITRE 15

Quand l'aube se leva et que les volets furent baissés, Bella enfila de nouveau la robe de chambre noire et quitta en un éclair la chambre qu'on lui avait attribuée. D'un rapide coup d'œil, elle observa le couloir des deux côtés, Pas de témoin. *Parfait*. Elle referma la porte en silence et glissa sans bruit sur le long tapis persan. Arrivée au niveau de la cage d'escalier, elle s'arrêta et essaya de se souvenir du chemin à prendre.

Le couloir aux statues, pensa-t-elle, se rappelant cette portion d'un trajet emprunté de si nombreuses semaines auparavant.

Elle marcha d'un pas vif, puis se mit à courir, tenant fermement les revers de sa robe de chambre contre ses cuisses. Elle passa devant portes et statues, jusqu'à atteindre le bout du couloir où elle s'immobilisa devant les deux dernières. Elle ne prit même pas la peine de se ressaisir, elle en était de toute façon incapable. Sans lien, déracinée, risquant la désintégration… Il n'y avait pas grand-chose à saisir. Elle frappa bruyamment à la porte.

En guise de réponse elle reçut :

— Barrez-vous. Je pionce.

Elle tourna le bouton et poussa. La lumière du couloir s'immisça dans la pièce, découpant une part dans l'obscurité. Tandis que la lueur frappait Zadiste, il s'assit sur son grabat dans le coin opposé. Il était nu, ses muscles dessinaient des reliefs sous sa peau et les anneaux à ses tétons renvoyaient des éclats argentés. Son visage, traversé par sa cicatrice, était l'incarnation même du ras-le-bol.

— J'ai dit, *ba*… Bella ? (Il se couvrit de ses mains.) Nom de Dieu. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Bonne question, pensa-t-elle, sentant son courage la fuir.

— Est-ce que… est-ce que je peux rester ici avec toi ?

Il se renfrogna.

— Qu'est-ce que tu… Non, tu ne peux pas.

Il attrapa quelque chose par terre et le plaça devant ses hanches en se levant. Sans la moindre excuse pour son regard insistant, elle le dévora des yeux : ses bandes d'esclave tatouées sur les poignets et sur le cou, l'élargisseur passé dans le lobe de son oreille gauche, ses yeux couleur d'obsidienne, ses cheveux ras. Son corps était sévèrement maigre, tout en muscles striés, ou veines apparentes et os saillants. Une puissance brute émanait de lui comme une odeur.

— Bella, sors de là, OK ? C'est pas un endroit pour toi.

Elle ne tint pas compte de l'ordre car, bien que sa bravoure l'ait désertée, le désespoir lui donnait la force dont elle avait besoin.

Sa voix ne chevrotait plus désormais.

— Quand j'étais dans un état second dans la voiture, c'était toi qui conduisais, pas vrai ?

Il ne répondit pas, mais c'était inutile.

— Oui, c'était toi. Tu m'as parlé. C'est toi qui es venu me chercher, je me trompe ?

Il rougit.

— La Confrérie est venue à ton secours.

— Mais c'est toi qui m'as sortie delà. Et tu m'as amenée directement ici. Dans ta chambre.

Elle posa les yeux sur le luxueux lit. Les couvertures étaient rabattues et un creux marquait l'oreiller à l'endroit elle avait posé la tête.

— Laisse-moi rester.

— Écoute, tu as besoin d'être en sécurité…

— Je suis en sécurité avec toi. Tu m'as sauvée. Tu ne laisserais jamais cet éradiqueur me reprendre.

— Personne ne peut t'atteindre ici. Cet endroit est aussi protégé que le putain de Pentagone.

— S'il te plaît…

— Non, lâcha-t-il. Maintenant casse-toi d'ici.

Elle se mit à trembler.

— Je ne veux pas rester toute seule. Je t'en supplie, laisse moi rester avec toi. J'ai besoin de… (Elle avait besoin de lui en

particulier, mais ne pensait pas qu'il réagirait bien à la nouvelle.) J'ai besoin d'être avec quelqu'un.

— Alors va voir Fhurie.

— Non.

Elle voulait le mâle qui se trouvait devant elle. En dépit de sa brutalité, son instinct lui disait qu'elle pouvait avoir confiance en lui.

Zadiste se passa une main sur la tête. À plusieurs reprises. Puis son torse s'élargit.

— Ne me force pas à partir, souffla-t-elle.

En l'entendant jurer, elle poussa un soupir de soulagement, convaincue que c'était ce qu'elle obtiendrait de plus ressemblant à un « oui ».

— Je dois enfiler un pantalon, marmonna-t-il.

Bella entra et referma la porte derrière elle, baissant le regard pour un court instant seulement. Quand elle releva les yeux, il s'était retourné et enfilait un pantalon de sport en nylon noir.

Les muscles de son dos, sous les stries de ses cicatrices, jouèrent quand il se pencha en avant. À la vue du cruel dessin, elle fut prise de l'irrésistible besoin de savoir exactement ce qu'il avait enduré. Dans son intégralité. Et ses moindres détails. Elle connaissait les rumeurs à son sujet ; elle voulait entendre sa vérité.

Il avait survécu à ce qu'on lui avait fait subir. Peut-être alors y parviendrait-elle aussi.

Il fit volte-face.

— T'as mangé ?

— Oui, Fhurie m'a apporté de la nourriture.

Une expression fugace passa sur ses traits, mais si vite qu'elle ne put la décrypter.

— Tu souffres encore ?

— Ça va.

Il marcha jusqu'au lit et redonna leur forme aux oreillers. Puis il se tint sur le côté, regardant par terre.

— Monte.

En avançant, elle eut envie de jeter ses bras autour de lui, mais il se raidit comme s'il avait lu dans ses pensées. Bon sang,

elle savait qu'il n'aimait pas être touché, elle l'avait même appris de façon brutale, mais elle aurait quand même voulu s'approcher.

S'il te plaît, regarde-moi, pensa-t-elle.

Elle était sur le point de le lui demander quand elle remarqua ce qu'il portait autour du cou.

— Mon collier, lâcha-t-elle dans un souffle. Tu portes mon collier.

Elle tendit la main vers le pendentif, mais Zadiste recula. D'un geste vif, il ôta la fragile chaîne en or sertie de petits amants et la déposa dans la main de Bella.

— Tiens. Reprends-le.

Elle posa les yeux dessus. « Diamants sur cour », par Tiffany. Elle l'avait porté pendant des années… son principal bijou. Le collier faisait tellement partie d'elle qu'elle se sentait nue quand elle ne le portait pas. Désormais, les délicats maillons lui étaient totalement étrangers.

Il est chaud, pensa-t-elle, jouant avec un diamant. De la chaleur de Zadiste.

— Je veux que tu le gardes, laissa-t-elle échapper.

— Non.

— Mais…

— Assez parlé. Viens dans le lit ou casse-toi.

Elle rangea le collier dans la poche de la robe de chambre regarda Zadiste. Son regard était braqué au sol, et ses anneaux réfléchissaient la lumière au rythme de son souffle.

Regarde-moi, pensa-t-elle.

Mais il n'en fit rien, alors elle se glissa dans le lit. Comme il se penchait, elle se décala pour lui faire une place, mais il se contenta de remonter les couvertures sur elle avant de retourner dans son coin, sur son grabat à même le sol.

Bella contempla le plafond pendant quelques instants, Puis elle saisit un oreiller, se glissa hors du lit, et s'approcha de lui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sa voix était haut perchée. Alarmée.

Elle laissa tomber l'oreiller, trouva une place par terre, à côté de son grand corps et s'allongea. Son odeur était bien plus intense à présent, un mélange de conifère et de puissance mâle

distillée. Cherchant sa chaleur, elle se rapprocha de lui centimètre par centimètre jusqu'à ce que son front heurte le bras de Zadiste. Il était si dur, on aurait dit un mur de pierre, mais il dégageait de la chaleur et le corps de Bella se détendit. À ses côtés, elle pouvait sentir le poids de ses propres os, le sol dur sous elle, les courants qui circulaient dans la chambre quand le chauffage se mit en marche. À travers sa présence, elle parvenait de nouveau à se connecter au monde alentour.

Encore. Plus près.

Elle s'avança jusqu'à épouser totalement son flanc, de la poitrine aux talons.

Il s'éloigna dans un soubresaut, reculant au point de toucher le mur.

— Excuse-moi, chuchota-t-elle en se plaquant de nouveau contre lui. J'ai besoin de te prendre ça. Mon corps a besoin de – *toi* – cette source de chaleur.

Il se leva brutalement.

Oh, non ! Il allait la chasser…

— Viens, dit-il d'un ton bourru. Allons dans le lit. Je ne supporte pas l'idée que tu dormes par terre.

Quiconque a dit qu'on ne pouvait pas vendre deux fois la même chose n'a jamais rencontré l'Oméga.

O se retourna sur le ventre et souleva son corps sur ses faibles bras. Les haut-le-cœur passaient mieux dans cette position. Merci, la gravité.

Tout en luttant pour ne pas s'étouffer, il repensa au premier marché qu'il avait passé avec le père de tous les éradiqueurs. Le jour de son introduction dans la Société des éradiqueurs, O avait vendu son âme, en même temps que son corps et son cœur, pour devenir un tueur immortel assermenté.

Et il venait tout juste de passer un second marché. M. X n'était plus. O était désormais le nouveau grand éradiqueur.

Malheureusement, il était par la même occasion devenu le jouet de l'Oméga.

Il essaya de relever la tête. La pièce se mit alors à tourner, mais il était trop épuisé pour que la nausée le gagne plus encore. Ou peut-être cette dernière n'avait plus rien à lui apprendre.

Le chalet. Il se trouvait dans le chalet de M. X. Et, d'après la luminosité, l'aube était déjà levée. Il cligna des yeux dans la faible lueur avant de les baisser sur son corps. Il était nu. Couvert de bleus. Il avait un goût détestable dans la bouche.

Une douche. Il avait besoin de prendre une douche.

O s'arracha du sol en s'aidant d'une chaise et du rebord de la table. Quand il se leva, ses jambes lui firent penser à une lampe à lave pour quelque raison saugrenue. Peut-être parce que toutes trois étaient liquides à l'intérieur.

Son genou gauche céda et il s'effondra sur la chaise. Tandis qu'il enroulait ses bras autour de son corps, il se dit que la douche pourrait attendre.

Putain… le monde était de nouveau complètement différent, non ? O avait appris tant de choses en obtenant sa promotion. Avant son changement de statut, il ne se doutait pas que le grand éradiqueur était bien plus que simplement le chef des éradiqueurs. En réalité, l'Oméga était coincé de l'autre côté et il avait besoin d'un canal pour accéder au monde réel. L'éradiqueur numéro un servait de balise à l'Oméga pour l'aider à trouver son chemin pendant le transfert. Le grand éradiqueur devait simplement ouvrir un canal et agir comme un sémaphore.

Il y avait par ailleurs de sérieux avantages à être l'éradiqueur en chef. Des avantages qui faisaient de cette technique d'immobilisation des corps qu'utilisait M. X un jeu d'enfant.

M. X… ce bon vieux *sensei*. O rit. Il avait beau être dans un état pitoyable ce matin-là, celui de M. X était bien pire. Sans l'ombre d'un doute.

Les choses s'étaient produites tout en douceur après le numéro du coup de poignard dans la poitrine. Quand O avait atterri aux pieds de l'Oméga, il lui avait exposé son envie de changer de régime, pointant du doigt la diminution des effectifs de la Société, et notamment la raréfaction des Alphas. La Confrérie devenait plus forte. Le Roi aveugle était monté sur le trône. M. X ne leur opposait pas une guerre assez farouche.

Tout cela était vrai. Mais ce n'était pas pour ces raisons que le marché avait été conclu.

Non, il fallait plutôt mettre cela sur le compte de l'affection que l'Oméga éprouvait pour O.

Dans l'histoire de la Société, en plusieurs occasions, l'Oméga avait manifesté un intérêt personnel, si toutefois on pouvait appeler ça ainsi, pour un éradiqueur en particulier. Mais cela n'avait rien d'une aubaine. Les affinités de l'Oméga étaient intenses et fugaces, et les ruptures souvent effroyables, à en croire les rumeurs. Mais O était prêt à supplier, à faire semblant et à mentir pour obtenir ce qu'il désirait, et l'Oméga avait pris ce qui lui était offert.

Il n'y avait pas pire façon de tuer une heure ou deux. Mais ça en valait la peine.

Il se demanda négligemment ce que subissait M. X en ce moment même. Quand O avait été relâché, l'Oméga s'apprêtait à rappeler à lui l'autre tueur, ce qui avait dû arriver. Les armes de l'ancien grand éradiqueur reposaient sur la table, de même que son téléphone portable. Il y avait aussi une trace de brûlure en forme d'étoile là-bas, devant la porte d'entrée.

O jeta un coup d'œil à l'autre bout de la pièce, vers l'horloge numérique. Même s'il se sentait comme une bête écrasée, il était temps de se motiver. Il prit le téléphone de M. X, composa un numéro et le porta à son oreille.

— *Oui,* sensei, répondit U.

— Y a eu un changement d'organisation. Je veux que tu deviennes mon second.

Un silence.

— *Putain. Mais qu'est-ce qui est arrivé à M. X ?*

— Il a été viré. Bon, t'es avec moi ?

— *Euh, ouais. Bien sûr. Je suis ton homme.*

— Tu t'occupes de recueillir les rapports à partir de maintenant. Pas besoin de le faire en direct. Par e-mail ça ira. Et je garde les escouades comme elles sont. Les Alphas par deux. Les Bêtas par groupes de quatre. Fais passer le mot à propos de M. X. Et ramène ton cul au chalet.

O raccrocha. Il se foutait éperdument de la Société. Sans parler de cette stupide guerre contre les vampires. Il n'avait que deux objectifs : récupérer sa femme, morte ou vive, et tuer le balafré qui la lui avait prise.

En se levant, il se surprit à baisser les yeux sur son corps, sur sa virilité molle. Une terrible pensée s'insinua dans son esprit.

Les vampires, contrairement aux éradiqueurs, n'étaient pas impuissants.

Il visualisa sa belle et pure femme… la vit nue, les cheveux relâchés sur ses épaules blanches, les courbes gracieuses de son corps svelte reflétant la lumière. Somptueuse. Parfaite, parfaite, parfaite. Absolument féminine.

Un objet de vénération, à posséder. Mais pas à baiser. Une Madone.

Sauf que c'est ce que désirerait n'importe quel individu pourvu d'une bite. Vampire, humain, éradiqueur. N'importe qui.

La violence grandit en lui et il espéra soudain qu'elle soit morte. Car si cet immonde enfoiré avait essayé de coucher avec elle… Putain, il l'émasculerait avec une cuiller avant de le tuer.

Et si elle avait aimé ça, que Dieu lui vienne en aide.

CHAPITRE 16

Quand Fhurie se réveilla, il était 15 h 30. Il avait mal dormi. Il était tellement furieux à cause de ce qui c'était passé la nuit précédente que ses glandes à adrénaline avaient fait des heures sup. Ce qui conduisait rarement au sommeil.

Il prit un joint et l'alluma. Tout en inspirant la fumée de l'herbe rouge et la gardant dans ses poumons, il essaya de ne pas penser à aller trouver Zadiste dans sa chambre pour le réveiller d'un uppercut à la mâchoire. Mais l'idée était vraiment des plus tentantes.

Merde, il n'arrivait pas à croire que Z. ait essayé de prendre Bella dans cet état. Il détestait son pervers de jumeau. Se détestait, par la même occasion, d'être surpris. Pendant si longtemps, il avait été sûr que quelque chose avait réussi à survivre à son esclavage… qu'une petite étincelle d'âme perdurait chez son frère. Mais après la nuit dernière ? Il n'avait plus aucun doute sur la nature cruelle de Z. Plus le moindre.

Et, putain, le pire dans tout ça, c'était de savoir qu'il avait abandonné Bella. Il n'aurait jamais dû la laisser dans la chambre de Zadiste. Il avait du mal à se faire à l'idée qu'il avait sacrifié la sécurité de Bella sur l'autel de son besoin de croire.

Bella…

Il repensa à la façon dont elle l'avait laissé la prendre dans ses bras. Pendant ces instants fugaces, il s'était senti puissant, capable de la protéger contre toute une armée d'éradiqueurs. L'espace d'un instant, il s'était transformé en un vrai mâle, qui s'était rendu utile et servait un dessein.

Quelle révélation que d'être autre chose qu'un imbécile en chasse après un fou destructeur !

Il avait désespérément voulu passer la nuit avec elle et n'était parti que parce que c'était la meilleure chose à faire. Non seulement elle était à bout de force, mais de plus – et en dépit de son vœu d'abstinence – il n'était pas digne de confiance. Il

aurait voulu la secourir avec son corps. Il aurait voulu la vénérer et la combler avec sa peau et ses os.

Mais il ne pouvait pas penser comme ça.

Il tira une grosse bouffée sur son joint, inspirant dans un sifflement. Gardant la fumée dans ses poumons, il sentit la tension quitter ses épaules. Gagné par le calme, il jeta un coup d'œil à sa réserve. Elle était déjà presque vide et, même s'il haïssait aller voir le Révérend, il lui en fallait davantage.

Oui, étant donné ce qu'il éprouvait à l'égard de Z., il allait lui en falloir beaucoup plus. L'herbe rouge n'était rien de plus qu'un léger relaxant musculaire, ce n'était ni de la marijuana, ni rien de dangereux. Mais il se reposait sur ses joints pour tenir le coup, comme d'autres comptaient sur leurs cocktails. S'il n'avait pas été contraint de rendre visite au Révérend pour s'en procurer, il aurait pu dire que c'était là un passe-temps parfaitement inoffensif.

Parfaitement inoffensif et sa seule détente dans la vie.

Quand il eut fini sa roulée, il écrasa le mégot dans un cendrier et sortit du lit. Après avoir fixé sa prothèse, il se dirigea vers la salle de bains pour se doucher et se raser ; il enfila ensuite un pantalon droit et une de ses chemises de soie. Il glissa son pied valide et celui qu'il ne pouvait pas sentir dans une paire de mocassins Cole Haan.

Il examina son reflet dans le miroir. Aplatit un peu ses cheveux. Prit une profonde inspiration.

Il se rendit devant la chambre voisine et frappa doucement à la porte. N'obtenant pas de réponse, il frappa de nouveau avant d'ouvrir. Le lit était défait mais vide, et elle n'était pas dans sa salle de bains.

Tandis qu'il ressortait dans le couloir, une alarme retentit dans sa tête. Avant même de s'en rendre compte, il trottinait, puis se mit à courir. Il dépassa le palier de l'escalier, et dévala le couloir aux statues. Il ne prit pas la peine de frapper à la porte de Z., mais l'ouvrit brutalement.

Fhurie se figea instantanément.

Sa première pensée fut que Z. allait tomber du lit. Le corps de son frère reposait sur la couette, tout au bord du matelas, aussi éloigné que possible. *Seigneur*… Sa position semblait

parfaitement inconfortable. Z. avait les bras croisés sur son torse comme pour se contenir, les jambes repliées et tournées sur le côté, avec les genoux dans le vide.

Mais sa tête était tournée dans l'autre sens. Vers Bella. Et ses lèvres difformes, au lieu d'afficher un sourire méprisant, étaient à peine entrouvertes. Ses sourcils, habituellement froncés et pleins d'agressivité, étaient relâchés, détendus.

Son expression ensommeillée était empreinte de respect et d'admiration.

Le visage de Bella faisait face à celui du mâle, ses traits aussi paisibles que la tombée de la nuit. Son corps accolé à celui de Zadiste aussi étroitement que les draps et les couvertures sous lesquelles elle se trouvait le lui permettaient. Bon sang, il était visible que, si elle avait pu s'enrouler autour de lui, elle l'aurait fait. Et il était tout aussi évident que Z. avait essayé de s'éloigner d'elle jusqu'à ce qu'il ne puisse aller plus loin.

Fhurie jura en silence. Quoi qu'il se soit passé la veille au soir, ça n'avait sûrement pas été une tentative perverse de Z. Impossible. Pas d'après leur disposition actuelle.

Il ferma les yeux. Puis la porte.

Pris d'un accès de démence, il envisagea l'espace d'un instant d'entrer dans la chambre et de se battre contre Zadiste pour le droit de s'allonger auprès d'elle. Il s'imaginait en pleine lutte à mains nues, dans un combat à l'ancienne avec son frère jumeau, pour se la disputer.

Mais on n'était plus dans l'Ancienne Contrée. Les femelles avaient le droit de choisir qui elles fréquentaient. Aux côtés de qui elles dormaient. Avec qui elles s'unissaient.

Bella savait où se trouvait Fhurie. Il lui avait précisé que la pièce voisine était sa chambre. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu se tourner vers lui.

Z. éprouva une sensation des plus bizarres en sortant du sommeil : il avait chaud. Pas trop chaud, juste… chaud, Avait-il oublié d'éteindre le chauffage une fois Bella partie ? Certainement. Puis il remarqua autre chose. Il n'était pas sur son grabat. Et il portait un pantalon, non ? Il bougea les jambes pour s'en assurer car habituellement il dormait nu. Quand son

pantalon de sport bougea, il s'aperçut que sa *chose* était dure. Dure et lourde. *Mais bordel de…*

Il ouvrit les yeux subitement. *Bella*. Il était sur le lit avec Bella.

Il sursauta et s'écarta d'elle…

Tombant du matelas et atterrissant sur les fesses. Elle se précipita aussitôt.

— Zadiste ?

Tandis qu'elle se penchait au bord du lit, sa robe de chambre s'ouvrit et les yeux de Zadiste se rivèrent sur le sein exposé. Il était tout aussi parfait qu'il l'avait été dans la baignoire, sa peau pâle si lisse, et son téton si rose… Merde, il savait que l'autre était identique, mais il eut quand même envie de le voir.

— Zadiste ?

Elle se pencha un peu plus, ses cheveux glissèrent sur ses épaules pour se déverser par-dessus le bord du lit en une somptueuse cascade d'acajou profond.

La *chose* entre ses cuisses se tendit douloureusement. Elle pulsait au rythme de son cœur.

Il redressa les genoux d'un coup et serra étroitement les cuisses pour éviter qu'elle la voie.

— Ta robe, dit-il sèchement. Ferme-la. S'il te plaît.

Elle regarda vers le bas puis rabattit les revers de la robe chambre en rougissant. *Oh, mon Dieu…* Désormais ses joues étaient aussi roses que ses tétons, pensa-t-il.

— Tu reviens dans le lit ? demanda-t-elle.

Le reste de bienséance enfoui en lui lui fit remarquer que c'était là une mauvaise idée.

— S'il te plaît ? chuchota-t-elle tout en se passant une mèche de cheveux derrière l'oreille.

Il contempla les courbes de son corps, le satin noir qui dissimulait sa peau, puis ses larges yeux de saphir et la mince colonne que formait sa gorge.

Non… ce n'était *vraiment* pas une bonne idée que de s'approcher d'elle maintenant.

— Pousse-toi, dit-il.

Tandis qu'elle reculait, il posa les yeux sur le chapiteau entre ses jambes. *Merde,* cette saleté était énorme ; c'était Comme s'il

avait un troisième bras dans le pantalon. Pour cacher un rondin pareil, il devrait monter un échafaudage.

Il regarda le lit. D'un mouvement gracieux, il se glissa entre les draps.

Ce qui était une très mauvaise idée. À peine fut-il dans le lit qu'elle se moula contre lui pour se muer en une couverture supplémentaire. Une couverture douce, chaude, vivante…

Z. fut pris de panique. Le corps de Bella était en contact étroit avec le sien qu'il ne savait plus quoi faire. Il voulait la rejeter. Il voulait qu'elle soit plus proche encore. Il voulait…

Oh, putain. Il voulait la monter. Il voulait la prendre. Il voulait la baiser.

La force de son instinct était telle qu'il se vit en plein acte : la retournant sur le ventre, tirant ses hanches hors dit lit, se cabrant derrière elle. Il s'imagina glissant sa *chose* en elle, allant et venant entre ses reins…

Bon Dieu, il était *répugnant*. Prendre cette chose immonde et la forcer en elle ? Pourquoi ne pas lui fourrer un balai de toilettes dans la bouche tant qu'il y était ?

— Tu trembles, dit-elle. T'as froid ?

Elle se colla encore un peu plus contre lui, et il sentit sa poitrine, douce et chaude, toucher son avant-bras. Sa *chose* tressauta violemment, venant buter contre son pantalon.

Merde. Il avait la sensation que cette agitation était symptomatique d'une dangereuse excitation.

Ah, tu crois ? Merde, cette chose le lançait, et ses boules le faisaient souffrir. Il se voyait la saillir comme un taureau, Sauf qu'en temps normal seule la peur d'une femelle le faisait bander, et elle n'avait pas peur. Alors à quoi donc réagissait-il ?

— Zadiste, dit-elle doucement.

— Quoi ?

Les six mots qu'elle prononça ensuite transformèrent sa poitrine en parpaing tandis que son sang se solidifiait. Mais au moins, l'autre délire s'était-il évanoui.

Lorsque sa porte s'ouvrit sans qu'on ait frappé, les mains de Fhurie s'immobilisèrent sur le tee-shirt qu'il était en traits d'enfiler.

Zadiste se tenait dans l'embrasure, nu jusqu'à la taille, ses yeux noirs incendiaires.

Fhurie jura doucement.

— Je suis content que tu sois venu. À propos d'hier soir… je te dois des excuses.

— Je veux pas les entendre. Viens avec moi.

— Z., j'ai eu tort de…

— Viens. Avec. Moi.

Fhurie finit de passer la tête dans son tee-shirt et regarda montre.

— Je donne un cours dans une demi-heure.

— Ça sera pas long.

— Hmm… bon, d'accord. (Alors qu'il suivait Z. le long du couloir, il se dit qu'il aurait le temps de lui présenter ses excuses en chemin.) Écoute, Zadiste, je suis vraiment désolé pour hier soir. (Le silence de son frère ne le surprit pas.) Je me suis trompé. Au sujet de toi et Bella.

Z. hâta encore le pas.

— J'aurais dû savoir que tu ne lui ferais pas de mal. Je voudrais t'offrir un *honoris*.

Zadiste s'arrêta et jeta un regard mauvais par-dessus son épaule.

— Et en quel honneur ?

— Je t'ai offensé. La nuit dernière.

— Tu m'as pas offensé.

Fhurie ne put que secouer la tête.

— Zadiste…

— Je *suis* malade. Je *suis* répugnant. Je *ne suis pas* digne de confiance. Ce n'est pas parce que tu as réussi à connecter deux neurones pour t'en rendre compte que tu dois venir me cirer les pompes avec ces conneries d'excuses.

La bouche de Fhurie s'affaissa.

— Bon sang… Z. T'es pas…

— Oh, mais putain, tu vas te magner le cul, oui ?

Z. poursuivit son chemin d'un pas déterminé jusqu'à sa chambre dont il ouvrit la porte.

Bella s'assit sur le lit, ramenant les revers de sa robe de chambre en satin contre son cou. Elle avait l'air complètement désorientée. Et était d'une beauté indescriptible.

Le regard de Fhurie passa de Bella à Z. puis revint à Bella avant de s'arrêter sur son jumeau.

— À quoi tu joues ?

Les yeux noirs de Z. restaient rivés au sol.

— Va avec elle.

— Pardon ?

— Elle a besoin de se nourrir.

Bella émit un petit bruit, comme si elle avait avalé de travers.

— Non, attends, Zadiste, c'est toi… que je veux.

— Tu peux pas m'avoir.

— Mais je veux…

— Dommage. Je suis parti.

Fhurie se sentit poussé dans la pièce avant que la porte claque. Dans le silence qui suivit, il ne sut pas s'il devait hurler de triomphe ou… hurler tout simplement.

Il respira profondément et regarda le lit. Bella se tenait toute recroquevillée, les genoux remontés contre la poitrine.

Merde, il n'avait jamais laissé une femelle boire sur lui auparavant. En tant qu'abstinent, il n'avait jamais voulu prendre le risque. À cause de ses désirs sexuels et de son sang de guerrier, il craignait qu'en laissant une femelle boire son sang il perde tout contrôle et tente de la pénétrer. Et si cette femelle devait être Bella, il aurait encore plus de mal à se contenir.

Mais elle avait besoin de se nourrir. Et que vaudrait un vœu facile à respecter ? Il pourrait en faire une épreuve, l'occasion de prouver sa discipline dans les circonstances les plus extrêmes.

Il se racla la gorge.

— Je suis prêt à m'offrir à toi.

Alors que les yeux de Bella se levaient à la rencontre des siens, il sentit sa peau devenir trop petite pour son squelette. Ce qui était la réaction de tout mâle qui essuyait un refus. Il se flétrissait.

Il détourna le regard et pensa à Zadiste qui, il pouvait sentir, se tenait juste derrière la porte.

— Il en est probablement incapable. T'es au courant de son… passé, n'est-ce pas ?

— C'est trop cruel de ma part de lui demander ça ? (La tension était perceptible dans sa voix, la profondeur de son tourment aussi.) C'est ça ?

Probablement, pensa-t-il.

— Ce serait mieux que tu te serves de quelqu'un d'autre.

Mais bon sang, pourquoi ne peux-tu pas te servir de moi ? Pourquoi est-ce que tu n'as pas plutôt besoin de moi ?

— Je ne pense pas qu'il serait très opportun de demander Kolher ou à Rhage, vu qu'ils sont unis, l'un comme l'autre. Mais je pourrais peut-être demander à V…

— Non… j'ai besoin de Zadiste. (Sa main tremblait quand elle la porta à sa bouche.) Je suis vraiment désolée.

Pas autant que lui.

— Attends ici.

Alors qu'il sortait dans le couloir, il trouva Z. juste en face de la porte. Il se tenait la tête à deux mains, les épaules voûtées.

— C'est déjà fini ? demanda-t-il en laissant retomber ses bras.

— Non. Il ne s'est rien passé.

Z. se renfrogna et le regarda attentivement.

— Pourquoi ? Tu dois le faire, mon frère. T'as entendu ce qu'a dit Havers…

— C'est toi qu'elle veut.

— … tu vas rentrer là-dedans et t'ouvrir une veine…

— Elle ne veut personne d'autre que toi.

— Elle en a besoin, tu…

Fhurie haussa le ton.

— Je ne la nourrirai pas !

Z. serra les lèvres et plissa ses yeux noirs.

— Va te faire foutre ! Tu vas faire ça pour moi.

— Non, je le ferai pas.

Parce qu'elle ne veut pas de moi.

Z. bondit en avant et empoigna violemment l'épaule de Fhurie.

— Alors tu le feras pour elle. Parce que c'est la meilleure solution, parce que t'as des sentiments pour elle et que t'en crèves d'envie. Fais-le pour *elle*.

Nom de Dieu. Il tuerait pour ça. Il mourait d'envie de retourner dans la chambre de Z. D'arracher ses vêtements. De se laisser tomber sur le lit. Et de sentir Bella contre sa poitrine, plantant ses dents dans son cou, le chevauchant pour le prendre en elle, entre ses lèvres comme entre ses cuisses.

Les narines de Z. se dilatèrent.

— Putain… je sens à quel point tu la désires. Alors vas-y. Va avec elle, nourris-la.

La voix de Fhurie se brisa.

— Elle ne veut pas de moi, Z. C'est toi qu'elle…

— Elle sait pas ce qu'elle veut. Elle sort tout droit de l'enfer.

— C'est à toi de le faire. Pour elle, c'est à toi de le faire. (Tandis que le regard de Zadiste glissait vers la porte fermée, Fhurie insista, même si cela le tuait.) Écoute-moi bien, mon frère. C'est toi qu'elle veut. Et tu peux faire ça pour elle.

— Facile à dire.

— Z., fais-le.

Le crâne aux cheveux ras se balança d'avant en arrière.

— Tais-toi, ce truc qui coule dans mes veines est vicié. Tu le sais.

— C'est faux.

Dans un grondement féroce, Z. se pencha en arrière et exhiba ses poignets, affichant ses bandes d'esclave de sang tatouées au niveau des points de ponction.

— Tu veux qu'elle morde là-dedans ? Peux-tu supporter l'idée de sa bouche sur ces marques ? Parce que moi, putain, je peux pas.

— Zadiste ?

La voix de Bella leur parvint doucement. Sans qu'ils s'en soient aperçus, elle s'était levée et avait ouvert la porte. Tandis que Z. fermait les yeux avec force, Fhurie chuchota :

— T'es celui qu'elle veut.

La réponse de Z. fut à peine audible.

— Je suis contaminé. Mon sang la tuerait.

— Non. Tu te trompes.

— S'il te plaît… Zadiste, dit Bella.

Cette humble mais ardente requête transforma les côtes de Fhurie en une cage de glace et il ne put qu'observer, immobile, abasourdi, Z. se tourner vers elle.

Bella recula imperceptiblement, gardant toujours les yeux sur lui.

Les minutes devinrent des jours… des décennies… des siècles. Puis Zadiste s'avança et entra dans la chambre. La porte se referma.

Fhurie ne voyait plus rien quand il fit volte-face pour redescendre le couloir.

N'était-il pas censé se rendre quelque part ?

En cours. Oui, il allait… donner un cours maintenant.

CHAPITRE 17

À 4 h 10, John monta à bord d'un bus de ramassage, trimballant son sac marin avec lui.

— Bonjour, monsieur, dit avec enthousiasme le *doggen* assis au volant. Bienvenue.

John fit un signe de tête et regarda les douze types assis deux par deux et qui l'observaient.

Wouah. On ne peut vraiment pas dire que ça respire l'amour ici, les gars, pensa-t-il.

Il s'assit à la place libre derrière le chauffeur.

Dès que le bus se mit à bouger, un dispositif d'obturation descendit, de sorte que les apprentis soient enfermés ensemble à l'arrière du véhicule et qu'ils ne puissent rien voir de l'extérieur. John se tourna légèrement et se retrouva assis de biais. Garder un œil sur ce qui se passait derrière lui semblait être une bonne idée.

Les vitres étaient toutes opaques, mais les rangées de spots encastrés, tant dans le sol que dans le plafond, offraient suffisamment de lumière pour qu'il puisse avoir un aperçu de ses camarades de classe. Ils lui ressemblaient tous, petits et minces, bien qu'ils aient les cheveux de couleurs différentes, blonds ou bruns. Et un roux. Comme John, tous portaient des *ji* d'arts martiaux blancs et tous avaient le même sac marin à leurs pieds, un Nike en nylon noir assez grand pour transporter une tenue de rechange et pas mal de nourriture. Chacun avait également un sac à dos, et il s'imagina qu'ils les avaient sans doute remplis avec les mêmes choses que lui : un bloc-notes et des stylos, un téléphone portable, une calculatrice. Tohr leur avait fait parvenir une liste de fournitures.

John serra son sac contre lui et sentit qu'on l'observait. Le fait de penser à tous les numéros auxquels il pouvait envoyer des messages le réconfortait, il les passait donc en revue dans sa

tête en boucle. La maison. Le portable de Wellsie. Celui de Tohr. Le numéro de la Confrérie. Celui de Sarelle…

Penser à elle le fit sourire. Ils avaient passé des heures connectés la nuit précédente. Une fois qu'il avait pris le coup, la messagerie instantanée était devenue le moyen parfait pour communiquer avec elle. Qu'ils aient tous deux à taper les mots lui donnait l'impression qu'ils étaient sur un pied d'égalité. Et s'il l'appréciait après le dîner, il ressentait désormais tout autre chose pour elle.

— Comment tu t'appelles ?

John regarda vers l'arrière, deux ou trois banquettes plus loin. Un type aux longs cheveux blonds et qui arborait un diamant à l'oreille avait parlé tout haut.

Au moins ils parlent anglais, pensa John.

Alors qu'il ouvrait son sac à dos pour en sortir le calepin, le type dit :

— Ohé, t'es sourd ou quoi ?

John inscrivit son nom sur le calepin et le lui montra.

— John ? Qu'est-ce que c'est que ce putain de nom ? Et pourquoi t'écris ?

Oh, bon sang…, ces cours allaient vraiment craindre.

— C'est quoi ton problème ? Tu sais pas parler ?

John regarda le garçon droit dans les yeux. Les lois de la probabilité voulaient qu'au sein de chaque groupe il y ait un emmerdeur de première, et ce type aux cheveux blond filasse avec le brillant à l'oreille était le candidat parfait pour ce rôle.

John secoua la tête en guise de réponse.

— Tu peux pas parler ? du tout ?

Le type haussa la voix comme pour s'assurer que tout le monde entende bien.

— Merde, alors pourquoi tu viens t'entraîner pour devenir un guerrier si tu ne peux même pas parler ?

« Tu combats pas avec les mots, que je sache », écrivit John.

— T'as raison, et tes muscles *sont franchement* impressionnants.

« Comme les tiens », voulut écrire John.

— Pourquoi est-ce que tu portes un nom d'humain ?

La question venait du garçon roux assis sur la banquette derrière lui.

John écrivit : « C'est eux qui m'ont élevé », avant de montrer le calepin.

— Ah. OK bon, moi c'est Blaylock. John… wouah, trop bizarre.

Sur un coup de tête, John retroussa sa manche et montra le bracelet qu'il avait confectionné, celui qui portait les caractères dont il avait rêvé.

Blaylock se pencha en avant. Puis il releva brusquement ses yeux bleu pâle.

— Son vrai nom, c'est Tehrreur.

Des chuchotements. Beaucoup de chuchotements.

John dissimula son bras et reprit sa position, adossé à la fenêtre. Il regrettait d'avoir remonté sa manche. Bon sang, qu'est-ce qu'ils allaient penser maintenant ?

Après un instant, Blaylock présenta les autres. Ils avaient tous des noms étranges. Le blond s'appelait Flhéau. Plutôt approprié, non ?

— Tehrreur…, murmura Blaylock. C'est un nom très ancien. Un vrai nom de guerrier.

John fronça les sourcils. Même s'il aurait été préférable il fasse profil bas, il écrivit : « Et pas le tien ? ni le leur ? »

Blaylock secoua la tête.

— Nous avons du sang de guerrier, c'est pour ça qu'on nous a choisis comme apprentis, mais aucun de nous n'a un nom comme celui-là. C'est quoi ta lignée ? Putain… t'es un descendant de la Confrérie ?

John se renfrogna un peu plus. Il ne lui était jamais venu l'esprit qu'il pourrait avoir des liens avec la Confrérie.

— J'imagine qu'il va pas s'abaisser à te répondre, dit Flhéau.

John ne releva pas. Il savait qu'il empiétait sur toutes sortes frontières sociales, déclenchant des mines antipersonnel à droite et à gauche, avec ses noms, le fait qu'il avait été éduqué par des humains et son incapacité à prononcer le moindre mot. Il avait le sentiment que ces cours allaient constituer un véritable test d'endurance, alors autant éviter de gaspiller son énergie.

Le trajet dura environ un quart d'heure, avec un dernier tiers passé à s'arrêter avant de redémarrer, signe qu'ils franchissaient les nombreux sas du complexe d'entraînement.

Lorsque le bus s'immobilisa et que le dispositif d'obturation se releva, John se passa les deux sacs sur l'épaule et descendit en premier. Le parking souterrain n'avait pas changé d'un iota depuis la veille : toujours aucune voiture, et un bus de ramassage identique à celui dans lequel ils étaient arrivés. Il se décala sur le côté et regarda les autres grouiller ; un troupeau de *ji*. Leurs jacassements lui évoquèrent des battements d'ailes de pigeons.

Le portail du centre s'ouvrit et le groupe se retrouva Comme paralysé.

C'était exactement le genre d'effet que Fhurie pouvait avoir sur une foule. Avec sa chevelure magnifique et son imposant corps vêtu de noir, il aurait fait se figer n'importe qui.

— Salut, John, dit-il en levant la main. Comment va ?

Tous se retournèrent et le regardèrent.

Il répondit à Fhurie par un sourire. Puis il fit de son mieux pour se fondre dans le décor.

Bella observait Zadiste faire les cent pas dans la chambre. Il lui rappelait la nuit précédente, ce qu'elle avait ressenti avant d'aller le trouver : en cage, malheureuse, dans ses retranchements.

Pourquoi s'obstinait-elle à le forcer ?

Tandis qu'elle se préparait à ouvrir la bouche pour tout annuler, Zadiste s'immobilisa devant la porte de la salle de bains.

— Laisse-moi une minute, dit-il avant de s'enfermer.

Perdue, elle s'approcha et s'assit sur le lit, s'attendant à ce qu'il ressorte aussitôt. Entendant la douche se mettre à couler sans discontinuer, elle se plongea dans une introspection agitée.

Elle essayait de s'imaginer de retour auprès des siens, évoluant dans des pièces familières, s'asseyant dans les fauteuils, ouvrant les portes et dormant dans son lit d'enfance. Rien de tout cela ne collait ; comme si elle n'était plus qu'un fantôme venu hanter un lieu si familier.

Et comment s'y prendrait-elle avec sa mère et son frère ? Et avec la *glymera ?*

Le monde aristocratique l'avait déjà disgraciée avant même son enlèvement. Désormais, elle serait simplement bannie. Être tombée aux mains d'un éradiqueur… emprisonnée sous terre ; l'aristocratie réagissait assez mal à ce genre d'horreurs, elle en serait tenue pour responsable. Bon sang, mais c'était certainement la raison qui avait poussé sa mère à être à ce point sur la réserve.

Mon Dieu, pensa Bella. À quoi allait ressembler le reste de sa vie ?

Oppressée par la peur, elle se rattachait à la seule perspective qui lui permettrait de ne pas se déliter : rester dans cette chambre pour y dormir pendant des jours avec Zadiste à son côté. Il était le froid qui lui permettait de se condenser en elle-même. Et la chaleur qui l'empêchait de frissonner.

Il était l'assassin qui la faisait se sentir en sécurité.

Plus de temps… plus temps avec lui, avant toute chose. Ensuite, elle pourrait peut-être affronter le monde extérieur.

Elle fronça les sourcils en se rendant compte qu'il était sous la douche depuis un bon moment.

Elle posa les yeux sur le grabat à l'autre bout de la pièce. Comment pouvait-il dormir là-dessus nuit après nuit ? Le sol devait être si dur sous son dos, et sans le moindre oreiller pour sa tête. Pas de couette non plus pour se protéger du froid.

Son attention fut attirée par le crâne qui reposait à côté des couvertures pliées. La bandelette de cuir noir entre ses dents le désignait comme ayant appartenu à quelqu'un que Z. avait aimé. Il avait visiblement été lié, bien qu'elle n'ait jamais entendu de rumeur à ce propos. Sa *shellane* avait-elle rejoint l'Estompe de causes naturelles ou l'y avait-il envoyée ? Était-ce la raison de sa colère ?

Bella reporta son attention sur la porte de la salle de bains. Qu'était-il en train de faire ?

Elle se leva pour aller frapper à la porte. N'obtenant pas de réponse, elle l'ouvrit doucement. Un courant d'air froid la frappa et elle fit un bond en arrière.

Se ressaisissant, elle se pencha dans l'air sibérien.

— Zadiste ?

Derrière la porte vitrée de la douche, elle le vit assis sous un jet d'eau glaciale. Il se balançait d'avant en arrière tout en gémissant et en se frottant les avant-bras avec un gant de toilette.

— *Zadiste !*

Elle courut pour ouvrir la porte de la cabine. Se débattant avec les robinets, elle coupa l'arrivée d'eau.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Il leva sur elle des yeux fous, hagards, sans arrêter de se balancer et de se frotter, encore et encore. La peau autour des bandes tatouées était d'un rouge luisant, totalement à vif.

— Zadiste ? (Elle luttait pour garder un ton égal et posé.) Qu'est-ce que tu fais ?

— Je… j'arrive pas à me nettoyer. Et je veux pas te salir. (Il leva le poignet et du sang coula le long de son avant-bras.) Regarde. Tu vois cette saleté. J'en suis plein. À l'intérieur.

Sa voix l'inquiétait plus encore que le traitement qu'il s'était infligé, ses mots véhiculaient une effrayante logique sans fondement, propre à la folie.

Bella prit une serviette, entra dans la douche, et s'accroupit. Saisissant ses mains, elle lui ôta le gant de toilette.

Tout en essuyant avec précaution sa peau ravagée, elle dit :

— T'es pas sale.

— Oh, si, je le suis. Je le suis complètement. (Sa voix se faisait plus forte, gagnait en inertie.) Je suis répugnant. Je suis tellement sale. Je suis sale, sale… (Il bredouillait à présent, se mots se déversaient tous ensemble, toujours plus forts jusqu'à ce que l'hystérie se répercute sur le carrelage et finisse par envahir toute la pièce.) Tu vois la saleté ? Je la vois *partout*. J'en suis recouvert. Elle m'enferme. Je la sens sur ma peau…

— Chut. Laisse-moi… juste…

Gardant un œil sur lui, comme s'il allait… Merde, comme s'il allait quoi ?… Elle tâtonna à la recherche d'une autre serviette, qu'elle tira vers elle dans la douche. Elle tendit le bras autour de ses larges épaules et le drapa dans le linge mais, quand elle tenta de le serrer dans ses bras, il se recroquevilla.

— *Me touche pas,* lâcha-t-il d'une voix râpeuse. Tu vas en avoir sur toi.

Elle se laissa tomber à genoux face à lui, sa robe de chambre en satin traînant dans l'eau, s'en imbibant. Elle ne remarqua même pas le froid.

Mon Dieu… Il avait tout du naufragé : les yeux hagards, le regard dément, le pantalon détrempé qui lui collait aux jambes, le torse couvert de chair de poule. Ses lèvres étaient bleues et il claquait des dents.

— Je suis tellement désolée, chuchota-t-elle.

Elle voulait le rassurer en lui disant qu'il n'y avait pas la moindre trace de saleté sur lui, mais elle savait que cela provoquerait une nouvelle crise.

De l'eau s'écoulait du pommeau, pour venir s'écraser en rythme sur le carrelage, comme si un gros tambour s'était trouvé avec eux. Entre deux battements, elle replongea dans le souvenir de la nuit où elle l'avait suivi dans cette chambre… la nuit où il avait touché son corps excité. Dix minutes plus tard, elle l'avait retrouvé penché sur la cuvette des toilettes, en train de vomir d'avoir posé la main sur elle.

« Je suis répugnant. Je suis tellement sale. Je suis sale…»

La clarté se fit en elle à la manière mouvante d'un cauchemar, s'insinuant dans sa conscience, chargée d'une révélation glaçante, lui dévoilant quelque chose d'affreux. Il était évident qu'il avait été battu en tant qu'esclave, et elle s'était dit que c'était pour ça qu'il ne supportait pas d'être touché. Sauf que recevoir des coups, si douloureux et effrayant que cela puisse être, ne vous faisait pas vous sentir sale.

Mais les abus sexuels, si.

Ses yeux noirs se rivèrent soudain sur son visage. Comme s'il avait compris à quelle conclusion elle était arrivée.

Dans un élan de compassion, elle se pencha vers lui, mais la colère froide qui infusait ses traits l'arrêta net.

— Merde, femelle, assena-t-il. Couvre-toi.

Elle baissa le regard. Sa robe de chambre était ouverte jusqu'à sa taille, le galbe de ses seins apparent. Elle réunit les revers d'un coup sec.

Dans le silence pesant qui suivit, elle trouva dur de croiser son regard et se concentra plutôt sur son épaule… puis elle laissa glisser son regard le long de son muscle jusqu'à sa clavicule, puis la base de son cou. Elle remonta ensuite jusqu'à son épaisse gorge… puis à la veine qui pulsait juste sous sa peau.

La faim se réveilla brutalement en elle, poussant ses crocs à s'allonger. *Et merde*. Comme si elle avait besoin de cette envie de sang maintenant.

— Pourquoi est-ce que c'est moi que tu veux ? Marmonna-t-il, parfaitement conscient de son besoin. Tu vaux mieux que ça.

— T'es…

— Je *sais* ce que je suis.

— T'es pas sale.

— Arrête ça, Bella…

— Et je ne veux que toi. Écoute, je suis vraiment désolée, et on n'est pas obligés de…

— Tu sais quoi ? On va se taire. J'en ai marre de parler.

Il posa le bras sur un de ses genoux, le poignet en l'air, tandis que ses yeux se vidaient de toute émotion, y compris la colère.

— Voici ton arrêt de mort, femelle. Tu es libre de le signer.

Le temps suspendit son cours alors qu'elle contemplait ce qu'il lui offrait à contrecœur. Que Dieu leur vienne en aide, mais elle allait succomber. D'un geste bref, elle se pencha sur la veine et lui fit une entaille nette. Même s'il avait souffert, il n'avait pas bronché le moins du monde.

À l'instant même où le sang entra en contact avec sa langue, elle poussa un gémissement de plaisir extrême. Elle s'était nourrie sur des aristocrates par le passé, mais jamais sur un mâle appartenant à la classe des guerriers, et encore moins sur un membre de la Confrérie. Son goût laissait un rugissement délicieux dans sa bouche, c'était une invasion, une déflagration épique, à en hurler, puis elle avala. Les vagues de son pouvoir la parcoururent, déclenchant un brasier dans la moelle de ses os, une explosion qui se déversait dans son cœur tel un grandiose torrent de force.

Elle se mit à trembler si violemment qu'elle rompit presque le contact avec son poignet et dut s'agripper à son avant-bras pour se stabiliser. Elle buvait par longues gorgées avides,

affamée qu'elle était, non seulement de sa puissance, mais de lui, de ce mâle.

Pour elle, il était… l'élu.

CHAPITRE 18

Zadiste luttait pour garder son calme tandis que Bella se nourrissait. Il ne voulait pas l'interrompre, mais chaque gorgée qu'elle prenait le rapprochait de la perte de contrôle. La Maîtresse était la seule personne à s'être jamais nourrie sur lui, et le souvenir de ces violations était aussi acéré que les crocs actuellement plantés dans son poignet. Il fut gagné par la peur, une peur vive et intense, non pas une ombre du passé, mais une panique bien présente.

Putain de merde… La tête commençait vraiment à lui tourner. Il était sur le point de défaillir comme une poule mouillée.

Dans une tentative désespérée pour retrouver son aplomb, il se concentra sur les cheveux sombres de Bella. Une mèche pendait à proximité de sa main libre, brillante sous l'éclairage de la douche, tellement jolie et épaisse, si différente du blond de la Maîtresse.

Bon sang, les cheveux de Bella avaient l'air vraiment doux… S'il en avait eu le courage, il aurait plongé la main – non, le visage même – dans ses vagues acajou. En était-il capable ? se demanda-t-il. De se tenir aussi près d'une femelle ? ou s'étranglerait-il sous l'assaut d'une frayeur plus intense encore ?

Avec Bella, il pensait pouvoir en être capable.

Oui… il adorerait y enfouir son visage, là, dans ses cheveux. Peut-être se fraierait-il un passage jusqu'à son cou et alors il… déposerait un baiser sur sa gorge. Tout en douceur. Oui… et puis il pourrait remonter, frotter ses lèvres contre la joue de Bella. Sans doute le laisserait-elle faire. Il ne s'approcherait pas de sa bouche. Il ne pouvait imaginer qu'elle supporte une telle proximité avec sa cicatrice et, de toute façon, sa lèvre supérieure était complètement défoncée. D'ailleurs, il ne savait pas embrasser. La Maîtresse et ses sous-fifres s'étaient bien gardés

de s'approcher de ses crocs. Et par la suite, il n'avait jamais éprouvé l'envie de s'approcher autant d'une femelle.

Bella fit une pause et inclina la tête, ses yeux de saphir cherchèrent ceux de Zadiste afin de s'assurer qu'il allait bien.

L'attention le toucha dans son amour-propre. Merde, penser qu'il était faible au point de ne pas pouvoir nourrir une femelle… et quel crève-cœur de constater qu'elle s'en était rendu compte alors même qu'elle buvait à sa veine. Pire encore, il y avait eu cette expression sur son visage un peu plus tôt, cette horreur naissante qui indiquait qu'elle avait compris pour quoi il avait été utilisé en tant qu'esclave, à part son sang.

Sa compassion lui était insupportable, il refusait ses regards concernés, ne voulait pas être dorloté ni caressé. Il ouvrit la bouche, disposé à repousser la tête de Bella mais, d'une façon ou d'une autre, la colère dut se perdre en chemin, entre ses entrailles et sa gorge.

— Tout va bien, dit-il sèchement. On tient le coup, là-haut. On tient le coup.

Il perçut le soulagement qu'il lut dans ses yeux comme une nouvelle gifle.

Alors qu'elle se remettait à boire, il pensa *: Je déteste ça.*

Enfin… il en détestait une partie. Bon, OK, en fait il détestait toute la merde qu'il avait dans la tête. Mais comme la douce succion sur son poignet continuait, il se rendit compte qu'en réalité il l'appréciait plutôt.

Du moins jusqu'à ce qu'il pense à ce qu'elle était en train d'avaler. Du sang souillé… du sang oxydé… corrompu, infecté, du sang ignoble. Merde, il était incapable de comprendre pourquoi elle ne s'était pas tournée vers Fhurie. Il était le mâle parfait à tout point de vue. Et pourtant elle était là, sur le carrelage froid et dur, à mordre dans un tatouage d'esclave, avec lui. Pourquoi avait-elle… ?

Zadiste ferma les yeux. Certainement qu'après tout ce qu'elle avait subi elle s'était imaginé ne pas mériter mieux que quelqu'un de pollué. Cet éradiqueur avait sans aucun doute piétiné et brisé sa dignité.

Bon sang, que Dieu lui soit témoin, il extirperait le dernier souffle de cet enfoiré de ses propres mains.

Dans un soupir, Bella relâcha le poignet de Zadiste et s'adossa contre le mur de la douche, les yeux mi-clos, le corps flasque. La soie de sa robe était mouillée et lui collait aux jambes, soulignant le contour de ses cuisses, de ses hanches et de l'endroit où elles se rejoignaient.

Quand sa *chose* gonfla en un clin d'œil, Zadiste fut pris de l'envie de la couper.

Bella plongea les yeux dans les siens. Il s'attendait presque à ce qu'elle soit prise de convulsions ou de malaise, et essaya de ne pas penser à toute l'horreur qu'elle avait ingurgitée.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Merci, dit-elle d'une voix rauque. Merci de m'avoir laissé…

— Oh, c'est bon. Arrête avec ça.

Putain, il regrettait de ne pas l'avoir protégée contre lui-même. L'essence même de la Maîtresse coulait en lui les échos de la cruauté de cette femelle étaient piégés dans le circuit sans fin de ses veines et artères, ils parcouraient son corps à l'infini. Et Bella venait de boire ce poison.

Il aurait dû s'y opposer plus farouchement.

— Je vais te porter dans le lit, dit-il.

N'essuyant pas de refus, il la ramassa, la sortit de la douche et marqua une pause à côté du lavabo pour attraper une serviette.

— Le miroir, murmura-t-elle. T'as recouvert le miroir. Pourquoi ?

Il ne lui répondit pas mais poursuivit son chemin vers la chambre, incapable d'évoquer les horreurs qu'on lui avait infligées.

— Je suis si laide que ça à tes yeux ? chuchota-t-elle contre son épaule.

Arrivé devant le lit, il la posa debout.

— La robe est mouillée. Tu devrais l'enlever. Tiens, prends ça pour te sécher, si tu veux.

Elle prit la serviette et commença à dénouer le nœud qu'elle portait à la taille. Il se retourna en vitesse, entendit un froissement de tissu, puis une série de frottements et enfin, le mouvement des draps.

Tandis qu'elle s'installait, un ancien noyau ignoble se réveilla en lui, lui commandant de coucher avec elle. Pas de s'allonger avec elle. Il voulait être en elle, aller et venir… jouir. Étrangement, cela semblait être la meilleure chose à faire, ne pas seulement lui donner le sang qui coulait dans ses veines, mais aussi l'aboutissement de l'acte sexuel.

Ce qui était *complètement* tordu.

Il se passa une main sur le crâne, se demandant d'où pouvait venir cette idée abjecte. Ça, il allait devoir s'éloigner d'elle…

C'était de toute façon ce qui allait se produire bien vite, non ? Elle partait le soir même. Pour rentrer chez elle.

Ses instincts se déchaînèrent, le poussèrent à se battre pour faire en sorte qu'elle reste dans son lit. Mais que son noyau primitif la ferme un peu ! Il avait un boulot à faire. Il devait sortir, trouver cet éradiqueur et le massacrer pour elle. Voilà ce qu'il devait faire.

Z. se rendit dans son dressing, enfila une chemise et s'arma. En prenant son holster, il hésita à lui demander une description du tueur qui l'avait enlevée. Mais il ne voulait pas la traumatiser… Non, il veillerait à ce que ce soit Tohr qui pose les questions, son frère saurait présenter la chose comme il le fallait. Quand elle serait de retour dans sa famille ce soir, il enverrait Tohr lui parler.

— Je sors, dit Z. en fixant l'étui de cuir de sa dague contre ses côtes. Tu veux que je demande à Fritz de t'apporter à manger avant que tu partes ?

Comme elle ne répondait pas, il se pencha par la porte pour regarder. Elle était allongée sur le côté ; elle l'observait.

Une nouvelle vague de son instinct brutal déferla en lui.

Il voulait la voir manger. Après le sexe, après être venu en elle, il voulait la voir manger ce qu'il lui aurait apporté, et il voulait qu'elle lui mange dans les mains. Putain, qu'il avait envie de sortir tuer quelque chose pour elle ! Il rapporterait la viande, la cuisinerait et nourrirait Bella jusqu'à ce qu'elle soit repue. Il s'allongerait ensuite à côté d'elle, une dague à la main, et la protégerait pendant son sommeil.

Il replongea dans le dressing. Merde, il devenait fou. Complètement *loco*.

— Je vais lui dire de t'apporter quelque chose, dit-il.

Il examina les lames de ses deux dagues noires, testa leur fil sur l'intérieur de son avant-bras, y tranchant la peau. Lorsqu'une douleur résonna dans sa tête, il posa les yeux sur les marques de ponction que Bella avait laissées sur soit poignet.

Secouant la tête pour reprendre ses esprits, il se passa son étui à pistolets à la taille et inspecta ses SIG Sauer jumeaux. Les chargeurs des deux neuf millimètres étaient pleins et deux autres, chargés de balles à tête creuse, attendaient dans sa ceinture. Il glissa un couteau de lancer dans une boucle au bas de son dos et s'assura qu'il emportait des *hira shuriken* avec lui. Ensuite vinrent les rangers. Et enfin, un léger coupe-vent pour dissimuler tout son arsenal portable.

Quand il sortit de la pièce, Bella le regardait encore. Ses yeux étaient si bleus ! Bleus comme des saphirs. Bleus comme la nuit. Bleus comme…

— Zadiste ?

Il lutta contre l'envie de se donner une claque.

— Oui ?

— Tu me trouves laide ? (Le voyant battre en retraite, elle se couvrit le visage de la main.) Laisse tomber.

Tandis qu'elle se cachait à son regard, il repensa à la toute première fois qu'il l'avait vue, quand elle l'avait surpris dans la salle de sport, de si longues semaines auparavant. Elle lui avait fait perdre ses moyens ; il était resté planté bêtement dans ses chaussures, et c'était visiblement encore l'effet qu'elle avait sur son cerveau. Comme s'il était équipé d'un interrupteur qu'elle seule savait faire fonctionner.

Il se racla la gorge.

— T'as pas changé à mes yeux.

Il se retourna et entendit un sanglot. Puis un autre. Et encore un.

Il regarda derrière lui.

— Bella… arrête…

— Je suis désolée, dit-elle le visage enfoui dans ses paumes. Je suis désolée… Laisse-moi. Je vais bien… Je suis désolée, tout va bien.

Il se courba et s'assit sur le bord du lit, regrettant de n'avoir un talent pour les mots.

— T'as pas à être désolée.

— J'ai envahi ta chambre, ton lit. Je t'ai forcé à dormir côté de moi. À m'offrir ta veine. Je suis tellement… désolée.

Elle prit une profonde inspiration, se ressaisit quelque peu, mais la détresse persista, accompagnée de cette odeur typique d'une pluie d'été qui vient s'écraser sur l'asphalte.

— Je sais que je devrais partir maintenant, je sais que tu veux pas de moi ici, mais j'ai simplement besoin de… je peux pas rentrer chez moi. C'est là-bas que l'éradiqueur m'a enlevée, et je peux pas supporter l'idée d'y retourner. J'ai pas non plus envie de retrouver ma famille. Ils ne comprendraient pas ce qui m'arrive en ce moment, et j'ai pas la force de le leur expliquer. Il me faut du temps, j'ai besoin de me sortir de la tête ce qui s'y trouve, mais je veux pas rester seule. Même si je n'ai envie de voir personne d'autre que…

Comme la voix de Bella s'éteignit, il dit :

— Tu restes aussi longtemps que tu veux.

Elle se mit à sangloter de nouveau. *Et merde.* Ce n'était pas la chose à dire.

— Bella… Je…

Qu'était-il censé dire ?

Approche-toi d'elle, crétin. Prends-lui la main, espèce de débile.

Il en était incapable.

— Tu veux que je parte ? que je te laisse un peu d'espace ?

Davantage de pleurs, au milieu desquels elle bredouilla :

— J'ai besoin de toi.

Bon Dieu, s'il avait bien entendu ce qu'il avait entendu, alors elle était à plaindre.

— Bella, arrête de pleurer. Arrête de pleurer et regarde-moi.

Elle parvint à reprendre son souffle et essuya ses larmes. Quand il fut certain qu'il avait toute son attention, il dit :

— T'as pas à t'inquiéter de quoi que ce soit. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu veux. D'accord ?

Elle se contenta de le regarder fixement.

— Hoche la tête, que je sache que t'as bien entendu.

Elle s'exécuta et il se leva.

— Et je suis la dernière chose dont tu aies besoin. Alors arrête avec ça maintenant.

— Mais je…

Il se dirigea vers la porte.

— Je serai de retour avant l'aube. Fritz sait comment me trouver… hum, comment nous trouver, tous.

Après l'avoir quittée, Z. dévala le couloir aux statues, vira à gauche et passa en trombe devant le bureau de Kolher et le palier de l'escalier. Trois portes plus loin, il frappa. Pas de réponse. Il frappa encore.

Il descendit les escaliers et tomba sur ce qu'il cherchait dans la cuisine.

Mary, la femelle de Rhage, épluchait des pommes de terre. Pour tout un régiment. Elle leva ses yeux gris et son couteau à légumes s'immobilisa sur une des patates. Elle regarda autour d'elle, s'imaginant sans doute qu'il cherchait quelqu'un d'autre. Ou peut-être espérait-elle seulement ne pas se retrouver seule avec lui.

— Tu pourrais laisser ça de côté un moment ? demanda Z. en désignant le tas d'un signe de la tête.

— Hum, bien sûr. Rhage pourra toujours manger autre chose. D'ailleurs, Fritz allait faire une attaque à l'idée que ce soit moi qui cuisine, de toute façon. Qu'est-ce que… euh, qu'est-ce que tu veux ?

— Moi, rien. C'est pour Bella. Une amie ne serait pas de trop en ce moment.

Mary reposa le couteau et la pomme de terre à demi épluchée.

— Je suis tellement inquiète pour elle.

— Elle est dans ma chambre.

Z. fit volte-face, pensant déjà à quelles ruelles il allait arpenter dans le centre-ville.

— Zadiste ?

Il s'immobilisa, la main sur la poignée de la porte de l'office.

— Quoi ?

— Merci de veiller sur elle.

Il pensa au sang qu'il l'avait laissé ingurgiter. Et à son irrépressible envie de jouir en elle.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, lâcha-t-il par-dessus son épaule.

Parfois, il faut savoir reprendre les choses depuis le début, pensa O tandis qu'il traversait la forêt au pas de course.

À environ trois cents mètres de l'endroit où il avait garé son pick-up, les arbres faisaient place à une prairie plate. Toujours dissimulé par les pins, il s'arrêta.

De l'autre côté de la vaste étendue neigeuse se trouvait la maison où il avait rencontré sa femme pour la première fois et, dans la lumière déclinante du crépuscule, elle était l'archétype même d'une Amérique de carte postale à la Norman Rockwell. Il ne manquait que de la fumée sortant de la cheminée de brique rouge.

Il sortit ses jumelles et scruta les alentours avant de se focaliser sur la maison. Les nombreuses traces de pneus dans l'allée et celles de pas en direction de la porte lui firent craindre que la maison soit vendue et que de nouveaux occupants s'y soient installés. Mais il y avait des meubles à l'intérieur, des meubles qu'il reconnaissait de sa première visite.

Il laissa retomber ses jumelles qui pendirent à son cou tandis qu'il s'accroupissait. Il l'attendrait ici. Si elle était encore en vie, soit elle rentrerait chez elle, soit la personne qui veillait sur elle viendrait chercher certaines de ses affaires. Et si elle était morte, alors quelqu'un viendrait débarrasser tout son bazar.

Du moins, il espérait que quelque chose dans ce goût-là se produirait. Il ne pouvait compter sur rien d'autre, ne connaissant pas son nom et ne sachant rien de sa famille. Il était incapable de deviner où elle pouvait bien se trouver. La seule solution serait de partir à la chasse aux civils pour les interroger sur elle. Puisque aucune autre femelle n'avait été enlevée récemment, elle avait sans doute dû alimenter de nombreuses discussions au sein de son espèce. Le seul problème de cette solution, c'est qu'elle pouvait prendre des semaines… des mois même. Et les informations obtenues grâce aux techniques de persuasion n'étaient pas toujours fiables.

Non, surveiller sa maison était vraisemblablement la meilleure façon d'obtenir des résultats. Il se poserait et attendrait que quelqu'un bouge le petit doigt et le conduise à elle. Sa tâche en serait peut-être même facilitée si ce membre balafré de la Confrérie était celui qui pointait le bout de son nez.

Ce serait parfait.

O s'assit sur ses talons, ignorant le vent glacial. Bon Dieu… Il espérait qu'elle était encore en vie.

CHAPITRE 19

John garda la tête baissée et essaya de se donner du courage.

Le vestiaire était saturé de vapeur, d'éclats de voix et de claquements de serviettes mouillées sur des fesses nues. Les apprentis avaient abandonné leur *ji* et prenaient une douche avant de déjeuner puis de gagner la salle de classe pour la partie théorique de la session.

Rien d'extraordinaire, sauf que John ne voulait *absolument* pas se déshabiller. Même s'ils étaient tous de la même taillé que lui, c'était exactement le type de cauchemar qu'il avait dû surmonter au collège jusqu'à ce qu'il quitte le système scolaire à seize ans. Et en cet instant, il était bien trop épuisé pour faire face.

Il devait être environ minuit, mais il avait l'impression qu'il était 4 heures… le surlendemain. L'entraînement l'avait lessivé. Aucun des autres garçons n'était vraiment costaud, mais tous étaient parvenus à reproduire les mouvements présentés par Fhurie et par Tohr. Putain, certains étaient même tout simples. Mais John s'était embrouillé. Ses pieds étaient trop lents et ses mains jamais au bon endroit au bon moment, il était totalement dépourvu de coordination physique. Il avait beau faire de son mieux, il n'était jamais en équilibre. Son corps lui faisait l'effet d'un sac rempli d'eau, instable et vacillant qui, quand il se déplaçait dans une direction, s'effondrait.

— Tu ferais bien de te grouiller, lui dit Blaylock. Il ne reste plus que huit minutes.

John jeta un coup d'œil en direction de la porte des douches. Les jets fonctionnaient toujours mais, d'où il se trouvait, il ne voyait personne dessous. Il ôta son *ji* et sa coquille avant de marcher à grands pas vers la…

Merde. Flhéau était dans le coin. Comme s'il l'avait attendu.

— Hé, mon grand, dit-il d'une voix traînante. T'as vraiment été impressionnant tout à…

Flhéau se tut instantanément, les yeux rivés sur la poitrine de John.

— Espèce de petit lèche-cul, lâcha-t-il avant de quitter la douche en un éclair.

John baissa les yeux sur la petite marque circulaire qu'il portait sur son pectoral gauche, celle avec laquelle il était né… celle que les membres de la Confrérie recevaient lors de leur initiation, d'après Tohr.

Génial. Il allait maintenant pouvoir ajouter cette marque à la liste toujours plus longue des choses dont il ne voulait pas entendre parler par ses camarades d'entraînement.

Lorsqu'il sortit de la douche, une serviette autour de la taille, tous les garçons, y compris Blaylock, étaient là. Ils le regardèrent d'un bloc, silencieux, et John se demanda si les Vampires avaient l'instinct de meute, comme les loups ou les chiens.

Alors qu'ils continuaient à l'observer, il pensa : *Hum, ouais. Apparemment, c'est bien le cas.*

Il baissa la tête et s'approcha de son casier, désespéré que la journée ne soit pas finie.

Vers 3 heures, Fhurie descendit rapidement la 10e Rue pour se rendre au *Zero Sum*. Butch attendait devant l'entrée du club tout en verre et en chrome, patientant l'air de rien en dépit du froid. Dans son long manteau en cachemire et avec sa casquette des Red Sox enfoncée sur la tête, il avait plutôt fière allure. Anonyme mais élégant.

— Comment va ? demanda Butch alors qu'ils se saluaient en se tapant dans les mains.

— La nuit a été pourrie en termes d'éradiqueurs. Personne n'en a trouvé. Au fait, mec, merci d'être venu, j'en avais besoin.

— Pas de quoi.

Butch enfonça sa casquette encore un peu plus. À l'instar des membres de la Confrérie, il se faisait discret. En tant qu'inspecteur à la brigade criminelle, il avait envoyé plus d'un trafiquant derrière les barreaux, il était donc préférable pour lui de ne pas se faire remarquer.

Dans le club, la musique techno était fatigante, au même titre que les lumières stroboscopiques et l'ensemble des humains qui s'y trouvaient. Mais Fhurie avait ses raisons pour venir et Butch agissait par politesse. Ou presque.

— Cet endroit transpire la préciosité, dit l'inspecteur, les yeux posés sur un type en costume pattes d'eph' rose bonbon et maquillage assorti. J'aime autant me retrouver avec des péquenots à boire de la bière faite maison n'importe quel jour de la semaine plutôt que de subir cette connerie de culture X.

Devant le salon VIP, on abaissa immédiatement la corde de satin pour qu'ils puissent passer.

Fhurie adressa un signe de tête au videur avant de regarder Butch.

— J'en ai pas pour longtemps.

— Tu sais où me trouver.

Tandis que l'inspecteur se dirigeait vers leur table, Fhurie poursuivit son chemin vers le fond de la pièce, pour s'immobiliser devant les deux Maures qui gardaient la porte du Révérend.

— Je vais lui annoncer que vous êtes là, dit celui de gauche.

Une fraction de seconde plus tard, Fhurie fut invité à entrer. L'officine était en fait une cave, basse de plafond et mal éclairée. Le vampire assis derrière le bureau en dominait tout l'espace, particulièrement quand il se levait.

Le Révérend était un type de deux mètres, visiblement défoncé, dont la coupe iroquoise lui allait aussi bien que ses extravagantes fringues italiennes. Aucune trace de pitié sur son visage intelligent ; il était bien à sa place dans ce dangereux business. Ses yeux, cependant… ses yeux n'allaient pas. Ils étaient étrangement beaux, couleur d'améthyste, d'un violet profond et étincelant.

— Déjà de retour ? dit-il d'une voix basse, grave et plus dure que d'habitude.

Prends la came et tire-toi, se dit Fhurie.

Il sortit sa liasse dont il pela trois épaisseurs. Il étala les billets de 1.000 dollars sur le bureau chromé.

— Le double de d'habitude. En quatre fois.

Le Révérend sourit froidement et tourna la tête vers la gauche.

— Rally, va chercher à ce monsieur ce qu'il demande. Et ne lésine pas sur les quantités.

Une employée sortit de l'ombre et se faufila par une porte coulissante à l'autre bout de la pièce.

Quand ils se retrouvèrent seuls, le Révérend contourna lentement son bureau, se déplaçant comme si du pétrole coulait dans ses veines, tout en puissance et en ondulation. Dans son mouvement, il se rapprocha tant de Fhurie que celui-ci glissa la main dans son manteau pour empoigner un de ses pistolets.

— Tu voudrais pas quelque chose de plus sérieux ? demanda le Révérend. L'herbe rouge, c'est pour les amateurs.

— Si j'avais voulu autre chose, je l'aurais demandé.

Le Révérend s'immobilisa à côté de Fhurie. Tout près. Fhurie fronça les sourcils.

— Y a un problème ?

— T'as de beaux cheveux, tu sais ? On croirait ceux d'une femelle. Avec toutes ces couleurs. (La voix du Révérend dégageait un étrange pouvoir hypnotique et ses yeux n'étaient que ruse.) En parlant de femelles, j'ai entendu dire que tu profitais pas de ce que mes filles mettent à disposition. C'est vrai ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Je veux juste m'assurer que tous tes désirs sont satisfaits. La satisfaction du client est ce qui prime avant tout. (Le mâle se rapprocha plus encore et désigna d'un signe de tête le bras de Fhurie qui disparaissait sous son manteau.) Ta main repose sur la crosse d'une arme en ce moment même, n'est-ce pas ? Peur de moi ?

— C'est juste pour être certain de pouvoir m'occuper de toi au cas où.

— Vraiment ?

— Ouais. Au cas où t'aurais besoin d'une petite séance de bouche-à-Glock.

Le Révérend afficha un rictus, dévoilant ses crocs.

— Tu sais, j'ai entendu cette rumeur… à propos d'un membre de la Confrérie qui serait chaste. Tu peux le croire, ça, un

guerrier abstinent ? Mais on dit aussi autre chose sur ce mâle. Il serait unijambiste. Et il aurait un sociopathe balafré en guise de frère jumeau. Tu connaîtrais personne qui corresponde à ce profil, par hasard ?

Fhurie secoua la tête.

— Non.

— Hum, bizarre. Je t'ai vu traîner avec un type qu'on croirait déguisé pour Halloween. En fait, je t'ai vu en compagnie de types baraqués qui pourraient correspondre à certaines des descriptions que j'ai entendues. Tu crois pas que…

— Fais-moi plaisir et apporte-moi mes feuilles. J'attends devant la porte.

Fhurie fit volte-face. Pour commencer, il était de mauvaise humeur, frustré de ne pas avoir trouvé le moindre combat et, de plus, son cœur saignait d'avoir été rejeté par Bella. Ce n'était vraiment pas le moment pour une altercation. Il était à bout de nerfs.

— C'est parce que tu préfères les mâles que t'as fait vœu de chasteté ?

Fhurie jeta un regard assassin par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce qui te prend ce soir ? En plus d'être sournois comme toujours, voilà que tu te conduis comme un vrai connard.

— Tu sais, peut-être que tirer un coup te ferait du bien. Les mâles ne sont pas mon rayon, mais je suis sûr de pouvoir t'en trouver un de suffisamment obligeant.

Pour la seconde fois en moins de vingt-quatre heures, Fhurie sortit de ses gonds. Il traversa l'officine en trombe, saisit le Révérend par le col de son Gucci et le cloua contre le mur.

Il lui comprima la poitrine.

— Pourquoi est-ce que tu me cherches ?

— Tu vas pas m'embrasser avant qu'on baise ? murmura le Révérend, joueur. Je veux dire, c'est bien la moindre des choses, vu qu'on ne se connaît que sur le plan professionnel. Peut-être que t'aimes pas les préliminaires ?

— Va te faire foutre.

— Quelle réplique originale ! Je m'attendais à un peu mieux venant de toi.

— Soit. Et qu'est-ce que tu penses de celle-là ?

Fhurie en planta sèchement un sur les lèvres du Révérend, un baiser qui ressemblait plus à une collision de deux visages qu'à quoi que ce soit de sexuel. Il le fit uniquement pour effacer cette expression des traits de cet enfoiré. Avec succès.

Le mâle se raidit en grognant, et Fhurie sut qu'il l'avait pris à son propre jeu. Mais juste pour être certain que la leçon serait retenue, il planta un croc dans la lèvre inférieure du Révérend.

À l'instant même où le sang entra en contact avec sa langue, Fhurie bondit en arrière, bouche bée. Sous le choc, il souffla :

— Alors, que dis-tu de ça, mangeur de péchés ?

En entendant ces derniers mots, le Révérend arrêta son manège et redevint sérieux d'un coup. Dans le silence qui suivit, il semblait évaluer les différents démentis possibles. Fhurie secoua la tête.

— N'essaie même pas. Je l'ai senti.

Les yeux d'améthyste se rétrécirent.

— Le nom politiquement correct est *« symphathe »*.

Les mains de Fhurie se crispèrent de façon incontrôlée sur le Révérend. *Nom de Dieu. Un symphathe.* Ici, à Caldwell, évoluant au sein de l'espèce. Qui essaie de se faire passer pour un civil comme les autres.

Merde, c'était une information capitale. La dernière chose dont Kolher avait besoin, c'était bien d'une nouvelle guerre civile qui déchire l'espèce.

— Je dois te préciser quelque chose, dit doucement le Révérend. Si tu me dénonces, tu perds ton fournisseur. Penses-y. Où tu vas trouver ce dont tu as besoin si je ne fais plus partie du tableau ?

Fhurie planta son regard dans les yeux violets, réfléchissant aux différentes implications. Il ferait son rapport aux membres dès son retour à la Confrérie, et surveillerait le Révérend de près. Pour ce qui était de le dénoncer… La discrimination dont avaient été victimes les *symphathe* au fil de l'histoire lui avait toujours paru injuste – si tant est qu'ils ne soient pas les premiers à l'avoir déclenchée en usant de leurs pouvoirs. Le Révérend était à la tête de cette boîte depuis plus de cinq ans et

aucun incident lié à un comportement de *symphathe* n'avait jamais été à déplorer.

— On va faire un marché, dit Fhurie, le regard toujours rivé sur les yeux violets. Je dis rien et toi tu restes dans l'ombre. Et tu joues plus à tes petits jeux avec moi. Je te laisserai pas te nourrir de mes émotions, ce que t'essayais précisément de faire, n'est-ce pas ? Tu voulais me rendre furieux parce que t'avais faim de colère.

Le Révérend allait répondre à l'instant même où la porte de l'officine s'ouvrit. Une femelle vampire fit irruption, avant de se figer devant le tableau qui s'offrait à ses yeux : deux corps mâles l'un contre l'autre, la lèvre du Révérend qui saignait et du sang sur la bouche de Fhurie.

— Barre-toi, lâcha sèchement le Révérend.

La femelle fit demi-tour si rapidement qu'elle trébucha et se cogna l'épaule contre le chambranle.

— Alors, marché conclu ? aboya Fhurie, une fois la fille partie.

— Seulement si tu reconnais appartenir à la Confrérie.

— J'appartiens à rien du tout.

Les yeux du Révérend étincelèrent vivement.

— Pour ta gouverne, sache que je te crois pas.

Fhurie eut soudain le sentiment que cette histoire de Confrérie n'était pas venue sur le tapis par hasard. Il accentua sa pression contre le Révérend. Puissamment.

— Je me demande comment tu t'en tirerais si ton identité venait à être connue.

— D'accord (le Révérend inspira tant bien que mal), marché conclu.

Butch leva les yeux en voyant revenir la fille qu'il avait envoyée voir si tout se passait bien pour Fhurie. Habituellement, il réglait ses petites affaires en un rien de temps, mais là, cela faisait bien vingt minutes qu'il était parti.

— Mon ami est toujours dedans ? demanda Butch, remarquant au passage qu'elle se massait l'épaule comme si elle avait mal.

— On peut dire ça.

Alors qu'elle lui adressait un sourire pincé, il comprit soudain qu'elle appartenait à l'espèce des vampires. Cette moue était le sourire typique qu'ils affichaient en présence d'humains.

Elle était plutôt jolie, pensa-t-il, avec ses longs cheveux blonds et le cuir qu'elle portait à la poitrine et sur les hanches. Tandis qu'elle se glissait dans l'alcôve à côté de lui, il perçut son odeur et pensa machinalement au sexe pour la première fois depuis… eh bien, depuis qu'il avait rencontré Marissa au cours de l'été.

Il but une longue gorgée et termina son verre de scotch. Puis il jeta un coup d'œil sur les seins de la fille. Certes il pensait au sexe, mais plus par réflexe physique qu'autre chose. L'envie n'était absolument pas comparable à ce qu'elle avait été avec Marissa. Le besoin avait été alors… brûlant. Mêlé de respect. Important.

La femelle à ses côtés lui adressa une œillade qui indiquait clairement qu'elle avait compris la direction prise par ses pensées.

— Ton ami risque de rester à l'intérieur encore un petit moment.

— Vraiment ?

— Ils allaient juste s'y mettre.

— À leur petit marché ?

— Au sexe.

Butch tourna la tête en un éclair et il plongea les yeux dans ceux de la fille.

— Pardon ?

— Oh, oups…, dit-elle en fronçant les sourcils. Vous êtes ensemble, tous les deux ?

— Non, on n'est pas ensemble, rétorqua-t-il. Mais, putain, de quoi tu parles ?

— Ouais, je me disais bien que t'étais pas comme ça. Tu t'habilles bien, mais tu dégages pas ce genre de vibration.

— Et mon ami non plus n'aime pas les hommes.

— T'en es certain ?

Il repensa au vœu d'abstinence et se mit à se poser des questions.

Peu importe. Il avait besoin d'un autre verre ; pas de se mêler des affaires de Fhurie. Il leva le bras, fit signe à une serveuse, qui vint le voir aussitôt.

— Un autre double scotch, dit-il avant de se tourner poliment vers la fille. Tu veux quelque chose ?

Sa main se posa sur la cuisse de Butch.

— Puisque tu demandes, oui. Mais elle peut rien pour moi.

Tandis que la serveuse partait, Butch se cala dans la banquette et écarta les bras, signalant sa disponibilité. La femelle accepta l'invitation, se pencha sur lui tout en déplaçant sa main vers le bas. Son corps se tendit, premier signe de vie depuis des mois, et il se dit qu'un peu de sexe parviendrait peut-être à lui sortir Marissa de la tête.

Alors que la femelle le caressait à travers son pantalon, il l'observait avec un intérêt tout clinique. Il savait où cela allait le conduire. Il allait finir par la baiser dans une des salles de bains privées du fond. Cela lui prendrait environ dix minutes, pas plus. Il l'y emmènerait, ferait son affaire et partirait à grands pas pour s'éloigner d'elle.

Merde, il avait fait ce petit numéro express des centaines de fois au cours de sa vie. Et ce n'était rien d'autre que de la masturbation déguisée en partie de jambes en l'air. Rien de grave.

Il pensa à Marissa… et sentit ses yeux le piquer.

La femelle assise à ses côtés se déplaça de sorte que ses seins reposent sur le bras de Butch.

— On y va, chéri ?

Il couvrit la main de la fille qui était sur son entrejambe avec la sienne, et elle lui ronronna dans l'oreille. Du moins, jusqu'à ce qu'il lui retire sa main.

— Excuse-moi. Je peux pas.

La femelle se recula et le regarda comme s'il plaisantait. Butch la regardait droit dans les yeux.

Il n'était pas prêt à dire qu'il ne coucherait plus jamais avec personne. Et ne comprenait surtout pas pourquoi il avait à tel point Marissa dans la peau. Tout ce qu'il savait, c'était que sa vieille habitude de baiser à droite à gauche, ne lui disait rien. Pas ce soir-là.

Brusquement, la voix de Fhurie trancha avec le bruit de fond du club.

— Hé flic, tu prends racine ou quoi ?

Butch leva les yeux. Il y eut un bref instant de silence tandis qu'il spéculait sur son ami.

Les yeux jaunes de Fhurie se rétrécirent.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis prêt, dit Butch, effaçant la gêne du moment.

En partant, Fhurie adressa un regard sévère à la blonde. Un regard qui disait : « Tu as plutôt intérêt à la fermer. »

Wouah, pensa Butch tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte. Alors Fhurie était vraiment gay.

CHAPITRE 20

Bella se réveilla des heures plus tard au son d'un léger frottement. Elle jeta un regard en direction de la fenêtre et observa le volet roulant en acier qui s'abaissait. L'aube n'allait plus tarder.

L'inquiétude lui saisit la poitrine et elle regarda en direction de la porte. Elle voulait que Zadiste la franchisse, voulait poser les yeux sur lui pour s'assurer qu'il était toujours en un seul morceau. Il avait certes semblé avoir retrouvé son état normal avant de partir, mais elle l'avait quand même largement sollicité.

Elle se tourna sur le dos et repensa à la venue de Mary. Comment Zadiste avait-il su qu'elle avait besoin de voir une amie ? Et le fait qu'il aille la chercher, bon sang, qu'il lui…

La porte de la chambre s'ouvrit en grand sans que personne ait frappé.

Bella s'assit en un éclair, ramenant les couvertures devant elle. Mais alors, la silhouette de Zadiste vint comme un immense soulagement.

— C'est moi, dit-il d'un ton bourru.

Il entra dans la pièce, un plateau à la main. Il portait quelque chose à l'épaule. Un sac marin.

— Ça te dérange si j'éclaire un peu ?

— Salut… *(Je suis si contente que tu sois de retour sain et sauf)* Non, pas du tout.

Il enflamma plusieurs bougies dont la lueur soudaine fit cligner Bella.

— Je t'ai rapporté des affaires de chez toi. (Il posa son plateau sur la table de chevet et ouvrit le sac.) Je t'ai pris des vêtements et une parka. La bouteille de shampooing qui était dans ta douche. Une brosse. Des chaussures. Des chaussettes pour que eu aies les pieds au chaud. Et ton journal personnel… mais t'inquiète pas, je l'ai pas lu ni rien.

— Cela m'aurait surprise. Tu ne t'abaisserais pas à faire ce genre de chose.

— Je sais pas lire.

Les pupilles de Bella se dilatèrent.

— Peu importe (sa voix était aussi dure que sa mâchoire était carrée), je me suis dit que tu aimerais avoir certaines de tes affaires.

Tandis qu'il posait le sac à côté d'elle sur le lit, elle se contenta de l'observer jusqu'à ce que, submergée, elle tende le bras pour lui prendre la main. Comme il se rétracta, elle rougit et regarda ce qu'il lui avait apporté.

Bon sang. … Elle était si nerveuse de revoir ses affaires ! Son journal, en particulier.

Elle éprouva un véritable réconfort en enfilant son pull rouge favori, en le remontant jusqu'au nez et en saisissant une trace du parfum qu'elle avait toujours porté. Et… oui, la brosse, *sa* brosse, avec la large tête carrée, des poils métalliques, celle qu'elle aimait tant. Elle s'empara de la bouteille de shampooing, ouvrit le couvercle et inspira. *Ahhh*. Biolage. Rien à voir avec l'odeur de ce que l'éradiqueur lui avait fait utiliser.

— Merci. (Sa voix tremblait tandis qu'elle sortait son journal du sac.) Merci infiniment.

Elle caressa la couverture de cuir. Elle n'allait pas l'ouvrir. Pas maintenant. Mais bientôt…

Elle coula un regard à Zadiste.

— Est-ce que tu vas… me ramener chez moi ?

— Oui. Si tu veux.

— J'ai peur de retourner là-bas, mais peut-être que je devrais me forcer.

— Fais-moi signe quand tu seras prête.

Prenant son courage à deux mains, soudain intéressée par la perspective d'écarter de son chemin une de ces pesantes « premières fois », elle dit :

— Ce soir, quand la lumière déclinera, on pourra y aller.

— D'accord, dit-il en désignant le plateau. Maintenant, mange.

Ne prêtant aucune attention à la nourriture, elle observa Zadiste se diriger vers le dressing pour se désarmer. Il prenait

grand soin de ses armes, les inspectait minutieusement, et elle se demanda où il était allé… ce qu'il avait fait. Même si ses mains étaient propres, ses avant-bras étaient couverts de sang sombre.

Il avait tué pendant la nuit.

Elle aurait sans doute dû tirer une espèce de triomphe de la mort d'un éradiqueur. Mais, alors que Zadiste se rendait dans la salle de bains, un pantalon sur le bras, elle était plus intéressée par son bien-être à lui.

Et aussi… par son corps. Il se déplaçait comme un animal, dans le sens le plus noble du terme, tout en foulées élégantes qui respiraient la puissance. Le désir qui s'était éveillé en elle la première fois qu'elle l'avait vu la secouait de nouveau. Elle avait envie de lui.

Tandis que la porte de la salle de bains se refermait et que la douche se mettait à couler, Bella se frotta les yeux et décida qu'elle n'avait pas toute sa tête. Le mâle reculait devant la menace de sa main sur son bras. Comment pouvait-elle s'imaginer qu'il ait envie de coucher avec elle ?

Indignée par sa propre attitude, elle posa les yeux sur le plateau. Dessus, il y avait un plat de poulet aux herbes accompagné de pommes de terre rissolées et de courge, un verre d'eau et un autre de vin blanc, deux granny-smith étincelantes ainsi qu'une part de gâteau aux carottes. Elle prit la fourchette et joua avec le poulet. Elle ne mangerait ce qui se trouvait dans l'assiette que parce qu'il avait été assez prévenant pour le lui apporter.

Lorsque Zadiste sortit de la salle de bains, vêtu seulement d'un pantalon de nylon, elle se figea et ne put s'empêcher de garder les yeux rivés sur lui. Les anneaux de ses tétons renvoyaient la lumière des bougies, tout comme les muscles solides de son ventre et de ses bras. En plus de la marque étoilée, caractéristique de la Confrérie, une griffure récente et livide ainsi qu'un bleu lui striaient le torse.

— T'es blessé ?

Il s'approcha et examina le contenu de l'assiette.

— T'as pas mangé grand-chose.

Elle ne répondit rien car ses yeux tombèrent sur l'arrondi de sa hanche qui dépassait du pantalon taille basse. Bon sang… juste un peu plus bas et elle verrait tout.

Brutalement elle se le remémora en train de se peler à vif parce qu'il se trouvait répugnant. Elle déglutit, se demandant ce qu'on lui avait fait subir, ce qu'on avait fait subir à son sexe. Le désirer autant qu'elle le faisait, semblait… déplacé. Intrusif. Même si ça ne changeait en rien ce qu'elle ressentait.

— J'ai pas très faim, murmura-t-elle.

Il poussa le plateau vers elle.

— Peu importe, tu dois manger.

Alors qu'elle reprenait du poulet, il s'empara des deux pommes et traversa la pièce. Il mordit dans l'une d'elles et se laissa tomber sur le sol où il s'assit en tailleur, le regard baissé. Un bras posé sur le ventre, il mastiquait.

— T'as dîné en bas ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête et croqua à pleines dents dans la pomme ; le craquement résonna dans toute la pièce.

— C'est tout ce que tu vas manger ? (Le voyant hausser les épaules, elle marmonna :) Et c'est toi qui me dis de finir mon assiette.

— Parfaitement. Et tu ferais mieux de t'y remettre, femelle.

— T'aimes pas le poulet ?

— J'aime pas la nourriture. (Ses yeux restèrent fixement rivés au sol, mais sa voix gagna en agressivité.) Maintenant, mange.

— Pourquoi t'aimes pas la nourriture ?

— Parce qu'elle est pas fiable, dit-il d'une voix tendue. À moins de la préparer soi-même, ou d'assister à la préparation, on ne peut pas savoir ce qu'il y a dedans.

— Tu crois que quelqu'un voudrait la trafiquer…

— Est-ce que j'ai déjà mentionné à quel point je déteste parler ?

— Tu dormiras avec moi, ce soir ?

Elle laissa échapper sa requête, pensant qu'elle ferait mieux d'obtenir une réponse avant qu'il se taise complètement. Zadiste haussa les sourcils.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Oui, vraiment.

— Bon, d'accord.

Tandis qu'il rongeait méticuleusement ses pommes et qu'elle finissait son plat, un silence inconfortable sans être oppressant s'installa. Après avoir fini son gâteau aux carottes, elle se rendit à la salle de bains pour se brosser les dents. Quand elle revint, il était en train de s'attaquer au trognon de sa seconde pomme avec ses crocs, décrochant les derniers petits morceaux de chair qui y restaient.

Elle ne comprenait pas comment il pouvait se battre avec un tel régime. Il devait certainement manger plus.

Elle sentit qu'elle devrait dire quelque chose, mais elle se glissa dans le lit et se mit en boule, à l'attendre. Alors que les minutes s'égrenaient et qu'il se contentait de décortiquer sa pomme avec une minutie chirurgicale, elle trouvait la tension insupportable.

Assez, pensa-t-elle. Il fallait vraiment qu'elle se trouve un autre endroit dans le manoir. Elle se servait de lui comme d'une béquille, et ce n'était pas juste.

Elle tendit le bras pour se débarrasser de ses couvertures à l'instant même où il se déplia. Le voyant approcher, elle se figea. Il abandonna les deux trognons à côté de l'assiette et se frotta la bouche avec la serviette qu'elle avait utilisée. Après s'être essuyé les mains, il ramassa le plateau pour le déposer à l'extérieur de la chambre, devant la porte.

Quand il revint, il choisit l'autre côté du lit et le matelas s'affaissa tandis qu'il s'allongeait sur la couette. Il croisa les bras et les jambes, puis il ferma les yeux.

L'une après l'autre, les bougies s'éteignirent. Quand il ne resta plus qu'une mèche enflammée, il dit :

— Je laisse celle-là pour que tu puisses voir.

Elle tourna les yeux vers lui.

— Zadiste ?

— Quoi ?

— Quand j'étais… (Elle s'éclaircit la voix.) Quand j'étais dans ce trou, sous terre, je pensais à toi. Je voulais que tu viennes me chercher. Je savais que tu pourrais me tirer de là.

Les sourcils de Zadiste s'abaissèrent, bien qu'il ait les paupières fermées.

— Moi aussi, j'ai pensé à toi.

— Ah bon ? (En dépit de ses hochements de tête, elle demanda :) Vraiment ?

— Oui. Certains jours… je pouvais penser à rien d'autre.

Bella sentit ses yeux se dilater. Elle roula vers lui et posa la tête sur son bras.

— Sérieusement ? (Comme il ne répondait pas, elle insista.) Pourquoi ?

Son large torse se souleva, puis Zadiste expira.

— Je voulais te récupérer. C'est tout.

Oh… il ne faisait donc que son boulot.

Bella laissa retomber son bras et se détourna de Zadiste.

— En tout cas… merci d'être venu me chercher.

Dans le silence qui suivit, elle observa la bougie se consumer sur la table de nuit. La flamme en forme de larme ondulait, si jolie, si gracieuse…

La voix de Zadiste était calme.

— L'idée de te savoir effrayée et seule m'était insupportable. Que quelqu'un t'ait fait du mal. Je ne pouvais pas… le laisser passer.

Bella s'arrêta de respirer et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— J'ai pas dormi de ces six semaines, murmura-t-il. Tout ce que je voyais chaque fois que je fermais les yeux, c'était toi, hurlant à l'aide.

Bon sang, même si ses traits étaient sévères, sa voix restait douce et belle, comme la flamme de la bougie.

Il tourna la tête vers elle et ouvrit les yeux. Son regard noir débordait d'émotion.

— Je sais pas comment t'as fait pour survivre si longtemps. J'étais persuadé que t'étais morte. Et puis on a trouvé cet endroit et je t'ai hissée hors de ce trou. Quand j'ai vu ce qu'il t'avait fait…

Bella se retourna lentement, ne voulant pas l'effrayer ni le faire battre en retraite.

— Je me souviens de rien.

— C'est tant mieux.

— Un jour… faudra que je sache. Tu me raconteras ?

Il referma les yeux.

— Si vraiment tu veux connaître tous les détails.

Ils gardèrent le silence pendant un moment, puis il se déplaça vers elle, roulant sur le flanc.

— J'ai horreur de devoir te demander ça, mais à quoi il ressemblait ? Est-ce que tu te rappelles un de ses signes distinctifs ?

Des tas, pensa-t-elle. *Bien trop.*

— Il, euh, il se colore les cheveux en brun.

— Quoi ?

— Enfin, je suis presque certaine qu'il le faisait. Environ une fois par semaine, il se rendait dans la salle de bains et je sentais l'odeur des produits chimiques. Entre-temps, il avait des racines. Une fine ligne blanche au niveau de son cuir chevelu.

— Mais je croyais qu'ils aimaient ce palissement, vu qu'il indique qu'ils font partie de la Société depuis longtemps.

— J'en sais rien. Je pense qu'il était… ou qu'il est… haut gradé. D'après ce que j'ai entendu, les autres éradiqueurs le traitaient avec déférence. Et ils l'appelaient « O ».

— Quoi d'autre ?

Elle frissonna, replongeant dans le cauchemar.

— Il était amoureux de moi.

Un grognement jaillit hors de Zadiste, grave et féroce. Elle aimait ce son. Elle se sentait protégée et il lui donnait la force de poursuivre.

— L'éradiqueur disait qu'il… m'aimait, et c'était le cas. Je l'obsédais. (Elle expira doucement, essayant d'apaiser son cœur affolé.) Au début, j'avais terriblement peur de lui mais, après un moment, j'ai commencé à utiliser ses propres sentiments contre lui. Je voulais le faire souffrir.

— Et ça marchait ?

— Parfois, oui. J'arrivais à le faire… pleurer.

Zadiste afficha une expression des plus étranges. Comme s'il … l'enviait.

— Et tu ressentais quoi ?

— Je veux pas en parler.

— Parce que t'y prenais du plaisir ?

— Je voudrais pas que tu me croies cruelle.

— La cruauté n'a rien à voir avec les représailles.

Pour un guerrier, sans doute, se dit-elle.

— Je ne suis pas certaine d'être d'accord avec ça.

Ses yeux noirs s'étrécirent.

— Il y en a qui t'offriront revhanche. Tu le sais ?

Elle le vit partir de nuit à la chasse à l'éradiqueur et ne put supporter l'idée qu'il se fasse blesser. Puis elle imagina son frère, tout en colère et en fierté, prêt lui aussi à réduire le tueur en pièces.

— Non… Je veux pas que tu t'en occupes. Ni toi, ni Vhengeance, ni personne d'autre.

Une rafale d'air froid traversa la pièce, comme si on avait soudain ouvert une fenêtre. Elle balaya la chambre du regard avant de se rendre compte que la vague glaciale venait du corps même de Zadiste.

— Es-tu liée ? demanda-t-il brutalement.

— Pourquoi est-ce que tu me… Oh, non, Vhengeance, c'est mon frère. C'est tout.

Ses épaules massives se décontractèrent. Mais aussitôt, il se renfrogna.

— Tu l'as déjà été ?

— Liée ? Oui, pendant quelque temps. Mais ça n'a pas marché.

— Pourquoi ?

— À cause de mon frère, justement. (Elle se tut quelques Instants.) Enfin, pas exactement. Mais quand le mâle s'est révélé incapable de tenir tête à Vhen, il a perdu beaucoup de mon estime. Et puis… il a évoqué certains détails de notre relation au sein de la *glymera* et alors les choses sont devenues… compliquées.

En réalité, elles étaient devenues invivables. La réputation du mâle était restée impeccable, évidemment, mais la sienne avait été réduite en lambeaux. C'était peut-être pour cela que Zadiste l'attirait tant. Il ne prêtait aucune importance à ce que les autres pensaient de lui. Pas de fausses apparences ni de manières mondaines pour dissimuler ses pensées ou ses

instincts. Il était honnête, et cette franchise, même si elle ne faisait que mettre en avant sa colère, inspirait la confiance.

— Vous étiez…

Sa voix se perdit.

— On était quoi ?

— Amants ? (Soufflant violemment, Zadiste jura.) Laisse tomber, ça me regarde pas…

— Ah, oui, on l'était. Vhen l'a découvert et c'est à partir de ce moment-là que les problèmes ont commencé. Tu sais comment c'est avec l'aristocratie. Une femelle qui couche avec quelqu'un sans être unie ? Tu jurerais qu'elle est pas digne de vivre. Tu sais, j'ai toujours regretté de pas être née civile. Mais on choisit pas son sang, si ?

— T'étais amoureuse de lui ?

— Je l'ai cru. Mais, en fait… non. (Elle pensa alors au crâne qui reposait à côté du grabat de Zadiste.) Et toi, t'as déjà été amoureux ?

Le coin de sa bouche se souleva dans un grognement.

— À ton avis ? (Tandis qu'elle se rétractait, il ferma les yeux.) Pardon. Je voulais dire « non ». La réponse est « non ».

Alors pourquoi gardait-il ce crâne ? À qui avait-il appartenu ? Elle était sur le point de poser la question quand il demanda.

— Ton frère pense partir chasser l'éradiqueur ?

— Sans aucun doute. Vhengeance est… En bref, il s'est toujours comporté comme le maître de maison depuis la mort de mon père, quand j'étais enfant, il est très agressif. Extrêmement agressif.

— Bon, dis-lui de rien faire. Je m'occupe de ta revhanche.

Ses yeux bondirent sur ceux de Zadiste.

— Non.

— Si.

— Mais je veux pas que tu le fasses.

Elle s'en voudrait toute sa vie s'il mourait dans cette entreprise.

— Mais tu n'y peux rien. (Il ferma les yeux avec force.) Merde… Je n'arrive pas à vivre, sachant que ce bâtard est quelque part dehors. Il doit mourir.

La peur, la gratitude et une certaine forme de chaleur lui serrèrent la poitrine. Sur un coup de tête, elle se pencha et déposa un baiser sur les lèvres de Zadiste.

Il bondit en arrière en sifflant, les yeux écarquillés comme si elle l'avait giflé.

Oh, merde. Pourquoi avait-elle fait ça ?

— Je suis désolée. Je suis désolée, je…

— Non, ça va. Aucun problème.

Il roula sur le dos et porta les mains à sa bouche. Ses doigts allaient et venaient sur ses lèvres, comme s'il voulait effacer la trace de Bella.

Quand elle soupira bruyamment, il demanda :

— Qu'est-ce qui va pas ?

— Je suis si immonde que ça ?

Il laissa retomber son bras.

— Non.

Quel menteur.

— Tu veux peut-être que j'aille te chercher un gant de toilette ?

À l'instant où elle s'apprêtait à quitter le lit, il lui saisit le bras.

— C'était mon premier baiser, voilà tout. Je m'y attendais pas.

Bella eut le souffle coupé. Comment c'était possible ?

— Oh merde, me regarde pas comme ça.

Il la relâcha et s'absorba dans la contemplation du plafond.

Son premier baiser…

— Zadiste ?

— Quoi ?

— Je peux recommencer ?

Il y eut un moment de silence. Un long moment de silence. Elle s'approcha de lui centimètre par centimètre, faisant glisser son corps entre les draps.

— Je te toucherai nulle part ailleurs. Juste mes lèvres. Sur les tiennes.

Tourne la tête, intima-t-elle. *Tourne la tête et regarde-moi.*

C'est ce qu'il fit.

Elle n'attendit pas de recevoir une invitation en bonne et due forme, ni qu'il change d'avis. Elle posa ses lèvres étroitement sur celles de Zadiste, puis resta en suspens au-dessus de sa bouche. Comme il ne se détournait pas, elle abaissa de nouveau la tête tout en le caressant cette fois-ci. Il bloqua sa respiration.

— Zadiste ?

— Oui, chuchota-t-il.

— Détends-toi.

Prenant soin de ne pas le brusquer, elle se hissa sur ses avant-bras et s'approcha une fois de plus. Ses lèvres étaient étonnamment douces sauf au niveau de sa cicatrice. Pour bien lui faire comprendre que cette imperfection ne la dérangeait pas du tout, elle l'embrassa précisément à cet endroit, à plusieurs reprises.

Et soudain, cela arriva : il lui rendit son baiser. Ce n'était qu'un infime mouvement de sa bouche, mais elle le sentit la parcourir jusqu'au plus profond d'elle-même. Quand il recommença, elle l'encouragea d'un gémissement léger et lui laissa prendre le contrôle. Bon sang, qu'il était précautionneux, à chercher son chemin sur sa bouche dans le plus doux des frôlements. Il l'embrassa tendrement, avec soin, il sentait la pomme et les épices masculines. Le contact entre eux, bien que léger et doux, suffit à réveiller le désir en elle.

Quand elle sortit sa langue pour la lui passer sur les lèvres, il se retira brutalement.

— Je sais pas ce que je suis en train de faire là.

— Si, tu le sais. (Elle se pencha un peu plus pour maintenir le contact.) Et tu le fais très bien.

— Mais…

Elle l'empêcha de parler en posant les lèvres sur les siennes, et il ne s'écoula pas longtemps avant qu'il soit de retour dans la partie. Cette fois, quand elle lui passa la langue sur les lèvres, il entrouvrit la bouche et avança la sienne, douce et chaude. Un lent tourbillon commença… et puis il était dans sa bouche, la poussant, la cherchant.

Elle sentait le désir s'éveiller en lui, la chaleur et le sentiment d'urgence qui croissaient dans son corps imposant. Elle espérait qu'il la prenne dans ses bras et la serre contre lui. Comme il n'en

fit rien, elle se recula un peu et le regarda. Ses joues étaient en feu et ses yeux scintillaient. Il avait faim d'elle, mais n'esquissait pas le moindre mouvement. Et il n'en ferait aucun.

— J'ai envie de te toucher, dit-elle.

Mais tandis qu'elle approchait la main de son visage, il se raidit et lui saisit fermement le poignet. La peur émanait de lui, elle pouvait la sentir sinuer dans son corps, le crisper.

Elle attendit qu'il prenne sa décision ; elle n'était pas prête à le forcer dans ce domaine.

Il desserra lentement sa prise.

— Vas-y… doucement.

— C'est promis.

Elle commença par son bras, parcourant du bout des doigts la peau glabre et douce. Il traquait le mouvement d'un air soupçonneux dont elle ne s'offensa pas, ses muscles tressautaient, tressaillaient sous son passage. Elle le caressait lentement, lui laissant le temps de s'habituer à son contact et, quand elle fut certaine qu'il était prêt, elle posa les lèvres sur son biceps. Son épaule. Sa clavicule. Le haut de son pectoral.

Elle se dirigeait vers son téton percé.

Quand elle fut tout proche de l'anneau d'argent et de sa petite sphère, elle leva le regard vers lui. Il avait les yeux écarquillés, à tel point que le blanc autour de ses iris noirs était visible.

— J'ai envie de t'embrasser ici, dit-elle. Je peux ?

Il acquiesça et se passa la langue sur les lèvres.

Au moment précis où sa bouche le toucha, son corps fut pris d'un sursaut comme si quelqu'un l'avait violemment écartelé. Elle ne s'arrêta pas. Elle suçota l'anneau et fit jouer sa langue autour.

Zadiste émit un ronronnement, un son grave qui résonna profondément dans sa poitrine, puis il inspira dans un sifflement. Sa tête s'enfonça dans l'oreiller, mais il la maintenait de façon à pouvoir garder un œil sur elle.

Quand elle retourna la petite boucle d'argent et tira doucement dessus, il se cambra sur le lit, une jambe pliée, les talons enfoncés dans le matelas. Elle joua avec son téton tant et si bien qu'il s'agrippa à la couette, les poings serrés.

— Oh… *putain,* Bella… (Il respirait avec difficulté, par saccades, et il irradiait de chaleur.) Qu'est-ce que tu me fais ?

— Tu veux que j'arrête ?

— Soit t'arrêtes, soit t'y vas plus fort.

— Encore ?

— Oui… encore.

Elle continua à l'embrasser, à jouer avec l'anneau, en rythme, jusqu'à ce que ses hanches se mettent à onduler.

Elle baissa les yeux sur son corps et perdit son rythme. Son sexe en érection était massif contre le fin nylon de son pantalon de sport, et elle pouvait en voir les moindres détails, le bout arrondi gracieusement fendu, l'épais membre et les deux masses jumelles en dessous.

Nom de Dieu. Il était… énorme.

Son entrejambe devint complètement humide et elle déplaça son regard pour trouver le sien. Il avait toujours les paupières largement ouvertes et la bouche bée, tandis que choc, respect et désir se disputaient ses traits.

Elle tendit la main et glissa un pouce entre les lèvres de Zadiste.

— Suce-le.

Il l'aspira goulûment, tout en continuant à la regarder évoluer. Il entrait en transe ; elle pouvait le sentir. Le désir croissait en lui, faisant de son corps une poudrière, et bon sang, elle avait envie de lui. Elle voulait qu'il explose sur elle. En elle.

Elle relâcha son téton, ôta le pouce de sa bouche et se cabra pour glisser la langue entre ses lèvres. L'intrusion lui arracha un grognement sauvage, son corps rua pour faire céder sa prise sur les couvertures.

Elle voulait qu'il se laisse aller et la touche, mais elle ne pouvait attendre. Pour cette première fois, elle allait devoir prendre l'initiative. Elle repoussa les couvertures sur le côté, glissa le haut de son corps sur son torse et passa ses jambes sur les hanches de Zadiste.

À peine laissa-t-elle reposer son corps sur lui, qu'il se raidit et cessa de lui rendre ses baisers.

— Zadiste ?

Il la rejeta avec tant de force qu'elle rebondit sur le matelas.

Zadiste jaillit hors du lit, le souffle court et visiblement épuisé, son corps était piégé entre passé et présent, écartelé entre les deux.

Une partie de lui réclamait plus de ce que Bella lui faisait. Putain, il crevait d'envie de goûter à sa première vague d'excitation. Il avait ressenti des choses incroyables. Une révélation. Le seul véritable plaisir qu'il ait éprouvé depuis… toujours.

Douce Vierge de l'Estompe, pas étonnant que les mâles soient prêts à tuer pour protéger leur partenaire !

Sauf qu'il était incapable de supporter le fait d'avoir une femelle sur lui, même s'il s'agissait de Bella, et la panique pure qui pulsait en lui en ce moment était dangereuse. Et s'il se mettait à la battre ? Bordel, il l'avait déjà projetée à travers ce foutu lit.

Il jeta un regard dans la direction de Bella. Elle était d'une beauté absolue dans les draps défaits, parmi les coussins éparpillés. Mais il avait terriblement peur d'elle et, en conséquence, terriblement peur *pour* elle. Les caresses et les baisers, même s'il les avait appréciés au début, finiraient à coup sûr par provoquer chez lui un déclic. Et il ne pouvait pas se permettre de se mettre dans des états pareils à proximité de Bella.

— On arrête les frais, dit-il. Ces conneries ne se reproduiront plus.

— Mais t'as aimé ça, répondit-elle d'une voix à la fois douce et forte. Je sentais ton sang pulser sous mes mains.

— La discussion est close.

— Tu bandes pour moi.

— Tu veux que je finisse par te blesser ? (Tandis qu'elle serrait de plus belle le poing sur un oreiller, il insista.) Parce que, tu vois, je baise d'une seule façon, et je pense pas que tu veuilles en faire l'expérience.

— J'ai aimé comme tu m'as embrassée. Je veux coucher avec toi. Qu'on fasse l'amour.

— Faire l'amour ? Faire l'amour ? s'exclama-t-il, les bras en croix. Bella… tout ce que j'ai à t'offrir, c'est baiser. Ça risque de

pas te plaire et, franchement, j'ai aucune envie de te faire subir ça. Tu vaux bien mieux que ça.

— J'ai senti tes lèvres contre les miennes. Elles étaient douces…

— Oh, *arrête*…

— Ta gueule et laisse-moi finir.

La bouche de Z. s'affaissa, aussi certainement que si elle lui avait assené un coup de pied aux fesses. Personne n'adoptait jamais ce ton pour s'adresser à lui. L'anomalie seule aurait suffi à attirer son attention, mais le fait que cela vienne d'elle le stupéfia.

Bella repoussa ses cheveux derrière ses épaules.

— Si tu veux pas de moi, très bien. T'as qu'à le dire. Mais arrête de te cacher derrière le besoin de me protéger. Tu crois que je sais pas que le sexe avec toi risque d'être violent ?

— C'est pour ça que t'en as envie ? demanda-t-il d'une voix blanche. Tu t'imagines que maintenant, après l'éradiqueur, tu mérites pas mieux que d'être battue ?

Elle se renfrogna.

— Pas du tout. Mais si c'est le seul moyen pour moi de t'avoir, alors c'est ainsi que je te prendrai.

Il passa et repassa une main sur son crâne ras, souhaitant par ce frottement inciter son cerveau à fonctionner.

— Je pense que t'as pas toute ta lucidité, dit-il en posant les yeux par terre. T'as aucune idée de ce dont tu parles en ce moment.

— Espèce de salaud arrogant ! lâcha-t-elle.

Zadiste releva la tête subitement. Voilà pour le coup de pied aux fesses numéro deux.

— Pardon ?

— Rends-nous service à tous les deux et arrête de penser à ma place.

Sur ces propos, elle gagna la salle de bains d'un pas décidé et claqua la porte.

Zadiste cligna des yeux à plusieurs reprises. *Nom de Dieu, qu'est-ce que c'était que ce bordel ?*

Il balaya la pièce du regard comme si les meubles ou les rideaux allaient pouvoir lui venir en aide. Mais alors, son ouïe fine détecta un son ténu. Elle… pleurait.

En jurant, il se dirigea vers la salle de bains. Il entra sans frapper. Elle se tenait à côté de la douche, les bras croisés, ses yeux saphir étaient pleins de larmes.

Oh… merde. Qu'était supposé faire un mâle face à une situation pareille ?

— Je suis désolé, murmura-t-il, si je… si je t'ai blessée.

Elle lui jeta un regard mauvais.

— Je suis pas blessée. Je suis énervée et frustrée.

Nouvel uppercut à la mâchoire. *Bon, OK… D'accord*.

Merde, il allait devoir porter une minerve après cette conversation.

— Je te le répète, Zadiste. Si tu veux pas coucher avec moi, très bien, mais arrête de me dire que je sais pas ce que je veux.

Z. posa les mains sur ses hanches et regarda le sol de marbre. *Ne dis rien, abruti. Ferme ta…*

— C'est pas ça, laissa-t-il échapper.

Il se maudit tandis que ces mots lui échappaient. Parler était une erreur. Parler était vraiment une mauvaise idée…

— C'est quoi alors ? Tu veux dire que t'as envie de moi ?

Il pensa à la *chose* qui essayait toujours de se frayer un passage hors de son pantalon. Bella n'était pas aveugle. Elle devait bien voir cette horreur.

— Tu sais que c'est le cas.

— Donc si j'ai envie qu'on le fasse… sauvagement… (elle marqua une pause pendant laquelle il eut l'impression qu'elle rougissait), pourquoi est-ce qu'on le ferait pas ?

Il sentit l'air se raréfier, il avait les poumons en feu et son cœur battait à tout rompre. Il avait l'impression de se trouver au bord d'un précipice. Nom de Dieu, il n'allait quand même pas le lui dire, si ?

Son estomac se retournait à mesure que les paroles sortaient de sa bouche.

— Elle était toujours au-dessus. La Maîtresse. Quand elle… venait à moi, elle était toujours au-dessus. Tu, euh, t'as roulé sur mon torse et… enfin, je supporte pas ça.

Il se frotta le visage, autant pour se dissimuler d'elle que pour lutter contre le mal de tête dont il était soudain frappé.

Il entendit quelqu'un relâcher son souffle. S'aperçut qu'il s'agissait d'elle.

— Zadiste, je suis tellement désolée. Je savais pas…

— Ouais… merde… oublie tout ça.

Merde, il fallait à tout prix qu'il s'éloigne d'elle avant de se remettre à déblatérer.

— Écoute, je vais…

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

Le filet de voix de Bella semblait aussi fin qu'un cheveu. Il lui jeta un regard acerbe. *Il en est pas question,* pensa-t-il.

Elle fit un pas vers lui.

— Zadiste, a-t-elle… abusé de toi ?

Il se détourna.

— Je vais à la salle de sport. On se voit plus tard.

— Attends…

— *Plus tard,* Bella. Je… j'y arrive pas.

En quittant la pièce, il emporta ses Nike et son lecteur MP3.

Une longue course était la seule chose dont il avait besoin à cet instant. Une longue… course. Et même si elle ne le menait nulle part, il aurait au moins l'illusion de s'être éloigné de lui-même.

CHAPITRE 21

Fhurie regarda par-dessus la table de billard du manoir, dégoûté, tandis que Butch préparait son prochain coup. Quelque chose allait de travers chez l'humain mais, vu qu'il rentra trois boules d'un seul coup de queue, ce n'était certainement pas son jeu.

— Putain, Butch. Quatre victoires d'affilée. Rappelle-moi pourquoi je prends la peine de jouer avec toi ?

— Parce que l'espoir fait vivre. (Butch vida d'un trait son verre de son scotch.) Tu prends ta revanche ?

— Pourquoi pas ? Ma cote risque plus de baisser.

— Tu t'occupes du triangle pendant que je vais me chercher un autre verre ?

Alors que Fhurie récupérait les boules dans les différentes poches, il comprit quel était le problème. Chaque fois qu'il regardait ailleurs, Butch le dévisageait.

— Y a un truc qui te préoccupe, flic ?

Butch se servit deux doigts de Lagavulin, dont il but une longue rasade.

— Pas particulièrement.

— Menteur. T'as pas arrêté de me regarder bizarrement depuis qu'on a quitté le *Zero Sum*. Pourquoi est-ce que tu craches pas le morceau ?

Les yeux noisette de Butch affrontèrent directement le regard mauvais de Fhurie.

— T'es gay ?

Fhurie laissa tomber la boule noire qu'il entendit vaguement rebondir sur le marbre.

— Quoi ? Mais pourquoi tu… ?

— J'ai entendu dire que tu te rapprochais du Révérend.

Tandis que Fhurie lâchait un juron, Butch ramassa la boule noire et l'envoya rouler sur le feutre vert.

— Écoute, moi je m'en fous. Franchement, je m'en tape de savoir pour qui t'en pinces. Mais je voudrais juste savoir.

Génial, pensa Fhurie. Non seulement il en pinçait pour la femelle qui n'en avait que pour son frère jumeau, mais en plus, maintenant, il était censé sortir avec un putain de *symphathe*.

La fille qui les avait surpris dans l'officine n'avait visiblement pas su tenir sa langue et… *Merde*. Butch en avait sans doute discuté avec Viszs. Les deux se comportaient comme un vieux couple, ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre. Et V. en parlerait à Rhage. Et une fois Rhage au courant, ça deviendrait aussi confidentiel qu'une dépêche AFP.

— Fhurie ?

— Non, je suis pas gay.

— T'es pas obligé de te cacher, hein.

— Je me cache pas. Je suis pas gay.

— T'es bi, alors ?

— Butch, arrête. S'il y a bien un membre qui donne dans le pervers, c'est celui avec qui tu partages ta chambre. (Voyant les yeux écarquillés de l'inspecteur, Fhurie marmonna :) Voyons, tu connais V., maintenant. Tu vis avec lui.

— Faut croire que non… Oh, salut, Bella.

Fhurie se retourna. Bella se tenait sur le seuil de la pièce, vêtue de la robe de chambre en satin noir. Il était incapable de la quitter des yeux. Son joli visage brillait de santé, les bleus avaient disparu, sa beauté était revenue. Elle était… époustouflante.

— Salut, dit-elle. Fhurie, est-ce que je pourrais te parler un instant ? quand t'auras cinq minutes ?

— Butch, ça te dérange si on fait une pause ?

— Pas de problème. À plus, Bella.

Tandis que l'inspecteur quittait la pièce, Fhurie rangea sa queue avec une précaution excessive, glissant le bois lisse dans le râtelier mural.

— T'as bonne mine. Comment tu te sens ?

— Mieux. Beaucoup mieux.

Parce qu'elle s'était nourrie sur Zadiste.

— Alors, tu voulais me dire quoi ? demanda-t-il en essayant de ne pas l'imaginer rivée à la veine de son frère.

Sans répondre, elle s'approcha de la porte-fenêtre, sa robe traînant derrière elle sur le marbre telle une ombre. Tandis qu'elle marchait, les pointes de ses cheveux frottaient contre le bas de son dos en ondulant au balancement de ses hanches. Le désir le frappa de plein fouet, et il pria pour qu'elle n'en perçoive pas l'odeur.

— Oh, Fhurie, regarde la lune, elle est quasi pleine. (Elle leva une main qui s'attarda sur la vitre.) J'aimerais tellement…

— Tu veux sortir maintenant ? Je vais te chercher un manteau.

Elle lui adressa un sourire par-dessus son épaule.

— Je suis pieds nus.

— Je t'apporte aussi des chaussures. Bouge pas.

Moins d'une minute plus tard, il était de retour avec une paire de bottes ourlées de fourrure et une cape victorienne que Fritz, véritable mouche domestique, avait tirées de quelque armoire.

— T'as fait vite, dit Bella en se drapant les épaules dans le satin rouge sang.

Il s'agenouilla devant elle.

— Laisse-moi te les enfiler.

Elle plia un genou et, tandis qu'il glissait son pied dans la botte, il essaya de ne pas remarquer combien la peau de sa cheville était douce. Ni à quel point ses effluves le tentaient. Ni que sa robe pourrait très facilement être mise de côté et…

— Et maintenant l'autre, dit-il d'une voix enrouée.

Quand elle fut chaussée, il ouvrit la porte-fenêtre, puis ils sortirent et traversèrent la terrasse enneigée qui crissait sous leurs pieds. Une fois qu'ils furent arrivés au bord de la pelouse, il lui enserra les épaules dans la cape et la regarda dans les yeux. En respirant, elle formait de petits nuages blancs qui voletaient autour de sa bouche et le vent jouait avec le satin rouge contre son corps, comme s'il caressait le vêtement.

— L'aube devrait plus tarder, dit-elle.

— En effet.

Il se demanda de quoi elle voulait lui parler, mais son visage devint soudain sérieux et il sut pourquoi elle était venue. Zadiste. Évidemment.

— J'ai des questions à te poser sur lui, murmura-t-elle. Sur ton jumeau.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Comment est-il devenu esclave ?

Nom de Dieu… Il n'avait pas envie d'évoquer le passé.

— Fhurie ? Réponds-moi. Je lui aurais bien posé la question, mais…

Et puis merde. Il n'avait aucune bonne raison de ne pas lui répondre.

— Une nourrice l'a enlevé. Elle l'a discrètement sorti de la maison quand il avait sept mois. On n'a jamais pu retrouver leur trace et, d'après ce que j'ai découvert, elle est morte deux ans plus tard. C'est à ce moment-là qu'il a été vendu comme esclave par celui qui l'a trouvé.

— Ç'a dû être une épreuve terrible pour ta famille.

— La pire. Un deuil sans corps à enterrer.

— Et quand… quand il était esclave de sang… (Elle prit une profonde inspiration.) Tu sais ce qui lui est arrivé ?

Fhurie se frotta la nuque. Comme il hésitait, elle dit :

— Je parle pas de ses cicatrices ni des ponctions auxquelles on le soumettait. Je veux savoir ce que… ce qu'on lui a fait subir d'autre.

— Écoute, Bella…

— J'ai besoin de savoir.

— Pourquoi ?

Évidemment, il connaissait la réponse. Elle voulait coucher avec Zadiste, elle avait d'ailleurs déjà probablement essayé. Voilà *pourquoi.*

— Il faut que je sache.

— Demande-le-lui.

— Il me répondra jamais, tu le sais bien. (Elle posa la main sur l'avant-bras de Fhurie.) Je t'en prie. Aide-moi à le comprendre.

Fhurie garda le silence, se disant que c'était par respect pour l'intimité de Z., ce qui était en grande partie vrai. Mais une infime portion de lui refusait de participer à ce que Z. atterrisse dans son lit.

Bella serra son bras.

— Il m'a dit qu'il était attaché. Et qu'il supportait pas d'avoir une femelle sur lui quand… (Elle se tut.) Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

Putain. *Zadiste* lui avait *parlé* de sa captivité ?

Fhurie jura doucement.

— Ils se sont servis de lui, et pas que pour son sang. Mais je t'en dirai pas plus.

— Oh, mon Dieu. (Le corps de Bella s'affaissa.) J'avais juste besoin de l'entendre de la bouche de quelqu'un. Je voulais en être certaine.

Alors qu'une rafale glaciale les balayait, il inspira profondément, mais ne parvint pas à se débarrasser de l'impression d'étouffer.

— Tu devrais rentrer avant de prendre froid.

Elle acquiesça et se dirigea vers la maison.

— Tu viens pas ?

— Je reste fumer un peu. Mais vas-y.

Il ne la regarda pas entrer dans la maison, mais entendit le cliquetis de la porte-fenêtre qui se refermait.

Il glissa les mains dans ses poches et contempla la vaste pelouse blanche. Puis il ferma les yeux et replongea dans le passé.

Dès que Fhurie avait passé sa transition, il s'était mis en quête de son frère jumeau, quadrillant l'Ancienne Contrée à la recherche de maisonnées assez fortunées pour disposer de serviteurs. Le temps passant, une rumeur s'était faite de plus en plus crédible. Elle affirmait qu'un mâle de la corpulence d'un guerrier était retenu prisonnier par une femelle de haut rang au sein de la glymera. *Mais il ne put retrouver sa trace.*

Ce qui n'avait rien d'étonnant. À cette époque, au début du XIX^e^ siècle, l'espèce était encore unie, les vieilles règles et habitudes sociales encore fortes. Quiconque aurait été trouvé à receler un guerrier en tant qu'esclave de sang encourait la peine de mort. C'était pourquoi il devait rester aussi discret que possible dans ses investigations. Demander qu'une assemblée soit réunie au sein de l'aristocratie ou émettre un avis de recherche aurait équivalu à planter un poignard directement

dans le cœur de son frère : en effet, tuer Zadiste et se débarrasser de son corps aurait alors été le seul recours offert à son geôlier.

Vers la fin des années 1800, il avait presque totalement perdu espoir. Ses parents étaient décédés. La société des vampires avait commencé à se fragmenter dans l'Ancienne Contrée, entraînant les premières migrations vers l'Amérique. Il se retrouvait sans racines, à parcourir l'Europe, à poursuivre chuchotements et insinuations…, quand soudain, il était tombé sur ce qu'il cherchait.

Il se trouvait sur le sol anglais la nuit où cela s'était produit. Il s'était rendu à une réunion de vampires dans un château perché sur les falaises de Douvres. Se tenant dans un coin sombre de la salle de bal, il avait entendu la conversation qu'échangeaient deux mâles à propos de l'hôtesse du soir. Ils parlaient de son esclave de sang, qui était extraordinairement doué, et du fait qu'elle appréciait qu'on la regarde, allant parfois même jusqu'à en faire profiter ses convives.

Fhurie s'était mis à courtiser ladite femelle la nuit même.

Il ne se préoccupait pas de savoir si son visage le trahirait, bien que lui et Zadiste soient jumeaux. En premier lieu, ses vêtements étaient ceux d'un mâle fortuné et personne ne suspecterait quelqu'un de son rang d'être à la chasse d'un esclave acheté de plein droit sur le marché quand il n'était encore qu'un jeune enfant. Ensuite, il faisait toujours attention à dissimuler son apparence. Il portait une courte barbe pour masquer ses traits et cachait ses yeux derrière une paire de lunettes sombres en expliquant que sa vision était des plus mauvaises.

Elle s'appelait Catronia. Une riche aristocrate unie à un marchand métis qui faisait affaire parmi les humains. Elle était évidemment souvent seule puisque son hellren *voyageait sans cesse, mais la rumeur voulait qu'elle ait possédé l'esclave avant même son union.*

Fhurie demanda à être invité dans le cœur de la demeure et, comme il était éduqué et prévenant, elle accéda à sa requête bien qu'il soit demeuré vague quant à sa lignée. Les cours regorgeaient de poseurs et visiblement il l'attirait, elle était

donc tout à fait disposée à s'affranchir de certaines formalités. Cependant, elle restait toujours sur ses gardes. Les semaines défilèrent et, même s'ils passaient de nombreuses heures ensemble, elle ne l'avait jamais conduit voir l'esclave qu'elle était censée posséder.

Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il explorait les lieux de fond en comble, espérant trouver son jumeau dans une cellule. Mais il y avait des yeux partout et Catronia lui laissait peu de temps. À peine son hellren *partait-il en voyage qu'elle venait trouver Fhurie dans ses quartiers et, plus il fuyait ses mains, plus elle avait envie de lui.*

Du temps… le temps finirait par porter ses fruits. Le temps et l'incapacité de Catronia à résister à l'envie de montrer son trésor, son jouet, son esclave. Un soir, juste avant l'aube, elle l'avait fait venir dans sa chambre pour la première fois. L'entrée secrète qu'il avait cherchée se trouvait dans l'antichambre de Catronia, au fond de sa garde-robe. Ensemble, ils avaient descendu un escalier escarpé.

Fhurie se remémora l'épaisse porte de chêne qui s'ouvrit pour laisser voir un mâle nu, enchaîné, les jambes écartées, sur un lit suspendu, couvert d'une tenture.

Zadiste avait le regard rivé au plafond, ses cheveux étaient si longs qu'ils tombaient sur le sol de pierre. Il était rasé de près et huilé, comme si on l'avait préparé pour elle ; il émanait de lui des effluves d'épices rares. La femelle vint directement vers lui et le caressa amoureusement, la voracité dans ses yeux marron couvrait tout son corps d'une déclaration de possession.

La main de Fhurie s'était portée à la dague qu'il portait sur la hanche avant même qu'il s'en aperçoive. Comme s'il avait perçu le mouvement, Zadiste tourna lentement la tête et regarda Fhurie de ses yeux noirs, sans vie, à travers la pièce. Pas la moindre étincelle indiquant qu'il l'avait reconnu. Rien qu'une haine brûlante.

Le choc et la peine avaient envahi Fhurie, mais il était resté concentré, cherchant un moyen de sortir. Une seconde porte se trouvait de l'autre côté de la cellule, mais elle n'était pourvue

d'aucune poignée, simplement percée par une fente à mi-hauteur. Il se dit que peut-être il parviendrait à la for…

Catronia avait touché l'intimité de son frère. Elle avait les mains enduites d'une espèce d'onguent et, tout en caressant le membre, elle tenait des propos obscènes sur la taille qu'il allait adopter. Fhurie montra les crocs et brandit sa dague.

La porte opposée s'ouvrit subitement. Derrière, se trouvait un courtisan adipeux vêtu d'une robe ourlée d'hermine. Il était hystérique et annonçait que l'hellren *de Catronia était rentré prématurément et qu'il la cherchait. Les rumeurs dont elle et Fhurie faisaient l'objet avaient évidemment atteint les oreilles du mâle.*

Fhurie s'accroupit, près de tuer la femelle et son courtisan. Mais des bruits de pas multiples résonnèrent dans la pièce.

L'hellren *descendait l'escalier à grands pas pour faire irruption dans la cellule, accompagné de sa garde personnelle. Le mâle parut tomber des nues. Il n'était visiblement pas au courant de l'existence de l'esclave de sang. Catronia avança une explication, mais il la gifla avec tant de violence qu'elle alla valser contre le mur de pierre.*

C'est alors que le chaos explosa. La garde privée s'en prit à Fhurie. L'hellren *s'approcha de Zadiste, un couteau à la main. Tuer les soldats de la cour se révéla aussi long que sanglant et, quand Fhurie parvint enfin à se libérer de la lutte au corps à corps, Zadiste avait disparu, seule restait une traînée de sang qui sortait de la cellule.*

Fhurie dévala le couloir, traversa les souterrains du château en trombe, en suivant les traces écarlates. Quand il émergea du cachot, faisait presque jour. Il ne lui restait que peu de temps pour trouver Zadiste. Comme il s'immobilisait pour reprendre ses esprits, il entendit un claquement régulier déchirer l'air.

Des coups de fouet.

Sur sa droite, il vit Zadiste, attaché à un arbre sur la falaise, avec la mer comme vaste arrière-plan ; on le fouettait au sang. Fhurie attaqua les trois soldats qui maltraitaient son frère. Les mâles se battaient comme des diables, mais Fhurie était animé d'une rage assassine. Il les massacra et détacha Zadiste avant

de voir affluer une nouvelle vague de cinq gardes en provenance du château.

Voyant le soleil sur le point de se lever et sentant son éclat lui brûler la peau, Fhurie sut que le temps leur était compté. Il jeta Zadiste sur son épaule, s'empara du pistolet d'un des gardes, qu'il glissa dans sa ceinture. Il posa ensuite le regard sur la falaise surplombant l'océan. Ce n'était pas la meilleure route pour la liberté, mais c'était toujours mieux que de devoir se battre pour regagner le château. Il se mit à courir, espérant pouvoir bondir suffisamment loin pour qu'ils évitent à-pic.

Un couteau de lancer lui transperça la cuisse et il trébucha.

Impossible de retrouver l'équilibre ni de freiner sa course. Fhurie et Zadiste basculèrent par-dessus le bord de la falaise et glissèrent contre la surface rocheuse jusqu'à ce que la chaussure de Fhurie se coince dans une brèche. Tandis que son corps s'immobilisait brutalement, il s'employa à retenir Zadiste, sachant parfaitement que, si son frère, inconscient, tombait dans l'eau seul, il se noierait.

La peau gluante de sang de Zadiste glissait, il allait le lâcher…

Fhurie rattrapa le poignet de son jumeau au dernier moment et le serra avec force. Il encaissa une violente secousse quand le corps de Zadiste s'immobilisa et la douleur irradia dans sa jambe. Sa vision se troubla. Avant de revenir. Puis de se troubler de nouveau. Il sentait le corps de son frère pendre dans le vide, un dangereux balancement qui menaçait de lui faire lâcher prise.

Les gardes regardèrent par-dessus le bord de la falaise avant d'observer le soleil, se protégeant les yeux de la main. Ils rirent, rengainèrent leurs armes et laissèrent les jumeaux pour morts.

Alors que le soleil poignait à l'horizon, que la force quittait Fhurie à toute vitesse, il sut qu'il ne pourrait plus retenir Zadiste bien longtemps. La lumière était cruelle, brûlante, et elle venait s'ajouter à son intense douleur. Il avait beau s'évertuer à tirer sur sa jambe, rien n'y faisait, sa cheville refusait de se libérer.

Il tâtonna à la recherche du pistolet et le dégagea de sa ceinture. Prenant une profonde inspiration, il pointa le canon vers sa jambe.

Il se tira dessus, juste sous le genou. Deux fois. La douleur l'aveugla, comme si une boule de feu l'avait transpercé, et il laissa le pistolet lui échapper. En serrant les dents, il prit appui avec sa jambe valide contre la paroi et poussa de toutes ses forces. Il hurla tandis que sa jambe blessée se brisait et se désolidarisait du reste de son corps.

Puis ce fut le vide.

L'océan était glacial, mais le choc l'avait ramené à lui et l'eau salée avait cautérisé sa plaie béante, lui évitant de se vider de son sang. En proie au vertige, à la nausée et au désespoir, il s'était efforcé de regagner la surface agitée, sans jamais desserrer sa prise sur Zadiste. Tenant son frère dans ses bras, lui maintenant la tête hors de l'eau, Fhurie avait nagé jusqu'à la plage.

Grâce à Dieu, il y avait une grotte à proximité de l'endroit où ils avaient plongé et Fhurie rassembla ses dernières forces pour atteindre l'entrée sombre. Après être sorti de l'eau et en avoir extrait son frère, Fhurie progressa autant que possible dans la grotte, totalement aveugle. L'architecture naturelle du lieu sinueux les sauva en leur offrant l'obscurité dont ils avaient besoin.

Au fond de la grotte, à l'abri du soleil, Fhurie s'installa avec son frère derrière de larges rochers. Il prit ensuite Zadiste dans ses bras afin de conserver le plus possible leur chaleur corporelle et regarda sans rien voir droit devant lui dans l'obscurité, complètement perdu.

Fhurie se frotta les yeux. Bon Dieu, la vision de Zadiste enchaîné à ce lit suspendu…

Depuis le jour de ce sauvetage, Fhurie était en proie à un cauchemar récurrent, un cauchemar qui l'horrifiait véritablement chaque fois que son subconscient le régurgitait. Le rêve était toujours le même : il descendait en courant l'escalier dérobé et ouvrait la porte. Zadiste était attaché. Catronia, dans un coin, riait. À peine entrait-il dans la cellule

que Z. tournait la tête et que ses yeux noirs sans vie le contemplait sur un visage vierge de cicatrices. D'une voix dure, il déclarait : « Laisse-moi ici. Je veux rester… ici. »

C'était le déclic qui faisait que Fhurie se réveillait couvert d'une sueur glacée.

— Tout va bien ?

La voix de Butch sonnait faux, mais elle était bienvenue. Fhurie se passa une main sur le visage avant de regarder par-dessus son épaule.

— Ouais, j'admirais le paysage.

— Laisse-moi te donner un conseil. Ça, c'est le genre de choses que tu fais sur une plage tropicale, pas planté dans ce froid glacial. Tiens, pourquoi tu viendrais pas manger avec nous ? Rhage avait envie de pancakes, du coup Mary a préparé une pleine bassine de pâte à crêpe. Fritz va se mettre à léviter tellement il a peur d'être inutile.

— Ouais, bonne idée.

Tandis qu'ils rentraient, Fhurie dit :

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr. Je t'écoute.

Fhurie s'arrêta à côté de la table de billard et prit la bille noire.

— Quand tu travaillais à la brigade criminelle, t'as dû croiser pas mal de destins brisés, pas vrai ? Des gens qu'avaient perdu un mari, une femme… voire un fils ou une fille.

Voyant Butch acquiescer, il enchaîna :

— Et t'as jamais essayé de savoir ce qu'ils étaient devenus ? Je veux dire, ceux qui restent. Est-ce que tu sais s'ils parviennent un jour à s'en remettre ?

Butch se passa le pouce sur le front.

— J'en sais rien.

— Ouais, j'imagine que t'as pas suivi…

— Mais ce que je peux te dire, c'est que moi jamais.

— Tu veux dire que les images des corps restent gravées dans ta mémoire ?

Butch secoua la tête.

— T'as oublié les frères et les sœurs.

— Quoi ?

— Les gens perdent un mari, une femme, un fils, une fille… ou un frère, une sœur. J'ai perdu la mienne quand j'avais douze ans. Deux garçons l'ont emmenée derrière le terrain de base-ball de l'école où ils ont abusé d'elle et l'ont battue à mort. Je m'en suis jamais remis.

— Mon Dieu…

Fhurie s'interrompit en voyant qu'ils n'étaient plus seuls.

Zadiste se tenait dans l'embrasure de la porte, torse nu. Il ruisselait de sueur de la tête aux pieds, comme s'il venait de courir pendant des heures dans la salle de sport.

En regardant son frère, Fhurie éprouva une familière sensation de déprime. Ça lui faisait chaque fois la même chose, comme si Z. véhiculait une espèce de zone de basse pression.

Zadiste déclara d'une voix sèche :

— Je veux que vous veniez tous les deux avec moi à la tombée de la nuit.

— Où ça ? demanda Butch.

— Bella veut passer chez elle et je veux pas y aller sans soutien. J'ai besoin d'une voiture au cas où elle voudrait emporter des choses en repartant, et je veux que quelqu'un soit déjà sur place avant notre arrivée. Le point positif, c'est qu'y a un tunnel par lequel on peut s'enfuir si les choses tournent mal. Je l'ai inspecté hier soir quand je suis allé prendre quelques-unes de ses affaires.

— C'est bon pour moi, dit Butch.

Zadiste regarda à l'autre bout de la pièce.

— Et pour toi ?

Après quelques instants, Fhurie acquiesça.

— Ouais. Pour moi aussi.

CHAPITRE 22

Cette nuit-là, tandis que la lune poursuivait son ascension dans le ciel, O changea de position sur le sol en grognant. Il n'avait cessé d'attendre, à la limite de la prairie, depuis le coucher du soleil, quatre heures plus tôt, en espérant que quelqu'un finisse par faire son apparition dans la maison..., mais rien de tel ne s'était produit. Pas plus qu'au cours des deux jours précédents. Il avait bien eu l'impression de voir quelque chose avant l'aube, la veille, une espèce d'ombre qui se déplaçait dans la maison mais, quoi que ce soit, il ne l'avait vu qu'une seule fois.

Il aurait rêvé de pouvoir mobiliser toutes les ressources de la Société pour la recherche de sa femme. S'il envoyait tous les éradiqueurs qu'il avait à disposition... Mais autant se coller une arme sur la tempe. Quelqu'un irait rapporter à l'Oméga que l'attention de tous avait été détournée vers une femelle sans importance. Et alors il aurait eu de gros problèmes.

Il regarda sa montre et jura. En parlant de l'Oméga...

O avait ordre de se présenter devant son maître ce soir-là, et il n'avait d'autre choix que d'obéir. Il ne pouvait que continuer à faire partie des tueurs s'il voulait récupérer sa femme, et il n'était pas prêt à courir le risque de se faire désintégrer pour avoir raté un rendez-vous.

Il sortit son téléphone et appela trois Bêtas pour qu'ils viennent surveiller la maison. L'endroit étant connu en tant que repaire de vampires, personne ne pourrait remettre en question la pertinence de ses ordres. Vingt minutes plus tard, les tueurs traversaient la forêt, le bruit de leur course étouffé par la neige. Le trio de malabars avait connu l'initiation peu de temps auparavant ; leurs cheveux étaient encore sombres et leur peau rougie par le froid. Ils étaient visiblement ravis qu'on fasse appel à eux pour se battre, mais O leur expliqua qu'ils devaient simplement observer et surveiller. Si quelqu'un venait, ils ne

l'attaqueraient qu'au moment où il essaierait de repartir et, s'il s'agissait d'un vampire, mâle ou femelle, ils avaient ordre de le prendre vivant. Sans exception. Si O avait appartenu à la famille de sa femme, il aurait d'abord envoyé des éclaireurs avant de la laisser se matérialiser à proximité de la maison. Et si toutefois elle était morte et que ses proches venaient déménager ses affaires, il voulait qu'on les capture en assez bonne santé pour qu'il puisse mettre la main sur sa tombe.

Après s'être assuré que les Bêtas étaient sur la bonne longueur d'onde, O retraversa la forêt jusqu'à son pick-up, dissimulé dans un bosquet de pins. En débouchant sur la route 22, il vit que les éradiqueurs avaient garé leur Explorer sur le bord même de la route, à moins de cinq cents mètres du chemin qui menait à la maison.

Il appela ces abrutis pour leur dire de faire un peu fonctionner leur cerveau et de cacher cette putain de bagnole. Il se mit ensuite en route vers le chalet. Alors qu'il conduisait, des images de sa femme tournoyaient dans son esprit, réduisant sa vision de la route devant lui. Il la voyait au meilleur de sa beauté, sous la douche, ses cheveux et sa peau mouillés. Elle était particulièrement pure en ces instants…

Et puis ses visions prirent un tour différent. Il la voyait nue, allongée sur le dos, sous cet ignoble vampire qui la lui avait prise. Le mâle la touchait… l'embrassait… lui donnait des coups de rein… Et elle aimait ça. Cette salope aimait ça. Elle avait la tête rejetée en arrière et gémissait, elle se donnait et en redemandait.

O crispa les mains sur le volant, la peau au-dessus de ses jointures menaçant de rompre sous la pression. Il tenta de se calmer, mais sa colère était comme un pitbull retenu par une laisse en papier.

Une certitude absolue s'imposa alors à lui : si elle n'était pas encore morte, il la tuerait quand il la trouverait. Il lui suffisait de la visualiser avec le membre de la Confrérie qui l'avait emportée pour que sa lucidité déraille complètement.

Mais O était coincé. Vivre sans elle serait effroyable et, même si l'idée de se lancer dans un raid suicidaire après sa mort était tentante, une telle manœuvre le condamnerait simplement à

l'Oméga pour l'éternité. Car, en définitive, les éradiqueurs retournaient auprès de leur maître en cas d'extinction.

Puis il eut soudain une idée. Il visualisa sa femme dans plusieurs années, avec une peau pâlie, des cheveux blonds et des yeux couleur de nuage. Une éradiqueuse, tout comme lui. La solution était parfaite. Son pied glissa de l'accélérateur, et le pick-up finit par s'immobiliser au beau milieu de la route 22.

De cette façon, elle serait sienne pour toujours.

Alors que minuit approchait, Bella enfila un vieux jean et l'épais pull rouge qu'elle aimait tant. Elle se rendit ensuite dans la salle de bains, enleva les deux serviettes qui couvraient le miroir et se regarda. Son reflet était celui de la femelle qui lui avait toujours rendu son regard : des yeux bleus, des pommettes hautes, des lèvres charnues et une masse de cheveux bruns.

Elle souleva le bas de son pull pour jeter un coup d'œil sur son ventre. La peau y était parfaitement lisse, plus la moindre trace du nom de l'éradiqueur. Elle caressa de la main l'endroit où s'étaient trouvées les lettres.

— T'es prête ? demanda Zadiste.

Elle le regarda dans le miroir. Il se tenait derrière elle, vêtu de noir et bardé de ses armes. Ses yeux de charbon étaient rivés sur la portion de peau dénudée.

— Les cicatrices ont disparu, dit-elle. En tout juste quarante-huit heures.

— Oui. C'est tant mieux.

— J'ai peur de revenir chez moi.

— Fhurie et Butch nous accompagnent. Tu seras bien protégée.

— Je sais, dit-elle en relâchant le bas de son pull. C'est simplement que… Et si j'arrive pas à entrer ?

— Eh bien, on y retournera une autre nuit. Autant de fois qu'il le faudra.

Il lui tendit sa parka.

Glissant ses épaules dedans, elle dit :

— T'as mieux à faire que de prendre soin de moi.

— Non, pas en ce moment. Donne ta main.

Ses doigts tremblaient quand elle les lui tendit. Elle pensa vaguement au fait que c'était la première fois qu'il lui demandait de le toucher, et elle espéra que ce contact aboutirait à une embrassade.

Mais Zadiste avait autre chose en tête. Il lui déposa un petit pistolet dans la main, sans même l'effleurer.

Elle recula instinctivement.

— Non, je…

— Tiens-le comme…

— Attends, je…

— … ça. (Il positionna la fine crosse dans la paume de Bella.) Là, c'est le cran de sûreté. Activé. Désactivé. T'as compris ? Activé… désactivé. Tu dois être proche de ta cible pour tuer, mais il est chargé avec deux balles qui ralentiront assez un éradiqueur pour te permettre de t'enfuir. Tu as juste besoin de viser et d'appuyer deux fois sur la détente. Inutile d'armer le chien ou quoi que ce soit. Vise simplement le torse, t'auras plus de chances de le toucher.

— Mais je veux pas de ce truc.

— Et ça me plaît pas que tu l'aies, mais c'est toujours mieux que de t'envoyer là-bas les mains vides.

Elle secoua la tête et ferma les yeux. La vie était parfois si moche !

— Bella ? Bella, regarde-moi.

Quand elle s'exécuta, il dit :

— Garde ça dans la poche extérieure de ton manteau, du côté droit. Vaut mieux qu'il se trouve dans ta meilleure main, si tu dois t'en servir.

Elle ouvrit la bouche, mais il ne lui laissa pas le temps de parler.

— Tu resteras avec Butch et Fhurie. Et tant que tu seras avec eux, y a peu de risques que tu aies besoin de te servi de ce machin.

— Et toi, tu seras où ?

— Pas loin.

Comme il faisait volte-face, elle remarqua qu'il portail un couteau dans le bas du dos, en plus des deux dagues passées sur

son torse et de la paire de pistolets qui pendaient à sa taille. Elle se demanda combien d'autres armes il portait encore sur lui.

Il s'immobilisa dans l'embrasure, la tête baissée.

— Je vais faire tout mon possible pour que t'aies pas à te servir de ce truc, Bella. Je te le promets. Mais je peux pas te laisser y aller sans arme.

Elle inspira profondément. Puis glissa le petit morceau de métal dans la poche de son manteau.

Fhurie attendait dans le couloir, appuyé à la rampe du balcon. Lui aussi était habillé pour le combat, il était bardé de pistolets et de dagues et de son corps irradiait un calme mortel. Il accueillit le sourire de Bella d'un signe de tête et enfila son manteau de cuir noir.

Le téléphone de Zadiste sonna.

— T'es sur place, flic ? Rien à signaler ? (Il raccrocha et leur adressa un signe de tête.) On peut y aller.

Le trio traversa le hall d'entrée pour se retrouver dans la cour. Dans l'air glacial, les deux mâles empoignèrent leurs pistolets et tous trois se dématérialisèrent.

Bella reprit forme sur le perron de sa maison, face au portail rouge scintillant et son heurtoir de cuivre. Elle sentait la présence de Zadiste et de Fhurie derrière elle, les corps des deux mâles à leur tension maximale. Des bruits de pas résonnèrent et elle regarda par-dessus son épaule. Butch gravissait les marches. Lui aussi avait dégainé son arme.

L'idée de prendre son temps et ses aises dans la maison lui parut soudain dangereuse et égoïste. Elle déverrouilla la porte par la force de son esprit et entra.

L'odeur des lieux était restée la même… un mélange de cire au citron pour le sol, qu'elle utilisait sur les larges lattes de pin, et de bougies au romarin qu'elle aimait faire brûler.

En entendant la porte qu'on refermait et le système de sécurité qu'on désactivait, elle jeta un regard derrière elle. Butch et Fhurie se trouvaient sur ses talons, mais elle ne vit nul signe de Zadiste.

Elle savait qu'il ne les avait pas abandonnés. Mais elle aurait aimé qu'il soit à l'intérieur avec elle.

Elle prit une profonde inspiration et parcourut son salon du regard. Les lumières étant éteintes, elle ne distinguait que des ombres et des formes familières, rien de plus que le contour des meubles et des murs.

— Tout a l'air… comme avant.

Il y avait pourtant un vide sur son bureau. Un miroir avait disparu, un miroir qu'elle avait chiné avec sa mère à Manhattan environ dix ans plus tôt. Vhengeance l'avait toujours beaucoup apprécié. L'avait-il pris ? Elle ne savait pas si elle devait se sentir touchée ou blessée.

Quand elle tendit la main pour allumer une lampe, Butch l'en empêcha.

— Pas de lumière. Désolé.

Elle acquiesça. Quand elle entra plus avant dans la maison et vit davantage de ses affaires, elle eut l'impression de retrouver des amis de longue date qu'elle n'avait pas revus depuis des années. C'était à la fois formidable et triste. Mais cela représentait surtout un soulagement. Elle avait tellement réussi à se persuader qu'il s'agirait d'une épreuve…

Elle se figea en arrivant devant la salle à manger. Derrière la grande arche, à l'autre bout de la cuisine. La frayeur s'éveilla dans ses tripes.

Elle se calma et entra dans la pièce avant de se figer. En voyant que tout était immaculé et en parfait état, la violence de la scène qui s'y était déroulée lui revint en mémoire.

— Quelqu'un a nettoyé, chuchota-t-elle.

— C'est Zadiste.

Butch vint à côté d'elle, le pistolet à hauteur de poitrine, parcourant la pièce du regard.

— C'est lui qui… a fait tout ça ? dit-elle en faisant un geste circulaire.

— La nuit d'après ton enlèvement. Il a passé des heures ici. En bas aussi, c'est comme neuf.

Elle tenta de s'imaginer Zadiste avec un seau et une serpillière, en train de faire disparaître les taches de sang et les éclats de verre.

Pourquoi ? se demanda-t-elle.

Butch haussa les épaules.

— Il a dit que c'était personnel.

Avait-elle parlé à voix haute ?

— Il a expliqué… en quoi c'était personnel ?

Tandis que l'humain secouait la tête, elle remarqua que Fhurie faisait preuve d'un intérêt ostensible pour ce qui se passait à l'extérieur.

— Tu veux aller voir ta chambre ? proposa Butch. Alors qu'elle opinait du chef, Fhurie déclara :

— Je reste en haut.

À l'étage inférieur, tout était en ordre, rangé… nettoyé. Elle ouvrit son armoire, inspecta les tiroirs de sa commode, fit un tour dans sa salle de bains. De petites choses attirèrent son attention. Un flacon de parfum. Un magazine daté d'avant son enlèvement. Une bougie qu'elle avait pour habitude d'allumer à côté de la baignoire.

En déambulant et en touchant certains objets, elle retrouvait sa place, au fond d'elle, et elle souhaita pouvoir rester des heures… des jours. Mais elle sentait la tension grandir chez Butch.

— Je pense que j'en ai vu assez pour ce soir, dit-elle en regrettant de ne pouvoir rester plus longtemps.

Butch ouvrait la voie tandis qu'ils remontaient à l'étage. Arrivé dans la cuisine, il regarda Fhurie.

— Elle est prête à partir.

Fhurie ouvrit son téléphone. Un moment de silence suivit.

— Z., on y va. Démarre la voiture pour le flic.

Tandis que Butch refermait la porte en haut de l'escalier, Bella s'approcha de son aquarium et regarda à l'intérieur. Elle se demanda si elle reviendrait jamais vivre dans cette maison. Et elle eut le sentiment que ce ne serait pas le cas.

— Tu veux emporter quelque chose ? demanda Butch.

— Non, je pense…

Un coup de feu retentit à l'extérieur, l'explosion leur parvint étouffée.

Butch attrapa Bella et la plaqua contre lui.

— Reste calme, lui glissa-t-il dans l'oreille.

— Dehors, à l'avant, siffla Fhurie en s'accroupissant.

Il pointa son arme vers l'autre bout du couloir en direction de la porte par laquelle ils étaient entrés.

Un autre coup de feu. Puis un troisième. Plus proche. Comme si le tireur contournait la maison.

— On sort par le tunnel, chuchota Butch tout en l'entraînant vigoureusement vers l'étage inférieur.

Fhurie suivait les détonations avec le canon de son arme.

— Je vous couvre.

À l'instant même où Butch posa la main sur la poignée de la porte, le temps se décomposa en fractions de seconde avant que le chaos éclate.

La porte-fenêtre qui se trouvait derrière eux s'ouvrit brutalement, les montants de bois furent réduits en copeaux et les vitres volèrent en éclats.

Zadiste emporta l'ensemble de la structure avec son dos tandis qu'il était poussé à travers par une force colossale. Lorsqu'il atterrit sur le sol de la cuisine, l'arrière de son crâne heurta le carrelage avec une telle violence qu'on aurait cru entendre un nouveau coup de feu. Puis, dans un hurlement effroyable, l'éradiqueur qui l'avait projeté dans la porte-fenêtre bondit sur sa poitrine et tous deux glissèrent à travers la pièce, droit vers l'escalier qui menait en bas.

Zadiste semblait complètement inerte sous le tueur. Étourdi ? mort ?

Bella hurla quand Butch la tira avec force sur le côté. La seule option était la cuisinière, il la poussa donc dans cette direction tout en faisant bouclier de son corps. Mais ils se retrouvaient coincés dans la cuisine désormais.

Fhurie et Butch pointèrent tous deux leur arme sur le nœud de bras et de jambes qui grouillaient sur le sol, mais le tueur ne s'en soucia pas. Le mort-vivant leva le poing et assena un coup en pleine tête à Zadiste.

— Non ! hurla Bella.

Paradoxalement, le coup parut ramener Zadiste à lui. Ou peut-être que ce fut la voix de Bella. Ses yeux noirs s'ouvrirent tout d'un coup et une expression démoniaque déforma ses traits. D'une poussée rapide, il planta ses mains sous les bras de

l'éradiqueur et tourna avec tant de violence que le torse du tueur dessina une arche peu naturelle.

En un éclair, Zadiste se retrouva à cheval sur l'éradiqueur. Il lui saisit le bras droit et lui imprima une torsion à lui briser les os. Puis il planta son pouce sous le menton du mort-vivant, si fort qu'une moitié du doigt n'était plus visible, et il exhiba de longs crocs scintillants, blancs et mortels, qu'il planta dans le cou de l'éradiqueur, en plein dans l'œsophage.

Le tueur hurla de douleur et se débattit furieusement sous les jambes de Zadiste. Ne sachant pas que l'horreur ne faisait que commencer. Zadiste éventra sa proie. Quand elle fut inerte, il marqua une pause, haletant, avant de glisser ses doigts dans les cheveux noirs de l'éradiqueur et de les écarter largement, visiblement à l'affût de la moindre racine blanche.

Bella aurait pu lui dire qu'il ne s'agissait pas de David. Encore aurait-il fallu qu'elle retrouve sa voix.

Zadiste jura. Il reprit son souffle tout en restant accroupi sur sa victime, en quête d'un signe de vie. Comme s'il en voulait encore.

Puis il se renfrogna et leva les yeux, prenant clairement : conscience que le combat était terminé et qu'il y avait eu des témoins.

Oh… Merde. Son visage était maculé du sang sombre de l'éradiqueur, et d'autres taches lui couvraient les bras et le torse.

Il posa ses yeux noirs sur ceux de Bella. Ils brillaient. Ils étincelaient. Tout comme le sang qu'il avait fait couler pour la défendre. Puis il se détourna rapidement, comme pour dissimuler la satisfaction que lui avait procurée la mise à mort.

— Les deux autres sont hors d'état de nuire, dit-il, le souffle toujours court.

Il saisit le bas de sa chemise et s'essuya le visage. Fhurie se dirigea vers le couloir.

— Ils sont où ? dans le jardin de devant ?

— Essaie plutôt la porte d'entrée de chez l'Oméga. Je les ai poignardés tous les deux, répondit Zadiste avant de se tourner vers Butch. Ramène-la au manoir. Maintenant. Elle est trop sous le choc pour se dématérialiser. Toi, Fhurie, tu vas avec eux.

Et je veux que tu m'appelles dès qu'elle pose un orteil dans le vestibule, c'est clair ?

— Et toi ? demanda Butch d'un ton calme, tout en aidant Bella à contourner l'éradiqueur.

Zadiste se releva et sortit une de ses dagues de son étui.

— Je fais disparaître celui-là et je vais attendre les prochains. Quand ces enfoirés manqueront au rapport, d'autres viendront.

— On va revenir.

— Je me fous de ce que vous faites, du moment que vous la ramenez au manoir. Maintenant, arrête de parler et barre-toi.

Bella tendit la main vers lui, sans bien savoir pourquoi. Elle était horrifiée, tant par ce qu'il venait de faire que par son apparence actuelle : il était couvert d'ecchymoses et de blessures, et son sang se mélangeait à celui des tueurs en imbibant ses vêtements.

Zadiste fit un mouvement de la main, comme pour la congédier.

— Sortez-la d'ici tout de suite !

John bondit hors du bus, tellement soulagé de retrouver la maison qu'il s'effondra presque. Putain, si les deux premiers jours d'entraînement n'étaient à conseiller à personne, les deux prochaines années allaient être un véritable enfer.

Arrivé à la porte d'entrée, il siffla.

La voix de Wellsie lui parvint de son bureau.

— Salut ! Comment ça s'est passé aujourd'hui ?

Tout en ôtant son manteau, il siffla deux petits coups, ce qui signifiait à peu près : « bien, sans problème, cool ». En gros.

— Bon. Au fait, Havers arrive dans une heure.

John se dirigea vers le bureau de Wellsie, puis s'immobilisa sur le seuil. Assise devant sa table de travail, elle était entourée de toute une collection de vieux livres, la plupart ouverts. La vue de toutes ces pages reliées offertes lui fit penser à autant de chiens enthousiastes couchés sur le dos en attendant qu'on leur caresse le ventre.

— T'as l'air crevé, dit-elle après lui avoir souri.

— *Je vais faire un petit somme avant l'arrivée de Havers,* signa-t-il.

— T'es sûr que tout va bien ?

— *Oui.*

Il afficha un sourire pour étayer un peu son mensonge. Il détestait lui mentir, mais il ne voulait pas évoquer ses échecs. Dans moins de seize heures, il devrait de nouveau les exposer en public. Il avait besoin d'une pause et ses déboires devaient, sans l'ombre d'un doute, eux aussi être épuisés d'avoir tant joué les premiers rôles.

— Je viendrai te réveiller quand le médecin sera là.

— *Merci.*

Alors qu'il faisait volte-face, elle dit :

— J'espère que tu sais que, quels que soient les résultats de tes tests sanguins, rien ne changera.

Il lui jeta un coup d'œil. Alors comme ça, elle aussi s'inquiétait pour ses résultats.

En un éclair, il traversa la pièce et la serra dans ses bras avant de repartir vers sa chambre. Il ne prit même pas la peine de déposer son linge sale dans le panier, se contentant d'abandonner son sac et de s'étendre sur le lit. Bon sang, les effets cumulés de huit heures de raillerie avaient suffi à lui donner l'envie de dormir pendant huit jours.

Sauf qu'il ne parvenait pas à penser à autre chose qu'à la venue de Havers. Et si tout cela n'était qu'une erreur ? Et s'il n'était jamais promis à devenir puissant ou extraordinaire ? Et si ses visions nocturnes n'étaient rien d'autre que le fruit d'une fascination excessive pour Dracula ?

Et s'il n'était qu'un humain ?

Cela n'aurait rien de surprenant. En effet, même si l'entraînement avait tout juste commencé, il ne faisait aucun doute que John n'était pas comme ses camarades de classe. Il était absolument nul à tous les exercices physiques, il était aussi plus faible que les autres. L'entraînement finirait peut-être par payer, mais il en doutait.

John ferma les yeux en espérant sombrer dans un rêve agréable. Un rêve qui lui donnerait un corps massif, un rêve dans lequel il serait fort et…

La voix de Tohr le tira du sommeil.

— Havers est arrivé.

John bâilla, s'étira et essaya de se protéger de la compassion qu'il pouvait lire sur le visage de Tohr. C'était l'autre point cauchemardesque à propos de l'entraînement : il était en permanence condamné à tout foirer sous les yeux de Tohr.

— Comment vas-tu, fiston… je veux dire, John ?

John hocha la tête et signa :

— *Je vais bien, mais j'aimerais autant être ton fiston.*

Tohr sourit.

— C'est sûr. C'est aussi mon souhait. Tu viens, nous allons lever le voile sur ces résultats, d'accord ?

John suivit Tohr jusqu'au salon. Havers était assis sur le canapé, il ressemblait à un enseignant avec ses lunettes en écaille de tortue, sa chemise à chevrons et son nœud papillon rouge.

— Bonjour, John, dit-il.

John lui répondit d'un signe de la main avant de s'asseoir dans le fauteuil le plus proche de Wellsie.

— J'ai les résultats de tes prélèvements sanguins. (Havers tira une feuille de papier de la poche intérieure de sa veste de sport.) Il m'a fallu un peu plus de temps que prévu, mais je suis tombé sur une anomalie.

John regarda Tohr. Puis Wellsie. *Aïe…* Et s'il n'était qu'un simple humain ? Que feraient-ils de lui ? Le chasseraient-ils… ?

— John, tu es de pure souche guerrière. Tu n'as pas la moindre goutte de sang n'appartenant pas à l'espèce.

Tohr éclata d'un rire sonore en frappant dans ses mains.

— Nom de Dieu ! C'est génial !

John esquissa un rictus qui se transforma progressivement en un véritable sourire.

— Mais il y a autre chose, dit Havers en remontant ses lunettes sur son nez. Tu appartiens à la lignée de Audazs de Marklon. À tel point que tu pourrais être son fils. À tel point… que tu es vraisemblablement son fils.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce.

Les yeux de John ne cessaient d'aller de Tohr à Wellsie. Mais tous deux restaient aussi immobiles que des statues. Était-ce une bonne nouvelle ? une mauvaise nouvelle ? Qui était cet

Audazs ? À en croire leur expression, le type était sans doute un criminel ou quelque chose comme ça…

Tohr bondit du canapé et prit John dans ses bras, le serrant si fort qu'ils ne firent plus qu'un. Essayant de respirer, les pieds battant dans le vide, John regarda en direction de Wellsie. Elle avait les deux mains sur la bouche et des larmes ruisselaient sur son visage.

Tout à coup, Tohr le relâcha et fit un pas en arrière. Il toussota, les yeux brillants.

— Eh bien… qui l'aurait prédit ?

Il se racla la gorge à plusieurs reprises. Se passa la main sur le visage. Il était comme saoul.

— *Qui est cet Audazs ?* signa John en se rasseyant.

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres de Tohr.

— C'était mon meilleur ami, mon compagnon de combat, mon… Je suis si impatient de tout te raconter sur lui. Et ça veut dire que t'as une sœur.

— *Qui ?*

— Beth, notre reine. La *shellane* de Kolher…

— Justement, puisque nous parlons de Beth, dit Havers en regardant John. Je ne comprends pas pourquoi tu as eu cette réaction face à elle. Ton scanner n'a révélé aucune anomalie, pas plus que ton électrocardiogramme ou ta NFS. Je te crois volontiers quand tu dis que c'est elle qui a provoqué tes crises, mais je n'ai aucune idée quant aux causes exactes. J'aimerais que tu ne t'approches pas d'elle au cours des prochains jours pour que l'on voie si les crises se reproduisent dans un environnement différent, d'accord ?

John acquiesça bien qu'il ait envie de la revoir, surtout maintenant qu'il se savait lié à elle. Une sœur. Trop cool…

— Maintenant, à propos de l'autre sujet, dit Havers de manière insistante.

Wellsie se pencha en avant et posa la main sur le genou de John.

— Havers a quelque chose à te dire.

John se renfrogna.

— *De quoi s'agit-il ?* signa-t-il lentement.

Le médecin sourit, tentant d'avoir l'air le plus rassurant possible.

— J'aimerais que tu voies un psychiatre.

Le froid s'empara de John. Pris de panique, il observa les traits de Wellsie, puis ceux de Tohr, en essayant de deviner ce que le médecin leur avait exactement raconté à propos de ce qui lui était arrivé l'année dernière.

— *Pour quoi faire ?* signa-t-il. *Je vais bien.*

Wellsie répondit avec calme.

— C'est juste pour t'aider dans ta transition vers ton nouvel univers.

— Tu as un premier rendez-vous demain soir, dit Havers en baissant légèrement la tête.

Il observa le visage de John par-dessus la monture de ses lunettes et le message affiché par les yeux du médecin était clair : « Soit tu y vas, soit je leur parle de la véritable raison pour laquelle tu dois y aller. »

John se retrouvait échec et mat et ça l'énervait. Mais il se dit qu'il était encore préférable de céder à un chantage empreint de compassion que de voir Tohr et Wellsie entendre parler de ce qu'il avait subi.

— *D'accord. J'irai.*

— Je t'y emmènerai, dit Tohr aussitôt, avant de se renfrogner. Enfin… on trouvera quelqu'un pour t'y emmener… Butch pourra t'y conduire.

Le visage de John s'empourpra. Il ne voulait certainement pas que Tohr approche de ce psychiatre. Pour rien au monde.

La sonnette retentit.

Wellsie afficha un large sourire.

— Oh, super. C'est Sarelle. Elle vient pour aider à la préparation du festival du solstice. John, tu veux nous donner un coup de main ?

Sarelle venait ? Mais elle ne lui en avait rien dit quand ils avaient tchaté la nuit précédente.

— John ? Tu veux bien travailler avec Sarelle ?

Il opina du chef en essayant de garder son calme, en dépit de son corps qui venait de s'illuminer tel un néon. Il frissonnait littéralement.

— *Oui, bien sûr*.

Il posa les mains sur ses genoux et s'absorba dans leur contemplation tout en essayant de dissimuler son sourire.

CHAPITRE 23

Bella rentrerait bien à la maison. Ce soir-là.

Vhengeance n'appartenait pas à la catégorie des mâles qui gèrent au mieux leur frustration, même dans les meilleures circonstances. Donc autant dire que, là, il n'en pouvait plus d'attendre le retour de sa sœur à l'endroit où elle aurait dû se trouver. Nom de Dieu, il n'était pas seulement son frère, il était aussi son *ghardien,* ce qui impliquait qu'il avait des droits sur elle.

Il enfila brusquement son long manteau de zibeline. La fourrure ondula autour de son corps massif avant de retomber et de s'immobiliser au niveau de ses chevilles. Il portait un costume noir de chez Ermenegildo Zegna. Les deux neuf millimètres jumeaux de petite taille étaient de chez Heckler & Koch.

— Vhengeance, je t'en prie, ne fais pas ça.

Il regarda sa mère. Madalina se tenait sous le lustre dans l'entrée. Elle était l'image parfaite de l'aristocrate, avec son port régalien, ses diamants et sa robe de satin. La seule chose qui venait mettre une ombre au tableau, c'était l'inquiétude qui se lisait sur son visage, et elle n'était pas née de l'affrontement entre son Harry Winston et la haute couture. Madalina ne s'énervait pas. Jamais.

Il inspira profondément. Il parviendrait plus probablement à la calmer en évitant de faire montre de son sale caractère. Il était effectivement dans un état d'esprit tel qu'il aurait pu la réduire en pièces sur place, ce qui aurait été parfaitement injuste.

— Au moins, elle rentrera à la maison, dit-il.

Sa mère porta une main gracile à sa gorge, signe qu'elle était partagée entre ce qu'elle désirait et ce qu'elle pensait être convenable.

— Mais c'est tellement radical.

— Tu veux qu'elle dorme dans son lit, qu'elle retrouve sa place, ou pas ? (Sa voix devenait plus violente.) Ou tu préfères qu'elle reste à la Confrérie ? Ce sont des guerriers, *mahmen*. Des *guerriers* sanguinaires, assoiffés de sang. Crois-tu qu'ils hésiteraient à prendre une femelle ? Et tu sais parfaitement que, d'après la loi, le Roi aveugle peut coucher avec n'importe quelle femelle de son choix. Tu veux qu'elle reste dans ce genre d'environnement ? Moi pas.

Comme sa *mahmen* reculait de quelques pas, il se rendit compte qu'il était en train de la haranguer. Il inspira de nouveau profondément.

— Mais, Vhengeance, je lui ai parlé. Et elle ne veut pas encore rentrer. Et ce sont des mâles d'honneur. Dans l'Ancienne Contrée…

— On sait même plus qui appartient à cette Confrérie.

— Ils l'ont sauvée.

— Ils peuvent donc bien la restituer à sa famille. Nom de Dieu, elle fait partie de l'aristocratie. Tu penses que la *glymera* l'accueillera de nouveau après ça ? Elle a déjà un lourd passif.

Et quel problème cela avait causé ! Le mâle n'était absolument pas digne d'elle, un idiot décrépit, et pourtant le salaud avait réussi à se tirer de cette rupture sans subir la moindre médisance. Bella, en revanche, avait été victime de quolibets pendant des mois et, bien qu'elle ait fait comme s'ils ne la touchaient pas, Vhen savait qu'en réalité elle en avait souffert.

Il détestait cette aristocratie dans laquelle ils étaient englués, au plus haut point.

Il secoua la tête, en colère contre lui-même.

— Elle n'aurait jamais dû déménager de cette maison. Je n'aurais jamais dû la laisser faire.

Et à partir du moment où il remettrait la main sur elle, elle n'aurait plus jamais le droit de sortir sans son consentement. Il allait la faire déclarer comme femelle *rehcluse*. Son sang était suffisamment pur pour justifier un tel acte et, honnêtement, il aurait dû en être ainsi depuis toujours. Une fois que cela serait fait, la Confrérie devrait légalement la replacer sous son autorité et, par la suite, Bella ne pourrait plus quitter la maison sans la

permission de Vhengeance. Mais il y avait autre chose. Quand un mâle désirerait la voir, il devrait d'abord obtenir l'accord du maître de maison, et ce dernier s'évertuerait à repousser jusqu'au dernier de ces enfoirés. Il avait failli une fois à la protection de sa sœur. Il ne reproduirait pas la même erreur.

Vhen consulta sa montre bien qu'il sache qu'il était déjà en retard pour le travail. Il rédigerait la demande de *rehclusion* pour le roi une fois dans son bureau. C'était bizarre de rédiger quelque chose de si ancien et traditionnel par e-mail, mais il en allait ainsi à présent.

— Vhengeance…

— Oui ?

— Tu vas la faire fuir.

— Impossible. Une fois que je me serais occupé de ça, elle aura plus nulle part où aller.

Il saisit sa canne et marqua une pause. Sa mère semblait tellement triste ! Il se pencha et déposa un baiser sur sa joue.

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, *mahmen*. Je vais faire en sorte qu'elle n'ait plus jamais à souffrir. Pourquoi tu n'arrangerais pas la maison avant son retour ? Tu pourrais enlever ces vêtements de deuil.

Madalina secoua la tête. D'une voix toute religieuse, elle déclara :

— Pas avant qu'elle ait franchi le seuil. Ce serait faire offense à la Vierge scribe que d'anticiper son retour, saine et sauve.

Il retint un juron. La dévotion de sa mère pour la Mère de l'espèce était légendaire. Putain, elle aurait dû faire partie des Élues, avec toutes ses prières, ses règles et cette peur maladive que la moindre parole de travers la conduise à la catastrophe.

Mais peu importe. C'était la cage spirituelle de sa mère, pas la sienne.

— Comme tu veux, dit-il en s'éloignant, appuyé sur sa canne.

Il évoluait lentement dans la maison, se fiant à la nature des différentes surfaces pour deviner dans quelle pièce il se trouvait. Il y avait du marbre dans l'entrée, un épais tapis persan dans la salle à manger et de larges planches de parquet dans la cuisine. Il se servait de sa vue pour s'assurer que ses pieds se posaient bien à plat et qu'il pouvait en toute sécurité y peser de tout son

poids. Il se servait de sa canne en cas d'erreur de jugement entraînant une perte d'équilibre.

Tandis qu'il sortait par le garage, il se tint au montant de la porte avant de descendre un pied, puis un autre pour franchir les quatre marches. Une fois derrière le volant de Bentley blindée, il appuya sur le bouton qui commandait l'ouverture de la porte et attendit que la voie soit libre.

Putain. Il aurait tant aimé savoir qui étaient les membres de la Confrérie et où ils habitaient. Il pourrait alors y aller, défoncer la porte et leur arracher Bella.

Quand l'allée lui apparut, il passa la marche arrière et appuya si fort sur l'accélérateur que les pneus de la berline crissèrent. Maintenant qu'il était derrière un volant, il pouvait enfin se déplacer aussi vite que bon lui semblait. Rapide. Agile. Libre de ses mouvements.

Le paysage vert n'était plus que traînées floues alors qu'il lançait sur la voie sinueuse qui menait au péage à l'entrée de la ville, à l'écart de la route principale. Il endura la brève attente le temps que les barrières s'ouvrent, puis il mit de nouveau les gaz sur Thorne Avenue avant d'emprunter l'une des rues les plus cossues de Caldwell.

Pour protéger sa famille du besoin et assurer sa sécurité, il s'adonnait à de basses besognes. Mais il était doué dans ce qu'il faisait et sa mère et sa sœur méritait le style de vie qui était le leur. Il pourvoirait à tous leurs besoins, satisferait le moindre de leurs caprices. Elles avaient trop souffert et pendant trop longtemps…

En effet, la mort de son père avait été le premier cadeau qu'il leur avait offert, le premier de nombreux gestes pour améliorer leur vie et les préserver de la douleur. Il n'allait certainement pas en ralentir le rythme maintenant.

Vhen roulait toujours à vive allure en direction du centre-ville quand il ressentit un picotement à la base du crâne. Il ne prêta dans un premier temps aucune attention à la sensation, mais bien vite elle se mua en une poigne ferme, comme si un étau enserrait le sommet de sa colonne vertébrale avec une force croissante. Il leva un peu le pied en attendant que la sensation se dissipe.

Puis soudain, les choses s'emballèrent.

Dans un éclat de douleur, sa vision parcourut tout le spectre du rouge, comme si on lui avait mis un voile devant le visage : les phares des voitures qu'il croisait étaient roses, la route rouille et le ciel de la couleur d'un vin de Bourgogne. Il jeta un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord, dont les chiffres émettaient désormais une lueur grenat.

Merde. Ça n'allait pas du tout. Ça ne pouvait pas lui arriver maintenant…

Il cligna des yeux et les frotta. Quand il les rouvrit, il avait perdu sa vision tridimensionnelle.

Putain, c'est vraiment en train de m'arriver. Il n'atteindrait jamais le centre-ville.

Il tourna et s'avança le long d'un petit centre commercial, à l'endroit où se trouvait l'Académie des arts martiaux de Caldwell avant l'incendie. Il éteignit les phares de la Bentley et passa devant l'étroit bâtiment, s'arrêtant sans descendre dans le parking souterrain, de sorte que, s'il devait redémarrer en trombe, il n'aurait qu'à appuyer sur le champignon.

Laissant tourner le moteur, il ôta son manteau de zibeline d'un mouvement d'épaule, retira sa veste de costume et remonta la manche gauche de sa chemise. Dans un brouillard rouge, il tendit la main vers la boîte à gants d'où il tira une seringue hypodermique et une longue bande élastique. Ses mains étaient agitées de tremblements si violents qu'il laissa tomber la seringue et dut se pencher pour la ramasser.

Il tâta ses différentes poches jusqu'à retrouver le petit flacon de dopamine. Il le posa sur le tableau de bord.

Il dut s'y reprendre à deux fois avant de parvenir à ouvrir l'emballage de la seringue et il faillit en briser l'aiguille en la plantant dans le capuchon du flacon de dopamine. Une fois la seringue remplie, il enroula l'élastique autour de son biceps en se servant de sa main libre et de ses dents, puis il chercha une veine. Avec sa vision devenue bidimensionnelle, tout était plus difficile.

Il ne voyait tout simplement pas suffisamment. Tout ce qui se trouvait devant lui était… rouge.

Rouge… rouge… rouge… Le mot tourbillonnait dans sa tête, ricochait contre sa boîte crânienne. Le rouge était la couleur de la panique. Le rouge était la couleur du désespoir. Le rouge était la couleur de sa haine envers lui-même.

Le rouge n'était pas la couleur de son sang. Pas en cet instant en tout cas.

Retrouvant sa concentration d'un coup, il se passa les doigts sur l'avant-bras à la recherche d'une rampe de lancement interne pour la drogue, une autoroute express qui enverrait directement cette merde à ses récepteurs cérébraux. Sauf que ses veines se dégonflaient.

Il ne sentit rien en plantant l'aiguille, ce qui était bon signe. Puis elle se manifesta… une petite piqûre au niveau de l'injection. L'engourdissement dans lequel il se cantonnait était sur le point de prendre fin.

Alors qu'il était à la recherche d'une veine utilisable, des sensations s'éveillaient en lui : son propre poids sur le siège de cuir. Le souffle chaud sur ses chevilles. L'air qui franchissait rapidement ses lèvres dans les deux sens, lui desséchant la langue. Sous l'effet de la terreur, il appuya sur le piston tout en desserrant le garrot. Dieu seul savait s'il avait planté l'aiguille au bon endroit.

Le cœur battant à tout rompre, il regardait fixement l'horloge.

— Allez, murmura-t-il en se balançant doucement sur le siège conducteur. Allez… agis.

Le rouge était la couleur de ses mensonges. Il était pris au piège de tout un monde de rouge. Et un de ces jours, la dopamine finirait par ne plus être efficace. Il serait alors perdu à jamais dans le rouge.

Les chiffres de l'horloge changèrent. Une minute venait de s'écouler.

— Oh, putain…

Il se frotta les yeux comme si cela pouvait lui rendre la perception de la troisième dimension et du spectre complet des couleurs.

Son téléphone sonna, mais il ne s'en soucia pas.

— Allez…

Il détestait le ton suppliant que prenait sa voix, mais il était incapable d'en supporter davantage.

— Je ne veux pas me perdre…

Tout à coup, sa vision lui revint, le rouge s'écoula de son champ visuel et les perspectives se redessinèrent. C'était comme si le mal avait été aspiré hors de lui ; son corps retomba dans l'engourdissement et toutes ses sensations s'évaporèrent jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que ses propres pensées. Grâce à la drogue, il se changeait en un vulgaire sac qui, certes, respirait, bougeait et parlait, mais qui, fort heureusement, n'avait plus qu'à se préoccuper de quatre sens une fois celui du toucher mis en veilleuse.

Il se laissa aller contre le siège. Toute cette tension autour de l'enlèvement de Bella puis de son sauvetage l'avait affecté. C'était pourquoi la crise l'avait frappé si subitement et avec tant de violence. Et peut-être devrait-il également revoir le dosage. Il irait rendre visite à Havers pour en discuter.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il soit capable de reprendre la route. Tandis qu'il sortait du centre commercial pour se glisser dans le trafic, il essaya de se persuader qu'il n'était rien de plus que le conducteur d'une simple berline dans un long flot de véhicules. Anonyme. Comme n'importe qui.

Le mensonge le soulageait quelque peu… et renforçait son sentiment de solitude.

Au feu rouge, il consulta le message laissé sur son répondeur.

Le système de sécurité de chez Bella avait été coupé à peu près une heure plus tôt et venait tout juste d'être réactivé. Quelqu'un avait une fois de plus visité sa maison.

Zadiste trouva la Ford Explorer garée dans la forêt à environ trois cents mètres de l'allée longue de plus de un kilomètre qui menait chez Bella. S'il était tombé sur le véhicule, c'était parce qu'il parcourait la zone de long en large, trop agité pour rentrer au manoir et trop dangereux pour se trouver en compagnie de qui que ce soit.

Une série d'empreintes de pas remontait en direction de la maison.

Il mit ses mains en coupe contre la vitre du véhicule et regarda à l'intérieur. Le système d'alarme était enclenché.

Ce devait être avec ça que ces saloperies d'éradiqueurs étaient venues. Zadiste percevait leur odeur doucereuse. Il n'y avait pourtant qu'une seule série de traces de pas. Peut-être le conducteur avait-il déposé ses comparses avant de cacher la voiture ? Ou alors, ils avaient dû déplacer le 4 x 4 depuis un autre endroit.

Qu'importe. La Société viendrait bientôt récupérer son bien. Et ne serait-ce pas l'idéal de découvrir où ils le rapporteraient ? Mais comment faire pour suivre la trace de cette putain de bagnole ?

Il posa les mains sur ses hanches… et les yeux sur sa ceinture.

Tout en prenant son téléphone portable, il pensa affectueusement à Viszs, cet enfoiré de geek.

Nécessité est mère d'invention.

Il se dématérialisa pour reparaître sous le 4 x 4 afin de laisser le moins de traces possible dans la neige. Le fait de peser de tout son poids sur son dos lui arracha une grimace. Putain, il allait devoir payer la note de sa petite escapade à travers la porte-fenêtre. Et du coup reçu sur la tête. Mais il avait connu pire.

Il sortit une petite lampe torche et examina le châssis, à la recherche d'un emplacement adéquat. Il fallait qu'il soit suffisamment large, mais pas à proximité immédiate du système d'échappement car, même par ce froid, la chaleur des gaz rejetés par le moteur poserait problème. Il aurait évidemment préféré pouvoir se glisser à l'intérieur de l'Explorer et placer le téléphone directement sous un siège, mais difficile avec le système d'alarme enclenché. S'il parvenait à le déjouer, il n'était pas certain de pouvoir ensuite l'armer de nouveau, et les éradiqueurs sauraient alors que quelqu'un était monté dans leur voiture.

Si par hasard la vitre défoncée à coups de poing n'avait pas suffi à leur mettre la puce à l'oreille.

Et merde… Il aurait mieux fait de fouiller ces éradiqueurs avant de les envoyer en enfer. Un de ces bâtards avait forcément

les clés sur lui. Mais il s'était trouvé dans une rage telle qu'il avait agi avec précipitation.

Z. jura. Il repensait à la façon dont Bella l'avait dévisagé quand avait mordu le tueur juste sous son regard. Elle avait les yeux écarquillés, le visage blême et la bouche bée, choquée par ce à quoi elle venait d'assister.

Mais la réalité, c'était que le rôle de protection de l'espèce assuré par la Confrérie était un sale boulot. Il impliquait chaos, laideur et parfois folie. Chaque fois le sang coulait. Et pour couronner le tout, elle avait vu la soif de meurtre en lui. D'une certaine façon, il était prêt à parier que c'était ce qui l'avait le plus perturbée.

Concentre-toi, abruti. Arrête de ressasser.

Z. poursuivit sa fouille, se déplaçant sous l'Explorer. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait : une petite cavité à même le châssis. Il se faufila hors de son coupe-vent, s'en servit pour envelopper le portable, et glissa l'ensemble dans l'espace vide. Il s'assura que son bricolage tenait bien en place avant de se dématérialiser de sous le 4 x 4.

Il savait que son mouchard de fortune ne tiendrait pas longtemps, mais c'était tout de même mieux que rien. Et maintenant, Viszs allait être capable de suivre la trace de l'Explorer car le petit Nokia en forme d'ogive argentée était équipé d'une puce GPS.

Z. se matérialisa en bordure de la prairie, d'où il pouvait observer l'arrière de la maison. Il avait réparé aussi bien que possible la porte de la cuisine. Par chance, le montant n'avait pas souffert, il avait donc pu la refermer et remettre en place les capteurs du système d'alarme. Il avait ensuite déniché une bâche en plastique dans le garage pour couvrir le trou béant.

Arrangé, mais pas vraiment réparé.

Étrangement, il ne pensait pas avoir plus de chances de réussir à se racheter aux yeux de Bella. Pourtant – *putain* – il n'avait aucune envie qu'elle le considère comme un sauvage.

Au loin, des phares quittèrent la route 22, pour apparaître sur le chemin privé. La voiture ralentit en s'approchant de la maison de Bella et s'immobilisa dans l'allée.

Une Bentley ? se demanda Z. En tout cas, ça y ressemblait.

Merde, une voiture si chère ? C'était sûrement un membre de la famille. Ils avaient certainement été avertis de la coupure du système de sécurité puis de sa réactivation il y avait à peine dix minutes.

Merde. Ce n'était pas le meilleur moment pour une ronde de vérification. Étant donné la chance de Z., les éradiqueurs choisiraient pile cet instant pour venir récupérer leur 4 x 4 et ils décideraient de faire un crochet par la maison histoire de se marrer un coup.

Il jura silencieusement et attendit qu'une des portes de la Bentley s'ouvre… sauf que personne ne sortit de la voiture et que le moteur continuait à tourner au ralenti. C'était mieux ainsi. Aussi longtemps que l'alarme serait activée, peut-être n'essaieraient-ils pas d'entrer dans la maison. La cuisine était vraiment sens dessus dessous.

Z. huma l'air glacial, mais ne décela pas le moindre effluve. Son instinct lui faisait pourtant penser que c'était un mâle qui se trouvait au volant de la berline. Le frère de Bella ? Vraisemblablement. C'était sûrement lui qui venait inspecter les lieux.

Tout va bien, mon gars. Regarde les fenêtres de devant. Tu vois ? Y a aucun problème. Personne dans la maison. Alors maintenant rends-nous service à tous les deux et tire-toi d'ici.

La berline resta immobile pendant ce qui lui parut durer cinq heures. Puis le chauffeur passa la marche arrière, fit demi-tour dans la rue et disparut.

Z. inspira à pleins poumons. *Putain…* Il avait vraiment les nerfs à fleur de peau ce soir-là.

Le temps reprit son cours. Tout seul parmi les pins, Z. contemplait la maison de Bella. En se demandant si dorénavant elle aurait peur de lui.

Le vent forcit, le froid s'intensifia et s'insinua jusque dans ses os. Empreint de désespoir, Z. accueillit la douleur qui venait avec.

CHAPITRE 24

John regarda de l'autre côté de la table de travail dans le bureau. Sarelle avait la tête baissée sur un volume ancien, si bien que ses courts cheveux blonds retombaient devant son visage et qu'il ne pouvait distinguer que son menton. Tous deux avaient passé des heures à préparer une liste d'incantations pour le festival du solstice pendant que Wellsie, dans la cuisine, passait des commandes en vue de la cérémonie.

Alors que Sarelle tournait une nouvelle page, il pensa qu'elle avait de très jolies mains.

— Voilà, dit-elle. Je crois que c'est le dernier.

Elle releva les yeux, les planta dans ceux de John, ce qui donna l'impression à celui-ci d'être frappé par la foudre : une violente vague de chaleur suivie d'une perte des repères spatiaux. Sans parler de sa certitude que maintenant il brillait dans le noir.

Elle sourit en refermant le livre. Un long silence suivit.

— Et… euh, je crois que mon ami Flhéau est dans la même classe que toi, à l'entraînement.

Flhéau était son copain ? *Oh, génial.*

— Et… il dit que tu as la marque de la Confrérie sur la poitrine.

Comme John ne répondait pas, elle demanda :

— C'est vrai ?

John haussa les épaules, il griffonnait sur le bord de sa liste d'incantations.

— Je peux la voir ?

Il ferma les yeux avec force. Comme s'il avait envie qu'elle voie son torse maigrelet… Ou même cette tâche de naissance qui le gênait tellement à présent.

— Moi, je pense pas que tu l'aies faite toi-même, ajouta-t-elle rapidement. Et crois pas que je cherche à vérifier ni rien. Je sais

même pas à quoi c'est censé ressembler. Je suis curieuse, c'est tout.

Elle approcha sa chaise de lui et un effluve du parfum qu'elle portait lui parvint… ou peut-être n'était-ce pas du parfum. Peut-être que c'était juste… elle.

— Elle est de quel côté ?

Comme si elle avait pris le contrôle de sa main, John désigna son pectoral gauche.

— Déboutonne un peu ta chemise. (Elle se pencha sur le côté et inclina la tête pour apercevoir son torse.) John ? S'il te plaît, je peux la voir ?

Il jeta un coup d'œil en direction de la porte. Wellsie était encore agrippée au téléphone dans la cuisine, il y avait donc peu de risques qu'elle débarque brusquement. Mais le bureau lui paraissait très exposé.

Oh… bon sang. Allait-il vraiment le faire ?

— John ? Je veux juste… regarder.

Soit, il allait le faire.

Il se leva en désignant la porte de la tête. Sans dire un mot, Sarelle lui emboîta le pas, ils remontèrent le couloir jusqu'à sa chambre.

Une fois qu'ils furent dans la pièce, John referma presque complètement la porte et s'attaqua au premier bouton de sa chemise. Il ordonna à ses mains de ne pas trembler en leur jurant de les couper si elles l'embarrassaient. La menace sembla fonctionner car il parvint à déboutonner sa chemise jusqu'à son ventre sans trop de problème. Il en écarta la partie gauche et détourna le regard.

À l'instant même où sa peau ressentit le léger toucher, il sursauta.

— Désolée, j'ai les mains froides.

Sarelle souffla sur ses doigts avant de les reposer sur le torse de John.

Nom de Dieu. Quelque chose était en train de se produire en lui, une espèce de changement brutal sous sa peau. Son souffle s'accéléra, sa gorge se serra. Il ouvrit la bouche pour inspirer plus d'air.

— Elle est vraiment *trop* cool.

Il fut déçu qu'elle retire sa main. Mais alors, elle lui sourit.

— Ça te dirait de sortir, un jour ? Tu sais, on pourrait aller au jeu de laser. Ça serait cool. Ou au cinéma.

John, andouille qu'il était, hocha la tête.

— Cool.

Leurs regards se croisèrent. Elle était tellement jolie qu'elle lui donnait le vertige.

— T'as pas envie de m'embrasser ? murmura-t-elle.

John écarquilla les yeux. Comme si un ballon de baudruche avait explosé derrière son visage.

— Parce que moi, si. (Elle s'humecta légèrement les lèvres.) J'en ai très envie.

Wouah… la chance de toute une vie, ici et maintenant, pensa-t-il.

Ne tombe pas dans les pommes. Tomber dans les pommes serait le pire des fiascos.

John passa en revue le moindre film qu'il ait jamais vu… mais n'y trouva rien d'utile. Passionné qu'il était par les films d'horreur, il ne faisait que s'enliser dans des visions de Godzilla piétinant Tokyo ou du requin des *Dents de la mer* mordant l'épaulard *d'Orca* à la queue. *Merci pour le coup de main.*

Il se réfugia dans les considérations techniques. *Incliner la tête. Se pencher en avant. Établir le contact.*

Sarelle balaya la pièce du regard, elle rougissait.

— Si t'as pas envie, c'est pas grave. Je me disais juste que…

— John ?

La voix de Wellsie leur parvint de l'autre bout du couloir. Et se rapprochait à mesure qu'elle parlait.

— Sarelle ? Vous êtes où ?

Il grimaça. Avant de perdre tout contrôle, il saisit la main de Sarelle, la tira en avant, et lui planta un baiser sur la bouche, serrant étroitement ses lèvres contre les siennes. Pas de langue, mais ils n'en auraient pas eu le temps et, de toute façon, il lui aurait sans doute fallu appeler les pompiers après un truc pareil. En l'état, il était déjà au bord de l'hyperventilation.

Puis il la repoussa. Et s'inquiéta de savoir comment il s'en était tiré.

Il risqua un coup d'œil. *Oh…* Elle affichait un sourire radieux.

Il crut que sa poitrine allait exploser de joie.

Il venait à peine de laisser retomber sa main quand Wellsie passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Je dois aller… Ah… Excusez-moi. Je ne savais pas que vous…

John essaya de se composer un sourire de circonstance, puis il remarqua que le regard de Wellsie était rivé sur sa poitrine. Il baissa les yeux. Sa chemise était grande ouverte.

Le fait de s'empêtrer avec les boutons en essayant de refermer le vêtement ne fit qu'empirer les choses, mais John fut incapable de faire mieux.

— Je ferais mieux d'y aller, dit calmement Sarelle. Ma *mahmen* voulait que je rentre à la maison de bonne heure. John, je serai devant mon ordinateur tout à l'heure, d'accord ? On décidera du film qu'on veut aller voir. Bonne soirée, Wellsie.

Tandis qu'elle marchait vers le salon, il ne put s'empêcher de la regarder au-delà de Wellsie. Il l'observa alors qu'elle prenait son manteau dans la penderie de l'entrée, l'enfilait et sortait les clés de sa poche. Quelques instants plus tard, le son étouffé de la porte qu'on refermait remonta le couloir.

Un long silence suivit. Puis Wellsie rit et rejeta quelques mèches de ses cheveux roux en arrière.

— Je, euh, je sais vraiment pas quoi dire, dit-elle. Sauf que je l'apprécie beaucoup et que je trouve qu'elle a du goût en matière de mâles.

John se passa une main sur le visage, conscient qu'il était maintenant rouge comme une tomate.

— *Je vais faire un tour,* signa-t-il.

— Au fait, Tohr vient d'appeler. Il allait faire un crochet par la maison pour passer te prendre. Il se disait que tu pourrais avoir envie de rester avec lui au centre d'entraînement, vu qu'il a encore de la paperasse à traiter. De toute façon, c'est toi qui décides si tu veux rester ou pas. Moi, je dois me rendre une réunion du Conseil des *princeps*.

Il acquiesça au moment où Wellsie faisait volte-face.

— Et, John ? (Elle marqua une pause et regarda par-dessus son épaule.) Ta chemise… euh, t'as boutonné mardi avec mercredi.

Il baissa le regard. Et se mit à rire. Même s'il n'émettait pas le moindre son, il avait simplement besoin de laisser sortir ta joie. Wellsie souriait, visiblement heureuse pour lui. Alors qu'il reboutonnait correctement sa chemise, il se dit qu'il n'avait jamais autant aimé cette femme.

Après son retour au manoir, Bella passa des heures assise sur le lit de Zadiste, son journal sur les genoux. Dans un premier temps, elle avait laissé son journal de côté, trop préoccupée par ce qui venait de se dérouler chez elle.

Bon sang… Elle ne pouvait être surprise de constater que Zadiste correspondait en tout point à la menace qu'il inspirait. Et il l'avait sauvée, non ? Si cet éradiqueur qu'il avait tué avait posé les mains sur elle, elle se serait de nouveau retrouvée au fond d'un puits sous terre.

Le problème, c'était qu'elle était incapable de savoir si ce qu'il avait fait témoignait de sa force ou de sa brutalité.

Elle décida que ce devait être un peu des deux et se demanda s'il allait bien. Il avait été blessé et, pourtant, il se trouvait encore là-bas, chassant probablement d'autres tueurs. *Bon Dieu…* Et si jamais il…

Et si. Et si… Elle allait devenir folle à ce rythme-là.

Cherchant désespérément à se focaliser sur autre chose, elle parcourut ce qu'elle avait écrit dans son journal au cours de l'année passée. Le nom de Zadiste occupait une place importante dans les passages qui précédaient son enlèvement. Elle avait été tellement obnubilée ! Et elle ne pouvait pas dire que cela ait beaucoup changé. En fait, ses sentiments pour lui étaient si intenses à présent, même après ce qu'elle l'avait vu faire cette nuit, qu'elle se demandait si elle n'était pas…

Amoureuse de lui. *Oh… bon Dieu.*

Il lui fut soudain impossible de rester seule, pas avec ce constat qui lui trottait dans la tête. Elle se brossa les dents, se coiffa et se dirigea vers le rez-de-chaussée, espérant tomber sur quelqu'un. Sauf qu'à peine arrivée au milieu de l'escalier elle

entendit des voix dans la salle à manger et se figea. Le dernier repas de la nuit était en cours, mais l'idée de rejoindre l'ensemble des membres de la Confrérie ainsi que Beth et Mary, lui parut au-dessus de ses forces. Et qui sait si Zadiste n'y était pas, lui aussi ? Comment pourrait-elle alors le regarder en face sans se trahir ? Il était impensable qu'il réagisse bien au fait qu'elle l'aime. Impensable.

Et merde. Elle devrait bien le croiser tôt ou tard. Et se cacher n'était pas son truc.

Mais quand elle arriva au bas de l'escalier et posa le pied sur la mosaïque du hall principal, elle s'aperçut qu'elle avait oublié ses chaussures. Comment pourrait-elle entrer dans la salle à manger du roi et de la reine les pieds nus ?

Elle se retourna pour regarder vers l'étage et se sentit brutalement à bout de force. Trop fatiguée pour remonter et redescendre, trop gênée pour poursuivre sa route, elle se contenta d'écouter les sons qui lui parvenaient de la salle à manger : des voix de mâles et de femelles qui discutaient, qui riaient, le « pop » caractéristique d'une bouteille de vin qu'on débouche, quelqu'un qui remerciait Fritz d'avoir apporté plus d'agneau.

Elle posa les yeux sur ses pieds nus, se disant qu'elle était vraiment idiote. Une idiote anéantie. Perdue à cause de ce que lui avait fait subir l'éradiqueur. En proie au doute après avoir vu ce que Zadiste avait fait cette nuit. Et si seule après s'être rendu compte de ce qu'elle ressentait pour lui.

Elle était sur le point de jeter l'éponge et de faire demi-tour quand elle sentit quelque chose lui frôler la jambe. Elle sursauta et regarda par terre, pour y rencontrer les yeux de jade d'un chat noir. L'animal cligna des yeux, ronronna et frotta sa tête contre la cheville nue de Bella.

Se penchant en avant, elle le caressa de ses mains tremblantes. Le félin était très élégant, tout en lignes souples, et en ondulations gracieuses. Sans raison, les yeux de Bella s'embuèrent. Plus elle se laissait gagner par l'émotion et plus elle se rapprochait du chat, jusqu'à ce qu'elle finisse assise sur la première marche, et qu'il lui saute sur les genoux.

— Il s'appelle Bouh.

Son cœur manqua un battement et Bella leva les yeux. Fhurie se tenait devant elle, un mâle imposant qui avait troqué ses vêtements de combat pour une tenue tout en laine et cachemire. Il tenait une serviette à la main, comme s'il venait juste de se lever de table, et sentait aussi bon que s'il sortait à peine de la douche après s'être rasé. Alors qu'elle le regardait fixement, elle s'aperçut que tous les sons et les bavardages en provenance de la salle à manger s'étaient tus pour faire place au silence, signe évident que tous étaient au courant de sa présence, légèrement à l'écart.

Fhurie se pencha et glissa la serviette de lin dans sa main. Elle comprit alors que des larmes lui roulaient sur les joues.

— Tu viens te joindre à nous ? demanda-t-il doucement.

Elle se tamponna le visage tout en gardant une main sur le chat.

— Il peut venir avec moi ?

— Absolument. Bouh est toujours le bienvenu à notre table. Et toi aussi.

— J'ai pas de chaussures.

— On s'en fiche, répliqua-t-il en lui tendant la main. Viens, Bella, joins-toi à nous.

Zadiste entra dans le hall, il avait si froid et était si courbaturé qu'il traînait les pieds. Il aurait voulu rester devant chez Bella jusqu'à l'aube, mais son corps avait mal supporté l'air glacial.

Même s'il n'y allait pas pour se restaurer, il se dirigea vers la salle à manger, mais s'immobilisa dans l'ombre. Bella était assise à la table, à côté de Fhurie. Il y avait une assiette pleine devant elle, mais elle s'intéressait plus au chat sur ses genoux. Elle caressait Bouh, et n'arrêta pas, même lorsqu'elle leva la tête à ce que venait de dire Fhurie. Elle sourit. Quand elle baissa de nouveau la tête, les yeux de Fhurie restèrent rivés sur son profil, comme pour s'en imprégner.

Z. franchit en vitesse les quelques pas qui le séparaient de l'escalier, peu disposé à entrer dans leur jeu. Il était presque arrivé quand Tohr surgit par la porte dissimulée sous le palier

du premier étage. Son frère affichait un visage grave, mais il n'avait jamais été un boute-en-train.

— Hé, Z., attends.

Z. jura à voix haute. Il n'avait aucune envie qu'on le bassine avec des conneries de procédure et c'était tout ce dont Tohr parlait ces derniers temps. Il voulait instaurer des règles plus strictes au sein de la Confrérie, organiser des roulements, essayer de convertir les quatre électrons libres qu'étaient V., Fhurie, Rhage et Z. en bons petits soldats. Pas étonnant qu'il ait en permanence l'air d'avoir mal à la tête.

— Zadiste, j'ai dit, *attends*.

— Pas maintenant.

— Si, *maintenant*. Le frère de Bella a envoyé une requête à Kolher. Demandant qu'elle soit placée sous un régime de *rehclusion,* avec lui comme *gharrant*.

Oh, merde. Si cela prenait effet, Bella serait comme morte. Putain, elle ne vaudrait pas mieux qu'un sac. Même pour la Confrérie serait dans l'impossibilité de la soustraire à l'autorité de son *gharrant*.

— Z., t'as entendu ce que je viens dire ?

Hoche la tête, crétin, se dit-il.

Il parvint à peine à abaisser le menton.

— Mais pourquoi tu me dis ça à moi ?

Tohr pinça les lèvres.

— Tu insinues peut-être qu'elle n'est rien pour toi ? Très bien. Je me disais juste que t'aurais aimé être au courant.

Tohr reprit sa route en direction de la salle à manger. Z. s'agrippa à la balustrade et se passa une main sur le torse. Il avait l'impression qu'on avait remplacé l'air de ses poumons par du goudron. Il regarda vers le haut de l'escalier et se demanda si Bella viendrait lui rendre visite dans sa chambre avant de partir. Elle devrait bien, car elle y avait laissé son journal. Elle aurait pu partir sans certaines de ses affaires, mais pas sans son journal. À moins, bien sûr, qu'elle ait déjà tout emporté.

Putain… Comment allait-il lui dire au revoir ?

Il y avait toujours une conversation d'adieu. Il était incapable d'imaginer ce qu'il lui dirait, surtout après le petit numéro qu'elle l'avait vu pratiquer sur l'éradiqueur.

Z. se rendit dans la bibliothèque, décrocha un des téléphones qui s'y trouvaient et composa le numéro du portable de Viszs en reproduisant l'enchaînement de touches qu'il avait mémorisé. Il entendit la sonnerie aussi bien dans le combiné qu'à l'autre bout du hall d'entrée. Dès que V. répondit, il lui parla de l'Explorer, du téléphone portable et de ses acrobaties sous le châssis de la voiture.

— *Je m'en charge,* dit V. *Mais t'es où, là ? Y a comme un écho bizarre.*

— Appelle-moi si la voiture bouge. Je serai dans la salle de sport.

Il raccrocha et se dirigea vers le tunnel.

Il se dit qu'il pourrait piquer les affaires de quelqu'un dans le vestiaire et courir jusqu'à se retrouver dans un état d'épuisement total. Une fois que ses cuisses hurleraient, que ses mollets seraient durs comme du béton et que sa gorge le brûlerait d'avoir trop haleté, alors la douleur lui viderait la tête, le purifierait… Il avait plus d'appétit pour la douleur que pour la nourriture.

Arrivé dans le vestiaire, il s'approcha de son casier d'où il tira une paire d'Air Shox et un short de jogging. Il préférait courir torse nu, surtout quand il était seul.

Il avait ôté ses armes et était sur le point de se changer quand il entendit du mouvement dans le vestiaire. Suivant le son en silence, il tomba sur une demi-portion qu'il ne connaissait pas.

Un claquement métallique retentit quand le petit corps percuta l'alignement de casiers.

Merde. C'était ce gamin. Comment il s'appelait, déjà ? John bidule. Et le petit Johnny avait l'air sur le point de tomber dans les pommes avec ses yeux écarquillés et son regard vitreux.

Z. le toisa de toute sa hauteur. Il était d'une humeur particulièrement mauvaise, proche du néant et du vide sidéral, et pourtant, bizarrement, en faire voir de toutes les couleurs à ce gamin, sans raison, ne l'attirait pas plus que ça.

— Barre-toi, gamin.

John se débattit avec quelque chose. Un calepin et un stylo. Comme il assemblait les deux, Z. secoua la tête.

— Eh, je sais pas lire, tu te rappelles ? Allez, tire-toi. Tohr est là-haut, au manoir.

Z. se retourna et ôta son tee-shirt d'un coup sec. En entendant un soupir étouffé, il regarda par-dessus son épaule. John avait les yeux rivés sur son dos.

— Putain, gamin… tu vas foutre le camp d'ici ?

Au son de pas qui s'éloignaient en trottinant, Z. troqua son pantalon pour le short de sport noir et s'assit sur le banc. Il attrapa ses Nike par les lacets et les laissa pendre entre ses jambes. Alors qu'il regardait ses chaussures de sport, de stupides pensées sur le nombre de fois qu'il les avait enfilées et qu'il avait châtié son corps sur le tapis de course qu'il s'apprêtait à rejoindre lui passèrent par la tête. Puis il pensa au nombre de fois qu'il avait délibérément laissé les éradiqueurs le blesser au cours d'un combat. Et au nombre de celles où il avait demandé à Fhurie de le frapper.

Non, pas demandé. Ordonné. Certaines fois il avait ordonné à son frère de le frapper encore et encore jusqu'à ce que son visage balafré se mette à enfler et qu'il ne ressente rien d'autre qu'une douleur lancinante au plus profond de sa moelle. Au fond, il détestait devoir impliquer Fhurie. Il aurait préféré que sa douleur relève du privé, il se serait assené les coups lui-même s'il l'avait pu. Mais il est assez difficile de se frapper soi-même avec un tant soit peu de force.

Z. reposa lentement ses chaussures sur le sol et s'adossa contre le casier, pensant à l'endroit où se trouvait son jumeau en ce moment même. Là-haut, dans la salle à manger. À côté de Bella.

Un léger sifflement se fit entendre tout près de lui. Il tourna les yeux sur la gauche et se renfrogna.

Le gamin se tenait là, une bouteille d'eau à la main, il avançait d'un pas hésitant, le bras tendu loin devant lui et la tête inclinée en arrière. Comme s'il essayait d'amadouer une panthère en espérant ressortir de l'expérience en un seul morceau.

John déposa la bouteille sur le banc, à environ un mètre de Z. Puis il fit volte-face et prit ses jambes à son cou.

Z. contempla la porte par laquelle le gamin était sorti en trombe. Tandis qu'elle se refermait lentement, il pensa aux autres portes du complexe. Au portail principal du manoir, en particulier.

Putain. Bella allait bientôt partir, elle aussi. Peut-être était-elle déjà en train de le faire.

En ce moment même.

CHAPITRE 25

— Des pommes ? Qu'est-ce que tu veux que j'aie à foutre de pommes ? brailla O dans son téléphone.

Il avait envie de broyer des crânes, il était plus qu'énervé et U venait lui rebattre les oreilles avec ses putains *de fruits ?*

— Je viens de te dire que j'ai trois Bêtas morts sur les bras. *Trois,* t'entends ?

— *Mais, cette nuit, cinquante boisseaux de pommes ont été achetés dans quatre différents…*

O s'était mis à faire les cent pas autour du chalet. C'était soit ça, soit il traquait U pour le réduire en cendres.

Sitôt après avoir vu l'Oméga, O s'était rendu chez Bella, où il n'avait rien trouvé de plus que deux marques calcinées sur la pelouse et la porte de derrière complètement défoncée. En regardant dans la cuisine à travers une vitre, il avait vu que du sang sombre maculait tout le sol de la pièce. Il y avait aussi une autre marque de brûlure sur le sol.

Putain de merde, pensa-t-il en s'imaginant la scène. Il savait qu'un membre de la Confrérie était derrière tout cela. En effet, vu l'état dans lequel se trouvait la cuisine, l'éradiqueur qui y avait trouvé la mort avait dû être réduit en pièces avant de recevoir le coup de poignard fatal.

Sa femme était-elle en compagnie du guerrier à ce moment-là ? ou alors la visite était-elle celle de sa famille venue récupérer ses affaires, escortée par un membre de la Confrérie ?

Putains de Bêtas. Ces trois imbéciles, incapables, mous du genou et inutiles s'étant fait tuer, il n'aurait jamais de réponses à ses questions. Et que sa femme ait été là ou pas, elle n'était pas près, si toutefois elle vivait encore, de repointer le bout de son nez avant longtemps, étant donné la lutte qui s'y était déroulée.

U ramena sa fraise une fois de plus.

— *…le jour le plus court de l'année, le vingt et un décembre, c'est la semaine prochaine. Le solstice d'hiver est…*

— J'ai une idée, lâcha O. Pourquoi est-ce que tu me lâcherais pas la grappe avec ton putain de calendrier ? Je veux que t'ailles récupérer l'Explorer que les Bêtas ont laissé derrière eux dans la forêt. Ensuite…

— *Écoute ce que j'ai à te dire. Ils se servent de pommes pour honorer la Vierge scribe pendant la cérémonie du solstice.*

Ces deux mots, « Vierge » et « Scribe », attirèrent l'attention de O.

— Comment tu sais ça ?

— *Ça fait deux cents ans que je traîne dans le coin,* répliqua U sèchement. *Le festival a pas eu lieu depuis… putain, j'en sais rien, un siècle, peut-être. Les pommes sont censées symboliser le retour du printemps. Les graines, la croissance, toutes ces conneries de renouveau.*

— C'est quoi ce festival dont tu parles, là ?

— *Avant, ils se réunissaient par centaines pour s'adonner à des incantations et à d'autres trucs rituels, je crois. Je sais pas trop. Quoi qu'il en soit, on surveille toujours les achats récurrents dans certains endroits et à des moments particuliers de l'année. Des pommes en décembre. De la canne à sucre en avril. On le fait plus par habitude que pour autre chose, vu que ces putains de vampires se font plutôt discrets ces derniers temps.*

O s'adossa à la porte du chalet.

— *Mais maintenant que leur roi est monté sur le trône, ils exhument leurs anciennes coutumes.*

— On peut dire merci aux codes barres. Bien plus efficace que de devoir demander à droite et à gauche, comme on le faisait avant. Et comme je te le disais, il s'est vendu une énorme quantité de granny-smith chez les commerçants du coin. Comme si les commandes montaient en puissance.

— En gros, t'es en train de me dire que, dans une semaine, un paquet de vampires vont se retrouver ensemble au même endroit. Ils feront leurs petites simagrées et prieront la Vierge scribe.

— *Absolument.*

— Ils les mangent, les pommes ?

— *C'est ce que j'ai cru comprendre.*

O se passa une main sur la nuque. Il n'avait pas voulu évoquer son projet de transformer sa femme en une éradiqueuse durant son entrevue avec l'Oméga. Il devait d'abord s'assurer qu'elle était encore en vie et réfléchir à la façon dont il présenterait la chose. Bien entendu, le fait qu'elle soit une vampire pouvait poser un problème de taille et tout ce qu'il aurait à y opposer, c'est qu'elle serait l'arme secrète parfaite. Une femelle de leur propre espèce ? Jamais les membres de la Confrérie ne verraient ce coup-là venir…

Mais tout cela, évidemment, n'était qu'une théorie destinée à l'Oméga. Sa femme ne combattrait jamais personne d'autre que lui.

Ouais, faire accepter son projet ne serait pas une tâche aisée, mais il avait un atout dans son jeu : le goût de l'Oméga pour la flatterie. Dans cette perspective, est-ce qu'un bon gros sacrifice bien sanglant en son honneur ne l'amadouerait pas comme il fallait ?

U parlait toujours.

— … me suis dit que je pourrais vérifier auprès des marchés…

Tandis que la voix de U continuait à bourdonner, O se mit à penser au poison. Une immense quantité de poison. Une cuve entière.

Des pommes empoisonnées. À faire pâlir la sorcière de Blanche Neige.

— O ? T'es toujours là ?

— Ouais.

— Je disais, je vais aller faire un tour sur les marchés pour découvrir quand…

— Non, c'est pas ce que tu vas faire pour le moment. Laisse-moi te dire ce que tu vas faire.

En quittant le bureau de Kolher, Bella tremblait de colère et ni Tohr ni le roi n'essayèrent de l'arrêter ou de lui faire entendre raison. Preuve de leur grande intelligence.

Elle se précipita pieds nus dans le couloir jusqu'à la chambre de Zadiste et, après avoir claqué la porte, elle se mit en quête du

téléphone comme s'il s'était agi d'une arme. Elle composa le numéro de portable de son frère.

Vhengeance décrocha et lâcha sèchement :

— *Qui êtes-vous et comment avez-vous eu ce numéro ?*

— Comment oses-tu me faire une chose pareille ?

Un long silence suivit. Puis :

— *Bella… je… attends une seconde.*

Elle entendit un frottement puis Vhengeance dit d'une voix cassante :

— *Il ferait mieux de se pointer sur-le-champ, c'est clair ? Si je suis obligé de lui courir après, il s'en souviendra.* (Vhengeance se racla la gorge en revenant à elle.) *Bella, où es-tu ? Laisse-moi venir te chercher. Ou demande à un des guerriers de te conduire chez nous et je te retrouve là-bas.*

— Tu crois vraiment que j'ai envie d'être en ta présence ?

— *Tu n'as pas vraiment le choix,* répliqua-t-il d'un ton grave.

— C'est-à-dire ?

— *Tu préfères que les membres de la Confrérie te ramènent à la maison, manu militari ?*

— Pourquoi tu fais…

— *Pourquoi je fais ça ?* reprit-il de sa voix profonde de basse, cette voix avec laquelle il donnait des ordres et qu'elle connaissait si bien. *As-tu la moindre idée de ce qu'ont été ces six dernières semaines pour moi ? à te savoir aux mains de ces abominations ? à savoir que j'avais mis ma sœur… la fille de ma mère… dans cette situation ?*

— T'y étais pour rien…

— *T'aurais dû être à la maison.*

Comme chaque fois, l'âpreté de la colère de Vhen la frappa de plein fouet, lui rappelant qu'en règle générale, elle avait toujours eu un peu peur de son frère.

Puis elle l'entendit inspirer bruyamment. Deux fois. Un étrange désespoir imprégnait ses paroles :

— *Bon sang, Bella… reviens à la maison. On a besoin de toi ici, mahmen et moi. Tu nous manques. On a… j'ai besoin de te voir pour m'assurer que tu vas bien.*

Eh oui… Son autre facette à présent, celle qu'elle aimait. Le protecteur. Celui qui faisait vivre le foyer. Ce mâle bourru au

cœur tendre qui lui avait toujours apporté tout ce dont elle avait besoin.

La tentation de céder était forte. Mais elle s'imagina n'ayant plus jamais le droit de sortir de la maison. Ce qu'il était tout à fait capable de lui imposer.

— Tu vas retirer ta demande de *rehclusion ?*

— *On en discutera quand tu seras revenue dormir dans ton lit.*

Bella crispa la main sur le combiné.

— Ça veut dire non, c'est ça ?

Silence.

— Allô ? Vhengeance ?

— *Je veux juste que tu rentres.*

— C'est oui ou c'est non, Vhen ? Je veux savoir.

— *Notre mère supporterait pas de devoir revivre une telle épreuve.*

— Parce que tu crois que moi, ça m'amuserait ? rétorqua-t-elle. Excuse-moi, mais c'est pas *mahmen* qui s'est retrouvée avec le nom d'un éradiqueur gravé dans sa chair !

Les mots avaient à peine franchi sa bouche qu'elle jura.

Ouais, ce genre de petits détails croustillants allait *vraiment* l'aider à le raisonner. *Quelle base pour une négociation…*

— Vhengeance…

Il répondit d'une voix parfaitement glaciale.

— *Je veux que tu rentres à la maison.*

— Je sors tout juste de captivité, j'ai aucune envie de me retrouver en prison.

— *Et tu comptes faire quoi ?*

— Continue à me malmener comme ça et tu le découvriras.

Elle raccrocha et reposa brutalement le téléphone sans fil sur la table de chevet. *Qu'il aille se faire…*

Prise d'un accès de violence, elle saisit le combiné et se retourna, prête à le jeter de toutes ses forces à travers la pièce.

— Zadiste !

Elle jongla avec le téléphone, le rattrapa, puis le serra contre sa poitrine.

Se tenant silencieusement à côté de la porte, Zadiste portait un short de sport, mais rien en haut… et pour une étrange

raison, elle remarqua qu'il ne portait pas non plus de chaussures.

— Lance-le si tu veux, dit-il.

— Non. Je… ah… non.

Elle fit volte-face et reposa le téléphone sur son petit support, s'y prenant à deux fois pour le faire tenir.

Avant de faire de nouveau face à Zadiste, elle le revit accroupi sur cet éradiqueur, le frappant à mort… Puis elle repensa aux affaires qu'il lui avait rapportées de chez elle… et au fait qu'il l'y avait emmenée… et qu'il l'avait laissé boire à sa veine, même si l'intrusion le rendait à demi fou. En se retournant vers lui, elle se retrouva prise dans son filet, écartelée entre sa gentillesse et sa cruauté.

Il rompit le silence.

— Je veux pas que tu t'enfuies sur un coup de tête au beau milieu de la nuit à cause de ce que manigance ton frère. Et me dis pas que t'étais pas en train d'y penser.

Bien vu.

— Mais t'es au courant de ce qu'il veut m'imposer ?

— Oui.

— Et selon la loi, la Confrérie sera contrainte de me rendre à lui, je peux pas rester ici. Tu crois que j'aime la seule option qu'il me reste ?

Sauf qu'elle n'avait nulle part où aller.

— Qu'y a-t-il de si horrible à retourner chez toi ?

Elle lui jeta un regard mauvais.

— Bien sûr, je meurs d'envie d'être traitée comme une incapable, comme une gamine, comme… un objet appartenant à mon frère. Ça me convient parfaitement. Rien à redire.

Zadiste passa une main sur son crâne rasé. Le mouvement fit jouer son biceps qui se comprima.

— Ça me paraît assez sensé de vouloir réunir une famille sous un même toit. Les temps sont dangereux pour les civils.

Oh, bon sang… La dernière chose dont elle avait besoin en ce moment précis, c'était qu'il soit d'accord avec son frère.

— Dangereux pour les éradiqueurs, également, murmura-t-elle. D'après le sort que t'as réservé à l'un d'entre eux cette nuit.

Zadiste plissa les yeux.

— Si tu veux que je m'excuse pour ça, c'est raté.

— Évidemment que tu t'excuseras pas, répliqua-t-elle. Tu t'excuses jamais pour rien.

Il secoua lentement la tête.

— Si tu cherches à te disputer avec quelqu'un, t'es tombée sur le mauvais mâle, Bella. Tu m'entraîneras pas là-dedans.

— Et pourquoi pas ? T'es pourtant parfait dans le rôle du type hors de lui.

Le silence qui suivit donna à Bella l'envie de hurler. Elle réclamait sa colère, chose qu'il donnait gratuitement au premier venu, et elle ne comprenait pas pourquoi il faisait preuve de tant de sang-froid quand il s'agissait d'elle.

Il haussa un sourcil, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Et merde, soupira-t-elle. Je fais que te harceler, hein ? Désolée.

Il haussa les épaules.

— N'importe qui deviendrait fou à être pris entre le marteau et l'enclume. C'est normal.

Elle s'assit sur le lit. L'idée de s'enfuir toute seule était grotesque, mais elle refusait de vivre sous la tutelle de Vhengeance.

— Une suggestion ? demanda-t-elle doucement.

Quand elle leva les yeux, ceux de Zadiste étaient rivés au sol.

Il avait l'air tellement réservé, adossé au mur comme il l'était. Avec son corps fin et longiligne, il ressemblait à une fissure couleur chair dans le plâtre, une brèche creusée à même la structure de la chambre.

— Donne-moi cinq minutes, répondit-il.

Il quitta la pièce, toujours torse nu.

Bella se renversa sur le matelas, persuadée que cinq minutes ne changeraient pas grand-chose à la situation.

Ce qu'il lui fallait, c'était un frère différent qui l'attende à la maison.

Chère et douce Vierge scribe… S'éloigner des éradiqueurs aurait dû faciliter les choses. Au lieu de quoi, elle semblait n'avoir toujours aucun contrôle sur sa vie.

Même si, bien sûr, elle pouvait désormais choisir elle-même son shampooing.

Elle leva la tête. Par la porte de la salle de bains, elle apercevait la douche et s'imagina sous un flot d'eau chaude. Ce serait agréable. Relaxant. Rafraîchissant. Elle pourrait de plus y pleurer sans gêne.

Elle se leva, entra dans la douche et ouvrit le robinet. Le son de l'eau qui tombait sur le marbre était apaisant, de même que le jet chaud sous lequel elle se glissa. Elle ne pleura pas. Elle se prit simplement la tête dans les mains et laissa l'eau ruisseler sur son corps.

Quand enfin elle sortit, elle remarqua que la porte qui donnait sur la chambre avait été fermée.

Zadiste devait être revenu.

Elle s'enroula dans une serviette. Elle n'avait pas l'ombre d'un espoir qu'il ait trouvé une solution.

CHAPITRE 26

Lorsque la porte de la salle de bains s'ouvrit, Zadiste tourna les yeux et retint un juron. Bella était rose de la tête aux pieds, elle avait les cheveux enroulés sur la tête. Elle sentait le savon de luxe français que Fritz insistait pour acheter. Et cette serviette enroulée autour de son corps ne faisait rien d'autre que souligner la facilité avec laquelle Bella pourrait se retrouver totalement nue.

Une simple petite traction. Il n'en faudrait pas plus.

— Kolher est d'accord pour rester injoignable pendant quelque temps, dit-il. Ce qui nous laisse en gros vingt-quatre heures de répit. Parle à ton frère. Essaie de voir si tu peux le faire plier. Autrement, Kolher sera obligé de répondre, et il sera pas vraiment en mesure de refuser, étant donné la lignée à laquelle tu appartiens.

Bella remonta légèrement la serviette.

— D'accord… merci. Merci pour tes efforts.

Il hocha la tête et jeta un coup d'œil en direction de la porte en se disant qu'il était de retour au plan A : descendre à la salle de sport et se remettre à courir. Soit ça, soit demander à Fhurie de s'occuper de lui.

Mais au lieu de repartir, il mit les mains sur les hanches.

— Je dois m'excuser pour un truc.

— Hein ? Oh… lequel ?

— Je suis désolé que t'aies assisté à ce que j'ai fait au tueur. (Il leva la main, puis la laissa retomber, résistant à l'envie de se frotter furieusement le crâne.) Quand je t'ai dit que je souhaitais pas m'excuser, je voulais dire que je regretterai jamais d'avoir tué ces bâtards. Mais je… j'aime pas l'idée que tu puisses avoir de telles images en mémoire. Je te les prendrais, si je le pouvais. Je te prendrais tout ça… et le porterais à ta place. Je suis… désolé que cela te soit arrivé, Bella. Oui, je suis désolé pour toute cette horreur, y compris… moi. (Il se rendit compte qu'il

lui faisait là ses adieux. Et comme son courage menaçait de lui faire défaut, il s'empressa de prononcer ses derniers mots.) T'es une femelle exceptionnelle, dit-il en se tenant la tête. Et je sais que tu trouveras…

… *un partenaire,* finit-il pour lui-même. Oui, une femelle comme elle trouverait sans aucun doute un partenaire. En fait, il y avait quelqu'un juste ici, au manoir, qui non seulement la désirait, mais était de plus ce qu'il lui fallait. D'ailleurs, Fhurie se trouvait juste à côté.

Z. leva les yeux, décidé à quitter la pièce… et fit un bond en arrière contre la porte.

Bella se tenait pile devant lui. Lorsqu'il capta ses effluves si près, il sentit que son cœur faisait des sauts de cabri dans sa poitrine, battant tellement fort qu'il fut étourdi.

— C'est vrai que c'est toi qui as nettoyé chez moi ? demanda-t-elle.

Oh, merde… La seule réponse qu'il pouvait lui faire serait bien trop révélatrice.

— Alors ?

— Oui, c'est vrai.

— Je vais te serrer dans mes bras, maintenant.

Z. se raidit mais, avant qu'il ait pu s'éloigner, elle avait jeté ses bras autour de ses hanches et posé la tête contre son torse nu.

Il accueillit l'accolade sans esquisser le moindre mouvement, sans respirer ni participer… Il ne pouvait rien faire d'autre que sentir le corps de Bella. Elle était grande pour une femelle, mais il la dépassait tout de même de presque quinze centimètres. Et bien qu'il soit maigre pour un guerrier, il portait bien trente kilos de plus qu'elle sur les os. Malgré tout cela, elle le submergeait.

Bon sang, qu'elle sentait bon !

Elle émit un petit bruit, comme un soupir, et se blottit un peu plus contre lui. Ses seins pointaient contre son torse et, comme il baissait les yeux, il fut effroyablement attiré par la courbe de sa nuque. Et puis, sa *chose* se manifesta. Cette abomination se mettait à durcir, à gonfler, à s'allonger. Rapidement.

Il approcha les mains des épaules de Bella, juste au-dessus de sa peau.

— Bon, euh, Bella… Je dois y aller.

— Pourquoi ?

Plus proche. Elle s'approcha encore. Il sentit les hanches de Bella bouger contre les siennes et serra les dents tandis que le bas de leurs corps entrait en contact étroit.

Merde, elle devait forcément sentir le truc entre ses jambes. Comment pouvait-elle le rater ? Son membre pointait contre le ventre de Bella et ce n'était pas comme si son short était d'un grand secours.

— Pourquoi est-ce que tu dois y aller ? chuchota-t-elle d'un souffle qui lui effleura les pectoraux.

— Parce que…

Comme il ne poursuivait pas sa phrase, elle murmura :

— J'aime bien ces trucs-là, tu sais ?

— Quels trucs ?

Elle toucha un des anneaux qu'il portait aux tétons.

— Ça.

Il toussota légèrement.

— Je, euh… Je les ai faits moi-même.

— Ils te vont bien.

Elle fit un pas en arrière et laissa tomber la serviette.

Z. chancela. Elle était tellement belle, ces seins, ce ventre lisse, ces hanches… et cette mince fente gracieuse entre ses jambes qu'il voyait à présent avec une netteté bouleversante. Les rares humaines avec qui il avait couché avaient des poils à cet endroit, mais elle appartenait à la même espèce que lui elle était donc totalement glabre, parfaitement lisse.

— Il faut vraiment que j'y aille, dit-il d'une voix enrouée.

— Pars pas.

— Il le faut. Si je reste…

— Couche avec moi, dit-elle en se plaquant de nouveau contre lui.

Elle défit le nœud dans ses cheveux et ils se retrouvèrent sous le flot de vagues brunes.

Il ferma les yeux et pencha la tête en arrière, essayant seulement de ne pas se laisser submerger par les effluves de Bella. D'une voix râpeuse, il dit :

— C'est baiser dont t'as envie, Bella ? Parce que j'ai rien d'autre à offrir.

— T'as tellement plus…

— Tu te trompes.

— T'as été gentil avec moi. Tu t'es occupé de moi. Tu m'as lavée, tu m'as portée et…

— Tu peux pas me vouloir en toi.

— C'est déjà le cas, Zadiste. Ton sang coule dans mes veines.

Un long moment de silence s'écoula.

— T'as entendu parler de ma réputation ?

Elle fronça les sourcils.

— Elle est pas fondée.

— Que disent les gens de moi ? Allez, Bella, je veux l'entendre de ta bouche. Histoire de m'assurer que t'as bien compris.

Le désespoir de Bella devenait de plus en plus palpable à mesure qu'il la poussait dans ses retranchements, mais il devait lui ouvrir les yeux, la faire sortir de son délire.

— Je sais que t'as entendu des choses sur moi. Les ragots atteignent aussi les hautes sphères. *Qu'est-ce qu'ils disent de moi ?*

— Yen a qui… qui pensent que tu tues les femelles pour t'amuser. Mais je crois pas…

— Tu sais comment j'ai hérité de cette réputation ?

Bella se couvrit la poitrine et fit un pas en arrière en secouant la tête. Il se pencha et lui tendit la serviette, puis il désigna le crâne dans le coin de la pièce.

— J'ai assassiné cette femelle. Maintenant, dis-moi, t'as toujours envie d'être prise par un mâle capable d'une chose pareille ? capable de blesser une femelle comme ça ? Tu as envie d'un salaud pareil sur ton corps, dans ton corps ?

— C'était elle, chuchota Bella. T'y es retourné et t'as tué ta Maîtresse, n'est-ce pas ?

Z. frissonna.

— Pendant un moment, j'ai cru que ça m'aiderait à me sentir de nouveau entier.

— Mais ça n'a pas marché.

— Pas du tout.

Z. passa tout près d'elle et se mit à déambuler dans la chambre. La tension grandit en lui jusqu'à ce qu'il ne puisse qu'ouvrir la bouche et laisser les mots s'échapper.

— Quelques années après ma fuite, j'ai entendu dire qu'elle… putain, j'ai entendu dire qu'elle gardait un nouveau mâle dans cette cellule. J'ai… j'ai voyagé pendant deux jours d'affilée et je me suis introduit dans le château juste avant l'aube.

Z. secoua la tête. Il n'avait pas envie de parler, il n'en avait vraiment aucune envie, mais sa bouche continuait à fonctionner toute seule.

— Merde… il était tellement jeune, tellement *jeune,* tout juste comme moi, quand elle m'a capturé. Au début, j'avais pas l'intention de la tuer, mais elle est descendue pile au moment où je partais avec l'esclave. Quand je l'ai regardée… j'ai su que, si je frappais pas, elle appellerait ses gardes. J'ai su aussi qu'elle finirait tôt ou tard par prendre un autre mâle pour l'enchaîner là-dedans et le forcer à… oh, merde. Pourquoi est-ce que je te raconte tout ça ?

— Je t'aime.

Z. ferma les yeux avec force.

— Arrête tes conneries, Bella.

Il quitta la pièce en trombe, mais ne put pas faire plus de quelques mètres dans le couloir.

Elle l'aimait. *Elle l'aimait ?*

Conneries. Elle *pensait* qu'elle l'aimait. Et dès qu'elle remettrait les pieds sur terre, elle s'en rendrait compte. Bon sang, elle sortait d'une situation effroyable et vivait à présent dans une bulle, ici au complexe. Cela n'avait rien à voir avec sa véritable vie, et elle passait trop de temps en sa compagnie.

Et pourtant… Dieu qu'il avait envie d'être avec elle. Envie de s'allonger à côté d'elle et d'échanger des baisers. Envie même d'un peu plus que ça. Envie… de tout faire avec elle, qu'ils s'embrassent, se touchent, se lèchent, se sucent. Mais où espérait-il que cela les mènerait ? Même s'il parvenait à se faire

à l'idée de la pénétrer, il ne voulait surtout pas courir le risque de jouir en elle. Non pas qu'il ait déjà fait ce genre de choses avec une autre femelle. Merde, il n'avait jamais éjaculé, dans aucune circonstance. Du temps où il était esclave de sang, il n'avait jamais été sexuellement excité. Et par la suite, quand il était avec les quelques putes qu'il avait payées et baisées, il ne cherchait pas l'orgasme. Ces brèves rencontres ne lui servaient qu'à vérifier si le sexe était toujours aussi effroyable qu'il l'avait été pour lui.

Quant à la masturbation, il ne supportait pas de devoir toucher cette saleté quand il pissait, sans parler de quand elle se dressait pour réclamer son attention. Il n'avait plus jamais ressenti le besoin de se soulager, n'avait jamais vraiment été excité à ce point, même quand sa *chose* était dure.

Ça, il était vraiment nul pour tout ce qui concernait le sexe. Comme s'il avait un manque au niveau du cerveau. En réalité, il ne devait pas en avoir qu'un…

Il pensa à tous les manques en lui, toutes ces zones vierges, tous ces vides, là où les autres ressentaient des choses. En y réfléchissant, il n'était au fond qu'un écran, plus creux que solide, les émotions passaient à travers lui, seule la colère parvenait à s'emparer de lui.

Sauf que ce n'était pas tout à fait vrai. Avec Bella, il avait ressenti des choses. En l'embrassant sur le lit un peu plus tôt, il avait eu… chaud et faim. Il s'était senti vraiment mâle. Sexué pour la première fois de sa vie.

Fruit d'un profond désespoir, une vague réminiscence de ce qu'il avait été avant la Maîtresse commençait à refaire surface en lui. Il se surprit à vouloir éprouver encore ce qu'il avait ressenti en embrassant Bella. Et il voulait qu'elle soit excitée, elle aussi. Il voulait qu'elle halète, qu'elle soit hors d'haleine et affamée.

Ce n'était pas juste vis-à-vis d'elle mais, salaud qu'il était, il avait faim de ce qu'elle lui avait donné plus tôt. Et elle serait bientôt partie. Il ne lui restait plus qu'aujourd'hui.

Zadiste ouvrit la porte et entra dans la chambre.

Bella était allongée sur le lit, visiblement surprise de son retour. Le fait de la voir s'asseoir ramena une pointe de décence

en lui. Comment pourrait-il aller avec elle ? Merde, elle était tellement… belle, et lui n'était qu'un salaud, un salaud répugnant.

Coupé dans son élan, il resta planté au beau milieu de la pièce. *Prouve que t'es pas un salaud et dis-lui adieu,* pensa-t-il. *Mais avant tout, explique-toi.*

— J'aimerais être avec toi, Bella, et j'ai pas du tout envie de te baiser.

Comme elle s'apprêtait à dire quelque chose, il lui fit signe de se taire en levant la main.

— S'il te plaît, écoute-moi. J'aimerais être avec toi, mais je crois pas avoir ce qu'il faut pour répondre à tes attentes. Je suis pas le mâle qu'il te faut, et tout ça tombe au plus mauvais moment.

Il expira, tout en pensant qu'il n'était qu'un crétin. Il était là à lui dire non, à jouer au gentleman…, alors que, dans sa tête, il arrachait les draps pour la couvrir avec sa propre peau.

La chose qui lui pendait à l'aine pulsait comme un marteau-piqueur.

Il se demanda quel goût pouvait avoir cette zone douce et lisse entre les jambes de Bella.

— Viens ici, Zadiste. (Elle écarta les couvertures, lui offrant sa nudité.) Arrête de penser. Viens dans le lit.

— Je…

Des mots qu'il n'avait jamais prononcés planèrent sur ses lèvres, une espèce de confession, une révélation dangereuse. Il détourna les yeux et laissa les paroles sortir même si aucune bonne raison ne lui était apparue.

— Bella, quand j'étais esclave, on me… euh, on me faisait des choses. Sexuellement.

Il devait se taire. Tout de suite.

— Y avait des mâles, Bella. Contre ma volonté, y avait des mâles.

Il entendit un petit cri étouffé.

C'était une bonne chose, pensa-t-il, même si elle lui donnait envie de se cacher sous terre. Peut-être la pousserait-il à se sauver en la révoltant. En effet, quelle femelle pourrait

supporter d'être avec un mâle ayant subi ce genre d'outrages ? Il était loin du héros idéal. À des années-lumière.

Il se racla la gorge et planta son regard dans le sol.

— Écoute, je… je cherche pas ta pitié. Et si je te dis tout ça, c'est pas pour te démoraliser. Je suis juste un peu… embrouillé. C'est comme si toutes mes connexions étaient mélangées dès qu'il s'agit de… enfin, du sexe, quoi. J'ai envie de toi, mais je devrais pas. Tu peux pas être avec moi. Tu es trop pure pour ça.

Il y eut un long moment de silence. *Et merde…* il allait devoir la regarder. À peine le fit-il qu'elle descendit du lit comme si elle avait attendu qu'il lève les yeux. Elle s'approcha de lui, nue, n'ayant rien d'autre sur la peau que le reflet de l'unique bougie allumée.

— Embrasse-moi, murmura-t-elle dans la pénombre. Embrasse-moi.

— Bon Dieu… mais c'est quoi ton problème.

Comme elle faisait la grimace, il dit :

— Je veux dire, pourquoi ? Avec tous les mâles que tu pourrais avoir, pourquoi moi ?

— J'ai envie de toi. (Elle posa la main sur son torse.) C'est une réaction normale et naturelle au sexe opposé, non ?

— Mais je suis pas normal.

— Je sais. Mais t'es ni répugnant, ni contaminé, ni indigne.

Elle prit les mains tremblantes de Zadiste et les déposa sur ses épaules.

Elle avait la peau tellement délicate ! La simple idée qu'il pourrait l'abîmer d'une façon ou d'une autre le glaça. Presque autant que lorsqu'il se visualisa en train d'introduire sa *chose* en elle. Mais il n'était pas obligé de faire intervenir le bas de son corps, si ? Tout pourrait tourner autour de Bella.

Oh, oui, pensa-t-il. Il ne serait question que d'elle.

Il la retourna et ramena son dos contre lui. Il promena ensuite lentement ses mains le long de la courbe que formaient sa taille et ses hanches. Tandis qu'elle se cabrait en soupirant, il pouvait apercevoir la pointe de ses seins par-dessus ses épaules. Il avait envie de les toucher… et se rendit compte qu'il pouvait le faire. Il remonta les mains sur ses côtes, parcourant le tracé de ses os fins, jusqu'à ce que ses paumes enveloppent la poitrine de

Bella. Elle rejeta alors la tête plus en arrière et entrouvrit la bouche.

Comme elle s'ouvrait à lui de la sorte, un violent instinct lui cria de s'introduire en elle, quelle qu'en soit la façon. Par réflexe, il se pourlécha la lèvre supérieure tout en faisant rouler un des tétons de Bella entre le pouce et l'index. Il s'imagina en train de forcer sa langue dans la bouche de Bella, s'introduisant entre ses dents et ses crocs, la prenant de cette façon.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle essaya de se retourner pour lui faire face mais, d'une certaine façon, qu'elle s'offre à lui, qu'elle s'apprête à laisser quelqu'un comme lui faire des choses intimes, érotiques, paraissait trop vrai… trop réel. Il la retint en la saisissant par les hanches et en les plaquant contre ses cuisses. Il grinça des dents au contact de ses fesses contre son membre qui déformait le short de sport.

— Zadiste… laisse-moi t'embrasser.

Elle essaya encore une fois de se retourner, mais il l'en empêcha.

Elle se débattait pour se libérer de son emprise, mais il la retint sans difficulté.

— Ce sera mieux pour toi comme ça. Si tu me vois pas, ce sera mieux.

— Non, tu te trompes.

Il posa la tête sur l'épaule de Bella.

— Si tu me laissais simplement aller te chercher Fhurie… Je lui ressemblais avant. Tu pourrais faire comme si c'était moi.

Elle se dégagea d'une secousse.

— Mais ce serait pas toi. Et c'est toi que je veux.

Comme elle le dévisageait, empreinte d'une attente toute féminine, il se rendit compte qu'ils étaient en train de progresser vers le lit, juste derrière elle. Et qu'ils allaient s'y allonger. Mais, bon sang… il ne savait absolument pas comment la satisfaire. Il aurait tout aussi bien pu être vierge vu ce qu'il connaissait du plaisir d'une femelle.

En même temps que cette révélation se faisait jour dans son esprit, il pensa à l'autre mâle avec qui elle avait été, cet aristocrate qui, à n'en pas douter, en savait tellement plus que lui sur les choses du sexe. Sortie de nulle part, une irrésistible

envie totalement irrationnelle s'empara de lui, il fallait qu'il retrouve l'amant de Bella et qu'il le vide de son sang.

Oh… bordel. Il ferma les yeux. *Oh… merde.*

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Ce genre de réaction violente, d'instinct de possession était caractéristique d'un mâle lié. C'en était même la marque de fabrique, en réalité.

Z. leva un bras, approcha le nez de son biceps et inspira profondément. Sa peau émettait des effluves caractéristiques du lien. L'odeur était faible, mais elle était bien là.

Merde. Que pouvait-il faire, à présent ?

Malheureusement, ses instincts répondirent pour lui.

Tandis que son corps rugissait, il souleva Bella et se dirigea vers le lit.

CHAPITRE 27

Bella contemplait le visage de Zadiste tandis qu'il la portait à travers la pièce. Ses yeux noirs, réduits à deux étroites fentes, scintillaient d'une sombre gourmandise érotique. Alors qu'il la déposait sur le lit et regardait son corps, elle eut clairement l'impression qu'il allait la dévorer vivante.

Mais il resta à la surplomber.

— Cambre le dos pour moi, ordonna-t-il.

OK… ce n'était pas vraiment ce à quoi elle s'attendait.

— Cambre-toi, Bella.

Se sentant étrangement exposée, elle s'exécuta en arquant son corps sur le matelas. Tout en bougeant sur le lit, elle posa les yeux à la hauteur de son short. Son sexe en érection sursauta violemment et l'idée qu'il serait bientôt en elle la détendit quelque peu.

Il étira le bras pour effleurer un de ses tétons du revers de la main.

— Je veux le prendre dans ma bouche.

Une délicieuse gourmandise naquit en elle.

— Eh bien, embrasse-le…

— Chut.

Il descendit lentement sa main de sa poitrine vers son ventre. Il s'arrêta au niveau de son nombril autour duquel il décrivit un petit cercle avec son index. Puis il s'interrompit.

— T'arrête pas, gémit-elle.

Il obéit. Il poursuivit sa descente jusqu'à atteindre son pubis. Elle se mordit la lèvre et contempla son corps, sa large carrure de guerrier et tous ses muscles vigoureux et solides *Bon sang*… elle était vraiment prête pour lui.

— Zadiste…

— Je vais descendre maintenant. Et tu pourras pas m'en empêcher. (Il passa sa main libre sur ses lèvres, comme s'il visualisait la scène.) T'es prête à me laisser faire ?

— Oui…

Il passait son doigt sur la partie difforme de sa bouche tout en la caressant.

— J'aimerais avoir quelque chose de moins laid à te proposer. Car toi tu seras parfaite, j'en suis sûr.

Elle éprouva de la haine pour cette honte qui venait saper son amour-propre.

— Je pense que t'es…

— C'est ta dernière chance de me dire non, Bella. Si tu le fais pas maintenant, tu pourras plus te débarrasser de moi. Je pense pas être capable de faire les choses en douceur.

Elle tendit les bras vers lui. Il hocha la tête une seule fois, comme pour sceller un pacte, puis il gagna l'extrémité du lit.

— Écarte les jambes. Je veux te regarder.

Une vague de nervosité la parcourut.

Il secoua la tête.

— Trop tard, Bella. Maintenant… c'est trop tard. Montre-moi.

Elle plia lentement un genou, se révélant petit à petit. Les traits de Zadiste fondirent. Toute la tension et la dureté quittèrent son visage.

— Oh… Bon Dieu…, murmura-t-il, comme t'es… belle.

Se laissant tomber sur ses bras, il remonta vers la tête de lit jusqu'au corps de Bella en gardant les yeux rivés sur son intimité, comme s'il n'avait jamais rien vu de tel. Quand il fut suffisamment proche, il promena ses larges mains sur l'intérieur des cuisses de Bella, les écartant encore un peu plus.

Mais alors il se renfrogna et leva les yeux sur elle.

— Euh, je suis pas censé t'embrasser d'abord sur la bouche ? Je veux dire, normalement, les mâles commencent par en haut avant de descendre, non ?

Quelle question saugrenue ! Comme si c'était la première fois qu'il faisait ça.

Avant qu'elle ait pu répondre, il avait commencé à faire marche arrière, elle s'assit donc et lui saisit le visage entre ses mains.

— Tu peux me faire tout ce dont t'as envie.

Ses yeux se mirent à briller et il resta immobile une fraction de seconde.

Puis il se pencha sur elle et la plaqua contre le matelas. Il inséra sa langue dans la bouche de Bella, lui saisit les cheveux, la forçant à se cambrer, lui enserrant la tête. Il était animé d'une faim vorace, d'une irrépressible envie de sexe, propre aux guerriers. Il allait la prendre avec toute la force dont il disposait, et elle se retrouverait épuisée quand il en aurait terminé avec elle. Vannée mais totalement comblée. Elle ne pouvait attendre.

Brutalement, il s'interrompit et se retira de sa bouche. Il respirait avec peine et avait les joues rouges tandis qu'il la regardait droit dans les yeux.

Puis il lui sourit.

Elle fut tellement surprise qu'elle ne sut pas comment réagir. Elle n'avait jamais vu ce type d'expression sur son visage auparavant. La courbure de sa bouche effaçait la difformité de sa lèvre supérieure tout en révélant l'éclat de ses dents et de ses crocs.

— J'aime ça, dit-il. T'avoir sous moi…, c'est agréable. T'es douce et chaude. Je suis pas trop lourd ? Tiens, laisse-moi…

Alors qu'il se dressait sur ses avant-bras, son sexe appuya contre l'intimité de Bella, et son sourire disparut aussi vite qu'il était venu. C'était comme si ce contact lui était désagréable. Mais comment serait-ce possible ? Il était visiblement excité. Elle sentait son érection.

D'un mouvement agile, il se repositionna de sorte qu'elle ait les jambes serrées et que ses genoux à lui se trouvent de part et d'autre. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui venait de se passer, mais le neurone qui avait réagi n'était visiblement pas des plus amicaux.

— C'est parfait de t'avoir sur moi, dit-elle pour détourner son attention. À un détail près.

— Lequel ?

— Tu t'es arrêté. Et enlève ce short.

Il pesa aussitôt de nouveau sur elle, et dirigea sa bouche vers le cou de Bella. Comme il la mordillait, elle rejeta la tête en arrière dans l'oreiller, offrant la colonne nue de sa gorge. Elle le saisit par l'arrière de la tête et l'attira contre sa veine.

— Oh, oui…, gémit-elle, souhaitant qu'il se nourrisse.

Il émit un son qui ressemblait à un « non » mais, avant que le refus ait fait son chemin dans son esprit, Zadiste l'embrassait le long de sa clavicule.

— J'ai envie de m'attarder sur ta poitrine, dit-il contre sa peau.

— Vas-y.

— Il faut d'abord que tu saches une chose.

— Laquelle ?

Il leva la tête.

— La nuit où t'es venue ici… quand je t'ai lavée. J'ai fait de mon mieux pour ne pas regarder. Vraiment. Je t'ai même couverte d'une serviette quand tu étais dans l'eau.

— C'est gentil…

— Mais quand je t'ai sortie de l'eau… je les ai vus. (Sa main se referma autour d'un des seins de Bella.) J'ai pas pu m'en empêcher. Je le jure. J'ai tout fait pour préserver ton intimité, mais t'étais… J'ai pas pu faire autrement que de regarder. Leurs pointes étaient dressées dans l'air froid. Petites, roses. Adorables.

Il faisait aller et venir son pouce contre son téton durci, lui embrouillant les pensées.

— C'est rien, marmonna-t-elle.

— J'aurais pas dû. T'étais sans défense et j'ai eu tort de te regarder.

— Non, tu…

Il changea de position et son sexe tendu vint appuyer contre le haut des cuisses de Bella.

— Et voilà ce qu'est arrivé.

— Qu'est-ce qui… Oh, t'as eu une érection ?

Sa bouche se serra.

— Oui. J'ai rien pu faire.

Elle sourit légèrement.

— Mais t'as rien tenté ?

— Rien.

— Donc tout va bien. (Elle se cambra légèrement et observa le regard de Zadiste se river sur sa poitrine.) Embrasse-moi, Zadiste. Juste là où tu regardes. Tout de suite.

Il entrouvrit les lèvres et laissa sa langue le guider alors qu'il plongeait en avant. Elle sentit sa bouche sur sa peau, une bouche chaude et timide en même temps, qui l'embrassait, la suçotait. Il aspira son téton puis décrivit un cercle langoureux sur son aréole avant de le prendre de nouveau dans sa bouche… sans cesser tout du long de lui passer tendrement, les mains sur la taille, les hanches, les cuisses.

Quelle ironie qu'il s'inquiète d'être incapable de faire les choses en douceur ! Il n'était absolument pas brutal, mais tout au contraire attentionné alors qu'il la tétait presque religieusement, les yeux fermés pour la savourer pleinement.

— Bon Dieu, murmura-t-il en se déportant vers l'autre sein. J'aurais jamais imaginé que c'était comme ça.

— Comme ça… quoi ?

Oh, bon sang … Sa bouche…

— Je pourrais ne jamais m'arrêter.

Elle lui attrapa la tête et l'attira à elle. Il lui fallut se contorsionner, mais elle parvint finalement à desserrer les jambes pour en rejeter une sur le côté de sorte qu'il repose presque au creux de son corps. Elle mourait d'envie de sentir son excitation, mais il restait en suspens au-dessus d'elle.

Comme il se reculait, elle protesta, mais il plaqua les mains sur l'intérieur de ses cuisses et glissa vers le bas de son ventre. Tandis que Zadiste écartait les jambes de Bella, le matelas se mit à onduler.

Zadiste tremblait de tout son corps quand il posa les yeux sur elle.

— T'es tellement douce… et tu brilles.

À peine passa-t-il un doigt sur son intimité qu'elle crut défaillir. Elle laissa échapper un grognement rauque qui poussa Zadiste à relever brusquement les yeux et lâcher un juron.

— Merde, je sais pas m'y prendre. J'essaie de faire attention…

Elle lui saisit la main avant qu'il ait pu la retirer.

— Encore…

Il sembla dubitatif pendant un instant. Puis il la toucha de nouveau.

— T'es parfaite. Et bon Dieu, tellement douce ! Il faut que je…

Il se pencha en avant. Ses épaules se bandèrent en un amas compact. Elle sentit une touche de velours l'effleurer. *Ses lèvres.*

Cette fois-ci, quand elle se cabra sur le lit en disant son nom, il plaqua un nouveau baiser, puis elle sentit la caresse humide de sa langue. Il leva la tête, déglutit et poussa un grognement d'extase tel que le cœur de Bella menaça de s'arrêter. Leurs regards se rencontrèrent.

— Oh… bon Dieu… t'es délicieuse, dit-il avant de s'affairer de nouveau.

Il s'étendit sur le lit, glissant ses bras sous les genoux de Bella et embrassa son intimité… un mâle dont l'abstinence durait depuis longtemps. Il avait le souffle chaud et rendu court par le besoin ; sa bouche était avide, affamée. Il l'explorait avec une compulsion tout érotique, la léchait, la tâtait avec sa langue, la prenait entre ses lèvres.

Comme elle se cambrait, il avança un bras sur son ventre et la maintint en place. Elle rua de nouveau et il s'interrompit, mais ne leva pas la tête.

— Tout va bien ? demanda-t-il d'une voix à la fois râpeuse et étouffée, les mots résonnant en elle.

— S'il te plaît…

C'était la seule chose qui lui était venue à l'esprit.

Il se recula imperceptiblement, mais elle était incapable de faire autre chose que de contempler sa bouche luisante et de repenser à l'endroit où elle s'était trouvée.

— Bella, je crois bien que je vais pas pouvoir m'arrêter. Y a cette espèce… de rugissement dans ma tête qui m'ordonne de pas décoller ma bouche de ton corps. Est-ce que ça te… dérange pas trop ?

— Fais-moi… jouir, répondit-elle d'une voix rauque.

Il cligna des yeux, comme sous le coup de la surprise.

— Comment je dois m'y prendre ?

— Continue simplement comme ça. Plus vite.

Bon élève qu'il était, il trouva rapidement comment la rendre folle et se montra impitoyable jusqu'à la mener à l'orgasme. Il ne la ménageait pas, et l'observa voler en éclats une fois, deux

fois… de nombreuses fois. C'était comme s'il se nourrissait du plaisir de Bella et que son appétit était insatiable.

Quand enfin il releva la tête, elle était à bout de force. Il la regarda avec gravité.

— Merci.

— Merde… c'est plutôt à moi de te remercier.

Il secoua la tête.

— T'as laissé un animal accéder à la plus magnifique partie de ton corps. Je t'en suis reconnaissant.

Il s'éloigna, les joues toujours rougies par l'excitation. Et son sexe toujours en pleine érection.

Elle tendit les bras vers lui.

— Où tu vas ? On n'a pas fini.

Le voyant hésiter, elle se souvint. Elle se retourna sur le ventre et se mit à quatre pattes, offerte sans la moindre pudeur. Comme il ne bougeait pas, elle regarda derrière elle. Il avait fermé les yeux, comme s'il souffrait, ce qui la déstabilisa quelque peu.

— Je sais que tu peux le faire que comme ça, dit-elle doucement. C'est toi qui me l'as dit. Ça me va très bien. Vraiment.

Un long moment de silence s'écoula.

— Zadiste, je voudrais qu'on aille jusqu'au bout ensemble. Je veux te connaître… de cette façon.

Il se passa une main sur le visage. Elle pensa qu'il allait partir, mais soudain il se plaça derrière elle posa délicatement les mains sur ses hanches et la renversa sur le côté, puis sur le dos.

— Mais tu peux pas…

— Pas avec toi.

Sa voix était dure.

— Pas comme ça avec toi.

Elle ouvrit les jambes, prête à le recevoir, mais il s'accroupit.

Son souffle trahit un frisson.

— Je vais chercher un préservatif.

— Pourquoi ? Je suis pas en période de fertilité, t'en as donc pas besoin. Et je veux que tu… ailles jusqu'au bout.

Ses sourcils s'abaissèrent tant qu'ils rejoignirent presque ses yeux noirs.

— Zadiste… j'en veux plus. Je veux être avec toi.

Elle était sur le point de le toucher lorsqu'il se redressa en prenant appui sur ses genoux et porta les mains à son short de sport. Il se débattit avec le lacet puis tira sur la bande élastique et l'abaissa, se révélant.

Bella déglutit avec difficulté.

Son sexe était *énorme*. Une parfaite aberration de la nature, dure comme un roc et de toute beauté.

Nom de… Dieu. Allait-il même pouvoir la pénétrer ?

Ses mains étaient agitées de tremblements tandis qu'il faisait glisser le tissu sous les deux masses jumelles que surplombait son érection. Puis il s'allongea au-dessus de Bella, se positionnant au bon endroit.

Quand il la vit tendre la main pour le caresser, il bondit en arrière.

— Non ! (Tandis qu'elle se rétractait, il jura.) Excuse-moi… mais, laisse-moi juste m'en occuper.

Il avança ses hanches et elle sentit son gland, gonflé et chaud, contre elle. Il passa une main sous un des genoux de Bella et releva sa jambe ; puis il s'introduisit doucement en elle, et avança un peu. Tandis qu'il se couvrait de sueur, un effluve musqué atteignit les narines de Bella. L'espace de quelques instants, elle se demanda si…

Non, impossible qu'il soit en train de se lier, ce n'était pas dans sa nature.

— Merde… tu es étroite, grogna-t-il. Oh… *Bella,* je veux pas te faire mal.

— Continue. Doucement.

Son corps se tendait sous la pression et l'effort. Aussi prête qu'elle était, il n'en constituait pas moins une invasion, mais elle aimait ça, surtout quand il ne put retenir son souffle et qu'il fut agité de frissons. Quand enfin il fut en elle, sa bouche s'ouvrit et ses crocs s'allongèrent sous l'effet du plaisir qu'il ressentait.

Elle lui passait les mains sur les épaules, ressentait ses muscles et de sa chaleur.

— Ça va ? demanda-t-il entre ses dents.

Bella lui déposa un baiser dans le cou et fit onduler ses hanches. Il siffla.

— Fais-moi l'amour, dit-elle.

Il poussa un gémissement et se mit à aller et venir, comme une immense vague déferlant sur elle, son sexe large et dur battant en elle.

— Oh, putain…

Il plongea la tête dans le cou de Bella. Son rythme s'accéléra, sa respiration jaillissait de lui pour se déverser dans l'oreille de Bella.

— Bella… merde, j'ai peur… mais j'arrive pas à… m'arrêter…

Dans un grognement, il se dressa sur ses bras et laissa ses reins aller et venir librement, chaque coup la clouait au lit, l'enfonçant un peu plus dans le matelas. Elle s'agrippa à ses poignets afin de se maintenir en place sous l'assaut. Tandis qu'il poursuivait ses va-et-vient, elle se sentait approcher de ses limites une fois de plus et, plus vite il allait, plus elle s'en approchait.

Elle fut frappée en plein cœur par un orgasme qui se répandit ensuite dans tout son corps, sa puissance lui donnant l'impression de s'étirer à l'infini. Les sensations promettaient de ne jamais s'arrêter à mesure que ses muscles intimes se refermaient sur la partie de Zadiste qui était en elle.

Quand elle réintégra enfin son corps, elle se rendit compte que Zadiste ne bougeait plus, il était totalement immobile au-dessus d'elle. Clignant des yeux pour écarter quelques larmes, elle contempla son visage. Ses traits anguleux semblaient tendus, au même titre que l'ensemble de son corps.

— Je t'ai fait mal, demanda-t-il d'une voix blanche. T'as hurlé. Fort.

Elle lui toucha le visage.

— C'était pas de douleur.

— Tant mieux. (Ses épaules se relâchèrent tandis qu'il expirait.) Je supporterais pas de te faire souffrir.

Il l'embrassa légèrement. Puis il se retira et sortit du lit. Il enfila son short en se dirigeant vers la salle de bains dont il ferma la porte.

Bella fronça les sourcils. Avait-il joui ? Il lui avait semblé qu'il était encore en érection en se retirant.

Elle se glissa hors du lit et baissa les yeux. Ne remarquant rien sur ses cuisses, elle enfila sa robe de chambre et entra dans la salle de bains sans prendre la peine de frapper.

Zadiste avait les bras appuyés sur le lavabo et la tête baissée. Il respirait avec difficulté et semblait fiévreux, il avait la peau humide et sa posture était bizarrement rigide.

— Qu'est-ce qu'y a, *nalla ?* dit-il dans un souffle rauque.

Elle se figea, se demandant si elle avait bien entendu. Mais elle avait… *Bien-aimée*. Il l'avait appelée *bien-aimée*.

— Pourquoi est-ce que t'as pas… (Il lui parut impossible de prononcer la fin de sa phrase.) Pourquoi tu t'es arrêté avant de…

Comme il se contentait de secouer la tête, elle s'approcha de lui et le força à se retourner. Malgré le short, elle vit que son sexe était encore en pleine érection, douloureusement rigide. En fait, on avait l'impression que tout son corps le faisait souffrir.

— Laisse-moi m'occuper de toi, dit-elle en tendant la main vers lui.

Il recula contre le mur de marbre, acculé entre le lavabo et la douche.

— Non, fais pas ça… Bella…

Elle saisit les replis de sa robe de chambre entre ses mains et commença à s'agenouiller devant lui.

— Non !

Il la releva brutalement.

Elle le regarda droit dans les yeux en cherchant à s'occuper de l'élastique de son short.

— Laisse-moi faire.

Il lui agrippa les poignets et serra tant qu'il lui fit mal.

— J'en ai envie, Zadiste, dit-elle déterminée. Laisse-moi m'occuper de toi.

Il y eut un long moment de silence pendant lequel elle observa dans ses yeux le mélange de chagrin, de désir et de peur. Un frisson glacial la parcourut. Elle avait du mal à suivre le cheminement logique qu'empruntait son esprit, mais elle eut très nettement le sentiment qu'il n'avait jamais connu l'orgasme auparavant. Ou tirait-elle simplement des conclusions hâtives ?

Peu importe. De toute façon, elle n'allait pas lui poser la question. Il était à deux doigts de perdre le contrôle et, si elle faisait, ou disait, quelque chose de travers, il quitterait la pièce en un clin d'œil.

— Zadiste, je vais pas te faire de mal. Et tu contrôleras tout. On arrête si t'aimes pas. Fais-moi confiance.

Il fallut un certain temps avant que sa prise sur les poignets de Bella se desserre. Puis il la lâcha et la fit reculer légèrement. Il abaissa ensuite son short précipitamment.

Son érection occupa aussitôt l'espace qui les séparait.

— Contente-toi de la toucher, dit-il d'une voix enrouée.

— Toi. C'est toi que je vais toucher.

Alors qu'elle enroulait ses paumes autour de lui, il laissa échapper un gémissement et rejeta la tête en arrière. Bon sang qu'il était dur ! Dur comme du fer, et pourtant entouré d'une peau aussi douce que celle de ses lèvres.

— T'es…

— Chut, l'interrompit-il. Ne… dis rien. Je peux pas… Ne dis rien.

Il se mit à bouger entre ses mains. Lentement tout d'abord, puis de plus en plus vite. Il prit le visage de Bella dans ses paumes et l'embrassa, puis son corps se déchaîna totalement et adopta un rythme effréné. Il était hors de contrôle, donnait des coups de rein de plus en plus violents. Son torse et sa taille étaient beaux dans leur mouvement si typiquement masculin. Plus vite… plus vite… d'avant en arrière…

Mais alors, il sembla atteindre une espèce de plateau. Il était dans un état de tension extrême, les tendons de son cou saillaient à lui faire craquer la peau, son corps ruisselait de sueur. Mais il avait l'air incapable de se laisser aller.

Il s'immobilisa, hors d'haleine.

— On va pas y arriver.

— Détends-toi. Détends-toi et laisse les choses venir…

— Non. J'ai besoin que… (Il prit la main de Bella et la posa sur ses bourses.) Presse. Fort.

Les yeux de Bella volèrent jusqu'au visage de Zadiste.

— Pourquoi ? Mais je veux pas te faire souffrir…

Il referma sa main sur la sienne et tourna jusqu'à ce qu'il crie. Puis il saisit son poignet libre pour qu'elle garde son sexe au creux de sa paume.

Elle se débattait, luttait pour mettre un terme à la douleur qu'il s'infligeait, mais il avait repris ses va-et-vient. Et plus elle essayait de se dégager, plus il la forçait à écraser la partie la plus tendre d'un mâle. Elle écarquilla des yeux qui ne clignaient plus devant tant de souffrance, ce qu'il était en train d'endurer devait être…

Zadiste poussa un cri, un rugissement grave qui se répercuta dans la salle de bains, si fort qu'elle eut la certitude que tous dans le manoir devaient l'avoir entendu. Puis elle sentit les puissantes secousses de sa délivrance, les chaudes pulsations qui vinrent mouiller ses paumes et le devant de sa robe.

Il s'effondra sur les épaules de Bella, son corps massif la recouvrant totalement. Il respirait comme une locomotive à vapeur, ses muscles tressautaient et son corps imposant était secoué par les répliques de l'explosion. Quand il desserra la main qui étreignait celle de Bella, elle dut quasiment décoller sa paume de ses testicules.

Bella était glacée jusqu'aux os tandis qu'elle soutenait le poids de Zadiste.

Quelque chose d'affreux était né entre eux, quelque chose de malsain qui brouillait la frontière entre plaisir et douleur. Et même si cela la rendait cruelle, elle avait envie de s'éloigner de lui. Elle voulait s'enfuir loin de cette horrible certitude qu'elle l'avait fait souffrir car il le lui avait demandé et que cette douleur l'avait fait jouir.

Mais alors, la respiration de Zadiste buta sur un sanglot. C'est en tout cas ce à quoi cela ressemblait.

Bella retint son souffle en tendant l'oreille. Le son étouffé se fit de nouveau entendre, puis elle sentit un soubresaut agiter les épaules de Zadiste.

Oh, mon Dieu. Il était en train de pleurer…

Elle l'enveloppa de ses bras, se souvenant qu'il n'avait jamais demandé à être torturé comme il l'avait été. Pas plus qu'il s'était porté volontaire pour en supporter les séquelles.

Elle essaya de lui relever la tête pour l'embrasser, mais il refusa de la laisser faire, préférant la serrer contre lui, enfouir sa tête dans ses cheveux. Elle le berça, le tint dans ses bras et le calma tandis qu'il faisait de son mieux pour dissimuler ses pleurs. Finalement, il se libéra de l'étreinte et se passa les paumes sur le visage. Il évita de la regarder en se dirigeant vers la douche, et il fit couler l'eau.

D'une vive traction il ôta la robe de chambre qu'elle portait, la roula en boule et la lança dans la corbeille.

— Attends, j'aime cette robe…

— Je t'en achèterai une nouvelle.

Il la força à entrer dans la douche. Comme elle refusait de se laisser faire, il la souleva sans aucune difficulté, la déposa sous le jet et se mit à lui savonner les mains avec une panique palpable.

— Zadiste, arrête. (Elle retira ses mains, mais il les rattrapa.) Je suis pas sale… Zadiste, *arrête*. J'ai pas besoin de me laver parce que tu…

Il ferma les yeux.

— Je t'en prie… Il faut que je le fasse. Je peux pas te laisser… couverte de ce truc.

— Zadiste, lâcha-t-elle. Regarde-moi. (Quand il s'exécuta, elle reprit :) C'est pas nécessaire.

— Je sais pas quoi faire d'autre.

— Reviens au lit avec moi. (Elle referma les robinets.) Prends-moi dans tes bras. Laisse-moi te prendre dans les miens. Et c'est tout.

Elle aussi avait besoin d'une étreinte. Elle était secouée jusqu'au tréfonds de son être. Elle s'enroula dans une serviette et tira Zadiste dans la chambre. Une fois sous les couvertures, elle se blottit contre lui, mais il était aussi tendu qu'elle. Elle pensait que la promiscuité arrangerait les choses. Ce ne fut pas le cas.

Après un long moment, la voix de Zadiste lui parvint dans l'obscurité.

— Si j'avais su comment ça allait se passer, j'aurais jamais laissé faire.

Elle tourna le visage vers le sien.

— C'était la première fois que tu jouissais ?

Le silence qui suivit n'avait rien de surprenant. Mais qu'il finisse par répondre, si.

— Oui.

— Tu t'es jamais… donné de plaisir ? murmura-t-elle, même si elle connaissait déjà la réponse.

Bon Dieu… Quelle épreuve avait dû représenter toutes ces années en tant qu'esclave de sang ! Tant de maltraitance… Elle avait envie de pleurer pour lui, mais savait que cela le mettrait mal à l'aise.

Il poussa un soupir.

— J'aime pas la toucher. Et honnêtement, l'idée qu'elle soit venue en toi me dégoûte. Je voudrais que tu te plonges dans une baignoire d'eau de Javel sur-le-champ.

— J'aime être avec toi. Je suis contente qu'on ait couché ensemble.

C'était seulement ce qui s'était produit à la fin qui lui posait problème.

— Mais, à propos de ce qui s'est passé dans la salle de bains…

— Je veux pas que tu sois mêlée à ça. Je veux pas que tu me fasses ce que tu as fait, ni faire… ce que j'ai fait partout sur toi.

— J'ai aimé te donner du plaisir. C'est juste que… je tiens trop à toi pour te faire souffrir. On pourrait peut-être essayer de…

Il s'écarta.

— Je suis désolé… Je dois… Je vais voir V. J'ai des trucs à régler.

Elle lui attrapa le bras.

— Et si je te disais que je t'ai trouvé beau ?

— Je dirais que tu t'es laissé emporter par une vague de pitié et ça m'énerverait.

— Je suis pas désolée pour toi. J'aurais voulu que tu jouisses en moi, et je pense que tu es magnifique quand tu es excité. Tu es large et long, et je mourais d'envie de te toucher. J'en meurs d'ailleurs toujours d'envie. Et je rêve de te prendre dans ma bouche. Alors qu'est-ce que t'en dis ?

Il se libéra de son emprise d'un haussement d'épaules et se leva. Avec des gestes brefs et saccadés, il s'habilla.

— Si t'as besoin de voir ce qui s'est passé sous un angle différent pour pouvoir en supporter l'idée, très bien. Mais tu es en train de te mentir à toi-même. Dans très peu de temps, tu vas te souvenir de ta véritable valeur. Et alors tu regretteras plus que tout d'avoir couché avec moi.

— Tu te trompes.

— Attends de voir.

Il avait franchi la porte avant même qu'elle ait pu trouver des mots à lui renvoyer à la face.

Bella croisa les bras sur sa poitrine, bouillonnante de frustration. Puis elle fit voler les couvertures d'un coup de pied. Bon sang qu'il faisait chaud dans cette chambre ! Ou peut-être était-elle tellement dans tous ses états que sa chimie interne avait fini par se détraquer.

Incapable de rester dans le lit, elle s'habilla et descendit le couloir aux statues. Elle ne se souciait guère d'où cela la mènerait ; elle avait simplement besoin de sortir et de s'éloigner un peu de cette chaleur.

CHAPITRE 28

Zadiste se figea dans le tunnel, à mi-chemin entre le manoir et la piaule de Viszs et de Butch.

Quand il regarda derrière lui, il ne vit rien d'autre qu'une rangée de lampes au plafond. Il y en avait autant devant lui, une file de points lumineux qui semblait ne jamais s'arrêter. La porte par laquelle il était entré et celle par laquelle il ressortirait lui étaient invisibles.

N'était-ce pas une métaphore de la vie particulièrement bien trouvée ?

Il s'appuya contre la paroi en acier du tunnel, se sentant piégé même si rien ni personne ne le retenait.

Ah, vraiment ? sûr ? Bella l'avait piégé. Elle le retenait enchaîné. Elle l'attachait avec son corps parfait, avec son cœur tendre et avec cette chimère d'amour déplacée qui brillait au fond de ses yeux de saphir. Piégé… Il était complètement piégé.

Brutalement, son esprit se focalisa sur cette nuit où Fhurie l'avait tiré de son esclavage.

Lorsque la Maîtresse était venue accompagnée d'un autre mâle, l'esclave n'avait pas montré le moindre signe d'intérêt. Après environ un siècle, il n'accordait plus aucune importance au regard des autres mâles ; les viols et autres invasions n'avaient plus rien à lui enseigner au Chapitre de l'horreur. Son existence était devenue un enfer invariable et interminable, la seule véritable torture résidant dans le caractère infini de sa captivité.

Mais alors, il avait éprouvé une sensation étrange. Quelque chose de… différent. Il avait tourné la tête et observé le nouveau venu. Il avait immédiatement remarqué que ce mâle était immense et habillé de vêtements onéreux. Ce devait donc être un guerrier. Il avait ensuite lu dans ces yeux jaunes qui le contemplaient une détresse frappante.

En réalité, le mâle qui se tenait dans l'embrasure de la porte avait pâli jusqu'à adopter une teinte terreuse.

Au moment où l'odeur de l'onguent avait assailli les narines de l'esclave, il s'était replongé dans sa contemplation du plafond, se détachant totalement de ce qui allait lui arriver. Pourtant, lorsqu'il avait senti que l'on manipulait son membre, une vague d'émotion avait déferlé dans la pièce. Il avait posé les yeux sur le mâle qui se tenait toujours à l'entrée de la cellule. L'esclave avait froncé les sourcils. Le guerrier empoignait une dague, les yeux rivés sur la Maîtresse, comme s'il était sur le point de la tuer. …

La seconde porte s'ouvrit brutalement et l'un des courtisans paniqué prit la parole. En un rien de temps, la cellule fut envahie de gardes, d'armes et de colère. Le mâle en tête du groupe saisit la Maîtresse sans aucun ménagement et la gifla si fort qu'elle alla valser contre la paroi de pierre. Le mâle s'approcha ensuite de l'esclave en dégainant un poignard. L'esclave se mit à hurler en voyant la lame approcher de son visage. Une douleur insoutenable lui transperça le front, le nez et les joues ; et puis les ténèbres l'appelèrent à elles.

Lorsqu'il revint à lui, l'esclave était pendu par le cou et le poids de ses bras, de ses jambes et de son torse le vidait de sa vie. C'était comme si son corps, sachant que son dernier souffle approchait, avait forcé ce retour à la conscience dans l'espoir que son cerveau puisse lui venir en aide. Un dernier appel au secours désespéré, pensa-t-il.

Douce Vierge, ne devrait-il pas ressentir une quelconque douleur ? Il se demanda par ailleurs si on l'avait arrosé, car sa peau était humide. Puis il s'aperçut que quelque chose lui coulait dans les yeux. Son sang. Il était recouvert de son propre sang.

Et qu'est-ce que c'était que tout ce bruit autour de lui ? des épées ? des combats ?

Tout en s'étranglant, il leva les yeux et, pendant une fraction de seconde, toute impression de suffocation le déserta. La mer. Il avait sous les yeux une vaste étendue d'eau. La joie se manifesta en lui… avant que sa vision soit brouillée par le manque d'air. Ses paupières s'affolèrent et il se laissa aller,

content cependant d'avoir pu contempler une dernière fois l'océan avant de mourir. Il se demanda vaguement si l'Estompe ressemblerait un peu à cet horizon immense, une étendue infinie à la fois familière et impossible à appréhender.

Au moment même où il entraperçut un vif éclat de lumière, la pression sur sa gorge cessa et il sentit son corps être manipulé durement. Il entendit des cris et ressentit une série de secousses, puis une folle chevauchée, faite de rebonds et de cahots, qui s'acheva brutalement. Pendant celle-ci, une effroyable douleur se réveilla partout en lui, elle lui emplissait les os, le martelait de coups sourds et puissants.

Deux coups de feu. Des grognements de douleur qui n'émanaient pas de lui. Puis un hurlement et une rafale de vent qui lui souffla dans le dos. Une chute… Il était en l'air, en train de tomber…

Oh, merde, l'océan. La panique l'envahit. Le sel…

Il ne sentit que peu le dur contact avec la surface avant que la pensée de l'eau attaquant sa chair à vif ne l'obnubile. Il perdit connaissance.

Quand il revint à lui une fois de plus, son corps n'était plus qu'une enveloppe difforme, remplie de douleur. Il se rendit vaguement compte qu'il était gelé sur tout un flanc et tout juste tiède sur l'autre, il fit quelques mouvements pour compléter l'état des lieux. À peine bougea-t-il qu'il sentit la chaleur sur son côté s'agiter en retour… Quelqu'un se tenait contre lui. Un mâle se collait à lui, dans son dos.

L'esclave repoussa le corps rigide et se traîna par terre. Sa vision trouble lui montra quoi faire, un rocher se détachait dans l'obscurité, lui offrant de quoi se cacher. Une fois à l'abri, il respira malgré l'état de ses organes vitaux. Il perçut le parfum de l'iode marin mélangé aux relents du poisson en décomposition.

Ainsi qu'une odeur métallique. Une odeur puissante, métallique…

Il regarda par le côté du rocher. En dépit de sa vue amoindrie, il parvint tout de même à distinguer la silhouette du mâle qui était entré dans sa cellule en compagnie de la Maîtresse. Le guerrier s'asseyait à présent contre le mur, ses

longs cheveux tombant en paquets le long de ses larges épaules. Ses vêtements raffinés étaient maintenant réduits en lambeaux, et son regard jaune chargé de chagrin.

Voilà d'où venait cette odeur, pensa l'esclave. La tristesse de ce mâle se manifestait dans cet effluve.

Comme l'esclave humait de nouveau, il remarqua que son visage le tirait d'une façon étrange, il promena le bout de ses doigts sur ses joues. Il y décela une crevasse, une ligne rigide qui courait sur sa peau… Elle remontait jusqu'à son front. Et descendait sur sa lèvre. Alors, il se souvint de la lame qui avait approché son visage. Il se souvint d'avoir hurlé tandis qu'elle l'entaillait.

L'esclave se mit à frissonner et serra les bras autour de sa poitrine.

— On devrait se réchauffer mutuellement, dit le guerrier. Rassure-toi, je faisais rien de plus. J'ai aucun autre… projet te concernant. Je veux juste te soulager, autant que possible.

Sauf que tous les autres mâles de la Maîtresse avaient voulu aller avec l'esclave. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle les amenait. Elle aimait regarder, aussi…

Et pourtant, l'esclave se rappelait avoir vu le guerrier brandir sa dague, visiblement déterminé à saigner la Maîtresse comme une truie.

L'esclave ouvrit la bouche et demanda d'une voix rauque :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

Sa bouche ne fonctionnait plus comme avant, et ses mots ne furent que charabia. Il essaya de nouveau, mais le guerrier l'interrompit.

— J'ai entendu ta question.

L'effluve métallique de sa tristesse s'intensifia jusqu'à surpasser même la puanteur du poisson.

— Je m'appelle Fhurie. Je suis… ton frère.

— Non, rétorqua l'esclave en secouant la tête. J'ai pas de famille, monsieur.

— Y a pas de… (Fhurie se racla la gorge.) T'as pas à m'appeler « monsieur ». Et t'as toujours eu une famille. Quelqu'un t'a enlevé. Ça fait un siècle que je te cherche.

— Je crois que vous faites erreur.

Le guerrier bougea, comme pour se lever, et l'esclave bondit en arrière, baissa les yeux et se couvrit la tête avec ses bras. Il ne supporterait pas d'être encore battu, même s'il méritait un châtiment pour insubordination.

Aussitôt, il dit d'une voix devenue indistincte :

— Je voulais pas vous offenser, monsieur. Je vous assure de tout mon respect.

— Douce Vierge.

Un bruit étranglé lui parvint depuis l'autre bout de la grotte.

— Je vais pas te frapper. T'as rien à craindre… Venant de moi, t'as rien à craindre. Je t'ai retrouvé, mon frère.

L'esclave secoua de nouveau la tête, incapable de croire ce qu'il entendait, car il venait de comprendre ce qui se passerait à la tombée de la nuit, ce qui ne manquerait pas de se passer. Il appartenait à la Maîtresse, ce qui impliquait qu'il lui serait rendu.

— Je vous en supplie, gémit-il, me ramenez pas à elle. Tuez-moi si vous voulez… mais me rendez pas à elle.

— Plutôt nous tuer tous les deux que de permettre que tu passes une seconde de plus là-bas.

L'esclave leva les yeux. Le regard jaune du guerrier luisait dans l'obscurité.

L'esclave contempla la lueur pendant un long moment. Et puis il se rappela, il y avait longtemps, très longtemps, son premier réveil après sa transition, en captivité. La Maîtresse lui avait alors dit qu'elle adorait ses yeux… ses yeux jaune canari.

Au sein de l'espèce, très peu avaient des iris couleur d'or.

Les mots et les actes du guerrier s'insinuèrent en lui. Pourquoi un étranger se serait-il battu pour le libérer ?

Le guerrier changea de position, grimaça et saisit l'une de ses cuisses.

Toute la partie inférieure de sa jambe avait disparu.

Les yeux de l'esclave, posés sur le membre manquant, s'écarquillèrent. Comment le guerrier avait-il fait pour les sauver tous les deux de la noyade avec une telle blessure ? Rien que de se maintenir à la surface devait avoir représenté un

effort considérable. Pourquoi ne pas simplement l'avoir laissé couler ?

Seuls les liens du sang pouvaient faire naître ce genre d'abnégation.

— Vous êtes mon frère ? baragouina l'esclave entre ses lèvres meurtries. Je suis vraiment du même sang que vous ?

— Oui. On est jumeaux.

L'esclave se mit à trembler.

— Impossible.

— Possible.

Une peur étrange s'abattit sur l'esclave, lui glaçant les sangs. Il se recroquevilla en boule malgré sa chair à vif de la tête aux pieds. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il pouvait être autre chose qu'un esclave, que peut-être il avait eu la chance de vivre différemment… de vivre comme un mâle à part entière, pas comme une possession.

L'esclave commença à se balancer d'avant en arrière. Une fois qu'il se fut arrêté, il posa de nouveau les yeux sur le guerrier. Qu'en était-il de sa famille ? Pourquoi cela s'était-il produit ? Qui était-il ? Et…

— Est-ce que vous savez si j'ai un nom ? murmura l'esclave. Est-ce qu'on m'a donné un nom ?

Le guerrier prit une inspiration saccadée, comme si la moindre de ses côtes était brisée.

— Tu t'appelles Zadiste. (La respiration du guerrier se fit de plus en plus brève, jusqu'à ce qu'il parvienne à prononcer sa phrase sans s'étouffer.) T'es le fils… d'Ahgony, un grand guerrier. T'es le bien-aimé de notre… mère, Naseen.

Le guerrier laissa échapper ce qui ressemblait à une épave de sanglot, puis il se prit la tête entre les mains.

Tandis qu'il pleurait, l'esclave observait.

Zadiste secoua la tête au souvenir des heures silencieuses qui avaient suivi. Fhurie et lui avaient passé la plupart du temps à simplement se regarder l'un l'autre. Ils étaient tous deux en piteux état, mais Fhurie s'était montré le plus fort malgré son membre manquant. Il avait ramassé du bois flotté et de longs filaments d'algues, qu'il avait assemblés en une espèce

d'improbable raft branlant. Une fois le soleil couché, ils s'étaient traînés jusqu'à l'océan et s'étaient laissé flotter le long de la côte vers la liberté.

La liberté.

Oui, enfin… Il n'était pas libre, il ne l'avait jamais été. Ces années perdues ne le quittaient pas, la colère née de ce qu'on lui avait volé et de ce qu'on lui avait fait subir était plus vive que lui-même.

Il avait entendu Bella lui dire qu'elle l'aimait. Et il avait besoin de hurler.

Au lieu de cela, il se dirigea vers le Trou. Il ne possédait rien qui soit digne de Bella, à part sa vengeance, il était donc plus que jamais prêt à se remettre au travail. Il verrait tous les éradiqueurs broyés sous ses yeux, empilés dans la neige comme de vulgaires fagots ; un funeste témoignage de la seule chose qu'il puisse lui offrir.

Quant à celui qui l'avait enlevée, celui qui l'avait fait souffrir, une mort toute particulière l'attendait. Z. n'avait d'amour à donner à personne. Mais il canaliserait toute la haine qui était en lui pour qu'elle profite à Bella, et ce jusqu'à son dernier soupir.

CHAPITRE 29

Fhurie s'alluma un joint et contempla les seize bombes d'Aqua Net alignées sur la table basse de Butch et V.

— Qu'est-ce que vous foutez avec toute cette laque ? Vous comptez vous déguiser en drag queens ?

Butch souleva un long tube de PVC dans lequel il perçait un trou.

— Lance-patates, mon ami. Vraiment très drôle.

— Pardon ?

— T'es jamais allé en camp d'été ?

— Le tissage de panier et la sculpture sur bois n'intéressent que les humains. Le prends pas mal, mais on a des choses plus importantes à enseigner à nos jeunes.

— Ha ! T'as pas vraiment vécu tant que t'as pas participé à une expédition nocturne de vol de culottes. Bref, tu mets la pomme de terre de ce côté, tu remplis le fond avec une bombe de laque…

— Et tu l'allumes, l'interrompit V. depuis sa chambre. Il apparut couvert d'une robe de chambre, en train de s'essuyer les cheveux avec une serviette.

— Ça fait un son terrible.

— Un son terrible, reprit Butch en écho.

Fhurie regarda son frère.

— V., t'as déjà fait ce truc-là ?

— Ouais, hier soir, mais le lanceur s'est enrayé.

Butch jura.

— La patate était trop grosse. Saletés d'Idaho bakers. Ce soir, on va utiliser des patates à peau rouge. Ça va être génial. Bien sûr, la trajectoire laisse parfois à désirer…

— C'est comme au golf, dit V. en abandonnant sa serviette sur un fauteuil. (Il enfila un gant sur sa main droite, recouvrant ainsi les tatouages sacrés qui la parcouraient de la paume à l'extrémité des doigts ainsi que sur tout le revers.) Tu vois, il

faut que tu penses à la parabole que la patate va décrire dans les airs…

Butch suivi du regard une courbe imaginaire.

— Ouais, c'est comme au golf. Et le vent joue un rôle important…

— Capital.

Fhurie continuait à fumer tandis que les deux autres finissaient leurs phrases à tour de rôle pendant encore quelques minutes. Après quelques instants, il ressentit le besoin de bouger.

— Vous passez tous les deux *beaucoup* trop de temps ensemble, si vous voyez ce que je veux dire…

V. secoua la tête à l'intention de l'inspecteur.

— Le frangin n'a aucun goût pour ces trucs-là. Il en a jamais eu.

— On va donc viser sa chambre.

— Excellent. Et elle donne sur le jardin…

— Du coup, on n'aura même pas à s'embêter avec les voitures dans la cour. C'est parfait.

La porte donnant sur le tunnel s'ouvrit soudain et tous trois se retournèrent d'un bond.

Zadiste se trouvait dans l'embrasure… il était couvert des effluves de Bella. Mélangés à la touche épicée de la luxure. Ainsi qu'à une infime pointe de l'odeur caractéristique du lien.

Fhurie se raidit et tira une longue bouffée. *Oh, putain…* Ils avaient couché ensemble.

Merde, l'envie de courir jusqu'au manoir pour vérifier qu'elle respirait toujours était quasi irrésistible. Tout comme celle de se passer la main sur le torse jusqu'à ce que le trou béant de douleur finisse par disparaître.

Son jumeau venait d'obtenir ce dont rêvait Fhurie.

— Le 4 x 4 a bougé ? demanda Z. à Viszs.

V. s'approcha des ordinateurs, tapota quelques touches.

— Négatif.

— Fais voir.

Zadiste s'approcha pour se pencher sur les machines et V. désigna l'écran.

— Il est là. S'il prend la route, je pourrai suivre sa trace.

— Est-ce que tu sais comment entrer dans un de ces Explorer sans déclencher l'alarme ?

— *Franchement*. C'est rien qu'une bagnole. Si elle est toujours au même endroit à la tombée de la nuit, je t'y ferai entrer en moins de deux.

Z. se redressa.

— Il me faut un nouveau portable.

Viszs ouvrit un tiroir du bureau, en tira un téléphone et vérifia minutieusement qu'il fonctionnait bien.

— Et voilà. J'enverrai ton nouveau numéro à tout le monde par SMS.

— Appelle-moi si ce truc bouge.

Tandis que Zadiste leur tournait le dos, Fhurie tira une nouvelle bouffée et retint longuement la fumée. La porte du tunnel se referma violemment.

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, Fhurie écrasa sa roulée et suivit son frère jumeau.

Dans le tunnel, Z. s'immobilisa en entendant d'autres bruits de pas que les siens. Alors qu'il faisait volte-face, la lumière venant du plafond souligna les creux sous ses pommettes, la dureté de sa mâchoire et le tracé de sa balafre.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il d'une voix grave qui se répercuta dans le tunnel, puis il se renfrogna. Laisse-moi deviner, c'est à propos de Bella.

Fhurie s'immobilisa.

— Peut-être.

— Ouais. Je vois. (Zadiste baissa les yeux et les garda rivés sur le sol.) Tu sens son odeur sur moi, c'est ça ?

Dans le long silence qui suivit, Fhurie regretta amèrement de ne pas avoir un joint entre les lèvres.

— J'ai besoin de savoir… est-ce qu'elle va bien maintenant que… t'as couché avec elle ?

Z. croisa les bras sur sa poitrine.

— Oui. Et t'inquiète pas, elle aura pas envie de recommencer de sitôt.

Oh, merde.

— Pourquoi ?

— Je l'ai forcée à… (La lèvre difforme de Z. n'était plus qu'une fine ligne.) Laisse tomber.

— À quoi ? Qu'est-ce que t'as fait ?

— Je l'ai forcée à me faire souffrir. (Comme Fhurie se rétractait, Z. partit d'un rire grave et triste.) Tu vois, plus besoin de jouer au papa poule. Elle est pas près de m'approcher de nouveau.

— Comment… qu'est-ce qui s'est passé ?

— OK, bon. Je vais t'expliquer pourquoi il est hors de question qu'on s'engage dans cette voie-là.

Soudain, Z. concentra son attention sur le visage de Fhurie. La puissance de ce regard frappa ce dernier avec force ; Z. ne regardait que rarement quelqu'un dans les yeux.

— Franchement, mon frère, je sais ce que t'éprouves pour elle et je… euh, j'espère que, quand les choses se seront un peu calmées, tu pourras peut-être… aller avec elle.

Est-ce qu'il était fou ? pensa Fhurie. Complètement malade ?

— Et tu peux me dire comment ce serait possible ? Tu es lié.

Zadiste passa une main sur ses cheveux ras.

— Pas vraiment.

— Mon œil.

— Aucune importance de toute façon. D'ici peu, elle sortira de cet état posttraumatique dans lequel elle se trouve, et alors elle voudra quelqu'un de réel.

Fhurie secoua la tête, sachant pertinemment qu'un mâle lié ne renonçait jamais à ses sentiments envers sa femelle. À moins qu'il meure.

— T'es fou, Z. Comment est-ce que tu peux dire que tu voudrais me voir avec elle ? Ça te tuerait.

Zadiste afficha une expression qui fit froid dans le dos de son frère. *Tant de chagrin,* pensa Fhurie. *D'une profondeur insondable.*

Puis Z. approcha de Fhurie qui s'attendait à… bon sang, il n'avait aucune idée de ce à quoi il devait s'attendre.

Lorsque Z. leva la main, son geste n'était mu ni par la violence ni par la colère. Et quand Fhurie sentit ses doigts se poser délicatement sur son visage, il fut incapable de se

souvenir de la dernière fois que Z. l'avait touché avec tendresse. Voire touché, tout court.

Zadiste parla d'une voix basse et calme tout en passant son pouce sur la joue lisse.

— T'es le mâle que j'aurais pu être. T'incarnes le potentiel que j'avais et que j'ai perdu. T'es l'honneur, la force et la gentillesse dont elle a besoin. Tu prendras soin d'elle. Je veux que ce soit *toi* qui prennes soin d'elle. (Zadiste laissa retomber sa main.) Ce sera une bonne union pour elle. Avec toi pour *hellren,* elle pourra aller la tête haute. Elle pourra être fière d'être vue à tes côtés. Elle sera invincible socialement. Elle deviendra intouchable pour la *glymera*.

En Fhurie, la tentation tourbillonna, se condensa et se transforma en instinct. Mais qu'en serait-il pour son frère ?

— Bon Dieu… Z. Comment est-ce que tu peux supporter l'idée que j'aille avec elle ?

Toute trace de douceur se volatilisa instantanément.

— Que ce soit toi ou un autre, la douleur sera la même. Et tu crois pas que je suis habitué à souffrir ? (Les lèvres de Zadiste se retournèrent en un petit rictus malsain.) C'est mon pain quotidien, mon frère.

Fhurie pensa à Bella et à la façon dont elle avait refusé sa veine.

— Mais tu crois pas qu'elle a son mot à dire dans tout ça ?

— La vérité s'imposera à elle. Elle est pas stupide. Loin de là.

Z. se retourna et reprit sa route. Puis il s'arrêta. Sans même regarder derrière lui, il dit :

— Y a une autre raison qui me pousse à vouloir que tu sois avec elle.

— Une raison un peu plus sensée ?

— Tu devrais penser à ton bonheur.

Fhurie cessa de respirer tandis que Zadiste murmurait :

— Tu vis qu'à moitié. Comme tu l'as toujours fait. Elle s'occuperait de toi et ce serait… ça te ferait du bien. C'est tout ce que je te souhaite. (Avant que Fhurie ait pu répondre, Z. enchaîna.) Tu te rappelles cette grotte… quand tu m'as libéré ? Tu sais, cette journée où on est restés ensemble à attendre que le soleil se couche ?

— Oui, chuchota Fhurie en contemplant le dos de son frère.

— Cet endroit puait la mort, pas vrai ? Tu t'en souviens ? Cette odeur de poisson.

— Oui, je m'en souviens.

— Tu sais, je te vois encore contre la paroi de cette grotte, tes cheveux tout emmêlés, tes vêtements couverts de sang. Tu faisais pitié à voir. (Z. émit un bref éclat de rire.) Je devais être pire, à coup sûr. Bref… t'as dit que tu voulais me soulager, si tu le pouvais.

— Oui.

Il y eut un long moment de silence. Puis une rafale glaciale émana du corps de Z., qui regarda par-dessus son épaule. Ses yeux noirs étaient froids, son visage sombre comme des ombres infernales déracinées.

— Je peux plus être soulagé. C'est fini. Mais pour toi, l'espoir demeure, indubitablement. Alors tu vas prendre cette femelle dont t'as tellement envie. Prends-la et fais-lui entendre raison. Je la chasserais bien de ma chambre, mais elle refuse de la quitter.

Z. s'éloigna d'un pas vif, ses rangers martelant le sol sous ses pieds.

Des heures plus tard, Bella déambulait dans le manoir. Elle venait de passer une partie de la nuit avec Beth et Mary, et elle leur était reconnaissante pour l'amitié qu'elles lui témoignaient. Mais tout était calme désormais ; les membres de la Confrérie comme les autres, tout le monde était au lit. Seuls elle et Bouh arpentaient les couloirs à mesure que le jour passait, le chat restant à côté d'elle comme s'il savait qu'elle avait besoin de compagnie.

Bon sang, elle était épuisée, si fatiguée qu'elle parvenait à peine à rester debout, et elle avait mal. Le problème, c'était que son corps semblait incapable de trouver le repos ; son moteur interne refusait de passer au point mort.

Elle fut parcourue par une vague de chaleur, comme sous le feu d'un sèche-cheveux orienté vers la moindre parcelle de son corps, et elle pensa qu'elle était malade, même si elle n'avait aucune idée de la cause. Elle avait passé six semaines avec les

éradiqueurs, mais ce n'était pas comme si elle avait risqué d'attraper un de leurs virus. Par ailleurs, aucun des membres ni aucune de leurs *shellane* n'était malade. Sans doute n'était-ce qu'un contrecoup émotionnel.

Ah ouais, vraiment ?

Elle prit un virage et fit une pause, se rendant compte qu'elle se retrouvait de nouveau dans le couloir aux statues. Elle se demanda si Zadiste se trouvait dans sa chambre.

Elle fut déçue quand elle ouvrit la porte et constata qu'il n'y était pas.

Elle prit conscience qu'elle éprouvait une véritable dépendance envers lui. Quelque chose qui n'était pas forcément bon, mais qu'elle était incapable d'abandonner.

— Il est temps d'aller se coucher, Bouh.

Le chat lui répondit d'un miaulement, comme s'il renonçait à son rôle d'escorte, avant de redescendre le couloir en trottant, aussi silencieux que la neige qui tombe et tout aussi gracieusement.

Bella ferma la porte juste au moment où une nouvelle vague de chaleur la frappa. Elle arracha ses vêtements et se dirigea vers une fenêtre pour l'ouvrir mais, évidemment, les volets étaient baissés, vu qu'il était 14 heures. Cherchant désespérément à se rafraîchir, elle décida de prendre une douche et resta sous l'eau froide pendant Dieu seul sait combien de temps. Elle se sentait encore plus mal en ressortant de la salle de bains, sa peau la démangeait et elle avait la tête lourde.

S'enroulant dans une serviette, elle se dirigea vers le lit et remit un peu d'ordre dans les couvertures en bataille. Avant de se glisser entre les draps, elle jeta un coup d'œil au téléphone et pensa qu'elle devrait appeler son frère. Il fallait qu'ils se voient en face-à-face, et vite, car le répit offert par Kolher ne durerait pas éternellement. Et comme Vhen ne dormait jamais, il serait certainement éveillé.

Mais alors, tandis qu'un nouvel accès de chaleur déferlait en elle, elle se sentit incapable d'affronter son frère. Elle attendrait la tombée de la nuit, après un peu de repos. Dès que le soleil se coucherait, elle appellerait Vhengeance et lui donnerait rendez-

vous dans un endroit neutre et public. Elle le persuaderait alors de renoncer à toute cette folie.

Elle s'assit sur le bord du matelas et sentit une étrange pression entre ses jambes.

Certainement à cause du sexe avec Zadiste, pensa-t-elle. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait accueilli aucun mâle. Et son unique autre amant était loin d'être bâti de la même façon. Loin d'aller et venir de la même façon.

Des images de Zadiste s'imposèrent à elle, son visage sévère et sombre, son corps dur et tendu, et ces réminiscences la laissèrent toute tremblante. En un éclair, une sensation aiguë transperça son intimité, exactement comme s'il la pénétrait de nouveau, un mélange d'acide et de miel lui inonda les veines.

Elle fronça les sourcils, laissa tomber la serviette et baissa les yeux sur son corps. Ses seins étaient bien plus gros qu'à l'habitude, leurs pointes d'un rose plus intense. Des témoignages du passage de la bouche de Zadiste ? *Absolument*.

Elle s'allongea dans un juron et tira un drap sur elle. Une chaleur toujours plus forte bouillait en elle, elle se retourna sur le ventre. Elle écarta les jambes. Elle essaya de faire redescendre la température. Mais malgré tout, la douleur semblait gagner en intensité.

Alors que la neige tombait abondamment et que la lumière de l'après-midi commençait à décliner, O conduisait son pick-up sur la route 22, en direction du sud. Arrivé à destination, il s'arrêta et se tourna vers U.

— L'Explorer est garé à une centaine de mètres, juste derrière nous. Sors-le de cette putain de forêt. Ensuite, va acheter tout ce dont on a besoin et renseigne-toi sur les dates des livraisons. Je veux qu'on suive ces pommes à la trace et que l'arsenic soit prêt.

— Entendu. (U défit sa ceinture.) Mais, écoute, il faudrait que tu fasses un discours à la Société. Habituellement, le grand éradiqueur…

— Je m'en fous.

O regardait le pare-brise, il observait les essuie-glaces envoyer promener les flocons de neige. Maintenant qu'il avait

ordonné à U de s'occuper de toutes ces conneries en rapport avec le festival du solstice, il se creusait de nouveau les méninges à la recherche de solutions à son principal problème : comment allait-il remettre la main sur sa femme ?

— Mais le grand éradiqueur s'adresse toujours aux membres de la Société quand il accède à son nouveau statut.

Putain, la voix de U commençait vraiment à lui taper sur les nerfs. De même que sa mentalité terre à terre.

— O, il faut que tu…

— Ta gueule. Les réunions m'intéressent pas.

— OK, lâcha U, laissant bien transparaître sa désapprobation. Alors, où tu veux que j'envoie les escadrons ?

— À ton avis ? Dans le centre-ville.

— Et s'ils tombent sur des civils pendant qu'ils se battent contre les membres de la Confrérie, tu veux qu'ils fassent des prisonniers ou juste qu'ils les tuent ? Eh, on va construire un nouveau centre de persuasion, ou pas ?

— J'en ai rien à foutre.

— Mais on doit…, poursuivit U.

Comment pouvait-il la retrouver ? Où était-elle…

— O.

O lui lança un regard mauvais. Il était sur le point d'exploser.

— *Quoi ?*

U agita la bouche comme l'aurait fait un poisson. Il l'ouvrait. La refermait.

— Rien.

— Tant mieux. Je veux plus rien entendre. Maintenant descends de ce putain de pick-up et arrête de me baver dans les oreilles.

À peine U avait-il mis le pied par terre que O enfonça l'accélérateur. Mais il n'alla pas bien loin. Il s'engagea sur l'allée qui menait chez Bella et effectua une reconnaissance des lieux.

Pas de traces dans la neige fraîche. Aucune lumière. Désert.

Abrutis de Bêtas.

O fit demi-tour et se dirigea vers le centre-ville. Il avait les yeux secs par manque de sommeil, mais il n'était certainement pas disposé à perdre des heures nocturnes à se reposer. *Et puis quoi encore ?*

Putain... S'il ne parvenait pas à tuer ce soir, il deviendrait fou.

CHAPITRE 30

Zadiste passa toute la journée dans le complexe d'entraînement. Il travailla au sac de sable à mains nues. Souleva des poids. Courut. Souleva plus de poids. S'entraîna au maniement des dagues. Quand finalement il revint au manoir, il était presque 16 heures et il était prêt pour partir en chasse.

Il posa un pied dans le hall d'entrée et s'immobilisa aussitôt. Quelque chose n'allait pas.

Il parcourut le hall du regard. Jeta un coup d'œil vers l'étage. Tendit l'oreille à l'affût de bruits suspects. En humant l'air, tout ce qu'il put déceler fut l'odeur du petit déjeuner que l'on servait dans la salle à manger. Il se dirigea donc vers la source des odeurs, persuadé que quelque chose allait de travers, mais incapable de mettre le doigt sur ce que c'était. Il tomba sur ses frères qui étaient assis et étrangement silencieux tandis que Beth et Mary mangeaient tout en parlant le plus naturellement du monde. Aucune trace de Bella.

Il n'éprouvait que peu d'intérêt pour la nourriture, mais il se dirigea tout de même vers la place libre à côté de Viszs. Il s'assit, le corps rendu rigide par la série d'exercices qu'il s'était imposés tout au long de la journée.

— L'Explorer a bougé ? demanda-t-il à son frère.

— Pas jusqu'à ce que je vienne ici prendre mon petit déjeuner. Je regarderai encore à mon retour. Mais t'inquiète pas, l'ordinateur enregistre tous ses déplacements, même en mon absence. On pourra sans problème retracer son itinéraire.

— T'es sûr ?

Viszs lui lança un regard sévère.

— Oui, certain. C'est moi qui ai conçu le programme.

Z. acquiesça avant de poser une main sur son menton et de faire craquer ses cervicales. Putain, il était vraiment tendu.

Un instant plus tard, Fritz fit son apparition avec deux pommes luisantes et un couteau. Après avoir remercié le

majordome, Z. s'attaqua à l'une des granny-smith. Tout en pelant le fruit, il changea de position sur sa chaise. Merde… ses jambes réagissaient bizarrement, tout comme le bas de son dos. Peut-être en avait-il trop fait ? Il bougea de nouveau sur sa chaise, puis se concentra sur sa pomme, la faisant tourner à plusieurs reprises dans sa main tout en gardant la lame le plus près possible de la chair blanche. Il en avait presque fini quand il se rendit compte qu'il croisait et décroisait les jambes sous la table, comme une danseuse étoile.

Il observa les autres mâles. V. ouvrait et fermait frénétiquement son briquet tout en tapant du pied. Rhage se massait l'épaule. Puis le haut du bras. Et le pectoral droit. Fhurie faisait décrire de petits cercles à sa tasse de café, tout en se mordillant la lèvre inférieure et en pianotant sur la table. Kolher faisait jouer les muscles de sa nuque en inclinant la tête, à gauche, à droite, en arrière, en avant, aussi tendu qu'une ligne électrique. Butch avait l'air agité, lui aussi.

Aucun, pas même Rhage, n'avait touché au petit déjeuner.

Mais Mary et Beth étaient parfaitement normales, elles se levèrent pour débarrasser leurs assiettes. Elles se mirent à rire et à se chamailler avec Fritz en insistant pour l'aider à apporter plus de café et de fruits.

Les femelles venaient tout juste de quitter la pièce lorsque la première onde d'énergie traversa le manoir. La vague invisible frappa Zadiste directement à l'entrejambe, forçant sa chose à durcir instantanément. Il se raidit et s'aperçut que ses frères, ainsi que Butch, s'étaient tous figés eux aussi, comme si chacun se demandait si ce qu'il ressentait était bien normal.

Quelques instants plus tard, une seconde onde les frappa. La *chose* dans le pantalon de Z. grossit un peu plus, à la vitesse du juron qui franchit ses lèvres.

— Nom de Dieu ! gronda quelqu'un.

— C'est impossible ! grogna un autre.

La porte de service s'ouvrit et Beth apparut, portant un plateau de fruits.

— Mary apporte du café…

Kolher se leva si subitement que sa chaise partit à la renverse et atterrit par terre. Il se rua sur Beth, lui arracha le plateau des

mains et le reposa sans ménagement sur la table. Tandis que des quartiers de fraises et des tranches de melon quittaient l'argent pour rebondir sur l'acajou, Beth lui lança un regard mauvais.

— Kolher, mais qu'est-ce qui te… ?

Il l'attira à lui, l'embrassa avec fougue, la forçant à se cambrer comme s'il allait la pénétrer là, devant tout le monde, Sans interrompre leur baiser, il la souleva par la taille et la maintint par les fesses. Beth rit doucement et enroula ses jambes autour des hanches de Kolher. Le visage du roi était enfoui dans le cou de sa *leelane* tandis qu'il sortait de la pièce au pas de course.

Une nouvelle onde se propagea dans le manoir, frappant de plein fouet le corps des mâles présents dans la salle à manger. Zadiste agrippa le rebord de la table, et il ne fut pas le seul. Les doigts de Butch étaient blancs tellement il serrait fort.

Bella… ça devait venir de Bella. À coup sûr. Elle devait avoir ses chaleurs.

Havers l'avait mis en garde, pensa Z. Quand le médecin avait procédé à son examen interne, il avait déclaré qu'elle approchait de sa période de fécondité.

Nom de Dieu. Une femelle en chaleur. Sous le même toit que six mâles.

Ce n'était qu'une question de temps avant que les membres perdent tout contrôle sur leurs instincts sexuels. Et que le danger devienne bien réel pour tous.

Lorsque Mary franchit la porte de service, Rhage s'avança vers elle comme une balle, il la dépossséda de la cafetière qu'il abandonna violemment sur la desserte, si bien qu'elle glissa et se renversa. Il poussa Mary contre le mur et la recouvrit de son corps, il plongeait la tête en poussant des grognements si bruyants que le cristal du lustre se mit à cliqueter. Le soupir choqué de Mary fut bien vite remplacé par un autre soupir, bien plus féminin.

En un éclair, Rhage l'avait prise dans ses bras et ils quittèrent la pièce.

Butch baissa les yeux sur ses genoux avant de les relever sur les membres de la Confrérie.

— Écoutez, je voudrais pas être salace, mais vous aussi vous… euh…

— Oui, répondit V. entre ses lèvres pincées.

— Et tu peux me dire ce qui se passe ici ?

— Bella doit avoir ses chaleurs, dit V. en jetant sa serviette. Putain, combien de temps encore avant la tombée de la nuit ?

— Environ deux heures, répondit Fhurie en regardant sa montre.

— On sera dans un sale état d'ici là. Dis-moi qu'il te reste de l'herbe rouge.

— Ouais, plein.

— Butch, rends-toi service et débarrasse les lieux au plus vite. Le Trou ne sera pas suffisamment loin d'elle. Je pensais pas que les humains y étaient sensibles mais, comme apparemment c'est le cas, tu ferais mieux de partir avant d'être complètement submergé.

Une nouvelle onde les frappa. Z. s'effondra contre le dossier de sa chaise, ses hanches étaient agitées de soubresauts incontrôlables. Il entendit les autres pousser des grognements et prit conscience qu'ils étaient tous dans une merde noire. Ils avaient beau se comporter comme des êtres civilisés, les mâles étaient incapables de résister aux appels d'une femelle féconde, et leur désir sexuel ne ferait que s'accroître à mesure que les chaleurs de Bella gagneraient en intensité.

S'il avait fait nuit, ils auraient pu s'éloigner. Mais pour le moment, ils étaient piégés dans le complexe et, quand la lumière aurait suffisamment décliné pour leur permettre de sortir, il serait déjà trop tard. Après une exposition prolongée, l'instinct des mâles leur commanderait de rester à proximité de la femelle. Peu importe ce que dirait leur cerveau, leur corps lutterait contre l'ordre de s'éloigner et si, malgré tout, ils parvenaient à prendre leurs distances, alors ils seraient frappés de douleurs bien plus insoutenables que leurs irrépressibles désirs. Kolher et Rhage avaient de quoi évacuer leur frustration, mais les autres frères se retrouvaient dans une situation critique. La seule solution qu'il leur restait était l'engourdissement.

Et Bella… *Oh, bon sang…* Elle allait souffrir bien plus qu'eux tous réunis.

V. se leva de table. Il se stabilisa en prenant appui sur le dossier de sa chaise.

— Viens, Fhurie. Allons fumer. Tout de suite. Z., tu vas la rejoindre, hein ?

Zadiste ferma les yeux.

— Z. ? Z., tu vas répondre à ses appels… non ?

John leva les yeux de la table de la cuisine en entendant le téléphone sonner. Sal et Regin, les *doggen* de la famille, étaient sortis faire des courses. Il décrocha.

— *John, c'est toi ?*

C'était Tohr qui appelait d'en bas.

John siffla en prenant une bouchée de son riz blanc sauce gingembre.

— *Écoute, les cours sont suspendus pour aujourd'hui. Je vais appeler les familles.*

John reposa sa fourchette et siffla une note montante.

— *Y a … un petit problème au complexe. Mais on devrait pouvoir reprendre demain, ou après-demain. On verra comment les choses évoluent. Du coup, on a avancé ton rendez-vous chez Havers. Butch va passer te prendre d'ici peu, ça marche ?*

John siffla deux courtes notes.

— *Bien… c'est un humain, mais il est cool. J'ai toute confiance en lui.*

La sonnette retentit.

— *C'est certainement lui… oui, c'est Butch. Je le vois sur l'interphone vidéo. Écoute, John… à propos du psychiatre. Si ça te fait flipper, t'es pas obligé d'y retourner, d'accord ? Je laisserai personne te forcer.*

John soupira dans le téléphone tout en pensant *« merci »*.

Tohr rit doucement.

— *Je suis pas non plus très chaud pour toutes ces conneries émotives… Aïe ! Wellsie, qu'est-ce qui te prend ?*

Un bref échange en langue ancienne suivit.

— *Bref* dit Tohr dans le téléphone. *Tu m'envoies un SMS dès que c'est fini, OK ?*

John siffla à deux reprises, raccrocha, et mit ses couverts et son assiette dans le lave-vaisselle.

Le psychiatre… L'entraînement… Aucun des deux ne constituait une perspective réjouissante mais, à tout prendre, il préférait encore voir un psy que Flhéau, et de loin. Bon sang, au moins la visite chez le médecin ne durerait pas plus de soixante minutes. Flhéau, il aurait à le supporter pendant des heures.

Avant de partir, il prit son manteau et son calepin. La porte s'ouvrit sur un humain imposant qui lui souriait.

— Salut, Johnny. Moi, c'est Butch. Butch O'Neal. Et je suis ton taxi.

Wouah. Ce Butch O'Neal était… déjà, ce type était vêtu comme un modèle de GQ pour commencer. Sous un manteau de cachemire noir, il portait un ensemble chic à fines rayures, une magnifique cravate rouge et une chemise d'un blanc vif. Ses cheveux bruns étaient repoussés sur son front avec décontraction, comme coiffés à la main dans une coupe carrément classe. Et ses chaussures… *wouah !* Gucci, de véritables Gucci… cuir noir, bandes rouges et vertes, et dorures étincelantes.

Étrangement, il n'était pas beau, enfin pas à la façon d'un M. Parfait en tout cas. Son nez avait visiblement été cassé à plusieurs reprises, et ses yeux noisette étaient trop espiègles et trop fatigués pour qu'on puisse le trouver séduisant. Mais on aurait dit une arme chargée : il dégageait une aura d'intelligence inébranlable et une impression de puissance qui imposaient le respect. L'association des deux était meurtrière, littéralement.

— John ? Comment va ?

John siffla et tendit la main. Ils se saluèrent et Butch sourit de nouveau.

— On peut y aller ? demanda-t-il d'un ton doux. Comme s'il était au courant que John devait retourna chez Havers pour « parler à quelqu'un ».

Bon sang… Tout le monde était donc au courant ?

Tout en refermant la porte, John imagina que ses camarades d'entraînement l'apprenaient, et il eut envie de vomir.

Il suivit Butch jusqu'à une Escalade noire aux vitres fumées et aux larges jantes chromées. L'habitacle de la voiture était chaleureux, il sentait le cuir et l'après-rasage raffiné que portait Butch.

Ils démarrèrent et Butch alluma l'autoradio, faisant résonner Mystikal dans toute la voiture. En regardant par la vitre, John vit tomber les flocons et le ciel saigner d'une lumière couleur pêche, et il se dit qu'il aurait préféré aller n'importe où mais pas là où il allait. Enfin, sauf en cours.

— Bon, John, dit Butch, je vais pas y aller par quatre chemins. Je sais pourquoi tu dois aller à la clinique, et je voulais te dire que moi aussi j'ai dû consulter un psychiatre. (Comme John le contemplait avec surprise, Butch hocha la tête.) Et ouais, c'était du temps où je faisais partie de la police. J'ai été inspecteur à la brigade criminelle pendant dix ans, et à la criminelle on voit des trucs assez tordus. Et y avait toujours un type profondément sincère avec des lunettes de grand-mère et un bloc-notes qui voulait à tout prix me faire parler. Je détestais ça.

John prit une longue inspiration, étrangement rassuré que Butch n'ait pas apprécié l'expérience plus que lui s'apprêtait à la goûter.

— Mais le plus bizarre…

Butch s'arrêta à un stop et mit le clignotant. Un instant plus tard, ils se retrouvèrent dans le trafic.

— Mais le plus bizarre, c'est que… je crois que ç'a été utile. Non pas pendant que je me trouvais en face de M. Sérieux, le super-héros du partage des sentiments. Honnêtement, j'avais chaque fois envie de détaler, ma peau me démangeait furieusement. C'était juste que… après, je repensais à ce dont on avait parlé. Et, tu sais, il avait raison sur certains points. Ça me détendait, même si je pensais que j'avais aucun problème. Ça m'a rendu service.

John pencha la tête.

— Ce que j'ai vu ? murmura Butch.

Puis il resta silencieux pendant un long moment. Ce ne fut que lorsqu'ils entrèrent dans un nouveau quartier luxueux qu'il répondit.

— Rien de spécial, fiston. Rien de spécial.

Butch s'engagea dans une allée, s'arrêta devant un portail et baissa sa vitre. Après qu'il eut appuyé sur le bouton d'un interphone et qu'il se fut annoncé, ils furent autorisés à poursuivre.

Une fois l'Escalade garée derrière un manoir en stuc de la taille d'un lycée, John ouvrit sa portière. En retrouvant Butch de l'autre côté du 4 x 4, il s'aperçut que ce dernier avait dégainé une arme de poing : il la tenait le long de sa cuisse, à peine visible.

John avait déjà été témoin de ce petit jeu auparavant. Fhurie avait fait la même chose quand ils étaient venus à la clinique deux nuits plus tôt. Les membres de la Confrérie n'étaient-ils pas en sécurité ici ?

John regarda alentour. Tout avait l'air normal, pour une demeure de luxe.

Peut-être les membres n'étaient-ils en sécurité nulle part.

Butch prit John par le bras et s'avança vers une lourde porte d'acier, tout en scrutant le garage derrière la maison, les quelques chênes qui poussaient en périphérie ainsi que les deux voitures stationnées devant ce qui ressemblait à une entrée secondaire. John dut trotter pour rester à sa hauteur.

Une fois qu'ils furent arrivés à la porte de derrière, Butch, se tint devant une caméra. Les panneaux métalliques émirent un cliquetis avant de coulisser. Ils entrèrent dans un vestibule.

Les portes se refermèrent derrière eux et un monte-charge s'ouvrit. Ils l'empruntèrent pour descendre d'un niveau.

Devant eux se tenait une infirmière que John se souvenait avoir déjà vue. Tandis qu'elle leur souriait en les accueillant, Butch remisa son arme dans le holster qu'il portait sous le bras gauche.

L'infirmière désigna un couloir d'un mouvement de la main.

— Petrilla vous attend.

John serra son calepin, prit une profonde inspiration et emboîta le pas de la jeune femme ; il avait l'impression de se rendre à l'échafaud.

Z. s'immobilisa devant la porte de sa chambre. Il allait simplement vérifier que Bella allait bien, puis il rejoindrait Fhurie en courant et se défoncerait comme jamais. Il détestait se sentir sous l'empire de substances, mais tout valait mieux que cet incontrôlable désir sexuel.

Il entrouvrit la porte et s'affaissa contre le chambranle. L'odeur dans la chambre était celle d'un jardin en pleine éclosion, c'était le plus merveilleux parfum qui ait jamais atteint ses narines.

Son caleçon se manifesta, sa *chose* hurlait son envie d'en sortir.

— Bella, dit-il dans l'obscurité.

Un gémissement lui répondit. Il entra donc dans la pièce et referma la porte derrière lui.

Oh, bon sang. Son parfum… Un grognement sortit de l'arrière de sa gorge et ses doigts se changèrent en serres.

Ses pieds avancèrent machinalement vers le lit, ses instincts avaient pris le pouvoir sur son cerveau.

Bella se tortillait sur le matelas, emmêlée dans les draps. En le voyant, elle poussa un cri avant de se détendre, comme si elle se forçait à rester calme.

— Je vais bien. (Elle roula sur le ventre, ses cuisses frottant l'une contre l'autre tandis qu'elle attirait la couette sur son corps.) Je vais… vraiment… c'est juste une question de… (Son corps émit une nouvelle vague, si puissante que Zadiste dut reculer et que Bella se recroquevilla en une boule serrée.) Pars, grogna-t-elle. Pire… quand tu es là. Oh… *Bon Dieu…*

Tandis qu'elle laissait échapper un juron en haletant, Z. recula tant bien que mal jusqu'à la porte, en dépit des rugissements de son corps qui l'incitaient à rester.

Se forcer à regagner le couloir fut comme essayer de retenir un molosse qui fond sur sa proie. Aussitôt la porte refermée, il partit au pas de course vers la chambre de Fhurie.

Depuis l'autre bout du couloir aux statues, il percevait l'odeur de ce que Fhurie et V. fumaient. Et quand il entra en trombe dans la chambre, le nuage de fumée formait déjà un épais brouillard.

Viszs et Fhurie étaient sur le lit, de gros joints entre les doigts, la bouche serrée et le corps tendu.

— Putain, mais qu'est-ce que tu fous là ? demanda V.

— File-moi un de ces trucs, répondit Z. en désignant la boîte d'acajou posée entre ses frères.

— Pourquoi t'es pas avec elle ? (V. inspira une longue bouffée, faisant luire la pointe orange de son joint.) Elle a toujours ses chaleurs.

— Elle a dit que c'était pire quand j'étais à côté d'elle. Z. se pencha vers son frère et s'empara d'un joint. Ses mains tremblaient tant qu'il eut du mal à l'allumer.

— Comment ça se fait ?

— Parce que tu crois peut-être que j'ai la moindre putain d'expérience dans ce domaine ?

— Mais en théorie, c'est censé aller mieux quand un mâle se trouve avec elle. (V. se passa la main sur le visage avant de regarder Z., incrédule.) Attends une seconde… me dis pas que t'as rien fait avec elle ? Z… ? Z., bordel, réponds-moi.

— Non, j'ai pas couché avec elle, rétorqua-t-il, bien conscient du silence absolu de son jumeau.

— Mais comment t'as pu laisser cette pauvre femelle dans son état d'insatisfaction ?

— Elle a dit qu'elle allait bien.

— Ouais, bien sûr, mais c'est le tout début. Elle va pas aller bien longtemps. La seule façon de mettre fin à ses souffrances, c'est qu'un mâle jouisse en elle, tu me suis ? Tu *peux pas* la laisser comme ça, c'est trop cruel.

Z. s'approcha de l'une des fenêtres. Les volets étaient abaissés pour la journée, et il pensa au soleil, ce grandiose, cet éclatant geôlier. Bon sang qu'il aimerait pouvoir quitter la maison ! Il avait l'impression qu'un piège se refermait sur lui, et l'envie de fuir était presque aussi forte que celle de luxure qui le torturait.

Il pensa à Fhurie qui gardait les yeux baissés et ne disait mot.

C'est le moment où jamais, pensa Z. *T'as qu'à lui envoyer ton jumeau, de l'autre côté du couloir. Envoie-le lui rendre service et mettre fin à ses appels.*

Fais-le. Dis-lui de quitter sa chambre pour gagner la tienne, se déshabiller et la couvrir de son corps.

Oh… Merde…

La voix de V., avec son ton désagréablement raisonnable, vint interrompre sa séance d'automutilation.

— Zadiste, c'est odieux et tu le sais parfaitement. Tu peux pas lui faire ça, elle est…

— Et si tu fermais un peu ta gueule, hein ?

Quelques instants de silence suivirent.

— OK, je vais m'occuper d'elle.

Z. tourna la tête à la seconde même où Viszs écrasait son joint en se levant. Alors qu'il remontait son pantalon, son excitation était visible.

Zadiste se rua si rapidement à travers la pièce que ses pieds touchèrent à peine le sol. Il plaqua Viszs par terre et serra ses mains autour de l'épaisse gorge de son frère. Ses crocs jaillirent de sa mâchoire supérieure et il les exhiba en sifflant.

— Tu t'approches d'elle, t'es mort.

On entendit une furieuse agitation derrière eux, certainement Fhurie accourant pour les séparer, mais V. tua dans l'œuf toute tentative de sauvetage.

— Fhurie ! Non ! (V. avala une goulée d'air avec difficulté.) C'est entre lui… et moi. (Le regard que leva V. était acéré et, même s'il luttait pour respirer, sa voix était aussi vigoureuse qu'à l'habitude.) Relaxe, Zadiste… espèce de crétin… (Profonde inspiration.) Je vais nulle part… J'avais juste besoin d'attirer ton attention. Maintenant, relâche… ta prise.

Z. desserra l'étau de ses mains, mais resta à cheval sur son frère.

Viszs inhala goulûment. Plusieurs fois.

— Tu ressens l'influx, maintenant, Z. ? Tu sens ce besoin de défendre ton territoire ? T'es lié.

Z. voulut nier, mais difficile d'être crédible étant donné le numéro digne d'un joueur de football américain qu'il venait de faire. Ça, et le fait qu'il étranglait toujours à moitié son frère.

La voix de V. se mua en murmure.

— Le chemin vers la sortie de l'enfer est devant toi. Elle se trouve à l'autre bout de ce couloir. Ne sois pas stupide. Rejoins-la. Ça vaudra mieux pour vous deux.

Z. jeta sa jambe sur le côté et descendit de sa monture en se laissant rouler sur le sol. Pour éviter de penser à une quelconque voie de secours, aux femelles ou au sexe, il se demanda plutôt où était passé le joint qu'il fumait un peu plus tôt. Jetant un coup d'œil en direction de la fenêtre, il s'aperçut qu'il avait pensé à le poser en équilibre sur le rebord avant de se lancer comme une balle sur Viszs.

N'était-il pas un vrai gentleman ?

— Elle peut te soigner, dit V.

— J'ai pas besoin de me faire soigner. Et en plus, j'ai aucune envie de la mettre enceinte, tu vois ? Imagine un peu le bordel que ce serait.

— C'est sa première fois ?

— J'en sais rien.

— Si c'est le cas, le risque est quasiment inexistant.

— Quasiment, mais pas totalement. Comment faire pour la soulager autrement ?

Fhurie, toujours sur le lit, prit la parole.

— T'as toujours la morphine ? Tu sais, la seringue que je t'ai préparée avec ce que Havers avait laissée ? Utilise-la. On dit que c'est ce que font les femelles quand elles sont pas unies.

V. se redressa, son bras épais en équilibre sur ses genoux. Tandis qu'il repoussait ses cheveux en arrière, le tatouage qui s'étalait sur sa tempe devint visible.

— Ça réglera pas le problème, mais c'est toujours mieux que rien.

Une nouvelle vague brûlante déferla dans l'air. Tous trois grognèrent et se retrouvèrent momentanément handicapés. Leurs corps, hors de contrôle, luttaient, tentaient de les conduire là où on avait besoin d'eux, là où ils pourraient servir à soulager une femelle de sa douleur.

Dès qu'il en fut capable, Z. se leva. Tandis qu'il quittait la pièce, Viszs remonta sur le lit de Fhurie et alluma un nouveau joint.

De retour dans l'autre aile du manoir, Z. se prépara avant d'entrer dans sa chambre. Il ouvrit la porte sans oser regarder dans la direction de Bella et força son corps à aller jusqu'à son bureau.

Il y trouva les seringues et prit celle que Fhurie avait remplie. Inspirant profondément, il se retourna, mais le lit était vide.

— Bella ? (Il s'approcha du lit.) Bella, où…

Il la découvrit recroquevillée par terre, un coussin entre les jambes, tout agitée de tremblements.

Elle se mit à sangloter tandis qu'il s'agenouillait à côté d'elle.

— J'ai mal…

— Oh, merde… Je sais, *nalla*. (Il dégagea les cheveux qui lui tombaient sur les yeux.) Je vais m'occuper de toi.

— Je t'en supplie… J'ai si mal !

Elle se retourna. Ses seins étaient tendus et leurs pointes d'un rouge vif … Magnifiques. Irrésistibles.

— J'ai mal. J'ai tellement mal. Zadiste, ça veut pas s'arrêter. Au contraire, c'est de pire en pire. J'ai…

Soudain, elle se tordit violemment en tous sens tandis qu'une vague d'énergie émanait de son corps. La puissance des hormones aveugla Zadiste et son corps répondit avec une bestialité telle qu'il ne ressentit absolument rien… même lorsqu'elle lui agrippa le bras si fort qu'elle aurait pu lui briser les os.

Une fois le pic de l'émission dépassé, il se demanda si elle ne lui avait pas cassé le poignet. Non pas que la douleur l'inquiète ; il aurait volontiers soulagé Bella en supportant une partie de la sienne. Mais vu la vigueur avec laquelle elle s'était accrochée à lui, le martyre qu'elle endurait devait vraiment être effroyable.

Dans une grimace, il remarqua qu'elle s'était mordu la lèvre inférieure au point de saigner. Il essuya le sang avec son pouce. Qu'il s'empressa de frotter contre la jambe de son pantalon pour éviter de le lécher et d'en vouloir davantage.

— *Nalla…*

Il posa les yeux sur la seringue qu'il tenait à la main.

Fais-le, se dit-il. *Fais-lui cette injection. Soulage sa douleur.*

— Bella, il faut que je sache quelque chose.

— Quoi ? gémit-elle.

— C'est la première fois que ça t'arrive ?

Elle hocha la tête.

— Je pensais pas que ce serait si terrible… Oh, *bon Dieu*…

Son corps fut agité par une nouvelle série de spasmes. Ses cuisses enserraient le coussin comme un étau.

Il regarda de nouveau la seringue. Mieux que rien n'était pas suffisant pour elle, mais le fait de venir en elle lui paraissait sacrilège. Putain, une éjaculation était bien la pire des deux options qui s'offraient à lui, mais, d'un point de vue biologique, elle aurait au moins le mérite d'être plus efficace pour Bella que la morphine.

Z. tendit le bras et déposa la seringue sur la table de chevet. Il se leva ensuite, se déchaussa et enleva sa chemise. Il ouvrit sa braguette, offrant plus d'espace à cette hideuse et douloureuse excroissance, et ôta son pantalon.

Seule la douleur pouvait l'amener à l'orgasme, mais ça ne l'inquiétait pas. Merde, il pouvait parfaitement se faire mal pour provoquer une éjaculation. C'est bien pour ça qu'il était doté de crocs, non ?

Bella ondulait de douleur lorsqu'il la souleva pour la déposer sur le lit. Elle était vraiment magnifique sur l'oreiller, avec ses joues rosies, ses lèvres entrouvertes, et sa peau luisante d'envie. Mais elle semblait vivre un calvaire.

— Chut… du calme, lui chuchota-t-il en montant sur le lit. Puis sur elle.

Au moment où leurs peaux nues entrèrent en contact, elle se mordit de nouveau la lèvre. Mais cette fois-ci, il se pencha et lécha le sang directement sur la bouche de Bella. Son goût, le picotement électrique sur sa langue, le fit frissonner de plaisir. Et l'effraya. Il lui rappelait qu'il vivait d'une maigre pitance depuis plus d'un siècle.

En jurant, il mit toutes ces pensées pesantes de côté et se concentra sur Bella. Ses jambes s'agitaient sous lui, et il dut les écarter de force, avant de les plaquer contre le matelas avec ses cuisses. En portant la main vers l'intimité de Bella, il fut choqué. Elle était brûlante, trempée, gonflée. Elle poussa un hurlement et l'orgasme qui suivit amoindrit quelque peu la force de ses

soubresauts. Ses bras et ses jambes cessèrent de s'agiter et son souffle se fit moins saccadé.

Peut-être cela allait-il être plus facile qu'il l'avait pensé. Peut-être Viszs avait-il tort à propos de son histoire d'éjaculation. Auquel cas, il pourrait simplement la satisfaire avec sa bouche. Ce qu'il *adorerait* faire pendant toute une journée, si nécessaire. La première fois n'avait pas duré assez longtemps à son goût.

Il porta les yeux à ses vêtements. Peut-être n'aurait-il pas dû les enlever…

La puissance de l'onde qu'elle dégagea ensuite fut telle qu'il fut projeté en arrière, comme si des mains invisibles lui avaient assené un direct dans le buffet. Elle criait de douleur tandis qu'il se tenait au-dessus d'elle. Une fois la vague passée, il se laissa retomber sur elle. L'orgasme n'avait visiblement fait qu'empirer la situation, et elle était à présent secouée de sanglots si violents que plus aucune larme ne coulait de ses yeux. Elle était traversée de haut-le-cœur, et ondulait, se contorsionnait sous lui.

— Calme-toi, *nalla,* dit-il paniqué. Laisse-moi te pénétrer.

Mais elle était bien trop absente pour l'entendre. Il dut la maintenir en place de force, lui plaquant une épaule avec son avant-bras tandis qu'il relevait et repoussait sur le côté une de ses jambes. Il essaya de placer correctement sa *chose* en vue d'une pénétration en bougeant les hanches, mais il ne parvint pas à trouver la bonne position. Même soumise à son poids et à sa force, Bella parvenait à gigoter en tous sens.

En poussant un juron particulièrement cru, Z. tendit la main vers son entrejambe pour y saisir son membre. Il le guida jusqu'au seuil de l'intimité de la jeune femme puis s'inséra simplement d'un coup sec en étreignant fermement Bella. Tous deux poussèrent un hurlement.

Puis il laissa retomber sa tête et s'agrippa tant bien que mal alors se noyait dans les sensations du sexe étroit et humide de Bella. Le corps de Z. avait pris le pouvoir, ses hanches allaient et venaient frénétiquement, l'éprouvant mouvement de piston résultait en une pression croissante au niveau de ses testicules et une brûlure toujours plus forte dans son bas-ventre.

Oh, merde… Il allait jouir. Comme dans la salle de bains quand elle le tenait tandis qu'il accélérait les va-et-vient. Mais en plus brûlant. En plus fort. Incontrôlable.

— Nom de Dieu ! beugla-t-il.

Leurs corps s'entrechoquaient et la cécité le gagnait, il dégoulinait de sueur et le grondement des effluves caractéristiques du lien lui assaillait les narines… Puis soudain, elle cria son nom et s'immobilisa sous lui. Son intimité se refermait sur lui par à-coups, jusqu'à ce qu'il – *Oh, putain, mon Dieu, non…*

Un réflexe lui ordonna de se retirer, mais l'orgasme le frappa par-derrière, lui parcourut la colonne vertébrale jusqu'à lui vriller la nuque au moment même où il sentit la première salve de jouissance quitter son corps. Et cette saleté refusait de s'arrêter. Il venait par vagues, se déversait en elle, la remplissait. Il était impuissant face à ses éruptions, bien qu'il sache ce qu'il répandait en elle.

Quand le dernier soubresaut cessa, il releva la tête. Bella avait les yeux fermés et le souffle régulier, les rides apparues plus tôt sur son visage s'étaient effacées.

Elle promenait ses mains sur les côtes de Zadiste, sur ses épaules, puis elle enfouit la tête contre son biceps en soupirant. Le calme qui régnait dans la chambre, dans son corps, lui semblait déplacé. Tout comme le fait qu'il ait joui simplement parce qu'elle lui avait donné… du plaisir.

Du plaisir ? Non, ça allait plus loin que ça. Elle lui avait donné… le sentiment d'être en vie. Éveillé.

Z. passa une main dans les cheveux de Bella, étalant les mèches brunes contre l'oreiller couleur crème. Il n'avait ressenti aucune douleur, n'avait pas souffert physiquement. Mais seulement du plaisir. Un miracle…

Mais alors, il remarqua la moiteur à l'endroit où ils se rejoignaient.

Les implications de ce qu'il venait de faire le firent trembler d'inquiétude, et il fut incapable de résister à l'envie de la nettoyer. Il se retira et se dirigea en vitesse vers la salle de bains, pour s'emparer d'un gant de toilette. Mais, quand il fut de retour auprès du lit, Bella avait repris ses ondulations, de

nouveau en proie au désir qui renaissait. Il baissa les yeux sur son propre corps et observa cette chose qui lui pendait entre les cuisses durcir et s'allonger.

— Zadiste…, gémit-elle. Ça… recommence.

Il posa le gant de côté et s'allongea sur Bella mais, avant de s'introduire en elle, il contempla ses yeux embués et fui frappé par une soudaine prise de conscience. N'était-il pas complètement tordu d'en redemander quand les conséquences d'un tel acte étaient tellement effroyables pour elle ? Nom de Dieu, il avait éjaculé en elle, et elle en avait partout sur sa délicieuse intimité, sur la douce peau de ses cuisses et…

— Je peux te faire une injection de morphine, dit-il. Tu ressentiras plus rien et t'auras plus à me laisser venir en toi. Je peux te soulager sans te faire plus de mal.

Il posa les yeux sur elle, en attente de sa réponse, coincé entre la biologie de Bella et sa propre réalité.

CHAPITRE 31

Butch était totalement lessivé lorsqu'il s'extirpa de son manteau et prit place dans la salle d'attente de la clinique.

C'était une bonne chose que la nuit vienne de tomber et qu'aucun patient vampire ne soit encore présent. Un peu de temps tout seul lui ferait le plus grand bien. Du moins, cela lui permettrait de reprendre quelque peu ses esprits.

Le problème c'était que la clinique occupait l'étage inférieur de la demeure de Havers. Ce qui signifiait que Butch se trouvait en ce moment même chez la sœur du médecin. Oui… Marissa, la femelle vampire qu'il désirait le plus au monde, évoluait sous le même toit que lui.

Merde, cette obsession pour Marissa constituait une nouvelle forme de cauchemar. Il n'avait jamais rien éprouvé de tel pour une femme auparavant et ne le conseillerait à personne. Ce n'était rien d'autre qu'une épine dans le pied. Et dans le cœur.

En septembre dernier, quand il était venu la voir et qu'elle l'avait repoussé sans même lui accorder ne serait-ce qu'un tête-à-tête, il s'était juré de ne plus jamais venir l'importuner. Et il s'y était tenu. Enfin, presque. Les petits crochets qu'il faisait en voiture depuis lors, ces détours pathétiques et mièvres étaient imputables à l'Escalade qui, d'une façon ou d'une autre, trouvait seule sa route jusqu'à cette maison ; mais au fond, ils n'importunaient pas Marissa. Puisqu'elle ignorait leur existence.

Il était tellement pathétique. Mais tant qu'elle ne serait pas au courant de son état de délabrement, il pourrait le supporter. C'était précisément ce qui le rendait fébrile ce soir. Il ne voulait pas qu'elle le surprenne à traîner dans la clinique de peur qu'elle pense qu'il en avait après elle. Après tout, un homme aussi se devait d'avoir sa fierté. Au moins aux yeux du monde extérieur.

Il consulta sa montre. À peine treize minutes s'étaient écoulées. Il se figurait que la séance avec le psy devait durer une heure, il faudrait donc que la grande aiguille de sa Patelc Philippe fasse encore quarante-sept petits sauts avant qu'il puisse remettre le gamin dans la voiture et vider les lieux au plus vite.

— Un café vous ferait plaisir ? demanda une voix féminine.

Il leva la tête. Une infirmière en blouse blanche se tenait devant lui. Elle avait l'air jeune, notamment à cause de sa manche qu'elle triturait. Elle avait également l'air de chercher désespérément quelque chose à faire.

— Oui, volontiers. Un café, ce serait parfait.

Elle afficha un large sourire, dénudant ses crocs.

— Comment l'aimez-vous ?

— Serré. Serré, ça ira très bien. Merci.

Le frottement de ses chaussures à semelle souple disparut dans le couloir.

Butch déboutonna sa veste croisée et se pencha en avant, posant les coudes sur ses genoux. Le costume Valentino qu'il avait enfilé pour venir était l'un de ses préférés. De même que la cravate Hermès qu'il portait au cou. Et que ses mocassins Gucci.

Quitte à courir le risque de se faire surprendre par Marissa, autant se présenter sous son jour le plus élégant.

— Je te fais cette injection ou pas ?

Bella se concentra sur le visage de Zadiste qui la surplombait. Ses yeux noirs n'étaient que d'étroites fentes, et ses pommettes anguleuses étaient avantageusement rehaussées par la rougeur de l'excitation. Il pesait de tout son poids sur elle, et comme le désir reprenait son essor, elle l'imagina en elle. Elle avait ressenti une exquise vague de soulagement dès qu'il avait commencé à jouir, la première depuis le début de ses chaleurs quelques heures plus tôt.

Mais l'urgence était de retour.

— Est-ce que tu veux que je t'anesthésie, Bella ?

Peut-être vaudrait-il mieux qu'il lui administre la drogue. La nuit promettait d'être longue et, d'après ce qu'elle avait compris, les crises ne feraient que gagner en violence et en intensité à

mesure que les heures passeraient. Serait-ce trop égoïste que de lui demander de rester ?

Une douce caresse passa sur sa joue. Le pouce de Zadiste, sur sa peau.

— Je te laisserai pas, dit-il. Peu importe le temps que ça durera ou le nombre de fois qu'il faudra. Je te servirai et te laisserai boire à ma veine jusqu'à ce que ce soit fini. Je t'abandonnerai pas.

Le regardant droit dans les yeux, elle sut sans avoir besoin de poser la question que ce serait leur dernière fois ensemble. La résolution se lisait clairement dans les yeux de Zadiste.

Une seule et unique nuit.

Il se leva brusquement et tendit la main vers la table de chevet. Son érection était colossale et, au moment où il se rapprocha après avoir saisi la seringue, elle s'empara de sa chair tendue.

Il siffla et se déhancha avant de parvenir à se maîtriser en prenant appui d'une main sur le matelas.

— Toi, murmura-t-elle. Pas la drogue. C'est toi que je veux.

Il laissa tomber la seringue et embrassa Bella tout en lui écartant les jambes avec ses genoux. Elle le guida en elle et ressentit son puissant orgasme. Elle sentit son propre plaisir enfler violemment et se partager en deux besoins distincts, le sexe de Zadiste d'une part, et son sang de l'autre. Alors qu'elle observait l'épaisse veine qui lui courait le long du cou, ses crocs s'allongèrent.

Comme s'il avait perçu les besoins de Bella, il se tourna sur le côté afin de pouvoir rester en elle tout en lui offrant sa gorge.

— Bois, dit-il d'une voix rauque, entre deux coups de reins. Sers-toi.

Elle le mordit sans la moindre hésitation, le perçant à l'emplacement exact de ses bandes d'esclave, s'enfonçant profondément dans sa peau. À l'instant où elle ressentit son goût sur sa langue, elle l'entendit rugir. Et alors, sa force et sa puissance la submergèrent, la traversèrent de part en part.

O se figea au-dessus de son prisonnier, se demandant s'il avait bien entendu.

Le vampire qu'il avait capturé en centre-ville et ramené dans la dépendance derrière le chalet était ficelé sur la table, épinglé comme un papillon. Il avait capturé ce mâle simplement pour lutter contre sa frustration. Il ne s'était pas imaginé qu'il en tirerait quelque chose d'utile.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

O approcha l'oreille de la bouche du civil.

— Elle s'appelle… Bella. Celle que… la femelle qui a été emportée… son nom… Bella.

O se redressa, une douce sensation grisante se répandait en lui.

— Tu sais si elle est vivante ?

— Je crois qu'elle est morte, éructa faiblement le civil. Elle a disparu depuis si longtemps !

— Où vit sa famille ?

Ne recevant aucune réponse immédiate, O s'arrangea pour que le civil ouvre la bouche. Une fois le hurlement évanoui, O demanda :

— Où se trouve sa famille ?

— Je sais pas. Je… sais vraiment pas. Sa famille… j'en sais rien… je sais pas…

Bla bla bla. Le civil était passé dans la phase de l'interrogatoire où les mots se déversaient de sa bouche sans qu'on puisse les arrêter, il devenait totalement inutile.

O lui imposa le silence d'une gifle.

— Une adresse. Je veux une adresse.

Pas de réponse. Nouvelle salve d'encouragements. Le mâle manqua de s'étouffer sous ce nouvel assaut avant d'éructer :

— Vingt-sept Formann Lane.

O sentit son cœur s'emballer, mais il se pencha sur le vampire comme si de rien n'était.

— Je vais aller là-bas tout de suite. Si tu m'as dit la vérité, je te relâcherai. Sinon, je te tuerai à petit feu dès mon retour. Quelque chose à ajouter ?

Les yeux du prisonnier s'empressèrent de regarder ailleurs. Avant de revenir.

— Allô ? dit O. Tu m'entends ?

En guise d'incitation, il appuya sur une zone particulièrement sensible du corps du civil. Qui jappa comme un chiot.

— Dis-le-moi, l'encouragea doucement O. Et je te laisserai partir. Tout cela sera plus qu'un mauvais souvenir.

Le visage du mâle se comprima, sa bouche se retroussa pour laisser apparaître des dents serrées. Une larme serpenta sur sa joue contusionnée. Bien qu'il soit tenté de l'inciter avec un petit surplus de douleur, O décida de ne pas interférer dans cette guerre qui opposait conscience et instinct de survie.

— Vingt-sept Thorne.

— Avenue, c'est ça ?

— Oui.

O essuya la larme. Puis il trancha la gorge du civil.

— Espèce de menteur, dit-il au vampire qui se vidait de son sang.

O ne traîna pas se contentant d'attraper son manteau lesté par les armes avant de quitter les lieux. Il était certain que les adresses n'étaient qu'une fausse piste. C'était le problème avec la persuasion. Les informations obtenues n'étaient jamais vraiment fiables.

Il allait vérifier par lui-même dans les deux rues indiquées, mais il se sentait mené en bateau.

Une pure perte de temps.

CHAPITRE 32

Butch fit tourner la fin de son café dans le fond de la tasse, trouvant qu'il avait la couleur du scotch. Tandis qu'il en avalait la dernière gorgée froide, il regretta que le breuvage ne soit pas un Lagavulin de la meilleure qualité.

Il consulta sa montre. Encore six minutes avant 19 heures. Putain, il espérait vraiment que la séance ne durait qu'une heure. Dans le meilleur des cas, il pourrait reconduire le gamin chez Tohr et Wellsie et être dans son canapé, un verre de whisky à la main avant le début des Experts.

Il grimaça. Pas étonnant que Marissa n'ait pas envie de le voir. Il n'était pas à proprement parler le parti idéal. Un alcoolique de haut niveau qui vivait dans un monde qui n'était pas le sien.

Ouais. Accourons devant l'autel.

Alors qu'il se voyait dans sa chambre, il repensa à l'avertissement de V. l'invitant à quitter le complexe. Le problème, c'était que, vu son humeur, écumer les bars ou les rues seul n'était pas une bonne idée. Il était aussi maussade que le temps.

Quelques instants plus tard, des voix remontèrent le couloir avant que John en émerge, accompagné d'une femme âgée. Le pauvre gosse semblait avoir été passé à la moulinette. Ses cheveux étaient hérissés comme des herbes folles, comme s'il y avait passé ses mains à de nombreuses reprises, et il gardait les yeux rivés au sol. Il serrait son calepin étroitement contre sa poitrine comme s'il s'était agi d'un gilet pare-balles.

— Bon, nous verrons pour le prochain rendez-vous, John, dit la femelle avec douceur. Une fois que tu y auras réfléchi.

John n'offrit pas la moindre réponse et Butch cessa de se morfondre sur son propre cas. Quoi qu'il se soit passé dans ce bureau, le gamin avait besoin d'un comparse. Butch passa ostensiblement son bras autour des épaules de John et, quand

ce dernier s'appuya contre lui, les instincts de protection de Butch ruèrent en rugissant. Peu importait que la psy ressemble à Mary Poppins, il avait envie de lui hurler dessus pour avoir mis le petit dans cet état-là.

— John ? dit-elle. Tu me tiendras au courant pour le prochain…

— Oui, on vous appellera, coupa Butch.

Bon, OK

— Je lui ai bien dit qu'il n'y avait pas d'urgence. Mais je pense vraiment qu'une autre entrevue est nécessaire.

Butch jeta un regard à la psy, très énervé…, mais ses yeux lui flanquèrent une trouille bleue. Ils étaient tellement sérieux, tellement graves. Nom de Dieu, mais que s'était-il passé pendant cette séance ?

Butch baissa les yeux sur la tête de John.

— On y va, Johnny ?

Comme John ne bougeait pas, Butch le poussa doucement et l'entraîna vers la sortie de la clinique, son bras toujours posé sur les frêles épaules du gamin. Arrivé à la voiture, John grimpa sur son siège, mais il n'attacha pas sa ceinture. Il se contentait de regarder droit devant lui.

Butch referma sa portière et verrouilla le 4 x 4. Puis il se tourna vers John et l'observa.

— Je vais pas te demander comment ça va, la seule chose que j'ai besoin de savoir, c'est où tu veux aller. Si tu veux rentrer chez toi, je te ramène chez Tohr et Wellsie. Si tu préfères traîner au Trou avec moi, on va au complexe. Et si tu veux juste voir du pays, je t'emmène au Canada. Je suis ouvert à tout, y a qu'à demander. Et si t'as pas envie de décider maintenant, je nous balade autour de la ville jusqu'à ce que t'aies fait ton choix.

La menue poitrine de John se gonfla puis se contracta. Il ouvrit son calepin et ôta le capuchon de son stylo. Il marqua ensuite une courte pause avant de crayonner quelque chose et de le montrer à Butch.

1189 dans la 7e Rue.

Butch fronça les sourcils. Cette partie de la ville était vraiment glauque.

Il ouvrit la bouche pour demander pourquoi cet endroit en particulier, mais se ravisa. Le gamin avait clairement eu sa dose de questions pour la nuit. De plus, Butch était armé et c'était là-bas que John voulait se rendre. Une promesse était une promesse.

— OK, mon ami. Destination la 7e Rue.

Mais commence par rouler un peu dans les environs, écrivit le garçon.

— Aucun problème. C'est parti.

Butch démarra le moteur. Alors qu'il enclenchait la marche arrière, il aperçut un éclat de lumière derrière eux. Une voiture pénétrait à l'arrière de la propriété, une énorme Bentley hors de prix. Il freina pour la laisser passer et…

Oublia comment on respirait.

Marissa sortit de la maison par une porte latérale. Ses cheveux blonds qui lui tombaient sur les hanches volèrent dans le vent et elle s'emmitoufla dans la cape noire qu'elle portait. Traversant en vitesse le petit parking, elle évitait les amas de neige en faisant de petits bonds sur l'asphalte d'une zone sèche à une autre.

L'éclairage de sécurité découpait les traits fins de son visage, soulignait la merveilleuse pâleur de ses cheveux et de sa peau à la blancheur immaculée. Il se souvint de ce qu'il avait ressenti quand il l'avait embrassée, la seule fois qu'il en avait eu l'occasion, et sa poitrine le lança violemment comme si on lui broyait les poumons. Prêt à succomber, il voulait courir hors de la voiture, se jeter à terre dans la neige et la supplier comme le chien qu'il était.

Mais elle se dirigea alors vers la Bentley. Il observa la portière s'ouvrir pour elle. Le conducteur s'était probablement penché pour en actionner la poignée. Alors que la lumière s'allumait dans l'habitacle, Butch ne put distinguer grand-chose ; il en vit tout juste assez pour savoir que c'était un homme, ou un mâle, qui se trouvait au volant. De si larges épaules auraient juré sur un corps féminin.

Marissa saisit les pans de sa cape et se glissa dans la voiture, puis elle referma la portière.

La lumière s'éteignit.

Butch entendit vaguement une légère agitation à côté de lui et il jeta un coup d'œil à John. Le gamin s'était recroquevillé contre sa portière et posait un regard teinté de peur de l'autre côté de l'habitacle. C'est alors que Butch s'aperçut qu'il avait dégainé son arme et qu'il était en train de grogner.

Complètement effrayé par cette réaction insensée, il ôta son pied du frein de l'Escalade et écrasa l'accélérateur.

— T'inquiète pas, fiston, c'est rien.

Il détourna les yeux et les posa sur la Bentley dans le rétroviseur. Elle bougeait à présent, à son tour en pleine manœuvre pour ressortir du parking. En jurant crûment, Butch s'engagea sur la route, agrippant le volant si fort que ses doigts lui faisaient mal.

Vhengeance fronça les sourcils alors que Marissa montait à bord de la Bentley. Bon sang, il avait oublié à quel point elle était belle. Et son odeur… la pureté de la bruine océane lui emplissait le nez.

— Pourquoi tu me laisses pas venir te chercher devant la porte principale ? dit-il, s'imprégnant de la beauté de sa chevelure claire et de sa peau parfaite. T'aurais dû laisser notre rendez-vous être plus officiel.

— Tu connais Havers. (La porte se referma dans un claquement sonore.) Il se serait attendu à ce qu'on s'unisse.

— C'est ridicule.

— Parce que t'agis pas de la même façon avec ta sœur peut-être ?

— Sans commentaire.

Alors qu'il attendait qu'une Escalade leur libère la voie vers la sortie du parking, Marissa posa une main sur sa manche de zibeline.

— Je sais que je te l'ai déjà dit, mais je suis vraiment désolée pour tout ce qui est arrivé à Bella. Comment va-t-elle ?

Comment diable le saurait-il ?

— Je préfère qu'on parle pas d'elle. Le prends pas mal, mais… c'est juste que j'ai pas envie d'en parler.

— Vhen, on n'est pas obligés de faire ça ce soir. Je sais que tu traverses une rude épreuve et, pour être honnête, je suis même étonnée que t'aies bien voulu me voir.

— Sois pas ridicule. Je suis content que t'aies appelé.

Il posa sa main sur celle de Marissa et la serra. Sous la peau, ses os étaient si fins qu'ils lui rappelèrent qu'il devait la traiter avec douceur. Elle ne correspondait pas du tout à ce dont il avait l'habitude.

Alors qu'il les conduisait dans le centre-ville, il sentit la tension monter en elle.

— Tout va bien se passer. Je suis vraiment content que t'aies appelé.

— Je suis plutôt embarrassée, moi. J'avoue que je sais pas trop quoi faire.

— On va faire ça en douceur.

— Je l'ai fait qu'avec Kolher.

— Je sais. C'est bien pour ça que j'ai insisté pour venir te chercher en voiture. Je me suis dit que tu serais trop nerveuse pour te dématérialiser.

— Bien vu.

Comme ils s'immobilisaient à un feu rouge, il lui sourit.

— Je vais prendre soin de toi.

Elle le regarda de ses yeux bleu pâle.

— T'es un type bien, Vhengeance.

Il laissa passer cette erreur de jugement et reporta son attention sur la circulation.

Vingt minutes plus tard, ils sortirent d'un ascenseur directement dans le vestibule de son appartement en terrasse. Il occupait tout une moitié du trentième et dernier étage d'un bâtiment qui surplombait l'Hudson River et tout Caldwell. L'appartement, avec ses larges baies vitrées, était inutilisable pendant la journée. Mais il était parfait pour la nuit.

Il tamisa les lumières et attendit tandis que Marissa déambulait en observant les objets qu'un décorateur avait achetés pour habiller son repaire. Il se foutait pas mal de tous ces bibelots, comme de la vue ou des gadgets dont jouissait l'appartement. Ce qui lui importait, c'était l'intimité qu'il lui offrait. Bella n'avait jamais mis les pieds ici, leur mère non plus,

d'ailleurs. En fait aucune d'elles n'avait connaissance de cet endroit.

Comme si elle venait de se rendre compte qu'elle perdait du temps, Marissa se retourna pour lui faire face. Sous cet éclairage, sa beauté était tout bonnement renversante, et il se félicita d'avoir pensé à s'injecter une petite surdose de dopamine environ une heure plus tôt. Chez les *symphathe,* la drogue agissait à l'inverse de ce qu'elle faisait chez les hommes et les vampires. La substance chimique augmentait l'activité de certains neurotransmetteurs ainsi que la sensibilité de leurs récepteurs, faisant en sorte que le *symphathe* ne ressente plus aucun plaisir ni… rien d'autre. Une fois son sens du toucher mis en sourdine, le cerveau de Vhen pourrait plus aisément se focaliser sur la maîtrise de ses désirs.

C'était d'ailleurs la seule raison pour laquelle Marissa était en sécurité, bien que seule avec lui, et malgré ce qu'ils s'apprêtaient à faire.

Vhen ôta son manteau, s'approcha d'elle, se reposant plus que d'habitude sur sa canne, incapable qu'il était de détacher ses yeux de Marissa. Il posa sa canne en équilibre contre sa jambe et défit lentement le nœud qui retenait la cape de Marissa. Elle avait les yeux posés sur ses mains, tremblantes à mesure qu'il faisait glisser la laine noire de ses épaules. Il lui sourit et abandonna le vêtement sur une chaise. La robe qu'elle portait aurait pu appartenir à sa mère ; elle correspondait exactement à ce dans quoi il aurait aimé voir sa sœur plus souvent : une tenue de satin bleu pâle, parfaitement ajustée. C'était une Dior. À coup sûr.

— Viens par ici, Marissa.

Il l'entraîna vers un canapé de cuir et la fit s'asseoir à côté de lui. Dans la lueur qui provenait des fenêtres, sa chevelure blonde formait comme un voile de soie, dans lequel il passa ses doigts. Elle avait une faim telle qu'il la ressentait distinctement.

— T'as attendu un long moment, on dirait…

Elle hocha la tête et baissa les yeux sur ses mains. Elle les tenait croisées sur ses genoux, ivoire sur le satin bleu clair.

— Depuis combien de temps ?

— Des mois, chuchota-t-elle.

— T'as donc très faim, n'est-ce pas ? (Alors qu'elle rougissait, il insista.) N'est-ce pas, Marissa ?

— Oui, souffla-t-elle, visiblement mal à l'aise au sujet de son besoin.

Vhen afficha un large sourire. Il était agréable de se trouver en compagnie d'une femelle raffinée. Sa modestie et sa douceur étaient des plus attirantes.

Il ôta sa veste et dénoua sa cravate. Il s'était préparé à lui offrir son poignet mais, à présent qu'elle se trouvait en face de lui, il désirait l'avoir à son cou. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas laissé une femelle se nourrir sur lui, et l'excitation que cette perspective provoquait en lui le surprit.

Il dégrafa les boutons de son col, puis les suivants, jusqu'à son torse. Poussé par le désir, il tira d'un coup sec sur sa chemise et l'ouvrit en grand.

Les yeux de Marissa s'arrondirent en se posant sur son torse nu et sur ses tatouages.

— Je savais pas que tu étais marqué, murmura-t-elle, la voix tout aussi tremblante que le reste de son corps.

Il se laissa aller contre le canapé, écarta les bras et remonta une jambe.

— Viens ici, Marissa. Prends ce dont t'as besoin.

Elle regarda son poignet, qui était dissimulé sous une manche mousquetaire.

— Non, dit-il. C'est de cette façon que je veux que tu le fasses. À ma gorge. C'est ma seule exigence.

La voyant hésiter, il sut que les rumeurs la concernant étaient vraies. Aucun mâle ne l'avait touchée. Et sa pureté était… à prendre.

Il ferma les yeux avec force tandis que les ténèbres en lui s'agitaient et respiraient, une bête enfermée dans une cage médicamenteuse. Merde, peut-être n'était-ce en fait pas une bonne idée.

Mais alors elle s'avança doucement sur lui, elle grimpa sur son corps, accompagnée de son odeur d'océan. Il entrouvrit les paupières pour apercevoir son visage et comprit aussitôt qu'il serait incapable de l'empêcher de se nourrir. Et il n'était pas prêt à en manquer la moindre seconde ; il allait devoir laisser

filtrer quelques sensations. Relâchant quelque peu sa discipline, il ouvrit les canaux de son sens du toucher, qui accueillit avec avidité, en dépit de la drogue, le moindre stimulus entêtant qui parvenait à franchir le brouillard de dopamine.

Le satin de sa robe était doux contre sa peau, et il ressentait la chaleur du corps de Marissa se mélanger avec la sienne. Son poids léger sur son épaule et… oui, son genou entre ses jambes.

Elle ouvrit la bouche, révélant ses crocs.

Pendant une fraction de seconde, le mal en lui gronda et, en panique, il appela son cerveau à l'aide. Grâce à la Vierge, ce dernier répondit, mettant en avant toute sa rationalité, entravant ses instincts et étouffant son désir sexuel, son envie de la dominer.

Elle chancela quand elle se pencha vers sa gorge, se tenant dans un équilibre instable au-dessus de lui.

— Prends appui sur moi, dit-il d'une voix gutturale. Repose-toi… sur moi.

Dans une grimace, elle laissa le bas de son corps s'enfoncer dans le creux formé par les hanches de Vhengeance. Elle était visiblement anxieuse à l'idée de buter sur un sexe en érection mais, ne rencontrant rien de tel, elle baissa les yeux pour regarder entre leurs corps, comme persuadée qu'elle avait touché le mauvais endroit.

— T'inquiète pas pour ça, murmura-t-il tout en faisant courir ses mains sur les bras délicats de Marissa. Pas avec moi.

Le soulagement qu'il lut alors fut tellement manifeste qu'il se sentit offensé.

— Ce serait à ce point une corvée que de coucher avec moi ?

— Oh, non, Vhengeance. Non. (Elle jeta un coup d'œil aux larges muscles de son torse.) T'es… plutôt mignon. C'est juste que… y a quelqu'un d'autre. Y a quelqu'un d'autre pour moi.

— T'es toujours amoureuse de Kolher.

Elle fit « non » de la tête.

— Non, mais je peux pas penser à celui que je désire. Pas… pour le moment.

Vhen lui souleva le menton.

— Quel imbécile refuserait de te nourrir alors que t'en as besoin ?

— S'il te plaît, parlons plus de ça.

Brutalement, ses yeux se rivèrent sur le cou de Vhen et se dilatèrent.

— Quelle faim ! grogna-t-il, excité à l'idée d'être utilisé. Lance-toi. Et pas la peine d'agir en douceur. Prends-moi. J'aime autant quand c'est intense.

Marissa dénuda ses crocs et le mordit. Les deux pointes transpercèrent le voile de la drogue et une douce douleur lui traversa le corps. Tout en gémissant, il pensa que jamais auparavant il n'avait été heureux d'être impuissant comme il l'était en cet instant. Si son sexe avait fonctionné correctement, il se serait à coup sûr débarrassé de la robe de Marissa, lui aurait écarté les jambes et l'aurait prise sans ménagement pendant qu'elle se nourrissait.

Presque aussitôt, elle se recula et se passa la langue sui les lèvres.

— J'ai sûrement pas le même goût que Kolher, dit-il en comptant sur le fait que, puisqu'elle ne s'était jamais nourrie sur personne d'autre que Kolher, elle ne se demanderait pas pourquoi l'effet de son sang sur sa langue était si particulier. En réalité, son inexpérience était la seule raison pour laquelle il avait accepté de l'aider. N'importe quelle autre femelle ayant un peu vécu, aurait tout de suite compris.

— Vas-y, sers-toi encore. Tu vas finir par t'habituer.

Elle abaissa la tête et il sentit la piqûre aiguë d'une nouvelle morsure.

Il enveloppa le dos gracile de Marissa de ses bras épais et la serra contre lui tout en fermant les yeux. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait tenu personne contre lui et, même s'il ne pouvait laisser que peu de sensations lui parvenir, il trouva l'expérience délectable.

Alors qu'elle tétait à son cou, il eut soudain l'envie absurde de pleurer.

O leva légèrement le pied et glissa le long d'un nouveau mur de pierre.

Bon sang, les maisons de Thorne Avenue étaient immenses. Même s'il était impossible de les apercevoir de la rue, il supposa

qu'avec de telles haies et de tels remparts il ne devait pas y avoir beaucoup de maisons à demi-niveaux ni de cottages dans le quartier.

Lorsque la paroi qu'il longeait s'interrompit pour laisser la place à une allée, il enfonça la pédale de frein. Sur la gauche, une petite plaque de cuivre indiquait « 27 THORNE AVENUE ». Il se pencha en avant, se contorsionna pour essayer de voir, mais le mur et l'allée disparaissaient dans l'obscurité, ne lui permettant pas de distinguer quoi que ce soit à l'autre bout.

Pris de l'envie de voir, malgré les éventuelles conséquences, il s'engagea dans l'allée. À une bonne centaine de mètres de la rue s'élevait un imposant portail noir devant lequel il s'arrêta après avoir remarqué les caméras de surveillance, l'interphone vidéo et l'ambiance générale du lieu qui indiquait clairement qu'il n'était pas le bienvenu.

Bon… voilà qui était intéressant. L'autre adresse n'avait rien donné, juste une maison banale dans un quartier banal et des humains qui regardaient la télé dans le salon. Mais ce qui se trouvait derrière un tel arsenal serait forcément d'un autre niveau.

De quoi attiser sa curiosité.

Même si, pour franchir ces clôtures, il lui faudrait établir une stratégie minutée et beaucoup de précautions. Sans préciser que se retrouver aux prises avec la police pour s'être introduit dans la villa tape-à-l'œil d'un quelconque jeune loup était bien la dernière chose dont il avait besoin.

Mais pourquoi le civil aurait-il pondu précisément cette adresse-là pour sauver sa peau ?

C'est alors que O remarqua quelque chose d'étrange : un ruban noir accroché au portail. Non, deux rubans, un de chaque côté, ondulant dans le vent.

Un signe de deuil ?

Obsédé par ses craintes, O descendit du pick-up et se dirigea vers le ruban de droite, accompagné des craquements de la neige sous ses pas. Il était accroché à deux mètres au-dessus du sol et O dut tendre les bras pour le toucher.

— Es-tu morte, femme ? murmura-t-il.

Il laissa retomber ses bras et porta son regard au-delà du portail, dans la nuit sombre.

Il retourna à son véhicule et fit marche arrière dans l'allée. Il fallait qu'il franchisse ce mur. Mais d'abord trouver un endroit où laisser le F-150.

Cinq minutes plus tard, il jurait. *Et merde !* Pas la moindre place où se garer dans Thorne Avenue qui n'éveille immédiatement l'attention. La rue était tout du long bordée de murs sans le moindre renfoncement. *Enfoirés de riches.*

O accéléra en regardant à gauche. À droite. Peut-être pourrait-il laisser le pick-up au pied de la colline et remonter la rue principale à petites foulées. La pente faisait près de un kilomètre, mais il pourrait parcourir la distance en assez peu de temps. Bien sûr, les lampadaires sous lesquels il devrait passer posaient un problème, mais ce n'était pas comme si les résidents de cette rue pouvaient l'apercevoir depuis leurs tours d'ivoire.

Son portable résonna et il répondit d'un « quoi ? » énervé.

La voix de U, qu'il commençait à avoir en horreur, était tendue.

— *On a un problème. Deux éradiqueurs se sont fait arrêter par la police.*

O ferma les yeux avec force.

— Nom de Dieu, mais qu'est-ce qu'ils ont foutu ?

— *Ils embarquaient un civil quand une voiture de patrouille banalisée est passée par-là. Deux policiers s'en sont pris aux tueurs et d'autres sont arrivés en renfort. Les éradiqueurs ont été placés en garde à vue et l'un d'eux vient tout juste de m'appeler.*

— Eh bien, fais-les sortir de là, rétorqua O. Pourquoi tu m'appelles ?

Un silence suivit. Puis U reprit d'un ton qui puait la suffisance.

— *Parce qu'il faut que tu saches un truc. Écoute, ils se baladaient avec tout un tas d'armes cachées sur eux, toutes achetées au marché noir ; pas de numéro de série sur les canons et pas de permis de port. Impossible de les faire libérer*

sous caution. Aucun procureur n'acceptera. C'est donc à toi de les sortir de là.

O balaya les environs du regard avant de s'engager sur une allée de la taille d'un terrain de football. Bon, il n'y avait vraiment nulle part où se garer par ici. Il allait donc devoir redescendre Thorne Avenue jusqu'au croisement avec Bellman Road et laisser le pick-up dans ce petit village.

— *O ?*

— J'ai d'autres chats à fouetter.

U toussota comme s'il ravalait une pleine cargaison de ras-le-bol.

— *Le prends pas mal, mais je vois pas ce qui pourrait être plus critique que ça. T'imagines s'ils déclenchaient une bagarre en salle de détention ? Tu veux que du sang sombre coule et qu'un ambulancier s'aperçoive que ce sont pas des humains ? Il faut que tu contactes l'Oméga pour qu'il les rappelle à lui.*

— T'as qu'à t'en occuper.

O accéléra, bien qu'il ait atteint le pied de la butte.

— Quoi ?

— Occupe-toi de contacter l'Oméga.

O s'arrêta à un stop en bas de Thorne Avenue avant de tourner à gauche. Il passa devant tout un tas de magasins de bibelots tous plus cucul les uns que les autres et se gara devant l'un d'eux appelé « Au grenier de Kitty ».

— *O… c'est le grand éradiqueur en personne qui doit faire ce genre de requête. Tu le sais bien.*

O marqua une pause avant de couper le contact.

Génial. Tout ce dont il rêvait. Plus de temps à partager en compagnie du bâtard en chef. *Merde.* Il était incapable de continuer à vivre sans savoir ce qui était arrivé à sa femme. Il n'avait pas de temps à perdre avec les conneries de la Société.

— O ?

Il posa le front contre le volant. Et l'y frappa à plusieurs reprises.

D'un autre côté, si la confrontation avec les humains au poste de police lui explosait à la face, l'Oméga se mettrait immédiatement à sa recherche. Et il préférait ne pas savoir ce qui lui arriverait alors.

— D’accord. Je vais le voir tout de suite.

Il jura en passant une vitesse. Avant de se remettre en route, il jeta un dernier regard vers le haut de Thorne Avenue.

— *Et O ? J’ai un problème avec le recrutement. Il faudrait que tu rencontres les tueurs. Les choses sont en train de partir en vrille.*

— C’est toi qu’es en charge des adhésions.

— *Mais ils veulent te voir. Ils remettent en question ton autorité.*

— U, tu sais ce qu’on dit à propos des messagers ?

— *Pardon ?*

— Trop de mauvaises nouvelles et c’est une balle dans la tête.

Il éteignit son téléphone et le referma. Puis il écrasa l’accélérateur.

CHAPITRE 33

Tandis qu'il s'asseyait sur son lit, Fhurie se trouvait dans un état de manque sexuel tel qu'il parvint à peine à se servir un nouveau verre de vodka. La bouteille tremblait, le verre tremblait. Putain, tout le matelas tremblait.

Il regarda Viszs adossé à la tête de lit, à côté de lui. V. désigna le CD de 50 Cent, *The Massacre,* d'un mouvement de la tête ; il était également agité de tremblements et semblait en tout aussi piteux état que Fhurie.

Les cinq heures écoulées depuis l'entrée de Bella dans sa période de fécondité avaient suffi à les anéantir ; leurs corps n'étaient plus qu'instinct et leurs esprits que brouillard, Le besoin qu'ils ressentaient de rester dans le manoir était insurmontable, leur désir les écrasait, les paralysait. Encore heureux qu'ils aient disposé d'herbe rouge et de Grey Goose, L'engourdissement était un vrai soulagement.

Quoique pas pour tout. Fhurie essayait de ne pas penser à ce qui se passait en ce moment dans la chambre de Z. Car voyant que son frère ne revenait pas, il devint évident que c'était son corps qui avait été mis à contribution, pas la morphine.

Doux jésus… eux deux. Ensemble. Encore et encore…

— Comment tu te sens ? demanda V.

— À peu près comme toi, mon ami.

Fhurie avala une longue rasade. Son corps flottait, perdu, noyé dans les sensations érotiques qui bouillonnaient sous sa peau. Il jeta un coup d'œil vers la salle de bains.

Il était sur le point de se lever pour s'accorder un peu d'intimité quand Viszs dit :

— Je crois que j'ai un problème.

Fhurie ne put retenir son rire.

— Ça va pas durer.

— Non, je veux dire… je crois que quelque chose tourne pas rond. Avec moi.

Fhurie plissa les yeux. Le visage de son frère paraissait éprouvé, mais pas différent de d'habitude. Des traits élégants, un bouc autour de la bouche, des tatouages enroulés sur la tempe droite. Son regard de diamant était acéré, pas même embué par la vodka, les joints ou le désir. Ses iris d'un noir insondable luisaient d'une intelligence infinie, incommensurable, d'un génie tel qu'il en était déconcertant.

— Quoi comme problème, V. ?

— Je, euh… (Viszs s'éclaircit la voix.) Seul Butch est au courant. T'en parleras à personne, d'accord ?

— OK, tu peux compter sur moi.

V. caressa son bouc.

— Mes visions ont disparu.

— Tu veux dire que tu vois plus… ?

— Ce qui va se produire. Ouais. Je reçois plus rien. La dernière remonte à trois jours, juste avant que Z. parte chercher Bella. Je les avais vus tous les deux. Dans une Ford Taurus. Revenir ici. Mais depuis… plus rien.

— Ça t'est déjà arrivé auparavant ce genre de blanc ?

— Jamais et, en plus, je perçois plus non plus les pensées de personne. C'est comme si tout s'était tari d'un coup.

La tension visible chez V. parut soudain ne plus avoir aucun lien avec le désir. Il était figé par… la peur. *Nom de Dieu*. Viszs avait peur. Et cette bizarrerie avait quelque chose de vraiment déstabilisant. De tous les frères, V. était celui qui ne craignait jamais rien. À tel point qu'on pouvait se demander s'il n'avait pas hérité à la naissance d'un cerveau dépourvu de récepteurs à la peur.

— C'est peut-être passager, dit Fhurie. Tu crois que Havers pourrait y faire quelque chose ?

— C'est pas physiologique. (V. finit son verre de vodka et tendit la main.) T'endors pas sur la Goose, frangin.

Fhurie lui passa la bouteille.

— Tu pourrais peut-être en parler à…

À qui ? Où pourrait aller V., lui qui savait absolument tout, pour obtenir des réponses ?

Viszs secoua la tête.

— J'ai pas envie… J'ai pas envie de parler de ça, en fait. Oublie ce que je t'ai dit.

Tandis qu'il se servait un nouveau verre, son visage se referma, comme une maison que l'on condamne.

— Je suis certain que ça va revenir. Je veux dire, ouais, c'est sûr. (Il posa la bouteille sur la table à côté de lui et leva sa main gantée.) Après tout, cette saloperie brille toujours comme une lampe. Et tant que je n'ai pas perdu cette petite veilleuse perso, je suppose que tout est normal. Enfin… normal pour moi.

Tous deux plongèrent dans le silence ; Fhurie s'abîmait dans son verre, V. dans le sien, le rap en fond sonore battait, pulsait, puis bascula sur G-Unit.

Fhurie se racla la gorge.

— Je peux te poser une question sur eux ?

— Qui eux ?

— Bella. Bella et Zadiste.

V. jura.

— Je suis pas une putain de boule de cristal. Et je déteste dire l'avenir.

— T'as raison. Excuse-moi.

Tous deux se turent pendant un long moment. Puis V. marmonna :

— Je sais pas ce qui va leur arriver. Je le sais pas parce que… je vois plus rien.

En descendant de l'Escalade, Butch leva les yeux sur un immeuble miteux et se demanda de nouveau pourquoi diable le gamin avait voulu venir ici. La 7e Rue était malfamée et dangereuse.

— C'est ici ?

Comme le garçon acquiesçait, Butch enclencha le système d'alarme du 4 x 4. Il n'était pas spécialement inquiet de se faire voler la voiture pendant leur absence. Les gens du coin penseraient probablement qu'un de leurs dealers se trouvait à l'intérieur. Ou quelqu'un d'encore plus regardant sur sa marchandise et qui embarquerait à coup sûr un calibre.

John s'avança jusqu'à la porte de l'immeuble ancien, la poussa. Elle s'ouvrit en couinant. Pas de verrou. Quelle

surprise ! Tout en lui emboîtant le pas, Butch glissa la main sous sa veste de sorte à pouvoir saisir son arme si nécessaire.

John prit à gauche dans un long couloir. Il y régnait une odeur de tabac et de moisissure et il y faisait presque aussi froid que dehors. Les occupants des lieux étaient comme des rats : invisibles, simplement audibles, de l'autre côté des parois trop fines.

Arrivé au bout du couloir, le garçon ouvrit une porte de secours.

Un escalier grimpait sur la droite. Les marches étaient tellement usées que le contreplaqué affleurait. On pouvait entendre de l'eau goutter quelques étages plus haut.

John posa la main sur une rampe vissée tant bien que mal à même le mur et monta lentement jusqu'à atteindre un palier situé entre le premier et le deuxième étage. Au-dessus, l'éclairage fluorescent encastré dans le plafond émettait ses derniers clignotements, les tubes scintillaient comme s'ils cherchaient désespérément à continuer à se rendre utiles.

John posa les yeux sur le linoléum craquelé au sol, avant de regarder vers la fenêtre. Elle était constellée d'impacts, comme si on y avait lancé des centaines de bouteilles. La seule raison pour laquelle le verre sale n'avait pas explosé, c'était parce qu'il était renforcé, coulé sur du grillage.

De l'étage supérieur leur parvinrent des éclats de voix et des insultes, un véritable échange de coups de feu verbaux qui conduirait immanquablement à une bagarre. Butch s'apprêtait à suggérer de vider les lieux quand John fit demi-tour de son propre chef, et se mit à dévaler les escaliers en sens inverse.

Ils furent de retour dans l'Escalade, conduisant hors des quartiers malsains de la ville ; moins d'une minute trente plus tard.

Butch s'immobilisa à un feu rouge.

— On va où ?

John griffonna sur son calepin avant de le lui montrer.

— Direction la maison, murmura Butch, n'ayant toujours pas la moindre idée de la raison qui avait poussé le gamin vouloir visiter cette cage d'escalier.

En entrant dans la maison, John salua rapidement Wellsie avant de foncer dans sa chambre. Il lui était reconnaissant de respecter son besoin de solitude. Après avoir fermé sa porte, il abandonna son calepin sur le lit, se défit de son manteau et se dirigea directement vers la douche. Pendant que l'eau chauffait, il se déshabilla. Ce ne fut qu'une fois sous le jet qu'il cessa de trembler.

En sortant de la douche, il enfila un tee-shirt noir et un pantalon de sport, puis il posa les yeux sur l'ordinateur portable posé sur le bureau. Il s'assit face à l'écran, se disant qu'il ferait peut-être bien d'écrire quelque chose. La psy le lui avait conseillé.

Merde… Lui raconter ce qui était arrivé avait été presque aussi horrible que revivre l'expérience. Il n'avait pas prévu d'être aussi franc. C'était juste que… au bout de vingt minutes d'entrevue, il s'était retrouvé dans l'incapacité de mettre fin au récit qu'il avait commencé.

Il ferma les yeux en essayant de se rappeler à quoi ressemblait l'homme qui l'avait coincé. Seule une image floue lui revint en mémoire, mais il se souvenait en revanche clairement du couteau. C'était un cran d'arrêt à double tranchant de douze centimètres de long, avec une pointe aussi aiguë qu'un cri.

Il passa l'index sur le pavé tactile du portable et l'écran de veille de Windows XP s'illumina. Un nouvel e-mail l'attendait. De Sarelle. Il dut le lire à trois reprises avant de tenter d'y répondre.

Finalement, il répondit : « Salut, Sarelle, je vais pas pouvoir demain soir. Je suis vraiment désolé. Je te fais signe plus tard. À bientôt, John. »

En réalité… il ne voulait plus la revoir. Du moins pas pendant un certain temps. Il ne voulait voir aucune femelle, à l'exception de Mary, Beth et Bella. Il n'y aurait rien de sexuel, ne serait-ce que vaguement, dans sa vie jusqu'à ce qu'il en ait fini avec ce qui lui était arrivé l'année dernière.

Il quitta Hotmail et ouvrit un nouveau document Word.

Ses doigts restèrent immobiles sur le clavier pendant un moment. Puis ils se mirent à virevolter.

CHAPITRE 34

Zadiste traîna la tête sur le côté du lit et regarda le réveil. Dix heures. Dix… dix heures. Depuis combien de temps ? Seize…

Il ferma les yeux, si épuisé qu'il parvenait à peine à respirer. Il était allongé sur le dos, les jambes écartées, les bras en vrac. Il se trouvait dans cette position depuis qu'il avait roulé de sur Bella, peut-être une heure plus tôt.

Il avait l'impression qu'une année s'était écoulée depuis qu'il était revenu dans sa chambre, la veille au soir. Son cou et ses poignets le brûlaient d'avoir servi à nourrir Bella à de nombreuses reprises, et la *chose* entre ses jambes était tout endolorie. L'air de la pièce était saturé des effluves de lien, et les draps étaient humides d'un mélange de son sang et de ce qu'elle avait réclamé d'autre de lui.

Mais il n'en aurait pour rien au monde raté une seconde.

Tout en fermant les yeux, il se demanda s'il parviendrait à dormir à présent. Il était affamé, tant de nourriture que de sang, et malgré son envie de rester toujours alerte, il ne pouvait plus ignorer ses besoins. Sauf qu'il était incapable d'esquisser le moindre mouvement.

En sentant une main lui caresser le bas-ventre, il entrouvrit les paupières pour regarder Bella. Les hormones se manifestaient de nouveau en elle et la réaction qu'elle attendait de lui ne se fit pas désirer : sa *chose* durcit une fois de plus.

Zadiste se fit violence pour se retourner jusqu'à l'endroit où on avait besoin de lui, mais il était trop faible. Bella se colla contre lui et essaya de le soulever, mais sa tête pesait une tonne.

Il tendit la main pour lui attraper le bras et la tira de façon à la placer sur lui. Tandis qu'elle enjambait les hanches de Zadiste avec ses cuisses, elle le regarda avec stupeur et se débattit pour redescendre.

— C'est bon, croassa-t-il. (Il se racla la gorge, mais la rocaille refusa de céder.) Je sais que c'est toi.

Elle posa les lèvres sur les siennes et il lui rendit son baiser, bien qu'incapable de lever les bras pour la serrer contre lui. Bon sang, qu'il aimait l'embrasser ! Il aimait sentir la bouche de Bella contre la sienne, il aimait l'avoir tout près de son visage, il aimait le souffle dans ses poumons, il aimait… Bella ? Était-ce ce qui s'était produit pendant la nuit ? Était-il tombé amoureux ?

Le parfum de lien qui les recouvrait tous deux lui donna la réponse. Il aurait dû être frappé par cette prise de conscience, mais il était trop épuisé pour se soucier de la combattre.

Bella s'assit sur lui et fit glisser la *chose* en elle. Bien qu'il soit à bout de forces, il émit un grognement d'extase. Son appétit pour cette sensation était insatiable, et il savait que les chaleurs de Bella n'y étaient pour rien.

Elle le chevaucha, planta ses mains sur ses pectoraux et assura le rythme avec ses hanches car celles de Zadiste refusaient de fonctionner.

— T'es tellement belle ! dit-il de sa voix enrouée.

Elle s'arrêta un instant pour se pencher en avant et de l'embrasser encore une fois, ses cheveux sombres tombant tout autour de lui, formant le plus doux des abris. Tandis qu'elle se relevait, il fut émerveillé de la voir ainsi. Elle resplendissait de santé et de vitalité grâce à tout ce qu'il lui avait donné, une femelle radieuse qu'il…

Aimait. Oui, qu'il aimait.

C'est avec cette pensée en tête qu'il jouit en elle une nouvelle fois.

Bella s'effondra sur lui, soupira dans un frisson et, brutalement, ses chaleurs prirent fin. La dévorante énergie féminine quitta simplement la pièce. L'orage était passé. Lâchant un soupir de soulagement, elle descendit de Zadiste, séparant son sexe merveilleux de beauté de son membre. Comme sa *chose* retombait inanimée sur son ventre, il ressentit sur cette chair le froid qui régnait dans la chambre, tellement inhospitalier comparé à la chaleur de Bella.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui…, chuchota-t-elle en s'allongeant sur le flanc et glissant déjà dans le sommeil. Oui, Zadiste… oui.

Elle allait avoir besoin de nourriture, pensa-t-il. Il fallait qu'il aille lui en chercher.

Rassemblant toute sa volonté, il prit une profonde inspiration, puis une deuxième, et encore une… avant de finalement parvenir à soulever le haut de son corps. La tête lui tourna violemment, les meubles, le sol et les murs valsant follement, échangeant leurs places, jusqu'à ce qu'il ne sache plus s'il se trouvait au plafond ou ailleurs.

La sensation de vertige s'intensifia encore quand il sortit les jambes du lit et, lorsqu'il se leva, son équilibre le fuit totalement. Il s'affaissa contre le mur, s'y cognant violemment, et dut s'agripper aux tentures pour éviter de s'effondrer complètement.

Une fois stabilisé, il relâcha sa prise et se pencha sur Bella. La prendre dans ses bras fut un vrai combat, mais son besoin de prendre soin d'elle fut plus fort que l'épuisement. Il la transporta jusqu'à son grabat et l'allongea dessus, puis il la couvrit avec la couette qu'ils avaient jetée par terre une éternité plus tôt. Il s'apprêtait à partir quand elle lui attrapa le bras.

— Tu dois te nourrir, dit-elle en essayant de l'attirer à elle. Prends ma gorge.

Dieu que la tentation était forte !

— Je reviens, dit-il, à peine stable sur ses pieds.

Il avança en chancelant jusqu'à l'armoire et enfila un boxer. Il ôta ensuite les draps du lit et partit.

Fhurie ouvrit les yeux en se rendant compte qu'il ne parvenait plus à respirer.

Ce qui n'avait rien d'étonnant, pensa-t-il. Il avait le visage enfoui sous une masse de couvertures. Il dégagea son nez et sa bouche de l'amas et força ses yeux à faire le point. La première chose qu'il vit, à une quinzaine de centimètres de sa tête, était un cendrier rempli de mégots de joints. Posé sur le sol.

Qu'est-ce que… ? Ah… Il était penché sur le côté, au pied du lit.

En entendant un grognement, il se redressa avec difficulté, tourna la tête et se retrouva nez à nez avec un des pieds de

Viszs. Derrière le quarante-six fillette, se trouvait la cuisse de Butch.

Fhurie ne put s'empêcher de rire, ce qui poussa l'inspecteur à lever un œil hagard de son oreiller. L'humain observa son propre corps avant de passer à Fhurie. Il cligna des yeux plusieurs fois, comme pour essayer de se réveiller.

— Oh, merde, dit-il avec ce qui ressemblait plus à un éboulis qu'à une voix.

Puis il jeta un coup d'œil à Viszs, qui dormait à côté de lui.

— Oh… *Merde,* c'est vraiment trop bizarre.

— Relaxe, Flic. T'es loin d'être irrésistible.

— Bien vu, dit-il en se passant une main sur le visage. Mais j'ai pas l'habitude de me réveiller à côté de deux mecs.

— V. t'avait dit de pas revenir.

— C'est pas faux. J'ai eu tort.

La nuit avait été interminable. Finalement, quand même le frottement de leurs vêtements contre leur peau était devenu insupportable, ils avaient cessé de se soucier de leur paraître comme de leur pudeur. Il leur fallait simplement endurer le besoin : allumer joint sur joint, taper dans le scotch ou dans la vodka, se glisser dans la salle de bains pour se soulager en privé.

— Alors, c'est terminé ? demanda Butch. Dis-moi que c'est terminé pour de bon.

Fhurie changea de position sur le lit.

— Oui. J'en ai bien l'impression.

Il ramassa un drap qu'il lança à Butch, lequel s'en couvrit ainsi que Viszs. V. n'eut pas la moindre réaction. Il dormait à poings fermés sur le ventre, les paupières verrouillées, ronflant légèrement.

L'inspecteur jura en changeant à son tour de position. Il posa un oreiller contre la tête de lit et s'y adossa. Il se frotta le crâne, si bien qu'il finit par avoir les cheveux dressés sur la tête, puis il bâilla si fort que Fhurie entendit sa mâchoire craquer.

— Putain, j'aurais jamais cru que je dirais ça un jour, mais le sexe m'intéresse absolument pas. Grâce à Dieu.

Fhurie enfila un pantalon de sport en nylon.

— T'as faim ? Je vais faire un saut à la cuisine.

Le bonheur illumina les yeux de Butch.

— Tu vas vraiment apporter à manger ici ? sans que j'aie à me bouger ?

— T'auras une dette colossale, mais ouais, je veux bien faire le service.

— T'es un dieu.

Fhurie enfila un tee-shirt.

— T'as envie de quoi ?

— De tout ce que tu trouveras. Si tu veux vraiment me faire plaisir, rapporte le frigo ici. Je meurs de faim.

Fhurie descendit dans la cuisine. Il s'apprêtait à farfouiller quand il entendit du bruit dans la buanderie. Il s'approcha et ouvrit la porte.

Zadiste était en train d'enfourner des draps dans la machine à laver.

Douce Vierge de l'Estompe, il avait vraiment mauvaise mine. Son ventre était creux, les os de ses hanches saillaient comme des piquets de tente, sa cage thoracique ressemblait à un champ labouré. Il devait avoir perdu au moins cinq kilos pendant la nuit. Et – *bon Dieu* – son cou comme ses poignets étaient à vif d'avoir trop servi. Malgré tout…, il dégageait une agréable odeur d'épices musquées et une sérénité si profonde et inhabituelle chez lui que Fhurie se demanda si ses sens ne lui jouaient pas un tour.

— Mon frère ? dit-il.

Z. ne leva pas les yeux.

— Tu sais comment marche cette machine ?

— Euh, oui. Tu dois mettre un peu de ce truc là-dedans, puis tu tournes ce bouton. Attends, laisse-moi t'aider.

Z. finit de charger le tambour avant de faire un pas en arrière, les yeux toujours rivés au plancher. Tandis que la machine se remplissait d'eau, Z. marmonna « merci » avant de se diriger vers la cuisine.

Fhurie le suivit, la gorge serrée. Il voulait savoir si tout allait bien, et pas uniquement au sujet de Bella.

Il était en train de choisir ses mots avec précaution lorsque Z. tira une dinde rôtie du frigo, en arracha une cuisse et mordit dedans à pleines dents. Il mâcha frénétiquement, nettoyant l'os

de toute trace de viande aussi vite qu'il le pouvait, et, quand il eut fini, il s'empara de l'autre cuisse et lui fit subir le même sort.

Merde… Z. ne mangeait jamais de viande. Mais il n'avait jamais non plus traversé une nuit comme celle-là auparavant. Aucun d'eux ne l'avait jamais fait.

Z. sentait le regard de Fhurie posé sur lui, et il se serait arrêté de manger s'il l'avait pu. Il détestait qu'on le regarde, particulièrement quand il mâchonnait quelque chose, mais il ingurgitait déjà trop lentement à son goût.

Il continuait à dévorer tout en s'emparant d'un couteau, d'une assiette, puis il découpa de fines tranches dans le blanc. Il veillait attentivement à ne prélever que les meilleurs morceaux pour Bella. Les parties moins nobles, les extrémités, les zones trop proches de la carcasse, il les mangeait sur-le-champ, car elles étaient de moindre qualité.

De quoi d'autre aurait-elle besoin ? Il voulait qu'elle mange des choses riches en calories. À boire. Il pourrait lui apporter quelque chose à boire. Il retourna au frigo où il empila les restes afin de les passer en revue. Il choisissait avec soin, ne prenant que ce qui était digne du palais de Bella.

— Zadiste ?

Merde, il avait oublié que Fhurie était encore dans les parages.

— Ouais, dit-il en ouvrant un Tupperware.

La purée qui s'y trouvait avait l'air bonne, même s'il aurait vraiment préféré lui apporter un plat qu'il aurait lui-même préparé. Non pas qu'il aurait su le faire. Putain, il ne savait pas lire, ne savait pas faire fonctionner une foutue machine à laver, ne savait pas cuisiner.

Il devait la laisser partir afin qu'elle trouve un mâle qui soit doté de plus que d'un demi-cerveau.

— Je voudrais pas me mêler de ce qui me regarde pas, dit Fhurie.

— C'est mal barré.

Dans le placard, il prit un morceau de pain au levain qu'avait fait Fritz et le pressa entre ses doigts. Il était moelleux, mais cela

ne l'empêcha pas de le renifler. Bien, il était assez frais pour Bella.

— Est-ce qu'elle va bien ? Et… toi ?

— Tout va bien.

— Comment c'était ? demanda-t-il en toussotant. Je veux dire, ça m'intéresse pas juste pour Bella, mais… j'ai entendu dire beaucoup de choses et je sais pas quoi croire.

Z. préleva un peu de purée qu'il déposa sur l'assiette à côté de la dinde, puis il ajouta quelques cuillers de riz sauvage qu'il recouvrit d'une bonne dose de jus de viande. Il plaça le tout dans le micro-ondes, content de tomber sur un appareil qu'il savait faire fonctionner. Tout en observant la nourriture tourner, il repensa à la question de son frère et la sensation de Bella lui grimpant sur les hanches lui revint en mémoire. Cette étreinte, parmi la dizaine qu'ils avaient partagées au cours de la nuit, ressortait plus que les autres. Elle avait été tellement merveilleuse sur lui, surtout quand elle l'embrassait…

Tout au long de ses chaleurs, mais plus particulièrement lors de cette étreinte, elle avait raboté l'emprise du passé sur Zadiste en lui offrant quelque chose de bon. Il chérirait la chaleur qu'elle lui avait donnée jusqu'à la fin de ses jours.

Le micro-ondes se manifesta et Z. se rendit compte que Fhurie attendait toujours sa réponse.

Il déposa l'assiette sur un plateau et l'accompagna de couverts en argent afin qu'elle puisse manger de façon convenable.

Tout en faisant volte-face pour quitter la pièce, il murmura :

— J'ai pas les mots pour dire à quel point elle est belle. (Il leva les yeux sur son frère.) La nuit et le fait de devoir la servir ont été pour moi une bénédiction.

Étrangement, Fhurie recula sous le choc, la main tendue.

— Zadiste, tes…

— Il faut que j'apporte sa nourriture à ma *nalla*. On se voit plus tard.

— Attends ! Zadiste ! Tes…

Z. se contenta de lui adresser un signe de la tête avant de poursuivre sa route.

CHAPITRE 35

— Pourquoi tu m'as pas montré ça dès que je suis rentré ? demanda Vhen à son *doggen*. (Voyant le serviteur rougir de honte et d'effroi, il lui posa une main sur l'épaule.) Tout va bien. C'est rien.

— Maître, je suis venu vous trouver dès que j'ai compris que vous étiez revenu pour la journée. Mais alors vous dormiez. Je ne savais pas vraiment ce que signifiaient ces images, et je ne voulais pas vous importuner. Vous ne dormez jamais.

En effet, la séance avec Marissa l'avait soufflé comme une bougie. C'était la première fois qu'il fermait les yeux et sombrait dans l'inconscient depuis… Et puis merde, peu importe. Mais voilà qui posait un problème.

Vhen s'assit devant l'écran de son ordinateur et observa de nouveau le fichier vidéo. Il était identique à ce qu'il avait vu la première fois : un type aux cheveux sombres, vêtu de noir, immobilisant son véhicule devant le portail. Puis descendant de son pick-up. S'approchant pour toucher les rubans de deuil qu'on avait noués aux barreaux métalliques.

Vhen zooma jusqu'à voir clairement le visage de l'individu. Anodin, ni beau ni laid. Mais son corps était massif. Et soit sa veste était matelassée, soit elle dissimulait des armes.

Vhen fit un arrêt sur image et copia la date et l'heure indiquées dans le coin inférieur droit du moniteur. Il bascula sur un autre écran, visionna l'enregistrement de l'autre caméra de surveillance pointée sur le portail, celle qui filmait en infrarouge. En collant la date et l'heure, il cala la lecture à l'instant précis qui l'intéressait.

Et je vous le donne en mille. La température de ce « type » dépassait à peine dix degrés. Un éradiqueur.

Vhen repassa sur le premier écran et agrandit encore l'image sur le visage du tueur qui observait les rubans. Tristesse, peur… colère. Aucune de ces émotions n'était neutre, toutes étaient

liées à quelque chose de personnel. Quelque chose qu'on a perdu.

Ainsi, il s'agissait de l'enfoiré qui avait kidnappé Bella. Il était revenu la chercher.

Vhen ne fut pas surpris que l'éradiqueur soit parvenu à trouver la maison. La nouvelle de l'enlèvement de Bella avait fait le tour de l'espèce, et l'adresse de sa famille n'avait jamais été un secret… au contraire, avec les conseils en spiritualité que prodiguait *mahmen,* la demeure de Thorne Avenue jouissait même d'une certaine notoriété. Il aurait donc suffi d'enlever un civil qui savait où ils vivaient.

La vraie question était de savoir pourquoi l'éradiqueur n'avait pas franchi le portail.

Bon Dieu. Quelle heure était-il ? Seize heures. *Et merde*.

— C'est un éradiqueur, dit Vhen en plantant sa canne dans le plancher et se relevant rapidement. Il faut évacuer la maison sur-le-champ. Va trouver Lahni et dis-lui d'habiller sa maîtresse au plus vite. Ensuite, tu les emmèneras toutes les deux par le tunnel et tu les conduiras au refuge avec la camionnette.

Le *doggen* se décomposait à vue d'œil.

— Maître, je ne me doutais absolument pas que c'était un…

Vhen posa de nouveau une main sur l'épaule du mâle pour l'empêcher de se laisser submerger par une panique dévorante.

— T'as fait au mieux avec les informations que tu possédais. Mais maintenant dépêche-toi. Va trouver Lahni.

Vhen marcha aussi vite qu'il le pouvait jusqu'à la chambre de sa mère.

— *Mahmen ?* appela-t-il en ouvrant la porte. *Mahmen,* réveille-toi.

Sa mère s'assit dans son lit, au milieu des draps de soie. Ses cheveux blancs étaient enfermés dans un bonnet pour la journée.

— Mais… nous sommes encore en plein après-midi. Pourquoi… ?

— Lahni va venir t'aider à t'habiller.

— Par la Vierge, Vhengeance. Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu dois quitter la maison.

— Qu'est-ce que…

— Tout de suite, *mahmen*. Je t'expliquerai plus tard. (Il l'embrassa sur les deux joues tandis que la servante entrait dans la pièce.) Ah, bien. Lahni, je veux que tu habilles ta maîtresse en vitesse.

— Oui, maître, répondit la *doggen* en s'inclinant.

— Vhengeance ! Qu'est-ce que… ?

— Vite. Pars avec les *doggen*. Je t'appellerai.

Alors que sa mère criait son nom, il descendit dans ses quartiers personnels et ferma les portes pour ne plus l'entendre. Il décrocha le téléphone et composa le numéro du manoir de la Confrérie, détestant déjà devoir faire ce qu'il s'apprêtait à faire. Mais la sécurité de Bella passait avant tout. Après avoir enregistré un message qui lui laissa un goût amer dans la bouche, il entra dans son dressing.

À l'heure qu'il était, la demeure était hermétiquement close, comme pendant toute la course du soleil, il n'y avait donc aucun risque qu'un éradiqueur parvienne à entrer. Les volets qui recouvraient les fenêtres comme les portes étaient à l'épreuve du feu et des balles, les murs de la maison étaient faits en pierre et mesuraient près de soixante-dix centimètres d'épaisseur. Pour couronner le tout, il y avait assez de caméras et d'alarmes de sécurité pour détecter ne serait-ce qu'un éternuement dans la propriété. Mais quoi qu'il en soit, il voulait que sa *mahmen* quitte les lieux.

De plus, dès que l'obscurité tomberait, il ouvrirait le portail métallique et déroulerait le tapis de bienvenue. Il voulait que cet éradiqueur entre.

Vhen se débarrassa de sa robe de vison pour enfiler un pantalon noir et un épais pull à col roulé. Il ne sortirait pas ses armes avant que sa mère soit partie. Si tant est qu'elle ne soit pas déjà totalement hystérique, le voir bardé de quincaillerie finirait de lui faire perdre les pédales.

Avant de retourner voir comment avançait l'évacuation, il jeta un coup d'œil au compartiment verrouillé aménagé dans son placard. L'heure de sa dose de dopamine de l'après-midi approchait. Voilà qui tombait parfaitement bien.

En souriant, il sortit de sa chambre sans s'être fait son injection, prêt à laisser tous ses sens entrer dans la danse.

Alors que les volets se relevaient pour la nuit, Zadiste était allongé sur le flanc, à côté de Bella, à la regarder dormir. Elle était étendue sur le dos, dans le creux de son bras, la tête au niveau de son torse. Aucun drap ni aucune couverture ne recouvrait son corps nu ; elle irradiait encore de la chaleur de la veille.

Quand Z. était revenu de la cuisine, elle lui avait mangé dans les mains et s'était endormie pendant qu'il refaisait le lit avec des draps propres. Ils étaient restés couchés l'un à côté de l'autre dans l'obscurité depuis lors.

Il déplaça sa main du haut de la cuisse de Bella à son sein, puis il fit jouer son index sur un de ses tétons. Il n'avait cessé de la caresser depuis des heures, de lui fredonner des airs. Bien qu'il soit totalement épuisé et que ses paupières refusent de faire plus que s'entrouvrir, le calme qui régnait sur eux valait mieux que tout le repos qu'il aurait pu s'offrir en fermant les yeux.

Elle changea de position et leurs hanches se touchèrent, et il fut surpris de sentir l'envie de la prendre monter en lui. Il s'était imaginé qu'il en aurait fini avec ça pour un petit moment.

Il se recula un peu et regarda vers le bas de son corps. La tête de ce dont il s'était servi sur elle s'était faufilée par la fente de son caleçon et, à mesure que son membre s'allongeait, la tête gagnait petit à petit du terrain.

Ayant l'impression d'enfreindre une loi, il se servit du doigt qui avait dessiné des cercles autour des aréoles de Bella pour donner un petit coup dans son érection. La chose était dure, elle revint aussitôt en place.

Il ferma les yeux et, en grimaçant, il la prit dans sa paume. Alors qu'il faisait aller et venir doucement sa main, il fut surpris par le glissement de la peau douce sur la hampe rigide. Et les sensations étaient étranges. Pas à proprement parler désagréables. En réalité, elles ressemblaient vaguement à celles qu'il avait ressenties en pénétrant Bella, mais en moins douces. Infiniment moins.

Putain, quelle poule mouillée ! Avoir peur de sa propre… bite ? queue ? pénis ? Comment était-il censé l'appeler ?

Comment les mâles normaux appelaient-ils leur sexe ? Certes, Georges n'était pas une option. Mais, d'une certaine façon, le désigner comme… *chose,* ne semblait pas non plus très approprié.

Plus maintenant qu'ils s'étaient en quelque sorte serré la main.

Il le relâcha et glissa la paume sous l'élastique de son caleçon. Il se sentait à la fois nauséeux et tendu, mais il se dit qu'il devait aller au bout de son expédition de découverte, ne sachant pas s'il aurait le cœur d'y revenir plus tard.

Il déplaça sa… bite – oui, il commencerait par l'appeler sa bite… – pour qu'elle reste dans le caleçon, sur le côté, puis il toucha les boules qui se trouvaient en dessous. Il sentit comme une onde de choc remonter le long de son érection et un picotement à son extrémité.

C'était plutôt agréable.

Il fronçait les sourcils tout en explorant ce dont la Vierge l'avait doté. Bizarre que tout cela lui appartienne, pende sur lui depuis si longtemps et qu'il n'ait jamais fait ce que tous les jeunes mâles qui viennent de franchir le cap de leur transition font à longueur de journée.

Alors qu'il passait de nouveau les doigts sur ses boules, elles se rétractèrent et son sexe durcit encore un peu plus. Son bas-ventre bouillonnait de sensations et des images de Bella lui venaient à l'esprit, des images d'eux en train de faire l'amour, de lui qui écartait les jambes de Bella et la pénétrait profondément. Il revivait avec une vraisemblance presque douloureuse ce qu'il avait ressenti quand elle était sous lui, ce que son anatomie lui avait procuré, son étroitesse…

Les choses s'emballèrent soudain, toutes ces images dans sa tête, les courants d'énergie qui émanaient de l'endroit où se trouvait sa main. Son souffle se fit plus court. Sa bouche s'entrouvrit. Son corps, soumis à un intense désir, rua, ses hanches se soulevèrent. Incapable de résister, il roula sur le dos et abaissa son caleçon d'un coup sec.

Mais il se rendit alors compte de ce qu'il était en train de faire. Était-il en train de se branler ? À côté de Bella ? Putain, il était vraiment *répugnant*.

Dégoûté par son propre comportement, il desserra la main et entreprit de remonter son caleçon…

— T'arrête pas, dit Bella dans un souffle.

Une onde glaciale lui passa dans le dos. *Grillé*.

Il posa les yeux sur elle tandis que le rouge lui montait aux joues.

Mais elle se contenta de lui sourire en lui caressant le bras.

— T'es si beau. À te cambrer comme tu le faisais, là. Continue, Zadiste. Je sais que t'en as envie, et t'as aucune raison de te sentir gêné. T'es magnifique quand tu te touches.

Elle embrassa son biceps, les yeux posés sur le tissu tendu de son caleçon.

— Va jusqu'au bout, chuchota-t-elle. Laisse-moi te voir aller jusqu'au bout.

Angoissé et se sentant un peu comme un crétin, mais étrangement incapable de s'arrêter, il s'assit et se déshabilla.

Bella émit un petit gloussement approbateur tandis qu'il se rallongeait. Tirant son courage de Bella, il fit lentement glisser sa main sur son ventre, sentant au passage le relief de ses muscles et la douce peau glabre qui les recouvrait. Il ne s'attendait pas vraiment à être capable de poursuivre…

Nom de Dieu. La chose était si dure qu'il sentait son cœur tambouriner à l'intérieur.

Il plongea dans le regard bleu profond de Bella tout en bougeant sa main de bas en haut. Des éclats de plaisir explosèrent en lui et se répandirent dans tout son corps. *Merde…* Le fait que Bella le regarde lui facilitait la tâche, en dépit de tout. Avant, quand on l'observait…

Non, le passé n'avait pas sa place ici. S'il se mettait à penser à ce qui s'était passé un siècle plus tôt, il perdrait ce moment avec Bella.

Il repoussa brutalement le passé et verrouilla les souvenirs de ce qu'on lui avait fait devant des spectateurs. *Les yeux de Bella… regarde-les. Plonge en eux. Noie-toi dedans*.

Son regard était tellement joli, brillant de douceur pour lui, l'enveloppant comme des bras amoureux. Il posa les yeux sur les lèvres de Bella. Sur ses seins. Sur son ventre… Le désir qui

s'accumulait en lui finit par exploser de sorte que le moindre centimètre de son corps fut parcouru d'une tension érotique.

Les yeux de Bella glissèrent vers le bas. Alors qu'elle l'observait se toucher, elle se mordit la lèvre inférieure. Ses crocs étaient deux petites pointes blanches qu'il voulait sentir plonger dans sa peau encore une fois. Il voulait qu'elle se nourrisse sur lui.

— Bella…, grogna-t-il.

Merde, il se prenait *vraiment* au jeu.

Il releva une jambe en gémissant du fond de la gorge à mesure qu'il accélérait les mouvements en s'attardant plus particulièrement sur l'extrémité de son sexe. L'instant d'après, il perdit tout contrôle. Il poussa un hurlement tandis que sa tête s'enfonçait violemment dans l'oreiller et que son dos se cambrait vers le plafond. Des jets tièdes atterrirent sur son torse et sur son ventre et son éjaculation se poursuivit en rythme pendant quelques secondes tandis qu'il en finissait avec ses va-et-vient. Il s'arrêta une fois son gland devenu trop douloureux pour être touché.

Il respirait bruyamment, il était pris de vertiges enivrants en se tournant vers Bella pour l'embrasser. Quand il se recula, il vit avec quelle clarté elle lisait en lui. Elle était consciente de l'avoir aidé à traverser cette première fois. Et pourtant, elle n'avait pas la moindre trace de pitié dans le regard. Elle n'avait pas l'air de le considérer comme un toquard, même si jusqu'alors il n'avait jamais trouvé le courage de poser la main sur son propre corps.

Il ouvrit la bouche.

— Je t'…

Un coup à la porte interrompit la déclaration qu'il n'avait pas lieu de faire.

— N'ouvrez pas cette porte, aboya-t-il tout en s'essuyant avec son caleçon.

Il embrassa Bella et la couvrit d'un drap avant de traverser la chambre.

Il appuya son épaule contre la porte, comme si le visiteur s'apprêtait à entrer de force. C'était peut-être stupide, mais il était hors de question que quiconque voie Bella dans cette

période radieuse qui suivait ses chaleurs. Personne d'autre que lui.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda-t-il.

La voix de Fhurie lui parvint étouffée.

— L'Explorer dans laquelle t'as glissé ton téléphone a bougé la nuit dernière. Elle s'est déplacée jusqu'aux supermarchés où Wellsie a acheté les pommes pour le festival du solstice. On a annulé les commandes, mais on va devoir partir en reconnaissance. Réunion avec tout le monde dans le bureau de Kolher d'ici à dix minutes.

Z. ferma les yeux et posa le front contre le bois de la porte. Retour à la réalité.

— Zadiste ? T'as entendu ?

Il jeta un coup d'œil à Bella, pensant que leur temps ensemble touchait à sa fin. Et à voir la manière dont elle tenait les draps contre son menton, comme si elle avait froid, il sut qu'elle aussi en avait conscience.

Putain… que ça fait mal, pensa-t-il. Il ressentait effectivement… de la douleur.

— J'arrive, dit-il.

Baissant les yeux devant Bella, il se détourna et se dirigea vers la salle de bains.

CHAPITRE 36

Lorsque la nuit tombait, O, enragé, se déplaçait à vive allure dans le chalet et collectait les munitions dont il avait besoin. Il n'était de retour que depuis une demi-heure et la veille n'avait été qu'une pure perte de temps. Il avait tout d'abord été voir l'Oméga et essuyé un sévère coup de gueule. L'arrestation des deux éradiqueurs avait mis leur maître hors de lui, comme si O était responsable du fait que ces deux incompétents se soient fait menotter et coffrer.

Une fois la première vague de colère passée, le bâtard en chef avait soustrait les deux tueurs au monde des humains en resserrant sa prise sur eux, comme sur de vulgaires chiens au bout d'une laisse. Mais de façon assez intéressante, cela avait semblé lui demander quelque effort. Rappeler des membres de la Société à lui ne se faisait pas d'un simple mouvement du poignet, et l'état de faiblesse qui avait suivi était une information dont il fallait se souvenir.

Mais ça n'avait pas duré. Merde, ces deux éradiqueurs devaient sans aucun doute regretter le jour où ils avaient vendu leur âme. L'Oméga s'était occupé d'eux sans perdre de temps, et le spectacle qui avait suivi était digne d'un film de Clive Barker. À ceci près que les tueurs étaient des morts-vivants, le châtiment pouvait donc se poursuivre jusqu'à ce que l'Oméga se lasse.

Il était encore très occupé au moment où O avait quitté les lieux.

Le retour au monde temporel avait été une véritable douche froide. Pendant l'absence de O, certains Bêtas avaient lancé une insurrection. Les quatre membres d'un escadron, pas moins, qui commençaient à s'ennuyer, avaient décidé de s'attaquer à d'autres éradiqueurs ; une espèce de chasse à l'homme qui s'était soldée par un certain nombre de victimes dans les rangs de la Société. Les messages vocaux de U, toujours plus

frénétiques et laissés en l'espace de six heures, apportaient le genre d'informations qui donnent envie à celui qui les écoute de hurler à la mort.

Bordel de merde. U était un incapable fini dans le rôle de second. Il n'avait pas réussi à mettre un terme à la rébellion des Bêtas et un humain avait été tué pendant les échauffourées. O se foutait pas mal de ce type mais, ce qui le contrariait, c'était son cadavre. La dernière chose dont il avait besoin, c'était que les flics s'en mêlent. Encore une fois.

O avait donc dû se rendre sur les lieux et se salir les mains pour se débarrasser du putain de cadavre, puis il avait perdu plusieurs heures à identifier les Bêtas réfractaires et à rendre à chacun une petite visite. Il aurait voulu les tuer, mais de nouvelles pertes dans les rangs de la Société l'auraient conduit à une nouvelle entrevue avec le maître.

Quand il eut enfin fini de faire passer un sale moment au quartette d'abrutis, à peine une demi-heure plus tôt, il était dans un état de rage absolue. Et c'était alors que U avait appelé pour lui annoncer la bonne nouvelle : toutes les commandes de pommes passées pour le festival du solstice avaient été annulées. Et pourquoi ? Parce que, d'une façon ou d'une autre, les vampires s'étaient rendu compte que quelqu'un s'y intéressait de près.

Ouais, U avait été bon sur le côté furtif de la tâche. *Putain*.

Le sacrifice de masse qu'il voulait offrir à l'Oméga n'était donc plus d'actualité. O se retrouvait sans rien pour amadouer le maître. Et si sa femme était encore en vie, il lui serait encore plus difficile d'en faire une éradiqueuse.

C'était à ce moment-là que O avait pété un plomb. Il avait engueulé U au téléphone. L'avait assaisonné d'un bon nombre d'obscénités. Et U avait accueilli la volée téléphonique comme une gonzesse : il s'était tu, se contentant de faire le dos rond, le temps que l'orage passe. Le mutisme de U avait rendu O fou. Il avait toujours eu en horreur les gens qui ne se défendaient pas.

Putain. Il avait pensé que U était solide, mais en réalité, ce crétin était faible, ça le rendait malade. Il comprit qu'il lui fallait planter un couteau dans la poitrine de U, ce qu'il ne manquerait

pas de faire, mais il avait eu sa dose de distractions pour la journée.

Qu'ils aillent tous se faire foutre : la Société, U, les Bêtas et l'Oméga. Il avait d'autres chats plus importants à fouetter.

O prit les clés du pick-up avant de sortir du chalet. Il allait se rendre directement au 27 Thorne Avenue et pénétrerait dans la demeure qui s'y trouvait. C'était peut-être le désespoir qui s'exprimait, mais O était persuadé que la réponse qu'il cherchait se trouvait derrière ce portail métallique.

Il allait enfin en apprendre un peu plus sur sa femme.

Il était presque arrivé devant le F-150 quand un bourdonnement lui vrilla la nuque, certainement à cause de cette engueulade avec U. Il n'y prêta pas plus d'attention et s'installa au volant. Tout en s'éloignant du chalet, il tira sur le col de sa chemise, puis il toussa à plusieurs reprises pour essayer d'amoindrir la pression. *Merde*. Il se sentait vraiment bizarre.

Cinq cents mètres plus loin, il luttait pour respirer. Les mains serrées sur la gorge, s'étranglant à moitié, il tourna le volant sur la droite et écrasa la pédale de frein. Il ouvrit la porte d'un coup d'épaule et sortit en chancelant. L'air frais le soulagea quelques instants puis la sensation de suffocation le reprit.

O tomba à genoux. Et, tandis qu'il s'affalait dans la neige, la tête la première, sa vision allait et venait par intermittence, comme une ampoule mal vissée. Puis il perdit connaissance.

Zadiste descendit le couloir pour se rendre dans le bureau de Kolher. Bien que son corps soit lent, son esprit était alerte. Quand il pénétra dans la pièce, tous les autres étaient déjà là, et le groupe plongea dans le silence. Ne leur prêtant pas la moindre attention, il garda les yeux rivés au sol tout en gagnant le coin dans lequel il se calait habituellement. Il entendit quelqu'un se racler la gorge histoire d'ouvrir les festivités. Certainement Kolher.

Tohrment prit la parole.

— Le frère de Bella a appelé. Il a retiré sa demande de *rehclusion* et demandé qu'elle reste avec nous encore quelques jours.

Z. leva la tête brusquement.

— Pourquoi ?

— Il a pas donné de raison… (Les yeux de Tohr, fixés sur le visage de Z., se rétrécirent.) Oh… mon Dieu.

Tous les autres portèrent leur regard sur Z., et certains émirent un soupir étouffé. Tous, ses frères comme Butch, l'observaient fixement.

— Mais, putain, qu'est-ce qui vous prend à me regarder comme ça ?

Fhurie désigna le miroir ancien accroché au mur, à côté de la double porte.

— Regarde-toi.

Zadiste traversa la pièce, prêt à les envoyer paître. Seule Bella comptait…

Il resta bouche bée devant son reflet. Il tendit une main tremblante vers les yeux que renvoyait l'antique surface polie. Ses iris n'étaient plus noirs. Ils étaient jaunes. Comme ceux de son frère jumeau.

— Fhurie ? dit-il doucement. Fhurie… qu'est-ce qui m'arrive ?

Tandis que ce dernier s'approchait de son frère, son visage apparut juste à côté de celui de Z. Puis, le reflet sombre de Kolher, tout en cheveux et lunettes noires, se dessina à son tour dans le miroir. Puis la beauté angélique de Rhage. Et la casquette des Sox de Viszs. Et la brosse de Tohrment. Et le nez défoncé de Butch.

Un par un, tous s'approchèrent et posèrent en douceur à tour de rôle une large main sur les épaules de Zadiste.

— Bienvenue pour ton retour parmi nous, mon frère, murmura Fhurie.

Zadiste observa les mâles qui se tenaient derrière lui. Et une pensée bizarre lui passa par la tête : il se dit que s'il se laissait tomber en arrière… ils le rattraperaient.

Peu après que Zadiste eut quitté la chambre, Bella se leva et se mit à sa recherche. Elle était sur le point d'appeler son frère pour convenir d'une rencontre quand elle avait pris conscience

qu'il lui fallait d'abord s'occuper de son amant avant de se replonger dans ses problèmes familiaux.

Zadiste avait enfin besoin d'elle. Un vrai besoin. Il était à bout de forces après ce moment passé ensemble, elle savait parfaitement combien il était affamé, combien il devait avoir envie de se nourrir. Avec tout le sang de Zadiste qui lui coulait dans les veines, elle ressentait l'intensité de sa faim et savait également avec précision où il se trouvait dans la demeure. Il lui suffisait de laisser aller ses sens pour percevoir sa présence et le localise.

Bella descendit le couloir aux statues en suivant la pulsation de Zadiste, puis elle tourna et se dirigea vers la double porte qui faisait face à l'escalier. Des voix masculines en colère résonnaient dans le bureau, celle de Zadiste était du lot.

— Il est hors de question que tu sortes cette nuit ! cria quelqu'un.

Zadiste répondit d'un ton venimeux.

— T'avise pas à me donner des ordres, Tohr. Ça me met en boule et tu perds ton temps.

— Regarde-toi, t'es squelettique ! Tu sortiras pas avant de t'être nourri.

Bella pénétra dans la pièce au moment précis où Zadiste disait :

— Essaie un peu de me retenir pour voir, *mon frère*.

Sous le regard des autres, les deux mâles se tenaient nez à nez, les yeux dans les yeux et ils montraient les crocs. *Bon Dieu,* pensa-t-elle. *Que d'agressivité !*

Mais… Tohrment avait raison. Elle ne s'en était pas aperçue dans l'obscurité de la chambre mais, à présent, dans la lumière de cette pièce, Zadiste semblait à demi mort. Les os de son crâne saillaient sous sa peau, son tee-shirt trop lâche pendouillait sur son corps, son pantalon ne tenait plus à sa taille. Son regard sombre était toujours aussi acéré mais, pour le reste, il était dans un sale état.

Tohr secoua la tête.

— Sois un peu raisonnable…

— Je veillerai à ce que Bella obtienne sa revhanche. Voilà qui est parfaitement raisonnable.

— Non, ça l'est pas, dit-elle.

Son intervention attira tous les regards sur elle.

Alors que Zadiste la regardait, ses iris changèrent de couleur, passant en un éclair du noir profond habituel à un jaune brillant, incandescent.

— Tes yeux, murmura-t-elle. Qu'est-ce qui s'est passé avec tes… ?

— Bella, ton frère a demandé que tu restes ici encore quelque temps, l'interrompit Kolher.

Elle fut tellement surprise qu'elle détourna les yeux de Zadiste.

— Je vous demande pardon, Majesté ?

— Il ne souhaite plus que je veille à l'exécution de la demande de *rehclusion* pour le moment, mais veut que tu restes ici.

— Pourquoi ?

— Aucune idée. Tu pourrais peut-être lui demander ?

Merde, comme si les choses n'étaient pas déjà assez confuses. Elle posa de nouveau les yeux sur Zadiste, mais il paraissait absorbé par une fenêtre de l'autre côté de la pièce.

— Bien entendu, t'es la bienvenue si tu souhaites rester, ajouta Kolher.

Voyant Zadiste se raidir, elle se demanda à quel point c'était vrai.

— J'ai aucune envie d'obtenir ma revhanche, dit-elle d'une voix forte.

Zadiste se retourna brusquement et elle s'adressa directement à lui.

— Je te suis reconnaissante pour ce que tu as fait. Mais je veux pas que quelqu'un se fasse blesser en partant à la poursuite de cet éradiqueur qui m'a séquestrée. Encore moins si c'est toi.

Les sourcils de Zadiste s'abaissèrent jusqu'à toucher ses yeux.

— Ça te concerne pas.

— Ah non ? (Alors que des images de Zadiste partant au combat lui venaient en tête, la terreur prit le pas sur tout le reste.) Bon Dieu, Zadiste… J'ai aucune envie d'être responsable de ta sortie suicidaire.

— Cet éradiqueur finira le nez dans la poussière, pas moi.

— T'es pas sérieux ! Par la Vierge, regarde-toi. Tu peux pas te battre en l'état. T'es trop faible.

Un sifflement collectif traversa la pièce et les yeux de Zadiste virèrent au noir.

Oh… merde. Bella posa une main sur sa bouche. Faible. Elle l'avait traité de faible. Devant toute la Confrérie.

Il n'y avait pas de pire insulte. Le simple fait d'insinuer qu'un mâle n'était pas capable de se débrouiller seul par manque de force était impardonnable dans la classe des guerriers, quelle qu'en soit la raison. Mais dire les choses aussi crûment, et devant témoins, équivalait à une véritable castration sociale, une condamnation sans appel de sa qualité même de mâle.

Bella accourut vers lui.

— Je suis désolée, c'est pas ce que je voulais dire…

Zadiste recula pour éviter son étreinte.

— Éloigne-toi de moi.

Elle posa de nouveau une main sur sa bouche tandis qu'il la contournait comme si elle avait été une grenade. Il franchit la porte et le bruit de ses pas s'évanouit dans le couloir. Quand elle eut rassemblé suffisamment de courage, elle croisa le regard désapprobateur des frères de Zadiste.

— Je vais lui présenter mes excuses tout de suite. Et écoutez-moi, à aucun moment je remets en question sa force ou son courage. Je m'inquiète pour lui parce que…

Dis-le-leur, pensa-t-elle. Ils comprendront.

— Je l'aime.

La tension qui régnait dans la pièce se relâcha brusquement. Du moins en grande partie. Fhurie se détourna et s'avança vers le feu pour s'appuyer au manteau de la cheminée. Il baissa la tête comme pour plonger dans les flammes.

— Je suis heureux que tu ressentes ça, dit Kolher. Il en a besoin. Maintenant, va le trouver et présente-lui tes excuses.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter la pièce, Tohrment se plaça face à elle et la regarda droit dans les yeux.

— Essaie de le nourrir par la même occasion, d'accord ?

— Je prie pour qu'il me laisse faire.

CHAPITRE 37

Vhengeance erra dans la maison, passant de chambre en chambre d'un pas agité, incapable de rester en place. Sa vision était teintée de rouge, ses sens en alerte, et sa canne mise de côté depuis des heures. À la différence de d'habitude, il n'avait pas froid, il avait ôté son col roulé, laissant pendre ses armes à même sa peau. Il ressentait chaque parcelle de son corps et se délectait du sentiment de puissance que lui procuraient ses os et ses muscles. Il y avait aussi d'autres sensations. Des sensations qu'il n'avait pas ressenties depuis…

Bon sang, cela faisait bien dix ans qu'il ne s'était pas laissé aller aussi loin et, comme tout cela était calculé, un plongeon délibéré dans la folie, il sentait qu'il se contrôlait. C'était certainement une erreur dangereuse, mais il s'en foutait. Il se sentait… libéré. Il voulait affronter cet adversaire, animé d'un désespoir qui, au fond, était purement sexuel.

Il se sentait d'ailleurs profondément frustré.

Il regarda par l'une des fenêtres de la bibliothèque. Il avait laissé le portail largement ouvert, histoire d'encourager les visiteurs. Rien. *Nada*. Que dalle.

L'horloge marqua les douze coups de minuit.

Il était absolument certain que l'éradiqueur se montrerait, mais personne n'avait franchi le portail, ni remonté l'allée jusqu'à la maison. Et d'après ce qu'il avait vu grâce aux caméras qui pointaient vers l'extérieur, les voitures qui étaient passées dans la rue appartenaient toutes à des habitants du quartier : de nombreuses Mercedes, une Maybach, plusieurs 4 x 4 de chez Lexus et quatre BMW.

Nom de Dieu. Il en avait après ce tueur, à tel point qu'il aurait presque crié, et ce besoin de se battre, d'obtenir la revhanche de sa famille, de protéger son territoire, était parfaitement sensé. Sa lignée remontait jusqu'à l'élite des guerriers du côté de sa mère ; l'agressivité coulait à flots dans

ses veines, depuis toujours. Si l'on ajoutait à sa nature profonde, la colère qu'il ressentait à propos de sa sœur et le fait qu'il ait dû chasser sa *mahmen* de chez elle en pleine journée, pas étonnant qu'il se sente alors comme une véritable poudrière.

Il pensa à la Confrérie. Il aurait pu être le candidat parfait, s'ils l'avaient recruté avant sa transition… Même si personne ne semblait plus savoir quel était leur rôle. Ils s'étaient coupés de la civilisation vampire en déclin pour devenir cette enclave secrète, se protégeant plus eux-mêmes qu'ils protégeaient l'espèce qu'ils avaient pourtant juré de défendre.

Merde, il ne pouvait s'empêcher de penser que, s'ils s'étaient un peu plus préoccupés de leur tâche et un peu moins d'eux-mêmes, l'enlèvement de Bella aurait pu être évité. Au pire, ils l'auraient retrouvée aussitôt après.

Alors qu'une nouvelle vague de colère déferlait en lui, il poursuivit ses déambulations aléatoires, regardant par les fenêtres, par les portes et sur ses moniteurs. Il finit par décider qu'attendre ne servait à rien. Ça n'allait faire que le rendre fou d'errer sans but toute la nuit alors que son travail l'attendait dans le centre-ville. S'il activait les systèmes d'alarme et qu'ils se déclenchaient, il pourrait toujours revenir en se dématérialisant en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

Il remonta dans sa chambre, gagna son dressing et s'arrêta devant le petit compartiment verrouillé. Il n'était pas envisageable de partir travailler sans prendre sa dose, même si cela impliquait qu'il lui faudrait utiliser une arme plutôt que ses poings au cas où cet enfoiré d'éradiqueur se pointerait.

Vhen s'empara de sa fiole de dopamine, d'une seringue et de son garrot. Tout en préparant l'aiguille et en enroulant la bande élastique autour de son bras, il observa le liquide cristallin qu'il s'apprêtait à s'injecter dans les veines. Havers l'avait averti que de telles doses pouvaient provoquer des effets secondaires tels que la paranoïa, chez certains vampires. D'autant que Vhen avait doublé les quantités prescrites depuis… merde, depuis que Bella avait été enlevée. Peut-être était-il finalement en train de perdre les pédales.

Il repensa alors à la température corporelle de la chose qui s'était arrêtée devant le portail. Une température de dix degrés

ne correspondait à rien de vivant. Pas chez les humains en tout cas.

Il s'injecta la dopamine et attendit de retrouver sa vision et de ne plus sentir son corps. Puis il s'habilla chaudement, saisit sa canne et sortit.

Zadiste entra dans le *Zero Sum* d'un pas vif, parfaitement conscient de l'inquiétude silencieuse de Fhurie qui planait sur lui comme un brouillard humide. Heureusement qu'il parvenait sans difficulté à ne pas prêter la moindre attention à son jumeau, car autrement son désespoir aurait fini par l'engluer.

« Faible. T'es trop faible. »

Soit, il allait y remédier.

— Donne-moi vingt minutes, dit-il à Fhurie. Et retrouve-moi derrière, dans la ruelle.

Il ne perdit pas une seconde. Il choisit une des putes humaines qui travaillaient ce soir et dont les cheveux étaient retenus en chignon, il lui donna 200 dollars, puis la poussa quasiment hors du club. Elle n'avait pas l'air de s'inquiéter de son visage, ni de sa taille, ni même de la façon dont il la bousculait. Ses yeux regardaient en permanence dans le vague, elle était passablement défoncée.

Une fois dans la ruelle, elle rit un peu trop fort.

— Comment on le fait ? demanda-t-elle tout en entreprenant une petite danse sur ses talons télescopiques.

Elle trébucha, puis tendit les mains au-dessus de sa tête et s'étira dans le froid.

— T'as l'air d'aimer le sexe à la manière forte. Ça me va aussi.

Il la fit se tourner face aux briques et la maintint par la nuque. Comme elle gloussait en faisant mine de se débattre, il resserra son emprise et repensa aux innombrables femelles sur lesquelles il s'était nourri au fil des ans. Parvenait-il vraiment à effacer complètement leur mémoire ? Ne se réveillaient elles pas en plein cauchemar lorsque leur subconscient se manifestait ?

U*tilisateur,* pensa-t-il. Il était un utilisateur. Tout comme la Maîtresse.

Sauf qu'il n'avait pas le choix.

Ou alors l'avait-il ? Il aurait pu se servir de Bella ce soir ; c'est même ce qu'elle aurait voulu. Mais s'il s'était nourri sur elle, il n'en aurait été que plus difficile pour eux de se séparer. Et c'était la seule possibilité envisageable. Elle ne souhaitait pas obtenir sa revhanche. Il était incapable de vivre sachant cet éradiqueur présent quelque part sur cette terre…

Mais surtout, il ne pouvait pas se faire à l'idée d'observer Bella se détruire en essayant d'aimer un mâle qui n'était pas fait pour elle. Il devait la pousser à s'éloigner de lui. Il voulait qu'elle soit heureuse et en sécurité, il voulait qu'elle se réveille chaque jour avec un sourire radieux sur le visage, pendant mille ans. Il voulait qu'elle soit unie, avec un mâle dont elle pourrait être fière.

En dépit de l'attachement qu'il avait pour elle, il voulait qu'elle connaisse le bonheur plus encore qu'il voulait qu'ils soient ensemble.

La prostituée se tortilla.

— Bon, on s'y met, papi ? Je suis tout excitée, moi.

Z. dénuda ses crocs et se cambra en arrière, prêt à frapper.

— Zadiste – *non !*

La voix de Bella le força à tourner la tête. Elle se tenait au milieu de la ruelle, à moins de cinq mètres de lui. L'horreur se lisait dans ses yeux et sur sa bouche ouverte.

— Non, dit-elle d'une voix enrouée. Fais… pas ça.

Sa première envie fut de la ramener à la maison avant de lui hurler de s'en aller. Sa deuxième fut qu'elle lui offrait là une chance de rompre les liens qui les unissaient. Ce serait une manœuvre à effectuer avec minutie et qui impliquerait beaucoup de peine, mais elle finirait par se remettre de l'amputation. Même si ce ne serait pas le cas pour lui.

La pute contempla la scène avant de partir d'un petit rire joyeux et aigu.

— Elle est là pour regarder ? Dans ce cas, c'est cinquante billets de plus.

Bella porta une main à sa gorge tandis que Zadiste Maintenait l'humaine entre son corps et le mur de brique. La douleur qui lui transperçait la poitrine était si intense qu'elle

peinait à respirer. Le voir si proche d'une autre femelle… une humaine, prostituée de surcroît… pour se nourrir ? après tout ce qu'ils avaient partagé la veille ?

— Je t'en prie, dit-elle. Sers-toi de moi. Prends-moi. Mais fais pas ça.

Il obligea la femelle à se retourner de sorte qu'elle se retrouve face à Bella, puis il verrouilla un bras autour de son buste. Elle rit et se débattit, frottant son corps contre lui, ondulant des hanches.

Bella tendit la main dans l'air glacial.

— Je t'aime. Je voulais pas t'insulter devant tes frères. Mais je t'en prie, te venge pas comme ça.

Les yeux de Zadiste se verrouillèrent sur ceux de Bella. La tristesse brillait en eux, un désespoir infini, mais il dénuda ses crocs… et les planta dans le cou de la femme. Bella hurla tandis qu'il avalait ; l'humaine partit d'un nouveau rire extravagant mais mélodieux.

Bella chancela en reculant. Les yeux de Zadiste étaient toujours plongés dans les siens, même lorsqu'il changea de position pour boire plus encore. Incapable de supporter ce spectacle plus longtemps, elle se dématérialisa vers le seul endroit qui lui vint à l'esprit.

Sa maison de famille.

CHAPITRE 38

— Le Révérend veut vous voir.

Fhurie leva les yeux du verre d'eau de seltz qu'il avait commandé. Une des montagnes qui faisait office de videur au *Zero Sum* le surplombait. Le Maure transpirait une espèce de menace tranquille.

— Et pour quelle raison ?

— Vous êtes un client estimé.

— Qu'il me foute la paix, dans ce cas.

— Dois-je prendre ça pour un refus ?

Fhurie haussa un sourcil.

— Ouais, on peut dire ça.

Le Maure disparut avant de revenir avec du renfort : deux types tout aussi imposants que lui.

— Le Révérend veut vous voir.

— Ouais, tu l'as déjà dit.

— Maintenant.

La seule raison qui poussa Fhurie à se glisser hors de l'alcôve, fut que les molosses semblaient disposés à le porter et qu'il n'avait nullement besoin de l'attention qu'il ne manquerait pas de s'attirer en les tabassant.

À peine fut-il entré dans l'officine du Révérend qu'il perçut aussitôt l'état d'esprit venimeux qui animait ce dernier. Non pas que cela tienne du scoop.

— Laissez-nous, marmonna le vampire, assis à son bureau.

Tandis que la pièce se vidait, il s'appuya contre le dossier de son fauteuil. Son regard violet était acéré. Son instinct commanda à Fhurie de glisser une main dans son dos, à proximité de la dague passée dans sa ceinture.

— J'ai repensé à notre petit entretien de la dernière fois, dit le Révérend en formant un triangle avec ses doigts.

La lumière qui tombait du plafond soulignait ses pommettes hautes, sa mâchoire carrée et ses larges épaules. Sa coupe à

l'iroquoise avait été tondue ; la bande noire ne dépassait plus de son crâne que d'à peine cinq centimètres.

— Ouais…, j'ai repensé au fait que tu connaissais mon petit secret. Je me sens à nu.

Fhurie garda le silence, se demandant bien où il voulait en venir.

Le Révérend recula sa chaise et croisa les jambes, posant sa cheville sur son genou opposé. Son costume de luxe s'entrouvrit, laissant apparaître un large torse.

— T'imagines sans doute facilement ce que je ressens. À quel point ça m'empêche de dormir.

— Essaie le Stilnox. Tu feras de beaux rêves.

— Je pourrais aussi fumer des tas d'herbe rouge. Un peu comme toi, pas vrai ? (Il passa une main sur le restant de sa crête tout en tordant les lèvres dans un sourire entendu.) Je m'inquiète vraiment pour ma sécurité.

Ça pour un mensonge… Le type s'entourait en permanence de Maures aussi intelligents que mortels. Il appartenait sans le moindre doute à la classe des gens capables de régler seuls leurs problèmes. De plus, les *symphathe* bénéficiaient, pour les querelles, de sérieux avantages.

Le Révérend cessa de sourire.

— Je me suis dit que peut-être tu pourrais me livrer ton secret. Comme ça on serait quittes.

— J'ai pas de secret.

— Je te crois pas… *frangin*. (La bouche du Révérend se déforma de nouveau sur les côtés, mais son regard demeura d'un violet glacial.) T'appartiens à la Confrérie. Tout comme les deux mâles balèzes avec qui tu viens ici. Celui qui porte un bouc et qui boit ma vodka. Et le type au visage ravagé qui pompe mes filles. Je sais pas trop quoi penser de l'humain avec lequel tu traînes, mais peu importe.

Fhurie le regardait fixement de l'autre côté du bureau.

— Tu viens juste de transgresser l'intégralité des règles sociales établies par l'espèce. Mais pouvais-je vraiment m'attendre à ce qu'un trafiquant de drogue sache se comporter convenablement ?

— Et comme les consommateurs mentent systématiquement, j'imagine que ma question était inutile de toute façon, n'est-ce pas ?

— Fais attention où tu mets les pieds, mec, dit Fhurie d'une voix grave.

— Ou alors quoi ? T'admets appartenir à la Confrérie, et je dois me préparer à recevoir des coups, c'est ça ?

— La santé est quelque chose de précieux.

— Pourquoi est-ce que tu refuses de l'admettre ? T'as peur que l'espèce que vous trahissez se rebelle ? C'est à cause de vos prestations minables que vous vous terrez ?

Fhurie se détourna.

— Je vois pas pourquoi c'est à moi que tu poses ces questions.

— Pour ce qui est de l'herbe rouge, reprit le Révérend d'une voix acérée comme une lame. Je suis en rupture de stock.

Une pointe de malaise comprima la poitrine de Fhurie. Il regarda par-dessus son épaule.

— Il y a d'autres revendeurs.

— Je te souhaite bien du plaisir pour les trouver.

Fhurie posa la main sur la poignée de la porte. Comme elle refusait de tourner, il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la pièce. Le Révérend l'observait, calme comme un fauve. Et il le maintenait enfermé dans son officine par la simple force de sa volonté.

Fhurie affirma sa prise et tira, arrachant la pièce de cuivre de son support. Alors que la porte battait mollement, il lança la poignée sur le bureau du Révérend.

— Je crois que tu vas devoir réparer ce truc.

Il n'avait pas fait trois pas qu'une main lui agrippa le bras. Le visage du Révérend était aussi inexpressif qu'une pierre, tout comme sa prise était solide. L'espace d'un clin d'œil, quelque chose passa entre eux, une espèce d'échange… un courant…

Venue de nulle part, une vague de culpabilité submergea Fhurie, comme si quelqu'un avait ouvert la porte à ses préoccupations et ses craintes les plus intimes quant l'avenir de l'espèce. Il lui fallait réagir, il ne supportait pas cette pression.

Surfant sur cette vague, il se surprit à lâcher tout de go :

— Nous vivons et mourrons pour les nôtres. L'espèce est notre seule et unique préoccupation. Nous combattons chaque nuit et comptons les jarres des éradiqueurs que nous éliminons. La furtivité est notre mode opératoire. Moins les civils en savent à notre sujet et mieux ça vaut pour leur sécurité. Voilà pourquoi nous avons disparu.

À peine les mots avaient-ils quitté sa bouche qu'il se maudit de les avoir prononcés.

Putain de merde, il faut vraiment se méfier en permanence de ces symphathe, pensa-t-il. Comme des sentiments que l'on éprouve quand on se trouve à proximité de l'un d'eux.

— Lâche-moi, mangeur de péchés, dit-il les dents serrées. Et tu ferais mieux de rester hors de ma tête.

La pression qu'il ressentait s'évanouit subitement tandis que le Révérend s'inclinait légèrement, une marque de respect qui frappa Fhurie.

— Au fait, tu connais la dernière, guerrier ? Je viens juste de recevoir une livraison d'herbe rouge.

Le Révérend passa tout près de lui avant de s'enfoncer petit à petit dans la foule ; sa coupe iroquoise, ses larges épaules et son aura disparurent au milieu des gens dont il satisfaisait les addictions.

Bella se matérialisa devant sa maison familiale. L'éclairage extérieur était éteint, ce qui était étrange, mais, comme elle pleurait, elle n'aurait de toute façon pas vu grand-chose. Elle franchit la porte, désactiva l'alarme et s'avança dans le hall d'entrée.

Comment Zadiste avait-il pu lui faire une chose pareille ? Elle n'aurait pas plus souffert s'il avait fait l'amour à quelqu'un d'autre sous ses yeux. Merde, elle avait toujours su qu'il pouvait se montrer cruel, mais là c'était trop, même pour lui…

Sauf que cela ne pouvait pas être sa réponse à l'affront social qu'elle lui avait fait. C'était bien trop mesquin. Elle le suspectait d'avoir mordu cette humaine en guise de déclaration de rupture. Il avait voulu envoyer un message, lui annoncer sans la moindre équivoque qu'elle n'était pas la bienvenue dans sa vie.

Eh bien, le message était passé.

Découragée, abattue, elle balaya du regard le hall de la maison. Rien n'avait changé. Le papier peint bleu soyeux, le sol de marbre noir, le lustre étincelant au plafond. C'était comme de faire un bond dans le temps. Elle avait grandi dans cette maison, la dernière enfant que sa mère porterait jamais, la petite sœur dorlotée d'un frère qui la chérissait, la fille d'un père qu'elle ne connaîtrait jamais…

Une seconde. Tout était calme. Bien trop calme.

— *Mahmen ?* Lahni ? (Pas de réponse. Elle essuya ses larmes.) Lahni ?

Mais où étaient les *doggen ?* Et sa mère ? Elle se doutait que Vhen serait sorti comme chaque nuit à s'occuper de Dieu seul savait quoi et ne s'attendait pas à le voir. Mais les autres restaient toujours à la maison.

Bella s'avança vers le pied l'escalier et cria :

— *Mahmen ?*

Elle monta à l'étage et courut jusqu'à la chambre de sa mère. Les draps étaient en désordre sur le lit… chose que les *doggen* n'auraient jamais tolérée en temps normal. Gagnée par la terreur, elle descendit le couloir vers la chambre de son frère. Son lit aussi était défait, les draps Frette et les multiples couvertures en fourrure qu'il utilisait habituellement étaient tous rejetés sur le côté. Il régnait un chaos tout à fait inhabituel.

La maison n'était pas un endroit sûr. C'était pourquoi Vhen avait insisté pour qu'elle reste avec la Confrérie.

Bella se rendit dans le couloir à toute vitesse puis dévala l'escalier quatre à quatre. Il lui fallait sortir pour se dématérialiser car tous les murs de la demeure étaient garnis d'acier.

Elle franchit la porte d'entrée en trombe… et se retrouva sans nulle part où aller. Elle ne connaissait même pas l'adresse du refuge de son frère, mais c'était certainement là-bas qu'il avait conduit *mahmen* et le *doggen*. Et elle n'allait certainement pas prendre le temps de l'appeler, pas de la maison en tout cas.

Elle n'avait pas le choix. Elle avait le cœur brisé, elle était en colère, épuisée et l'idée de retourner au complexe de la Confrérie n'arrangeait rien à son état. Mais elle savait se

montrer raisonnable. Elle ferma les yeux et se dématérialisa vers le manoir.

Zadiste en finit rapidement avec la prostituée avant de se concentrer sur Bella. Puisque son sang coulait en elle, il la sentit se dématérialiser vers le sud-est. Il estima qu'elle devait se trouver quelque part entre Bellman Road et Thorne Avenue : un des plus luxueux quartiers de la ville. Elle se rendait sans aucun doute à sa maison familiale.

Ses instincts s'emballèrent ; l'appel de son frère avait été des plus bizarres. Il était prêt à parier que quelque chose se tramait là-bas. Pour quelle autre raison aurait-il voulu que sa sœur reste à la Confrérie après avoir été à deux doigts de faire d'elle une femelle *rehcluse ?*

À l'instant même où Z. allait se lancer à sa recherche, il la sentit se déplacer de nouveau. Cette fois, elle se matérialisa devant le manoir de la Confrérie. Et y resta.

Dieu soit loué. Il n'avait plus à se préoccuper de sa sécurité pour le moment.

Brusquement, la porte de secours du club s'ouvrit sur un Fhurie qui paraissait résolument austère.

— Tu t'es nourri ?

— Ouais.

— Tu devrais rentrer et attendre que la force te revienne.

— C'est déjà le cas.

Enfin presque.

Fhurie se tut et tous deux tournèrent instantanément la tête en direction de Trade Street. À l'extrémité de la ruelle se trouvaient trois types aux cheveux blancs, vêtus de noir et qui s'approchaient en file indienne. Les éradiqueurs gardaient les yeux rivés droit devant eux, comme s'ils avaient repéré une cible sur laquelle ils fondaient.

Sans échanger le moindre mot, Fhurie et Z. se mirent tous deux à courir en silence, aériens dans leurs mouvements sur la neige fraîchement tombée. Arrivés à l'embranchement avec Trade Street, ils constatèrent qu'en fait de proie, les éradiqueurs retrouvaient un autre de leurs groupes – dont deux membres étaient bruns.

Z. empoigna l'une de ses dagues et focalisa son attention sur les deux bruns. Douce Vierge de l'Estompe, faites que l'un d'eux soit celui qu'il cherchait.

— Attends, Z., siffla Fhurie tout en sortant son téléphone portable. Bouge pas, le temps que j'appelle des renforts.

— Et qu'est-ce que tu dirais de passer ton coup de fil (il tira la dague de son étui) pendant que je tue ?

Z. se lança à l'assaut, gardant la lame plaquée contre sa cuisse car ils se trouvaient dans une zone des plus exposées et peuplée d'humains.

Les éradiqueurs le remarquèrent instantanément et se mirent en position d'attaque, les genoux pliés et les bras en avant. Il entreprit de circonscrire le groupe en décrivant un large cercle au pas de course. Ils répondirent à sa course, se tournèrent pour se regrouper en un triangle qui lui faisait face. Et quand il se recula dans les ombres, les éradiqueurs le suivirent comme un seul homme.

Une fois que l'obscurité les avait tous avalés, Zadiste brandit sa dague au-dessus de sa tête, il dénuda les crocs et se lança à l'attaque. Il pria pour qu'une fois que la danse et la mélopée de la mort se tairaient l'un des deux éradiqueurs aux cheveux sombres présente des racines blanches.

CHAPITRE 39

L'aube poignait tout juste quand U approcha du chalet dont il ouvrit la porte. Il ralentit le pas en entrant, histoire de savourer l'instant. Le quartier général lui appartenait. Il était à présent le grand éradiqueur. O n'était plus.

U avait du mal à croire qu'il y était allé et qu'il l'avait fait. Il avait du mal à croire qu'il en avait eu suffisamment dans le pantalon pour demander à l'Oméga un changement de direction. Et par-dessus tout, il avait du mal à croire que le maître ait accepté de rappeler O à lui.

Ce n'était pas dans la nature de U de diriger, mais il n'avait pas le choix. Après les événements de la veille avec les Bêtas rebelles, qui venaient s'ajouter aux arrestations et aux insurrections, la possibilité d'une anarchie totale au sein des éradiqueurs se précisait de plus en plus. Et pendant ce temps-là, O n'avait pas été à la hauteur aux commandes. Il avait même paru saoulé par son rôle de meneur.

U s'était retrouvé au pied du mur. Voilà presque deux siècles qu'il faisait partie de la Société et il aurait préféré être damné que de la voir se muer en une vague confédération de tueurs à gage désorganisés qui partiraient à la chasse aux vampires quand bon leur semblerait. Nom de Dieu, ils semblaient avoir déjà oublié qui était leur véritable cible, et cela faisait trois jours que O laissait les choses dérailler.

Non, dans le monde temporel, la Société devait être dirigée d'une main de fer, avec détermination. O devait être remplacé.

U s'assit à la modeste table et alluma l'ordinateur portable. La première chose à faire serait d'organiser une assemblée générale et de faire une démonstration de sa force. Cela avait été la seule chose que O avait faite correctement. Les autres éradiqueurs l'avaient craint.

U consulta une liste à la recherche d'un Bêta à sacrifier pour l'exemple mais, avant d'avoir pu aller bien loin, il reçut un

message lui annonçant une terrible nouvelle. La nuit dernière, un combat sanguinaire avait eu lieu dans le centre-ville. Deux membres de la Confrérie face à sept tueurs de vampires. Le bon point, c'était qu'apparemment les deux frères avaient été touchés. En revanche, seul un des éradiqueurs avait survécu ; encore des pertes dans les rangs de la Société. Putain, le recrutement allait vraiment devenir capital. Mais comment trouverait-il le temps de s'en occuper ? Il lui fallait d'abord affirmer sa prise de contrôle.

U se frotta les yeux en pensant à tout le travail qui l'attendait.

Bienvenue au nouveau grand éradiqueur, pensa-t-il tout en pianotant sur son téléphone portable.

Bella lança un regard noir à Rhage, peu soucieuse du fait qu'il pesait près de soixante-dix kilos de plus qu'elle et la surplombait de vingt centimètres.

Malheureusement, le membre de la Confrérie n'attacha pas la moindre importance au fait qu'elle soit hors d'elle. Il refusa de bouger de devant la porte de la chambre qu'il gardait.

— Mais je veux le voir.

— C'est pas le moment, Bella.

— Il est grièvement blessé ?

— Ça concerne la Confrérie, répondit doucement Rhage. T'en fais pas. On te tiendra au courant de ce qui arrive.

— Ouais, bien sûr. Tout comme vous m'avez dit qu'il était blessé. Nom de Dieu, je l'ai appris de *Fritz.*

À cet instant, la porte s'ouvrit.

Zadiste était plus sombre que jamais, et salement amoché. Un de ses yeux était si gonflé qu'il ne pouvait plus l'ouvrir, sa lèvre était fendue en deux et il avait un bras en écharpe. Il était en outre couvert de petites coupures, un peu partout sur la nuque et sur le crâne, comme s'il avait rebondi sur du gravier, par exemple.

Tandis qu'elle grimaçait, il lui jeta un coup d'œil. Ses yeux virèrent du noir au jaune, mais il se contenta de regarder Rhage et de parler en vitesse.

— Il se repose enfin. (Il désigna Bella d'un mouvement de la tête.) Si elle est venue pour être à ses côtés, tu peux la laisser. Sa présence lui fera du bien.

Zadiste se détourna. Il descendit le couloir en boitant, traînant sa jambe gauche derrière lui, comme si sa cuisse refusait de fonctionner.

Bella lâcha un juron et lui emboîta le pas, sans trop savoir pourquoi elle s'en donnait la peine. Il n'accepterait rien venant d'elle, ni son sang ni son amour… peu de chances qu'il en aille autrement avec sa compassion. Il ne voulait rien d'elle, rien.

Enfin, si, qu'elle s'en aille.

Avant même qu'elle ait pu le rattraper, Zadiste s'était arrêté pour lancer un regard en arrière.

— Si Fhurie a besoin de se nourrir, tu lui offriras ta veine ?

Elle se figea. Non seulement il avait bu sur une autre, mais maintenant il voulait la partager avec son frère. Une affaire passagère, rien de sérieux. Bon Dieu, était-elle à ce point remplaçable ? Rien de ce qu'ils avaient vécu ensemble n'avait donc d'importance à ses yeux ?

— Oui ou non ? (Les yeux de Zadiste, fixés sur son visage, s'étrécirent.) Bella ?

— Oui, répondit-elle faiblement. Je prendrais soin de lui.

— Merci.

— Je ressens rien d'autre que du mépris pour toi, maintenant.

— Il était temps.

Elle tourna les talons, prête à regagner rapidement la chambre de Fhurie, lorsqu'il demanda doucement : tes cycles ont recommencé ?

Oh, génial, un crève-cœur de plus. Il voulait savoir s'il l'avait mise enceinte. Il serait certainement soulagé d'apprendre que ce n'était pas le cas.

Elle lui lança un regard noir par-dessus son épaule.

— J'ai eu des douleurs. T'as pas à t'inquiéter.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

Avant qu'il parte, elle ne put s'empêcher de demander :

— Dis-moi, si je portais un petit, t'unirais-tu avec moi ?

— Je veillerais sur toi et sur ton bébé jusqu'à ce qu'un autre mâle s'en charge.

— Mon bébé… parce que ça serait pas aussi le tien ? (Comme il restait silencieux, elle se sentit obligée d'insister.) Tu le reconnaîtrais même pas ?

Pour toute réponse, il se contenta de croiser les bras. Elle secoua la tête.

— Bon sang… t'as vraiment un cœur de pierre.

Il la dévisagea pendant un long moment.

— Je t'ai jamais rien demandé, que je sache.

— Oh, non. Ça on peut le dire, répondit-elle en partant d'un rire sarcastique. Dieu te garde de faire une chose pareille.

— Veille sur Fhurie. Il en a besoin. Et toi aussi.

— Comment oses-tu me dire ce dont j'ai besoin ?

Sans attendre de réponse, elle remonta le couloir vers la porte de Fhurie d'un pas décidé, elle écarta Rhage de son chemin et s'enferma dans la pièce avec le jumeau de Zadiste. Elle était tellement hors d'elle qu'elle ne remarqua pas tout de suite que la chambre était plongée dans l'obscurité et qu'il y régnait une douce odeur d'herbe rouge, rappelant celle du chocolat.

— C'est qui ? demanda Fhurie d'une voix enrouée.

Elle s'éclaircit la voix.

— C'est Bella.

Un soupir saccadé s'éleva du lit.

— Salut.

— Salut. Comment tu te sens ?

— Au sommet de ma forme, merci.

Elle sourit légèrement jusqu'à ce qu'elle s'approche de lui. Grâce à sa vision nocturne, elle pouvait le voir allongé sur les couvertures, vêtu seulement d'un caleçon. Une bande de gaze lui ceignait le ventre et il était couvert de bleus. Et – *oh, nom de Dieu* – sa jambe…

— Rien de grave, dit-il sèchement. Ça fait plus d'un siècle que je m'encombre plus de cette association pied-tibia. Et je vais vraiment bien. Ces blessures sont superficielles.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu es gainé dans ce bandage ?

— Il me fait paraître plus mince.

Elle rit. Elle s'était attendue à le trouver mourant. Mais, même s'il semblait d'avoir réchappé à féroce combat, il n'était pas à l'article de la mort.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

— J'ai reçu un coup au flanc.

— Avec quoi ?

— Un poignard.

Bella chancela. Peut-être avait-il seulement l'air d'aller bien.

— Je vais bien, Bella. Je t'assure. Encore six heures et je serai fin prêt pour retourner au combat.

Un bref moment de silence suivit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu te sens pas bien ?

— Je voulais juste savoir comment t'allais.

— Eh bien… ça va.

— Et, euh… tu as besoin de te nourrir ?

Il se raidit puis attrapa brusquement la couette dont il se couvrit jusqu'à la taille. Elle se demanda pourquoi il agissait comme s'il avait quelque chose à dissimuler… *Oh, d'accord. Effectivement.*

Pour la première fois, elle le voyait comme un mâle. Il était vraiment beau, avec sa chevelure luxuriante et son visage à la beauté classique. Il avait un corps impressionnant, garni des muscles épais qui faisaient défaut à son frère. Mais qu'importe à quel point il était beau, ce mâle n'était pas fait pour elle.

Dommage, pensa-t-elle. *Pour l'un comme pour l'autre.* Bon sang, elle détestait le faire souffrir.

— T'as besoin, demanda-t-elle, de te nourrir ?

— C'est une proposition ?

Elle déglutit.

— Oui. Est-ce que tu… je pourrais peut-être t'offrir ma veine ?

Une odeur musquée envahit la chambre, si forte qu'elle éclipsa celle de l'herbe rouge : une odeur caractéristique de l'appétit d'un mâle, épaisse, riche. Celle de l'appétit que Fhurie nourrissait pour elle.

Bella ferma les yeux en priant pour que, s'il acceptait, elle réussisse à surmonter l'épreuve sans pleurer.

Un peu plus tard dans la journée, alors que le soleil déclinait, Vhengeance observait les voiles funéraires qui masquaient le portrait de sa sœur. Son téléphone portable sonna. Il regarda le numéro de son correspondant avant de décrocher.

— Bonjour, Bella, dit-il avec douceur.

— *Comment t'as su… ?*

— Que c'était toi ? Numéro inconnu. Secret même, si mon téléphone ne parvient pas à en localiser la provenance.

Au moins était-elle toujours en sécurité au complexe de la Confrérie, pensa-t-il. Quel que soit l'endroit où ça se trouvait.

— Je suis content que tu m'appelles.

— *Je suis venue à la maison, la nuit dernière.*

La main de Vhen se resserra avec force sur le téléphone.

— La nuit dernière ? Mais putain ! Je voulais pas que tu…

Il entendit des sanglots à l'autre bout de la ligne, violents, chargés de désespoir. Devant une telle détresse, ses mots l'abandonnèrent, tout comme sa colère et son souffle.

— Bella ? Ça va ? Bella ? *Bella !*

Oh, bon sang…

— Quelqu'un t'a fait du mal à la Confrérie ?

— *Non.* (Elle prit une profonde inspiration.) *Et arrête de me crier dessus. J'en ai ras le bol. J'en ai assez de toi et de tes réprimandes. Ça suffit.*

Vhen inspira, contenant sa colère.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Quand est-ce que je pourrai rentrer à la maison ?*

— Réponds-moi.

Le silence s'installa entre eux. Il était clair que sa sœur ne lui faisait plus confiance. *Et merde…* Mais pouvait-il vraiment lui en vouloir ?

— Je t'en prie, Bella. Je suis désolé… dis-moi quelque chose.

Ne recevant aucune réponse, il dit :

— Est-ce que j'ai… ? (Il s'éclaircit la voix.) Est-ce que j'ai à ce point détérioré les choses entre nous ?

— *Quand est-ce que je pourrai rentrer ?*

— Bella…

— *Réponds à ma question, mon frère.*

— J'en sais rien.

— *Alors je veux aller au refuge.*

— Impossible. Je te l'ai déjà dit il y a longtemps. En cas de problème, je veux pas que *mahmen* et toi, vous vous retrouviez au même endroit. Mais pourquoi tu veux déjà quitter la Confrérie ? Il y a à peine vingt-quatre heures, t'en serais partie pour rien au monde.

Un long moment de silence s'écoula.

— *J'ai eu mes chaleurs.*

Vhen sentit l'air fuir de ses poumons pour se retrouver prisonnier de sa cage thoracique. Il ferma les yeux.

— Tu étais avec l'un d'eux ?

— *Oui.*

S'asseoir serait une putain de bonne idée, là, tout de suite, mais il n'y avait pas la moindre chaise à proximité. Il s'appuya sur sa canne et s'accroupit sur le tapis d'Aubusson. Juste en face du portrait de sa sœur.

— Est-ce que tu vas… bien ?

— *Oui.*

— Et il t'a demandée en union ?

— *Non.*

— Pardon ?

— *Il veut pas de moi.*

Vhen montra les crocs.

— T'es enceinte ?

— *Non.*

Dieu soit loué.

— Comment il s'appelle ?

— *Vhen, je te le dirais pas, même si ma vie en dépendait. Maintenant, je veux quitter cet endroit.*

Bordel… Ses chaleurs dans un manoir qui pullule de mâles… de guerriers intrépides. Sans parler du Roi aveugle. *Merde.*

— Bella, dis-moi qu'un seul d'entre eux t'a honorée. Dis-moi qu'il n'y en a eu qu'un et qu'il t'a pas violentée.

— *Pourquoi ? T'as peur que ta sœur soit une salope ? T'as peur que la glymera me rejette de nouveau ?*

— J'emmerde la *glymera*. C'est juste que je t'aime… et je pourrais pas supporter l'idée que la Confrérie ait abusé de toi alors que t'étais si vulnérable.

Nouveau silence. Tandis qu'il attendait, sa gorge le brûlait autant que s'il avait avalé une pleine boite de punaises.

— *Il n'y en a eu qu'un, et je l'aime,* dit-elle. *Pour ton information, il m'a laissé choisir entre lui et une injection de morphine. Je l'ai choisi, lui. Mais je te donnerai jamais son nom. Pour être franche, j'ai plus envie de parler de lui, jamais. Maintenant, réponds-moi, quand est-ce que je pourrai rentrer ?*

Bon. Tout allait bien. Au moins il pourrait facilement la tirer de là-bas.

— Laisse-moi juste le temps de trouver un endroit où tu seras en sécurité. Rappelle-moi dans une demi-heure.

— *Attends, Vhengeance. Je veux que tu récuses ta demande de rehclusion. Si tu le fais, je me soumettrai volontiers à une procédure de sécurité chaque fois que je voudrai sortir, si ça peut te rassurer. Ça te va comme marché ?*

Il se plaqua une main sur les yeux.

— *Vhengeance ? Tu viens de dire que tu m'aimais. Prouve-le. Retire ta requête et je te promets de faire des efforts… Vhengeance ?*

Il laissa retomber son bras et contempla le portrait de sa sœur. Elle était tellement belle, tellement pure ! Il aurait fait en sorte qu'elle ne change pas s'il l'avait pu, mais elle n'était plus une enfant. Et elle se montrait bien plus déterminée et forte qu'il l'aurait cru. Avoir traversé ce qu'elle avait subi et y survivre…

— D'accord… je vais la retirer.

— *Et moi, je te rappelle dans une demi-heure.*

CHAPITRE 40

La nuit tombait et la lumière fuyait le chalet petit à petit. U n'avait pas bougé de devant l'ordinateur de toute la journée. Passant d'un e-mail à un appel téléphonique, il était parvenu à contacter l'ensemble des vingt-huit tueurs qui évoluaient dans Caldwell et à planifier une assemblée générale pour ce soir, minuit. Il les réorganiserait en escadrons et ferait en sorte que cinq des tueurs soient en charge de l'enrôlement de nouvelles recrues.

Juste après la réunion de ce soir, il n'enverrait que deux escadrons dans le centre-ville. Les civils ne se montraient plus aussi facilement dans leurs bars habituels depuis qu'un certain nombre d'entre eux s'étaient fait prendre dans le secteur pour les besoins de la persuasion. Il était temps de s'attaquer à une autre zone.

Après mûre réflexion, il décida d'envoyer le reste de ses troupes patrouiller dans les quartiers résidentiels. Les vampires étaient actifs pendant la nuit. Chez eux. Il suffirait simplement de les distinguer des humains…

— T'es vraiment qu'une petite merde.

U bondit de sa chaise.

O se tenait nu dans l'embrasure de la porte du chalet. Son torse était constellé de marques de griffures, comme si quelque chose s'était agrippé à lui, son visage était boursouflé et ses cheveux en bataille. Il avait l'air passablement épuisé et en colère.

Tandis que O refermait derrière lui, U se trouva incapable d'esquisser le moindre geste : ses muscles refusèrent d'adopter la position défensive qu'il leur hurlait de prendre, et c'est alors qu'il comprit qui était réellement le grand éradiqueur. Seul le tueur en chef jouissait de ce contrôle physique sur ses subordonnés.

— T'as négligé deux points essentiels, dit O en sortant nonchalamment un poignard de son étui pendu au mur. Un : l'Oméga est versatile. Et deux : il m'a pris en affection. Il m'aura pas fallu longtemps avant de retrouver la terre ferme.

Voyant la lame approcher de lui, U se débattit, essaya de s'enfuir, voulut crier.

— Dis au revoir, U. Et passe le bonjour à l'Oméga quand tu le verras. Il t'attend.

Dix-huit heures. Bientôt l'heure d'y aller.

Bella jeta un dernier coup d'œil dans la chambre d'amis dans laquelle elle se trouvait pour s'assurer qu'elle avait bien rassemblé toutes ses possessions. Elle n'avait de toute façon pas grand-chose et, de plus, elle avait tout récupéré de la chambre de Zadiste la nuit précédente. La plupart de ses affaires étaient déjà rangées dans un sac L. L. Bean.

Fritz allait passer les prendre d'une minute à l'autre pour les emporter chez Havers et Marissa. Heureusement qu'ils étaient disposés à faire une faveur à Vhengeance en acceptant d'accueillir Bella chez eux. Leur demeure et la clinique formaient un véritable bastion. Même Vhen se satisfaisait de l'y savoir en sécurité.

Elle se dématérialiserait à 18 h 30 pour s'y rendre et Vhen viendrait alors lui rendre visite.

Elle ne put s'empêcher de refaire un tour dans la salle de bains et de regarder derrière le rideau de la douche pour s'assurer qu'elle n'avait pas oublié sa bouteille de shampooing.

OK, plus rien ici. Plus rien non plus dans le reste de la chambre. Ni même dans l'ensemble du manoir. Une fois qu'elle serait partie, plus rien n'indiquerait qu'elle avait séjourné à la Confrérie. Plus personne…

Oh, bon sang. Arrête avec ça, pensa-t-elle.

On frappa à la porte. Elle s'en approcha et l'ouvrit.

— Bonjour, Fritz, mon sac est sur le…

Zadiste se tenait dans le couloir, en tenue de combat. Cuir. Pistolets. Lames.

Elle fit un bond en arrière.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il pénétra dans la chambre sans un mot. Mais bon sang, il avait l'air prêt à se jeter sur une proie.

— J'ai pas besoin de garde du corps, dit Bella tout en essayant de rester calme. Enfin, si c'est pour ça que t'es venu. Je vais me matérialiser directement là-bas, et la clinique est parfaitement sûre.

Zadiste ne prononça pas le moindre mot. Il se contentait de la regarder. Il émanait de lui tant de force et de puissance masculine !

— T'es venu simplement pour me coller aux basques, Lâcha-t-elle, ou t'as une raison valable ?

Lorsqu'il referma la porte derrière lui, elle sentit son cœur s'emballer. Plus encore en entendant le verrou s'enclencher.

Elle fit quelques pas en arrière jusqu'à buter contre le lit.

— Qu'est-ce que tu veux, Zadiste ?

Il s'approcha, comme s'il la traquait, son regard jaune toujours fixe. Son corps n'était que tension contenue, et il ne fallait pas être un génie pour imaginer le type de soulagement qu'il recherchait.

— Me dis pas que t'es venu ici pour t'accoupler.

— Rassure-toi, c'est pas le cas.

Sa voix n'était qu'un profond grognement ronflant.

Elle tendit une main en avant. Ouais, comme si ça allait changer quoi que ce soit. Il pouvait parfaitement la prendre s'il le décidait, avec ou sans son consentement. Même si… idiote qu'elle était, elle ne le repousserait pas. Malgré les horreurs qu'il lui avait fait endurer, elle avait toujours envie de lui. *Putain*.

— Il est hors de question que je couche avec toi.

— C'est pas pour moi que je suis venu, répondit-il en approchant d'elle.

Oh, bon sang. Son odeur… son corps… si proche. Elle n'était vraiment rien qu'une idiote.

— Va-t'en. Je veux plus de toi.

— C'est faux. Ton odeur parle pour toi. (Il tendit la main jusqu'à lui toucher le cou, puis fit courir son index le long de sa jugulaire.) Et ce qui coule dans cette veine aussi.

— Je te détesterais si tu le faisais.

— Tu me détestes déjà.

Si seulement c'était vrai…

— Zadiste, je coucherai pas avec toi, c'est tout.

Il se pencha en avant, approchant sa bouche de l'oreille de Bella.

— C'est pas ce que je suis venu te demander.

— Ah bon ? Alors qu'est-ce que t'attends de moi ?

Elle essaya de le repousser, mais buta contre ses épaules. Impasse.

— Mais bon Dieu, à quoi tu joues, Zadiste ?

— Je sors tout juste de la chambre de Fhurie.

— Et alors ?

— Tu l'as pas laissé boire.

La bouche de Zadiste effleura la nuque de Bella. Puis il se recula et baissa les yeux sur elle.

— Tu voudras jamais de lui, c'est ça ? Tu voudras jamais être avec Fhurie, même si c'est le mâle parfait tant sur le plan social que personnellement.

— Zadiste, merde, fous-moi la…

— Tu veux pas de mon jumeau, donc t'es pas près de remettre les pieds ici, je me trompe ?

Elle expira avec force.

— Sans doute jamais.

— C'est pour ça qu'il fallait que je vienne.

La colère enfla en elle, jusqu'à égaler en intensité l'envie qu'elle éprouvait pour Zadiste.

— Je comprends pas. Tu t'es évertué à saisir la moindre occasion de me repousser. Tu te souviens de ton petit numéro, hier soir, dans cette ruelle ? T'as bu sur cette femelle pour que je m'en aille, n'est-ce pas ? Ç'avait rien à voir avec ce que j'avais dit plus tôt.

— Bella…

— Ensuite, t'as voulu que j'aille avec ton frère. Écoute, je sais que tu m'aimes pas, mais tu sais ce que je ressens pour toi. Est-ce que tu as la moindre idée de ce que ça fait de s'entendre dire par le mâle qu'on aime d'aller nourrir quelqu'un d'autre ?

Il laissa retomber sa main. Recula.

— T'as raison, dit-il en se passant la main sur le visage. J'aurais pas dû venir, mais je pouvais pas te laisser partir sans…

au fond de moi, j'ai toujours pensé que tu reviendrais. Tu sais, pour être avec Fhurie. J'ai toujours pensé que je te reverrais, même de loin.

Voilà qui lui faisait une belle jambe. Bon sang, que tout cela lui pesait !

— Et qu'est-ce que ça peut bien te faire de savoir si tu vas me revoir ?

Il se contenta de secouer la tête et de se retourner vers la porte. La violence s'empara de Bella.

— Réponds-moi ! Qu'est-ce que ça peut te faire si je reviens pas ? (Il avait la main posée sur la poignée de la porte quand elle lui hurla :) *Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?*

— *Rien !*

Elle se jeta en avant, voulant le frapper, le griffer, lui faire mal, tant elle se sentait frustrée. Mais il avait fait volte-face et, au lieu de le gifler, elle lui saisit la tête et attira sa bouche contre la sienne. Les bras de Zadiste se refermèrent aussitôt sur elle, la serrant si fort qu'elle pouvait à peine respirer. En glissant sa langue dans la bouche de Bella, il la souleva et se dirigea vers le lit.

Baiser comme ça, poussés par le désespoir et le désir était une mauvaise idée. Une très mauvaise idée.

Ils se retrouvèrent entrelacés sur le matelas en une fraction de seconde. Il avait retiré le jean de Bella et s'apprêtait à lui arracher sa culotte avec les dents quand quelqu'un frappa à la porte.

La voix de Fritz leur parvint depuis l'autre côté, douce et révérencieuse.

— Madame, si vos bagages sont prêts…

— Pas maintenant, Fritz, répondit Zadiste d'une voix gutturale.

Il dénuda les crocs, déchira la soie entre les cuisses de Bella et entreprit de lécher son intimité.

— *Putain…*

Il s'affaira de nouveau avec sa langue, tout en gémissant. Elle dut se mordre la lèvre pour ne pas crier. Elle lui agrippa la tête et faisait décrire des cercles à ses hanches.

— Oh, maître, je vous demande pardon. Je pensais que vous étiez au centre d'entraînement…

— *Pas maintenant,* Fritz.

— Oui, comme il vous plaira. Dans combien de temps…

La fin de la phrase du *doggen* disparut sous le grognement érotique de Zadiste, qui apprit à Fritz tout ce qu'il avait besoin de savoir. Et même un peu plus.

— Oh… bon Dieu. Veuillez me pardonner, maître. Je reviendrai prendre les bagages quand, euh… je vous verrai.

La langue de Zadiste tournoyait et ses mains enserraient les cuisses de Bella. Il ne la ménageait pas, murmurant tout du long sa faim et son désir brûlant contre sa chair Intime. Elle se tendait contre sa bouche, s'arquait. Il était tellement brut, tellement affamé… qu'elle se sentit voler en éclats. Il fit lentement monter l'orgasme en elle, puis durer le plus longtemps possible, comme s'il avait peur de le voir s'évanouir.

Le calme absolu qui suivit la glaça autant que lorsque la bouche de Zadiste s'était détachée de son intimité. Il se releva d'entre ses jambes en se passant une main sur les lèvres. Il posa ensuite les yeux sur elle tout en léchant sa paume, ne voulant rien perdre d'elle.

— Tu vas partir, maintenant, je parie ? demanda-t-elle sèchement.

— Je te l'ai dit. Je suis pas venu pour coucher avec toi. J'ai eu ce que je voulais. Je voulais simplement te sentir une dernière fois contre ma bouche.

— Espèce de sale égoïste.

Quelle ironie de le traiter d'égoïste parce qu'il refusait de la baiser. *Merde…* C'était vraiment injuste.

Alors qu'elle ramassait son jean, il parla tout bas, du fond de sa gorge.

— Comme si tu savais pas que je serais prêt à tuer pour être en toi en cet instant précis, s'il le fallait.

— Va au diable, Zadiste. Vas-y sans…

Il se déplaça à la vitesse de l'éclair, la plaquant contre le lit de tout son poids.

— Ma vie est déjà un enfer, siffla-t-il en pressant ses hanches contre celles de Bella.

Il se recula en lâchant un juron, ouvrit son pantalon… et la pénétra brutalement, si fort qu'elle eut presque mal. Elle hurla sous le coup de cette invasion, mais elle inclina le bassin de sorte qu'il puisse la pénétrer plus encore.

Zadiste lui saisit les genoux et souleva ses jambes, la recourbant sous lui ; puis il accentua ses va-et-vient. Elle s'agrippa à sa nuque, le griffant au sang, emportée par le rythme frénétique. Elle avait toujours pensé que c'était comme ça que les choses se passeraient avec lui. Violent, dur, sauvage… brut. Alors qu'un nouvel orgasme s'emparait de Bella, Zadiste jouit dans un rugissement, explosant en elle. Elle sentit ses jets tièdes qui coulaient sur ses cuisses à mesure qu'il poursuivait ses coups de reins.

Quand enfin il s'effondra sur elle, il relâcha ses jambes et reprit son souffle dans le cou de Bella.

— Oh, merde… Je voulais pas que ça arrive, finit-il par dire.

— J'en doute pas une seule seconde. (Elle le repoussa sur le côté et s'assit sur le lit, plus éprouvée qu'elle l'avait jamais été de toute sa vie.) Je dois bientôt rencontrer mon frère. Je veux que tu partes.

Il jura ; un son caverneux, douloureux. Puis il lui tendit sa culotte, mais refusa de la lâcher. Il regarda Bella pendant un long moment et, comme une idiote, elle attendait qu'il lui dise ce qu'elle voulait entendre : « Je suis désolé de t'avoir fait souffrir, je t'aime, ne pars pas. »

Après quelques instants, il laissa retomber sa main et se leva, réajusta ses vêtements, referma son pantalon. Il s'avança ensuite vers la porte, avec cette grâce mortelle qu'accompagnait toujours sa démarche. Alors qu'il la regardait par-dessus son épaule, elle se rendit compte qu'ils venaient de faire l'amour sans qu'il ait enlevé ses armes. Ni ses vêtements.

Oh, mais ils n'avaient fait que baiser, rien de plus. Sa voix était grave :

— Je suis désolé…

— C'est pas le moment pour ça.

— Dans ce cas… merci, Bella… pour… tout. Vraiment. Je… te remercie.

Et il partit.

John restait en retrait dans la salle de sport tandis que ses camarades de classe regagnaient le vestiaire en file indienne. Il était 19 heures, mais il n'aurait pas été surpris qu'en réalité il soit 3 heures. Quelle journée ! La formation avait commencé à midi car les membres de la Confrérie voulaient sortir de bonne heure ; ils avaient eu plusieurs heures de cours de tactique puis d'informatique dispensés par deux membres nommés Viszs et Rhage. Tohr était arrivé au crépuscule et c'est alors que l'entraînement physique avait commencé. Les trois heures d'exercice avaient été intenses. Tours de gymnase en courant. Jujitsu. Entraînement au combat de proximité à main armée avec une initiation au maniement des nunchakus.

Ces deux bâtons reliés par une chaîne avaient été un vrai cauchemar pour John qui avait fait étalage de toute sa faiblesse et de sa piètre qualité de coordination motrice. Mais il refusait d'abandonner. Alors que les autres partaient prendre leur douche, il retourna dans la réserve et s'empara d'un de ces instruments. Il voulait s'entraîner jusqu'à l'arrivée du bus et prendrait sa douche en rentrant chez lui.

Il commença par faire tourner lentement les nunchakus sur le côté ; le son qu'ils émettaient en tourbillonnant avait quelque chose d'étrangement apaisant. Puis il accéléra progressivement la rotation et les envoya voler à toute vitesse avant de les rattraper de la main gauche. Il changea de main et recommença. Et encore une fois. Et une autre. Jusqu'à ce qu'il se mette de nouveau à transpirer. Il continua encore et encore et…

Et il s'assomma violemment. En plein sur le crâne.

Sous l'effet du choc, ses genoux flageolèrent et, après avoir lutté pendant quelques instants pour ne pas s'effondrer, il se laissa finalement tomber. Serrant les bras sur sa poitrine, il porta une main à sa tempe gauche. Des étoiles. Il voyait vraiment des étoiles.

Au milieu de tout ce scintillement, il perçut un léger rire lui parvenir de derrière. La satisfaction qui transparaissait lui avait appris qui en était le propriétaire, mais il ne put s'empêcher de regarder malgré tout. Jetant un coup d'œil par-dessous son bras, il aperçut Flhéau qui se tenait à moins de deux mètres de

lui. Ses cheveux pâles étaient humides, ses vêtements de ville impeccables et son sourire radieux.

— T'es vraiment un blaireau.

John reporta son attention sur le tapis de sol, ne se souciant pas du fait que Flhéau l'ait vu quasiment se trépaner. Cela s'était déjà produit un peu plus tôt, pendant le cours ; l'humiliation n'avait donc rien de nouveau.

Merde… Si seulement il parvenait à y voir clair. Il secoua la tête, fit jouer sa nuque… et vit une autre paire de nunchakus sur le sol. Flhéau les lui avait-il lancés ?

— Personne t'aime, John. Pourquoi tu pars pas ? Oh, attends. Ça voudrait dire que tu pourrais plus suivre les membres comme un petit chien. Et qu'est-ce que tu ferais de tes journées ?

Il s'interrompit brutalement de rire lorsqu'une voix grave lui assena :

— T'avise pas de faire le moindre geste, blondinet, sauf pour respirer.

Une main immense apparut devant le visage de John qui leva les yeux. Zadiste se tenait devant lui, équipé pour partir en guerre.

John attrapa la main par simple réflexe et fut tiré du sol aussi facilement qu'un fétu de paille.

Les yeux noirs de Zadiste étaient plissés, ils scintillaient de colère.

— Le bus est prêt, va prendre tes affaires. Je te retrouve à la sortie du vestiaire.

John traversa tant bien que mal la salle de sport sans cesser de penser que, quand un mâle comme Zadiste vous dit de faire quelque chose, vous le faites, et en vitesse. Arrivé à la porte, cependant, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil en arrière.

Zadiste avait saisi Flhéau par le cou et le soulevait du sol, si bien que les pieds du garçon pendaient dans le vide. La voix du guerrier était d'un froid mortel :

— Je t'ai vu le mettre à terre et je te tuerais volontiers sur-le-champ, mais j'ai aucune envie de devoir m'occuper de tes parents ensuite. Alors écoute-moi bien, gamin. Tu refais encore

une fois un truc comme ça et je te sors les yeux de leurs orbites avec les pouces avant de te les faire manger. C'est clair ?

Pour toute réponse, Flhéau ne put qu'ouvrir la bouche. Il inspira. Mais rien n'en sortit. Puis il se pissa dessus.

— Je prends ça pour un « oui ».

Zadiste le laissa retomber.

John ne traîna pas. Il courut dans le vestiaire, attrapa son sac marin et se retrouva dans l'entrée l'instant d'après. Zadiste l'attendait.

— Viens avec moi.

John lui emboîta le pas à travers le parking et jusqu'au bus, sans cesser de se demander comment il pourrait le remercier. Zadiste s'immobilisa au pied du bus et propulsa John à l'intérieur. Puis il monta à son tour.

Tous les apprentis se recroquevillèrent dans leur siège. Plus encore lorsque Zadiste sortit une dague de son étui.

— On s'assied là, dit-il à John en désignant la première rangée de la lame noire de son arme.

Oui, d'accord. Pas de problème. Ici, c'est bien.

John se glissa jusqu'à la fenêtre tandis que Zadiste extirpait une pomme de sa poche avant de s'asseoir.

— Il en manque un, dit Zadiste au chauffeur. John et moi, on descendra les derniers.

Le *doggen* derrière son volant marqua une révérence appuyée.

— Bien sûr, monsieur. Comme il vous plaira.

Flhéau monta dans le bus. Des traces rouges se découpaient sur la pâleur de son cou. Il trébucha en apercevant Zadiste.

— Tu nous fais perdre notre temps, gamin, dit Zadiste tout en faisant courir sa lame sous la peau de sa pomme. Pose tes fesses.

Flhéau s'exécuta.

Alors que le bus démarrait sa tournée, personne ne dit mot. Un silence encore renforcé par le dispositif d'obturation qui les cloisonnait tous ensemble à l'arrière du véhicule.

Zadiste pela la granny-smith d'une seule bande qui s'allongeait petit à petit jusqu'à atteindre le plancher du bus. Une fois l'opération terminée, il déposa le ruban vert sur son

genou, trancha un quartier de chair blanche qu'il offrit à John à même sa lame. John prit le quartier entre ses doigts avant de le manger tandis que Zadiste découpait un autre morceau qu'il porta à sa bouche, planté sur son couteau. Le manège se poursuivit jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un maigre trognon.

Zadiste prit l'épluchure et ce qui restait de la pomme et déposa le tout dans le sac-poubelle qui se trouvait à côté de la cloison amovible. Il essuya ensuite sa lame sur son pantalon de cuir et entreprit de la faire virevolter en l'air avant de la rattraper. Il continua son petit jonglage pendant tout le trajet Une fois arrivé en ville, le bus marqua son premier arrêt. La cloison amovible se rétracta et une longue hésitation suivit avant que deux apprentis descendent en vitesse.

Zadiste les suivit de ses yeux noirs. Il les regardait intensément, comme pour mémoriser leur visage, sans pour autant cesser de jouer avec sa lame ; le métal noir étincelait en décrivant des paraboles avant qu'une large paume s'empare du manche, toujours au même endroit, après chaque envol, même lorsque Zadiste avait les yeux rivés sur les deux garçons.

Le même scénario se reproduisit à chaque arrêt. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que John et lui.

Lorsque la paroi fut de nouveau en place, Zadiste rengaina la dague dans son étui de poitrine. Il alla ensuite s'asseoir sur la banquette opposée et s'appuya contre la vitre, puis il ferma les yeux.

John savait parfaitement que Zadiste ne dormait pas, vu que le rythme de sa respiration n'avait pas changé et que la tension ne l'avait pas quitté. Il voulait simplement qu'on le laisse tranquille.

John sortit son calepin et son stylo. Il écrivit avec application, plia la feuille de papier et la garda dans la main. Il devait lui dire merci. Même si Zadiste ne savait pas lire, il devait dire quelque chose.

Lorsque le bus s'arrêta et que la cloison se rétracta, John déposa le papier sur la banquette à côté de Zadiste, sans même essayer de le lui donner directement. Il fit bien attention de ne pas regarder en arrière en descendant du bus avant de traverser la rue. Cependant, une fois arrivé devant chez lui, il ne put

s'empêcher de suivre des yeux le véhicule qui repartait tandis que la neige lui tombait sur la tête, sur les épaules et sur son sac marin.

Alors que le bus s'enfonçait dans la tempête naissante, Zadiste apparut debout, de l'autre côté de la rue. Le membre de la Confrérie agita la feuille de papier qu'il tenait en l'air entre le pouce et le majeur. Il hocha la tête, glissa la feuille dans sa poche arrière et se dématérialisa.

John ne pouvait décrocher les yeux de l'endroit où Zadiste s'était trouvé. De gros flocons comblaient par paquets les empreintes laissées dans la neige par les ranger du guerrier.

La porte du garage s'ouvrit derrière lui dans un grondement et la Range Rover descendit l'allée en marche arrière. Wellsie abaissa sa vitre. Ses cheveux roux étaient enroulés sur le haut de son crâne et elle portait un anorak de ski noir. Le chauffage dans la voiture, réglé au maximum, ronronnait presque aussi fort que le moteur.

— Salut John. (Elle tendit la main par la vitre ouverte et John y posa sa paume.) Dis-moi, c'est bien Zadiste que je viens de voir ?

John acquiesça.

— Qu'est-ce qu'il faisait ici ?

John laissa tomber son sac et signa :

— *Il a fait le trajet en bus avec moi.*

Wellsie fronça les sourcils.

— J'aimerais que tu t'approches pas trop de lui, d'accord ? Il… est pas très fréquentable, si tu vois ce que je veux dire.

John n'était pas certain de bien comprendre. Certes, Zadiste pouvait parfois vous faire franchement penser un croque-mitaine, mais il avait aussi clairement de bons côtés.

— Bref, je vais chercher Sarelle. On a eu un petit problème à propos du festival et on se retrouve sans la moindre pomme. Nous allons rendre visite à plusieurs guides spirituels pour voir ce qu'on peut encore faire, si près de l'échéance. Tu veux venir ?

John fit « non » de la tête.

— *Je ne voudrais pas prendre trop de retard en tactique.*

— D'accord, dit Wellsie en lui souriant. Tu trouveras du riz avec une sauce au gingembre dans le frigo.

— *Merci ! Je meurs de faim.*

— Je m'en doutais. À tout à l'heure.

Il la salua de la main tandis qu'elle finissait de descendre l'allée avant de s'engager sur la route. En remontant vers la maison, il remarqua d'un œil absent à quel point les chaînes que Tohr avait installées sur la Range Rover laissaient de profondes marques dans la neige fraîche.

CHAPITRE 41

— Arrête-toi ici.

O ouvrit la porte de l'Explorer avant même que le 4 x 4 se soit immobilisé au pied de Thorne Avenue. Il jeta un rapide coup d'œil vers le haut de la colline avant d'adresser au Bêta qui se trouvait au volant un regard noir lui indiquant qu'il serait temps qu'il se réveille un peu.

— Je veux que tu patrouilles dans le quartier en attendant mon appel. Ensuite, tu te pointes au numéro 27. Tu t'engages pas dans l'allée et tu continues ta route. Il y a une espèce de décrochement dans le mur de pierre environ cinquante mètres plus loin. Tu m'attendras là.

Alors que le Bêta acquiesçait, O lâcha :

— T'as pas intérêt à te foirer sur ce coup-là ou t'auras affaire à l'Oméga.

O n'attendit pas que le tueur lui livre son couplet sur la confiance ou ce genre de conneries. Il remonta la pente en courant sur le trottoir. Il avait emporté avec lui un véritable petit arsenal, le poids des armes et des explosifs qu'il portait sur lui comme un arbre de Noël militaire le ralentissait dans sa course.

Il passa devant les colonnes jumelles du numéro 27 et jeta un coup d'œil à l'allée qu'elles encadraient. Cinquante mètres plus loin, il se trouva à l'angle du mur de stuc où il avait indiqué au Bêta de l'attendre. Il prit quelques pas d'élan et bondit à la Michael Jordan en s'étirant pour saisir le rebord de la paroi haute de trois mètres.

Il parvint sans problème à s'élever suffisamment, mais alors, ses mains entrèrent en contact avec le rebord. La décharge électrique qui lui traversa le corps lui donna l'impression d'avoir séjourné dans un grille-pain. Un humain aurait sans doute été grillé sur place, car, tout éradiqueur qu'il était, la décharge lui

coupa tout de même le souffle tandis qu'il se hissait avant de se laisser retomber de l'autre côté du rempart.

Des projecteurs s'allumèrent et O dut se dissimuler derrière un érable tout en dégainant un pistolet. Si des chiens de garde se lançaient sur lui, il était prêt à les refroidir ; il attendait les aboiements. Aucun ne se fit entendre. Aucun éclairage non plus ne s'alluma dans la maison, et aucun agent de sécurité ne se manifesta.

Tout en patientant quelques instants supplémentaires, il examina les lieux. La façade arrière de la maison était imposante, tout en briques, moulures blanches, immenses terrasses et balcons. Le jardin aussi valait le détour. *Merde*… les frais d'entretien annuels d'une telle étendue dépassaient vraisemblablement ce que gagnaient les gens normaux en dix ans.

Il est temps de s'approcher. Il traversa la pelouse en direction de la maison en se baissant, courant tant bien que mal accroupi, précédé par son arme. Arrivé à proximité de la façade, il était euphorique. La fenêtre à côté de laquelle il se trouvait était équipée de rails qui couraient sur toute sa hauteur et, au-dessus, était discrètement dissimulé un boîtier rectangulaire.

Des volets rétractiles en acier. Et apparemment, toutes les fenêtres et toutes les portes semblaient en être pourvues.

Dans le Nord-Est, où les gens n'avaient pas à se soucier d'orages tropicaux ni de cyclones, une seule catégorie de propriétaires se sentait obligée de protéger le moindre centimètre carré de verre avec ce type de dispositif : celle qui souhaitait rester à l'abri de la lumière du soleil.

Cette maison appartenait à des vampires.

Comme il faisait nuit, les volets étaient levés et O en profita pour regarder à l'intérieur. Il y faisait sombre, ce qui n'était pas forcément bon signe, mais il décida de s'y introduire malgré tout.

Le problème était de savoir comment commettre l'effraction pour entrer. Il coulait de source que la demeure serait truffée d'alarmes et de micros de surveillance. Et O était prêt à parier que des habitants qui électrifiaient leur clôture ne se contenteraient pas d'installer un simple système d'alarme de

chez ADT. Ils avaient certainement eu recours à des technologies bien plus sophistiquées.

Il décida que la meilleure chose à faire serait de couper le courant ; il se mit donc en quête de la ligne électrique principale qui alimentait la demeure. Il tomba sur le cordon ombilical qui reliait la maison aux services publics derrière une rangée de six garages, niché au cœur d'une unité CVC qui regroupait trois climatiseurs, un système de rejet des gaz brûlés ainsi qu'un groupe électrogène de secours. Le principal câble électrique, gainé de métal, sortait du sol avant de se diviser en quatre pour alimenter autant de compteurs bourdonnants.

Il plaça une charge de C4 à mèche courte sur le câble principal et une seconde dans le groupe électrogène. Une fois à l'abri de l'autre côté des boxes, il activa les deux charges à distance. Deux brèves explosions retentirent ; l'éclat et la fumée s'évanouirent rapidement.

Il attendit de voir si quelqu'un accourrait. Personne. Poussé par la curiosité, il jeta un regard à l'intérieur de plusieurs des boxes par leur baie vitrée. Deux étaient vides, les autres abritaient de somptueuses voitures, si somptueuses qu'il fut même incapable d'identifier le modèle de l'une d'elles.

Une fois le courant coupé, O regagna l'autre côté de la maison au pas de course. Là, il longea la haie de buis qui courait au pied de la façade pour examiner cette dernière en détails. Une large porte-fenêtre offrait un point d'accès idéal. Il brisa l'une des vitres d'un coup de poing ganté puis ouvrit la porte-fenêtre de l'intérieur. À peine fut-il à l'intérieur qu'il s'empressa de refermer la porte-fenêtre. Il était en effet crucial que les contacteurs se trouvent à leur place habituelle au cas où un générateur de secours se mettrait en marche. *Bordel… de merde.*

Les portes étaient équipées d'électrodes au lithium…, ce qui signifiait que les contacteurs n'étaient pas reliés au secteur. Et – *merde* – il se tenait en plein sur la trajectoire d'un faisceau laser. *Nom de Dieu.* C'était vraiment de la haute technologie… comparable à celle sans doute employée pour protéger le Museum of Fine Arts, ou la Maison Blanche, ou encore la chambre du pape.

S'il était parvenu à s'introduire dans cette maison, c'était simplement parce que quelqu'un l'avait laissé faire.

Il tendit l'oreille. Silence absolu. Était-il tombé dans un piège ?

O demeura immobile, respirant à peine, pendant quelques instants de plus, puis il s'assura que son arme était prête à faire feu avant de traverser en silence plusieurs pièces dignes de figurer dans un magazine en papier glacé. Tandis qu'il progressait dans la maison, il eut envie de lacérer les toiles pendues aux murs, de fracasser les lustres et de briser les pieds graciles des tables et des chaises. Il voulut mettre le feu aux rideaux. Chier sur le parquet. Maculer toute cette beauté qui impliquait que, si sa femme avait jamais vécu ici, alors elle lui était d'un rang bien supérieur.

Il contourna une espèce de salon et se figea instantanément.

En hauteur contre un mur, orné d'un cadre doré, était accroché un portrait de sa femme… recouvert d'un voile de soie noire. Sous la toile, sur une table en marbre, était posé un calice doré, retourné, à côté duquel on avait disposé, sur un carré de tissu blanc, trois rangées de dix petites pierres. Vingt-neuf étaient des rubis. La dernière, dans le coin inférieur gauche, était noire.

Ce rituel était différent des foutaises chrétiennes qu'on lui avait inculquées quand il était encore humain, mais c'était sans aucun doute un hommage rendu à sa femme.

O sentit ses boyaux se muer en serpents, se mettre à grouiller en sifflant dans son ventre. L'envie de vomir le prit.

Sa femme était morte.

— Arrête de me regarder comme ça, marmonna Fhurie tout en boitillant en décrivant des cercles dans sa chambre.

Son flanc lui faisait un mal de chien et, tandis qu'il essayait de se préparer pour sortir, l'attitude de mère poule de Butch ne lui facilitait pas la tâche.

L'inspecteur secoua la tête.

— Tu devrais aller consulter le médecin, mon grand.

Le fait que l'humain ait raison énerva Fhurie d'autan plus.

— Pas la peine.

— C'est pas comme si tu t'apprêtais à passer toute la journée affalé sur le canapé. Mec, tu vas au combat. Si Tohr apprend que tu veux sortir comme ça, il va te faire écarteler.

Pas faux.

— Ça va aller. J'ai juste besoin de m'échauffer un peu.

— Mais bien sûr, rien de tel que des étirements pour refermer cette plaie que t'as dans le foie. Tant qu'on y est, je peux peut-être aller te chercher du baume du tigre, histoire de te guérir avec un simple massage. La bonne blague !

Fhurie lui lança un regard mauvais à travers la pièce. Butch dressa un sourcil.

— Tu commences à me saouler, flic.

— Sans déconner. Hé, qu'est-ce que tu dis de ça ? Je t'emmène chez Havers et tu profites du trajet pour me gueuler dessus.

— J'ai pas besoin d'une escorte.

— OK, mais au moins, si je t'y conduis, je serai certain que t'y es bien allé. (Butch sortit les clés de l'Escalade de sa poche et les agita en l'air.) En plus, je suis le meilleur des taxis. Demande à John.

— Je veux pas y aller.

— Écoute, d'après l'adage de Viszs, y a l'envie d'un côté et les emmerdes de l'autre. Suffit de savoir lequel pèse le plus lourd.

Vhengeance immobilisa sa Bentley devant chez Havers et Marissa avant de gagner la porte principale d'un pas lent. Il souleva l'imposant heurtoir en forme de tête de lion, puis le laissa retomber, envoyant le choc se répercuter dans la maison. Il fut aussitôt accueilli par un *doggen* qui l'invita à entrer dans un petit salon.

Marissa, qui était assise sur un canapé de satin, se leva. Il s'inclina devant elle en informant le domestique qu'il préférait garder son manteau. Une fois seuls tous les deux, Marissa courut vers lui, les mains en avant, sa longue robe traînant derrière elle dans un brouillard jaune pâle. Il lui saisit les mains et les embrassa.

— Vhen… je suis si heureuse que t'aies fait appel à nous. Nous sommes ravis de pouvoir t'aider.

— Je vous remercie d'accueillir Bella.

— Elle peut rester ici aussi longtemps qu'elle le souhaite. Cela dit, j'aimerais bien que tu me dises quel est le problème.

— Nous traversons des périodes troubles, rien de plus.

— T'as raison. (Elle se renfrogna en regardant derrière lui.) Elle est pas avec toi ?

— On doit se retrouver ici. Elle devrait plus tarder. (Il consulta sa montre.) Effectivement… je suis un peu en avance.

Il l'entraîna vers le canapé et, tandis qu'ils s'asseyaient, les replis de son manteau de zibeline couvrirent les pieds de Marissa. Elle se pencha pour caresser la fourrure, un sourire timide sur les lèvres. Puis ils restèrent silencieux.

Il se rendit compte qu'il était inquiet à l'idée de revoir Bella. Il était même… tendu.

— Comment tu te sens ? demanda-t-il pour se changer les idées.

— Ah, tu veux dire après… (Le rouge lui monta aux joues.) Bien. Très bien. Je… merci.

Il aimait vraiment ses attitudes. Elle était si douce, si modérée ! À la fois timide et en retrait, bien que comptant parmi les rares beautés de l'espèce, de l'avis de tous. La raison pour laquelle Kolher se tenait à l'écart de Marissa était un mystère complet.

— Tu voudras te servir de moi de nouveau ? demanda Vhen à voix basse. Tu me laisseras encore te nourrir ?

— Oui, répondit-elle en baissant le regard. Si t'es d'accord.

— J'attends que ça, répliqua-t-il dans un grondement.

Voyant les yeux de Marissa voler vers les siens, il se força à sourire. Il avait d'autres envies pour sa bouche sur le moment, des envies qui, toutes, auraient mis Marissa mal à l'aise. Heureusement qu'il avait pris sa dopamine, pensa-t-il.

— T'en fais pas, *tahlly*. Il est question que de se nourrir, je le sais bien.

Elle le contempla longuement avant d'acquiescer.

— Et si tu… si toi aussi, t'as envie de te nourrir…

Vhen baissa le menton et la regarda par en dessous. Des images érotiques lui emplissaient la tête. Elle se recula, visiblement effrayée par son expression, ce qui ne le surprit pas.

Pas étonnant qu'elle ne soit pas de taille à affronter sa perversité.

Vhen releva la tête et regarda Marissa en face.

— C'est une offre très généreuse de ta part, *tahlly*. Mais je préfère que ça reste à sens unique.

Alors que le soulagement se lisait sur les traits de Marissa, le portable de Vhen sonna. Il le sortit de sa poche pour voir qui appelait. Son cœur s'emballa. C'était le service de sécurité qui assurait la surveillance de la demeure.

— Excuse-moi une minute.

Après avoir pris connaissance du rapport complet – un intrus avait franchi le mur, déclenché plusieurs des détecteurs de mouvement dans le jardin et coupé le courant –, Vhen dit à son personnel de désactiver l'ensemble des alarmes à l'intérieur de la maison. Il ne voulait pas que l'intrus quitte les lieux.

Dès qu'il aurait vu Bella, il retournerait chez lui au plus vite.

— Un problème ? demanda Marissa tandis qu'il refermait son téléphone.

— Oh, non. C'était sans importance.

Tu parles.

En entendant le heurtoir frapper contre la porte d'entrée, Vhen se raidit.

Un *doggen* passa devant le petit salon pour aller accueillir le visiteur.

— Tu veux que je vous laisse ensemble ? demanda Marissa.

La porte principale de la demeure s'ouvrit, puis se referma. Quelques mots furent échangés à voix basse ; celle du *doggen* et celle de… Bella.

Vhen prenait appui sur sa canne et se levait lentement quand Bella apparut dans l'embrasure de la porte. Elle portait un jean et un anorak noir, ses longs cheveux scintillaient sur ses épaules. Elle avait l'air… vive… en bonne santé. Mais l'âge transparaissait sur son visage, de nouvelles rides causées par le stress et l'inquiétude lui encadraient la bouche.

Il s'attendait qu'elle lui saute au cou, mais elle se contenta de le dévisager… lointaine, hors de portée. Ou peut-être était-ce simplement dû au contrecoup de ce qu'elle avait enduré et qui la laissait sans la moindre réaction face au monde qui l'entourait.

Des larmes montèrent aux yeux de Vhen tandis qu'il plantait sa canne dans le sol et s'approchait d'elle aussi vite qu'il le pouvait, malgré son incapacité à sentir le fin tapis sous ses pieds. Il lut la stupeur sur le visage de Bella quand il l'attira contre lui.

Douce Vierge. Qu'il aurait aimé pouvoir ressentir l'accolade qu'il lui donnait ! Le fait qu'il ne sache pas si elle la lui rendait lui apparut soudain. Il n'avait aucune envie de la forcer. Il recula.

Alors qu'il laissait retomber ses bras, elle s'accrochait à lui, ne bougeant pas du tout, restant collée. Il la serra de nouveau.

— Oh… Bon Dieu, Vhengeance…, dit-elle dans un frisson.

— Je t'aime, petite sœur, dit-il faiblement, ne se souciant guère sur le moment de ne pas agir comme un véritable mâle.

CHAPITRE 42

O sortit par la porte principale de la demeure, qu'il laissa grande ouverte derrière lui. Il descendit l'allée sous la neige qui tourbillonnait dans le vent glacial.

La vue du portrait avait laissé une marque indélébile dans son esprit, une marque qui refusait de s'estomper. Il avait tué sa femme. L'avait battue à mort. Ou peut-être que, si ce balafré ne l'avait pas emportée, elle vivrait encore… peut-être que le transport l'avait tuée.

Alors comme ça, O l'avait tuée ? Mais aurait-elle vécu si elle était restée avec lui ? Et si… *Oh, et puis merde*. Il perdait son temps à essayer de reconstruire la succession des événements. Elle était morte et il se retrouvait sans corps à enterrer parce qu'un enfoiré de membre de la Confrérie la lui avait volée. Il n'y avait rien à ajouter.

Il aperçut soudain les phares d'une voiture un peu plus loin. En s'approchant, il vit que le 4 x 4 noir s'était immobilisé devant le portail de la propriété.

Cet abruti de Bêta. Putain, mais qu'est-ce qu'il foutait ? D'une part, O ne l'avait pas appelé pour lui demander de venir le prendre et, d'autre part, il était garé au mauvais endroit. Une seconde ! la voiture était une Range Rover, pas une Explorer.

O se mit à courir dans la neige, couvert par les ombres. Il n'était plus qu'à quelques mètres du portail lorsque la vitre de la Rover s'abaissa.

Il entendit une voix de femelle dire :

— Avec tout ce qui s'est passé autour de Bella, je sais pas si sa mère acceptera de nous recevoir. Mais on peut toujours essayer.

O franchit les quelques pas qui le séparaient du portail en sortant son arme, puis il se cacha derrière une des colonnes. Il aperçut des cheveux roux au moment où la conductrice se penchait par la vitre pour sonner à l'interphone. À côté d'elle se

trouvait une autre femelle aux courts cheveux blonds. Quand elle dit quelque chose, la rousse lui adressa un léger sourire, dévoilant ses crocs.

Tandis qu'elle appuyait de nouveau sur le bouton de l'interphone, O dit d'une voix forte :

— Y a personne.

La rousse leva les yeux et il lui braqua son Smith & Wesson en pleine face.

— Sarelle, fuis ! hurla-t-elle.

O appuya sur la détente.

John était plongé dans ses leçons de tactique, et à deux doigts de se taper la tête contre les murs à force de trop solliciter ses méninges, quand quelqu'un frappa à sa porte. Il siffla sans quitter son manuel des yeux.

— Salut, fiston, dit Tohr. Comment ça se passe, tes révisions ?

John étira les bras au-dessus de sa tête avant de répondre en langage des signes.

— *Mieux que les exercices physiques.*

— T'en fais pas pour ça, tu vas finir par t'y faire.

— *Si tu le dis.*

— Non, vraiment. C'était pareil pour moi avant ma transition. J'étais bon à rien. Mais rassure-toi, ça va s'arranger.

John sourit.

— *T'es rentré de bonne heure.*

— En fait, je m'apprêtais à aller au centre pour m'occuper de la paperasse. Tu veux m'accompagner ? Tu pourras continuer tes révisions dans mon bureau.

John acquiesça en prenant sa polaire, puis il glissa ses manuels dans son sac. Un changement de décor lui ferait le plus grand bien. Il s'endormait à moitié et il lui restait encore vingt-deux pages à potasser : sortir de son lit était donc une bonne idée.

Alors qu'ils marchaient dans le couloir, Tohr vacilla soudain avant d'aller se cogner contre le mur. Il porta la main à son cœur et sembla lutter pour respirer.

John l'agrippa, inquiet de la couleur que prenait le membre de la Confrérie. Il avait littéralement viré au gris.

— Ça va…

Tohr se massa le sternum. Il grimaça. Inspira par la bouche à deux reprises.

— C'est rien… juste une petite pointe. Certainement un truc de chez Taco Hell que j'ai mangé sur le retour. Je vais bien.

Sauf qu'il avait le teint terreux et semblait franchement indisposé tandis qu'ils pénétraient dans le garage pour monter à bord de la Volvo.

— J'ai dit à Wellsie de prendre la Rover pour cette nuit, dit Tohr tout en s'asseyant au volant. Je lui ai installé les chaînes. Je déteste la savoir conduire sur la neige. (Il parlait sans autre but que celui de parler, son débit était rapide, continu.) Elle trouve que j'en fais trop.

— *On est vraiment obligés d'y aller ?* signa John. *T'as pas l'air bien.*

Tohr marqua une hésitation avant de démarrer le break, se massant la poitrine sous sa veste en cuir tout du long.

— Si, si, ça va. Je vais bien. C'est rien.

Butch observait Havers s'affairer sur Fhurie. Les mains du médecin étaient stables et sûres tandis qu'il défaisait le bandage.

Jouer le rôle du patient n'était pas pour enchanter Fhurie. Assis sur la table d'examen, torse nu, dominant la petite pièce de son corps massif, il lançait des regards sombres, dignes d'un ogre. Une créature des frères Grimm.

— La guérison ne s'est pas déroulée correctement, annonça Havers. Vous m'avez dit que vous aviez été blessé la nuit dernière, c'est bien ça ? Les tissus devraient avoir cicatrisé. Au lieu de quoi, la plaie est à peine refermée.

Butch adressa à Fhurie un regard lourd de sens.

Qui lui répondit d'un « Va te faire » silencieux avant de dire :

— C'est pas grave.

— Si, ça l'est. Depuis quand ne vous êtes-vous pas nourri ?

— Je sais pas. Un petit moment.

Fhurie se contorsionna pour regarder la plaie. Il se renfrogna, comme surpris par la laideur du spectacle qui s'offrait à lui.

— Vous devez vous nourrir.

Le médecin sortit une gaze de son emballage et couvrit la coupure. Une fois l'épais carré blanc maintenu en place par du sparadrap, il dit :

— Et ce soir serait le mieux.

Havers ôta ses gants dans un claquement, les glissa dans un conteneur à déchets contaminés, puis écrivit quelques mots sur son rapport. Arrivé devant la porte, il marqua une hésitation.

— Y a-t-il quelqu'un vers qui vous pourriez vous tourner, là, maintenant ?

Fhurie fit « non » de la tête tout en enfilant son tee-shirt.

— Je vais voir ce que je peux faire. Merci, doc.

Quand ils ne furent plus que tous les deux dans la pièce, Butch demanda :

— Je t'emmène où ?

— Dans le centre-ville. Il est temps de se mettre en chasse.

— Mais bien sûr. T'as entendu comme moi ce qu'a dit l'homme au stéthoscope. Tu crois peut-être qu'il plaisantait ?

Fhurie descendit de la table d'examen en faisant claquer ses rangers contre le sol. Il se retourna pour récupérer sa dague et son étui.

— Écoute, flic, il me faut du temps pour trouver quelqu'un, dit-il. Parce que je suis pas… À cause de mon statut, j'ai recours qu'à certaines femelles, et j'ai besoin de leur parler d'abord. Tu vois, pour m'assurer qu'elles sont vraiment prêtes à m'offrir leur veine. Ma chasteté me facilite pas les choses.

— Dans ce cas, passe des coups de fil tout de suite. T'es pas en état de te battre et tu le sais.

— Sers-toi de moi.

Butch et Fhurie se tournèrent vers la porte comme un seul homme. Bella se tenait dans l'embrasure.

— J'avais pas l'intention de surprendre votre conversation, dit-elle. La porte était ouverte et je passais devant. Mon euh… frère vient de partir.

Butch jeta un coup d'œil à Fhurie. Ce dernier était aussi immobile qu'une statue de cire.

— Quelque chose a changé ? demanda-t-il d'une voix devenue rauque.

— Rien. Je souhaite toujours t'aider. Je t'offre de nouveau la possibilité d'accepter.

— T'aurais été incapable de le supporter il y a à peine douze heures.

— Faux. C'est toi qui as refusé.

— T'aurais pleuré tout du long.

Wouah. Voilà qui devenait un peu trop personnel. Butch s'approcha lentement de la porte.

— Je vais attendre…

— Tu restes là, flic, dit Fhurie. Sans vouloir te commander.

Butch jura et balaya la pièce du regard. Il aperçut une chaise à côté de la sortie. Il y posa ses fesses et essaya de disparaître dans le décor.

— Est-ce que Zadiste… ?

Bella ne le laissa pas finir sa question.

— Il s'agit de toi. Pas de lui.

Un long silence suivit. Puis l'air s'emplit soudain d'une forte odeur d'épices ; les effluves que dégageait le corps de Fhurie.

Prenant le parfum pour une forme de réponse, Bella entra dans la pièce, referma la porte derrière elle et remontai sa manche.

Butch regarda en direction d'un Fhurie tremblant ; ses yeux brillaient comme le soleil, son corps… eh bien, disons que son excitation était visible.

OK, il est temps de mettre les voiles…

— Flic, je veux que tu restes jusqu'au bout.

La voix de Fhurie n'était plus qu'un grognement.

Butch protesta, même s'il comprenait parfaitement pourquoi Fhurie refusait de se retrouver seul avec une femelle en ce moment. Il irradiait de brûlantes vagues érotiques, dignes d'un étalon.

— Butch ?

— OK, je reste.

En revanche, il ne regarderait pas. Hors de question. Il aurait l'impression d'être assis aux premières loges à observer Fhurie baiser.

En jurant, Butch se pencha en avant, posa le front sur ses mains et s'absorba dans la contemplation de ses Ferragamos.

Il entendit une espèce de crépitement, comme si quelqu'un froissait le papier qui recouvrait la table d'examen en s'asseyant dessus. Puis le froissement du tissu.

Silence.

Merde. Il fallait qu'il regarde.

Il décida de jeter un rapide coup d'œil, mais ses yeux refusèrent de se détacher de ce qu'ils voyaient et auraient refusé même si sa vie en avait dépendu. Bella était assise sur la table, ses jambes pendaient dans le vide et son poignet reposait sur sa cuisse, offert. Fhurie la dévorait du regard, la faim se lisait sur son visage, mêlée à un amour maudit, effroyable, puis il se mit à genoux devant elle. Les mains agitées de tremblements, il lui saisit la paume et le haut de l'avant-bras, et dénuda ses crocs. Ils étaient immenses à présent, si longs qu'ils l'empêchaient de fermer complètement la bouche.

Dans un sifflement, il abaissa la tête vers le bras de Bella. Elle fut à son tour parcourue de tremblements lorsqu'il mordit, mais elle garda les yeux rivés sur le mur, droit devant elle. Puis Fhurie tressaillit, recula et leva les yeux vers elle.

Le tout avait été très rapide.

— Pourquoi t'arrêtes ? demanda Bella.

— Parce que t'es…

Fhurie lança un regard à Butch. Qui rougit et se replongea dans la contemplation de ses mocassins.

Fhurie demanda à voix basse :

— Bella, tu as saigné de nouveau ?

Butch grimaça. *Oh, parfait*. Voilà de quoi le mettre à l'aise.

— Bella, est-ce que tu penses être enceinte ?

Nom de Dieu. Que c'était embarrassant !

— Vous voulez peut-être que je vous laisse ? demanda Butch en espérant qu'ils le chasseraient.

Comme tous deux répondirent « non », il examina ses chaussures d'un peu plus près encore.

— Je le suis pas, dit Bella. Y a pas le moindre risque… tu sais. Je… j'ai déjà des douleurs, tu vois ? Après viennent les saignements et tout est terminé.

— Il faut que tu demandes à Havers de t'ausculter.

— Tu veux continuer à boire ou pas ?

Nouveau silence. Puis un sifflement. Suivi d'un gémissement grave.

Butch jeta un coup d'œil. Fhurie enserrait le poignet de Bella, dont le bras gracile se retrouvait prisonnier de la cage que formait Fhurie de son corps tandis qu'il buvait goulûment. Bella avait les yeux posés sur lui. Après quelques instants, elle posa sa main libre sur les cheveux multicolores. Elle agissait avec douceur. Ses yeux scintillaient de larmes.

Butch se leva de sa chaise et quitta la pièce, préférant les laisser à leur petite affaire. La tristesse de ce qui se passait entre eux réclamait un peu d'intimité.

Sorti de la pièce, il se laissa aller contre un mur, encore touché d'une certaine façon par la tragédie, bien que n'étant plus spectateur.

— Bonjour, Butch.

Il tourna la tête en un éclair. Marissa se tenait à l'autre bout du couloir.

Nom de Dieu.

Alors qu'elle avançait vers lui, son odeur la précédait, ce pur parfum d'océan qui lui pénétrait les narines, le cerveau, jusqu'à atteindre son sang. Elle avait les cheveux attachés et portait une robe empire jaune.

Bon sang… La plupart des blondes auraient eu l'air moribondes dans cette couleur. Elle était radieuse.

Il se racla la gorge.

— Salut, Marissa. Comment ça va ?

— T'as l'air en forme.

— Merci.

Lui la trouvait somptueuse, mais il n'en dit rien.

Putain, c'était comme de recevoir un coup de couteau, pensa-t-il. *Ouais…* Voir cette femelle ou se prendre vingt centimètres d'acier dans le sternum revenait à peu près au même.

Merde. Il ne parvenait pas à se sortir de la tête les images de Marissa montant dans la voiture de cet autre mâle.

— Comment tu vas ? demanda-t-elle.

Comment il allait ? Il avait passé les cinq derniers mois à se morfondre comme un imbécile.

— Bien. Très bien.

— Butch, je…

Il lui sourit et se redressa.

— Écoute, je peux te demander de me rendre un service ? Je vais attendre dans la voiture. Tu pourras avertir Fhurie quand il pointera le bout de son nez ? Merci.

Il lissa sa cravate et boutonna sa veste de costume avant de refermer son pardessus.

— Prends soin de toi, Marissa.

Il fonça vers l'ascenseur.

— Butch, attends.

Que Dieu lui vienne en aide, ses pieds s'immobilisèrent.

— Comment… tu vas ? demanda-t-elle.

Il pensa à se retourner, mais refusa de se laisser entraîner.

— Comme je te l'ai dit, au poil, merci. Prends bien soin de toi, Marissa.

Merde. Ne lui avait-il pas déjà dit ça ?

— J'aimerais que… (Elle s'interrompit.) Tu passeras me voir ? un de ces quatre ?

Il ne put s'empêcher de se retourner. *Oh, sainte Marie mère de Dieu…* Elle était tellement belle. Belle comme Grace Kelly. Avec ses manières douces et son élégance toute victorienne, elle lui donnait l'impression d'être un véritable loser, tout en bla-bla et en maladresses, malgré ses habits de luxe.

— Butch ? Peut-être que tu pourrais… passer.

— Et pourquoi je le ferais ?

Elle rougit et sembla sur le point de se rétracter.

— Je m'étais dit que…

— Que quoi ?

— Que peut-être…

— Oui ?

— Tu pourrais passer. Si t'as le temps, un jour. Tu pourrais peut-être… passer me voir.

Nom de Dieu. Il s'y était déjà aventuré et elle avait refusé de le voir. Il n'était pas question qu'il se porte de nouveau volontaire pour un cours accéléré sur la destruction de l'ego. Cette femme, ou femelle… peu importe… pouvait sans problème le réduire en miettes, et ce n'était pas précisément le genre de traitement dont il avait besoin, merci quand même. Sans parler de M. Bentley qui venait l'attendre à la porte de derrière.

À cette pensée, la partie masculine de son cerveau se demanda si elle était encore vierge, comme quand ils s'étaient rencontrés l'été dernier. Probablement pas. Même si elle était restée timide, à présent qu'elle s'était éloignée de Kolher, elle devait certainement avoir pris un amant. Putain, Butch était bien placé pour savoir quel genre de baiser elle pouvait donner à un homme ; il n'y avait eu droit qu'une fois, mais elle l'avait excité à tel point qu'il en avait arraché l'accoudoir d'un fauteuil. Donc, oui… elle avait sans aucun doute pris un amant. Voire plusieurs. Et elle leur avait offert le plus beau des voyages.

Alors qu'elle ouvrait une fois de plus sa bouche en bouton de rose, à la perfection diabolique, il l'interrompit aussitôt.

— Non, je passerai pas te voir. Mais je pensais sincèrement ce que je t'ai dit. J'espère que… tu prendras bien soin de toi.

Et voilà, troisième fois qu'il ânonnait cette petite phrase. Il fallait vraiment qu'il s'en aille avant de la seriner une quatrième fois.

Il parcourut rapidement les quelques pas qui le séparaient de l'ascenseur. Lequel s'ouvrit miraculeusement à l'instant même où il appuya sur le bouton d'appel. Il entra dans la cabine tout en se gardant bien de croiser le regard de Marissa.

Tandis que les portes se refermaient, il crut l'entendre prononcer son nom une fois de plus. Mais c'était certainement son imagination qui lui jouait des tours. Car au fond, il aurait rêvé qu'elle…

Bon, ta gueule, O'Neal. Tu la fermes et tu passes à autre chose. Il quitta la clinique d'un pas tellement pressé qu'il courait presque.

CHAPITRE 43

Zadiste traqua l'éradiqueur solitaire aux cheveux pâles dans le labyrinthe que formaient les ruelles du centre-ville. Le tueur se déplaçait rapidement dans la neige, il était alerte, à l'affût, visiblement en quête d'une proie parmi les groupes désordonnés de clubbers sortis en tenue de soirée dans le froid.

Derrière lui, Z. se mouvait avec légèreté, sur la pointe des pieds, il le suivait de près, mais sans trop se rapprocher. L'aube approchait à toute vitesse et, bien qu'il soit en train de flirter avec l'orée de la nuit, il lui fallait le tuer. Il lui suffirait d'éloigner l'éradiqueur du regard un peu trop curieux des humains…

Soudain, le tueur ralentit à l'intersection de Trade et de la 8e Rue. Il ne marqua qu'une brève pause, le temps de décider de la direction à prendre.

Zadiste frappa sans perdre une seconde, il se matérialisa juste derrière le tueur, lui passa un bras autour du cou, et l'entraîna dans l'obscurité. L'éradiqueur se débattit. Les bruits de lutte ressemblaient aux claquements de drapeaux pris dans le vent à mesure que les corps des deux mâles virevoltaient dans de grands mouvements de vestes et de pantalons. Très vite, l'éradiqueur se retrouva par terre et Z. le regarda droit dans les yeux tout en brandissant sa dague. Il en planta la lame noire dans l'épaisse poitrine. L'explosion et l'éclat de lumière s'évanouirent presque aussitôt.

Alors qu'il se relevait, Z. n'éprouva pas le moindre sentiment de satisfaction. Il se laissait guider par sa seule violence. Il était prêt à tuer, il en avait l'envie et la capacité, mais il évoluait comme dans un rêve.

Bella occupait toutes ses pensées. Mais cela allait encore plus loin. Il ressentait physiquement le poids de son absence : il était en manque d'elle et le désespoir de la situation le meurtrissait.

Alors, oui. Les rumeurs disaient vrai. Un mâle lié, sans sa femelle, était comme mort. Il avait entendu ce genre de connerie

auparavant, mais n'y avait jamais accordé de crédit. Néanmoins à présent, il en vivait l'implacable vérité.

Son téléphone portable retentit et Zadiste répondit, simplement parce que c'est le genre de chose que l'on fait machinalement en entendant une sonnerie. Il se foutait éperdument de qui se trouvait à l'autre bout du fil.

— Z., mon ami, dit Viszs. J'ai reçu un message des plus bizarres sur notre messagerie. Un type qui voulait te parler.

— Il m'a appelé par mon nom ?

— Pour être franc, j'ai eu du mal à suivre ce qu'il disait, tant il semblait surexcité, mais il a parlé de ta balafre.

Le frère de Bella ? se demanda Z. Mais maintenant qu'elle était de retour parmi eux, de quoi aurait-il bien voulu papoter ?

Enfin… à part le fait que sa sœur avait été honorée pendant ses chaleurs et qu'aucune cérémonie d'union n'était prévue pour autant. Ouais, c'était bien le genre de truc qui pourrait mettre un frangin en rogne.

— C'était quoi le numéro de l'appel ?

Viszs lui annonça les chiffres.

— Il a dit aussi s'appeler Ormond.

Certainement pas celui de l'affreux grand frère de Bella.

— Ormond ? Mais c'est un nom d'humain.

— Je saurais pas dire. Tu ferais peut-être bien de rester sur tes gardes.

Z. raccrocha, composa lentement le numéro en espérant ne pas s'être trompé de touches.

Quelqu'un décrocha sans le moindre salut. Seulement une voix masculine, grave, qui déclara :

— *Numéro ne figurant pas dans mes contacts et impossible localiser. Ça ne peut être que toi, Confrère.*

— Et tu es ?

— *Je veux te rencontrer en personne.*

— Désolé, mais les rendez-vous galants, c'est pas mon truc.

— *Ouais, j'imagine qu'avec ta tronche tu dois pas emballer des masses. Mais c'est pas de sexe que j'ai envie avec toi.*

— Tu me rassures. Bon, t'es qui ?

— *Mon prénom, c'est David. Ça te rappelle quelque chose ?*

La rage brouilla la vision de Z. jusqu'à ce qu'il ne voie rien d'autre que les marques sur le ventre de Bella. Il serra le téléphone si fort que l'appareil couina, mais la crise était passée.

D'une voix volontairement traînante, il dit :

— J'ai bien peur que non, Davy. Mais rafraîchis-moi la mémoire.

— *T'as emporté quelque chose qui m'appartient.*

— Je t'ai piqué ton portefeuille ? Je m'en souviendrais.

— *Ma femme !* hurla l'éradiqueur.

Les instincts de Zadiste s'embrasèrent immédiatement, et il ne put retenir le grondement qui enflait dans sa bouche.

Il écarta brusquement le téléphone de son visage jusqu'à ce que le son se tarisse.

— *… trop proche de l'aube.*

— Qu'est-ce que t'as dit ? demanda Z. sur un ton agressif. Y a de la friture.

— *Tu crois peut-être que c'est qu'une putain de plaisanterie ?* cracha l'éradiqueur.

— Du calme, mon grand, je voudrais pas que tu nous fasses une embolie.

Le tueur haleta sous le coup de la colère, mais se ressaisit rapidement.

— *Je te donne rendez-vous à la tombée de la nuit. On a pas mal de choses à se dire, toi et moi, et j'aimerais pas qu'on doive se presser à cause de l'aube. D'autant que j'ai eu à faire ces dernières heures, j'ai besoin de faire un break. Je me suis occupé d'une de vos femelles, une jolie rouquine. Je lui en ai collé une belle. Et ciao.*

Cette fois, le grondement de Z. atteignit le téléphone. Ce qui fit rire le tueur.

— *C'est votre truc, hein ? la protection, à vous, les membres de la Confrérie. Alors, écoute bien. Je m'en suis pris une autre. Une autre femelle. Je l'ai persuadée de me donner le numéro auquel j'ai appelé pour te joindre. Elle s'est montrée vraiment très avenante. Une jolie petite blonde, en plus.*

La main de Z. enserra machinalement le manche d'une de ses dagues.

— Où est-ce que tu veux qu'on se rencontre ?

Silence.

— *Tout d'abord, mes conditions. Bien entendu, tu viendras seul, et je vais te donner une raison de m'obéir.*

Z. entendit les geignements d'une femelle au loin.

— *Si l'un de mes associés aperçoit l'un des tiens dans les parages, elle finit en tranches. Un coup de fil suffira. Et ils prendront leur temps.*

Zadiste ferma les yeux. Il avait eu plus que sa dose de souffrance, de peine et de mort. Que ce soient les siennes ou celles des autres. Cette pauvre femelle…

— Où ?

— *À la séance de 18 heures du* Rocky Horror Picture Show *au* Lucas Square. *Tu t'assieds. Je te rejoins.*

Le téléphone se tut soudain, avant de sonner de nouveau.

V. parla cette fois-ci d'une voix étranglée.

— On a un problème. Le frère de Bella a retrouvé Wellsie morte dans son allée, une balle dans la tête. Il faut que tu rentres au complexe, Z. Tout de suite.

John regarda Tohr reposer le téléphone de l'autre côté du bureau. Ses mains étaient agitées de tremblements si violents que le combiné ne retrouva que difficilement sa place sur son support.

— Elle a sans doute oublié d'allumer son portable. Je vais réessayer la maison.

Tohr reprit le combiné. Composa le numéro rapidement. Il se mélangea les doigts et dut recommencer. Pendant tout ce temps, il se massait le sternum, froissant son tee-shirt par la même occasion. Tandis que Tohr avait les yeux rivés dans le vide droit devant lui, absorbé par les sonneries du téléphone, John entendit des bruits de pas dans le couloir qui menait au bureau. Un horrible pressentiment explosa en lui comme une vague de fièvre. Il regarda la porte avant de revenir à Tohr.

Tohr avait visiblement entendu le martèlement des pas, lui aussi. Au ralenti, il laissa tomber le combiné sur la table. Les sonneries de l'appel en cours retentissaient dans toute la pièce. Il avait les yeux fixés sur la porte et les mains verrouillées aux accoudoirs de son fauteuil.

Alors que la poignée tournait, le répondeur s'enclencha et la voix de Wellsie leur parvint via le combiné.

— *Salut, vous êtes bien chez Wellsie et Tohr. Nous ne pouvons pas vous répondre pour le moment…*

Tous les membres de la Confrérie se tenaient dans le couloir. Kolher en tête d'un groupe maussade et silencieux. Un fracas retentit et John porta son regard sur Tohr. Il s'était levé d'un bond, envoyant son fauteuil à la renverse.

Il était parcouru de tremblements de la tête aux pieds et de larges auréoles de sueur s'étalaient sur son tee-shirt au niveau de ses aisselles.

— Mon frère, dit Kolher.

Le ton de sa voix avait quelque chose d'impuissant, en total décalage avec la dureté de ses traits. Et cette impuissance était terrifiante.

Tohr marmonna en portant les mains à sa poitrine, qu'il massa frénétiquement.

— Vous… pouvez pas être là. Pas tous ensemble.

Il tendit une main en avant, comme s'il cherchait à les repousser, puis il recula. Mais il n'avait nulle part où aller. Il buta contre une armoire à dossiers.

— Kolher, non… mon roi, je t'en prie, non… oh, mon dieu. Dis rien. Me dis pas que…

— Je suis désolé.

Tohr se mit à décrire des balancements d'avant en arrière, les bras sur le ventre, comme s'il s'apprêtait à vomir. Ses inspirations devinrent si hachées qu'il fut pris de hoquet et qu'il semblait ne plus expirer du tout.

John éclata en sanglots.

Il aurait voulu se retenir. Mais la réalité lui apparut clairement et l'horreur de la situation était insoutenable. Il se prit la tête dans les mains et les seules images qui lui venaient à l'esprit étaient celles de Wellsie faisant marche arrière dans l'allée ; un jour comme un autre.

Lorsqu'une grosse main le tira de son fauteuil et qu'il se retrouva serré contre un torse, il pensa que c'était l'œuvre de l'un des membres. Mais il s'agissait en réalité de Tohr. Tohr le serrait fort contre lui, se cramponnait à lui.

Il marmonnait comme un dément, les mots s'enchaînaient rapidement, inintelligibles, jusqu'à ce qu'ils finissent par se muer en interrogations.

— Pourquoi est-ce qu'on m'a rien dit ? Pourquoi Havers m'a pas appelé ? Il aurait dû m'appeler… Oh, bon Dieu, le bébé l'a emportée… je savais qu'il fallait pas qu'elle soit enceinte…

Soudain, un changement radical se produisit dans la pièce, comme si quelqu'un avait allumé les lumières, ou le chauffage. John fut le premier à percevoir qu'un basculement avait eu lieu, puis le débit de Tohr s'assécha tandis qu'il en prenait aussi visiblement conscience.

Les bras de Tohr se desserrèrent.

— Kolher ? C'était bien… le bébé, hein ?

— Faites sortir le garçon.

John secoua la tête et s'agrippa de toutes ses forces à la taille de Tohr.

— Comment elle est morte, Kolher ?

La voix de Tohr était blanche et ses mains retombèrent.

— Dis-moi la vérité. Maintenant.

— Sors-moi le gamin d'ici, aboya Kolher à Fhurie.

John se débattit quand Fhurie l'attrapa par les hanches et le souleva du sol. Au même moment, Viszs et Rhage se positionnèrent de part et d'autre de Tohr. La porte se referma.

Hors du bureau, dans le couloir, Fhurie reposa John par terre et le maintint en place. Quelques instants de silence suivirent… avant qu'un hurlement bestial fasse voler l'air en éclats, aussi sûrement que si l'atmosphère avait été solide.

La décharge d'énergie qui déferla ensuite fut si puissante que la porte vitrée explosa en mille morceaux. Des éclats volèrent en tous sens tandis que Fhurie protégeait John de la déflagration.

L'un après l'autre, et de chaque côté du couloir, les tubes fluorescents fixés au plafond implosèrent, émettant de vives explosions lumineuses avant de laisser la place à des flots d'étincelles au niveau de leurs points d'attache. L'intensité de l'onde se propagea dans le sol de béton, laissant derrière elle des fissures qui gagnèrent les murs en parpaings.

À travers les restes de la porte pulvérisée, John entraperçut une tornade dans le bureau, tous les membres s'en écartaient,

les mains devant leur visage. Des meubles tournoyèrent autour du trou noir qui s'était formé au centre de la pièce, un trou noir dont les contours ressemblaient vaguement à ceux de Tohr.

Un nouveau hurlement sauvage retentit, puis la nébuleuse disparut, les meubles s'écrasèrent au sol et le tremblement qui faisait vibrer le plancher cessa. Des feuilles de papier finirent de voleter, pour se poser en douceur sur tout ce chaos, comme des flocons de neige venant recouvrir un carambolage.

Tohrment était parti.

John se libéra des bras de Fhurie et accourut dans le bureau. Tandis que tous les membres tournaient les yeux vers lui, il ouvrit la bouche et cria, sans émettre le moindre son :

— *Père… père… père !*

CHAPITRE 44

Certains jours duraient une éternité, pensa Fhurie bien plus tard. Et même le coucher du soleil ne parvenait pas à y mettre un terme.

Alors que les volets se relevaient pour la nuit, il s'assit sur le maigre canapé et posa les yeux sur Zadiste, à l'autre bout du bureau de Kolher. Les autres membres, tout comme lui, restaient sans voix.

Z. venait tout juste de larguer une nouvelle bombe sur un champ de bataille déjà ravagé. D'abord il y avait eu Tohr, Wellsie et cette jeune femelle. Et maintenant, ça.

— Bon Dieu, Z... dit Kolher en se frottant les yeux et en secouant la tête. T'aurais pas pu nous en informer plus tôt ?

— On avait d'autres trucs à régler. Sans compter que je vais me présenter à l'endroit et à l'heure prévus quoi que vous en disiez. Y a donc pas à discuter.

— Z... je peux pas te laisser faire ça.

Fhurie se prépara à la réaction de son frère. Les autres membres présents dans la pièce, également. Tous étaient épuisés mais, connaissant Z., il lui restait sans doute assez d'énergie pour faire un scandale.

Z. se contenta de hausser les épaules.

— Cet éradiqueur en a après moi, et je veux m'occuper de lui personnellement. Pour Bella. Pour Tohr. Sans parler de cet otage. Je peux pas faire autrement que d'y aller, seul.

— Mon frère, tu signerais ton arrêt de mort.

— Dans ce cas, je m'arrangerai pour faire le maximum de dégâts avant.

Kolher croisa les bras.

— C'est impossible, Z. Je peux pas te laisser y aller.

— Ils vont tuer cette femelle.

— Y a certainement un autre moyen de régler ça. On doit le trouver.

Le temps d'un battement de cœur, personne ne dit mot. Puis Z. prit la parole.

— Je veux que vous sortiez tous de cette pièce, je veux m'entretenir avec Kolher en privé. Sauf toi, Fhurie. Tu restes.

Butch, Viszs et Rhage échangèrent des regards avant de reporter leur attention sur le roi. Quand ce dernier leur adressa un signe de tête, ils sortirent de son bureau.

Z. referma la porte derrière eux et s'y adossa.

— T'as pas le droit de m'en empêcher. Je vais obtenir la revhanche de ma *shellane*. Je vais obtenir la revhanche de la *shellane* de mon frère. T'es pas en position de me l'interdire. Cela relève de mon droit de guerrier.

Kolher jura.

— Vous êtes même pas unis.

— J'ai pas besoin d'une cérémonie pour savoir qu'elle est ma *shellane*.

— Z…

— Et Tohr, dans tout ça ? Tu vas peut-être me dire que c'est pas mon frère ? T'étais là la nuit où je suis arrivé à la Confrérie de la dague noire. Tohrment et moi sommes du même sang, et tu le sais parfaitement. C'est mon droit le plus strict d'obtenir sa revhanche, à lui aussi.

Kolher se laissa aller contre le dossier de son fauteuil qui émit des craquements de protestation sous la charge massive.

— Bon sang, Zadiste, je suis pas en train de te dire que tu peux pas y aller. C'est juste que je veux pas que t'y ailles seul.

Le regard de Fhurie passait de l'un à l'autre. Il n'avait jamais vu Zadiste habité d'un tel calme. Il semblait décidé comme jamais, la clairvoyance se lisait dans son regard et une détermination mortelle sur ses traits. Elles auraient pu être formidables si elles ne faisaient pas si froid dans le dos.

— C'est pas moi qui impose les règles de ce scénario, dit Z.

— Tu te feras tuer si t'y vas seul.

— Soit… Je suis prêt à tenter le voyage.

Fhurie sentit le moindre centimètre carré de sa peau se rétracter.

— Pardon ? siffla Kolher.

Kolher s'éloigna de la porte pour traverser la pièce délicatement décorée à la française. Il s'immobilisa devant la cheminée, l'éclat des flammes ricochait sur son visage difforme.

— Je suis prêt à en finir.

— Mais, bon Dieu, de quoi est-ce que tu…

— C'est une fin qui me convient, et j'emporterai cet éradiqueur avec moi en partant. Ce sera mon chant du cygne. Partir en flammes avec mon ennemi.

La mâchoire de Kolher tomba.

— Tu serais pas en train de me demander de cautionner ton suicide, des fois ?

Z. hocha la tête.

— Non. À moins de m'enchaîner ici, tu peux pas m'empêcher d'aller à ce cinéma, ce soir. Tout ce que je te demande, c'est de faire en sorte que personne d'autre ne soit blessé. Je veux que tu ordonnes aux autres, et particulièrement à lui, dit Z. en désignant Fhurie du regard, de ne pas intervenir.

Kolher ôta ses lunettes noires et se frotta de nouveau les yeux. Quand il leva le regard, ses iris vert pâle luisaient comme deux projecteurs au milieu de son visage.

— La Confrérie a déjà essuyé suffisamment de pertes. Fais pas ça.

— J'ai pas le choix. Je vais le faire. Ordonne aux autres de rester à l'écart.

Un long moment de silence suivit. La tension était palpable. Puis Kolher prononça la seule réponse qui s'offrait à lui.

— Qu'il en soit ainsi.

L'engrenage qui conduirait Z. à sa mort et qui venait de s'enclencher poussa Fhurie à se pencher en avant, à appuyer les coudes sur ses genoux. Il repensa au goût qu'avait le sang de Bella et à cette pointe d'épice si typique qu'avait détectée sa langue.

— Je suis désolé.

Sentant les yeux de Kolher comme ceux de Z. se poser sur lui, il se rendit compte qu'il avait parlé à voix haute. Il se leva.

— Je suis désolé, vous voulez bien m'excuser ?

Zadiste fronça les sourcils.

— Attends. J'ai quelque chose à te demander.

Fhurie contempla le visage de son jumeau, suivant des yeux la course de la cicatrice qui le défigurait, s'imprégnant de tous les détails comme il ne l'avait jamais fait auparavant.

— Je t'écoute.

— Promets-moi que t'abandonneras pas la Confrérie une fois que je serai mort. (Z. désigna Kolher.) Et fais-le sur son anneau.

— Pourquoi ?

— Fais-le.

Fhurie se renfrogna.

— Pourquoi ?

— Je veux pas que tu te retrouves tout seul.

Fhurie dévisagea son frère pendant un long moment, retraçant mentalement le cours de leurs vies respectives. Merde, on pouvait dire qu'ils n'avaient vraiment pas été vernis tous les deux, mais la raison de cette malédiction restait un mystère complet. Peut-être n'était-ce que de la malchance, mais il préférait penser qu'il y avait une explication à tout cela.

La logique… mieux valait croire en une explication logique qu'en un destin capricieux qui vous aurait pris en grippe.

— J'ai bu son sang, déclara-t-il soudain. Bella. J'ai bu son sang hier soir quand j'étais chez Havers. Alors, t'as toujours envie que quelqu'un veille sur moi ?

Zadiste ferma les yeux. Telle une rafale glaciale, une vague de désespoir émana de son corps pour traverser la pièce.

— Je suis heureux que tu l'aies fait. Donne-moi ta parole.

— Franchement, Z…

— Tout ce que je te demande, c'est une promesse. Rien de plus.

— D'accord. Si t'insistes.

Enfin, bon.

Fhurie s'approcha de Kolher, mit un genou à terre et se pencha au-dessus de l'anneau du roi. En langue ancienne, il déclara : aussi longtemps que je respirerai, je resterai au sein de la Confrérie. J'offre ce serment humblement, qu'il puisse être recevable à tes oreilles, Majesté.

— Il est recevable, répondit Kolher. Tends tes lèvres vers mon anneau et scelle ta parole sur ton honneur.

Fhurie posa les lèvres sur le diamant noir du roi avant de se relever.

— Bon, si on en a terminé avec toute cette mise en scène, j'aimerais sortir d'ici.

Mais une fois arrivé devant la porte, Fhurie se retourna et regarda en direction de Kolher.

— Je pense pas t'avoir déjà dit à quel point j'ai été honoré de te servir.

Kolher se recula légèrement.

— Euh, non, mais…

— Ç'a été un véritable honneur. (Alors que le roi plissait les yeux, Fhurie esquissa un sourire.) Je sais pas, ça m'est venu à l'esprit maintenant. Sans doute le fait de t'avoir vu en contre-plongée.

Fhurie sortit du bureau et fut grandement soulagé de croiser Butch et Viszs devant la porte.

— Hé, les gars. (Il leur posa brièvement une main sur l'épaule.) Vous formez une sacrée paire, tous les deux, vous savez ? Notre génie résidant et un humain as du billard. Qui l'aurait cru ?

Tandis qu'ils le contemplaient, visiblement intrigués, il demanda :

— Rhage est dans sa chambre ?

Quand ils acquiescèrent, Fhurie reprit sa route et frappa à la porte de Hollywood. À la réponse de Rhage, Fhurie sourit et posa une main sur sa large nuque.

— Salut, mon frère.

Il resta silencieux sans doute trop longtemps car le regard de Rhage se fit soupçonneux.

— Tu voulais quoi ?

— Rien, répondit Fhurie en laissant retomber sa main. Je faisais que passer. Prends bien soin de ta femelle, d'accord ? Chanceux, chanceux… t'as vraiment beaucoup de chance. À plus.

Fhurie regagna sa chambre, où il se prit à regretter que Tohr ne soit pas dans les parages… d'autant qu'aucun d'eux ne savait vraiment où il était. Habité par le deuil, Fhurie s'équipa de ses armes avant de passer la tête dans le couloir.

Il entendait les membres de la Confrérie échanger dans le bureau de Kolher.

Pour éviter de les croiser, il se dématérialisa directement jusqu'au couloir aux statues, puis il pénétra dans la chambre voisine de celle de Zadiste. Il verrouilla la porte avant de se rendre dans la salle de bains où il alluma les lumières. Il contempla ensuite son reflet dans le miroir.

Il sortit une dague de son étui, empoigna sa chevelure et y porta la lame, tranchant les longues vagues. Il recommença encore et encore, laissant les mèches blondes, brunes et rousses s'écraser par terre en paquet, jusqu'à ce qu'elles recouvrent ses rangers. Quand ses cheveux ne mesurèrent plus que quelques centimètres sur son crâne, il sortit un aérosol de la trousse de toilette, se recouvrit la tête de mousse à raser et prit un rasoir sous le lavabo.

Une fois la tête rasée, il essuya les restes de mousse et brossa son tee-shirt. De petits cheveux tombés dans son col lui picotaient la nuque, et sa tête lui paraissait soudain trop légère. Il se passa les mains sur le cuir chevelu, se pencha vers le miroir, et s'observa.

Puis il empoigna sa dague dont il posa la pointe contre son front.

D'une main tremblante, il fit glisser la lame jusqu'au centre de son visage, finissant son geste en lui faisant décrire une petite courbe en forme de S sur sa lèvre supérieure. Du sang se mit à perler et à dégouliner. Fhurie l'essuya avec une serviette blanche propre.

Zadiste s'équipa de ses armes avec minutie. Une fois prêt, il quitta son dressing. L'obscurité régnait dans la chambre qu'il traversa en s'appuyant plus sur sa connaissance des lieux que sur sa vision pour gagner la source de la lumière qui se déversait de la salle de bains. Il s'approcha du lavabo, ouvrit le robinet et se pencha au-dessus du jet d'eau, les mains en coupe sous le courant froid. Il s'aspergea le visage et se frotta les yeux. Puis il but le peu d'eau qui lui restait au creux des mains.

Alors qu'il était sur le point de s'essuyer, et bien qu'il ne puisse pas le voir, Z. sentit que Fhurie avait pénétré dans la chambre et qu'il approchait.

— Fhurie… j'allais passer te voir avant de partir.

Tenant une serviette sous son cou, Z. se regarda dans le miroir, et vit ses yeux jaunes. Il repensa au cours qu'avait pris sa vie ; rien ne méritait vraiment qu'il s'en souvienne. À part deux personnes. Une femelle. Et un mâle.

— Je t'aime, dit-il d'une voix enrouée, se rendant compte que c'était la première fois qu'il prononçait ces mots à l'intention de son jumeau. Fallait que je te le dise.

Fhurie s'avança derrière lui.

Le reflet hideux de son frère fit reculer Z. Plus de cheveux. Une cicatrice qui lui traversait le visage. Les yeux ternes et mornes.

— Oh, douce Vierge, soupira Z. Mais, putain, qu'est-ce que tu t'es fait… ?

— Moi aussi, je t'aime, mon frère.

Fhurie leva un bras. Il avait dans la main une seringue hypodermique, une de celles qui étaient destinées à Bella.

— Et tu dois vivre.

Zadiste fit volte-face mais, au même instant, Fhurie abattit le bras. L'aiguille se planta dans le cou de Z., qui sentit le flot de morphine se déverser dans sa jugulaire. En hurlant, il agrippa son frère par les épaules. La drogue faisant effet, il s'affaissa et sentit qu'on l'allongeait délicatement au sol.

Fhurie s'agenouilla à ses côtés et lui caressa le visage.

— T'as toujours été mon unique raison de vivre. Si tu mourais, je n'aurais plus rien. Je serais totalement perdu. Et on a besoin de toi, ici.

Zadiste essaya de tendre la main, mais fut incapable de lever le bras tandis que Fhurie se redressait.

— Bon sang, Z., j'arrête pas de penser que la tragédie que nous vivons va bien finir par s'arrêter. Mais elle ne fait que se poursuivre, pas vrai ?

Zadiste perdit connaissance au bruit des pas de son frère quittant la pièce.

CHAPITRE 45

John était allongé sur son lit, couché sur le flanc, les yeux perdus dans l'obscurité. La chambre que lui avait attribuée la Confrérie était à la fois luxueuse et anonyme, mais elle ne le faisait se sentir ni mieux ni plus mal.

Dans un des coins de la pièce, il entendit l'horloge retentir une fois, deux fois, trois fois… Il continua à compter les tintements graves et réguliers, jusqu'à six. Il se tourna sur le dos, pensant au fait que, dans six heures, ce serait le début d'un nouveau jour. Minuit. Nous ne serions alors plus mardi, mais mercredi.

Il repensa aux jours, aux semaines, aux mois, aux années de sa vie, à tout ce temps qui lui appartenait car il l'avait vécu et dont il pouvait s'approprier le cours.

Quoi de plus arbitraire que la mesure du temps ? Tout à fait caractéristique des humains – comme des vampires – d'avoir débité l'infini en quelque chose qu'ils avaient l'impression de contrôler.

Quelle foutaise. Personne ne contrôle rien dans sa vie. Pas plus les uns que les autres.

Bon sang, si seulement il existait un moyen d'y parvenir. Ou au moins de pouvoir reprendre certaines choses. Ne serait-il pas merveilleux qu'il puisse simplement appuyer sur un bouton « retour rapide » et effacer l'horreur de la veille ? Il n'aurait ainsi pas été plongé dans l'état qui était le sien en ce moment.

Il grogna et se retourna sur le ventre. Sa peine était… sans précédent, la pire des révélations.

Le désespoir l'affectait comme l'aurait fait une maladie, se généralisant à tout son corps, le faisant frissonner bien qu'il n'ait pas froid, lui retournant l'estomac qu'il avait pourtant vide, faisant éclater des pointes de douleur au niveau de ses articulations et de sa poitrine. Il n'avait jamais considéré l'anéantissement émotionnel comme une affection, mais c'était

pourtant le cas et il savait qu'il en souffrirait pendant encore un long moment.

Putain… Il aurait dû accompagner Wellsie, au lieu de rester à la maison pour étudier son cours de tactique. S'il avait été dans cette voiture, peut-être aurait-il pu la sauver… Ou alors serait-il simplement mort lui aussi.

Quoi qu'il en soit, cela aurait été préférable à cette existence. Même s'il n'y avait pas de vie après la mort, même s'il n'y avait rien de plus qu'une totale extinction des feux, ce serait malgré tout indubitablement préférable à ce qu'il vivait à présent.

Wellsie… partie, partie. Son corps, en cendres. D'après ce que John avait surpris de la conversation, Viszs avait posé sur elle sa main droite sur les lieux du drame, et récupéré ce qui était récupérable. Une cérémonie officielle de l'Estompe, quoi que cela signifie, serait observée, mais la présence de Tohr était indispensable à un tel événement.

Et Tohr, lui aussi, était parti. Disparu. Mort ? L'aube se faisait déjà bien menaçante quand il avait quitté le complexe… Au fond, peut-être était-ce volontaire. Peut-être avait-il simplement couru s'exposer à lumière du jour afin de rejoindre l'esprit de Wellsie.

Parti, parti… tout semblait avoir foutu le camp. Sarelle… elle aussi perdue, aux mains des éradiqueurs. Perdue avant même qu'il ait eu le temps de la connaître vraiment. Zadiste tenterait de la ramener, mais qui pouvait savoir ce qui se passerait ?

John se remémora le visage de Wellsie, ses cheveux roux et le petit renflement de sa grossesse. Il voyait la coupe rase de Tohr, ses yeux bleu marine et ses larges épaules couvertes d'un cuir noir. Il repensait à Sarelle penchée sur des textes anciens, à sa chevelure blonde tombant devant elle, à ses longues et jolies mains qui tournaient les pages.

L'envie de pleurer monta de nouveau en lui, et John s'assit rapidement, s'efforçant de la juguler. Il en avait fini avec les larmes. Il ne pleurerait plus jamais pour aucun d'entre eux. Les larmes étaient parfaitement inutiles. Elles ne faisaient que témoigner d'une faiblesse indigne de leur mémoire.

La force serait dorénavant son offrande. La puissance, son hommage. La vengeance, sa prière sur leurs tombes.

John quitta son lit, fit un détour par la salle de bains avant de s'habiller, puis il glissa ses pieds dans les Nike que Wellsie lui avait offertes. Quelques instants plus tard, il était en bas, où il emprunta la porte secrète qui donnait dans le tunnel. Il traversa rapidement le labyrinthe d'acier, les yeux rivés droit devant lui, les bras battant parfaitement une cadence militaire.

En pénétrant dans le bureau de Tohr par le fond du débarras, il constata que quelqu'un avait remis de l'ordre : la table avait retrouvé sa place, tout comme l'immonde fauteuil verdâtre glissé derrière. Les papiers, les crayons, les dossiers, tout avait été rangé. Même l'ordinateur et le téléphone avaient réintégré leur place, bien qu'ils aient été réduits en pièces la nuit précédente. Sans doute les avait-on remplacés…

On avait fait disparaître le désordre, et ce mensonge tridimensionnel le réconforta.

Il se rendit dans la salle de sport où il alluma les lustres grillagés qui pendaient au plafond. En raison des récents événements, les cours avaient été reportés pour la journée et il se demanda si, en l'absence de Tohr, l'entraînement n'allait pas tout simplement être annulé.

Il traversa la salle en courant sur les tapis de sol pour gagner la réserve, faisant claquer ses chaussures contre leur épaisse surface bleue. Il préleva deux dagues dans l'armoire à couteaux et passa un holster autour de sa taille. Une fois les lames dans leurs étuis, il retourna au centre de la salle de sport.

Comme Tohr le lui avait appris, il commença par baisser la tête.

Puis il empoigna les dagues et se mit à les manipuler, tout en se drapant de la colère que lui inspirait son adversaire et en visualisant tous les éradiqueurs qu'il s'apprêtait à tuer.

Fhurie entra dans le cinéma et choisit un siège au fond de la salle. Bondé, l'endroit bruissait des bavardages de jeunes couples et d'une foule de gamins, membres de clubs. Il distinguait des échanges chuchotés et d'autres à voix haute. Il écouta les rires et les bruits des sucreries que l'on tire de leur emballage avant de les suçoter ou de les mâchouiller.

Lorsque le film débuta et que les lumières s'évanouirent, tout le monde se mit à crier les répliques en chœur.

Il sut immédiatement quand l'éradiqueur s'approcha. Son odeur doucereuse imprégnait l'air malgré celle du pop-corn et les parfums bon marché qui émanaient des jeunes couples.

Il lui plaça un téléphone portable sous les yeux.

— Prends ça. Écoute.

Fhurie s'exécuta et entendit une respiration saccadée à l'autre bout de la ligne.

La foule dans la salle hurla :

— Putain, Janet, allons baiser !

La voix de l'éradiqueur lui parvint de derrière.

— Dis-lui que tu vas venir avec moi sans faire de problème. Promets-lui qu'elle va vivre parce que tu feras tout ce qu'on te dira de faire. Et pas en langue ancienne, que je puisse comprendre.

Fhurie obéit, incapable de savoir exactement quels mots il avait employés. Tout ce qu'il retint fut que la femelle s'était mise à sangloter.

L'éradiqueur lui reprit violemment le téléphone.

— Maintenant, mets ça.

Une paire de menottes atterrit sur ses genoux. Il se les passa aux poignets et attendit.

— Tu vois cette issue sur la droite ? C'est là qu'on va. Tu passes le premier, un pick-up t'attend juste devant. Tu monteras côté passager. Je serai derrière toi pendant tout le trajet, avec le téléphone à l'oreille. Si t'essaies de la jouer fine ou que je vois l'un de tes frangins, je la fais massacrer. Oh, et pour ta gouverne, sache qu'elle a une lame juste sous la gorge. C'est compris ?

Fhurie acquiesça.

— Maintenant debout et en route.

Fhurie se leva et se dirigea vers la porte. Tout en marchant, il se rendit compte qu'il était venu avec l'idée de s'en sortir vivant. Il était diablement doué avec les armes et il en avait dissimulé plusieurs sur lui. Mais cet éradiqueur s'était montré malin en lui liant les mains et en mettant en jeu la vie d'une civile.

En ouvrant l'issue de secours du cinéma d'un coup de pied, Fhurie savait pertinemment qu'il signait son arrêt de mort.

Zadiste revint à lui à la force de sa seule volonté, perçant le brouillard de la drogue pour s'agripper à sa conscience. Dans un grognement, il rampa sur le marbre de la salle de bains jusqu'au tapis qui recouvrait le plancher de sa chambre. Il le traversa en l'empoignant et en poussant avec ses pieds mais, arrivé devant la porte, il lui restait à peine assez de force pour lui commander de s'ouvrir.

Dès qu'il eut atteint le couloir aux statues, il tenta de hurler. Ce ne furent au début que des murmures enroués, mais il finit par réussir à pousser un cri. Puis un autre. Et encore un.

Le soulagement que lui procurèrent les bruits de pas qui accouraient le submergea.

Kolher et Rhage s'agenouillèrent à ses côtés et le retournèrent. Il interrompit leurs questions, incapable de suivre le flot des mots.

— Fhurie… parti… Fhurie… parti…

Sentant son estomac se soulever, il roula sur le flanc et vomit. La purge lui fit du bien : une fois qu'il eut fini, il se sentit plus lucide.

— Faut le retrouver…

Kolher et Rhage continuaient à l'assaillir de questions, ils débitaient des mots à toute vitesse et Z. pensa que c'était probablement la cause des bourdonnements qui lui emplissaient les oreilles. Si ce n'était pas ça, alors c'était que sa tête était sur le point d'exploser.

Levant son visage du tapis, sa vision tangua, et il remercia Dieu que la dose de morphine ait été calculée en fonction du poids de Bella. Car il était en piteux état.

Ses tripes se révoltèrent et il vomit de nouveau, partout sur le tapis. *Merde…* Il avait toujours eu du mal avec les opiacés.

Nouveaux martèlements de pas dans le couloir. Nouvelles voix. Quelqu'un lui essuya la bouche avec un linge humide. Fritz. Quand Z. fut pris d'une nouvelle série de haut-le-cœur, on lui plaça une corbeille à papier sous le nez.

— Merci, eut-il juste le temps de dire avant de rendre une fois de plus.

Après chaque convulsion, son esprit lui revenait un peu plus, son corps également. Il se ficha deux doigts dans la gorge pour accélérer le processus. Plus vite il purgerait son organisme de la drogue, plus vite il pourrait partir à la recherche de Fhurie.

Cet enfoiré de héros… putain. Il allait tuer son jumeau pour ça, franchement. Fhurie était censé être celui qui resterait en vie.

Mais où avait-il bien pu être emmené ? et comment le retrouver ? Le cinéma constituait le point de départ, mais l'éradiqueur et lui n'y seraient certainement pas restés longtemps.

Les convulsions de Zadiste se muèrent en hoquet quand il n'eut plus rien dans l'estomac. C'est entre deux haut-le-cœur que l'unique solution lui apparut et, alors, ses tripes se contractèrent violemment, mais la drogue n'y était pour rien. Ce qu'il lui fallait faire pour localiser son frère révoltait le moindre de ses instincts.

Encore des bruits de pas dans le couloir. La voix de Viszs.

Une urgence civile. Une famille de six personnes prisonnières de leur maison encerclée par des éradiqueurs.

Z. souleva la tête. Puis le torse. Et il se retrouva debout. Sa volonté, seule chose sur laquelle il ait jamais pu compter, vint une fois de plus à son secours. Elle fit refluer plus encore les effets de la morphine, l'aida à se concentrer et lui redonna plus de lucidité que l'avaient fait les renvois.

— Je vais chercher Fhurie, dit-il à ses frères. Vous vous occupez de cette affaire.

Un bref moment de silence suivit. Puis Kolher dit :

— Qu'il en soit ainsi.

CHAPITRE 46

Bella s'assit sur une chaise Louis XIV, les chevilles croisées et les mains posées sur ses genoux. Une flambée crépitait dans la cheminée de marbre à sa gauche, et une tasse d'Earl Grey reposait à côté d'elle. Marissa était assise en face d'elle sur un élégant canapé, tirant un fil de soie jaune à travers un canevas de broderie. Elle ne faisait pas le moindre bruit.

Bella était sur le point de se mettre à hurler…

Elle se leva d'un bond, poussée par son instinct. Zadiste… Zadiste se trouvait à proximité.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda Marissa.

Un tambourinement s'abattit sur la porte d'entrée avant que, quelques instants plus tard, Zadiste fasse irruption dans le petit salon. Il était en tenue de combat, pistolets à la taille, dagues à la poitrine. Le *doggen,* droit comme un « I », paraissait littéralement terrifié.

— Laissez-nous, ordonna-t-il à Marissa. Et emmenez votre domestique avec vous.

Voyant la femelle hésiter, Bella se racla la gorge.

— Tout va bien. Tout… tu peux nous laisser.

Marissa inclina la tête.

— Je serai pas loin.

Bella ne bougea pas quand ils se retrouvèrent tous les deux.

— J'ai besoin de toi, dit Zadiste.

Elle plissa les yeux. Enfin ces mots qu'elle avait tant attendus ! Comme il était cruel qu'ils n'arrivent que si tard.

— Pour quoi faire ?

— Fhurie a bu à ta veine.

— Oui.

— J'ai besoin que tu le localises.

— Il est parti ?

— Ton sang coule dans ses veines. J'ai besoin que tu …

— … le localises. J'ai entendu. Mais dis-moi pourquoi.

Les quelques instants de silence qui suivirent la firent frémir.

— L'éradiqueur l'a enlevé. David l'a enlevé.

Elle sentit l'air déserter ses poumons. Son cœur s'arrêter de battre.

— Comment… ?

— J'ai pas le temps de t'expliquer.

Zadiste s'avança, comme pour lui prendre les mains, mais il s'immobilisa.

— Je t'en prie. Toi seule peux me conduire à lui ; ton sang coule dans ses veines.

— Bien sûr… bien sûr, je vais t'aider à le retrouver.

La chaîne des liens de sang, pensa-t-elle. Elle était capable de savoir où se trouvait Fhurie à tout moment car il s'était nourri sur elle. Et comme elle-même s'était nourrie à la gorge de Zadiste, il pourrait la localiser sans difficulté.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je veux que tu te matérialises à environ cinquante mètres de lui, pas moins, d'accord ? Ensuite, tu te rematérialiseras ici aussitôt.

Elle le regarda sans ciller.

— Tu peux compter sur moi.

— J'aurais aimé avoir un autre moyen de retrouver sa trace.

Oh, voilà qui faisait mal.

— J'en doute pas une seconde.

Elle sortit du petit salon, enfila son manteau et gagna le vestibule. Elle ferma les yeux et se projeta dans le vide, traversant tout d'abord les parois de la petite pièce, puis les murs de la demeure de Havers. Elle survola en esprit les arbustes et la pelouse avant de dépasser d'autres maisons et leurs arbres… puis des voitures, des camions, de nouveaux bâtiments. Elle traversa des parcs des rivières et d'autres cours d'eau. Puis elle poursuivit toujours plus loin jusqu'à la campagne et ses collines…

Lorsqu'elle retrouva la trace de l'énergie de Fhurie, une douleur insoutenable l'assaillit, probablement celle qu'il devait ressentir. Voyant qu'elle s'était mise à chanceler, Zadiste la saisit par le bras.

Elle le repoussa.

— Je l'ai trouvé. Oh, bon Dieu… il est…

Zadiste lui attrapa de nouveau le bras et le serra.

— Cinquante mètres. Pas moins. D'accord ?

— Oui. Maintenant, laisse-moi y aller.

Elle franchit la porte d'entrée, se dématérialisa, pour reparaître à environ vingt mètres d'un petit chalet au cœur de la forêt.

Elle sentit Zadiste se matérialiser juste à côté d'elle.

— Repars, siffla-t-il. Reste pas ici.

— Mais…

— Si tu veux m'aider, pars, que j'aie pas à m'inquiéter pour toi. *Va-t'en*.

Bella lui jeta un dernier regard avant de disparaître.

Zadiste s'approcha du chalet sans faire le moindre bruit, remerciant au passage la fraîcheur de l'air qui l'aidait à se débarrasser un peu plus vite des effets de la morphine. Tout en s'adossant à la paroi de bois dégrossi, il dégaina une dague et jeta un coup d'œil par une des fenêtres. L'intérieur était vide à l'exception d'un mobilier rustique de piètre qualité et d'une installation informatique.

La panique l'inonda : une pluie glaciale qui lui ruisselait dans les veines.

Puis, il entendit quelque chose… un coup. Et un autre.

Un peu plus loin, à une vingtaine de mètres derrière le chalet, se trouvait une espèce de petite dépendance sans fenêtre. Il s'y rendit au pas de course et tendit l'oreille pendant à peine une fraction de seconde. Puis il troqua sa dague pour le Beretta et enfonça la porte d'un coup de pied. La vision qui s'offrit alors à lui semblait tout droit sortie de son passé : un mâle enchaîné sur une table, battu au sang et un psychopathe forcené penché sur sa victime.

Fhurie leva un visage en sale état. Du sang luisait sur ses lèvres gonflées et sur son nez cabossé. L'éradiqueur, dont les mains étaient glissées dans des poings américains, fit instantanément volte-face, visiblement confus l'espace de quelques instants.

Zadiste le mit en joue, mais le tueur était en plein dans l'axe de Fhurie : la moindre erreur de trajectoire et la balle irait clouer son frère jumeau. Z. abaissa le canon, pressa la détente et blessa l'éradiqueur à la jambe, lui réduisant le genou en morceaux. L'enfoiré poussa un hurlement en s'affalant par terre.

Z. s'approcha de lui pour en finir. Mais alors qu'il empoignait le mort-vivant, une autre détonation résonna.

Un éclat de douleur aveuglant traversa Zadiste à l'épaule. Il comprit aussitôt qu'il venait d'en recevoir une bonne, mais ne pouvait s'en préoccuper. Tout ce qui lui importait, c'était de s'emparer de l'arme de l'éradiqueur qui, à son tour, n'avait d'yeux que pour le SIG de Z. Ils luttèrent au sol, cherchant tous deux à affermir leur prise sur leur adversaire en dépit du sang qui les engluait de plus en plus. Les coups de poing volaient, les mains attrapaient et les jambes ruaient. Les deux armes furent absorbées par la lutte.

Après quatre minutes de combat, les forces de Zadiste menaçaient de le quitter à une vitesse inquiétante. Puis il se retrouva sur le dos, l'éradiqueur à cheval sur sa poitrine. Z. tenta de le repousser, forçant son corps à déloger le poids qui le plaquait au sol mais, en dépit des ordres qu'envoyait son cerveau, pour une fois, ses membres refusaient d'obéir. Il jeta un rapide coup d'œil à son épaule ; il se vidait de son sang. La balle devait très certainement avoir atteint une artère. Et la morphine ne faisait rien pour améliorer les choses.

Pendant la brève accalmie, l'éradiqueur haletait et grimaçait, sa jambe lui faisait visiblement un mal de chien.

— Mais bordel… t'es… qui ?

— Celui que… tu cherches, répliqua Zadiste, respirant avec tout autant de difficulté.

Merde… Il devait lutter pour ne pas voir double.

— C'est moi… qui te l'ai… prise.

— Et… pourquoi je… te croirais ?

— J'ai regardé les cicatrices… sur son ventre s'effacer. Jusqu'à ce que ta marque sur elle… disparaisse complètement.

L'éradiqueur se figea.

C'était l'instant idéal pour prendre le dessus, mais Z. n'en avait plus la force.

— Elle est morte, murmura le tueur.

— Faux.

— Son portrait…

— Elle est vivante. Elle respire. Et tu… la reverras jamais.

L'éradiqueur ouvrit la bouche et laissa exploser un hurlement de fureur bestiale.

Au milieu de ce déchaînement sonore, Zadiste se calma soudain. Sa respiration redevint facile. Ou peut-être s'était-elle tout simplement arrêtée. Il observa le tueur évoluer au ralenti, dégainer une de ses dagues et la brandir à deux mains au-dessus de lui.

Zadiste analysa avec minutie la moindre de ses pensées, curieux de savoir à quoi ressemblerait la dernière. Il pensa à Fhurie et eut envie de pleurer, sachant que son frère n'en aurait plus pour longtemps. *Putain*. Il n'aurait donc jamais rien fait d'autre que de faillir à son frère…

Et puis il pensa à Bella. Des larmes lui montèrent aux yeux tandis qu'il revoyait des images d'elle… d'une telle clarté, si pleines de vie… jusqu'à la voir par-dessus l'épaule de l'éradiqueur. Elle semblait tellement réelle qu'il aurait pu croire qu'elle se tenait réellement dans l'embrasure de la porte.

— Je t'aime, chuchota-t-il alors que sa propre lame s'abattait vers son torse.

— David, retentit avec autorité la voix de Bella.

Tout le corps de l'éradiqueur fut parcouru d'un spasme, si bien que la dague finit sa course plantée dans le parquet à côté du bras de Zadiste.

— David, viens ici.

L'éradiqueur se leva avec difficulté tandis que Bella lui tendait le bras.

— T'étais morte, croassa l'éradiqueur.

— Non.

— Je suis allé chez toi… J'ai vu ton portrait. Oh, bon Dieu… (L'éradiqueur se mit à pleurer à mesure qu'il avançait vers elle en claudiquant, laissant derrière lui une traînée sanguinolente.) J'ai cru que je t'avais tuée.

— Mais c'est pas le cas. Approche-toi.

Z. essaya désespérément de dire quelque chose, soudain envahit par l'affreuse impression qu'il ne s'agissait pas d'une vision. Il hurla, mais tout ce qu'on entendit ne fut qu'un faible gémissement. L'éradiqueur était à présent dans les bras de Bella, pleurant à chaudes larmes.

Z. observa le bras de Bella l'enserrer et sa main remonter dans le dos de l'éradiqueur. Elle tenait le petit pistolet, celui qu'il lui avait confié quand ils étaient allés chez elle.

Oh, douce Vierge… Non !

Bella semblait d'un calme surnaturel tandis qu'elle remontait de plus en plus sa main armée. Elle la déplaça lentement, tout en murmurant des mots à l'oreille de David pour l'apaiser, jusqu'à ce que le canon se retrouve à la hauteur du crâne de l'éradiqueur. Elle se pencha en arrière, et il leva la tête pour la regarder dans les yeux, approchant par la même occasion sa tempe droite du canon de l'arme.

— Je t'aime, dit-il.

Elle appuya sur la détente.

Sous le coup de la détonation, sa main fut rejetée en arrière, de même que tout son bras, lui faisant presque perdre l'équilibre. Alors que le « bang » de l'explosion finissait de résonner, elle entendit un bruit sourd et baissa les yeux. L'éradiqueur était sur le flanc, il clignait encore. Elle s'était attendue que sa tête éclate ou qu'elle lui soit arrachée ; au lieu de quoi elle ne vit qu'un minuscule trou au niveau de sa tempe.

Elle fut prise d'une violente nausée mais, n'y prêtant aucune attention, elle enjamba le corps et s'approcha de Zadiste.

Oh, bon Dieu. Il y avait du sang partout.

— Bella…

Il avait levé les mains et parlait avec peine.

Elle l'interrompit en tâtonnant à la recherche de son holster pour en extirper la dague qui y était restée.

— Je dois viser son sternum, c'est bien ça ?

Oh, merde. Sa voix était en aussi piteux état que son corps. Tremblante. Faible.

— Pars… va… t'en…

— Dans le cœur, c'est ça ? Ou il mourra pas. Zadiste, réponds-moi !

Comme il acquiesçait, elle retourna auprès de l'éradiqueur qu'elle fit rouler sur le dos d'un coup de pied. Il avait les yeux rivés sur elle, et elle sut qu'elle les reverrait dans les cauchemars qui ne manqueraient pas de la hanter au cours des années à venir. Empoignant la dague à deux mains, elle la brandit au-dessus de sa tête et l'abattit violemment. La résistance que rencontra la lame lui souleva le cœur au point qu'elle manqua de s'étouffer, mais l'implosion et l'éclat de lumière qui suivirent lui offrirent une espèce d'aboutissement.

Elle se laissa tomber en arrière, mais ne s'accorda que deux respirations. Elle s'approcha de Zadiste en ôtant son manteau et son pull. Elle enroula le pull autour de son épaule, défit sa ceinture, enserra étroitement la masse laineuse pour la maintenir en place.

Zadiste ne cessa de se débattre pendant toute la manœuvre, lui intimant de s'enfuir, de partir sans eux.

— Tais-toi, lui dit-elle en se mordant le poignet. Bois ça ou meurs, à toi de décider. Mais fais-le vite, parce que je dois m'occuper de Fhurie et vous tirer tous les deux de cet endroit.

Elle garda le bras tendu vers lui, juste au-dessus de sa bouche. Le sang ruissela et goutta sur ses lèvres closes.

— Espèce de salaud, murmura-t-elle. Tu me détestes donc à ce point…

Il releva la tête et vint coller sa bouche contre sa veine. Elle sut à la froideur de ses lèvres combien il se trouvait proche de la mort. Il commença à boire doucement avant de déglutir avec une avidité croissante. Il émettait de petits sons qui ne collaient pas du tout avec son imposante carcasse de guerrier. On aurait dit qu'il miaulait, tel un chat affamé devant un bol de lait.

Quand enfin il bascula la tête en arrière, il avait les yeux clos et l'air rassasié. Le sang de Bella s'insinuait en lui ; elle l'observa tandis qu'il respirait par la bouche. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. Elle traversa la dépendance en vitesse jusqu'à Fhurie. Il avait perdu connaissance, il était enchaîné à la table et baignait dans son sang. Mais sa poitrine se soulevait en rythme.

Merde. Ses chaînes d'acier étaient maintenues par des verrous à code. Elle allait devoir les briser pour le libérer. Elle se tourna vers la gauche, vers une effroyable collection d'outils…

C'est alors qu'elle remarqua le corps dans le coin. Une jeune femelle aux courts cheveux blonds.

Les larmes la submergèrent et se mirent à couler tandis qu'elle vérifiait si la fille respirait encore. Quand il fut évident que la femelle avait rejoint l'Estompe, Bella s'essuya les yeux et se força à retrouver sa lucidité. Il lui fallait sortir d'ici ceux qui vivaient encore ; voilà qu'elle devait être sa priorité. Après quoi… un des membres de la Confrérie pourrait revenir et…

Oh… merde… merde… merde…

Agitée de tremblements, à deux doigts de basculer dans l'hystérie, elle s'empara d'une scie électrique, la mit en marche, et débarrassa Fhurie de ses liens en un rien de temps. Voyant que même la stridence du bruit ne l'avait pas ramené à lui, Bella fut de nouveau gagnée par l'effroi.

Elle regarda en direction de Zadiste, qui avait trouvé la force de se redresser en position assise.

— Je vais chercher le pick-up devant le chalet, dit-elle. Tu restes là et t'économises tes forces. Je vais avoir besoin que tu m'aides à déplacer Fhurie. Il a perdu connaissance. Quant à la fille… (Sa voix s'érailla.) On va devoir la laisser…

Bella courut dans la neige jusqu'au chalet, espérant bien y trouver les clés du pick-up et refusant de penser à ce qu'elle ferait si elles n'y étaient pas.

La Vierge soit louée, elles étaient pendues à un crochet derrière la porte. Bella s'en empara, courut vers le F-150, démarra le moteur et contourna le chalet à toute vitesse. Elle fit demi-tour en dérapant légèrement et enclencha la marche arrière pour positionner le plateau du pick-up face à la porte de la dépendance.

Elle descendait tout juste du véhicule quand elle aperçut Zadiste qui chancelait comme un ivrogne dans l'embrasure de la porte. Il portait Fhurie dans ses bras, et ne tiendrait visiblement pas bien longtemps sous la charge. Elle abaissa le hayon du plateau et les deux frères s'y affaissèrent aussitôt, formant un amas de membres sanguinolents et entrelacés. Elle les poussa

doucement avec ses pieds avant de grimper sur le plateau pour les tirer par leur ceinture aussi loin qu'elle le put. Après les avoir remontés, elle enjamba le plat-bord et sauta au sol. Elle referma le hayon et croisa le regard de Zadiste.

— Bella. (Sa voix n'était qu'un murmure à peine audible, un simple mouvement des lèvres formé sur un soupir de tristesse.) T'es pas faite pour ça. Pour cette… laideur.

Elle se détourna. Quelques instants plus tard, elle mettait les gaz.

La voie unique qui partait du chalet était sa seule option, et elle pria pour ne croiser personne en chemin. En débouchant sur la route 22, elle adressa une prière de remerciement à la Vierge scribe et prit la direction de la clinique de Havers à vive allure.

Elle inclina le rétroviseur de sorte à garder un œil sur le plateau arrière. L'air devait y être glacial, mais elle ne prit pas le risque de ralentir.

Peut-être que le froid freinerait leurs hémorragies. *Oh… bon Dieu.*

Fhurie sentait un souffle sibérien contre sa peau nue et son crâne chauve. Il gémit et se recroquevilla un peu plus. Putain, qu'il avait froid ! Était-ce donc l'épreuve qu'il lui fallait endurer pour rejoindre l'Estompe ? Merci dans ce cas à la Vierge de faire en sorte que cela n'arrive qu'une fois.

Il sentit quelque chose bouger contre lui. Des bras… des bras l'enlaçaient, des bras qui le maintenaient le plus étroitement possible contre une source de chaleur. Parcouru de frissons, il se laissa aller contre quiconque le tenait avec autant de bienveillance.

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Contre son oreille… un son différent de celui du vent.

Un chant. Quelqu'un chantait pour lui.

Fhurie esquissa un faible sourire. Quelle perfection ! Les anges qui l'accompagnaient vers l'Estompe avaient vraiment des voix magnifiques.

Il pensa à Zadiste et ne put s'empêcher de comparer cette douce mélodie à celles qu'il avait entendues de son vivant.

Oui, Zadiste avait bien la voix d’un ange. Sans aucun doute.

CHAPITRE 47

Lorsque Zadiste se réveilla, son premier réflexe fut de s'asseoir. *Quelle mauvaise idée !* Son épaule le fit hurler de douleur et le lança si violemment qu'il perdit de nouveau connaissance.

Deuxième round.

Cette fois au moins, il savait, en se réveillant, ce qu'il ne devait pas faire. Aussi, il tourna lentement la tête plutôt que de se redresser. Putain, mais où était-il ? L'endroit était à mi-chemin entre la chambre d'amis et la chambre d'hôpital. Havers. Il devait être à la clinique de Havers.

Et quelqu'un était assis dans les ombres de cette chambre étrangère.

— Bella, croassa-t-il.

— Désolé, dit Butch en se penchant en avant dans la lumière. C'est que moi.

— Elle est où ?

Bon sang, que sa voix était éraillée !

— Comment elle va ?

— Tout va bien.

— Elle… elle est où ?

— Elle… euh, elle va quitter la ville, Z. Pour tout dire, je crois qu'elle est déjà partie.

Z. ferma les yeux et envisagea brièvement de perdre de nouveau connaissance.

Cependant, il ne pouvait pas lui en vouloir de souhaiter quitter la ville. Bon sang, dans quelles situations elle avait été fourrée. Sans parler du moment où elle avait dû tuer cet éradiqueur. Mieux valait effectivement qu'elle s'éloigne autant que possible de Caldwell.

Malgré tout, cette perte le faisait souffrir dans tout son être.

Il s'éclaircit la voix.

— Et Fhurie ? Est-ce qu'il est… ?

— Dans la chambre d'à côté. En piteux état mais en bonne voie. Vous avez été aux abonnés absents depuis plus de quarante-huit heures tous les deux.

— Et Tohr ?

— Personne sait où il est. C'est comme s'il avait disparu. (L'inspecteur expira.) John est censé rester au manoir, mais impossible de le sortir du centre d'entraînement. Il dort dans le bureau de Tohr. Autre chose ?

Comme Z. faisait « non » de la tête, l'inspecteur se leva.

— Je vais te laisser, maintenant. Je me disais que tu aimerais savoir ce qu'il en était.

— Merci… Butch.

Les yeux de l'inspecteur s'illuminèrent en entendant prononcer son nom, et Z. se rendit alors compte que c'était la première fois qu'il l'utilisait.

— Pas de quoi, dit l'humain.

Alors que la porte se refermait doucement, Z. s'assit. Sa tête s'était mise à tourner et il avait entrepris de se défaire des capteurs qu'on lui avait fixés sur la poitrine et à l'index. Des alarmes se déclenchèrent, et Z. les fit taire en renversant l'appareillage qui se trouvait à côté du lit. Les câbles des différentes machines se débranchèrent dans leur chute, laissant la place au silence.

Il tira sur un cathéter en grimaçant et posa les yeux sur l'intraveineuse qu'on lui avait plantée dans le bras. Il était sur le point de l'arracher, mais se dit que finalement il serait peut-être plus malin de s'en abstenir. Dieu seul savait quelle substance on lui injectait. Peut-être en avait-il besoin.

En se levant, son corps lui fit l'effet d'un sac rempli de billes, comme si ses organes se baladaient librement sous son enveloppe. Le pied à perfusion lui offrait un appui parfait. Il s'engagea dans le couloir. À peine approchait-il de la chambre voisine que des infirmières accoururent de toutes les directions. Il les repoussa et franchit la première porte qui se présenta à lui.

Fhurie était allongé sur un lit double, affublé de câbles comme une véritable armoire électrique.

Il tourna la tête.

— Z… pourquoi t'es levé ?

— Je fais faire un peu d'exercice au personnel. (Il referma la porte et chancela jusqu'au lit.) Ils sont plutôt rapides, pour tout dire.

— Tu devrais pas…

— Tais-toi et fais-moi un peu de place.

Fhurie parut surpris comme jamais, mais il se poussa néanmoins sur le côté tandis que Z. hissait son corps à bout de forces sur le matelas. Quand il se laissa aller contre les oreillers, les deux mâles lâchèrent un soupir à l'unisson.

Z. se frotta les yeux.

— T'es vraiment moche sans tes cheveux, tu sais ?

— Est-ce que ça veut dire que tu vas laisser pousser les tiens ?

— Non. Mes jours de reine de beauté sont derrière moi. Fhurie gloussa. Puis tous deux se turent pendant un long moment.

Dans le silence, Z. ne pouvait s'empêcher de repenser au moment où il était entré dans la dépendance de l'éradiqueur, quand il avait vu Fhurie attaché sur la table, ses cheveux disparus et son visage réduit en bouillie. Être le témoin de la douleur de son jumeau avait été… insoutenable.

Z. se racla la gorge.

— J'aurais pas dû me servir de toi comme je l'ai fait.

Le lit ondula, comme si Fhurie avait violemment tourné la tête.

— Quoi ?

— Quand je voulais… souffrir. J'aurais jamais dû te demander de me frapper.

Ne recevant aucune réponse, Z. se tourna pour regarder et vit Fhurie se couvrir les yeux avec les mains.

— C'était cruel de ma part, dit Z. dans l'obscurité tendue qui les séparait.

— J'avais horreur de devoir te faire ça.

— Je sais, et j'en étais conscient quand je te demandais de me battre au sang. Le fait que j'alimente ta détresse, c'était ça le plus cruel. Je ne te demanderai plus jamais de faire une chose pareille.

Le torse dénudé de Fhurie se souleva avant de retomber.

— Je préférerais quand même que ce soit moi qui m'en charge plutôt qu'un autre. Si t'en as encore besoin, dis-le-moi. Je m'en occuperai.

— Bon Dieu, Fhurie…

— Quoi ? Ce sont les seuls moments où tu me laisses te rendre service. Les seules occasions que j'aie de t'approcher.

Voilà qu'à présent c'était au tour de Z. de se couvrir les yeux avec son avant-bras. Il dut toussoter à deux reprises avant de reprendre la parole.

— Écoute, mon frère, arrête de vouloir tout le temps me sauver. C'est fini, maintenant. Terminé. Il est grand temps que tu laisses courir, d'accord ?

Fhurie ne répondit rien. Z. jeta donc un nouveau coup d'œil, à l'instant même où une larme dégoulina le long de la joue de son frère.

— *Oh… merde,* marmonna Z.

— Ouais. Comme tu dis.

Une autre larme s'écoula de l'œil de Fhurie.

— Putain… J'ai des fuites.

— Bon, j'espère que t'es prêt.

Fhurie s'essuya le visage avec les paumes.

— Prêt pour ?

— Parce… je crois que je vais essayer de te prendre dans mes bras.

Les mains de Fhurie retombèrent, inertes, et son visage adopta une expression des plus ridicules.

Se faisant l'effet d'un crétin fini, Z. s'approcha de son frère.

— Lève un peu la tête.

Fhurie tendit le cou. Z. glissa son bras en dessous. Puis les deux frères se figèrent dans cette position qui n'avait rien de naturel.

— C'était quand même bien plus pratique quand t'étais dans les vapes à l'arrière du pick-up.

— C'était toi.

— Qui tu croyais que c'était, le père Noël ?

Les poils de Z. se hérissèrent sur tout son corps. *Merde…* Il se dévoilait complètement. Qu'était-il en train de faire ?

— Je t'ai pris pour un ange, dit doucement Fhurie tout en reposant la tête sur le bras de Z. Quand tu chantais pour moi, j'ai cru que tu veillais à ce que mon passage vers l'Estompe se passe bien.

— J'ai rien d'un ange.

Il tendit le bras pour poser avec douceur la main sur la joue de Fhurie et essuyer ses larmes. Puis il ferma les yeux de son frère du bout des doigts.

— Je suis fatigué, murmura Fhurie. Tellement… fatigué.

Z. observa le visage de son jumeau pour ce qui lui parut être la toute première fois. Les bleus commençaient déjà à s'estomper, les inflammations à désenfler et la profonde entaille qu'il s'était infligée à disparaître. Le tout cédait la place à des marques de fatigue et de douleur ; ce qui n'avait rien d'une amélioration.

— Ça fait des siècles que t'es fatigué, Fhurie. Il est temps que tu cesses de t'en faire pour moi.

— Je pense pas en être capable.

Zadiste inspira profondément.

— La nuit où on m'a arraché à la famille… Non, me regarde pas. C'est trop… intime. J'ai du mal à respirer quand tu me regardes… merde, tu veux bien garder les yeux fermés ? (Z. toussota de nouveau, de brefs halètements qui lui permirent de poursuivre malgré sa gorge nouée.) Cette nuit-là, donc, c'est absolument pas ta faute si c'est pas toi qu'ils ont emporté. Et tu peux rien contre le fait que t'aies eu de la chance et pas moi. Je te demande d'arrêter de t'en faire pour moi.

Le souffle de Fhurie le quitta dans un frisson.

— Est-ce que tu… Est-ce que t'as une idée de ce que j'ai pu ressentir en te voyant dans cette cellule, nu et attaché et… sachant ce que cette femelle t'avait fait subir pendant tant d'années ?

— Fhurie…

— Je sais tout, Z. Tout ce qu'ils t'ont fait. J'ai tout entendu de la bouche des mâles qui… y étaient. Avant de savoir que c'était de toi qu'ils parlaient, j'ai écouté leurs histoires.

Z. parvint à déglutir, malgré sa nausée grandissante.

— J'ai toujours espéré que t'en saurais rien. J'ai prié pour que tu…

— Alors, tu comprends bien pourquoi je souffre pour toi, jour après jour. Ta douleur m'appartient.

— Non, tu te trompes. Jure-moi que tu vas cesser.

— Je peux pas.

Z. ferma les yeux. Alors qu'ils étaient allongés ensemble, Z. aurait voulu demander pardon pour toutes les saloperies qu'il avait faites depuis que Fhurie l'avait libéré… et il voulait hurler sur son putain de héros de frère. Mais surtout, il aurait voulu pouvoir lui rendre toutes ses années perdues. Il méritait tellement mieux que ce que lui avait réservé la vie jusqu'alors.

— OK, tu me laisses pas le choix.

Fhurie releva brutalement la tête.

— Si tu penses à te suicider…

— Je crois que je vais plutôt faire en sorte de plus te donner de raison de t'inquiéter.

Fhurie sentit son corps se vider de ses dernières forces.

— Oh, merde…

— Cela dit, je sais pas si je vais être à la hauteur. Mes instincts… ont été conditionnés par la colère, tu sais. Je réagirai sans doute toujours un peu vite.

— Oh, merde…

— Mais, tu sais, je peux peut-être améliorer ça. Ou autre chose. Putain, j'en sais rien, en fait. Peut-être que j'y arriverai pas.

— Oh… merde. Je t'aiderai. Autant que je le pourrai.

Z. secoua la tête.

— Non. J'ai pas besoin d'aide. Je dois m'en occuper seul.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants.

— Je sens plus mon bras, dit Z.

Fhurie souleva la tête et Z. enleva son bras, mais il resta sur le lit.

Juste avant de partir, Bella se rendit dans la chambre qu'on avait attribuée à Zadiste. Cela faisait plusieurs jours qu'elle reportait son départ, se persuadant que ce n'était pas pour attendre qu'il vienne la voir. Ce qui était faux.

La porte était légèrement entrouverte et Bella frappa au chambranle. Elle se demanda ce qu'il dirait si elle entrait sans attendre sa réponse. Probablement rien.

— Entrez, dit une femelle.

Bella pénétra dans la pièce. Le lit était vide et tout un appareillage médical gisait par terre, renversé ; un arbre frappé par la foudre. Une infirmière en ramassait certaines pièces pour les mettre à la poubelle. Zadiste s'était visiblement levé pour aller faire un tour.

L'infirmière sourit.

— C'est lui que vous cherchez ? Il est dans la chambre d'à côté, avec son frère.

— Merci.

Bella s'approcha de la porte voisine et frappa doucement. Ne recevant pas de réponse, elle entra.

Ils étaient allongés dos à dos, si proches l'un de l'autre qu'on aurait pu croire que leurs colonnes vertébrales avaient fusionné. Ils avaient les bras et les jambes positionnés de la même façon, et le menton baissé vers la poitrine. Elle les imagina comme ça dans le ventre de leur mère, ensemble, encore préservés de toutes les horreurs qui les attendaient à l'extérieur.

Étrange de se dire que son sang coulait dans leurs veines à tous les deux. C'était son seul cadeau, la seule chose qu'elle laisserait en partant.

Soudain, Zadiste ouvrit les yeux. La lueur jaune la surprit tant qu'elle sursauta.

— Bella… dit-il en tendant le bras vers elle. Bella…

Elle recula d'un pas.

— Je suis venue dire au revoir.

Le voyant laisser retomber sa main, elle dut détourner le regard.

— Où est-ce que tu vas aller ? demanda-t-il. T'as un endroit sûr ?

— Oui.

Elle allait se rendre plus au sud sur la côte, en Caroline du Sud, à Charleston, chez des membres éloignés de sa famille qui étaient plus que ravis de l'accueillir.

— Ce sera un nouveau départ pour moi. Une nouvelle vie.

Bien. C'est très bien.

Elle ferma les yeux.

Rien qu'une fois… elle aurait aimé, rien qu'une fois, entendre le regret percer dans la voix de Zadiste avant qu'elle parte. Mais au moins, puisqu'il s'agissait de leur dernier adieu, elle n'aurait plus jamais à essuyer cette déception.

— T'as été tellement courageuse, dit-il. Tu m'as sauvé la vie. La sienne, également. T'es tellement… courageuse.

Tu parles. Elle était sur le point de s'effondrer totalement.

— J'espère que Fhurie et toi vous remettrez rapidement. Oui, j'espère…

Un long silence suivit. Puis elle contempla une dernière fois le visage de Zadiste. Elle savait que, même si elle s'unissait plus tard, aucun mâle ne le remplacerait jamais.

Et même si la formulation n'avait rien de romantique, ça craignait franchement. Évidemment, on attendait d'elle qu'elle surpasse la perte et tout le reste. Mais elle l'aimait et elle ne finirait pas avec lui. Elle n'avait qu'une envie, celle de se trouver un lit, d'éteindre les lumières et de s'y coucher. Pendant au moins un siècle.

— Il faut que tu saches quelque chose, dit-elle. Tu m'avais dit qu'un jour je me réveillerais en regrettant d'avoir été avec toi. Eh bien, c'est le cas. Mais pas à cause de ce que *la glymera* pourrait dire, ajouta-t-elle en croisant les bras. Après avoir été descendue en flammes par la haute société, je n'ai plus peur de l'aristocratie, et j'aurais été fière… de me tenir à tes côtés. Mais oui, je regrette d'avoir été avec toi.

Car le laisser était le plus douloureux des crève-cœur. Pire encore que tout ce que l'éradiqueur lui avait infligé.

Tout bien considéré, il aurait été préférable qu'elle ne sache même pas à côté de quoi elle passait.

Sans un mot de plus, elle fit volte-face et quitta la chambre.

Alors que l'aube rognait l'horizon, Butch entra dans le Trou, ôta son manteau et s'assit sur le canapé de cuir. La télé était allumée sur SportsCenter, en silence. *Late Registration* de Kanye West, résonnait dans la pièce.

V. apparut dans l'embrasure de la porte de la cuisine, il revenait visiblement tout juste d'une nuit de combats : il était torse nu, une bière à la main, en pantalon de cuir et rangers.

— Comment va ? demanda Butch, les yeux posés sur un nouveau bleu naissant sur l'épaule de son compagnon de chambrée.

— Pas mieux que toi. T'as l'air vanné, flic.

— Je le suis.

Il inclina la tête en arrière. Surveiller Z. lui avait paru être la meilleure chose à faire pendant que les membres étaient sortis s'atteler à leur tâche. Mais il était éreinté, même s'il n'avait fait que rester posé sur une chaise trois jours d'affilée.

— J'ai quelque chose qui devrait te remonter un peu. Tiens.

Butch secoua la tête en voyant le verre de vin que V. lui posa devant les yeux.

— Tu sais bien que j'aime pas le rouge.

— Goûte-le au moins.

— Non, ce qu'il me faut, c'est une bonne douche et un truc un peu plus costaud.

Butch prit appui sur ses genoux et commença à se lever.

Viszs vint se planter devant lui.

— Rien de tel que ce vin, crois-moi.

Butch se rassit en s'emparant du verre. Il huma le vin. En but un peu.

— Il est pas mauvais. Un peu épais, mais pas mauvais. C'est un merlot ?

— Pas exactement.

Il renversa la tête et but goulûment. Le vin était puissant, il lui brûla l'œsophage et l'enivra légèrement. Ce qui le poussa à se demander depuis quand il n'avait pas mangé.

Tout en avalant la dernière gorgée, Butch se rembrunit. Le regard que Viszs posait sur lui était anormalement obséquieux.

— V. ? Y a un truc qui va pas ?

Il reposa le verre sur la table et dressa un sourcil.

— Non… non, tout va bien. Tout est nickel à présent.

Butch pensa aux déboires qu'avait traversés son compagnon dernièrement.

— Et dis-moi, à propos de tes visions. Elles sont revenues ?

— Ben, j'en ai eu une, y a environ dix minutes. C'est peut-être qu'elles sont de retour.

— Ce serait cool. J'aime pas te voir déstabilisé.

— T'es un mec bien, flic. Tu le sais, ça ?

Viszs sourit en se passant une main dans les cheveux. Quand il laissa retomber son bras, Butch aperçut son poignet. Une marque rouge et fraîche en entaillait la face inférieure. Comme si elle ne remontait qu'à quelques minutes.

Butch posa les yeux sur le verre de vin. Un terrible soupçon le poussa à regarder de nouveau la coupure de son compagnon.

— Nom de… Dieu. V., mais… me dis pas que… ? (Il se leva d'un bond et, au même instant, son estomac fut pris d'un premier spasme.) Oh, putain… *Viszs*.

Il courut vers les toilettes pour vomir, mais ne les atteignit jamais. À peine s'était-il mis à courir dans la chambre que V. le plaqua par-derrière, le clouant sur le lit. Comme il commençait à s'étrangler, Viszs le retourna sur le dos et appliqua le bas de sa paume contre son menton pour lui maintenir la bouche fermée.

— Lutte pas, dit V. d'un ton sec. Garde tout. C'est pour ton bien.

Les tripes de Butch se convulsèrent et il manqua de s'étouffer avec ce qui lui remontait dans la gorge. Paniqué, écœuré, incapable de respirer, il rua pour se débarrasser de la masse qui le chevauchait et parvint à repousser Viszs sur le côté. Mais avant qu'il ait pu se libérer complètement, V. l'avait saisi par-derrière et lui maintenait de nouveau la bouche fermée.

— Garde… tout…, grogna V. tandis qu'ils luttaient sur le lit.

Butch sentit une jambe l'enserrer solidement et lui immobiliser les cuisses. La prise de catch avait fonctionné. Il ne pouvait plus bouger. Il continua néanmoins à se débattre.

Les spasmes et la nausée gagnèrent en intensité jusqu'à lui donner l'impression que ses yeux allaient être éjectés de leurs orbites. Puis il ressentit une explosion dans ses entrailles et des picotements lui parcoururent tout le corps… des picotements qui se muèrent en démangeaison… puis en un bourdonnement. Il sentit ensuite le calme le gagner, son envie de lutter s'évanouissant à mesure qu'il se laissait envahir par les sensations.

V. relâcha sa prise et enleva sa main, mais il garda tout de même un bras autour du torse de Butch.

— Voilà… Respire calmement. Tu t'en tires très bien.

Le bourdonnement s'intensifia, se rapprochant d'un désir sexuel, tout en étant bien différent… Il n'avait rien d'érotique, mais son corps faisait mal la distinction. Il se mit à bander, son sexe en érection étirant son pantalon, et son corps fut soudain submergé par une vague de chaleur. Il se cambra en arrière en laissant échapper un gémissement.

— Tout va bien, lui dit V. à l'oreille. Lutte pas. Laisse-le te traverser.

Les lèvres de Butch bougèrent comme bon leur semblait, et il gémit de nouveau. Il irradiait comme une boule de feu, sa peau était devenue hypersensible et il ne voyait plus rien… Puis le grondement intérieur passa de son ventre à son cœur. En un éclair, toutes ses veines s'embrasèrent comme si elles charriaient de l'essence, son corps ne fut plus qu'un enchevêtrement de vaisseaux incandescents, toujours plus brûlants. Son corps, ruisselant de sueur, tanguait, ondulait ; Butch rejeta la tête en arrière contre le torse de Viszs. Des sons rauques sortirent de sa bouche.

— Je… vais… mourir.

La voix de V. s'adressa à lui directement, l'accompagnant dans le processus.

— Tu vas rester parmi nous, mon ami. Respire. C'est bientôt fini.

Juste au moment où Butch pensait qu'il ne pourrait plus endurer cet enfer une seconde de plus, un tsunami orgasmique le submergea. Tandis que son gland explosait, Viszs le maintenait pendant ses convulsions, tout en lui parlant en langue ancienne. Et puis ce fut terminé. L'orage était passé.

Haletant, faible, Butch frissonnait dans le calme qui suivit. V. descendit du lit et couvrit son compagnon.

— Pourquoi… ? demanda Butch, comme aviné. Pourquoi, V. ?

Le visage de Viszs apparut devant le sien. Ses yeux de diamant brillaient… et soudain, le gauche vira subitement au

noir, sa pupille se dilata jusqu'à ce que l'iris ne soit plus qu'un vide infini.

— Je connais pas le *pourquoi*… Mais j'ai vu que tu devais boire mon sang. C'était soit ça, soit tu finissais six pieds sous terre. (V. tendit la main et lissa les cheveux de Butch en arrière.) Dors. Tu seras remis d'ici à la tombée de la nuit, maintenant que t'as survécu.

— Ça aurait pu me… *tuer ?*

Mais, oui, putain. Il avait bien cru qu'il allait y rester.

— Je t'aurais pas fait boire si j'avais pas été certain que tu t'en sortirais. Ferme les yeux maintenant. Laisse-toi aller, d'accord ?

V. s'apprêta à quitter la pièce, mais il s'immobilisa avant de franchir la porte.

Le voyant jeter un regard en arrière, Butch éprouva une sensation des plus étranges… une espèce de lien les unissait, quelque chose de plus palpable que l'air qui les séparait. Forgé dans le fourneau qu'il venait de traverser, aussi profond que le sang qui coulait dans ses veines… un lien miraculeux.

Mon frère, pensa Butch.

— Je laisserai jamais rien t'arriver, flic.

Et Butch savait que c'était la stricte vérité, même s'il détestait particulièrement avoir été pris par surprise. Cela dit, s'il avait su ce que contenait le verre, il n'en aurait jamais avalé la moindre goutte. Ça ne faisait pas le moindre doute.

— Qu'est-ce que ça va faire de moi ? demanda-t-il doucement.

— Rien de plus que ce que t'étais avant. Tu restes tout simplement un humain.

Butch soupira de soulagement.

— Écoute, mon ami, rends-moi service. À l'avenir, préviens-moi quand tu prépares un de ces tours. J'aimerais autant avoir le choix.

Puis il afficha un léger sourire.

— On avait même pas encore flirté.

V. partit d'un petit rire.

— Repose-toi. T'auras tout le loisir de me le faire payer plus tard.

— Tu peux compter là-dessus.

Tandis que l'imposante silhouette de V. disparaissait dans le couloir, Butch ferma les yeux.

Simplement un humain… Simplement… un… humain. Et le sommeil vint réclamer son dû.

CHAPITRE 48

La nuit suivante, Zadiste enfila un pantalon de cuir propre. Il était raide, mais se sentait incroyablement fort, conscient que le sang de Bella continuait à le nourrir, à lui redonner sa pleine puissance, à le rendre de nouveau entier.

Il se racla la gorge tout en fermant sa braguette, essayant de ne pas éclater en larmes comme une femmelette.

— Merci de me les avoir apportés, flic.

Butch acquiesça.

— Pas de quoi. Tu vas essayer de te dématérialiser jusqu'au manoir ? Parce que j'ai toujours l'Escalade si tu préfères.

Z. passa sa tête dans un col roulé noir, glissa ses pieds dans ses rangers et marqua une pause.

— Z. ? Z., tu m'écoutes ?

Z. tourna les yeux vers l'inspecteur. Cligna à plusieurs reprises.

— Hein, quoi ?

— Tu veux que je te ramène en voiture ?

Z. se concentra sur Butch pour la première fois depuis que ce dernier était entré dans la chambre, environ dix minutes plus tôt. Il était sur le point de répondre quand il sentit ses instincts s'embraser. Il pencha la tête sur le côté et renifla. Puis il contempla l'humain avec insistance. *Nom de Dieu…*

— Flic, où t'es allé te fourrer depuis la dernière fois que je t'ai vu ?

— Nulle part.

— Ton odeur a changé.

Butch rougit.

— Nouvel après rasage.

— Non. Non, c'est pas…

— Bon, je te ramène ou pas ?

Le regard noisette de Butch se durcit comme pour indiquer qu'il refusait d'évoquer le sujet plus avant.

Z. haussa les épaules.

— Ouais, je veux bien. Passons prendre Fhurie. On montera tous les deux avec toi.

Un quart d'heure plus tard, ils quittaient tous trois la clinique. Sur le chemin du manoir, Z., qui était assis à l'arrière de l'Escalade, contemplait le paysage enneigé qui défilait. Il neigeait de nouveau, les flocons tombaient à l'horizontale à côté du 4 x 4 qui fonçait sur la route 22. Il entendait Butch et Fhurie échanger à voix basse à l'avant, mais ils paraissaient loin, très loin. En réalité, tout lui paraissait loin… hors cadre, hors contexte…

— Bienvenue chez vous, chers messieurs, lança Butch en pénétrant dans la cour du complexe.

Merde. Ils étaient déjà arrivés ?

Tous trois descendirent du véhicule et se dirigèrent vers la demeure, faisant crisser la neige sous leurs pas. À peine eurent-ils franchi les portes d'entrée que les femelles les avaient rejoints. Ou plutôt, avaient rejoint Fhurie. Beth et Mary, l'enlacèrent dans un concert de « bienvenue ».

Tandis que Fhurie leur rendait leur étreinte, Z. se recula dans l'obscurité. Il regardait à couvert, se demandant ce que l'on pouvait bien ressentir au milieu de cet entremêlement de membres, regrettant qu'on ne lui réserve pas le même sort.

Un silence embarrassé suivit tandis que Beth et Mary le regardaient tout en embrassant Fhurie. Elles détournèrent rapidement les yeux, évitant de croiser son regard.

— Kolher est en haut, dit Beth, il vous attend avec les autres membres.

— On en sait plus sur Tohr ? demanda Fhurie.

— Non, et tout le monde accuse le coup. Y compris John.

— J'irai voir le gamin tout à l'heure.

Mary et Beth serrèrent Fhurie une dernière fois avant de le laisser se diriger vers l'escalier en compagnie de Butch. Z. leur emboîta le pas.

— Zadiste ?

Il regarda par-dessus son épaule en entendant la voix de Beth. Elle avait les bras croisés, et Mary se tenait juste à côté d'elle, visiblement tout aussi tendue.

— On est heureuses que tu sois de retour parmi nous, dit la reine.

Z. se renfrogna, sachant que cela était tout sauf vrai. Il ne pouvait concevoir qu'elles apprécient de le voir de nouveau dans les parages.

Mary prit la parole.

— J'ai allumé un cierge pour toi. J'ai prié pour que tu nous reviennes sain et sauf.

Un cierge… allumé pour lui ? Rien que pour lui ? Alors que le rouge lui montait aux joues, il eut honte de l'importance que revêtait cette attention.

— Merci.

Il s'inclina avant de gravir les escaliers quatre à quatre, certain d'avoir tourné au rubis. *Putain*… Peut-être parviendrait-il à faire des progrès dans le domaine des relations. Un jour ou l'autre.

Mais lorsqu'il pénétra dans le bureau de Kolher et qu'il sentit le regard de tous les membres se poser sur lui, il pensa : *ou peut-être pas*. Il détestait qu'on le scrute de cette façon ; à vif comme il l'était, c'était insoutenable. Il glissa les mains, qui s'étaient mises à trembler, dans ses poches, avant de gagner son coin habituel, loin des autres.

— Personne ne sortira combattre ce soir, déclara Kolher. Nous sommes tous bien trop préoccupés en ce moment pour être efficaces. Et je veux que vous soyez tous de retour ici avant 4 heures. Dès le lever du soleil, on entrera en période de deuil à la mémoire de Wellsie, pour toute la journée ; par conséquent, je veux que vous soyez nourris et repus avant le début du deuil. Pour ce qui est de la cérémonie de l'Estompe, impossible de l'effectuer en l'absence de Tohr, on attend donc d'avoir du nouveau.

— J'arrive pas à croire que personne ne sache où il est, dit Fhurie.

Viszs alluma une roulée.

— Je vais chez lui tous les soirs, mais pas le moindre signe de vie. Ses *doggen* ne l'ont ni vu ni entendu. Il a laissé ses dagues derrière lui. Ses armes également. Et ses vêtements. Ses voitures. Il pourrait être n'importe où.

— On fait quoi pour la formation des apprentis ? demanda Fhurie. On continue à l'assurer ?

Kolher secoua la tête.

— J'aimerais bien pouvoir, mais on n'est pas suffisamment nombreux et je voudrais pas te surcharger. D'autant que t'as besoin de te reposer…

— Je peux aider, intervint Z.

Tous tournèrent la tête dans sa direction. L'incrédulité qui se lisait sur leurs visages aurait pu déclencher une crise de rire si elle ne lui avait pas fait si mal.

Il s'éclaircit la voix.

— Évidemment, Fhurie resterait le patron et s'occuperait de la théorie, vu que je ne sais pas lire. Mais je me débrouille pas trop mal avec les couteaux. Ou avec mes poings. Ou les armes à feux. Les explosifs. Du coup, je pourrais filer un coup de main pour l'entraînement physique et le maniement des armes. (Ne recevant pas de réponse, il baissa les yeux.) Ou peut-être pas. C'est pas grave. Je comprends.

Le silence qui suivit lui donna une irrépressible envie de bouger. Il changea ses jambes de position à plusieurs reprises et jeta un coup d'œil en direction de la porte.

Qu'est-ce qui m'a pris ? se demanda-t-il. Il aurait mieux fait de se la fermer.

— Je trouve que c'est une excellente idée, dit lentement Kolher. Mais est-ce que t'es certain de t'investir suffisamment ?

Z. hocha les épaules.

— Je vais essayer.

Nouveau moment de silence.

— D'accord… on fait comme ça. Et merci de t'être proposé.

— Euh, de rien. Pas de problème.

Lorsqu'ils se séparèrent, une demi-heure plus tard, Z. fut le premier à quitter la pièce. Il n'avait aucune envie d'évoquer avec les autres ce pour quoi il s'était porté volontaire, pas plus que ce qu'il ressentait. Il savait pertinemment qu'il attisait leur curiosité à tous et que chacun cherchait chez lui des signes d'une possible rédemption ou une connerie de ce genre.

Il retourna dans sa chambre pour s'équiper. Une tâche ardue l'attendait, une tâche ardue et laborieuse avec laquelle il voulait en finir au plus vite.

Mais alors qu'il ouvrait sa penderie pour accéder au compartiment où il entreposait ses armes, ses yeux accrochèrent la robe de chambre de satin noir que Bella avait si souvent portée. Plusieurs jours auparavant, il l'avait jetée dans la poubelle de la salle de bains, mais Fritz l'avait visiblement ressortie pour la remettre à sa place. Z. se pencha en avant et toucha la robe avant de la décrocher de son cintre, puis de la déposer sur son bras pour mieux en caresser la douceur.

Il la porta à son nez et inspira profondément, reniflant à la fois son parfum et l'odeur du lien.

Il était sur le point de la remettre à sa place quand son œil fut attiré par quelque chose qui venait de tomber à ses pieds. Il se pencha. Le délicat collier de Bella. Laissé derrière elle.

Il joua avec la chaîne fragile du bout des doigts pendant quelque temps, perdu dans la contemplation des petits diamants étincelants ; puis il l'enfila et s'équipa de ses armes. De retour dans la chambre, il avait l'intention de partir sur-le-champ, mais son regard tomba sur le crâne de la Maîtresse, posé à côté de son grabat.

Il traversa la pièce, s'agenouilla devant le crâne et riva les yeux sur les orbites vides.

Quelques instants plus tard, il se rendit dans la salle de bains, s'empara d'une serviette, avant de retourner auprès du crâne. L'enveloppant dans le tissu éponge, il le souleva et se déplaça rapidement, trottinant d'abord puis dévalant le couloir aux statues. Il descendit l'escalier principal, coupa par la salle à manger puis par l'office avant de traverser la cuisine. L'escalier qui menait à l'étage inférieur se trouvait tout au fond de la pièce. Il n'alluma pas la lumière et emprunta les marches. À mesure qu'il descendait, le grondement de l'antique chaudière à charbon du manoir se faisait de plus en plus imposant.

À l'approche de la massive créature de métal, il sentit sa chaleur, comme si elle était vivante et fiévreuse. Il se pencha en avant et regarda par l'insert de verre. Des flammes orange léchaient et mordaient le charbon qu'on leur avait offert,

visiblement toujours plus affamées. Il ôta le loquet, ouvrit la porte et reçut une rafale brûlante en pleine face. Sans marquer la moindre hésitation, il jeta le crâne avec la serviette dans la fournaise.

Il n'attendit pas de les voir se faire dévorer par les flammes, mais fit simplement volte-face pour remonter par l'escalier.

Arrivé dans le hall d'entrée, il s'immobilisa puis regagna le premier étage. Sur le palier, il prit à droite, traversa le couloir, et frappa à l'une des portes.

Rhage lui ouvrit, une serviette enroulée autour de la taille. Il parut surpris de voir qui avait frappé.

— Hé, mon frère.

— Je peux parler à Mary, une minute ?

Hollywood se renfrogna, mais il appela par-dessus son épaule :

— Mary, c'est Z., il veut te voir.

Mary refermait sa robe de chambre de satin et refaisait le nœud de sa ceinture en approchant de la porte.

— Salut.

— Je peux lui parler en privé ? demanda Z. en jetant un coup d'œil à Rhage.

Voyant le front de son frère s'abaisser, Z. pensa : *ça, les mâles liés n'aiment pas savoir leur femelle seule avec quelqu'un d'autre*. Encore moins s'il s'agissait de lui.

Il se passa une main sur son crâne ras.

— On reste juste là, dans le couloir. Ça sera pas long.

Mary se glissa entre eux et repoussa gentiment son *hellren* dans la chambre.

— C'est bon, Rhage. Va plutôt finir de préparer la baignoire.

Les yeux de Rhage virèrent au blanc tandis que son instinct animal et sa réaction de mâle lié se répondaient. Quelques instants d'un silence pesant suivirent ; puis Mary reçut un baiser sonore dans le cou avant que la porte se referme.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle.

Z. sentait littéralement la peur qu'il lui inspirait, mais elle le regardait néanmoins droit dans les yeux.

Il l'avait toujours appréciée, pensa-t-il.

— J'ai entendu dire que t'avais enseigné à des enfants autistes.

— Euh… oui, c'est vrai.

— Et ils étaient lents pour apprendre ?

Elle fronça les sourcils.

— Eh bien, oui. Parfois.

— Est-ce que ça…

Il se racla la gorge.

— Et ça te saoulait pas trop ? Je veux dire, c'était pas trop frustrant ?

— Non. Ce qui me décevait dans ces cas-là, c'était mon incapacité à comprendre comment leur présenter les choses.

Tout en acquiesçant, il dut détourner les yeux du regard gris de Mary. Il se concentra sur la porte juste derrière elle.

— Mais pourquoi tu me demandes ça, Zadiste ?

Il prit une profonde inspiration avant de se jeter à l'eau. Quand enfin il eut fini de parler, il se risqua à croiser le regard de Mary.

Elle avait une main sur la bouche et le regardait avec tant de gentillesse qu'il eut l'impression de se trouver sous un rayon de soleil.

— Oh, Zadiste, oui… Oui, bien sûr, avec plaisir.

Fhurie secoua la tête en montant à bord de l'Escalade.

— Faut qu'on aille au *Zero Sum*.

Il avait terriblement besoin de se rendre là-bas.

— C'est bien ce que je me disais, répondit V. en se glissant au volant tandis que Butch montait à l'arrière.

Pendant leur trajet à travers la ville, tous trois restèrent parfaitement silencieux. Même la musique était éteinte dans la voiture.

Beaucoup trop de morts, beaucoup trop de pertes, pensa Fhurie. Wellsie. Cette jeune femelle, Sarelle, dont V. avait retourné le corps à ses parents.

Et la disparition de Tohr, elle aussi, était un peu comme une mort. Tout comme celle de Bella.

Toute cette peine le fit penser à Z. Il voulait croire que Zadiste était sur le chemin d'une forme de guérison. Mais de

penser qu'il changerait du tout au tout était utopique. Ce ne serait qu'une question de temps avant que les envies morbides de douleur de son frère refassent surface et que tout recommence à dérailler.

Fhurie se passa une main sur le visage. Ce soir, il avait l'impression d'avoir mille ans, au moins, mais en même temps il était agité et excité… traumatisé à l'intérieur bien que son enveloppe ait guéri. Il se sentait incapable de faire face plus longtemps. Il avait besoin d'aide.

Vingt minutes plus tard, V. pénétrait à l'arrière du *Zero Sum* où il gara le 4 x 4 sur un emplacement interdit. Les videurs les laissèrent entrer immédiatement, et ils gagnèrent le salon VIP. Fhurie commanda un Martini, qu'il but d'un seul long trait.

D'aide. Il avait besoin d'aide. Il avait besoin d'une double dose d'aide… sans quoi, il exploserait.

— Excusez-moi, les gars, murmura-t-il.

Il se rendit au fond de la salle, vers l'officine du Révérend. Les deux Maures massifs lui adressèrent un signe de tête et l'un d'eux dit quelque chose dans sa manche. L'instant d'après, ils le laissaient entrer.

Fhurie pénétra dans l'antre et se concentra sur le Révérend. Ce dernier était assis derrière son bureau, dans un costume à rayures immaculé, plus homme d'affaires que dealer.

Le Révérend afficha un petit sourire en coin.

— Où est passée ta magnifique chevelure ?

Fhurie jeta un regard en arrière pour s'assurer que la porte était bien refermée. Puis il sortit trois billets de 100 dollars.

— Je veux de l'héro.

Les yeux violets du Révérend se rétrécirent.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Héroïne.

— T'es sérieux ?

Non, pensa Fhurie.

— Oui, répondit-il.

Le Révérend passa les mains d'avant en arrière sur les vestiges de sa crête iroquoise. Puis il se pencha en avant et appuya sur une touche de son interphone.

— Rally, apporte-moi pour trois cents de brune. La plus pure. (Le Révérend se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.) Franchement, tu devrais pas prendre ce type de poudre avec toi. T'as pas besoin de cette merde.

— Non pas que j'écoute tes conseils, mais c'est toi-même qui m'avais dit que je devrais monter d'un cran.

— Je retire ce conseil dans ce cas.

— Je savais pas que les *symphathe* avaient des états d'âme.

— Je tiens pour moitié de ma mère. J'en ai donc quelques-uns.

— Comme t'as de la chance !

Le Révérend inclina la tête en avant et ses yeux brillèrent d'un violet parfaitement diabolique pendant une fraction de seconde. Puis il sourit.

— Non… c'est plutôt vous autres qui avez de la chance.

Rally se présenta quelques instants plus tard et la transaction se déroula très rapidement. Le petit paquet trouva parfaitement sa place dans la poche intérieure de Fhurie, contre sa poitrine.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter l'officine, le Révérend lui dit :

— Ce truc est pur. Absolument pur. Tu peux soit le saupoudrer sur ton joint, soit le mélanger avant de te l'injecter. Mais, si j'étais toi, je me contenterais de le fumer. Tu pourras mieux contrôler les doses, comme ça.

— Je vois que tu connais parfaitement tes produits.

— Oh, non, j'ai jamais recours à ces saloperies toxiques. C'est un coup à foutre sa vie en l'air. Mais j'apprends par mes consommateurs ce qui est efficace et ce qui l'est moins. Et ce qui te conduira directement dans un frigo de la morgue.

En prenant conscience de ce qu'il était vraiment en train de faire, Fhurie ressentit une désagréable démangeaison lui courir sous la peau. Mais à peine de retour à leur table dans le salon VIP, il n'eut d'autre envie que de rentrer au complexe au plus vite. Il rêvait d'un black-out. Il voulait connaître le grand saut que seule l'héroïne pouvait offrir. Et il savait s'être procuré suffisamment de poudre pour visiter le septième ciel à plusieurs reprises.

— Y a quelque chose qui va pas ? demanda Butch. T'es bien agité, ce soir.

— Non, tout va bien.

Alors qu'il glissait la main dans sa poche pour palper sa récente acquisition, il se mit à taper du pied sous la table. *Je suis un junkie,* se dit-il.

Mais il était trop fatigué pour s'en soucier. La mort l'encerclait de toutes parts, l'odeur nauséabonde du chagrin et de l'échec empuantissait l'air qu'il respirait. Il lui fallait descendre de ce train infernal pendant un temps, même si cela impliquait de s'embarquer pour un autre voyage tout aussi dément.

Heureusement, ou malheureusement, Butch et V. ne firent pas de vieux os au club et, peu après minuit, tous étaient de retour au manoir. Alors qu'ils traversaient le hall d'entrée, Fhurie faisait craquer ses phalanges, il commençait à ruisseler de sueur. Il mourrait d'envie de se retrouver seul.

— On va manger un bout ? demanda Viszs en bâillant.

— Carrément, répondit Butch avant de jeter un coup d'œil à Fhurie. Ça te dit un peu de chow mein avec nous ?

— Non merci, je vous vois plus tard.

Il sentit les yeux de Butch posés sur son dos tandis qu'il se dirigeait vers l'escalier.

— Hé, Fhurie ! appela Butch.

Fhurie jura en jetant un regard par-dessus son épaule. Son envie compulsive dut transparaître sous le regard averti que l'inspecteur dardait sur lui.

Butch avait compris, pensa-t-il. D'une façon ou d'une autre, il savait ce que Fhurie s'apprêtait à faire.

— T'es sûr que tu veux pas manger un morceau avec nous ? demanda Butch d'un ton neutre.

Fhurie n'eut même pas besoin de réfléchir. Ou peut-être refusa-t-il de s'en laisser le loisir.

— Ouais, certain.

— Fais gaffe, mon ami. Il y a des actes sur lesquels on peut pas revenir.

Fhurie pensa à Z. À lui-même. À l'avenir pitoyable qu'il n'avait que très peu envie de se coltiner.

— J'en suis bien conscient, répondit-il avant de reprendre sa route.

Arrivé dans sa chambre, il verrouilla la porte et laissa tomber son blouson de cuir sur une chaise. Il en tira le petit paquet, prit un peu d'herbe rouge, du papier à rouler, puis il se confectionna un joint. Il n'avait même pas envisagé l'intraveineuse. Ça faisait trop toxico.

Du moins, pour cette fois-ci.

Il passa la langue sur le bord du papier à rouler et referma le joint, puis il s'installa sur son lit, le dos contre les oreillers. Il ramassa son briquet, fit jaillir la flamme, et se pencha sur la lueur orangée, le joint entre les lèvres.

Le coup qui retentit à sa porte le mit hors de lui. *Putain, Butch*.

Il referma son briquet.

— Quoi ?

Comme personne ne répondait, il garda le joint avec lui et traversa la chambre d'un pas décidé. Il ouvrit brutalement la porte.

John recula en trébuchant.

Fhurie prit une profonde inspiration. Puis une autre. *Du calme*. Il fallait qu'il se calme.

— Qu'est-ce qu'y a, fiston ? demanda-t-il tout en passant l'index sur son joint.

John extirpa son calepin, écrivit quelques lignes et le lui montra.

Excuse-moi de te déranger. J'ai besoin que quelqu'un m'aide avec mes postures de jujitsu, et vu que c'est toi le meilleur…

— Euh… Ouais. Mais pas ce soir, John. Je suis désolé. Mais je suis… occupé.

Le garçon acquiesça. Puis après quelques instants, il salua Fhurie de la main et fit volte-face.

Fhurie referma la porte, la verrouilla, et retourna aussitôt sur son lit. Il alluma de nouveau son briquet et replaça le joint entre ses lèvres…

À peine la flamme était-elle entrée en contact avec le bout du joint, que Fhurie se figea.

Il ne pouvait plus respirer. Il ne pouvait plus… Il s'étouffait. Ses paumes devinrent moites, de la sueur apparut au niveau de sa lèvre supérieure, de ses aisselles et de son sternum.

Bordel, mais qu'était-il en train de faire ? Bordel, mais qu'était-il en train de faire ?

Junkie… Espèce de crétin de junkie. Moins que rien… crétin. Rapporter de l'héroïne sous le toit du roi ? La fumer au sein même du complexe de la Confrérie ? Se polluer parce qu'il était trop faible pour faire face ?

Merde, non, hors de question qu'il fasse ça. Il ne trahirait pas ses frères, son roi, comme ça. C'était déjà assez pathétique d'être accro à l'herbe rouge. Alors, à l'héro…

Tremblant de la tête aux pieds, Fhurie courut vers son bureau, s'empara du petit paquet et fonça dans la salle de bains. Il jeta le joint et l'héroïne dans la cuvette avant de tirer la chasse d'eau, deux fois. Et une troisième.

Il sortit de sa chambre en trébuchant et dévala le couloir à toutes jambes.

John se trouvait au milieu de l'escalier principal lorsque Fhurie déboucha du couloir et descendit les marches en volant. Il attrapa le garçon et le serra contre lui si fort que les os fragiles de John avaient certainement dû plier.

Posant la tête sur l'épaule du garçon, Fhurie frissonna.

— Oh, bon Dieu… merci. Merci, merci…

De petits bras l'étreignirent. De petites mains lui tapotèrent le dos.

Quand finalement Fhurie se recula, il dut s'essuyer les yeux.

— J'ai comme l'impression que ce soir c'est le soir idéal pour travailler tes postures. Ouais. C'est vraiment le moment idéal pour moi aussi. Allez, viens.

Alors que le garçon le regardait… ses yeux furent soudain animés d'une inquiétante lueur de lucidité. Puis John bougea lentement les lèvres, dessinant des mots lourds de sens, bien que silencieux.

— Tu es dans une prison sans barreaux. Je m'inquiète pour toi.

Fhurie cligna des yeux, comme pris dans une étrange faille temporelle. On lui avait dit exactement la même chose… pas plus tard que l'été dernier.

La porte du vestibule s'ouvrit, refermant cette parenthèse. Alors que le son faisait sursauter à la fois John et Fhurie, Zadiste fit son entrée.

Il avait l'air abattu et regardait en haut de l'escalier.

— Hé, salut, Fhurie. John.

Fhurie se passa une main sur la nuque pour essayer de sortir de cette bizarre impression de déjà-vu dans laquelle John venait de le plonger.

— Salut, Z., euh, tu reviens d'où ?

— Juste fait un tour. Un grand tour. Comment va ?

— On va bosser sur les postures de John à la salle de sport.

Z. referma la porte.

— Vous voulez que je vienne avec vous ? Ou… je devrais plutôt dire : je peux venir avec vous ?

Fhurie ne put rien faire d'autre que de le regarder bêtement. John, lui aussi, paraissait abasourdi, mais lui, au moins, eut la bonne idée d'acquiescer.

Fhurie secoua la tête pour reprendre ses esprits.

— Oui, bien sûr, mon frère. Tu peux venir avec nous. T'es toujours… le bienvenu.

Zadiste s'avança sur la somptueuse mosaïque qui ornait le sol.

— Merci. Merci beaucoup.

Tous trois se dirigèrent vers le passage souterrain.

Tandis qu'ils approchaient du centre d'entraînement, Fhurie jeta un coup d'œil à John en pensant que, parfois, certains accidents mortels en voiture n'étaient évités que d'un cheveu.

La vie pouvait parfois basculer sur un rien. En l'espace d'une nanoseconde. Ou d'un coup frappé à la porte.

Voilà qui avait de quoi vous donner la foi. Pour de bon.

CHAPITRE 49

Deux mois plus tard…

Bella se matérialisa devant le manoir de la Confrérie et contempla l'austère façade grise. Elle n'avait jamais cru qu'elle reviendrait. Mais le destin en avait décidé autrement.

Elle ouvrit la porte et pénétra dans le vestibule. Alors qu'elle appuyait sur un bouton de l'interphone et se plaçait face à la caméra, elle eut l'impression d'évoluer dans un rêve.

Fritz lui ouvrit les portes en grand et l'accueillit en s'inclinant avec un sourire.

— Madame ! Quel plaisir de vous voir !

— Bonjour.

Elle s'avança et fit « non » de la tête quand il lui proposa de la débarrasser de son manteau.

— J'en ai pas pour longtemps. Je viens seulement parler à Zadiste. Une minute.

— Mais bien sûr. Monsieur est par ici. Si vous voulez bien me suivre.

Fritz la précéda à travers le hall jusqu'à une double porte, l'entretenant joyeusement tout du long, lui parlant notamment de ce qu'ils avaient fait à l'occasion de la nouvelle année.

Mais alors, le *doggen* marqua une pause avant de la guider jusqu'à la bibliothèque.

— Je vous demande pardon, madame, mais vous semblez… Vous préférez peut-être entrer seule ? quand vous le jugerez bon ?

— Oh, Fritz, comme tu me connais bien ! J'ai effectivement besoin de rester seule un instant.

Il acquiesça puis sourit avant de disparaître.

Bella inspira profondément, attentive aux voix et aux bruits de pas. Les premières étaient assez graves et les seconds assez

sonores pour appartenir aux membres. Elle regarda sa montre. Dix-neuf heures. Ils devaient certainement se préparer à sortir.

Elle se demanda comment se portait Fhurie. Et si Tohr était revenu parmi eux. Et si John allait bien.

Du temps… Elle était en train de gagner du temps.

Maintenant ou jamais, pensa-t-elle en empoignant la poignée de cuivre et en la faisant tourner. L'un des montants s'ouvrit sans le moindre bruit.

Elle eut le souffle coupé lorsque la bibliothèque apparut sous son regard.

Zadiste était assis à une table, courbé sur une feuille de papier, un délicat stylo dans son poing massif. Mary se tenait à côté de lui et, entre eux, reposait un livre ouvert.

— Souviens-toi des consonnes dures, dit Mary en désignant le livre. Canoë. Kayak. Le « c » et le « k » se prononcent de la même façon, mais ils s'écrivent différemment. Essaie encore.

Z. porta une main à son crâne ras. Il dit quelque chose à voix basse qu'elle ne comprit pas. Puis son stylo se déplaça sur le papier.

— C'est bien ! dit Mary en posant la main sur son biceps. T'as compris.

Zadiste releva les yeux et il sourit. Puis il tourna subitement la tête vers Bella et son expression s'effaça.

Oh, douce Vierge de l'Estompe, pensa-t-elle tout en le dévorant du regard. Elle était toujours amoureuse. Elle le sentait tout au fond d'elle…

Attends une minute… Nom de Dieu… Mais que… ? Son visage était complètement différent. Un changement s'était opéré. La cicatrice était toujours là, mais quelque chose avait changé.

Bref Finis-en vite, histoire de pouvoir aller de l'avant.

— *Excusez-moi* de vous interrompre, dit-elle, mais est-ce que je pourrais m'entretenir avec Zadiste quelques instants ?

Bella, plongée dans un état second, ne vit que vaguement Mary se lever, s'approcher d'elle et la serrer dans ses bras avant de quitter la bibliothèque et de refermer la porte derrière elle.

— Salut, dit Zadiste.

Puis il se leva lentement.

Bella écarquilla les yeux et fit un pas en arrière.

— Mais… bon Dieu. Comme t'es musclé !

Il porta une main à son torse épais.

— Euh… ouais. J'ai pris plus de trente-cinq kilos. Havers… Havers a dit que je prendrai probablement pas beaucoup plus. Mais je fais dans les cent vingt kilos maintenant.

Voilà à quoi attribuer son changement de physionomie. Ses joues n'étaient plus creusées, ni ses traits austères, et ses yeux paraissaient moins enfoncés dans leurs orbites. Il était… presque beau, en fait. Et ressemblait beaucoup plus à Fhurie. Il se racla maladroitement la gorge.

— Ouais, euh, avec Rhage…, on mange ensemble maintenant.

Bon sang… Et ils n'avaient pas dû prendre la chose à la légère. Le corps de Zadiste n'avait plus rien à voir avec celui qu'elle avait connu. Ses épaules étaient énormes et gainées de muscles qui saillaient sous son tee-shirt noir moulant. Ses biceps avaient triplé de volume, et la taille de ses avant-bras était à présent plus adaptée à celle de ses mains. Et son ventre… la force y dessinait des vagues, et ses cuisses noueuses étaient enserrées dans son pantalon de cuir.

— Apparemment tu t'es également nourri, murmura-t-elle.

Elle regretta aussitôt d'avoir prononcé ces mots. Ainsi que le ton critique qu'elle avait employé. Après tout, à quelle veine il se nourrissait ne la regardait absolument pas, même si elle souffrait de l'imaginer avec quelqu'un de leur espèce…, ce qui était très certainement le cas. Le sang humain n'aurait su être à l'origine d'un tel étoffement.

Il laissa retomber sa main sur son flanc.

— Rhage fait appel à l'une des Élues, vu qu'il peut pas se nourrir à la veine de Mary. Je me suis, moi aussi, nourri sur elle.

Un silence suivit.

— T'as l'air en forme.

— Merci.

Un autre long silence suivit.

— Et euh… Bella, qu'est-ce qui t'amène ? Non pas que ça me dérange…

— Il fallait que je te parle. (Il parut ne pas savoir quoi répondre.) Alors, tu faisais quoi ? demanda-t-elle en désignant les feuilles posées sur la table.

Cela non plus ne la regardait pas mais, une fois de plus, elle cherchait désespérément à gagner du temps. Elle se retrouvait muette. Perdue.

— J'apprends à lire.

Les yeux de Bella s'embrasèrent.

— Oh… wouah ! Et comment ça se passe ?

— Pas trop mal. Lentement. Mais je progresse. (Il posa le regard sur les feuilles.) Mary se montre très patiente avec moi.

Un silence. Un long silence. Bon sang, maintenant qu'elle se trouvait devant lui, elle ne parvenait plus à trouver ses mots.

— Je suis allé à Charleston, dit-il.

— Quoi ?

Il était venu la voir là-bas ?

— Il m'a fallu du temps pour te retrouver, mais j'ai finalement réussi. Je suis venu le soir même de ma sortie de chez Havers.

— J'en savais rien.

— Je voulais pas que tu le saches.

— Oh.

Elle prit une brève inspiration. La douleur dansait frénétiquement sous le moindre centimètre carré de sa peau. *Il est temps de se jeter à l'eau,* pensa-t-elle.

— Ecoute, Zadiste, je suis venue te dire…

— Je voulais pas te voir avant d'avoir fini.

Tandis qu'il la contemplait de ses yeux jaunes, l'air qui les séparait se modifia.

— Fini quoi ? chuchota-t-elle.

Il baissa les yeux sur le stylo qu'il tenait à la main.

— Moi.

Elle secoua la tête.

— Excuse-moi, mais je comprends…

— Je voulais te rapporter ça. (Il sortit le petit collier de sa poche.) Je voulais te le laisser la nuit où je suis venu, mais je me suis dit… Enfin, bref, je l'ai porté autour du cou jusqu'à ce que je puisse plus. Maintenant, je le trimballe partout avec moi.

Bella eut le souffle coupé, l'air quitta ses poumons jusqu'à ce qu'elle en soit totalement vidée. Dans le même temps, Zadiste se passait une main sur le crâne, contractant ainsi les muscles énormes de son bras comme de son torse, faisant remonter son tee-shirt et menaçant d'en faire exploser les coutures.

— Mais le collier n'était qu'un prétexte, murmura-t-il.

— Un prétexte pour ?

— Je m'étais dit que, peut-être, si j'allais à Charleston et que je frappais à ta porte pour te le rendre, alors… tu me laisserais peut-être entrer. Ou je sais pas. J'avais peur qu'un autre mâle te courtise, alors j'ai fait au plus vite. Tu vois, je m'étais dit que, peut-être, si je savais lire, si je prenais un peu plus soin de moi et que j'arrêtais de me conduire comme un crétin pitoyable… (Il secoua la tête.) Mais te méprends pas. Je m'attendais pas que tu sois heureuse de me voir. C'est juste… que j'espérais… tu sais, un café. Un thé. L'occasion de se parler. Ou un truc comme ça. Amis, peut-être. Sauf que, si t'avais eu un mâle, il aurait pas laissé faire. Donc, voilà, c'est pour ça que je me suis dépêché.

Ses yeux jaunes se rivèrent sur ceux de Bella. Il grimaçait, comme s'il craignait ce qu'il lirait sur ses traits.

— Amis ? demanda-t-elle.

— Ouais… Je voudrais pas te faire l'affront de te demander plus. Je sais que tu regrettes… Mais, bon, je pouvais pas simplement te laisser partir sans… enfin, oui… amis.

Nom de Dieu… il l'avait cherchée. Avec l'intention de la trouver et de lui parler.

Merde, tout cela ne collait plus du tout avec le scénario auquel elle avait pensé en se préparant à lui parler.

— Je… Qu'est-ce que t'essaies de me dire, Zadiste ? bégaya-t-elle, bien qu'ayant parfaitement entendu le moindre de ses mots.

Il posa de nouveau les yeux sur le stylo qu'il tenait à la main avant de se retourner vers la table. Tournant les pages du bloc-notes à spirale pour en trouver une vierge, il se pencha lentement et s'appliqua sur la feuille pendant un bon moment. Puis il arracha la feuille.

Sa main tremblait quand il la lui présenta.

— C'est pas très droit.

Bella s'empara du morceau de papier. Dans une écriture enfantine et en lettres capitales, il avait tracé trois mots :

« JE T'AIME »

Ses lèvres se pincèrent et ses yeux la démangèrent. Les lettres devinrent floues avant de disparaître complètement.

— Peut-être tu n'arrives pas à lire, dit-il d'une petite voix. Je vais recommencer.

Elle secoua la tête.

— J'arrive parfaitement à le lire. C'est… merveilleux.

— J'attends rien en retour. Tu vois… Je sais que tu… ressens plus la même chose pour moi. Mais je voulais que tu le saches. C'est important que tu le saches. Et s'il y avait la moindre chance pour qu'on soit ensemble… Je peux pas quitter la Confrérie, mais je peux te promettre que je ferai beaucoup plus attention à moi à l'avenir… (Il fronça les sourcils et se tut.) Merde. Qu'est-ce que je suis en train de dire ? Je m'étais juré de pas te mettre dans cette situation…

Elle serra le papier contre son cœur avant de sauter au cou de Zadiste, se projetant avec tant d'entrain qu'il vacilla en reculant. Alors qu'il refermait les bras autour d'elle avec hésitation, comme s'il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait ni de pourquoi il le faisait, elle éclata ouvertement en sanglots.

En préparation de cette entrevue, elle avait envisagé toutes les éventualités, sauf celle d'un avenir commun avec Zadiste.

Quand il lui souleva le menton pour la regarder droit dans les yeux, elle essaya de lui sourire, mais le fol espoir qui venait de naître en elle était un fardeau bien trop lourd et trop chargé de bonheur.

— Je voulais pas te faire pleurer…

— Oh, bon sang… Zadiste, je t'aime.

Il ouvrit si grand les yeux que ses sourcils se confondirent presque avec ses cheveux sur son front.

— Quoi ?

— Je t'aime.

— Dis-le encore… s'il te plaît, murmura-t-il. J'ai besoin de l'entendre… encore.

— Je t'aime…

En guise de réponse, il ne put que s'adresser à la Vierge scribe en langue ancienne.

Tout en serrant étroitement Bella, il enfouit son visage dans ses cheveux, et rendait grâces avec tant d'éloquence qu'elle fondit en larmes de plus belle.

Une fois la dernière louange chuchotée, il repassa à l'anglais.

— J'étais mort avant que tu me trouves, même si je respirais. Je voyais rien, même si j'étais pas aveugle. Et puis t'es venue… et tu m'as réveillé.

Elle lui toucha le visage. Lentement, il approcha sa bouche de celle de Bella, déposant sur ses lèvres le plus doux des baisers.

Avec quelle tendresse il venait à elle ! pensa-t-elle. Malgré toute sa masse et toute sa puissance, il venait à elle… avec douceur.

Puis il se recula.

— Mais, attends, tu m'as toujours pas dit pourquoi t'étais venue ? Je veux dire, je suis content que tu…

— Je porte ton enfant.

Il fronça les sourcils. Ouvrit la bouche. La referma et secoua la tête.

— Pardon… qu'est-ce que t'as dit ?

— Je porte ton enfant.

Cette fois-ci, il resta sans la moindre réaction.

— Tu vas être père.

Toujours rien.

— Je suis enceinte.

Bon, elle commençait à être à court de formulations. *Bon Dieu*. Et s'il n'en avait pas envie ?

Zadiste se mit à chanceler dans ses rangers et le sang déserta son visage.

— Tu portes mon enfant en toi ?

— Oui. Je…

Il lui empoigna soudain le bras fermement.

— Tu vas bien ? Est-ce que Havers a dit que t'allais bien ?

— Oui. Je suis un peu jeune, mais ça pourrait jouer en ma faveur au moment de l'accouchement. Havers a dit que le bébé se portait bien et que j'avais aucune restriction particulière à

observer… enfin, sauf que j'aurai plus le droit de me dématérialiser après le sixième mois. Ah oui, et… (rouge… elle était rouge comme une pivoine à présent.) j'aurai pas non plus le droit de faire l'amour ni de me nourrir entre le quatorzième mois et la naissance. C'est-à-dire au cours du dix-huitième mois.

Lorsque le médecin lui avait annoncé ces mises en garde, elle avait pensé qu'elle n'aurait jamais vraiment à se soucier des deux dernières, mais maintenant que…

Zadiste hocha la tête, mais il avait l'air au plus mal.

— Je vais m'occuper de toi.

— Je le sais bien. Et aussi que tu me protégeras. Elle ajouta cette dernière phrase, sachant pertinemment que ce serait une de ses principales inquiétudes.

— Tu vas rester ici avec moi ?

Elle sourit.

— J'adorerais.

— Tu vas t'unir à moi ?

— C'est une demande ?

— Oui.

Il était vert. De la couleur d'une glace à la menthe. Et sa réponse du tac au tac inquiéta Bella quelque peu.

— Zadiste… t'es sûr que c'est ce que tu veux ? On… on est pas obligés de s'unir si t'en as pas…

— Où est ton frère ?

La question la fit sursauter.

— Vhengeance ? Euh… à la maison, j'imagine.

— On va le voir. Tout de suite.

Zadiste la prit par la main et la tira dans le hall d'entrée.

— Zadiste…

— On va lui demander son consentement et s'unir dès ce soir. On va prendre la voiture de V. Je veux plus que tu te dématérialises.

Zadiste la tractait vers la porte si vite qu'elle dut courir.

— Attends, Havers a dit que je pourrais jusqu'au huitième…

— Je préfère pas prendre de risque.

— Zadiste, c'est pas nécessaire.

Il s'immobilisa soudain.

— T'es sûre que tu veux mon enfant ?

— Oui, bien sûr. Douce Vierge, bien sûr que je le veux. Encore plus maintenant que…

Elle leva vers lui un visage souriant. Puis elle lui prit la main. La posa sur son ventre.

— Tu seras un père formidable.

Et c'est à ce moment-là que Zadiste s'affaissa de tout son long.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit le visage de Bella, penchée sur lui, resplendissante d'amour. Tout autour d'elle se tenaient les autres occupants des lieux, mais il ne distinguait vraiment qu'elle.

— Coucou, dit-elle doucement.

Il leva la main et lui caressa le visage. Hors de question qu'il pleure. Non, il ne…

Oh, et puis merde.

Il lui sourit, laissant les larmes courir sur ses joues.

— J'espère… j'espère que ce sera une fille et qu'elle sera aussi belle que…

Les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Et puis, comme une femmelette, il craqua complètement et éclata en sanglots. Devant tous les membres. Et Butch. Et Beth. Et Mary. Bella devait sans aucun doute être terrifiée par un tel étalage de faiblesse, mais il était incapable de se contenir. C'était la première fois de toute sa vie qu'il se sentait… heureux. Chanceux. Joyeux. Ce moment, ce moment parfait et chatoyant, ce moment unique et sublime où il se trouvait allongé sur le dos dans le hall d'entrée, aux côtés de Bella, sa bien-aimée, qui portait leur enfant, et les membres de la Confrérie qui les entouraient… c'était le jour le plus heureux de sa vie.

Lorsque ses pathétiques sanglots s'asséchèrent, Rhage s'agenouilla près de lui, un sourire si large sur les lèvres que ses joues menaçaient de se fendre en deux.

— On a accouru en entendant ton crâne cogner par terre. Tape-m'en cinq, papounet. Est-ce que je pourrai lui apprendre à se battre, au petit monstre ?

Hollywood lui tendit la main et, tandis que Zadiste la prenait pour la lui serrer, Kolher s'accroupit à côté d'eux.

— Félicitations, mon frère. Que la Vierge vous bénisse, toi, ta *shellane* et votre enfant.

Tandis que Viszs et Butch venaient à leur tour lui faire part de leurs félicitations, Z. se mit assis. Il s'essuya le visage. Bon sang, quelle femmelette, exploser en sanglots comme il l'avait fait ! *Merde.* Encore heureux qu'aucun ne paraisse s'en préoccuper.

En prenant une profonde inspiration, il chercha Fhurie du regard… et vit son jumeau.

Au cours des deux mois qui s'étaient écoulés depuis cette nuit avec l'éradiqueur, ses cheveux avaient repoussé, pour atteindre le bas de sa mâchoire, et la balafre qu'il s'était infligée avait disparu depuis longtemps. Mais son regard était terne et triste. Voire un peu plus triste encore.

Fhurie s'approcha et tout le monde se tut.

— Je suis heureux de devenir tonton, dit-il calmement. Je suis tellement content pour toi, Z ! Pour toi aussi… Bella.

Zadiste saisit la paume de son frère et la serra si fort qu'il sentit les os de Fhurie.

— Tu feras un oncle parfait.

— Et peut-être même son *ghardien ?* proposa Bella.

Fhurie inclina la tête.

— Je serais très honoré d'être le *ghardien* de l'enfant.

Fritz déboula au milieu de l'assemblée, un plateau en argent à la main, sur lequel reposaient de fines flûtes. Le *doggen* était radieux, tout excité par tant de joie.

— Pour marquer l'événement.

Les voix se mélangèrent, échangèrent, les flûtes passèrent de main en main et des rires résonnèrent. Zadiste posa les yeux sur Bella tandis que quelqu'un lui glissait un verre dans la main.

Je t'aime, articula-t-il silencieusement. Elle lui répondit par un sourire et déposa quelque chose dans sa paume. Son collier.

— Je veux que tu le gardes toujours avec toi, chuchota-t-elle. En guise de porte-bonheur.

Il déposa un baiser sur la main de Bella.

— Je te le promets.

Soudain, Kolher se dressa de toute son imposante hauteur, leva son verre de champagne et pencha la tête en arrière.

D'une voix particulièrement grave et sonore, il hurla si fort que l'on aurait pu voir les murs trembler.

— *A l'enfant !*

En une fraction de seconde, tous se mirent debout, levèrent leur verre et crièrent à pleins poumons.

— *À l'enfant !*

Oh, oui… le chœur était certainement assez assourdissant et retentissant pour atteindre jusqu'aux oreilles sacrées de la Vierge scribe. Comme l'exigeait la tradition.

Voilà un fier toast digne de ce nom, pensa Z. en attirant Bella à lui pour l'embrasser sur la bouche.

— *À l'enfant !* hurla la maisonnée une fois de plus.

— À toi, dit Z. contre les lèvres de Bella. *Nalla*.

CHAPITRE 50

— Bon, d'accord, c'est vrai que j'aurais pu m'abstenir de tomber dans les vapes, marmonna Z. en s'engageant dans l'allée du refuge où vivait la famille de Bella. Et du coup des yeux rougis, aussi. J'aurais vraiment pu m'en passer de celui-là. Putain.

— Je t'ai trouvé très mignon.

Il coupa le moteur en grognant, puis dégaina son SIG Sauer et fit le tour de l'Escalade pour aider Bella à descendre. *Merde*. Sa porte était déjà ouverte et elle avait déjà les deux pieds dans la neige.

— Attends-moi ! cria-t-il en la saisissant par le bras.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Zadiste, si tu continues à me traiter comme si j'étais un vase en cristal, je vais devenir folle avant la fin des seize prochains mois.

— Écoute, femelle, je veux pas que tu glisses sur cette glace. Tu portes des talons hauts.

— Oh, pour l'amour de la Vierge…

Il referma sa portière, lui déposa un rapide baiser, puis passa son bras autour de la taille de Bella et la guida jusqu'au perron d'une imposante demeure de style Tudor. Il balaya du regard le jardin couvert de neige, son doigt posé sur la détente le démangeait.

— Zadiste, je veux que tu ranges cette arme avant de rencontrer mon frère.

— Je le ferai. Dès que nous serons dans la maison.

— Personne risque de nous sauter dessus, ici. On est au beau milieu de nulle part.

— Si tu crois que je suis prêt à courir le moindre risque avec toi et mon enfant, tu te trompes lourdement.

Il savait parfaitement qu'il en faisait trop, mais ne pouvait s'en empêcher. Il se comportait en mâle lié. Avec sa femelle

enceinte. Difficile de trouver plus agressif ou dangereux sur la planète que cette combinaison. À part peut-être les ouragans et les tornades.

Bella ne discuta pas. Au contraire, elle sourit et posa une de ses délicates mains sur celle, plus dure, qui lui enserrait la taille.

— Il va falloir que tu fasses attention à la façon dont tu formules ta demande.

— C'est-à-dire ?

Il la plaqua contre lui alors qu'ils arrivaient devant la porte, la bloquant avec son corps. Il maudit l'éclairage du perron. Il les rendait bien trop visibles.

Comme il l'éteignait par la force de son esprit, elle rit.

— J'ai toujours rêvé de t'avoir pour partenaire de lien.

Il l'embrassa dans le cou.

— Te voilà exaucée. Je suis profondément lié. Profondément, profondément, ultra…

Tandis qu'il se penchait pour faire jouer le heurtoir de cuivre, son corps se plaqua contre celui de Bella. Elle émit un doux ronronnement en se frottant contre lui. Il se figea.

Oh, merde. Oh… non, voilà qu'il était en érection. Il n'avait fallu qu'une simple ondulation de Bella pour qu'il se retrouve avec une grosse, une imposante…

La porte s'ouvrit soudain. Il s'attendait à ce qu'un *doggen* l'ouvre. Au lieu de quoi, elle dévoila une grande femelle longiligne aux cheveux blancs, vêtue d'une longue robe noire et couverte de nombreux diamants.

Merde. La mère de Bella. Z. rengaina rapidement son pistolet dans le bas de son dos et s'assura que sa veste croisée était convenablement boutonnée de haut en bas. Puis il croisa les mains juste devant sa braguette.

Il s'était habillé de la façon la plus classique possible, c'était la première fois de sa vie qu'il portait un costume. Il avait même les pieds écrasés dans une paire de mocassins de dandy. Il avait voulu mettre un col roulé pour dissimuler les marques d'esclave qu'il avait au cou, mais Bella s'y était opposée, et sans doute avait-elle eu raison. Il était impossible de cacher son passé, et c'était aussi bien ainsi. De plus, qu'importe le costume qu'il porterait ou le fait qu'il appartienne à la Confrérie, la *glymera*

ne l'accepterait jamais, non pas parce qu'il avait été esclave de sang, mais en raison de son apparence.

Mais le bon point, néanmoins, c'était que Bella ne prêtait aucune attention au jugement de *la glymera,* pas plus que lui. Il allait tout de même se conduire le plus poliment possible vis-à-vis de sa famille.

Bella s'avança.

— *Mahmen*.

Tandis que Bella et sa mère se donnaient une accolade des plus formelles, Z. entra dans la maison, referma la porte et parcourut les lieux du regard. La demeure était solennelle, elle respirait l'abondance et l'aristocratie, mais il se foutait pas mal des tentures et autres tapisseries. Ce qu'il appréciait, en revanche, c'était les contacteurs de sécurité, alimentés par des batteries au lithium, installés sur les fenêtres. Ainsi que les capteurs laser au-dessus des portes. Et les détecteurs de mouvement fichés au plafond. Voilà qui étaient de bons points. De très bons points.

Bella se recula. Elle semblait tendue en présence de sa mère et il comprenait parfaitement pourquoi. Il était clair, en voyant sa robe et ses multiples brillants, que la femelle était une aristocrate convaincue. Et les aristocrates avaient tendance à se montrer aussi chaleureux qu'une averse de neige.

— *Mahmen,* je te présente Zadiste. Mon partenaire.

Zadiste se raidit tandis que la mère de Bella le scrutait de la tête aux pieds. Une fois. Deux fois… eh oui, même une troisième fois.

Oh, bon sang… La soirée promettait d'être longue.

Il se demanda alors si elle savait qu'il avait mis sa fille enceinte.

La mère de Bella s'approcha de lui et il attendit qu'elle lui offre sa main. Elle n'en fit rien. Au lieu de cela, les larmes lui montèrent aux yeux.

Cool. Et maintenant ?

La femelle se laissa tomber aux pieds de Zadiste, sa robe noire s'étala tout autour de ses délicats mocassins.

— Merci, guerrier. Merci d'avoir ramené Bella à la maison.

Zadiste contempla la femelle l'espace d'un battement de cœur et demi. Puis il s'inclina et l'aida à se relever. La soutenant maladroitement, il regarda en direction de Bella… dont l'expression était celle que l'on affiche généralement face à un tour de magie réussi : une espèce d'incrédulité, mêlée d'émerveillement.

Tandis que sa mère se reculait en se tamponnant délicatement les yeux, Bella s'éclaircit la voix et demanda :

— Où est Vhengeance ?

— Ici.

La voix grave leur parvint d'une pièce sombre, et Zadiste tourna la tête vers la gauche pour voir s'avancer un mâle immense avec une canne.

Merde. Oh… merde. Ça pouvait pas être vrai.

Le Révérend. Le frère de Bella n'était autre que cet enfoiré de dealer au regard violet et à la coupe iroquoise… qui, à en croire Fhurie, était un *symphathe* au moins pour moitié.

Quel putain de cauchemar ! En théorie, la Confrérie aurait dû le traquer pour le chasser de la ville. Au lieu de quoi, Zadiste s'apprêtait à s'unir avec un membre de la famille de ce type. Bon sang, Bella savait-elle exactement ce qu'était son frère ? Et il ne pensait pas à ses activités de revendeur de drogue…

Z. jeta un coup d'œil à Bella. *Probablement pas,* lui répondirent ses instincts. Sur aucun des deux tableaux.

— Vhengeance, je te présente… Zadiste, dit-elle.

Z. reporta son regard sur le mâle. Les deux yeux d'un violet profond semblaient imperturbables mais, derrière ce calme apparent, une espèce de surprise paniquée identique à celle que ressentait Zadiste étincelait. *Bon sang…* Comment tout cela allait bien pouvoir se terminer ?

— Vhen ? murmura Bella. Hmm… Zadiste ?

Le Révérend afficha un sourire détendu.

— Alors comme ça, tu veux t'unir à ma sœur, maintenant que tu l'as mise en cloque ? ou tu passes juste dire bonjour ?

Les deux femelles laissèrent échapper un soupir d'étonnement et les yeux de Zadiste virèrent instantanément au noir. Alors qu'il attirait ostensiblement Bella à lui, l'envie de montrer les crocs le démangea vivement. Il allait faire de son

mieux pour ne mettre personne mal à l'aise mais, si monsieur belle gueule lâchait d'autres répliques du même genre, Z. n'aurait d'autre choix que de l'entraîner à l'extérieur de la maison pour lui extirper des excuses à grand renfort de coups de poing.

Il fut particulièrement content de lui quand il parvint à ne laisser échapper qu'un léger sifflement.

— Parfaitement, je souhaite m'unir à elle. Et si t'arrêtes avec ton numéro de gros dur, civil, on t'invitera peut-être à la cérémonie. Autrement, ton nom figurera pas sur la liste des invités.

Les yeux du Révérend s'embrasèrent. Mais aussitôt, il éclata de rire.

— Là, tout doux, frangin. Je voulais juste m'assurer que ma sœur est entre de bonnes mains.

Le mâle tendit la paume. Zadiste la saisit à mi-chemin.

— Pour toi, ce sera beau-frère. Et ta sœur est entre de bonnes mains, je te le garantis.

ÉPILOGUE

Vingt mois plus tard…

Putain… quelle douleur ! Cet entraînement allait finir par le tuer. Le fait qu'il veuille devenir membre de la Confrérie, ou au moins la servir en tant que soldat, ne faisait pas le moindre doute, encore fallait-il qu'il survive à cet entraînement.

Au moment où la fin du cours fut enfin annoncée, le nouvel apprenti s'affaissa, soulagé d'en avoir fini avec le combat rapproché. Mais il se garda bien de faire étalage de plus de faiblesse.

À l'instar de ses camarades, il nourrissait une terreur mêlée d'admiration à l'égard de leur instructeur, un imposant guerrier balafré, membre à part entière de la Confrérie de la dague noire. Les rumeurs à son sujet ne manquaient pas : on disait par exemple qu'il mangeait les éradiqueurs après les avoir tués, qu'il assassinait des femelles pour se divertir, ou encore qu'il s'était infligé lui-même sa cicatrice car il aimait souffrir…

Qu'il tuait les recrues qui faisaient des erreurs.

— À la douche, dit le guerrier de sa voix grave qui résonna dans toute la salle de sport. Le bus vous attend. On se retrouve demain à 16 heures pétantes. Alors reposez-vous bien d'ici là. L'apprenti partit en courant avec les autres et fut bien content de prendre enfin sa douche. *Bon sang…* Au moins ses camarades étaient tout aussi soulagés et épuisés que lui. On aurait dit de vulgaires vaches, campés qu'ils étaient sous l'eau chaude, clignant à peine des yeux, abrutis de fatigue.

La Vierge soit louée, il n'aurait pas à retourner sur ces maudits tapis bleus avant 16 heures.

Mais alors qu'il enfilait ses vêtements de ville, il s'aperçut qu'il avait oublié son sweat-shirt. Se maudissant, il dévala le couloir et se glissa dans la salle de sport…

Il se figea instantanément.

L'instructeur se trouvait à l'autre bout de la salle. Il était torse nu et s'entraînait sur un sac de sable, les anneaux qu'il portait aux tétons renvoyant des éclats dans sa folle danse autour de sa cible. *Douce Vierge de l'Estompe…* Il portait des marques d'esclave de sang et des cicatrices lui striaient tout le dos. Mais, merde, quel sens du déplacement ! Sa force, son agilité et sa puissance étaient tout bonnement incroyables. Un cocktail mortel. Simplement mortel. Parfaitement mortel.

L'apprenti savait qu'il lui fallait repartir, mais il était incapable de détourner le regard. Il n'avait jamais rien vu voleter avec une telle vitesse, ni frapper avec autant de force que les poings du mâle. Il était clair que toutes les rumeurs à son sujet devaient être fondées. C'était une machine à tuer.

Dans un claquement métallique, une porte s'ouvrit au fond de la salle de sport et les cris d'un nourrisson résonnèrent jusqu'au plafond. Le guerrier s'immobilisa en plein mouvement et fit volte-face pour se tourner vers une jolie femelle avec un enfant enveloppé d'une couverture rose dans les bras s'approcher de lui. Ses traits s'adoucirent, fondirent complètement.

— Désolée de t'interrompre, dit la femelle par-dessus les cris. Mais elle veut son papa.

Le guerrier embrassa la femelle et prit le bébé dans ses immenses bras, puis le berça contre son torse nu. La petite fille leva une minuscule main vers le cou de son père, se blottit contre sa peau et se calma instantanément.

Le guerrier se tourna et planta son regard droit sur l'apprenti.

— Le bus va plus tarder, fiston. Tu ferais mieux de te dépêcher.

Puis il lui adressa un clin d'œil avant de se détourner, de poser la main sur la taille de sa femelle pour l'attirer à lui et l'embrasser de nouveau sur la bouche.

La recrue contempla le dos du guerrier et vit ce que ses mouvements endiablés avaient jusque-là dissimulé. Au-dessus des cicatrices, deux noms étaient gravés sur sa peau en langue ancienne, l'un au-dessus de l'autre.

Bella… et *Nalla*.

Fin du tome 3